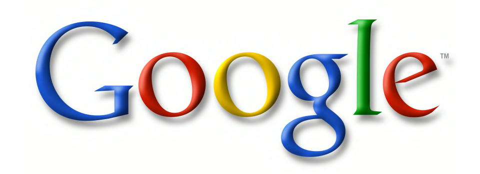


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

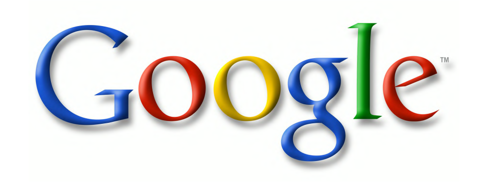
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

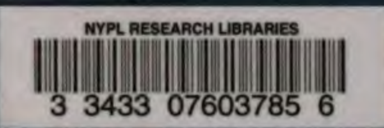
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07603785 6


Scribe

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

TOME III

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT ET Cie

3

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

9 H.

Nouvelle édition

Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE, seul ou en société

ILLUSTRÉE

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl, G. Staal et David.

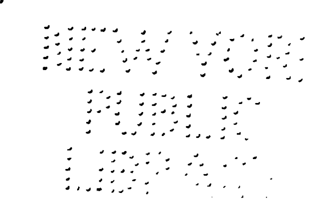
TOME TROISIÈME

PARIS

DION-LAMBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

1854



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235104
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
19

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

I.

L'EMBARQUEMENT.

Ainsi que nous l'avons dit, le grand inquisiteur et Ribeira n'avaient point perdu de temps pour la publication de l'ordonnance. Le jour même où l'édit venait d'être signé, il avait été expédié et répandu dans toute l'Espagne, et quand la nouvelle en arriva à Valence, toutes les mesures étaient déjà prises depuis longtemps pour son exécution.

On avait ordonné secrètement à tous les commandants des forces navales, dans tous les ports d'Espagne, de Portugal et d'Italie, de recevoir à bord de leurs vaisseaux un certain nombre de troupes, et de se rendre tous à la même époque à Alicante, à Denia et dans tous les ports situés sur la côte du royaume de Valence.

En même temps, don Augustin Mexia, homme dur et inflexible, officier d'une grande expérience, et gouverneur de la ville d'Anvers, se rendit à Valence auprès du vice-roi, le marquis de Cazerena, neveu du duc de Lerma, pour s'entendre avec lui, et prendre, en cas de révolte, les mesures nécessaires.

Toutes les forces dont nous venons de parler étaient arrivées depuis une semaine environ en vue de Valence; et le matin même du jour où l'ordonnance devait se publier, les troupes de débarquement et les régiments venus de Castille et de l'Andalousie entrèrent en même temps dans la ville.

D'Albérique Delascar, qui était à Grenade, avait reçu un exprès envoyé par Piquillo. Celui-ci lui racontait son entrevue avec le duc de Lerma, et le vieillard épouvanté, comprenant qu'il n'y avait ni foi ni honneur chez leurs ennemis, s'était hâté de revenir à Valence, où régnaient déjà la consternation et

le deuil. Les boutiques et les croisées étaient closes, et tous les travaux abandonnés. Des groupes se formaient dans les rues; des ouvriers aux mains noircies, des laboureurs aux fronts basanés, regardaient le ciel avec indignation, et semblaient lui demander la justice et l'appui que la terre leur refusait. Des femmes et des enfants pleuraient ensemble, et les soldats, chargés de dissiper les rassemblements, les dispersaient le sabre à la main, ou les foulaient sous les pieds des chevaux.

— Nous n'avons plus de patrie! s'écriait cette multitude éplorée; nous n'avons plus d'asile! on nous bannit de la terre que nous avons cultivée et enrichie; on ne nous laisse rien, pas même le fruit de nos travaux! C'est là la reconnaissance et la justice des chrétiens!

Telle était la situation de la ville, lorsque d'Albérique entra dans le vaste et somptueux hôtel qu'il habitait vis-à-vis du gouverneur.

Yézid et Aïxa vinrent au-devant du vieillard. La douleur était empreinte sur leurs traits. Les principaux chefs des familles maures s'étaient déjà réunis chez celui qu'ils regardaient comme leur protecteur et leur père. A chaque instant la foule augmentait, et quand Delascar parut, tous étendirent les bras vers lui. Les femmes se mettaient à genoux et lui présentaient leurs enfants en lui disant : Sauvez-les!

— Mes frères, mes frères, s'écriait le vieillard, si notre malheur est grand, que notre courage soit plus grand encore!

— Comment nous soustraire à ce désastre?

— Je l'ignore; mais je viens le partager.

Ces mots, et plus encore la vue du vieillard, avaient ramené un peu de calme dans l'assemblée.

— Partons! s'écriaient les principaux chefs; ne demandons à nos ennemis ni grâce ni délai! Emportons avec nous la prospérité qu'ils nous devaient! que ce soit là notre vengeance!

Mais à cette idée les femmes s'abandonnaient au désespoir et versaient des torrents de larmes en pensant à tous les maux qui les menaçaient dans l'exil et dans la traversée.

Non-seulement il fallait renoncer aux riches et belles campagnes de Valence et dire un éternel adieu à leur pays natal, mais elles ignoraient ce qu'on voulait faire d'elles; elles tremblaient d'être égorgées, elles et leurs enfants, dès qu'elles seraient à bord des vaisseaux préparés pour les transporter en pays étranger.

— Oui, s'écria Yézid, on doit s'attendre à tout de la part des chrétiens, et mieux vaut courir aux armes que de livrer entre leurs mains ce que nous avons de plus cher; mieux vaut mourir comme des hommes, en combattant pour nos biens et nos familles, que de nous laisser lâchement dépouiller du fruit de nos travaux, ou égorger sans défense. Il est encore dans l'Espagne des montagnes et des rochers, remparts de la liberté, où nous pourrons, comme nos ancêtres, résister à la tyrannie. Les sommets des Alpujarras et les gorges de l'Albarracin vous diront comment on peut vivre et mourir indépendants; et ces montagnes, arrosées de notre sang, comme les champs de Valence l'ont été de nos sueurs, produiront quelque jour peut-être des frères et des vengeurs.

— Oui! oui! aux armes! crièrent tous les jeunes gens.

— Hélas! s'écria d'Albérique en réclamant de la main le silence, vous voulez courir aux armes, et vous n'en avez même pas! Surpris à l'improviste, sans soldats, sans munitions, comment lutter contre les troupes nombreuses et

aguerries qui nous entourent? Qu'opposerez-vous à leurs cuirasses et à leur artillerie? Pauvres ouvriers, bons laboureurs, vous n'avez que le fer de vos outils ou le soc de vos charrues; habitués au travail, et non au combat, ignorant la tactique et la discipline militaires, comment résisterez-vous à ces vieilles bandes espagnoles, déjà répandues dans tout le royaume sous le commandement d'officiers expérimentés? Craignez plutôt, par votre courage imprudent, de fournir aux Espagnols ce qu'ils n'ont pu trouver jusqu'ici, un prétexte pour justifier leur cruauté. Ne légitimez pas leur fureur, et ne diminuez pas leur infamie. Que leur honte reste pleine et entière aux yeux de l'Europe! Partons... allons demander asile à nos frères les enfants d'Ismaël; nous trouverons chez ceux de notre croyance appui et protection. Pauvres et sans biens, il faudra, il est vrai, recommencer nos labeurs; mais le travail et la peine en Afrique valent mieux que l'esclavage en Espagne!

— Il a raison! s'écrièrent les vieillards.

— Quant à vos craintes, continua Albérique en s'adressant aux femmes, pourquoi Philippe aurait-il rassemblé tous ces vaisseaux sur nos côtes? pourquoi tous ces préparatifs immenses, s'il avait la pensée de nous faire périr dans la traversée. N'a-t-il pas d'autres moyens d'exécuter, à moins de frais, un si exécrable dessein? Ne nous tient-il pas ici en son pouvoir? Et s'il veut donner l'ordre de nous égorger tous, manquera-t-il de bras pour exécuter le crime, d'archevêques pour le bénir et de pape pour le justifier? Non! il ne voudrait point, par une trahison si dispendieuse et si inutile, ajouter à la honte qu'il vient d'acquérir et qui suffit à l'opprobre de tout un règne; de plus ambitieux encore s'en contenteraient; ne craignez donc rien et partons.

— Partons donc, dirent-ils, partons tous!

— Non, pas tous! s'écrièrent plusieurs étrangers qui arrivaient en ce moment et qui se précipitèrent dans la salle.

C'étaient Fernand d'Albayda et les barons de Valence.

Fernand, au milieu de cette foule compacte, avait du premier coup d'œil distingué et reconnu Aïxa, et ses yeux rayonnants de joie lui avaient déjà dit: Rassurez-vous, je viens vous protéger.

— Oui, mes amis, s'écria-t-il en se retournant vers l'assemblée, nous aurions voulu vous sauver tous, mais nos efforts ont été inutiles, et nous avons du moins tenté d'arracher une partie de vous à l'exil qui les menaçait. Oui, noble et généreux Albérique, continua-t-il, vous et les vôtres, et vous aussi, principaux chefs de cette assemblée, vous conserverez votre patrie et vos richesses, et vous pourrez de loin encore protéger et secourir vos frères.

Il leur expliqua alors que dix familles sur cent resteraient en Espagne; que le roi y consentait; que c'était la seule faveur qu'ils eussent pu obtenir, et qu'ils venaient leur apporter dans leur malheur cette dernière consolation.

Des cris de joie et des bénédictions accueillirent don Fernand.

Mais bientôt tous les membres de l'assemblée, s'interrogeant du regard avec inquiétude, semblaient se demander: Qui de nous jouira de cet avantage? qui sera assez heureux pour être choisi?

Alors ils se tournèrent tous vers Albérique, Yézid et Aïxa, et leur dirent: Vous qui êtes de la famille de nos rois, et nos vrais souverains; vous, les derniers des Abencerages, restez, restez dans notre patrie pour nous en rouvrir un jour les chemins; mais désignez vous-mêmes ceux qui doivent demeurer avec vous.

— Oui, oui, choisissez, cria toute l'assemblée, nous nous en rapportons à vous!

Albérique se leva, et le plus profond silence succéda au tumulte.

— Mes frères, s'écria-t-il, je remercie d'abord en votre nom et au mien don Fernand d'Albayda et les nobles barons, nos généreux protecteurs, qui ont cherché à adoucir nos maux et à alléger nos misères. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient pu obtenir une pareille concession; ce qui m'effraie, c'est que le roi l'ait accordée, c'est que l'inquisition ne l'ait pas encore fait révoquer. Il faut, alors, qu'une pareille clémence cache un piége. C'est pour eux et non pour nous; c'est dans leur intérêt et non dans le nôtre qu'ils se sont faits miséricordieux. S'ils nous retiennent, c'est qu'ils ont besoin encore des bras et de l'industrie du Maure pour diriger et instruire les chrétiens; et cela seul suffirait pour nous faire rejeter la grâce qu'ils nous offrent, si d'autres motifs plus impérieux encore, ne nous ordonnaient de la repousser. Qui de nous voudra séparer son sort de celui de ses frères? qui voudrait rester dans des contrées d'où ils sont bannis, et conserver une patrie quand ils n'en ont plus? Quant à moi, la mienne sera désormais où vous serez! je pars avec vous.

A ces mots, un cri d'admiration retentit dans l'assemblée.

— Oui, continua le vieillard en tendant la main à Yézid et en posant l'autre sur l'épaule d'Aïxa, mes enfants ne me désavoueront pas.

— Oui, mon père, s'écria la jeune fille, nous vous suivrons.

— Nous vous suivrons tous! répéta l'assemblée.

— Partons donc! s'écria-t-on tout d'une voix.

Fernand jeta un regard de désespoir sur Aïxa, et celle-ci, les yeux pleins de larmes, lui montra le ciel et son père.

Bientôt la résolution des Maures se répandit dans toute la province de Valence, dans celle de Grenade et dans toute l'Espagne. Les Maures de l'Aragon, des deux Castilles et de la Catalogne abandonnèrent, d'un commun accord, leurs champs et leurs foyers, et se rendirent au rivage pour s'embarquer avec leurs frères et pour vivre et mourir avec eux. Quant à l'article de l'édit qui permettait de laisser en Espagne les enfants au-dessous de quatre ans, pas une mère ne voulut en profiter : quel que fût le sort qui les attendît sur des bords inconnus, quels que fussent les dangers de la traversée, et l'air contagieux des vaisseaux, elles préféraient voir périr leurs enfants sous leurs yeux que de les livrer aux chrétiens et de les abandonner à des dieux qui conseillaient des actes aussi barbares.

On vit donc accourir sur les côtes et dans les ports de l'Espagne toute la population mauresque du royaume. Les vaisseaux préparés par les ministres de Philippe devinrent insuffisants, et dans beaucoup d'endroits, on manqua des moyens de transport.

Profitant de ce prétexte, Fernand d'Albayda et les barons de Valence essayèrent de retarder de quelques jours l'exécution de l'édit; mais le vice-roi Cazarena et surtout l'archevêque Ribeira se montrèrent impitoyables; tout ce que Fernand et ses amis purent obtenir par leurs pressantes sollicitations fut, qu'il serait permis aux Maures qui le pourraient, de fréter des bâtiments pour eux et leur famille. Pedralvi fut chargé de ce soin par Yézid, et il s'entendit avec un capitaine napolitain, Giampietri, qui, plus d'une fois avait transporté dans sa tartane, pour le compte de la maison d'Albérique, des marchandises de Cadix à Naples et à Marseille. Par malheur, il ne savait comment former son équipage.

Les marins étaient si rares que le capitaine Giampietri craignait de ne pas en trouver, lorsque, le soir, sur le port, à la posada de *la Sirène*, rendez-vous

ordinaire des matelots, une espèce de contrebandier, au teint basané, aux épaules larges et carrées, lui dit :

— Combien vous faut-il d'hommes pour faire manœuvrer votre tartane

— Douze, au moins.

— Vous en aurez quinze.

— Où les trouverez-vous?

— Cela me regarde.

— Il n'y a plus de matelots.

— J'en ferai, s'il le faut; il ne s'agit que de les payer. Que leur donnez-vous?

— Vingt piastres à chacun pour aller d'ici à Alger.

— C'est bien. On nous paiera comptant?

— Soyez tranquille : ma tartane est frétée pour le compte de la famille Delascar d'Albérique.

A ce nom, les yeux du matelot brillèrent d'une joie sinistre.

— Le Maure Delascar ! s'écria-t-il vivement.

— Lui-même.

— C'est différent; nous ne demandons point de garantie, et au lieu de vingt piastres, nous nous contenterons de la moitié.

— Ah ! dit le capitaine Giampietri avec émotion, je comprends; vous le connaissez, vous avez fait comme moi des affaires avec d'Albérique ou avec les siens, et vous avez envers eux quelques dettes de reconnaissance à acquitter?

— Oui, dit le matelot avec un sourire équivoque, nous avons des comptes à régler ensemble.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Giampietri, je vais en parler, dès ce soir, à son fils Yézid.

— Non, non... dit le matelot en le retenant, nous réglerons celà à bord. Marché conclu

— Touchez là !

Tous deux se donnèrent la main et se séparerent.

Fernand cependant avait couru chez Aïxa.

— Ah ! lui dit celle-ci avec tristesse, vous venez me faire vos adieux.

— Moi, senora, au contraire !

— Que voulez-vous dire ?

— Que je ne vous quitte plus ! Vous partez, je pars.

— Fernand, lui dit-elle avec émotion, votre rang, vos titres, le nom même que vous portez, tout vous retient en Espagne. Abandonner pour moi votre patrie et la terre où reposent vos aïeux, ce serait mal... je ne consentirai pas à un pareil sacrifice !

— Vous perdre, n'en serait-il pas un plus grand encore?

— Et puis, continua la jeune fille avec crainte et en même temps avec amour et reconnaissance, oser suivre une exilée, une proscrite, une Maure, n'est-ce pas vous exposer vous-même à voir aussi vos biens confisqués et vos jours proscrits.

— Peu m'importe, si vous m'aimez !

Cette demande parut sans doute inutile à Aïxa, car elle n'y répondit pas, et continua en baissant la tête :

— Mais, chrétien, mais sujet du roi Philippe et soldat de l'Espagne, n'avez-vous pas des serments et des devoirs à remplir? vous est-il permis d'y manquer, sans entacher votre honneur de Castillan et de gentilhomme?

— Écoutez, lui répondit froidement le jeune homme, j'ai pensé à tout ce

que vous me dites là; mais il y a un mot qui a renversé tous mes calculs et mes raisonnements, ce mot, Aïxa, c'est que je vous aime! non pas que j'entende faire bon marché de mon nom ni de mon honneur; tous deux vous appartiennent et je dois les défendre, ne fût-ce que pour avoir le droit de vous les offrir purs et intacts. Aussi, croyez-le bien, si l'Espagne était en guerre, si le roi avait besoin de mon bras, si, comme officier, il m'appelait sous ses drapeaux, je ne songerais même pas à résigner mon grade et mes emplois; ce serait, comme vous le dites, entacher mon blason, ce serait donner à la noblesse de Valence et à la grandesse de Castille le droit de m'appeler lâche, et je crois que j'aimerais mieux mourir que de subir un tel affront; mais, grâce au ciel, le roi Philippe est, en ce moment, en paix avec toute l'Europe; je puis envoyer ma démission d'officier de ses armées et lui demander la permission de quitter l'Espagne. Alors...

— Alors? dit Aïxa en tressaillant.

— Je vous suivrai sur la terre étrangère; le pays où vous vivrez sera ma patrie, et votre sort sera le mien.

Aïxa attendrie lui tendit la main

— En attendant, poursuivit Fernand, vous ne vous exposerez pas sans moi aux dangers de la traversée; je pars demain avec vous.

— Non, Fernand, dit Aïxa en baissant les yeux, cela ne se peut pas.

— Qui m'en empêcherait? Duchesse de Santarem, aux jours de votre prospérité, vous m'avez donné votre amour; vous n'avez plus droit de le retirer quand vous êtes proscrite et malheureuse, car votre malheur m'appartient, et je le réclame ainsi que votre amour, ainsi que vous-même. Oui, continua-t-il avec chaleur, vous ne pouvez refuser ma main, vous devez l'accepter!

— Je ne puis cependant pas.

Fernand la regarda de désespoir.

— Pas encore, se hâta d'ajouter Aïxa.

— Et pourquoi?

— Parce que... pour ce mariage, dit-elle avec quelque hésitation, il faut encore obtenir un autre consentement que le mien.

— Celui de votre père.

— Non, il le donnera.

— Vous lui en avez donc parlé?

— Oui, dit la jeune fille en rougissant, à lui, à lui seul! Mais il est un autre aveu aussi nécessaire, aussi sacré que le sien.

— Et lequel?

— Celui de Carmen, votre fiancée.

— Elle s'est consacrée à Dieu, elle a renoncé au monde, elle m'a dégagé de ma foi.

— Mais elle ne m'a pas dégagée de ma foi, moi! s'écria Aïxa, moi qui suis sa sœur et son amie. Elle ne m'a pas donné le droit de lui enlever son fiancé, celui qu'elle a aimé; et tant qu'elle n'aura pas elle-même permis et approuvé cette union, je la regarderai comme une trahison envers don Juan d'Aguilar et sa fille.

Elle tendit une main au jeune homme, qui semblait consterné.

— Vous devez me comprendre, Fernand.

— Oui, oui, répondit celui-ci en baissant la tête.

— Eh bien, au lieu de quitter l'Espagne et de me suivre, ce que je vous défends, vous partirez demain pour Pampelune; vous irez au couvent des An-

nonciades trouver Carmen, dont l'année de noviciat doit être près d'expirer, et vous lui direz... toute la vérité.

— Je lui dirai donc que je vous aime et que vous me l'avez permis.

— Non..., c'est elle, au contraire, qui vous en donnera la permission.

— Et si elle me l'accorde...

— Vous viendrez me demander ma réponse... à moi...

— Où cela?

— Sur la terre étrangère où je vous attendrai.

A cet espoir, à ces doux rêves d'avenir qui leur faisaient oublier le présent, les deux amants sentirent leur courage renaître. Eux seuls échappaient à l'exil; ce n'était plus être bannis que de l'être ensemble... C'était le temps seul de la séparation qui désolait Fernand. Les journées allaient lui paraître si longues!

— Hâtez donc le départ, lui dit-elle, pour hâter le retour!

Fernand éperdu la pressa contre son cœur.

— Partez, lui dit-elle; obéissez à votre devoir, et moi au mien. Encore quelques jours d'absence, et puis réunis pour toujours.

Le délai fatal était expiré; l'édit allait être exécuté. Le quatrième jour, de grand matin, toutes les cloches des églises sonnaient à pleine volée, l'encens fumait dans les temples chrétiens; l'archevêque de Valence, revêtu de ses plus riches habits pontificaux, entonnait dans la cathédrale un *Te Deum* solennel, et rendait grâce au ciel de la richesse de la population et de la prospérité de l'Espagne, détruites par ses soins

En ce moment s'accomplissait cet acte immense, impolitique, cruel, qui causa dans toute l'Europe un frémissement d'horreur; cet acte que Richelieu lui-même appelle « le plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous « les siècles précédents fasse mention (1). »

On voyait arriver des familles entières, de longues files de femmes, de vieillards et d'enfants, abandonnant leurs richesses et leurs foyers; tous, les yeux pleins de larmes et le désespoir dans le cœur, saluaient d'un dernier adieu le beau ciel et les champs de Valence, où ils étaient nés, où ils avaient espéré mourir. Bientôt une foule immense et compacte s'entassa sur le rivage. Plus de cent cinquante mille Maures venant du royaume de Valence étaient rassemblés seulement sur ce point; à droite et à gauche du rivage, les régiments de Castille étaient sous les armes, et une nombreuse artillerie, à laquelle aurait répondu celle des vaisseaux, était prête à foudroyer cette foule inoffensive, au premier mouvement de résistance ou au premier cri de révolte. On n'entendit rien que des pleurs et les sanglots des mères qui pressaient leurs enfants contre leur sein.

Un historien espagnol contemporain fait un portrait sublime de la jeunesse et de la beauté des femmes maures, se réjouissant, dans l'excès de leur fanatisme, des mauvais traitements auxquels elles étaient en proie. De farouches soldats les arrachaient du rivage et les poussaient vers les embarcations, qui presque toutes étaient des bâtiments de guerre et non de transport, et mal disposés pour cet usage; des vieillards, des femmes et des enfants étaient entassés par milliers dans l'entre-pont des vaisseaux, au risque d'être suffoqués par le manque d'air. Toute réclamation était repoussée, toute plainte était punie. Le frère ou le mari qui osait défendre les siens ou menacer un soldat était sur-le-champ jeté à la mer. Cependant, et pour l'honneur du nom espagnol, hâtons-nous de

(1) *Mémoires du cardinal de Richelieu*, tom. x, p. 234.

dire que bien des cœurs généreux désavouèrent et flétrirent ces cruautés; que jusqu'au dernier moment les barons de Valence prodiguèrent leurs consolations et leurs soins à leurs vassaux persécutés. L'édit leur abandonnait une partie des biens de ces malheureux; loin d'user de ce droit barbare, ils permirent aux Maures, non-seulement d'emporter avec eux leurs trésors, mais tous les effets qu'ils pourraient convertir en argent, et de transporter à bord des bâtiments équipés par eux leurs meubles les plus précieux et leurs manufactures. Non contents de cet acte de bonté, ou plutôt de justice, presque tous les barons accompagnèrent leurs infortunés vassaux jusqu'au rivage (1). On se doute bien que Fernand était à leur tête.

Aïxa cependant guidait les pas de son père, qui s'appuyait sur elle, et ses regards bienveillants, sa voix consolante, ranimaient le courage de ses jeunes compagnes et de ses serviteurs. Arrivés au rivage, où le capitaine Giampietri et son équipage les attendaient, ils regardèrent autour d'eux et furent surpris de ne pas voir Yézid.

— Mon fils!.. mon fils!.. dit le vieillard, où est-il?

Pedralvi s'avança et lui dit à demi-voix :

— Ne le demandez pas, maître, ces chrétiens pourraient vous entendre.

Puis, faisant quelques pas en avant et se trouvant seul avec le vieillard et Aïxa, il leur dit :

— Cette nuit, Yézid a reçu un message de la sierra de l'Albarracin. Tous les Maures de la montagne y sont rassemblés. Ils n'ont pas voulu fuir, ils restent; ils prétendent que, retranchés dans ces défilés et ces rochers, ils peuvent défier leurs persécuteurs et venger leurs frères; ils ont écrit à Yézid : « Nous sommes vingt mille, mais il nous faut un chef. Nous t'attendons. »

— Il est parti! dit le vieillard en tressaillant.

— Il a bien fait, mon père! s'écria Aïxa; que Dieu le guide et le protége!

— Je voulais l'accompagner, continua Pedralvi; mais il m'a fait promettre que je vous conduirais jusqu'en Afrique, vous, mon maître, la senora Aïxa et Juanita, et puis après je reviendrai.

— Toi?

— Oui, dès que vous serez en sûreté, je reviendrai près de Yézid pour me battre à ses côtés, et qui sait? pour le sauver, peut-être!

D'Albérique et Aïxa pressèrent dans leurs mains celles du fidèle serviteur, puis le vieillard essuyant une larme, la dernière qu'il devait verser sur le sol d'Espagne, leva les yeux au ciel et s'écria :

— Que la volonté d'Allah soit faite!

— Allah! Allah! répétèrent ses serviteurs en s'élançant avec lui sur le vaisseau, qui, à l'instant même, déploya ses voiles.

Debout sur le pont du navire et agitant son écharpe légère, Aïxa, tant qu'elle put l'apercevoir, salua de loin Fernand d'Albayda, qui, immobile sur le rivage, contemplait, les yeux pleins de larmes, le vaisseau qui emportait son bonheur. Longtemps le lourd bâtiment resta en vue, puis, peu à peu, on le vit blanchir, décroître et disparaître.

Toute l'escadre s'était mise en mouvement. Ce rivage tout à l'heure si peuplé, si animé, était maintenant désert et aride... Triste coup d'œil! sinistre emblème! image de l'avenir de l'Espagne!

Pour obéir aux volontés de sa bien-aimée, Fernand quitta le jour même Va-

(1) Waston, t. II, liv. II, page 78.

lence afin de se rendre à Pampelune; mais arrivé à Cuença, au moment où il se disposait à franchir l'Albarracin, il fut rejoint par un courrier venant de Madrid et porteur pour lui de dépêches du roi et du ministre.

Que devint-il en les lisant!

On lui donnait un commandement de trois régiments destinés à réduire les Maures, qui, sous les ordres de Yézid, venaient de se révolter dans la sierra de l'Albarracin.

II.

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le roi, après avoir reçu la visite des barons de Valence, était revenu à Madrid avec Piquillo, dont il ne pouvait plus se passer. Chaque jour le crédit du jeune confesseur s'augmentait par un double motif. Le premier, c'est qu'il ne parlait presque jamais au roi d'affaires politiques, et le second, c'est que le roi pouvait toute la journée lui parler d'Aïxa.

Un grand changement s'était opéré dans Piquillo; jusqu'alors sans ambition, il en avait une maintenant, c'était de réparer les désastres du fatal édit qu'il n'avait pu empêcher. Il comprenait que le retour de ses frères dépendrait de son crédit et de sa puissance; c'était donc pour eux et non pour lui qu'il fallait en acquérir.

Rendre à son roi le repos, à l'Espagne sa prospérité, aux Maures leur patrie, telle fut désormais l'unique pensée de sa vie. Jamais ambitieux ne conçut un plus noble et plus généreux complot.

Quant au roi, il ne rêvait qu'à la seule Aïxa. Il était persuadé qu'elle ne quitterait point l'Espagne; il venait d'accorder aux principales familles maures la permission de rester dans le royaume, et nul doute que la famille d'Albérique ne profitât la première de ce privilége. Ce qui inquiétait seulement Philippe, c'était le moyen de rappeler de Valence la duchesse de Santarem et de la faire revenir à Madrid; c'était, pendant le retour de Valladolid à Buen-Retiro, la seule question dont se préoccupât le roi. Il avait voulu que Piquillo montât près de lui dans sa voiture de voyage, et chacun d'eux, plongé dans ses réflexions, gardait depuis longtemps un profond silence, lorsque le roi, sortant de sa rêverie, demanda brusquement à son confesseur:

— Croyez-vous, mon père, qu'Aïxa aime quelqu'un?

Piquillo, étonné, leva la tête et répondit vivement:

— Non, sire, personne!

— On m'a cependant assuré le contraire.

— On a trompé Votre Majesté.

— Ah! dit le roi avec un sentiment de satisfaction, vous croyez qu'on m'a trompé? On m'avait parlé de Fernand d'Albayda.

— C'est une indigne fausseté! s'écria Alliaga avec conviction; et cependant, à ce nom, à cette idée qui jamais ne lui était venue, il se sentit saisi d'un froid mortel.

— Vous en êtes bien sûr, mon père?

— Oui, sire; le prétendu amour ressemble au pretendu mariage dont on a parlé à Votre Majesté; je l'atteste et je le prouverai.

— Comment cela ?

— Par un seul mot : c'est qu'Aïxa, ma sœur, qui me dit tout, qui me confie ses plus secrètes pensées, qui m'a avoué même l'amour de Votre Majesté et le dessein où elle était d'attenter à ses jours, Aïxa ne m'a jamais parlé de don Fernand d'Albayda, à moi, son frère !

— C'est juste, c'est une preuve. Et cependant, le jour où je la pressais de céder à mes désirs, elle n'a pas nié, elle m'a presque avoué, à moi, le roi, qu'elle avait au fond du cœur un sentiment, une affection cachée.

— En vérité ! s'écria Piquillo en pâlissant ; c'est qu'alors elle espérait par ce mensonge se soustraire aux vœux de Votre Majesté, car pour elle l'honneur est le premier des biens ; elle l'estime plus que la vie et le place au-dessus de tout, au-dessus même de l'amour d'un roi.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit le monarque avec joie, je n'avais jamais pensé à ce que vous me dites là, mon père.

Il serra affectueusement les mains de son compagnon de voyage et se replongea dans ses réflexions, qui, cette fois, devaient être d'une nature agréable, à en juger par la physionomie gracieuse du monarque.

Celle de Piquillo, au contraire, s'était rembrunie et assombrie. Ce qu'il avait attesté tout à l'heure être une insigne fausseté ne lui paraissait plus aussi impossible. Cependant le silence d'Aïxa eût été, selon lui, une telle trahison, qu'il ne pouvait y croire, et décidément il n'ajoutait aucune confiance à cette idée.

Il se le disait, il se le répétait, et malgré lui son cœur battait avec violence, sa tête était en feu, et la vive affection qu'il avait portée jusqu'alors à don Fernand venait, tout à coup et sans qu'il s'en aperçût, de se changer en indifférence, pour ne pas dire plus.

Un brusque mouvement du roi le tira encore une fois de sa rêverie.

— Mon père, est-il permis à un chrétien d'épouser une Maure ?

— Cela vaut mieux que de la déshonorer ! répondit brusquement Alliaga.

— Ce n'est pas là, mon père, ce que je vous demande ; croyez-vous, par de bonnes œuvres ou par des dons pieux, racheter un pareil péché, ou bien y a-t-il, *ipso facto*, comme disait le frère Gaspard de Cordova, damnation éternelle, sans rémission... le croyez-vous ?

— Non, sire, je ne le crois pas !

— Est-il possible ! s'écria le roi avec joie, Dieu n'en serait pas offensé ?

— Les hommes le seraient sans doute, répondit Alliaga ; mais non pas Dieu.

— Dieu pardonnerait ! dit le roi, tout tremblant d'émotion.

— Je vous l'atteste, sire.

— Et si celui qui veut épouser une Maure... était un roi ?

— Il n'y aurait aucune différence.

— En vérité !

— Ce serait exactement la même chose aux yeux du ciel.

— Ainsi, vous ne craindriez pas, mon père, de me donner l'absolution d'un pareil péché ?

— A l'instant même.

— Et vous en prendriez sur vous toute la responsabilité ?

— Sans hésiter ! Aux yeux de Dieu, sire, de Dieu seulement !

— C'est là l'important.

— Mais pour ce qui regarde vos sujets, je ne répondrais de rien.

— Cependant, dit le roi, si par cette union une hérétique devenait chrétienne, si elle était baptisée ! ce serait là un triomphe de la foi ; ce serait une

âme sauvée, et Rome elle-même, au lieu de blâme, me devrait des louanges.

— Mais la personne dont vous parlez consentirait-elle, même pour une couronne, à changer de croyance?

— Ce serait à vous, alors, mon père, à la décider.

— A moi, sire!

— Qui pourrait y parvenir si ce n'est vous, Alliaga, dont l'influence et le zèle...

— Jamais, sire, jamais! s'écria Piquillo avec un sentiment de colère qu'il ne pouvait maîtriser.

— Et pourquoi?

— Pourquoi, sire? parce qu'on m'accuserait d'avoir employé à mon élévation et à celle de ma sœur la position que j'occupe auprès de Votre Majesté et la confiance dont elle m'honore.

— Vains scrupules! dit le roi; nous y reviendrons; nous en parlerons plus tard.

Le roi se remit de nouveau à rêver, et son compagnon en fit autant. Honteux du mouvement de dépit qu'il avait éprouvé d'abord, il chercha avec force et courage à éloigner les idées qui malgré lui revenaient toujours l'assaillir, et lorsque enfin il y fut parvenu, lorsque, maître de son trouble, il lui fut possible d'envisager avec sang-froid l'étrange et inconcevable proposition qu'on venait de lui faire, il commença à comprendre que jamais la fortune ne lui offrirait pour d'Albérique et les siens d'occasion plus honorable et plus belle d'exécuter ses desseins. Ces Maures qu'on voulait abattre se relevaient plus glorieux que jamais. C'était assurer non-seulement leur retour, mais une alliance éternelle entre la race des vainqueurs et celle des vaincus, et ce caprice inouï de l'amour pouvait être justifié jusqu'à un certain point, par les raisonnements d'une saine et généreuse politique.

Restait à savoir si la duchesse de Santarem approuverait un pareil projet; mais si, pour sauver son père et ses frères, elle n'avait pas reculé devant le sacrifice de son honneur et de ses jours, pouvait-elle refuser leur salut qu'on lui offrait de nouveau, non pas cette fois au prix de l'infamie, mais au prix d'un trône? Quels que fussent ses sentiments secrets, elle ne devait pas hésiter, et quant à Piquillo, tout en sentant gronder encore au fond de son cœur un reste de colère contre ce mariage, il lui semblait qu'il serait moins malheureux de voir Aïxa reine malgré elle, que marquise d'Albayda de son plein gré.

Le roi et son confesseur étaient encore préoccupés de ces idées, quand le carrosse royal entra à Madrid et s'arrêta sous le vestibule du palais de Buen-Retiro.

Dès le lendemain, le duc de Lerma, inquiet d'un si prompt retour, se hâta d'accourir. Le roi s'était renfermé et écrivait... à qui?.. à Aïxa sans doute, et dans le salon qui précédait le cabinet de Sa Majesté, salon particulier où personne ne pénétrait, le ministre aperçut un homme assis et plongé dans une profonde rêverie.

C'était Piquillo.

Celui-ci, au bruit de la porte qui s'ouvrait, leva la tête et vit devant lui le cardinal-duc : c'était ainsi que le ministre se faisait alors appeler.

— Eh bien, seigneur Alliaga, lui dit-il avec un sourire dédaigneux, comprenez-vous maintenant qu'il eût mieux valu pour vous rester dans nos rangs et nous demeurer fidèle? Vous vouliez empêcher cet édit et il a été obtenu, signé et publié. Vous vouliez le faire révoquer, et il a été exécuté, sans bruit, sans révolte, sans la moindre résistance. En voici la nouvelle que je reçois à

l'instant. L'archevêque de Valence et le vice-roi Cazarera, mon neveu, m'envoient à ce sujet des détails dont je m'empresse de faire part à Sa Majesté.

— Monseigneur, répondit froidement Alliaga, Votre Éminence l'emporte, mais si un pareil triomphe restait impuni, il n'y aurait plus de justice sur terre, et grâce au ciel, il y en a une.

— Que voulez-vous dire? s'écria le cardinal avec hauteur.

— Que j'ai confiance en ses décrets et que je les attends. Heureux si je puis en être l'organe ou l'instrument!

— Vous! répondit le duc en le regardant avec mépris; vous, me renverser, frère Alliaga! Songez donc que, même en tombant, je vous écraserais dans ma chute.

— Et moi, monseigneur, même à cette condition-là, j'accepte.

Le roi sortit en ce moment de son cabinet.

A la vue d'Alliaga, il courut à lui d'un air ouvert et joyeux; mais apercevant le cardinal-duc, il s'arrêta, et sa figure devint sombre et sévère.

Il s'assit, Piquillo resta debout, et le duc, sans attendre l'invitation du roi, prit un fauteuil et resta couvert.

Sa nouvelle dignité lui donnait ce privilége.

Le roi fit un geste de surprise, puis se remit, et dit froidement :

— C'est juste, monsieur le cardinal, Votre Éminence est dans son droit.

Puis se retournant vers Piquillo d'un air gracieux :

— Asseyez-vous, mon frère, lui dit-il.

— Je viens, sire, dit gravement le ministre, rendre compte à Votre Majesté de l'exécution de ses ordres. Le royaume entier bénit son souverain, et de tous les côtés éclatent des transports d'amour et de reconnaissance.

Le roi pâlit, et interrompant le ministre, lui dit brusquement :

— Bien, bien, j'ai reçu à Valladolid les plaintes des barons de Valence, ils m'ont parlé de leur désespoir et de leur ruine.

— Les plaintes de quelques séditieux n'empêchent point l'ordre et la paix de régner sur tous les points du royaume.

— Je viens d'apprendre, dit froidement Piquillo, que toutes les montagnes de l'Albarracin et les campagnes environnantes sont déjà soulevées et que trente mille Maures viennent de prendre les armes.

— En vérité! dit le roi, et vous l'ignoriez, monsieur le cardinal?

— Je le savais, sire.

— Et vous ne m'en parliez pas!

— Pour ne point inquiéter Votre Majesté. Augustin de Mexia, l'ancien gouverneur d'Anvers, actuellement à Valence, marche contre eux avec toutes les forces que nous avions rassemblées; il a sous ses ordres deux chefs expérimentés : Alvar de Gusman et don Fernand d'Albayda.

— Fernand! s'écria Piquillo avec surprise.

— Il doit aujourd'hui même, d'après mes ordres, sortir de Cuença pour se diriger vers les montagnes, et bientôt les rebelles seront dissipés ou exterminés. L'important était que les ordres de Votre Majesté, que l'édit signé par elle reçût sa pleine et entière exécution. Mon frère Sandoval, le grand inquisiteur, a quitté Madrid dès hier, avant l'arrivée de Votre Majesté. Il parcourt les deux Castilles, l'Estramadure, Murcie et Grenade, et bientôt il n'y aura plus un seul Maure en Espagne. Quant à ceux de Valence, ils voguent en ce moment vers Tanger et Oran, car je puis vous annoncer avec satisfaction que tous ont été embarqués.

— Tous? dit le roi.

— Oui, sire.

— Excepté les familles à qui nous avons donné l'autorisation de demeurer en Espagne?

— Pardon, sire, dit le ministre en regardant Piquillo. J'ignore qui aurait pu donner au roi un semblable conseil. Ce ne pouvait être qu'un ennemi de sa gloire. C'était détruire en partie son pieux ouvrage et de plus exposer la majesté royale au mépris des infidèles.

— Qu'est-ce à dire?

— Qu'ils ont tous dédaigné et repoussé votre clémence. Aucun d'eux n'a voulu séparer son sort de celui de ses frères.

Piquillo poussa un cri de surprise et d'admiration.

— Et Albérique? s'écria le roi.

— Il est parti, sire.

— Et la duchesse de Santarem, sa fille?

— Partie avec lui.

Le roi resta anéanti. Puis jetant sur son ministre un regard de colère :

— Vous allez expédier à l'instant, à l'instant même, à Valence, un courrier qui voyagera jour et nuit, et qui portera au vice-roi, au marquis de Cazarera, votre neveu, l'ordre de faire partir le meilleur voilier de notre flotte. Il rejoindra, il ramènera sur-le-champ la duchesse de Santarem. Si avant huit jours elle n'est pas de retour en Espagne, le marquis votre neveu n'est plus vice-roi de Valence.

— Mais, sire...

— Vous le ferez arrêter et conduire ici, à Madrid, où il aura à rendre compte de sa conduite.

— Il faut cependant, s'écria le duc avec colère et en regardant le jeune confesseur, il faut que j'apprenne ici aux serviteurs de Votre Majesté...

— A obéir au roi, répondit respectueusement Alliaga; c'est ce que je ferai toujours, et c'est ce que fera Votre Éminence!

— Frère Luis a raison, reprit le roi, enchanté de voir humilier son ministre; qu'il soit fait ainsi que je l'ai dit. Vous l'entendez, monsieur le cardinal.

Le roi sortit avec Piquillo, et laissa le duc stupéfait de cette énergie inaccoutumée. Sa Majesté ne l'avait jamais, il est vrai, que quand il s'agissait d'Aïxa.

— Le frère Luis Alliaga aurait-il raison? se dit le ministre avec un peu de crainte.

Dans le doute, il se hâta d'obéir.

Un courrier expédié par lui partit à l'instant pour Valence, et il se rendit le soir au palais pour apprendre au roi que ses ordres étaient exécutés.

Le roi ne le reçut pas.

Le lendemain, il se présenta de nouveau, le roi était avec son confesseur et ne recevait personne. Le surlendemain, le frère Luis Alliaga partit pour une mission secrète, dont le roi ne jugea même pas à propos de prévenir son ministre. Dans la journée Escobar et le père Jérôme se rendirent chez le duc d'Uzède, et le duc d'Uzède passa la soirée entière au palais, sans que le cardinal-duc eût été appelé.

Pour le coup, le ministre commença à s'effrayer, et d'autres causes encore ajoutaient à ses inquiétudes.

Depuis l'édit qui bannissait les Maures du royaume, les calomnies contre le duc de Lerma avaient redoublé avec une nouvelle force. Il était prouvé main-

tenant, disait-on, que c'était pour arriver à ce but que le cardinal-duc et Sandoval s'étaient défaits de la reine; elle seule s'opposait à leurs desseins; sa mort leur était nécessaire, et ils n'avaient point reculé devant ce crime.

Mille détails, amplifiés par la rumeur publique, venaient à l'appui de ces calomnies; elles étaient passées à l'état de chose jugée et de faits constants. On les regardait comme tels dans les hautes classes; mais chacun s'abstenait, par égard pour le ministre ou par prudence pour soi, d'en parler hautement.

Parmi le peuple on avait moins de politesse ou de réserve : on désignait partout le duc et, ce qui était plus hardi encore, le grand inquisiteur lui-même, comme les assassins de la reine. A Burgos et à Oviédo on avait, dans le désordre d'une fête publique, brûlé deux mannequins de paille représentant le duc de Lerma et Sandoval. La dignité de cardinal, que la cour de Rome venait d'accorder au ministre, n'avait apaisé ni ces bruits calomnieux ni l'indignation publique.

A Tolède même, dont Sandoval était archevêque, les soins du corrégidor, des alguazils et des familiers du saint-office ne pouvaient empêcher la circulation de libelles et de peintures infâmes. L'une, entre autres, représentait le duc de Lerma avec un chapeau noir à larges rebords, à genoux et la tête baissée au pied d'une estrade où était étendue la reine avec un poignard dans le sein. Les gouttes de sang qui s'échappaient de sa blessure tombaient sur le chapeau du ministre, qu'elles finissaient pas rougir entièrement et dont elles faisaient un chapeau de cardinal.

Il était évident pour le duc que toutes ces calomnies, répandues d'abord en secret et avec adresse par le père Jérôme, Escobar et les révérends pères de la Compagnie de Jésus, circulaient maintenant d'elles-mêmes et grandissaient à vue d'œil.

Elles étaient parvenues jusqu'à Rome.

Le pape Paul en avait eu connaissance; il se repentait presque de la nomination qu'il venait de faire, et les cardinaux s'indignaient du nouveau collègue qu'on leur avait donné. Il était impossible, le duc le sentait bien, que ces bruits ne fussent pas arrivés jusqu'à l'oreille du roi. Il n'avait sans doute pas osé en parler à son ministre; mais de là venait la froideur qu'il lui témoignait depuis plusieurs mois.

Comment provoquer une explication que le roi semblait éviter, et dans laquelle d'ailleurs le cardinal-duc n'aurait pu apporter d'autres preuves de son innocence que ses protestations et ses serments personnels? A la vérité, dans les circonstances présentes, le roi ne pouvait pas, même quand il le voudrait, renverser son ministre; celui-ci n'était que trop bien défendu par la cour de Rome, par le coup audacieux qu'il venait de frapper, et par la complication même des affaires politiques, dont lui seul avait alors le maniement, le secret et la responsabilité.

Le cardinal-duc était donc devenu nécessaire, indispensable; le royaume, c'était lui.

Mais il n'avait plus, il le sentait bien, l'affection et la faveur du maître, et n'ayant jamais joui de la faveur populaire, et s'étant arrangé pour s'en passer, il prévoyait que, plus tard, lorsque les affaires qu'il avait embrouillées commenceraient à s'éclaircir, lorsque reviendraient la paix et la tranquillité, lorsque enfin on n'aurait plus besoin de lui, ce Piquillo, d'abord méprisé, pourrait devenir un adversaire d'autant plus redoutable qu'il possédait déjà la confiance du souverain. Ennemi aussi implacable qu'il avait été ami utile, il n'y avait

plus à espérer de le regagner. Il ne s'était pas réconcilié avec le père Jérôme, il est vrai, mais il devait nécessairement le faire, et appuyé par les révérends pères de la Foi, dont le crédit secret était immense, il pouvait former avec le duc d'Uzède une ligue qui finirait par détruire l'ancien favori dans l'esprit du roi.

Cela commençait déjà.

Le cardinal-duc se disait donc qu'il fallait d'abord attaquer ses ennemis séparément, l'un après l'autre, et avant qu'ils eussent le temps de se rallier et de se réunir.

Sandoval n'était point à Madrid. Il lui rendit compte, par écrit, de la situation, l'engagea à hâter son retour, et comme l'expulsion des Maures l'avait mis en goût pour les coups d'État, il résolut d'en frapper un second, l'expulsion des jésuites.

C'était depuis longtemps son rêve, et le moment lui paraissait venu de le réaliser.

Trop adroit, cependant, pour présenter au roi et lui faire approuver de force une ordonnance qu'après tout il pouvait refuser de signer (et il était certain qu'Uzède et Piquillo lui donneraient ce conseil), le ministre voulut combattre les jésuites, ses ennemis, par leurs propres armes; il résolut de prendre un détour pour aller plus vite, et le chemin de traverse pour arriver plus droit à son but.

Il était plongé dans ces réflexions, quand le duc d'Uzède, son fils, entra dans son cabinet, et lui demanda, avec un air plein d'intérêt, la cause de sa rêverie.

Le ministre leva sur lui le regard le plus affectueux et le plus paternel.

— Mon fils, mon fils bien-aimé, lui dit-il, voici un grand chagrin qui m'arrive.

— Et lequel, monseigneur?

— J'ai besoin des conseils d'un ami, judicieux, ferme et éclairé... Voilà ce que je me disais; et le ciel m'a exaucé, puisqu'il vous envoie à moi.

— Parlez, monseigneur.

— Depuis quelques jours vous voyez le roi?

— Tous les soirs.

— Il vous a rendu son ancienne faveur?

— C'est vrai.

— Et j'en suis enchanté. Vous m'aiderez à déjouer des complots qui se trament contre moi.

— Ce n'est pas possible, monseigneur!

— Cela est! On veut me ravir non-seulement le pouvoir, mais l'amitié de mon souverain.

— Ah! s'écria le duc d'Uzède avec chaleur, ce serait indigne!

— Ce qui l'est bien plus, dit le ministre d'un air sombre, c'est que ceux qui cherchent à me renverser me doivent tout.

— C'est infâme! dit le duc d'Uzède; infâme! je ne connais pas d'autre expression.

— Bien plus, ils sont admis dans mon intimité, ils sont comblés de mes bienfaits, ajouta le cardinal en serrant la main de son fils, qu'il sentit tressaillir. Et pour tout vous dire, ils me sont alliés par les nœuds du sang : ils sont de ma propre famille!

Le duc d'Uzède pâlit, et cherchant vainement à cacher son trouble, il balbutia ces mots :

— Ce n'est pas! ce ne peut pas être! Votre Éminence ne peut croire à de pareilles accusations.

— Elles me sont prouvées. Celui qui conspire contre moi est le marquis de Cazarera, votre cousin, mon neveu.

— Et lui aussi! se dit le duc d'Uzède avec surprise et en même temps avec joie, car il avait ainsi la preuve qu'il n'était pas même soupçonné, et que son père avait si peu de défiance qu'il venait lui raconter ses chagrins et lui demander conseil.

Il se hâta donc de se remettre; et laissant tomber ses deux bras d'un air de profonde douleur :

— Votre propre neveu, dit-il, que vous aviez accablé de vos bontés, que vous avez nommé vice-roi de Valence! lui, notre plus proche parent!

— Eh! voilà justement ce qui m'arrête et me rend si malheureux, s'écria le cardinal. Je voulais d'abord lui pardonner, assoupir cette affaire, n'en parler à personne; mais cependant l'intérêt de l'État, mon devoir, ma sûreté personnelle, m'ordonnent de sévir. Qu'en pensez-vous, mon fils?

— Je pense, s'écria vivement le duc, qui du reste détestait cordialement son cousin, je pense que Votre Éminence ne peut être trop sévère. Conspirer contre le ministre qui gouverne l'État est un crime d'État.

— Votre avis, mon fils, serait donc d'agir en ce sens?

— Oui, mon père.

— Mais pour de pareils crimes, il y va de la tête.

— La justice avant tout! s'écria le duc d'Uzède, qu'entraînait la fatalité, ou qui voulait par cet excès de rigueur éloigner l'apparence même d'un soupçon.

— Je vous remercie de votre avis, mon fils, répondit froidement le cardinal. Je prononcerai l'arrêt que vous avez dicté vous-même, et le coupable n'en accusera pas la sévérité, car ce coupable, c'est vous!

— Moi! balbutia le duc d'Uzède terrifié.

— Oui, monsieur, répéta le cardinal d'un air terrible, vous-même, et si, d'après votre avis, la trahison d'un neveu mérite la mort, que mérite donc la trahison d'un fils?

Il lui détailla alors tous les complots tramés entre lui, Jérôme, Escobar et la comtesse d'Altamira, et les bruits infâmes répandus par eux à ce dessein.

Le but de toutes ces manœuvres était le renversement, l'exil et peut-être la mise en jugement du premier ministre.

— Suis-je bien informé, monsieur, continua le cardinal, et qu'avez-vous à répondre?

Le duc n'avait ni assez d'esprit ni assez d'audace pour se tirer d'un si mauvais pas; il ne répondit rien et se jeta aux genoux du ministre en s'écriant :

— Grâce! mon père!

— Vous n'avez plus le droit d'invoquer ce nom. Il n'y a ici que le ministre prêt à vous condamner ou à vous laisser vivre, selon les services que vous pourrez lui rendre.

— Parlez, monseigneur, je n'hésiterai pas.

— C'est ce que nous verrons. Il y a aujourd'hui conseil, vous m'y suivrez, et d'après la manière dont vous vous y conduirez, je déciderai le châtiment ou le pardon.

— Qu'exigez-vous de moi?

— Vous le saurez... Venez.

Le cardinal emmena son fils à l'audience de Castille, où de graves intérêts se discutèrent, où d'importantes résolutions furent prises et où le secret le plus profond fut expressément recommandé à tous les membres du conseil.

Mais les révérends pères de la Compagnie de Jésus avaient probablement des amis partout, car dès le lendemain Escobar était chez la comtesse Altamira, qui ne put se défendre à sa vue d'un léger trouble.

— Savez-vous ce qui se dit, comtesse?

— Non, vraiment.

— On prétend que l'expulsion des jésuites a été discutée et décidée hier dans le conseil.

— Je l'ignorais.

— Ce n'est pas possible; le duc d'Uzède y assistait...

— Depuis quelques jours je vois à peine le duc.

— Il a passé hier la soirée avec vous.

— Oui... c'était mon jour de réception, et il y avait tant de monde...

— Il n'y avait personne... vous étiez seule!

— Suis-je donc environnée d'espions? dit la comtesse avec dépit, et ne suis-je plus libre de mes actions?..

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua Escobar d'une voix pateline, mais seulement je voulais vous prier...

— Ou plutôt me commander! s'écria la comtesse avec hauteur, car votre seul but est de me maîtriser, de vous rendre l'arbitre de mes moindres volontés, et de m'imposer les vôtres; croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçue?..

— En vérité, comtesse, je ne vous reconnais plus...

— Et moi, mes pères, je vous connais, et depuis longtemps! Dans nos plus intimes alliances, vous n'avez eu qu'une seule pensée... vos intérêts, et vous avez toujours fait bon marché des nôtres... Trouvez bon que je suive votre exemple, je n'en connais pas de meilleur.

— Qu'est-ce à dire, madame la comtesse?

— Que vos maximes à vous sont : Dieu pour tous et chacun pour soi! maxime que j'adopterai désormais. Je n'en veux pas d'autres. J'ignore ce qui se passe et ne veux point le savoir. Quoi qu'il puisse arriver, je n'entends ni me compromettre ni me mêler désormais de rien, persuadée qu'avec votre adresse et votre esprit ordinaires vous sortirez victorieux de tous les mauvais pas; je resterai neutre, mon père, et tout ce que peut me permettre le souvenir de notre ancienne amitié, c'est de faire des vœux pour vous.

Elle accompagna ces derniers mots d'une profonde révérence, et se retira.

— Ouais! dit le bon père, nos amis nous abandonnent, nos alliés se retirent de la congrégation. L'édifice est-il donc déjà si ébranlé que l'on craigne d'être enseveli sous ses ruines? Voyons cela.

Il se rendit chez le duc d'Uzède, qui eut d'abord l'envie, non pas de soutenir le combat, mais de s'y soustraire en défendant sa porte. Puis il réfléchit qu'une explication était inévitable, et que tôt ou tard elle aurait toujours lieu; autant la subir sur-le-champ. Il accueillit donc Escobar d'un air empressé et affectueux.

— Vous voilà, mon bon père, s'écria-t-il, il me tardait de vous voir!

— On dit, monsieur le duc, que de sinistres événements se préparent!

— Ah! vous les connaissez déjà?

— Oui, l'on s'est occupé de nous hier... au conseil...

— Voilà justement, dit Uzède avec embarras, ce dont je voulais que vous fussiez prévenu.

— Vous vous êtes peu hâté, monseigneur, car nous en étions déjà instruits.

— Que voulez-vous! mon père, dit Uzède, déconcerté dès la première attaque... Que voulez-vous! les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez

vite. Eh bien, oui, je ne peux vous cacher qu'hier dans le conseil... et au moment où l'on s'y attendait le moins, le cardinal-duc a allégué contre vous des choses si odieuses... des faits si absurdes... que j'en ai été indigné.

— Je le sais...

— Ah! vous le savez, mon père!.. s'écria le duc avec joie.

— Oui, votre indignation a été si forte que votre langue en est demeurée glacée, et que vous n'avez pu trouver un mot pour nous défendre.

— Je m'en serais bien gardé!.. dit vivement d'Uzède, moi que l'on soupçonne déjà d'être votre ami et votre allié secret. Le ministre lui-même en est tellement persuadé, que ses yeux ne quittaient pas les miens... le moindre mot, le moindre geste en votre faveur, lui eût révélé notre intimité et aurait redoublé sa colère contre vous; c'était vous servir que de garder le silence.

— Je vous remercie, monsieur le duc, d'avoir eu la prudence et le courage de vous taire, dit Escobar avec son sourire bonhomme et narquois; mais quand on a été aux voix sur le rapport que le ministre proposait à Sa Majesté...

— Je m'y suis opposé.

— Comment cela?

— C'était au scrutin secret, et j'ai déposé une boule noire dans l'urne.

— Personne ne vous a vu!

— C'est pour cela!.. mais il y avait une boule noire... je vous l'atteste, on a dû vous le dire...

— Oui... une seule, et trois de nos amis, dans le nombre, prétendent chacun l'y avoir mise : vous êtes le quatrième...

— C'est moi, mon père, moi seul, je vous le jure!

— Je n'en doute point, monseigneur, dès que Votre Excellence l'atteste; mais quand le duc de Lerma vous a désigné à haute voix pour faire ce rapport...

— J'ai accepté, c'est vrai, dit le duc en pâlissant.

— Et même avec empressement, monseigneur.

— Je ne dis pas non. C'était nécessaire, indispensable.

— Pourquoi? continua le bon père d'une voix douce et en tenant fixé sur le duc son regard fin et pénétrant.

— Pourquoi, pourquoi... balbutia d'Uzède avec embarras... parce que c'était le seul et dernier service qu'il me fût permis de vous rendre, j'ajouterai même que dans les circonstances actuelles c'en était un immense.

— En quoi, monseigneur?

— Mais, d'après la presque unanimité des avis, il était impossible que ce rapport n'eût pas lieu. Tout autre que moi en eût été chargé; plusieurs conseillers avaient même demandé à le faire, et s'il avait été confié à quelqu'un qui ne vous fût pas aussi dévoué que je le suis, quelqu'un qui fût véritablement et franchement votre ennemi, vous n'aviez plus d'espoir.

— Je comprends, dit Escobar : vous vous en êtes chargé dans notre intérêt.

— Certainement!

— Et pour le faire en notre faveur?

— Non pas; c'est impossible.

— Alors autant valait le laisser faire à quelqu'un qui fût franchement notre ennemi.

— Quelle différence! s'écria Uzède tout à fait déconcerté; en vérité, je ne conçois pas comment vous, mon père, qui avez tant de tact et de finesse, vous ne voyez pas l'avantage qu'il y a à avoir pour ennemi quelqu'un qui vous veut du bien, qui est disposé à adoucir, à atténuer les faits, à les présenter de ma-

nière à les rendre, sinon favorables, au moins hostiles, avec bienveillance et affection.

— Je comprends ! je comprends ! dit vivement Escobar : votre intention est de nous laisser faire ce rapport.

— Comment ? dit Uzède étonné.

— Nous nous en chargerons, le père Jérôme et moi; nous ne nous écarterons en rien de votre idée; ce sera un rapport éminemment hostile, qui engagera le roi à nous conserver.

— Je ne le puis ! je ne le puis ! s'écria Uzède ; songez donc à ce qui en arriverait auprès du cardinal-duc.

— Ce serait nous sauver !

— Mais ce serait me perdre, moi ! le ministre connaît nos intelligences secrètes et les projets formés pour le renverser; j'ignore qui a pu l'en instruire, mais il sait tout !

— Tout !.. ce n'est pas possible, dit Escobar à demi-voix, il y a des choses qui se sont passées entre Dieu et nous seulement !.. et il ne peut connaître ce qui a rapport à la reine.

— Grâce au ciel ! dit Uzède en frissonnant, mais ce qu'il sait constitue un crime d'État. C'est bien assez pour nous faire mettre en jugement, et nous faire condamner.

— Vous, son fils ! allons donc !

— Moi-même.

— Il reculerait devant une pareille idée, et personne au monde, pas même son plus grand ennemi, n'oserait lui donner un pareil conseil.

— On le lui a donné.

— Eh qui donc a été assez cruel ou assez absurde ?

— Moi-même.

— Vous, monseigneur ! s'écria Escobar en le regardant d'un air qui semblait dire : Vous dépassez toutes mes prévisions et je ne croyais pas que vous eussiez pu aller jusque-là.

— Eh oui ! répondit d'Uzède avec impatience. Je croyais, quand il m'a consulté sur de prétendus conspirateurs, qu'il s'agissait du vice-roi de Valence, du marquis de Cazarera, mon cousin, que je ne puis souffrir, et je l'ai conseillé en conscience, conseil qu'il a juré de suivre si je continuais de vous protéger et de m'entendre avec vous. Il y va donc de ma tête, et, s'il faut vous le dire, mon père, j'y tiens plus qu'à la vôtre.

— Et Votre Excellence a raison, reprit Escobar en s'inclinant. Par saint Jacques ! elle est bien plus précieuse, elle a une bien autre valeur, et je n'ai plus rien à dire dès que c'est vous et la comtesse Altamira qui rompez les premiers notre alliance, dès que chacun de nous est dégagé de son amitié et de ses serments, et reste libre d'agir à sa manière.

— Eh ! certainement, s'écria d'Uzède avec joie et d'un air affectueux ; défendez-vous de votre mieux... j'en serai enchanté ! Tirez-vous de là si vous le pouvez... je ne m'y oppose pas, au contraire ! si je peux vous y aider sans me compromettre... vous me trouverez toujours...

— Trop de bontés, monseigneur, trop de bontés, répéta Escobar en s'inclinant. Nous ne vous en demandions pas tant... Comme disait madame la comtesse, que je viens de quitter : chacun pour soi et Dieu pour tous !

Le révérend père salua de nouveau et quitta le duc, étonné et ravi d'en être quitte à si bon marché.

Il entra dans son cabinet pour faire son rapport, pendant que le bon moine courait chez le cardinal-duc. Il ne fut pas reçu.

Il eut beau insister, répéter qu'il venait rendre au ministre un signalé service, le duc de Lerma se dit sans doute en lui-même : *Timeo Danaos et dona ferentes*, car il refusa obstinément de l'entendre, non plus que Jérôme, et sa porte fut rigoureusement défendue à tous les pères de la Compagnie de Jésus. Il connais-sait leur adresse, et résolu à frapper un grand coup, et décidé à prononcer à tout prix leur expulsion, il ne voulait point s'exposer à se laisser désarmer ou séduire par leurs promesses insidieuses, leurs protestations de dévouement ou leurs offres de service.

Repoussés de ce côté, les bons pères ne savaient plus à quel saint se vouer. Ils n'auraient osé s'adresser à frère Luis Alliaga, leur ancien élève. D'ailleurs Alliaga n'était plus à Madrid, il était parti pour l'Andalousie avec une mission de Sa Majesté. Enfin Jérôme ne pouvait avoir audience du roi et parvenir jusqu'à lui que par le duc d'Uzède ou la comtesse d'Altamira, et tous deux étaient devenus ses ennemis. La position était critique et le danger était pressant; la Société de Jésus se voyait perdue et n'avait plus d'espoir, mais elle avait Escobar, et celui-ci, dont le génie grandissait avec les périls, jura de sauver son ordre si on le laissait faire.

Le père Jérôme lui donna carte blanche et de plus sa bénédiction.

Escobar partit.

III.

ESCOBAR ET ALLIAGA.

Le roi n'avait voulu s'en rapporter à personne qu'à Luis Alliaga du soin de ramener à Madrid la duchesse de Santarem. Craignant le mauvais vouloir ou le fanatisme de Ribeira et de tous ceux qui étaient placés sous ses ordres, il avait donné les pouvoirs les plus étendus à son confesseur, qui était homme à s'en servir.

Dès que le vaisseau envoyé par le vice-roi aurait ramené à Valence Aïxa et les siens, ceux-ci devaient être remis à Alliaga et confiés à sa garde exclusive. C'était alors qu'il devait faire part à sa sœur des projets du roi, les appuyer de tout son pouvoir et les lui montrer comme les seuls moyens de rappeler un jour de l'exil leur nation.

Mais quelque grande qu'eût été la diligence du vice-roi, quelque rapide qu'eût été la marche du bâtiment envoyé par lui, Aïxa et son père avaient plusieurs jours d'avance, peut-être même étaient-ils déjà débarqués en Afrique, et à supposer qu'il ne survînt aucun contre-temps, aucun vent contraire, dix ou douze jours devaient au moins s'écouler avant leur retour.

Frère Luis Alliaga voyageait dans un carrosse aux armes du roi; il était seul, mais deux postillons conduisaient quatre mules vigoureuses, richement harnachées. Des cavaliers armés précédaient ou suivaient sa voiture, et d'autres se tenaient constamment aux deux portières du carrosse.

— Est-ce bien moi? est-ce le pauvre Piquillo? se disait-il en voyant cette pompe royale et en traversant en si brillant équipage les plaines que naguère

encore il avait traversées à pied, fugitif et se cachant sous des haillons pour échapper aux poursuites des alguazils et aux embûches de Juan-Baptista.

Comme en peu de temps son sort avait changé! A quelle haute et bizarre fortune il avait été poussé, comme malgré lui, par les événements et par ses ennemis eux-mêmes! Et cependant, en jetant un regard autour de lui, en descendant au fond de son cœur, Luis Alliaga était-il plus heureux que Piquillo? Non; ce qu'il avait gagné ne valait pas ce qu'il avait perdu. Ses richesses et ses dignités acquises ne remplaçaient point ses espérances et ses illusions anéanties.

La première fois qu'il avait parcouru les riches campagnes de Valence, il était sans ressources et à la recherche d'une famille plus qu'incertaine; on le repoussait, on le méprisait, mais il aimait, il se croyait aimé; l'avenir était à lui, rien ne lui semblait impossible. Aujourd'hui il était arrivé au plus haut point où puissent s'élever les désirs des hommes: la faveur du maître, la fortune, la puissance, et aucun de ses désirs à lui n'était comblé; il lui était défendu d'aimer, et forcé de renfermer en lui-même jusqu'aux sentiments les plus doux et les plus naturels, cet homme si envié, qui déjà pouvait tout, ne pouvait parler à personne de son amour ni de son malheur!

Toutes ces idées se succédaient rapidement dans son cœur au roulement rapide de la voiture qui l'emportait à travers ces plaines jadis si animées, si peuplées, si riantes, et déjà mornes et désertes.

On n'apercevait plus le laboureur au travail, on n'entendait plus les chants joyeux de l'ouvrier. Partout la solitude et le silence. Seulement, de loin en loin, une charrue abandonnée au milieu d'un sillon inachevé attestait que le maître avait été brusquement arraché à son labeur et à l'espoir de sa récolte.

Tout à coup, autour d'un grand arbre qui étendait au loin ses rameaux, Alliaga vit une cinquantaine d'hommes réunis, les premiers qu'il eût aperçus depuis quelques heures. Il baissa les glaces du carrosse et regarda : c'étaient des alguazils mêlés à quelques familiers du saint-office.

— Ah! se dit Alliaga en lui-même, voilà, d'ici à longtemps, les seuls produits de cette terre.

Les alguazils et les familiers du saint-office se rangèrent respectueusement en apercevant le carrosse aux armes du roi et le cortége de Luis Alliaga. Celui-ci vit alors derrière les hommes vêtus de noir une trentaine de malheureux, pâles, amaigris, presque sans vêtement et enchaînés deux à deux.

— Qu'est-ce, monsieur l'alguazil? demanda Piquillo au chef de la troupe.

— Des Maures que nous dirigeons sur Valence; des Maures de l'Aragon et des deux Castilles qui sont en retard. Mais, que voulez-vous, mon révérend, on ne peut pas tout faire à la fois. Il y en avait tant de ces hérétiques! on en trouve de tous les côtés, et il faudra encore bien des mois avant que l'ordonnance de Sa Majesté soit entièrement exécutée.

— Mais l'ordonnance du roi ne dit pas qu'ils seront, ainsi que des malfaiteurs, traînés et enchaînés deux à deux.

— C'est vrai, mon révérend, mais c'est plus commode.

— Pour eux?

— Non, pour nous; ils sont ainsi plus faciles à garder.

— Le roi n'entend pas non plus qu'ils soient ainsi presque nus. On les a donc dépouillés de leurs vêtements?

— Pour voir, mon révérend, s'ils ne cachaient point sur eux de l'or ou des bijoux; mais c'est une horreur! ces Maures, qu'on disait si riches, n'ont rien, pas un maravédis!

— C'est tout simple, l'édit ne leur a-t-il point défendu, sous peine de mort, de rien emporter avec eux?

— Oui, monseigneur, mais ces mécréants sont si obstinés, si endurcis, qu'ils ont caché ou enfoui tous leurs trésors; on n'a trouvé presque rien, et ça sera perdu pour tout le monde.

— Ah! dit Piquillo en lui-même, le duc de Lerma et Sandoval n'avaient pas pensé à cela.

Il fit ouvrir la portière de la voiture et descendit. Le premier prisonnier qu'il aperçut était un beau jeune homme, à la taille élevée, à l'air fier et hautain. Quoique garrotté et à moitié nu, ce n'était pas l'humiliation, mais la colère et le désir de la vengeance qui respiraient sur son front.

Ses traits, du reste, n'étaient pas inconnus à Alliaga; il se rappela l'avoir vu au Val-Paraiso, chez Delascar d'Albérique, et son cœur s'en émut comme s'il retrouvait quelqu'un de sa maison ou de sa famille.

— N'es-tu pas, lui dit-il avec bonté, Alhamar-Abouhadjad, un des serviteurs favoris d'Yézid?

Le Maure tressaillit.

— Ne crains rien, frère, lui dit Piquillo à voix basse en lui serrant la main, et compte sur moi.

A ce nom de frère, le Maure regarda le moine avec un étonnement qui redoubla encore lorsque, sur un geste de frey Alliaga, on s'empressa de défaire les cordes qui le tenaient garrotté.

Le confesseur du roi s'avança alors vers les pauvres gens qui étaient assis à terre sous le grand arbre.

— C'est bien, dit Alliaga au chef de la troupe, vous les avez fait asseoir à l'ombre pour les faire reposer.

— Oui, monseigneur, et puis parce que nous allions pendre un des leurs.

— Et pourquoi cela? demanda vivement Piquillo.

— Parce que c'est une meilleure pratique que les autres. Il avait caché dans son *albarda* (1) une quarantaine de ducats dont nous nous sommes emparés.

— Et vous allez le pendre pour cela?

— Sans doute... ce ne sera pas le premier (2).

Piquillo poussa un cri d'indignation et s'avança vers le patient à qui on avait déjà lié les mains derrière le dos; mais un tremblement subit le saisit lorsqu'il eut jeté les yeux sur lui.

— Est-il possible!.. Est-ce bien là Gongarello?

A ce nom, à cette voix, le pauvre barbier, déjà à moitié mort de terreur, resta immobile de surprise.

Piquillo, s'adressant au chef des alguazils, lui dit d'un ton d'autorité :

— Déliez cet homme.

— Mais, monseigneur... le texte de l'édit le condamne à la peine de mort, pour les quarante ducats qu'il voulait nous dérober.

— Vous allez les lui rendre... l'édit permet à ces pauvres gens d'emporter avec eux ce qui leur est nécessaire pour les besoins de la route.

— Mais, monseigneur, j'ai des ordres exprès.

— De qui?

(1) Un coussinet semblable à ceux destinés au transport des outres renfermant les vins d'Espagne.

(2) Watson, tom. III, pag. 174.

— De Son Éminence le cardinal-duc et du grand inquisiteur.

— Et moi, j'ai des ordres du roi... du roi lui-même ! Lisez plutôt.

Piquillo tira de sa poche un parchemin scellé du sceau royal et signé de la main de Philippe III ; il portait ces mots :

« Vous aurez pour agréable de vous conformer à ce que vous ordonnera, de
« ma part, le digne frère Luis Alliaga, notre révéré confesseur. Car tel est notre
« bon plaisir. MOI, LE ROI. »

— C'est différent, dit l'alguazil avec respect ; qu'ordonnez-vous ?

— Que ces malheureux soient tous déliés et marchent en liberté.

Puis, s'adressant à un des cavaliers de sa suite :

— Prenez dans la poche à droite de la voiture un sac de doublons.

Le cavalier obéit, et Piquillo se mit à distribuer ces pièces d'or aux pauvres prisonniers, sans oublier Alhamar-Abouhadjad, à qui il donna double part.

— Mais, monseigneur, s'écria le chef des alguazils, le texte de l'édit défend aux Maures d'emporter de l'or...

— Qui leur appartienne !.. mais celui-ci n'est pas à eux, il est au roi. Forcé, dans l'intérêt de la religion, de sanctionner le décret de bannissement, il a voulu du moins en adoucir la rigueur, et c'est pour cela qu'il m'envoie. Quel est votre nom, monsieur l'alguazil ?

— Cardenio de la Tromba.

— Seigneur Cardenio de la Tromba, je vous confie ces braves gens ; vous les conduirez à petites journées et avec tous les égards possibles jusqu'à Valence, où je serai avant vous. Si cependant, ce qui est possible, je n'étais pas encore arrivé, ils logeront dans le palais de Delascar d'Albérique, où ils attendront mon retour. Tel est l'ordre du roi. Si d'ici là on s'avisait de les dépouiller ou de les maltraiter encore, c'est à vous que je m'en prendrais.

L'alguazil s'inclina avec respect, et les Maures, étendant vers Piquillo leurs mains qu'on venait de délier, laissèrent éclater les transports de leur joie et de leur reconnaissance, pendant qu'Alhamar-Abouhadjad répétait avec émotion : « Oui, frère, frère toujours! Adieu, monseigneur, nous nous retrouverons. » Quant à Gongarello, il n'était pas encore revenu de sa stupeur. En entendant la voix de Piquillo, il avait cru que c'était un nouveau compagnon d'infortune qui leur arrivait, et que son ancien ami venait, prisonnier comme eux, partager leur exil et leur misère ; mais quand il entendit le jeune moine parler en maître et commander au nom du roi, quand il vit avec quelle obéissance, avec quel respect ses ordres étaient exécutés, quand il se vit de nouveau préservé de la mort par la bienheureuse intercession de Piquillo, il le regarda décidément comme son bon ange et se jeta à ses pieds.

— Relève-toi, lui dit Piquillo, et suis-moi ; je t'emmène.

— Comment, monseigneur, dit l'alguazil étonné, ce prisonnier qui a été remis à ma garde, vous l'emmenez ! Et en quelle qualité ?

— En qualité de barbier. Il m'en faut un, et pourvu qu'il soit rendu à Valence, peu vous importe qu'il y arrive à pied ou en voiture. Il y sera, je vous en réponds.

— Mais cependant, monseigneur, dit l'alguazil en insistant.

— Tel est l'ordre du roi, monsieur, répliqua gravement Piquillo.

A cet argument, il n'y avait pas de réponse, et l'alguazil s'inclina de nouveau en signe d'obéissance.

Luis Alliaga remonta en voiture, fit placer à côté de lui le barbier, salua d'un geste et d'un sourire affectueux les Maures, qui se remirent en marche, et l'es-

corte du jeune moine partit au grand galop. Gongarello, encore étourdi de tout ce qui venait de se passer, regardait d'un air effaré son compagnon de voyage.

— Où suis-je? demanda-t-il.

— Près d'un ami.

— Oui, vous avez toujours été mon sauveur.

— N'as-tu pas été le mien? oublies-tu l'hospitalité que j'ai reçue à Alcala dans la boutique du barbier?

— Et ce beau carrosse!

— Et ta carriole! Nous sommes quittes!

— Ah! dit le barbier, en contemplant la riche voiture aux coussins moelleux, aux larges galons et aux crépines d'or, c'est moi qui vous dois du retour, sans compter la vie par-dessus le marché. Tout cela est donc à vous?

— Non, c'est au roi.

Et la surprise du barbier redoubla quand il apprit qu'il était monté dans le carrosse du roi; il n'en fut pas plus fier et voulut se jeter aux pieds d'Alliaga, qui le releva, le serra contre son cœur, et pour la première fois peut-être la royale voiture vit de franches poignées de main et de loyales étreintes.

Le soir même on arriva à une riche hôtellerie. Au nom seul de frère Luis Alliaga, confesseur de Sa Majesté, maîtres et valets couraient, s'empressaient et se prosternaient avec une humilité et un respect qui ne se trouvent qu'en Espagne, et qui jetaient Gongarello dans de nouveaux étonnements. Lui-même, sans pouvoir s'en défendre, se sentait gagner peu à peu par ce respect général; il avait oublié Piquillo le bohémien, page et serviteur du bandit Juan-Baptista; il ne voyait plus que le haut dignitaire de l'Église, le confident du prince, le possesseur de tous les secrets d'État et presque le confesseur de la monarchie espagnole.

Aussi, quand Alliaga lui fit signe de se placer à côté de lui à table, il osait à peine s'asseoir sur l'extrême bord de son fauteuil, il déployait sa serviette en silence. Alliaga le regarda en souriant et dit à son convive :

— Par saint Jacques, je crois que tu n'oses pas avoir faim.

— C'est vrai.

— Il ne faut pas que ma grandeur t'ôte l'appétit. Allons, mange et bois.

— A votre santé, monseigneur!

Le barbier eut bientôt retrouvé son appétit de simple particulier et resta à table bien longtemps encore après que Alliaga l'eut quittée. Celui-ci écrivit le soir même au roi ce qui s'était passé dans la journée, lui demanda la permission de garder près de lui à son service l'honnête barbier, et il finissait ainsi :

« Pour que la mesure désastreuse adoptée par le duc de Lerma et son frère « Sandoval puisse au moins rapporter quelque chose à l'État, ordonnez, sire, « que le décret de confiscation soit aboli, et que les Maures aient le droit d'em- « porter librement leurs richesses, à la seule condition d'en abandonner au fisc « une portion que Votre Majesté déterminera. Cette mesure vaudra aux exilés « un abri contre la misère, à Votre Majesté des bénédictions, et aux coffres de « l'État des sommes immenses perdues sans cela pour tout le monde. De plus, « et si Votre Majesté ne se hâte d'y porter remède, les meilleures terres du « royaume deviendront stériles. J'ai déjà vu des campagnes désertes et les tra- « vaux des champs abandonnés. Les Maures se livraient seuls à l'agriculture, « où ils excellaient; les Espagnols n'y entendent rien et n'y ont aucun goût, ils « méprisent la profession de laboureur; il faut donc la relever à leurs yeux; « comme, et avant tout, ils sont avides de gloire et de titres, je propose à Votre

« Majesté d'accorder des lettres de noblesse à ceux de vos sujets qui se livre-« raient à la culture des terres et s'y distingueraient. »

Quelques jours après, au grand étonnement de l'Espagne, et surtout du duc de Lerma, on vit paraître deux édits que le roi avait rendus de lui-même, sans consulter son ministre. Il les avait seulement envoyés au conseil de Castille, qui s'était hâté de les enregistrer.

Par l'un, il était permis aux Maures d'emporter avec eux leurs trésors et même le prix de leurs biens vendus, à la condition d'en abandonner la moitié à l'État.

L'autre édit accordait des lettres de noblesse à tout Espagnol qui se distinguerait dans la profession de laboureur.

A la lecture de ces deux ordonnances, le duc de Lerma fut d'autant plus atterré, qu'elles obtinrent l'approbation générale; ne doutant point que lui seul ne les eût proposées, chacun lui en fit compliment. Ses flatteurs, qu'il n'osa démentir, célébrèrent ses louanges, l'élevèrent aux nues. Ses ennemis eux-mêmes convinrent que si le ministre avait toujours signalé son administration par de pareils actes, il aurait fallu le regarder comme le soutien et la gloire de la monarchie.

Heureux du bien qu'il avait fait en secret et dont personne ne lui savait gré, Alliaga continua sa route, protégeant par sa présence, consolant par ses paroles les pauvres exilés qu'il rencontrait et qui de tous les points du royaume étaient dirigés vers les côtes de l'Andalousie.

Chaque injustice, chaque abus qu'il découvrait (et la récolte était abondante), étaient sur-le-champ signalés par lui au roi; bien souvent celui-ci n'avait ni la force ni le pouvoir d'y remédier; il commençait cependant à comprendre comment un roi bon, mais faible, peut faire autant de mal qu'un roi méchant. Il s'effrayait des malédictions et de la haine que le duc de Lerma avait amassées sur sa tête. Il voyait clairement l'abîme où on l'avait entraîné; mais indécis et incertain, son bon naturel luttait contre sa faiblesse; il ne se sentait pas l'audace de reculer. Tout son courage en ce moment consistait à s'arrêter, à ne pas aller plus avant, et pour prendre un parti, il attendait le retour de Piquillo.

Celui-ci continuant sa route arriva à Carrascosa, vers l'extrémité de la sierra de l'Albarracin, qu'il voulait traverser le lendemain pour se rendre à Cuença et de là à Valence.

Le village où il s'était arrêté avait été la veille encombré de troupes qui avaient fait main basse sur toutes les provisions, et pour offrir à souper au révérend frère Luis Alliaga, confesseur du roi, l'hôtelier qui avait l'honneur de le recevoir fut obligé de mettre à contribution toutes les maisons environnantes.

Enfin, et tant bien que mal, il était parvenu à composer un repas fort modeste, auquel Piquillo et le barbier se disposaient à faire honneur, quand une dispute se fit entendre dans la chambre voisine.

— Qu'est-ce? demanda Piquillo.

L'hôtelier, son bonnet à la main et multipliant les révérences, vint supplier monseigneur de ne pas s'inquiéter de ce bruit : c'était un pauvre moine fatigué et affamé, auquel il ne pouvait donner à souper et qui exprimait avec énergie sa mauvaise humeur.

— Qu'il entre! qu'il entre! s'écria Piquillo. Dites-lui que je le prie de vouloir bien partager ce que nous avons.

— Par saint Dominique, il ne se fera pas prier. Entrez, entrez, mon frère,

dit-il en faisant quelques pas vers la porte principale. Monseigneur daigne vous admettre à sa table.

Un moine entra et salua profondément, puis levant la tête, il rejeta en arrière son capuchon et s'écria :

— Piquillo !

— Frère Escobar !

Escobar, car c'était lui-même, contempla d'un œil étonné et envieux tout le faste qui environnait Alliaga : les gens de l'hôtellerie presque prosternés devant lui, les domestiques à la livrée du roi qui s'empressaient de le servir, le fauteuil d'honneur où son ancien élève trônait vis-à-vis d'un excellent potage qu'on venait de lui présenter.

— C'est pourtant ma place qu'il occupe là, se dit-il, et c'est à moi qu'il la doit.

Alliaga, à la vue d'Escobar, se leva et lui dit :

— L'invitation que j'avais offerte au voyageur inconnu serait peut-être peu agréable au frère Escobar, et je vais ordonner que l'on porte dans sa chambre la moitié de ce repas.

— Pourquoi donc? répondit le révérend père en s'approchant, je serais désolé de déranger Votre Seigneurie. Et il ajouta à voix basse : On se déteste et on soupe ensemble ; cela n'engage à rien.

— Je ne déteste personne, dit froidement Alliaga.

— C'est juste, répondit Escobar en souriant, c'est vous qui recevez... vous devez faire les honneurs. C'est l'usage.

— Ce ne sont point de vaines formules, mais les maximes mêmes de l'Évangile, que vous connaissez mieux que moi.

— Oui, certes, car ces maximes-là, dit Escobar avec amertume, c'est moi qui vous les ai enseignées.

— Et c'est moi qui les mets en action, répondit Alliaga ; puis d'un air affable il ajouta : Un couvert au frère Escobar.

Celui-ci se hâta de s'asseoir en face de Piquillo, et les deux ennemis soupèrent ensemble, s'observant mutuellement et se regardant avec inquiétude : Escobar, parce qu'il ne connaissait pas assez les intentions d'Alliaga, et celui-ci, parce qu'il connaissait trop bien celles de son convive.

Dès qu'on eut servi les confitures et les fruits, et que les domestiques se furent retirés, le révérend père jésuite commença le premier l'attaque.

— Eh bien ! mon frère, dit-il à demi-voix et après avoir quelque temps contemplé Alliaga avec un silence admiratif, que vous avais-je prédit autrefois? N'avais-je pas raison quand je prétendais que de nos jours le froc du moine était le seul moyen possible d'arriver aux dignités, aux richesses... à la puissance ! Quel chemin n'avez-vous pas fait en si peu de temps !.. Et pourtant vous refusiez de me croire, vous repoussiez mes salutaires avis, bien plus, vous m'avez accablé d'outrages et de haine, moi la cause première d'une fortune aussi inouïe ! — car sans moi, monseigneur, permettez-moi de vous le dire avec franchise, vous ne seriez rien.

Piquillo, qui jusque-là avait tenu ses yeux baissés, les leva en ce moment sur le moine, et celui-ci y vit tant de désespoir et de regrets qu'il s'arrêta interdit.

Toutes les douleurs de Piquillo venaient de se réveiller ; sa poitrine oppressée, ses joues pâles, ses lèvres tremblantes de colère, ses yeux où l'indignation brillait au milieu des larmes, tout démontrait évidemment à Escobar qu'il venait de s'égarer et de faire fausse route. Il était trop habile pour s'y méprendre, mais pas assez pour deviner ce qui se passait dans le cœur de Piquillo, et quand

même celui-ci lui eût avoué la vérité, le révérend père n'eût pu la comprendre.

— Oui, je vous dois toutes mes souffrances, toutes mes douleurs! s'écria le jeune homme... c'est de vous que viendra peut-être mon malheur éternel!.. Ne me le rappelez pas, ou malgré moi vous ranimerez cette haine dont vous parliez tout à l'heure et que je m'efforce d'éteindre; effaçons ces souvenirs, chassons toutes ces pensées...

Il s'arrêta un instant, comme faisant un effort sur lui-même, et malgré lui un sourd gémissement s'échappa de son sein.

Hélas! il est des douleurs qu'on rappelle en essayant de les bannir!

Il resta quelque temps la tête cachée dans ses mains; puis, honteux de son émotion et du trouble qu'il venait de laisser paraître aux yeux d'un ennemi, il reprit soudain tout son empire sur ses sens, et, avec un calme dont Escobar lui-même fut étonné, il lui dit froidement :

— Parlons d'autres choses, mon frère. Vous venez de Madrid?

— Oui, monseigneur.

— Quelles nouvelles?

— C'est à vous que j'en demanderai, vous qui connaissez tous les secrets du roi.

— Cela n'est pas, mon frère; mais si cela était...

— Eh bien? demanda vivement Escobar.

— Eh bien! je les garderais fidèlement, et alors...

— C'est juste! cela reviendrait au même.

— Mais vous, mon frère, comment se fait-il que vous ayez quitté le couvent et l'université d'Alcala, où votre présence est si nécessaire, et que vous vous trouviez ainsi dans ce misérable village au pied de la sierra de l'Albarracin? Si toutefois, ajouta-t-il en se reprenant, il n'y a pas d'indiscrétion à ma demande.

— Aucune, répondit Escobar, qui depuis quelques instants semblait sous la préoccupation d'une idée qui venait de surgir en lui, aucune, mon frère. J'étais parti, je vous l'avouerai franchement, dans une intention que votre rencontre vient de modifier. Je me rendais incognito près du grand inquisiteur Sandoval y Royas, qui dans ce moment, dit-on, parcourt ainsi que vous l'Andalousie.

— C'est vrai.

— Je tenais à le voir pour lui rendre un important service, que j'aime mieux vous rendre à vous.

Alliaga s'inclina silencieux.

— Et pour lui révéler un secret qui sera mieux entre vos mains.

Alliaga s'inclina de nouveau sans répondre.

— J'y aurai du moins plus d'intérêt, je crois.

— C'est différent, dit Alliaga. Parlez, mon frère, je vous écoute.

— Le cardinal-duc vous a fait arriver au poste où vous êtes, et peut, s'il est possible, vous pousser plus haut encore; votre fortune dépend de la sienne.

Alliaga garda le silence.

— S'il s'élève, vous vous élevez; s'il est renversé, vous tombez. Donc, si je m'y connais (et je crois m'y connaître), vous devez lui être tout dévoué, n'est-il pas vrai?

Alliaga ne répondit pas.

— Or, je puis, dans son intérêt, c'est-à-dire dans le vôtre, vous donner, si vous le voulez, un moyen éclatant et infaillible de confondre ses ennemis, de faire taire tous les bruits calomnieux et d'affermir à jamais son pouvoir. Ce

service éminent et qu'il paierait de tous ses trésors, je puis le lui rendre d'un seul mot.

— Vous?

— Moi!

— Ce n'est sans doute pas dans l'intérêt seulement du ministre, et vous y avez probablement le vôtre.

— Je croyais être assez connu du seigneur Alliaga pour qu'il me fît l'honneur de m'épargner une semblable question. J'irai donc droit au but et sans périphrase.

Le cardinal-duc, non content d'avoir exilé les Maures, veut encore expulser du royaume tous les membres de la Compagnie de Jésus.

— En vérité?

— Ce qui est une seconde faute.

— Ou plutôt une expiation de la première. C'est du moins mon opinion.

— Ce n'est pas la mienne, et si le ministre consent à renoncer à ce projet; s'il permet et autorise notre établissement en Espagne; s'il nous donne surtout des garanties, et c'est là ce que je viens vous demander, je vous rends possesseur d'un secret qui le sauve et consolide à tout jamais sa puissance. Qu'en dites-vous?

En prononçant ces mots, Escobar, les yeux attachés sur Piquillo, semblait plonger dans le fond de son âme, pour y chercher le point essentiel, c'est-à-dire sa pensée, car pour lui les paroles n'étaient rien, si ce n'est, comme l'a dit plus tard un homme d'État de son école, un simple accessoire propre à déguiser le principal.

— Dans ce que vous me proposez, répondit froidement Alliaga, il n'y a qu'une difficulté.

— Laquelle?

— C'est que je ne tiens pas du tout à maintenir le duc de Lerma au pouvoir.

Escobar ne put retenir un geste de surprise, et Alliaga continua :

— Au contraire, je veux le renverser.

— Dites-vous vrai?

— Je le lui ai dit à lui-même! C'est mon seul but, mon seul désir.

Et il ajouta avec force et après un instant de silence :

— Oui, je le renverserai.

— Soit, dit Escobar sans s'émouvoir, et si je puis vous seconder...

— Vous! s'écria Alliaga étonné.

— Moi-même! Je venais pour le sauver; je suis prêt à le perdre. Les deux moyens sont également dans mes intérêts, mais le second est dans mes goûts, je le préfère : ainsi donc, dit-il gaiement en rapprochant son fauteuil de celui d'Alliaga, entendons-nous.

— C'est impossible.

— Qui s'y oppose?

— Le passé.

— Est-ce que vous y croyez? C'est tout au plus si je crois au présent.

— A présent comme autrefois, comme toujours, il y aura haine entre nous.

— Qu'importe! je ne vous parle pas d'amitié, mais d'alliance. Il s'agit de renverser le duc de Lerma.

— Et si je veux le renverser à moi seul! s'écria Alliaga avec force.

— En vérité! répondit Escobar, dont l'étonnement redoublait.

— Oui, j'en ai fait le serment, et pour l'exécuter, je ne veux ni secours ni

allié. Je suffirai seul à la tâche que j'ai entreprise. Je ne puis donc accepter vos offres, seigneur Escobar, et je vous laisse le maître de perdre à votre choix ou de sauver le duc de Lerma.

— Ainsi, seigneur Alliaga, votre dernier mot est donc...

— Que tout m'est indifférent, pouvu que je ne me rencontre ni dans le même camp ni sous les mêmes drapeaux que vous.

Il salua de la main le révérend père, appela Gongarello et se retira dans son appartement, laissant Escobar stupéfait du résultat de la conversation.

Elle lui semblait d'autant plus inexplicable, qu'Alliaga lui avait dit la vérité; or, c'était la dernière chose qu'Escobar se fût avisé de soupçonner, et, persuadé que le confesseur du roi avait été encore plus fin, plus adroit et plus impénétrable que lui :

— Maudit homme, se dit-il, qu'on ne peut ni désarmer, ni tromper, ni comprendre!

Et il ajouta avec un soupir mêlé d'orgueil et de rage :

— On voit bien qu'il a étudié chez nous.

III.

L'ALBARRACIN.

Désolé d'avoir perdu toute une soirée à combattre un ennemi qu'il n'avait pu vaincre, frère Escobar se leva de bon matin, quitta l'hôtellerie, sans faire ses adieux au confesseur du roi, et se hâta de continuer sa route, décidé plus que jamais à poursuivre son premier projet.

Il avait quelque confiance dans le grand inquisiteur Sandoval, qui n'avait pas étudié chez Loyola et dont il espérait tirer meilleur parti que de Piquillo.

Le pieux recteur de l'université d'Alcala aurait bien voulu, pour arriver plus vite, prendre la voie du muletier. Les muletiers ne manquaient pas, mais ce qu'il était impossible de trouver, c'étaient des mules, attendu que dans le pays elles avaient été toutes enlevées par les ordres de don Augustin de Mexia, commandant de l'armée du roi. On en avait besoin pour transporter dans la montagne les approvisionnements et surtout les munitions de guerre.

Escobar, en homme de résolution, prit sur-le-champ son parti, celui d'aller à pied, persuadé qu'il trouverait des moyens de transport de l'autre côté de l'Albarracin, à Cuença, qui était une ville de fabrique, une ville de ressources.

Il se mit donc à gravir intrépidement la montagne, qui dans cet endroit n'est pas très-escarpée, car c'est le point où la chaîne commence à s'abaisser et à descendre dans la plaine.

Complétement absorbé par les projets qu'il méditait, il suivait un sentier qui s'était offert à lui, à sa gauche, lorsqu'il fut arrêté au milieu de sa marche et de ses réflexions par la voix d'un fantassin espagnol qui lui criait :

— Holà! mon révérend, Votre Seigneurie veut-elle ajouter un martyre de plus à notre glorieuse légende?

— Qu'est-ce, mon frère, dit Escobar en levant la tête, et que voulez-vous dire?

— Que le sentier que vous prenez conduit droit à l'ennemi, à qui votre présence ferait grande joie, car ils aiment surtout les robes de moines.

— En vérité!

— Ils en ont brûlé, dit-on, une douzaine avant-hier.
— Si ce n'est que la robe, mon frère...
— Avec les religieux qui étaient dedans, ajouta le soldat en riant militairement.
Escobar fit le signe de la croix et redescendit vivement le sentier.
— Quelle route faut-il prendre pour aller à Cuença?
— Celle qui est devant vous, et ne vous en écartez pas.
Le bon père n'avait garde de manquer à ce conseil. Il doubla le pas, et au bout d'une demi-heure de marche il entendit un si grand bruit, des cris, des vociférations et surtout des jurements si énergiques, qu'il crut être tombé dans une embuscade de Maures ou de réprouvés. Il venait de rencontrer un détachement espagnol commandé par Diégo Faxardo, un des lieutenants d'Augustin Mexia.
Le détachement, composé de sept à huit cents hommes bien armés, avait fait halte.
— Oui, Gonzalès, j'ai été ce matin à la chasse dans la montagne, s'écriait un jeune soldat, et j'en ai abattu cinq, dont deux femmes et trois enfants. Cela compte tout de même, le grand inquisiteur Sandoval nous l'a dit.
— C'est possible, Léonardo, répondait un de ses camarades, mais tu as tant de péchés arriérés à expier, sans compter le courant!
— Qu'importe? tant qu'il y aura des Maures, il y aura toujours des absolutions à gagner.
— Et ils sont beaucoup, à ce qu'on dit!
— Sans armes, sans munition, et presque sans chefs, excepté ce Yézid d'Albérique, qui se bat bien.
— Et dont la tête vaut mille ducats!
— Ce serait bon à prendre.
— Dieu et Notre-Dame del Pilar nous en feront la grâce. En attendant, il peut nous arriver de bonnes aubaines, témoin la nuit dernière.
— Que vous est-il arrivé?
— J'étais de l'expédition du capitaine Diégo Faxardo, et imagine-toi, Léonardo, un feu de joie magnifique... c'était la Saint-Jean... et nous avons brûlé en son honneur...
— Un cierge?
— Non, tout un village, celui de Barredo.
— Et je n'étais pas là!
— Nous avions tué ou fait prisonniers les Maures qui avaient essayé de se défendre.
— Ceux que je viens de voir...
— Tu l'as dit. Pendant ce temps, leurs femmes s'étaient toutes réfugiées dans une vieille tour.
— Et je n'étais pas là! répéta le jeune soldat.
— Des femmes superbes, que nous avons faites également prisonnières.
— Sans condition?..
— Au contraire, à condition!..
— C'était très-mal, mes frères, s'écria Escobar, qui, arrivé depuis quelques instants, venait d'entendre cette conversation.
— Vous avez raison, mon père, répondit Gonzalès en s'inclinant avec respect, car la robe de moine ne perdait jamais son privilége sur le soldat espagnol. C'est un péché; notre aumônier, le frère Géronimo, nous l'a bien dit, un

péché mortel, de contracter alliance avec les filles des Philistins et des Madianites ; aussi, c'est le ciel qui vous envoie, mon père, pour m'en donner l'absolution.

— Moi, s'écria Escobar, vous absoudre d'un tel crime!

— Nous l'avons expié, mon père, reprit vivement le soldat : sans cela, je n'implorerais pas la clémence divine. Mais rassurez-vous, ce matin même le péché a été expié, il n'en reste plus de trace.

— Que voulez-vous dire?

— Que les filles et les femmes des Philistins...

— Eh bien?

— Toutes massacrées! au nom de la foi!

Escobar poussa un cri d'horreur et recula d'un pas.

— Qu'est-ce, dit Gonzalès, en le regardant de travers et en portant la main à son épée, est-ce que vous ne seriez pas un véritable moine?

— Si, mon frère, si vraiment! répondit vivement le prieur.

Et tout en tremblant, il étendait la main vers le soldat, qui s'inclinait devant lui, lorsque par bonheur on entendit un roulement de tambours.

Chacun courut reprendre son rang.

C'était don Augustin de Mexia qui arrivait, monté sur un beau cheval andalous ; le général était entouré de plusieurs officiers et suivi de trois ou quatre cents hommes qui escortaient un convoi considérable.

Le moine se retira à l'écart près d'un arbre, et don Diégo Faxardo s'avança vers son général.

Augustin de Mexia était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille moyenne, d'une physionomie grave et sévère. Officier expérimenté, il faisait la guerre depuis trente ans, et s'était distingué surtout dans les Pays-Bas. Espagnol de la vieille roche, il parlait peu, se battait bien, commandait encore mieux, ne donnait rien au hasard et savait attendre pour réussir plus vite.

Son lieutenant, don Diégo Faxardo, lui ressemblait peu ; la bravoure, la jactance et l'orgueil espagnols brillaient en lui au plus haut degré. Quelques duels heureux avaient tellement exalté chez lui la fatuité de la valeur, que rien, c'était là sa conviction, ne devait lui résister, et qu'avec son épée il pouvait arrêter toute une armée.

— Seigneur Faxardo, lui dit gravement don Augustin, vous allez, avec les huit cents hommes que vous commandez et les quatre cents que je vous amène, remonter la montagne jusqu'à la hauteur de Huelamo de Ocana.

— Et tomber sur les rebelles?

— Non ; vous tournerez sur votre droite, pour vous établir entre un des plateaux de l'Albarracin et Teruel.

— Et de là disperser toute cette canaille mauresque?

— Non ; avec la munition et l'artillerie que je vous amène, vous attendrez.

— Attendre! monseigneur... nous, des Espagnols! attendre quand l'ennemi est là!

— Vous attendrez, reprit gravement le général, que don Fernand d'Albayda, à qui j'ai ordonné le même mouvement sur l'autre versant de la montagne, soit à peu près arrivé au même point en se dirigeant par Culla et Benasal.

— Votre Seigneurie, en les traitant avec tant de cérémonies, fait bien de l'honneur à de misérables révoltés, indignes du nom de soldats.

Don Augustin, sans écouter l'observation de son lieutenant, continua avec la même gravité :

— Don Fernand leur fermera ainsi la retraite du côté de la mer; le brigadier Comara du côté de l'Aragon; tandis que moi, avec le principal corps d'armée rassemblé à Hueté, j'attaquerai.

— Et moi, général?

— Vous, Diégo, vous n'aurez qu'à attendre les rebelles, que nous pousserons vers vous. Retranché dans de fortes positions, avec l'artillerie que je vous confie, il vous sera facile de les exterminer.

— Trop facile, monseigneur, et si Votre Excellence voulait me permettre de lui soumettre une autre idée, beaucoup plus expéditive...

— Parlez.

— Ce serait de balayer moi-même toute la montagne, avec quelques centaines de fantassins. J'ose dire que les Mauresques, qui me connaissent, ne tiendront nulle part devant moi. Je ne demanderais même à la rigueur, contre de tels ennemis, que quelques alguazils et un corrégidor avec sa baguette, car ils ne méritent point que l'épée d'un gentilhomme sorte pour eux du fourreau.

— Vous ne savez pas, comme moi, ce que c'est que la guerre des montagnes, et vous ne connaissez pas le nombre des rebelles.

— Il est vrai, monseigneur, poursuivit fièrement don Diégo, que je n'ai pas l'habitude de compter mes ennemis; mais je sais ce que nous valons, je sais que c'est un affront pour des soldats espagnols, de les envoyer combattre sérieusement des laboureurs, des ouvriers, des fabricants de draps ou d'étoffes; et, pour ma part, je déclare à Votre Excellence qu'avec de tels adversaires, je n'emploierai que le plat de mon épée.

— Comme vous l'entendrez, seigneur Diégo, pourvu que mes ordres soient exécutés.

Don Augustin de Mexia s'éloigna au galop, suivi de ses officiers, et le jeune capitaine, rouge encore d'indignation et d'orgueil, mais forcé d'obéir, ordonna à ses soldats de se préparer à gravir la montagne.

On avait formé les rangs et l'on se disposait à partir; quelques fantassins qui formaient l'avant-garde étaient déjà engagés dans une espèce de défilé; un jeune muletier, embusqué derrière un rocher, s'élança sur le soldat Gonzalès, celui auquel Escobar n'avait pas eu le temps de donner l'absolution, et il était écrit sans doute qu'il ne la recevrait pas, car le poignard du muletier le frappa mortellement et le fit rouler sanglant sur la poussière.

Les compagnons du blessé se saisirent du meurtrier, qu'ils traînèrent devant leur commandant.

— Qui es-tu? demanda celui-ci au prisonnier, qui portait la tête haute et fière.

— On me nomme Aben-Habaki. J'étais ouvrier chez le noble Delascar d'Albérique; n'ayant plus ni ouvrage ni patrie, j'ai été retrouver à la montagne notre chef Yézid, son fils, et je me suis fait soldat.

— Tu veux dire brigand.

— Les brigands, ce sont ceux qui prennent, et les Espagnols m'ont tout enlevé. Il me restait ma femme, qui s'était réfugiée au village de Barrepo, avec d'autres de ses compagnes. J'y suis arrivé ce matin sous ce déguisement pour la voir, pour l'embrasser. Le village avait été brûlé, toutes nos femmes massacrées. C'étaient des soldats espagnols qui avaient commis ce crime pour plaire au Dieu des chrétiens et mériter ses bénédictions. Ils étaient là plusieurs qui s'en vantaient, entre autres ce Gonzalès, que je reconnais bien. Je l'ai suivi de loin, et tout à l'heure, qu'Allah en soit loué! il est tombé sous mon poignard. Je n'ai qu'un regret.

— Et lequel ?

— De n'avoir pu frapper que lui. Le Dieu d'Ismaël me devait mieux que cela. N'importe ! d'autres s'en chargeront.

Le sort du pauvre Habaki ne pouvait être douteux. On ne l'immola point par le fer, il n'aurait pas eu le temps de souffrir, mais il fut décidé qu'on le brûlerait à petit feu.

Et pendant les apprêts de son supplice :

— Puissions-nous traiter ainsi tous les siens ! s'écria Diégo Faxardo. Mais, par malheur, ils sont cachés dans la montagne et il ne nous est pas permis de les poursuivre; il nous faut les attendre. Mais si, chemin faisant, et sans désobéir au général, nous pouvions les rencontrer et les joindre...

— Que donneriez-vous pour cela ? s'écria vivement le Maure, en levant la tête, qu'il avait tenue baissée jusque-là.

Et il regardait attentivement Diégo et ses soldats, qu'il avait l'air de compter.

— Ce que je te donnerais ? répondit le capitaine, pas grand'chose ! ta vie, par exemple !

Le Maure fit un mouvement de joie.

— Entendons-nous ! à condition que tu me conduiras dans l'endroit de la montagne où sont cachés tes frères ?

— J'y consens.

— A condition que tu nous les livreras tous ?

— Oui, tous ! s'écria vivement Habaki, à l'instant même.

— Vous l'entendez, dit en riant le capitaine Diégo; vous voyez de quoi les Maures sont capables : pour sauver ses jours, il ferait pendre tous ses frères, le lâche !

Haben-Habaki lui lança un regard d'indignation qui semblait dire : tu te trompes, je ne suis pas un lâche.

Mais ce regard, il se hâta de le réprimer et dit en regardant le soleil, qui dardait ses rayons sur la montagne :

— Que voulez-vous, seigneur cavalier, c'est si beau à voir, le soleil !

— Bien ! bien ! poursuivit le capitaine à ses soldats, éteignez ce brasier qui déjà commençait à flamboyer. Liez le prisonnier, qui marchera à côté de moi. Toi, Léonardo, charge ton escopette, et à la première tentative de fuite ou de trahison, feu sur ce misérable.

— C'est ce que je demande, répondit Habaki, et maintenant suivez.

— Soldats, à vos rangs ! en avant ! cria le capitaine.

Et les douze cents hommes, les bagages, les munitions et l'artillerie commencèrent à gravir la montagne lentement et en bon ordre.

IV.

DON AUGUSTIN DE MEXIA.

L'adroit prieur de la Compagnie de Jésus avait obtenu tout ce qu'il désirait, le maintien de son ordre, et de plus la protection du duc de Lerma, l'alliance de la sainte inquisition, enfin la ruine probable des anciens amis qui l'avaient abandonné ou trahi. Mais, en vainqueur modeste et prudent qui songe bien

plus à profiter de ses succès qu'à s'en vanter, il se dirigea droit vers Alcala de Hénarès, s'empressa d'aller confier ces bonnes nouvelles au père Jérôme, et en attendit pieusement auprès de lui les effets.

Quant au grand inquisiteur, certain désormais d'imposer silence à toutes les calomnies, assuré de pouvoir se justifier, ainsi que son frère, aux yeux de l'Espagne et de la cour de Rome, il se hâta de terminer les affaires qui le retenaient dans le royaume de Valence, et choisit le chemin le plus court pour retourner à Madrid.

Il n'eut garde d'oublier la précieuse déclaration signée du père Jérôme et d'Escobar; il la prit avec lui, et la relut plus d'une fois en voyage. Sa seule préoccupation était de trouver un moyen de ménager l'honneur de sa famille, et d'arriver à un jugement équitable, lequel permît de condamner la comtesse d'Altamira et d'acquitter le duc d'Uzède.

Piquillo, que nous avons laissé à Carascosa, au pied de l'Albarracin, voulait, le jour même du départ d'Escobar, se remettre également en route, mais il reçut le matin même des dépêches du roi, auxquelles il lui fallut répondre.

Pendant qu'il écrivait, Gongarello vint d'un air effrayé lui annoncer une partie des nouvelles qui se répandaient dans le pays; le pillage, la prise et les massacres de Barredo; les troupes qui se rassemblaient autour de l'Albarracin, dernier rempart des Maures, et les mesures prises par le redoutable Augustin de Mexia; il avait, en effet, promis au duc de Lerma de finir cette guerre en peu de jours par l'extermination totale des rebelles; et tout faisait craindre qu'il ne tînt parole.

Gongarello connaissait les montagnes de l'Albarracin, il y avait passé une partie de sa jeunesse, et, excepté quelques endroits escarpés propres aux embuscades ou quelques grottes pouvant servir de retraite, il n'y avait guère moyen, comme dans les Alpujarras, d'y résister longtemps à une armée nombreuse et disciplinée.

Piquillo frémit en pensant à Yézid, qui, avec des soldats sans expérience et presque sans armes, avait à lutter contre ces vieilles bandes espagnoles guerroyant depuis vingt ans en Italie, en France et dans les Pays-Bas. L'issue de la lutte ne pouvait, par malheur, être longue ni douteuse, et le pauvre moine, ne voyant aucun espoir de faire triompher les Maures ses frères, dont il regardait la cause comme perdue, cherchait seulement à obtenir pour eux un pardon, une amnistie, ou du moins les conditions les plus favorables. Il écrivait dans ce sens au roi, mais sans se dissimuler que Sa Majesté, abandonnée à elle-même, et en présence de l'opposition du duc de Lerma, ne se trouverait pas sans doute le courage de faire grâce. Il avisait donc à d'autres moyens plus efficaces lorsqu'un grand bruit se fit entendre en dehors de l'hôtellerie.

C'était le reste des habitants de Barredo, une soixantaine de prisonniers maures que la colonne du capitaine Diégo avait arrachés la veille à leur village embrasé; ils étaient escortés par quelques soldats espagnols, et presque toute la population de Carascosa les poursuivait avec des huées, des malédictions et des pierres.

Ces malheureux étaient dans un état déplorable, couverts de boue et de sang, accablé de fatigue et pouvant à peine se traîner.

— Où les conduisez-vous? demanda Piquillo au sergent qui commandait le détachement.

— A Hueté, où nous devons être rendus ce soir, répondit le sergent Molina Chinchon, un des derniers débris de l'ancienne infanterie espagnole.

— Ils ne pourront jamais marcher jusque-là.

— C'est l'ordre de don Augustin de Mexia, et avec lui, qu'on le puisse ou non, il faut marcher ; il n'a jamais pardonné en sa vie une désobéissance ou une faute contre la discipline.

— Accordez-leur du moins de s'arrêter quelques instants dans cette hôtellerie ; il y a, au fond de la cour, une vaste grange où le seigneur hôtelier leur permettra de se reposer et de se rafraîchir.

— Volontiers, s'écria le maître de la posada, Mosquito, qui, connaissant déjà l'humeur généreuse de frey Alliaga, voyait en perspective une occasion de forte dépense, attendu que les prisonniers tombaient tous d'inanition.

— Mais l'ordre de mon général ? répondit Molina Chinchon.

— Mais celui de Son Excellence frey Luis Alliaga, confesseur du roi, répliqua l'hôtelier.

— Et si mon général le sait...

— Il ne le saura pas !

— Il me donnera les arrêts ou la prison.

— Son Excellence vous donnera sa bénédiction, et moi un bon dîner et une bouteille de vin de Benicarlo.

— En vérité ! dit le sergent, qui se mourait de soif.

— Et une dernière considération.

— Laquelle ?

— Vous ferez, sergent, un acte d'humanité.

— Ça ne m'effraie pas... au contraire !.. cela seul me détermine, répondit le vieux soldat.

Mais il était aisé de voir que la bouteille de benicarlo aurait suffi.

Les prisonniers furent conduits dans la grange, au grand désappointement de la population de Carascosa, que l'on privait ainsi du plaisir de les maltraiter, et le peuple espagnol tient à ses plaisirs.

On se hâta, par l'ordre de Piquillo, de satisfaire à leurs premiers besoins, et le sergent, oubliant un instant les rigueurs de la discipline, s'attabla joyeusement dans la cuisine, à côté du seigneur Mosquito, qui voulut absolument tenir compagnie à son hôte.

La bouteille de benicarlo n'était pas à moitié sablée, qu'un bruit de chevaux et de cavaliers se fit entendre, et le verre plein jusqu'aux bords manqua de s'échapper de la main tremblante du sergent : il venait de reconnaître don Augustin de Mexia et son escorte.

Depuis le matin, l'actif général avait successivement visité tous ses postes, distribué ses ordres et surveillé par lui-même la marche des différents corps qui, à plusieurs lieues de distance et dans diverses directions, gravissaient la chaîne de l'Albarracin, pour cerner et entourer la faible armée commandée par Yézid.

Le sergent Chinchon expliqua à voix basse à l'hôtelier comme quoi il était perdu, et l'hôtelier monta rapidement un petit escalier qui conduisait à l'appartement de frey Luis Alliaga, auquel il raconta la chose. Celui-ci répondit :

— Priez sa seigneurie don Augustin de Mexia de vouloir bien me faire l'honneur de dîner avec moi, et veillez, seigneur Mosquito, à ce que ce repas soit digne de lui et de vous.

L'hôtelier, enchanté de cette mission et surtout du nouveau dîner qu'on aurait à lui payer, se hâta de transmettre au général l'invitation du confesseur de Sa Majesté.

La journée était déjà avancée. Don Mexia, après avoir donné ses derniers ordres aux cavaliers de son escorte, qui partirent sur-le-champ pour les exécuter, se dirigea vers l'appartement de frey Alliaga.

Celui-ci reçut de son mieux l'austère et fier hidalgo, et pour le flatter autant que pour détourner son attention du sergent et des prisonniers, il mit la conversation sur son plan de campagne.

Dur, froid et poli comme l'acier de son épée, le général expliqua gravement, sur la carte, la manière dont il comptait exterminer les rebelles, les marches et contre-marches qu'il avait méditées et les positions qu'il avait fait prendre, le tout au point de vue stratégique, les hommes, bien entendu, n'étant comptés pour rien.

En l'écoutant, Alliaga sentait une sueur froide découler de son front. Il lui semblait impossible que Yézid ni aucun des siens pussent se soustraire au sort qui les menaçait. C'était leur arrêt qu'il venait d'entendre.

C'est dans ce moment que l'hôtelier, le bonnet à la main et la serviette sous le bras, vint avertir leurs excellences que le banquet était servi et qu'on les attendait dans la salle du festin.

Pendant le temps qui venait de s'écouler, les pauvres prisonniers maures avaient pu du moins se reposer et reprendre des forces. Grâce au ciel, le général n'avait encore aperçu ni eux ni le sergent, qui n'avait eu garde de se montrer. Par malheur, l'appartement d'apparat, le plus beau de la maison, celui où était servi le dîner, avait trois fenêtres qui donnaient sur la rue, et l'on entendait les vociférations du peuple réclamant les victimes qu'on lui avait enlevées.

— Qu'est-ce cela? demanda tranquillement Mexia, qui, au milieu de ces cris confus, ne distinguait rien.

— Une querelle sans doute, répondit Alliaga; quelques muletiers ou portefaix de la ville qui se battent entre eux.

— Très-bien, répondit le général en s'asseyant vis-à-vis du jeune moine.

Et il se mit à dîner sans faire plus d'attention au tapage effroyable qui avait lieu dans la rue que si le plus profond silence eût régné autour de lui.

Cet admirable sang-froid rassura un instant Alliaga.

Mais bientôt les orateurs du dehors ne se contentèrent pas de crier : les gestes s'en mêlèrent et devinrent des plus expressifs. Des carreaux de la salle furent brisés, et un caillou tomba même sur la table du festin.

Le général leva la tête et dit froidement à Mosquito :

— Faites-moi venir un alguazil.

— Mais, monseigneur... balbutia l'hôtelier interdit, et qui, d'une main tremblante, lui présentait en ce moment une assiette.

— Je vous ai demandé un alguazil.

— J'entends bien... monseigneur... il y en a même deux en bas... qui sont venus pour me parler.

— Montez-en deux.

— Ce ne sera pas assez.

Le général ne daigna pas même lui répondre; il lui lança un regard qui disait si nettement : Obéissez! que l'hôtelier ne trouva plus une seule objection et s'empressa de sortir.

Don Augustin, avec le même flegme, la même gravité espagnole, continua son dîner, s'interrompant seulement de temps en temps pour boire à la santé de son convive.

La porte s'ouvrit de nouveau et parurent deux alguazils. L'un n'était pas un étranger pour Alliaga, qui cherchait à se rappeler où cette physionomie avait frappé sa vue; mais le barbier Gongarello, qui se tenait debout derrière son patron, l'avait déjà reconnu, et pour cause : c'était l'alguazil qui, quelques jours auparavant, le conduisait lui-même prisonnier et avait voulu le pendre. Il murmura son nom à l'oreille de Piquillo.

— Ah! Cardenio de la Tromba! s'écria le confesseur du roi, c'est vous que je revois? est-ce que déjà vous êtes de retour de Valence?

— Non, monseigneur, les prisonniers que vous m'aviez commandé d'y conduire m'en ont épargné la peine.

— Comment cela?

— Vous m'aviez ordonné de défaire les liens qui les tenaient garrottés; on ne parlait, tout le long de la route, que des rebelles rassemblés dans l'Albarracin, sous les ordres d'Yézid d'Albérique...

— En vérité? dit le général.

— Et quand nous nous sommes approchés de la montagne, mes prisonniers ont tenté de s'évader; nous n'étions que douze alguazils armés d'escopettes...

— Et vous n'avez pas fait feu? s'écria don Mexia.

— Si vraiment, monseigneur, et, excepté les douze que nous avons tués, tous les autres ont été rejoindre Yézid.

— Il n'y a pas grand mal, continua le général, nous les retrouverons avec lui, et aucun n'échappera cette fois, je vous le jure. En attendant, monsieur l'alguazil, ayez pour agréable de faire éloigner la foule qui est devant cette maison, et dont le bruit pourrait incommoder le révérend frey Alliaga, confesseur de Sa Majesté.

— Nous avons déjà essayé, monseigneur, et nous n'avons pas pu : ils veulent absolument...

— Quoi?.. Que veulent-ils?

— Qu'on leur livre les prisonniers.

— Lesquels, monsieur l'alguazil?

— Ceux que conduisait le sergent Molina Chinchon.

Don Mexia haussa les épaules et répondit :

— Ils doivent à l'heure qu'il est être arrivés à Hueté. Qu'on aille les y chercher si on veut, mais je doute qu'on les y trouve.

— Et moi aussi, se dirent Gongarello et l'hôtelier.

— Car l'ordre du duc de Lerma, continua don Mexia, est de les faire passer par les armes à leur arrivée.

Alliaga ne put retenir un cri d'effroi, et sa seconde pensée fut un remercîment à la Providence, qui lui avait inspiré l'idée de retenir ces malheureux.

— Passés par les armes! répéta-t-il.

— Tels sont les ordres du ministre et du roi, répondit Mexia avec le même calme et sans interrompre son repas.

Puis s'adressant aux alguazils :

— Annoncez cela, messieurs, aux bourgeois de cette ville; cela leur suffira, je pense.

— Non, monseigneur, ils n'en croiront rien.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ces prisonniers sont encore ici, dans cette hôtellerie, enfermés dans la grange qui est au fond de la cour.

— Le sergent qui les conduisait a donc été tué? dit gravement le général.

— Non, Excellence, répondit timidement l'hôtelier, il vient de dîner avec moi.

— Faites monter le sergent... à l'instant même.

— Il est inutile de l'interroger, seigneur don Augustin, s'écria Alliaga, c'est moi qui suis seul coupable; c'est moi qui l'ai engagé à accorder quelques heures de repos à ces malheureux qui n'avaient plus la force de continuer leur route.

— Votre Excellence a fait son devoir comme ministre du Seigneur; Molina Chinchon n'a pas fait le sien comme sergent. Il ira demain, pour quinze jours, au cachot, et en attendant, dit-il à l'alguazil, ordonnez-lui de ma part de se remettre en route avec ses prisonniers.

— Mais le peuple va les massacrer ! s'écria Alliaga.

— Cela regarde le sergent, qui en répond et qui doit les conduire ce soir à Hueté. Il a de la tête et du cœur et en viendra à son honneur, j'en suis certain.

— Et s'il y réussit, ces malheureux n'arriveront que pour être passés par les armes?

— Nous autres militaires, nous obéissons et ne raisonnons pas.

— Égorger des prisonniers sans défense... un tel ordre...

— Est fâcheux, mais non déraisonnable. Ces ennemis-là, du moins, comme ceux que Votre Seigneurie a délivrés l'autre jour, n'iront pas rejoindre Yézid et les révoltés, que nous sommes chargés de combattre.

— Seigneur Mexia, vous ne prendrez pas sur vous une telle responsabilité, vous suspendrez l'exécution de cet ordre jusqu'à ce que j'en aie écrit à Sa Majesté. Je vous le demande, je vous en prie.

— Je suis désolé d'être obligé de refuser à Votre Seigneurie.

— Eh bien! au nom du roi, je vous le défends.

— Et de quel droit? s'écria le fier Castillan.

— Du droit que Sa Majesté m'a donné elle-même. Lisez plutôt!

Il lui remit l'ordre, écrit de la main de Philippe III, qui prescrivait à tous ceux qui le liraient d'obéir à frère Luis Alliaga.

Don Augustin se mordit les lèvres et répondit :

— J'ignore si l'autorité conférée au confesseur de Sa Majesté ne doit pas être limitée aux choses de l'Église et peut s'étendre jusque sur les officiers et soldats du roi, mais ce que je sais, c'est que les instructions que j'ai reçues sont signées, non-seulement du ministre, mais encore de mon souverain lui-même. Et dans le doute où me place ce conflit de pouvoirs et d'ordres contradictoires, je dois obéir d'abord à ceux qui m'ont été directement adressés.

En ce moment les cris redoublèrent; des flambeaux brillèrent dans la rue et dans la cour de l'hôtellerie, dont le peuple venait de franchir les murs. Son intention évidente était de mettre le feu à la grange où les Maures étaient renfermés.

VI.

SAINT LOYOLA ET SAINT DOMINIQUE.

Voici par quels moyens Escobar, après l'inutile tentative qu'il avait faite sur l'esprit de Piquillo, était parvenu à conclure une sorte de traité d'alliance entre sa compagnie et la sainte inquisition.

Pendant les dernières scènes que nous avons décrites, à la suite de son entrevue avec le jeune confesseur du roi, Escobar s'était d'abord tenu à l'écart, peu à peu il s'était éloigné du détachement de soldats qu'il avait rencontré en route, et descendait rapidement la montagne, pendant que les troupes du capitaine Diégo suivaient au contraire un mouvement ascensionnel.

Bientôt il les eut perdus de vue, à sa grande satisfaction.

Escobar plaçait trop haut l'esprit, l'adresse, la puissance du raisonnement et de l'argumentation pour estimer la force matérielle et brutale; les questions qui se décidaient par l'épée lui semblaient indignes d'une nature intelligente, telle que la nôtre. Les animaux féroces ne savent qu'égorger; l'homme seul sait tromper! C'était là, selon lui, la preuve de sa supériorité morale et sa véritable mission.

Le révérend père arriva le soir même à Cuença, et s'informa du grand inquisiteur. Il n'était point à Valence, comme il le croyait, et le voyage qu'il avait à faire se trouvait abrégé. Sandoval s'était rendu au Val-Paraiso, dans l'habitation du Maure.

Les propositions que Delascar d'Albérique avait faites au ministre pour empêcher la publication de l'édit; les régiments et la flotte qu'il avait promis d'entretenir; les douze millions de réaux qu'il s'engageait à verser immédiatement dans les coffres de l'État et deux autres millions dans la caisse du duc de Lerma, tout cela annonçait des richesses immenses, qu'il fallait bien se garder de laisser sortir du royaume.

Le bruit courait que Delascar était parti avec ses trésors. Il n'en était rien.

Le vice-roi de Valence, le marquis de Cazarena, avait eu l'ordre de visiter soigneusement la tartane qui emportait la famille d'Albérique et n'avait rien trouvé.

Toute cette fortune était donc restée cachée dans quelqu'une des habitations du Maure. Les soupçons s'étaient dirigés tout naturellement sur le magnifique domaine de Val-Paraiso, demeure favorite du vieux négociant.

C'est dans cette idée que Sandoval s'y était transporté. Mais toutes ses recherches avaient été vaines.

Il avait bien trouvé une habitation royale, des tableaux des grands maîtres, des statues, des vases de bronze ou de marbre. des trésors comme objet d'art, mais de l'or ou de l'argent monnayé, il n'y en avait aucune trace.

D'Albérique et son fils connaissaient seuls le souterrain des rois maures, et la reine, fidèle à son serment, avait emporté avec elle ce secret dans la tombe. Ces trésors allaient donc être perdus.

Il en était à peu près de même dans toute l'Espagne.

Les Maures, avant de partir, avaient enfoui leurs richesses, aimant mieux, au risque de ne jamais les retrouver, les laisser au sein de la terre qu'aux mains de leurs persécuteurs.

Quelques-uns avaient trouvé moyen, par des banquiers juifs, de faire passer une partie de leur fortune en pays étranger. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient eux-mêmes reçu une masse énorme d'argent et de lettres de change, et malgré les menaces du duc de Lerma, qui parlait de saisir leurs malles, les priviléges et le droit d'ambassade furent respectés (1).

L'expulsion des Maures n'avait donc pas produit, sous le rapport financier, les résultats qu'on en avait espérés. Il n'y avait de positif et de réel jusqu'alors

(1) Lettres du chevalier Cottington au premier lord de la trésorerie.

que l'odieux d'une pareille mesure et la réprobation universelle qu'elle avait causée.

Le grand inquisiteur, désappointé et furieux, venait en outre de recevoir de terribles nouvelles. Le cri général qui s'élevait contre lui et contre le duc de Lerma, au sujet de l'empoisonnement de la reine, prenait chaque jour de nouvelles forces; au bruit de pareilles clameurs, il n'y avait pas moyen de fermer plus longtemps l'oreille. D'ailleurs, les lettres qu'il recevait de toutes parts, e' de la cour de Rome et du duc de Lerma lui-même, ne lui permettaient plus d'ignorer le crime dont la voix publique les accusait tous deux. On leur disait, on leur écrivait :

— Justifiez-vous. Prouvez votre innocence.

Mais comment se justifier?.. Comment donner des preuves authentiques et évidentes? Où les trouver? A qui les demander? Le grand inquisiteur et le ministre ne savaient quel parti prendre, et cependant ils comprenaient tous les deux la nécessité d'une grande manifestation et d'un appel à la nation espagnole; sans cela ils étaient perdus, et malgré le roi, qu'ils tenaient en tutelle, malgré leur autorité toujours croissante, l'opinion publique, plus puissante qu'eux encore, finirait par les renverser.

Le grand inquisiteur était dans cette disposition d'esprit et en proie à toutes ces inquiétudes, lorsqu'il reçut au Val-Paraiso un billet ainsi conçu :

« Si Votre Excellence veut connaître un secret qui intéresse au plus haut « point la sûreté de l'État, celle du grand inquisiteur et celle du cardinal-duc, « elle est suppliée de vouloir bien accorder quelques instants d'audience à l'ami « dévoué qui a tracé ce billet, et qui attend avec impatience la réponse. »

— Un ami dévoué! s'écria Sandoval; qu'il entre! qu'il entre!

La porte du cabinet s'ouvrit, et le grand inquisiteur vit paraître devant lui le prieur de la Compagnie de Jésus.

— Vous ici, frère Escobar, vous!

— Moi-même, monseigneur.

— Ce billet n'est donc pas de votre main? dit Sandoval avec ironie, car il me parlait d'un ami dévoué.

— C'est comme tel que je viens.

— Ou plutôt comme suppliant, car je sais ce qui vous amène... mais il n'est plus temps.

Sandoval, prenant alors un parchemin jeté sur sa table au milieu de beaucoup d'autres papiers, ajouta en souriant, autant qu'un inquisiteur peut sourire :

— Vous voyez que je m'occupais de vous, seigneur Escobar, et je ne suis pas le seul. Il a été question dernièrement au conseil du roi des révérends pères de la Compagnie de Jésus.

— Je le sais, monseigneur.

— Notre bien-aimé neveu, le duc d'Uzède, a été chargé de faire un rapport sur votre congrégation, sur sa morale et sur ses principes; ce rapport est fait et très-bien fait.

— Monseigneur le duc d'Uzède a tant d'esprit!

— Il n'en manque pas.

— Il a de qui tenir.

— Ce rapport est clair, précis, véridique, en un mot foudroyant pour vous. Il conclut à l'expulsion immédiate de votre ordre en vous permettant de vous retirer où vous le jugerez convenable.

— Monseigneur le duc d'Uzède est bien bon.

— Ces conclusions ont été adoptées par le duc de Lerma, qui m'a envoyé ce rapport signé de lui; il va l'être par moi et envoyé à Sa Majesté, dont le consentement et la signature sont probables.

— C'est-à-dire certains! le roi signera sans lire!

— C'est assez son ordinaire, et dans quelques minutes, continua Sandoval (en préparant un cachet et de la cire devant une bougie qui brûlait tout allumée sur son bureau de travail), dans quelques minutes cette dépêche sera partie.

— Non, monseigneur, dit froidement Escobar, elle ne partira pas.

Le grand inquisiteur le regarda d'un air étonné, comme doutant de ce qu'il venait d'entendre. Puis il s'écria en fronçant le sourcil :

— Qu'est-ce à dire, seigneur Escobar?

— Que Votre Excellence est comme le duc d'Uzède son neveu; elle a trop d'esprit pour renvoyer du royaume des gens qui peuvent seuls, dans ce moment, sauver son honneur et celui du duc de Lerma, prouver votre innocence à tous deux et affermir à jamais votre pouvoir.

— Parlez, s'écria vivement Sandoval, dont les yeux brillaient de joie, parlez, mon père.

— Cela m'est impossible tant que j'aurai là devant les yeux cet objet qui me trouble et me fait perdre la suite de mes idées.

Il montrait du doigt le parchemin.

— Je comprends bien, dit l'inquisiteur d'un air défiant; mais il me faut avant tout des preuves authentiques, des preuves que je puisse publier, imprimer et répandre dans toute l'Espagne.

— C'est ainsi que je l'entends : la preuve évidente que ni vous ni le duc de Lerma n'êtes auteur ni complice de l'empoisonnement de la reine.

— C'est la vérité, je l'atteste.

— Je le sais, monseigneur.

— Mais comment le prouverez-vous?

— D'un seul mot.

— Et lequel?

— En nommant les vrais coupables; en racontant, en attestant, en signant, s'il le faut, la relation exacte et véridique des faits, tels qu'ils se sont passés dans les plus petits détails et dans leur moindre circonstance.

— Je vous écoute. Parlez, mon père.

— Je vous ai dit, monseigneur, ce qui jetait du trouble et de l'obscurité dans mes idées.

Le grand inquisiteur prit le rapport et l'approcha de la bougie. Le feu y prit, et pendant que la flamme le consumait :

— Je commence à y voir plus clair, dit Escobar d'une voix pateline; cela dissipe déjà bien des nuages entre nous, non pas qu'on ne puisse aisément faire au roi un second rapport.

— Oui, certes, répéta froidement Sandoval, et sans beaucoup de peine.

— Cette peine, répondit Escobar d'un air affectueux, j'ai voulu même vous l'éviter.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Que ce second rapport je l'ai fait moi-même et le voici :

Il présenta au grand inquisiteur un papier ployé en quatre, que celui-ci ouvrit et parcourut avec impatience.

C'était bien réellement un rapport au roi, dans lequel les vertus, les talents et la piété de la Compagnie de Jésus étaient exaltés outre mesure. On y par-

lait surtout, avec éloge, des services que, dans l'université d'Alcala, elle rendait à la jeunesse.

On y démontrait enfin l'utilité, la nécessité même de l'existence des bons pères, et la sainte inquisition elle-même concluait à leur maintien, *ad æternum*, dans le royaume d'Espagne.

— J'entends, j'entends, dit Sandoval avec un mouvement d'humeur. Puis, se reprenant, il ajouta d'un air fort gracieux : Il est possible que je ne repousse pas, que même j'approuve... et que je signe ce rapport; mais ce n'est pas dans ce moment, c'est plus tard, c'est quand j'aurai apprécié l'importance des faits que vous avez à m'apprendre; car, jusqu'à présent, je ne puis avoir confiance en vous qu'à moitié.

— Soit, monseigneur, je ne puis mieux faire que d'imiter Votre Excellence, et je ne vous découvrirai alors que la moitié de mon secret.

— Pourquoi pas tout entier?

— Cela dépendra de vous... Je puis d'abord vous raconter les faits, plus tard vous dire les noms et enfin vous donner les preuves.

L'inquisiteur frémissant d'impatience et de curiosité, fit signe à frère Escobar de s'asseoir, s'approcha de lui et écouta d'une oreille attentive le récit du bon père.

— Votre Excellence se rappelle-t-elle le jour où mourut l'aumônier de la reine?

— Qu'importe?

— C'est bien essentiel, je vais vous dire pourquoi.

Le lendemain, qui était un dimanche, la reine n'entendit point la messe dans son oratoire; elle se rendit à la chapelle du roi, et c'est ce jour-là que le crime fut commis. Voici comment :

L'inquisiteur rapprocha encore plus son fauteuil, et quoique les deux moines fussent seuls dans le cabinet, Escobar, par un mouvement involontaire continua à voix basse :

— La reine, en sortant de la messe, traversa les jardins pour se rendre à ses appartements; elle était entourée d'une suite nombreuse, et le duc de Lerma marchait à côté d'elle. On était au milieu du jour et il faisait une chaleur insupportable. Sa Majesté se plaignit d'une soif ardente, et le duc de Lerma, en courtisan empressé, ou plutôt en galant cavalier, s'élança dans les appartements de la reine, qui étaient proches et qui donnaient sur les jardins.

Il entra dans une salle basse où sommeillait une jeune fille, une dame d'honneur de la reine. A côté d'elle, sur une table de marbre était placé dans une assiette d'argent un verre d'orangeade glacée.

Cette circonstance, en apparence peu importante, demande quelques explications préliminaires, essentielles et très-importantes.

Le grand inquisiteur redoubla d'attention.

— Cette jeune demoiselle d'honneur, que je ne nommerai pas à Votre Excellence, mais qu'elle devinera sans peine, déplaisait à quelques personnes influentes de la cour, par la raison toute naturelle qu'elle plaisait trop à un très-grand personnage. Comme elle gênait par là des desseins ambitieux ou autres, on avait résolu de s'en défaire et l'on venait de mettre cette idée à exécution.

Oui, monseigneur, poursuivit Escobar, quelques instants auparavant une main adroite et inconnue de tous, excepté de moi, venait de jeter quelques gouttes de poison dans un verre d'orangeade glacée placé près de la jeune fille endormie.

On ne doutait point qu'elle ne le bût à son réveil. C'était probable, c'était certain. Le hasard en décida autrement et déjoua toutes les combinaisons.

La jeune fille, réveillée en sursaut par l'entrée du duc de Lerma, s'écria vivement :

— Qu'est-ce, monseigneur? que voulez-vous?

— Daignez, senora, appeler les femmes de la reine. Sa Majesté est accablée par la chaleur et meurt de soif... Hâtez-vous!

— Eh mais, voici une orangeade glacée préparée pour moi... je vais l'offrir à Sa Majesté.

— Non, non, senora, ne prenez pas cette peine.

Le duc, dans l'excès de son zèle, prit des mains de la jeune fille le verre et le plateau, et le porta à la reine, qui s'avançait.

Il présenta ainsi lui-même à sa souveraine le breuvage fatal, le poison lent qui, plus tard, lui donna la mort. De là tous les bruits qui ont couru sur le ministre et sur vous-même, monseigneur; de là l'horrible accusation qui pèse sur vos têtes.

— Je comprends, je comprends, dit l'inquisiteur, tout pâle encore de ce qu'il venait d'entendre.

— Et maintenant, acheva Escobar d'un air de bonhomie, Votre Excellence sait tout.

— Au contraire! je ne sais rien encore, et tant que vous ne m'aurez pas dit le nom des auteurs de ce complot...

— Je croyais vous les avoir fait connaître

— Et non! par saint Jacques!

— Ce sera alors quand Votre Excellence le voudra... elle n'a qu'un signe, un geste à faire.

Et de l'œil, l'adroit Escobar indiquait le rapport au roi qu'il était nécessaire de signer.

L'inquisiteur comprit et prit la plume; il la trempa dans l'écritoire, et pendant qu'il écrivait les premières lettres de son nom, le bon père lui disait à voix basse et lentement :

— La personne qui avait jeté le poison dans le verre d'Aïxa était la comtesse d'Altamira. La personne qui avait tramé ce complot, de concert avec elle, était votre neveu, le duc d'Uzède!

L'inquisiteur poussa un cri de surprise et d'effroi, et laissa tomber de sa main tremblante la plume qui n'avait pas encore tout à fait achevé de tracer ces mots :

« Au nom du saint-office, nous, grand inquisiteur Bernard y Royas de Sandoval... »

— Ah! se dit Escobar à part lui, j'ai parlé trop tôt.

— Mon propre neveu! s'écria Sandoval; le fils du ministre, le duc d'Uzède!

— Lui-même.

— Et comment le savez-vous?

— Comment je le sais? reprit le bon père en prenant lui-même le sceau du saint-office, qui était placé sur la table, et en le mettant sous la main de Sandoval; comment je le sais! Le révérend père Jérôme et moi le tenons des coupables eux-mêmes. C'est nous qui dirigeons leur conscience.

— Et ils vous ont avoué tous ces détails?

— A nous-mêmes, répondit Escobar en cherchant un morceau de cire verte qu'il avait aperçu sur le bureau et qu'il plaçait également à la portée de San-

doval; c'est à nous qu'ils se sont adressés dans leur effroi pour réclamer nos conseils.

— Et qui prouvera aux autres comme à moi la vérité de ces faits? qui en prendra sur lui la responsabilité?

— Le père Jérôme, qui pense à tout, avait bien prévu cette judicieuse observation de Votre Excellence, car j'ai là sur moi le récit, que je viens de vous faire, écrit en entier de sa main; je suis également prêt à l'attester et à le signer.

— En vérité! s'écria l'inquisiteur avec joie.

— A l'instant même et sur ce bureau... mais pardon, j'empêche Votre Excellence de mettre la cire et d'apposer le sceau du saint-office à ce papier qu'elle vient de signer. Faites, monseigneur, ajouta-t-il en se reculant d'un pas, d'un air humble et doucereux, que je ne vous dérange point. Rien ne presse, j'écrirai après vous.

Le grand inquisiteur tendit alors le parchemin signé, scellé et en bonne forme à Escobar, qui, à son tour, se hâta de parapher son nom à côté de celui du père Jérôme, au bas de la terrible déclaration qui justifiait pleinement le duc de Lerma et son frère l'inquisiteur, mais qui perdait, sans rémission, le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira.

— Personne, excepté moi, n'a connaissance de ces faits?

— Non, Excellence.

— Je suis le premier à qui vous en ayez parlé?

— Je voulais, n'ayant pu pénétrer jusqu'au duc de Lerma et craignant de ne pas être admis devant vous, je voulais d'abord confier ce secret à un des vôtres, à votre âme damnée, à celui qui vous doit tout.

— Qui donc?

— Frey Alliaga, confesseur du roi.

— Malheureux! qu'alliez-vous faire?

— Ce qui m'en a empêché, c'est qu'il m'a déclaré qu'il vous détestait, vous et le duc de Lerma et qu'il avait juré de vous renverser.

— Il vous a dit cela?

— Je n'en ai pas cru un mot... mais c'est égal...

— Il vous a dit vrai.

— Ce n'est pas possible.

— Il vous a dit la vérité, l'exacte vérité.

— Alors il m'a bien trompé! s'écria Escobar avec naïveté et pourtant d'un air un peu humilié. C'est un homme bien dangereux et bien adroit.

— A qui le dites-vous! On ne peut jamais connaître au juste les desseins qu'il médite ou les motifs qui le font agir.

— Le moyen, en effet, de savoir sur quoi compter, s'il pousse la dissimulation jusqu'à dire parfois ce qu'il pense!

— Il s'était d'abord et de lui-même montré tout dévoué à nos intérêts, poursuivit le grand inquisiteur, il nous a même rendu d'immenses services, l'ingrat! et maintenant il a juré notre perte.

— La nôtre aussi, répondit Escobar en levant les yeux au ciel avec une sainte indignation.

— C'est notre ennemi commun, ennemi d'autant plus redoutable que c'est nous qui l'avons placé auprès du roi.

— La main qui l'a élevé ne peut-elle pas le renverser?

— Nous y tâcherons du moins, dit Sandoval avec un soupir.

— Et si nous pouvons vous y aider, répondit Escobar, comptez sur notre zèle et sur notre loyauté.

— J'y compte, mon père.

— Et vous faites bien, Excellence, car nous lui portons une haine implacable et vivace.

— Tels sont aussi nos sentiments.

— Qu'ils nous réunissent alors en une sainte ligue contre l'ennemi commun.

— C'est notre intérêt et le ciel qui le veulent.

— La volonté de Dieu soit faite !

Saint Dominique et Loyola se touchèrent dans la main, et la ruine de Piquillo fut jurée.

VII.

DON AUGUSTIN DE MEXIA.

Revenons à l'hôtellerie où nous avons laissé Piquillo et le général don Augustin de Mexia, au moment où la populace se précipitait dans la cour, poussant des cris de mort, armée de torches et menaçant d'incendier la grange où les prisonniers maures avaient été enfermés.

Au seul mot d'incendie, l'hôtelier sortit tout tremblant non pour les prisonniers, mais pour la récolte que renfermaient ses greniers, et pendant qu'il déployait toute son éloquence pour calmer et désarmer la foule, composée en grande partie de ses voisins et de ses amis, don Augustin de Mexia ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et aperçut le malheureux sergent et ses huit hommes rangés en bataille devant la grange.

— Sergent, lui cria-t-il, emmenez vos prisonniers, et s'il vous en manque un seul, vous en répondez sur votre tête. En avant, marche.

Après cet ordre, donné avec la même tranquillité que s'il avait assisté à une revue, le général referma la fenêtre, et revenant se rasseoir :

— Mille pardons, mon révérend, d'avoir quitté la table. Je prie Votre Seigneurie de vouloir bien oublier la contrariété que, malgré moi, je lui ai causée.

— Une contrariété ! s'écria Alliaga indigné ; n'oubliez pas, monsieur le général, que le sang de ces malheureux retombera sur votre tête.

— Soit, mon révérend, c'est le sort de la guerre, répondit tranquillement don Augustin.

— Et si, vous ou les vôtres, vous vous trouviez jamais dans une position pareille...

— Je mourrais en soldat, sans me plaindre et sans demander grâce. Puis il ajouta du même ton : Permettez-moi d'offrir à Votre Seigneurie de ce vin d'Alicante.

— Merci, monsieur le général, répondit sèchement Alliaga.

Don Augustin tenait à la main le verre qu'il venait de remplir, quand le maître de la posada entra vivement dans l'appartement, pâle, hors de lui et respirant à peine :

— Eh bien ! qu'est-ce? qu'avez-vous, seigneur hôtelier ? demanda tranquillement le général. Ils ont mis le feu à votre grange, je m'y attendais !

— Ce ne serait rien, par saint Jacques! c'est bien autre chose! les Maures! les Maures! qui descendent la montagne et qui viennent d'entrer dans la ville, pillant et massacrant tout ce qu'ils rencontrent.

— Les Maures! répondit don Augustin de Mexia en haussant les épaules; quelle folie!

Et il porta à ses lèvres le verre qu'il tenait à la main.

— Je vous répète, monsieur le général, qu'ils sont descendus de la montagne.

— Et par où? demanda don Mexia avec impatience.

— Par Huelamo de Ocana.

— Impossible!.. c'est justement par là que s'est avancée ce matin la colonne de Diégo Faxardo, forte de douze cents hommes de nos meilleurs soldats et six pièces d'artillerie; c'est bien plus qu'il n'en faut pour arrêter l'armée tout entière des rebelles.

— Il paraît qu'ils n'ont rien arrêté, car les Maures sont entrés dans la ville, et tous les bourgeois s'enfuient... Tenez, tenez!.. entendez-vous?

Plusieurs décharges de mousqueterie retentirent dans les rues éloignées.

— Raison de plus pour que ce ne soient pas eux, dit le général en souriant; car ils n'ont ni poudre ni munitions. Mais voyons cependant ce que c'est.

Les cris devinrent plus nombreux, plus effrayants, et l'on distingua parfaitement ceux de : Allah! Allah! mort aux chrétiens! mort à l'Espagne!

— Est-ce que, par hasard, vous auriez raison? dit froidement don Augustin.

Il acheva son verre de vin sans que le cristal vacillât dans sa main, se leva de table d'un pas ferme, prit son épée et se préparait à descendre dans la rue.

— Ne sortez pas! ne sortez pas, mon général! s'écria un homme qui s'élança dans l'appartement. Ses habits étaient en désordre, son sang coulait par plusieurs blessures.

— Vous, Diégo, dit le général avec le même flegme qu'un instant auparavant. Qu'est-ce que cela signifie?

— Ne sortez pas! moi et quelques officiers nous nous ferons tuer avant qu'on arrive jusqu'à vous. Le sergent et ses huit hommes sont échelonnés sur l'escalier et vous donneront le temps de fuir.

— Moi, fuir! répondit don Mexia avec un sourire hautain; vous n'avez pas votre tête, Diégo, remettez-vous. Qu'est-il arrivé? pourquoi avez-vous abandonné vos soldats?

— Mes soldats! s'écria Diégo, à moitié fou de rage et de douleur, tués! anéantis!

— Mais votre artillerie, vos munitions?

— Au pouvoir des rebelles.

— C'est impossible!

— C'est ce que je me dis : c'est impossible! s'écria-t-il en portant à son front sa main, qu'il retira toute sanglante, et cependant ce sang, c'est bien le mien. Ah! trahison! trahison! sans cela le capitaine Diégo, fût-il seul contre eux tous, n'eût jamais été vaincu! Oui, continua-t-il avec égarement, ce prisonnier, ce Maure, à qui j'avais fait grâce de la vie, à condition qu'il nous livrerait Yézid et les siens...

— Eh bien! dit don Augustin avec un peu d'émotion.

— Eh bien! imaginez-vous, après deux heures de marche, une gorge étroite, escarpée, un site effrayant, terrible, des rocs nus, décharnés, se dressant de toutes parts, comme des squelettes gigantesques. « A moi, mes frères, à moi! s'est écrié le traître; au prix de mes jours, je vous livre nos ennemis, prenez-

les ! » A l'instant je l'ai frappé, et son corps déchiré par nos balles a été dispersé en lambeaux. Mais l'étroit sentier par lequel nous venions d'entrer avait été soudain comblé par d'énormes blocs de pierres roulés d'en haut. Plus d'issue, mon général, poursuivit Diégo avec désespoir : partout des montagnes couronnées par des milliers d'ennemis qui nous écrasaient sous des quartiers de rochers. « Vive Allah ! mort aux chrétiens ! » criaient-ils. Que pouvaient faire la valeur, l'ordre, la discipline? Impossible de combattre, impossible d'avancer, impossible même de reculer. Nous étions une vingtaine... une vingtaine seulement, qui, nous attachant aux ronces, aux racines des arbres, aux pointes d'un rocher moins escarpé que les autres, avons pu sortir de ce gouffre d'enfer. Mais ils se sont aussitôt attachés à notre poursuite, et depuis deux heures nous descendons la montagne en fuyant... Fuir devant eux ! La moitié de mes compagnons est tombée ou de fatigue ou de ses blessures. De vingt, nous n'étions plus que dix en arrivant à cette hôtellerie, où j'ai vu votre drapeau, et comme ils sont maîtres du village...

— C'est ce que nous allons voir, interrompit don Mexia, qui pendant ce terrible récit avait conservé le même sang-froid qu'autrefois Philippe II, en apprenant la destruction totale de la fameuse *armada*. Vous pouvez vous abuser encore.

Les hurlements de joie et de victoire qui retentirent dans la rue lui prouvèrent que Diégo ne se trompait pas.

— Allah ! Allah ! mort aux chrétiens !

Ce cri dominait les autres. En quelques instants, la porte de l'hôtellerie fut enfoncée, et les Maures se précipitèrent sur l'escalier principal, défendu par le sergent, ses soldats et les officiers compagnons de Diégo.

— Messieurs, s'écria don Augustin en se rapprochant d'Alliaga, défendons le révérend, car sa robe de moine va l'exposer le premier à la fureur des hérétiques.

— Ne pensez qu'à vous, général, lui répondit froidement Alliaga; je suis prêt à mourir.

— Et nous donc? répliqua en souriant Mexia; n'y sommes-nous pas toujours prêts? Je vous le disais encore tout à l'heure, c'est notre état, mon révérend ! Mais vous, c'est autre chose, vous pourriez pâlir, vous en avez le droit, et vous n'en usez pas, dit-il en posant sa main sur le cœur d'Alliaga. Il est aussi calme que le mien. Ah ! continua-t-il sans changer de ton ni de visage, nos pauvres soldats n'ont pu résister longtemps. La porte est brisée; voici l'ennemi. Diégo, vous êtes blessé, appuyez-vous sur moi; il faut mourir debout et le front levé.

Les deux Espagnols tirerent leur épée. Mais Alliaga se précipita devant eux au moment où, comme un flot débordé, les Maures s'élançaient dans la chambre.

— Feu sur le moine! crièrent-ils en voyant Piquillo, qui de ses bras étendus protégeait ses deux compagnons.

Son capuchon était rejeté sur ses épaules; sa tête était nue, et il s'offrait le premier, sans défense et sans armes aux coups des meurtriers.

Déjà un Maure avait armé une espingole et le couchait en joue, lorsqu'un jeune homme, d'une haute stature et qui semblait le chef de la troupe, écarta rapidement l'arme fatale, dont le coup partit et alla briser une des croisées.

— Arrêtez ! s'écria le Maure d'une voix foudroyante, que personne ne touche à cet homme, et qu'on le respecte comme Yézid lui-même !

— Oui... oui, s'écrièrent plusieurs voix dans la foule, c'est notre sauveur! c'est frey Alliaga !

Et malgré le sang et la poussière qui couvraient ses traits, Piquillo crut re-

connaître dans celui qui avait parlé le premier Alhamar-Abouhadjad, le fidèle serviteur de Yézid, celui que dernièrement il avait rencontré avec Gongarello au pouvoir de l'alguazil Cardenio de la Tromba.

Alhamar fit un signe de la main : tous ses compagnons sortirent de la chambre. Il n'y resta que Diégo Faxardo, qui, affaibli par ses blessures, venait de perdre connaissance, et le général, qui s'empressait de le secourir ; tous les deux étaient à une extrémité de l'appartement ; à l'autre, Alliaga et Alhamar se tenaient debout et parlaient à voix basse.

— La dernière fois que je t'ai vu, disait Alhamar, tu nous a appelés *frères!* et tes frères sont venus te secourir ; je t'avais bien dit que nous nous retrouverions.

— Merci, frère, répondit Alliaga en lui serrant la main.

— Que puis-je encore pour toi?

— Epargner ces deux Espagnols, qui voulaient me défendre.

— Quel que soit leur nom ou leur rang, ils ne risquent rien, ils sont sauvés.

— C'est bien, dit Alliaga ; maintenant cours délivrer nos frères du village de Bardero qui sont enfermés dans la grange de l'hôtellerie.

— J'y cours.

— Un mot encore : quoique victorieux, ne reste pas longtemps dans Carascosa ; des détachements nombreux sont postés aux environs, et au premier bruit de cette expédition, ils vont accourir.

— Ne crains rien : nous ne sommes descendus dans la plaine que pour y enlever des provisions et des vivres qui nous manquent ; nous avons saisi plusieurs troupeaux que nous emmenons, et, d'après l'ordre d'Yézid, nous remontons cette nuit même auprès de lui à la montagne.

— A la bonne heure ; mais il faut absolument que je voie Yézid, que je lui parle. Comment faire?

— Il ne peut nous quitter ni venir te joindre.

— Mais moi, je puis l'aller trouver.

— Tu oserais venir à la montagne?

— Sans doute ; mais non pas aujourd'hui ni avec vous.

— Eh bien ! demain à la nuit tombante.

— Soit. J'irai seul.

— Je t'attendrai aux trois roches blanches. Mais qui pourra te conduire jusque-là?

— Gongarello, qui, élevé dans ce pays, connaît la montagne et tous ses sentiers.

— A demain donc, frère.

— A demain.

Toute cette conversation avait eu lieu rapidement à voix basse et à l'autre bout de la salle. Abouhadjad, entendant les cris des siens qui l'appelaient, avait redescendu l'escalier et s'était élancé dans la cour.

Alliaga se rapprocha alors du général et l'aida dans les soins qu'il donnait au capitaine Diégo.

Celui-ci revint enfin à lui ; il se rappela alors sa jactance du matin, sa défaite de la journée et tout ce qui venait de se passer ; son premier mouvement, mouvement de honte et de confusion, fut de cacher sa tête entre ses mains.

— Allons, allons, lui dit gravement le général, courage et patience ; tout peut se réparer. Rien ne vous empêche de vous faire tuer à la première occasion, et cette occasion-là arrivera plus tôt que vous ne croyez.

En parlant ainsi, don Augustin de Mexia se promenait dans la salle de l'hô-

tellerie. Il regardait de temps en temps sa montre et avait l'air de calculer.

— A quoi pensez-vous, général? lui demanda Alliaga.

— Je pense que si mes instructions de ce matin ont été exactement suivies, six cents hommes de cavalerie, commandés par Gomès de Sylva, doivent passer ce soir par Carascosa pour aller prendre position à Hueté. Dieu aidant, ils ne peuvent tarder et nous allons rire, poursuivit-il gravement. Pas un seul de cette canaille ne nous échappera!

— Dites-vous vrai? s'écria le capitaine Diégo en se levant vivement.

Sa figure pâle se colora un moment, et ses yeux brillèrent d'un éclair de joie et de vengeance.

Mais il était dit que ce jour-là serait un jour de malheur pour le pauvre capitaine et que toutes ses prévisions seraient déjouées.

On entendit dans la cour de l'hôtellerie un son de cor répété successivement sur divers points de la ville. C'était Alhamar-Abouhadjad qui rappelait et ralliait tout son monde; emmenant avec lui tout son butin, de nombreux troupeaux et les pauvres prisonniers de Barredo : il regagna en bon ordre les gorges de l'Albarracin. On entendit pendant quelque temps le son lointain du cor, répété par les échos de la montagne, puis le plus profond silence succéda aux clameurs et une vaste solitude aux scènes de pillage et de dévastation.

Tout se taisait depuis longtemps; don Augustin de Mexia ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour et appela.

Une seule voix, une voix faible, lui répondit; c'était celle du sergent Molina Chinchon.

— Que voulez-vous, mon général?

— Où est Mosquito l'hôtelier?

— Sauvé... ou caché; je le soupçonne d'être dans la grange, sous des bottes de paille.

— Appelle alors l'alguazil Cardenio de la Tromba.

— Tué, mon général, ainsi que son camarade.

— Et les soldats que tu commandais?

— Tous massacrés, général.

— Et toi?

— Blessé à leur tête!

— Dangereusement?

— J'espère que non.

— Tu en reviendras?

— Je vous le jure, mon général.

— Tant mieux! hâte-toi de te guérir.

— Je me dépêcherai.

— Et tu te rendras alors, pour quinze jours, aux arrêts.

— Oui, mon général.

Un galop de chevaux se fit entendre, au loin, du côté de la plaine.

— Ce sont eux, dit don Mexia, c'est Gomès de Sylva... mais trop tard.

— Eh! pourquoi donc? s'écria vivement Diégo, on peut encore les poursuivre.

— Non pas! non pas! répondit le prudent général; je n'irai pas me hasarder la nuit dans la montagne, qu'ils connaissent mieux que nous.

Et regardant le capitaine d'un air sévère :

— C'est assez des désastres de cette journée, il faut nous reposer cette nuit.

Un quart d'heure après, Gomès de Sylva traversait Carascosa avec son déta-

chement. Don Augustin se mit à leur tête avec Diégo Faxardo, qui se soutenait à peine sur son cheval. Pendant toute la route, le général n'ouvrit pas la bouche sur ce qui s'était passé. Mais arrivé à Hueté, il se contenta de dire aux officiers qui l'entouraient :

— A demain le combat, messieurs.

Puis se tournant vers Diégo :

— A demain votre revanche, capitaine.

VIII.

LE CAMP DES MAURES.

Le lendemain dans la journée, frey Alliaga quitta l'hôtellerie ; mais à peine à une lieue de là, il s'arrêta comme indisposé, se coucha de bonne heure, et quand tout le monde fut endormi dans la misérable posada où il avait cherché asile, il se leva et se dirigea vers la montagne, accompagné de Gongarello, qui devait le conduire, et qui, par un mouvement involontaire, se tenait toujours derrière lui.

Gongarello était dévoué, mais il avait peur, et de plus braves que lui auraient pu être intimidés la nuit dans ces montagnes sauvages et surtout dans le sentier escarpé qu'il leur fallait suivre, et qui était dangereux, même de jour. Il serpentait péniblement sur les flancs d'une montagne à pic, et à mesure qu'on s'élevait, on apercevait à sa gauche un précipice qu'on osait à peine regarder, car sa hauteur pouvait donner le vertige aux meilleures têtes.

Plus on approchait du sommet de l'Albarracin, plus l'air devenait vif et le vent impétueux. Il mugissait sourdement dans les fissures des rochers ou tourbillonnait en rafales dans l'étroit espace que parcouraient nos voyageurs. Parfois, et pour ne pas être renversés, ils étaient obligés de se retenir à des pointes de rocs ou aux liéges et aux sapins, qui, à cette élévation, commencent déjà à être rares ; sans compter que les choucas et les oiseaux de proie, que réveillait cette marche nocturne, ajoutaient par leurs cris sauvages à l'horreur de ce lieu formidable.

Enfin ils arrivèrent à un petit plateau couronné par trois cimes de rochers dont les blanches aiguilles brillaient à la lueur des étoiles. Gongarello tressaillit en entendant le bruit des armes et en voyant plusieurs hommes, couchés à plat ventre le long du rocher, se lever brusquement à leur approche.

C'étaient Alhamar-Abouhadjad et ses compagnons.

— Venez, frere, dirent-ils à Alliaga ; notre chef vous attend.

Et ils commencèrent à descendre de l'autre côté de la montagne, par un sentier non moins escarpé, jusqu'à l'entrée d'une caverne masquée par des rochers.

C'était la route à suivre pour arriver au camp, et à moins de connaître parfaitement ce passage, il était impossible de le soupçonner. Depuis cet endroit, le chemin était large et facile, et tout en marchant, Alliaga interrogea Abouhadjad sur les événements de la journée.

— Allah nous favorise, s'écria celui-ci. Ce matin, avant le lever du soleil, Yézid qui est toujours le premier sur pied et qui nous anime de ses discours et

de son courage, Yézid s'est mis en marche; nous pensions tous qu'il allait descendre sur Culla et Benazal pour attaquer le corps d'armée de Fernand d'Albayda. Nous avons aperçu son camp de loin dans la plaine, au lever du soleil.

— Et il a donné le signal? s'écria Alliaga avec crainte.

— Non, il s'est arrêté. Il a contemplé un instant les tentes de Fernand. J'étais alors, comme toujours, près de mon maître Yézid, et j'ai vu couler une larme le long de sa joue.

Et nous aussi nous étions émus! car de la plate-forme où nous étions, du côté de l'Albarracin qui donne sur la mer, nous voyions se dérouler à nos pieds les plaines de Valence.

— Campagnes que nous avons cultivées, s'est écrié Yézid, séjour de notre enfance; sol de la patrie, nous ne porterons point dans ton sein la dévastation et le pillage.

Et jetant un dernier regard, un regard de protection et d'amour sur cette terre, arrosée de nos sueurs, nous avons pris parmi les rochers la route qui tourne du côté de l'Aragon. Là était le second corps d'armée commandé par le brigadier Gomara, qui, parti depuis quelques jours de Checa, devait se lier, par sa gauche, avec les troupes de don Fernand, et par sa droite à l'armée principale, commandée par don Augustin de Mexia, lequel devait, ce matin, se mettre en marche de Hueté pour faire sa jonction avec don Gomara.

— Je le sais, je le sais, dit Alliaga avec impatience. Eh bien?

— Eh bien, don Gomara et ses troupes, ne nous supposant pas l'audace de les attaquer, dormaient, je crois, dans leurs quartiers, quand les cris d'Allah et le feu de la mousqueterie les ont réveillés. Ils ne nous croyaient ni armes ni munitions, mais les soldats de Diégo nous en avaient fourni la veille; ils ne nous croyaient ni courage, ni connaissances militaires, mais nous sommes du sang des Abencerages et nous étions commandés par Yézid!

Pendant que nous les attaquions l'épée à la main et de près, ces Espagnols, nos maîtres et nos bourreaux, les couleuvrines et les fauconneaux que nous avions traînés avec nous, et que nous avions établis en batterie de l'autre côté de leur camp, tonnaient au-dessus de leur tête et les foudroyaient. C'était la justice céleste, elle venait d'en haut.

Ils ont voulu nous les reprendre, ces canons qui leur appartenaient, et quatre fois ils sont montés à l'assaut en gravissant les rochers; mais nous étions là! continua Abouhadjad avec l'exaltation de la vengeance et du triomphe; quatre fois nous les avons précipités de ces remparts de granit que le ciel nous a donnés et qu'il a élevés pour nous!

Ah! poursuivit le Maure avec un éclat de rire, si vous les aviez vus rouler jusqu'au fond du ravin où ils n'arrivaient que par fragments! si vous aviez vu leur chef Gomara, après deux heures de résistance acharnée, repoussé de rocher en rocher, attaqué corps à corps par Yézid!.. Yézid lui-même, le fils des Abencerages, le sang des rois maures, Yézid, mon maître et mon roi, qui, aux yeux de tous, et sur ce rocher élevé, l'a frappé de son épée, pendant que les échos de la montagne répétaient : Allah! Allah! Gloire à Yézid! Gloire aux Abencerages!

Ah! c'est un beau jour que celui-là, s'écria le Maure transporté de joie, et je peux mourir maintenant! J'ai vu couler assez de sang espagnol.

— Et don Augustin de Mexia? demanda Alliaga avec inquiétude.

— Leur général en chef, ce guerrier si vaillant, si habile, si expérimenté, à ce qu'ils disent tous... nous avons entendu le son de ses tambours, les fan-

fares de sa cavalerie... nous avons vu de loin gravir ses colonnes, pendant que Yézid, ralliant nos soldats, les rangeait sur une esplanade qui dominait la montagne, notre artillerie sur les flancs, six mille hommes en bataille et douze cents arquebusiers retranchés derrière les rochers; nous l'attendions, ce grand capitaine, et comme les Maures, nos ancêtres, nous l'avons, par nos cris, défié au combat; il ne l'a pas accepté.

— En vérité!

— Il a contemplé longtemps notre position, et au lieu de nous attaquer, il a tourné du côté de Checa, nous laissant maîtres de tout ce versant de la montagne et de la grande route de Valence à Madrid.

— Quoi! il s'est éloigné!

— Oui! s'écria fièrement Abouhadjad, ses soldats étaient plus nombreux du double et il a fui devant nous.

Alliaga n'en croyait rien, et la retraite du général espagnol lui inspirait de vives inquiétudes. Augustin de Mexia n'était pas homme à battre en retraite, sans motif, et Alliaga avait raison.

En apprenant le nouvel échec que venait d'éprouver un de ses lieutenants; en voyant la forte position occupée par les rebelles, le vieux général avait compris qu'on ne l'enlèverait pas de front sans des pertes considérables; que peut-être même le succès de l'attaque pourrait être douteux, et fidèle à sa maxime: Attendre pour arriver plus vite, il avait préféré quelques jours de marches pénibles pour tourner la montagne et prendre ses ennemis à revers, pendant qu'il donnait à Fernand d'Albayda l'ordre de les aborder de son côté et de les mettre ainsi entre deux feux.

Ces manœuvres devaient nécessairement donner aux Maures quelques jours de repos, et la confiance d'Abouhadjad et de ses compagnons redoublait la terreur d'Alliaga.

En discourant ainsi, ils approchaient du camp des Maures, où régnait la plus active surveillance, car sur leur chemin, de nombreuses sentinelles se montraient de distance en distance et criaient:

— Qui vive?

— Ami! répondait l'escorte d'Alliaga.

Ils traversèrent le camp, arrivèrent à une tente où, malgré l'heure avancée de la nuit, brillait encore de la lumière, et quelques instants après, les deux frères étaient dans les bras l'un de l'autre.

— C'est toi que je revois! s'écria Yézid en le pressant sur son cœur.

Alliaga, ému jusqu'aux larmes, lui rendait ses caresses et jetait un regard triste et douloureux sur les traits pâles et souffrants de son frère, sur les objets qui l'environnaient, sur cette tente en lambeaux qui lui servait d'abri, sur la natte de paille qui formait sa couche.

— Ah! s'écria Yézid en devinant sa pensée, je ne suis plus ici dans le Val-Paraiso, dans le paradis terrestre. Mais mon sort est encore digne d'envie, mon frère, si je combats pour la religion et la liberté. Si la récompense n'est pas sur cette terre, elle ne manquera pas pour cela, dit-il en levant les yeux au ciel. Dieu me réunira enfin à tous ceux que j'aime! Et voyant la douleur de Piquillo, il commence déjà, s'écria-t-il, puisqu'il me permet de voir et d'embrasser mon frère bien-aimé. Qui t'amène, Piquillo?

— Tes dangers.

— C'est pour cela que tu t'exposes? Quoi! tu ne m'apportes pas des nouvelles d'Aïxa et de mon père?

— Je vais en chercher; je vais par l'ordre du roi, qui les rappelle de l'exil, les prendre à Valence et les ramener à Madrid. Mais parlons de toi, de toi d'abord. Delascar d'Albérique, notre père, m'avait confié, avant son départ, des valeurs pour plus de deux millions de réaux. Elles devaient être remises au duc de Lerma comme le prix d'une promesse à laquelle il a manqué. Je te les apporte, je te les rends.

— Merci pour nos compagnons qui en auront grand besoin.

Alliaga continua:

— J'ai appris tes exploits et tes triomphes, j'en ai été presque témoin et j'en suis fier. Mais pour être retardée, ta perte n'en est pas moins certaine. Augustin de Mexia n'est pas homme à abandonner sa proie. Il a juré de vous exterminer.

— Soit! Son serment pourra lui coûter cher à tenir.

— Et des deux côtés ce sera du sang inutilement versé. Car j'ai la certitude que, sous peu, notre roi Philippe aura changé de conseillers; que bientôt le duc de Lerma sera renversé; que l'édit contre les Maures sera révoqué; que toi et mon père vous pourrez rentrer dans vos biens, et nos frères dans leur patrie.

— Que me dis-tu là! s'écria Yézid stupéfait et sur quel espoir peux-tu fonder de pareilles chimères?

Alliaga lui raconta alors la passion ardente, délirante du roi pour leur sœur Aïxa.

Il lui expliqua le message dont il était chargé.

Sa Majesté Philippe III, roi d'Espagne, voulait épouser secrètement, mais en légitime mariage, Aïxa d'Albérique, la fille et la sœur du Maure.

Yézid pouvait à peine croire ce qu'il entendait.

— Le roi exige seulement qu'elle reçoive le baptême, continua Alliaga.

— Y consentira-t-elle? demanda Yézid après un instant de silence.

— Ce que j'ai fait pour sauver tes jours et les siens, répondit frey Alliaga avec un douloureux soupir, Aïxa refusera-t-elle de le faire pour délivrer une nation entière, pour racheter tous ses frères de l'exil, de la misère ou de la mort?

— Oui, c'est possible. Mais épouser le roi, qu'elle n'aime point! dit Yézid d'un air rêveur; crois-tu qu'elle consente à ce sacrifice?

— Qui l'en empêcherait? s'écria vivement Alliaga, qui devint pâle et tremblant. Connais-tu quelques motifs qui pourraient s'y opposer? Dernièrement n'était-elle pas décidée, tu l'as vu toi-même, à donner ses jours, et plus encore... son honneur même, pour que ce fatal édit ne fût pas signé. Eh bien! ne vaut-il pas mieux être la femme que la maîtresse d'un roi?

— Oui, répondit Yézid, le malheur est préférable à la honte, et quels que soient les sentiments d'Aïxa...

— Les connais-tu?

— Non, mais je suis persuadé maintenant, comme toi, qu'elle acceptera.

— N'est-il pas vrai! s'écria Piquillo avec joie; et alors crois-tu que le roi puisse rien refuser à celle qu'il aime? penses-tu qu'il veuille la placer sur le trône et laisser ses frères dans l'exil? Non, non, je te l'ai dit, dans quelques jours tout sera changé. Le vaisseau que le roi a fait envoyer à la poursuite d'Aïxa l'aura ramenée à Valence, et moi, je la conduirai à Madrid, où l'attend son royal époux. A notre arrivée, le duc de Lerma proposera lui-même la révocation de l'édit qui nous a proscrits; il le signera, ou l'ancien favori sera renversé et brisé.

— Tu dis vrai! répondit Yézid.

— Ainsi donc, frère, continua Alliaga avec chaleur, tâche seulement de ga-

gner du temps, c'est tout ce que je te demande. Évite des combats dont la chance peut être douteuse et dont le résultat serait à coup sûr inutile.

Je crains les forces et l'adversaire redoutables qui te menacent; mais quand tu aurais la certitude de l'accabler, préfère la guerre des montagnes. Laisse-toi poursuivre de rocher en rocher. Cherche plutôt à l'épuiser qu'à le combattre; à le fuir qu'à le vaincre. Me le promets-tu?

— Oui, frère, je reconnais la prudence de tes conseils; je les suivrai, si je le peux.

— Et moi je te promets de vous venir en aide le plus tôt possible, et sitôt mon retour à Madrid, d'employer tout mon crédit auprès du roi pour qu'Augustin de Mexia suspende ses opérations et qu'une trêve soit signée entre vous. Le reste nous regarde, Aïxa et moi. Voilà, frère, ce que j'avais à te dire.

— Merci, merci, notre sauveur. Mais voudrais-tu déjà me quitter?

— Pour te servir et ne pas perdre un moment.

— Attends du moins le jour. Tu n'as rien à craindre, nous sommes maîtres de la route de Valence, et je te conduirai moi-même jusqu'à nos derniers postes.

Les deux frères passèrent quelques heures dans les doux épanchements de la plus vive et de la plus tendre amitié. Yézid ne parlait pas de la reine, pas plus que Piquillo d'Aïxa. Mais tous deux avaient aimé, tous deux aimaient encore! sans s'être jamais rien avoué, chacun d'eux comprenait que son frère était malheureux, et la souffrance de l'un ajoutait à l'amitié de l'autre.

Enfin le jour commença à paraître et les deux frères se disposaient à partir. Il sembla à Yézid qu'une certaine rumeur, un mouvement inusité régnait dans le camp. On courait, on s'interrogeait.

— C'est lui... tu en es sûr... tu l'as vu?

— Regarde toi-même. Le voilà qui se dirige vers la tente du général.

— En effet un groupe de soldats entourait un jeune Maure pâle, exténué, auquel on faisait fête, et dont chacun cherchait à serrer la main. Il s'avançait ou plutôt il se traînait à la rencontre de Yézid et d'Alliaga, qui tous deux poussèrent à l'instant le même cri :

— Pedralvi!

C'était lui, qui avait voulu s'élancer dans leurs bras, et qui venait de tomber sans connaissance à leurs pieds.

On le transporta dans la tente d'Yézid; les soins qu'on lui prodigua le rappelèrent à la vie, lui rendirent ses forces, et il lui fut enfin possible de répondre aux questions dont l'accablaient les deux frères.

— Aïxa, mon père...

— Que sont-ils devenus?

— Tu étais embarqué avec eux.

— Tu ne devais pas les quitter.

— Tu me l'avais juré.

— Et Dieu sait, s'écria Pedralvi en levant les yeux au ciel, si j'ai tenu mes serments. Je viens vous rendre compte de ma mission, mon maître, dit-il à Yezid d'un air sombre, et vous jugerez si votre serviteur a pu mieux faire.

Vous n'étiez pas là quand votre pere, et la senora Aïxa, et ses femmes, et Juanita, ma fiancée à moi, et tous ceux de votre maison ont mis le pied sur ce vaisseau qui devait nous emporter loin de l'Espagne, c'était une scene de désolation et de douleur que je ne puis vous rendre, et que bientôt devaient suivre d'autres scènes plus terribles encore.

Nos compagnons ne pouvaient détacher leurs yeux des rivages de l'Andalousie et leur envoyaient encore un dernier adieu. Mais quand ils eurent perdu de vue cette terre chérie, quand il ne fut plus possible de l'apercevoir, femmes et enfants se mirent à pleurer, et moi aussi, mon maître, car je venais de quitter ma patrie et je vous y laissais.

Le premier jour, le seigneur Albérique et Aïxa ne voulurent point sortir de leur cabine. Je veillai à ce que rien ne leur manquât, pour qu'ils ne s'aperçussent pas encore de l'exil et qu'ils pussent se croire dans leur habitation de Valence ou du Val-Paraiso. J'examinai notre vaisseau, *le San-Lucar,* qui était lourd et pesant; il marchait mal, et même il était en assez mauvais état.

On n'avait pas pu trouver mieux, et Giampiétri, le capitaine avec qui vous aviez traité et que je connaissais de longue main, était un brave et honnête homme. Je ne fus pas aussi satisfait de son équipage. Ils étaient nombreux, car il avait pris une vingtaine de matelots; c'était plus qu'il ne fallait pour faire manœuvrer un bâtiment de petite dimension tel que le nôtre.

Je lui en fis l'observation.

Il me répondit qu'il n'avait d'abord demandé que dix hommes d'équipage et qu'il s'en était présenté vingt pour le même prix; que c'était un nommé Géronimo, un contre-maître, qui les avait engagés et qui en répondait.

— A la bonne heure, lui dis-je, mais leur mine ne me plaît guère, et on les prendrait plutôt pour des bandits de la sierra que pour des gens de mer.

Je remarquai en outre qu'ils étaient sans expérience, fort gauches à la manœuvre et surtout paresseux et ivrognes; dès le premier jour, plusieurs d'entre eux s'étaient grisés.

— Déjà!.. leur avait dit brusquement un de leurs compagnons. Il n'est pas temps encore.

Cette voix m'avait fait tressaillir, et j'ignorais pourquoi. Elle ne m'était pas inconnue; il me semblait l'avoir déjà entendue plusieurs fois dans des circonstances importantes; mais celui qui parlait ainsi m'était totalement étranger; ses traits assez beaux, mais durs et ignobles, n'avaient jamais frappé mes yeux.

Je l'avais vu causer plusieurs fois dans la journée avec un Maltais nommé Marco, un ouvrier du port sur lequel je ne pouvais avoir le moindre doute, car celui-là était généralement connu pour un mauvais sujet.

— Quel est cet homme qui te parlait tout à l'heure? demandai-je au Maltais.

— Géronimo, le contre-maître, celui qui m'a engagé et qui répond de moi.

— Et qui me répondra de lui?

— Moi, répliqua le Maltais d'un air insolent qui ne me plut pas, et j'eus envie de le jeter à la mer! mais cela aurait fait quelque bruit et dérangé peut-être la senora Aïxa; j'attendis donc patiemment. Toute la nuit cependant je fus sur pied et je surveillai.

Le lendemain, la senora Aïxa consentit à prendre l'air sur le pont. Elle y était depuis quelques instants, appuyée sur le bras de Juanita et lui parlant de vous, messeigneurs, de son frère Yézid et de son frère Piquillo, quand tout à coup je vis la senora tressaillir, pâlir et rentrer vivement dans son appartement. Je me permis de la suivre et de lui demander ce qu'elle avait.

— Une terreur panique, répondit-elle, et dont j'ai honte. Pendant que j'étais sur le pont, j'ai vu passer rapidement à quelques pas de moi un matelot qui allait à la manœuvre.

— Je n'ai vu qu'un nommé Géronimo, lui dis-je.

— C'était lui sans doute, continua-t-elle, et j'ai cru rencontrer quelque res-

semblance entre ses traits et ceux d'un bandit au pouvoir duquel je me suis trouvée pendant quelques instants.

— Qui donc! lui demandais-je.

— Un ennemi mortel de Piquillo, un nommé Juan-Baptista Balseiro.

A cet endroit du récit, Alliaga sentit une sueur froide couler sur son front.

IX.

LES MAURES DANS L'EXIL.

— Juan-Baptista Balseiro? dit Alliaga à Pedralvi; es-tu bien sûr que c'était ce nom?

— Eh oui! reprit brusquement Pedralvi; mais ne voulant pas effrayer la senora, je traitai ses craintes de chimériques, quoique au fond du cœur elles ne me semblassent que trop légitimes; elles m'expliquaient l'effet qu'avait produit sur moi la voix de ce bandit, que j'avais rencontré deux fois seulement dans ma vie et toujours sans le voir : dans notre enfance, un soir, à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, pendant que j'étais sur le chaperon du mur, et lui dans la rue; et plus tard, quand, déguisé en alguazil, il nous arrêta, la nuit, dans les montagnes de Tolède.

Décidé cette fois à connaître ses desseins et à en finir avec lui, je le cherchai des yeux sur le vaisseau, et je n'aperçus ni lui ni Marco le Maltais.

— Ils sont, me dit le capitaine Giampiétri, occupés à nettoyer ma cabine.

J'y descendis. Je ne trouvai que Marco. Mon air avait sans doute quelque chose de mauvais, car il pâlit en me voyant, et moi, allant droit au fait, je tirai un pistolet de ma ceinture et le lui posant sur la poitrine,

— Il faut me dire ici la vérité : ton contre-maître Géronimo n'est autre que Juan-Baptista Balseiro, le bandit que réclame depuis longtemps la justice.

— C'est vrai, répondit le Maltais en tremblant; car il était lâche.

— Quels sont ses desseins? réponds à l'instant, ou je fais feu.

— Lui et ses compagnons veulent piller ce vaisseau, qu'ils supposent chargé des trésors de la famille d'Albérique.

— Où est-il en ce moment?

Le Maltais n'osait répondre, mais il m'indiquait de l'œil une seconde cabine où le capitaine Giampiétri serrait son or et ses papiers.

Je me dirigeais de ce côté, une porte s'ouvrit brusquement. Un homme parut, je tirai. Il tomba. Ce n'était pas Juan-Baptista, mais un de ses gens. Ils étaient deux.

Profitant du moment où j'étais désarmé, le Maltais me saisit par derrière, pendant que Balseiro, me sautant à la gorge, m'étreignait de ses bras nerveux. Quoique seul contre eux, je résistais, j'appelais du secours, et déjà le capitaine Giampiétri accourait à mon aide, quand Juan-Baptista, qui m'entraînait vers l'escalier, cria d'une voix de Stentor :

— A nous, compagnons! voici le moment, levez-vous!..

En un instant tout l'équipage, ou plutôt ce ramas de bandits, nous avait saisis, moi et le malheureux Giampiétri, et nous avait lancés à la mer.

Yézid et Piquillo poussèrent un cri d'effroi.

— Moi, ce n'était rien, continua l'intrépide Pedralvi, mais mon pauvre maître!..

— Mon père! murmura Yézid avec désespoir.

— Et Aïxa! s'écria Alliaga.

— Restée, ainsi que Juanita, au pouvoir de ces pirates, de ces brigands... répondit Pedralvi avec un mugissement de rage. Que le Dieu de nos pères leur soit en aide! lui seul peut les défendre.

— Et toi, Pedralvi, toi, s'écria Yézid en pressant les mains du fidèle serviteur, qu'es-tu devenu?

— Moi, plongé dans l'abîme et bientôt revenu à la surface des flots, je voyais s'éloigner et fuir à l'horizon *le San-Lucar*, ce vaisseau qui emportait tout ce que j'aimais!.. Dans mon désespoir, dans mon délire, je blasphémais!.. je poussais des sanglots de douleur et de rage, et des cris qui se perdaient dans le tumulte des vagues.

On venait de m'enlever la moitié de ma vie, et celle qui me restait ne valait pas la peine d'être défendue contre les flots. Le pauvre Giampiétri, entraîné loin de moi, avait déjà disparu, et à l'immensité je n'apercevais rien que des vagues, partout des vagues, dont le bruissement uniforme murmurait à mon oreille : il faut mourir!

Pas une planche, pas un débris, pas une pointe de rocher! J'étais à vingt lieues du rivage, en pleine mer! seul avec Dieu! et avec vous, mon maître Yézid; avec vous, Piquillo, mon premier ami, qui ne pouviez plus m'entendre et que pourtant j'appelais encore!

Enfin, décidé à mourir, je cessai de disputer mes jours; mes bras ne me soutinrent plus à la surface des flots, et je descendis dans l'abîme en levant mes yeux vers le ciel.

En ce moment le soleil brillait de tout son éclat; le soleil de l'Andalousie, dont les feux étincelaient sur la mer et dont j'apercevais encore les rayons à travers les eaux transparentes qui venaient de se refermer sur ma tête. Vous le dirai-je? cette douce lumière, ce soleil si beau à voir, et que je contemplais pour la dernière fois, rappela en moi le désir de la vie et le regret de la quitter.

— Oui, m'écriai-je, je ne m'abandonnerai pas lâchement à mon désespoir. Je défendrai mes jours jusqu'au bout, et peut-être le ciel me viendra-t-il en aide... il le doit. Il doit me laisser vivre, ne fût-ce que pour venger un jour Juanita et mes maîtres, et pour punir leurs meurtriers.

Ranimé par cette idée, je me mis à nager avec vigueur. De quel côté? je l'ignore. Je ne pouvais me guider ni me diriger, et mes efforts m'éloignaient, peut-être, du rocher ou du banc de sable qui pouvait me sauver. Pendant six heures je luttai ainsi contre la mort. Oui, six heures au moins, car le soleil, qui dardait d'abord ses rayons au-dessus de ma tête, descendait maintenant dans la mer; mes forces épuisées, ma respiration haletante, me disaient que tout était fini pour moi, et qu'il fallait succomber.

Vingt fois déjà le courage avait été près de m'abandonner... Une espèce de délire ou de vertige me soutenait seul alors... Je n'avais plus ma raison et je luttais toujours, par instinct ou par rage.

D'étranges apparitions passaient devant mes yeux. C'était un port facile qui s'offrait à mes regards; un sable fin et doux qui m'invitait à me reposer; des plaines verdoyantes, des arbres touffus qui m'offraient leurs ombrages; saisi de joie, je m'avançais haletant, et tout disparaissait devant moi!

Enfin, sur le soir et vers les derniers rayons du jour, il me sembla entendre

le sillage d'un vaisseau, les cris des matelots, le bruit des cordages, le vent soufflant dans les voiles.

Encore un fantôme ! me disais-je, le fantôme d'un navire qui se dresse devant moi sur les flots ! Je rêvais que des hommes et des femmes amoncelés sur un bâtiment me regardaient et me montraient du doigt ; je rêvais qu'on me jetait un câble, un cordage : que je venais de le saisir, et puis, comme à l'ordinaire, cette fois encore, tout disparut. Je ne vis, je ne sentis plus rien. Je m'étais évanoui.

Quand je revins à moi, j'étais sur le pont d'un navire. Des compatriotes, des Maures m'entouraient ; des femmes me prodiguaient des soins. Juanita, Aïxa, d'Albérique ! m'écriai-je. Personne ne répondit à ces noms. Ils n'étaient pas là. J'étais loin d'eux !

J'avais été recueilli par un bâtiment espagnol qui faisait voile pour l'Afrique, ayant à son bord nos amis et nos frères que l'on conduisait en exil.

Et maintenant (ce que vous ne croirez pas), c'est que la longue agonie, c'est que la mort à laquelle je venais d'échapper devait être moins effroyable que les horreurs dont j'étais destiné à être le témoin. Oui, j'ai vu nos compagnons privés d'air et de nourriture, entassés comme des troupeaux dans des lieux infects ; j'ai vu l'enfant qui avait l'audace de se plaindre, la femme qui osait gémir, frappés et déchirés par le fouet des bourreaux ; j'ai vu le mari ou le père qui tentait de les défendre, massacré sans pitié, et son sang rejaillir sur les siens ; j'ai vu de jeunes filles, dont la beauté avait quelques instants désarmé les meurtriers, regretter la vie qu'on leur avait laissée et appeler la mort ! elle ne se faisait pas attendre, elle arrivait ! mais trop tard encore ! Elle arrivait au milieu des railleries et des outrages les plus infâmes !

J'ai vu tous ces forfaits, répéta Pedralvi avec rage, et je n'ai pu les empêcher, je n'ai pu les punir.

Vous pensez peut-être que c'était assez de tortures, assez d'opprobre, assez de carnage ; que le ciel se lasserait de nous accabler, que les bords africains nous offriraient un refuge. Non ; l'œuvre des chrétiens n'était pas encore achevée ! tous les fléaux s'entendaient avec eux et devaient leur venir en aide.

On nous débarqua aux environs d'Oran, à Canastal. Nous nous trouvâmes six mille, hommes, femmes et enfants, que l'on avait jetés sur la plage aride et déserte, sans vivres, sans armes, presque sans vêtements.

Les vaisseaux espagnols s'étaient éloignés, la nuit était venue. Tombant de fatigue, de froid et de faim, nous cherchions vainement un abri ; nous implorions le ciel !.. Il fut sourd à nos prieres, et l'Arabe du désert fut le seul qui nous répondit.

Descendus des montagnes, le Kabyle et le Bédouin vinrent nous piller et nous égorger, nous leurs frères, nous les fils d'Ismaël, nous qui leur demandions secours et protection, et qui, sous le bernous de l'Africain, retrouvions encore le cœur des Espagnols.

Ah ! que cette nuit fut affreuse ! Entendre leurs cris de joie et de carnage, voir massacrer des femmes et des enfants, et n'avoir pour les défendre d'autres armes que les cailloux de la plage !

Le lendemain, la moitié des nôtres avait perdu la vie, et ne pouvant rester sur ce sol inhospitalier, il fallut tenter de gagner Alger, où un prince musulman promettait de nous accueillir.

Vous dirai-je nos nouveaux désastres pendant cette marche, ou plutôt pendant ce cortége funèbre ? A chaque instant un de nos frères tombait epuisé par

ses blessures, un autre par la fatigue, celui-ci par la faim, par la soif, par des journées brûlantes et par des nuits glacées. Et chaque soir, quand nous faisions halte, les Arabes du désert venaient choisir leurs victimes et égorger ce troupeau qui ne pouvait se défendre (1).

Nous voulions en vain nous dérober à leurs poursuites. Il était trop facile de suivre notre trace : elle était indiquée par les cadavres qui jonchaient la route et trahissaient notre passage. Enfin nous approchions d'Alger, nous n'avions plus qu'un jour de marche.

De tant de malheureux, trente seulement avaient survécu. La dernière nuit, le yatagan des Bédouins en immola plus de la moitié; le reste eut à peine la force de se traîner quelques lieues plus loin; une pauvre mère qui se sentait mourir me tendit son enfant qu'elle n'avait plus la force de tenir. Je le reçus dans mes bras, où quelques instants après il expira!

Dans ce moment on apercevait de loin les portes d'Alger.

J'y entrai... j'y entrai seul!

Pedralvi cacha sa tête dans ses mains. Yézid et Piquillo, glacés d'horreur, l'avaient écouté sans l'interrompre.

Le Maure continua après un instant de silence :

— A Alger, ce fut différent. Là règne le vrai Dieu, et parmi les croyants, parmi nos frères, je trouvai secours et protection. Tous les négociants avec qui nous avions été en relations, Muley-Hassan, Benhoud, Benahad, me parlaient de vous, mon maître Yézid, et de votre père; ils voulaient tous me garder avec eux, me donner du travail, un emploi; ils m'offraient un sort brillant. Je refusai, car vous étiez resté ici à vous battre contre les Espagnols; je voulais revenir près de vous.

J'avais beau m'informer à tous les patrons ou capitaines de navire; personne n'avait rencontré en mer *le San-Lucar*, personne ne pouvait me donner de nouvelles de votre père, ni de sa fille, ni de Juanita.

Mais en revanche, chaque jour nous apportait le récit de nouveaux crimes. Parmi ceux qui, comme nous, avaient été transportés en Afrique, plus de cent mille hommes avaient, dit-on, succombé (2). Le capitaine Giuseppe Campanella, trouvant son vaisseau trop chargé, avait fait jeter à la mer une partie de son bagage.

Ce bagage, c'étaient nos frères!

C'est ce même Campanella qui, après avoir promis à Zarha-Hakkam la grâce

(1) Le sort de la plupart de ceux qui touchèrent à la côte de Barbarie ne fut pas moins déplorable. A peine eurent-ils débarqué sur ce rivage stérile, inhospitalier, qu'ils furent attaqués par les Arabes-Bédouins, espèce de voleurs sauvages qui habitent sous des tentes et ne vivent que de chasse et de butin. Les Maures, sans armes, embarrassés de leurs femmes et de leurs enfants, furent souvent pillés par ces barbares, qui les assaillaient avec des corps nombreux, forts quelquefois de cinq ou six mille hommes. Aussi souvent que les Maures essayèrent de leur résister avec des pierres et des frondes, leurs seules armes, aussi souvent ils furent presque tous moissonnés par le fer. Beaucoup d'autres aussi périrent de fatigue et de faim, ou par l'inclémence de l'air, dont ils ne purent se garantir pendant les longues et pénibles marches qu'ils entreprirent à travers les brûlants déserts de l'Afrique, pour atteindre Mostaganem, Alger et d'autres places où ils espéraient qu'on leur permettrait de se fixer. En effet, peu de Maures parvinrent jusqu'à ces places, puisque, de six mille hommes qui se mirent en marche de Canastal, ville située aux environs d'Oran, pour se rendre à Alger, un seul, nommé *Pedralvi*, eut le bonheur d'échapper. (Watson, tom. II, liv. IV, pag. 81 et 82.)

(2) De ceux qui furent transportés en Afrique la mort dévora plus de cent quarante mille hommes dans un espace de quelques mois. Fonseca, pag. 284.

de son père moyennant un prix infâme, montra un instant après à la malheureuse fille le vieillard pendu à la grande vergue de son vaisseau (1)!

Et les Espagnols prétendent qu'ils ont un Dieu! et ce Dieu, qui permet de telles atrocités, ils veulent que nous l'adorions!.. jamais! jamais! s'écria Pedralvi; et, continua-t-il en passant sur son front sa main contractée par la rage, il me tarde d'effacer avec leur sang ce baptême qu'ils m'ont infligé malgré moi.

Oui, maître, dit-il en regardant Yézid, j'ignore si les maux que j'ai soufferts, si les forfaits dont j'ai été témoin ont changé ma nature, mais la mienne à présent, c'est la vengeance, c'est pour elle seule que j'existe.

J'ai juré au Dieu de nos pères et au Dieu des chrétiens d'immoler, de ma main, les premiers auteurs de nos maux : le grand inquisiteur Sandoval, l'archevêque de Valence Ribeira et le duc de Lerma! C'est là ma mission, je n'en ai pas d'autre, et je la remplirai! Après cela, je serai content. Allah pourra me rappeler à lui.

— Ami, ami, lui dit Yézid en cherchant à le calmer, toi que j'ai connu si bon et si généreux, c'est le délire, c'est la fièvre qui t'égare encore.

— Cette fièvre-là ne me quitte plus. En apprenant que le capitaine Giuseppe Campanella allait mettre à la voile pour retourner en Espagne, je me suis présenté à lui en qualité de domestique. Je lui ai raconté... que sais-je!.. que, né dans la Biscaye, je voulais y retourner au risque de me faire pendre, si j'étais reconnu et si ma ruse était découverte.

Débarqué près de Murviedro, où il devait plus tard venir reprendre un chargement, il y a laissé son vaisseau; son dessein était de se rendre à Madrid, pour y voir le duc de Lerma et Sandoval, leur rendre compte de sa conduite et solliciter de la cour quelque récompense!

— Et alors tu l'as quitté? demanda Piquillo.

— Non, nous avions auparavant des comptes à régler ensemble.

— Comment cela?

— Ce matin il a traversé la sierra de l'Albarracin avec moi, son domestique, qui portais ses bagages, et pendant qu'il se reposait et déjeunait sur l'herbe, il m'a ordonné d'un ton impérieux de mettre ses armes en état et de les nettoyer, attendu, disait-il, que l'on pouvait rencontrer quelques-uns de ces misérables révoltés.

J'ai obéi, et quand la lame de son épée a été bien brillante, quand ses pistolets ont été chargés par moi :

— Capitaine, lui ai-je dit, vous vous rendiez à Madrid pour demander la récompense que vous méritez?

— Oui certes.

— Vous l'obtiendrez sans aller à Madrid.

— Qu'est-ce à dire?

— Que le jour de la justice est arrivé pour vous. Si votre Dieu et vos inquisiteurs ne savent pas punir, c'est moi, c'est un Maure, qui me chargerai de ce soin.

Lui mettant alors le genou et le pistolet sur la poitrine, je lui rappelai nos frères précipités par lui dans les flots; Zarha déshonorée et son père immolé; je lui racontai le serment que j'avais fait concernant l'inquisiteur, l'archevêque et le duc de Lerma.

— Mais comme il peut encore se passer du temps, ajoutai-je, avant que ce

(1) Fonseca, pag. 285.

serment soit accompli, je jure d'ici là, en attendant et pour prendre patience, de tuer un Espagnol par jour. Je commencerai par vous, capitaine.

Ce que j'ai fait.

— Tu l'as tué! s'écria Alliaga.

— Sans pitié, sans remords, comme un chien! ou plutôt comme un tigre!

Pedralvi achevait à peine ce récit, qu'Alhamar-Abouhadjad se présenta devant son général.

On venait d'arrêter un personnage qui paraissait d'une haute importance, car il était dans un riche carrosse, traîné par quatre mules et accompagné d'une nombreuse escorte, qu'on avait tuée ou dispersée.

Ce grand personnage venait de Valence et avait l'air de se rendre à Madrid. Ignorant les événements de la veille, et croyant toujours cette partie de la montagne où passait la grande route au pouvoir des troupes d'Augustin Mexia, il s'y était hasardé sans crainte, et son étonnement avait été aussi grand que son effroi en se voyant entre les mains des Maures.

On avait saisi tous les papiers que renfermait sa voiture. Alhamar remit à Yézid et à Piquillo un vaste portefeuille. Quant au voyageur inconnu, qui avait refusé de se nommer, on l'amenait devant le général.

Un des rideaux de la tente se souleva, et Piquillo resta immobile de surprise.

— Le grand inquisiteur Sandoval! s'écria-t-il.

A ce nom, Pedralvi bondit comme un chacal en poussant un hurlement de joie, et, les yeux pleins de sang, la bouche béante, il ne quitta plus du regard la proie qu'il dévorait d'avance.

X.

LE PORTEFEUILLE DU GRAND INQUISITEUR.

Le grand inquisiteur était pâle et ne marchait point d'un pas très-ferme. Les discours qu'il avait entendus, en traversant le camp des Maures, n'avaient, pour lui, rien de rassurant.

A la seule vue de sa robe de moine, chacun voulait le massacrer, et Alhamar-Abouhadjad, son guide et son protecteur, le défendait d'une manière qui l'effrayait beaucoup.

— Vous voulez le tuer, disait-il froidement aux assaillants, on ne vous en empêche pas et on ne vous dit pas le contraire; mais, auparavant, il faut que le général l'interroge.

Quelques pas plus loin, d'autres criaient encore :

— Mort au moine!

— Un peu de patience, répétait Abouhadjad, attendez seulement que le général lui ait parlé.

Sandoval n'était donc pas pressé d'avoir son entretien avec Yézid, et le trouble qu'il éprouvait en entrant dans la tente l'empêcha d'abord de voir frey Alliaga, qui se tenait à l'écart.

Un autre incident, d'ailleurs, attira bientôt son attention.

— Vous le voyez, s'écria Pedralvi, le Dieu de nos pères approuve et bénit mon serment, puisqu'il vient me livrer ma première victime.

Et avant que Yézid eût pu l'arrêter, il s'élança sur Sandoval, qu'il saisit par sa robe.

— Bourreau de nos frères, ton arrêt est porté et je viens l'exécuter!

De l'autre main, et d'un mouvement aussi prompt que la pensée, il tira son poignard et frappa. Mais Alliaga, qui était derrière le grand inquisiteur, se précipita au-devant du coup et le para avec son bras. Le sang jaillit à l'instant, et Yézid poussa un cri de terreur.

— Ce n'est rien, dit froidement Alliaga à son frère et à Pedralvi épouvantés.

Puis, ramassant le poignard que dans son effroi ce dernier venait de laisser tomber :

— Je prie seulement Pedralvi de m'écouter.

— J'ai fait un serment, et je dois le tenir, car j'ai juré par le sang de nos frères...

— Et moi, par le mien, répondit Alliaga en montrant son bras ensanglanté, je te supplie de renoncer à ta vengeance.

Pedralvi ne répondit pas.

— Veux-tu donc te rendre toi-même aussi coupable que ceux que tu as juré de punir? veux-tu commettre les crimes que tu leur reproches?

— Se venger n'est pas un crime, c'est justice! et si tu avais été, comme moi, témoin du massacre de nos frères, si tu pensais à ceux qui nous entourent et que l'on menace encore...

Alliaga vit bien que le Maure ne comprendrait jamais son dévouement ni la sainte loi qui ordonne de pardonner à ses plus cruels ennemis. Il eut recours alors à un autre moyen et lui dit :

— C'est parce que je pense à nos frères que je demande les jours de cet homme. Sa mort, quoi que tu en dises, est un crime, un crime inutile, tandis que, lui vivant, il peut nous servir.

— A quoi? demanda brusquement Pedralvi.

— D'abord, comme otage!

— C'est vrai! s'écria vivement Yézid; ses jours rachèteront ceux de nos frères...

— Et feront suspendre les persécutions du saint-office, ajouta Alliaga, ne fût-ce que par crainte des représailles.

— Ah! traître! murmura Sandoval.

— Traître! répliqua Pedralvi avec colère; un traître qui te sauve! Ah! si vous n'aviez jamais usé envers nous que de pareilles trahisons!

— Tu consens donc à ce que je te demande? poursuivit Piquillo; tu renonces à ta vengeance?

— Dans ce moment, soit, dit-il avec un air de regret, puisque vous prétendez qu'il peut être bon à quelque chose, ce que je ne croirai jamais. Mais n'importe; j'attendrai et je verrai plus tard; car, ajouta-t-il en regardant le grand inquisiteur, qui commençait à respirer, ce n'est pas la paix, c'est une trêve : mon serment tient toujours.

Il serra avec force la main de Sandoval, et celui-ci sentit un froid glacial courir dans ses veines.

— Maintenant, dit Alliaga, qui venait de s'asseoir, examinons ces papiers pendant qu'on me pansera.

Et il montrait du doigt le portefeuille du grand inquisiteur.

C'étaient d'abord des lettres adressées à Sandoval et à la sainte inquisition par des gouverneurs de villes ou de provinces, par des capitaines de vaisseau,

qui lui rendaient compte de l'exécution de ses ordres concernant les Maures.

Chacun, dans l'excès de son zèle et certain d'être agréable à l'inquisiteur, se complaisait dans les rigueurs qu'il avait déployées (témoin les Mémoires de Fonseca et de quelques autres). Quelque grands, quelque horribles que fussent les attentats commis, ils les exagéraient peut-être encore pour faire leur cour au ministre ou à son frère. Assassins par flatterie et bourreaux courtisans, ils n'oubliaient aucun détail et multipliaient à plaisir le nombre et les souffrances de leurs victimes.

Ils ne se doutaient point du mauvais service que leur prétendu dévouement rendait en ce moment à leur maître.

A chaque trait de cruauté, l'inquisiteur baissait les yeux et courbait la tête, voyant avec terreur l'indignation qu'il inspirait, effrayé par la vengeance qui pesait sur lui.

A chaque femme égorgée ou violée, à chaque enfant ou vieillard massacré, Pedralvi rugissait de fureur et s'écriait :

— Voilà les monstres que vous m'ordonnez d'épargner !

Et il y eut un moment où Yézid lui-même, pensant à sa sœur et à son père, s'écria malgré lui :

— Il a raison !

A ce mot, Pedralvi s'élança de nouveau pour reprendre sa proie ; mais Alliaga se leva et plaça devant lui un rempart qu'il n'osa franchir, celui de son bras sanglant que l'on achevait à peine de panser.

— Silence, Pedralvi ! silence, Yézid ! s'écria d'une voix sévère celui dont l'ardente charité protestait en faveur de la sainte croyance dont lui seul en ce moment était le représentant et le véritable apôtre ; silence ! notre juge à tous n'est pas ici !

Il leva les yeux au ciel et fit signe à Yézid de continuer sa lecture.

Le papier suivant était une lettre que le grand inquisiteur avait reçue la veille d'Escobar. Celui-ci s'était arrêté en route pour renouveler à Sandoval ses protestations de zèle, de dévouement et d'entente cordiale. Il lui parlait de l'ennemi commun qu'ils avaient juré de renverser, de frey Luis Alliaga.

Yézid s'arrêta dans la lecture et regarda son frère ; Pedralvi regarda Sandoval, et lui dit à son tour :

— Ah ! traître !

— Continue, répondit froidement Piquillo.

Escobar conseillait à Sandoval de ne point s'amuser à lutter contre Alliaga, mais de frapper sur-le-champ un coup hardi ; d'ordonner, à son arrivée à Madrid, l'arrestation immédiate du confesseur du roi, qui, malgré ce titre, n'était, après tout, qu'un religieux dominicain, soumis, comme tel, à la regle de l'ordre et aux ordres du grand inquisiteur ; une fois dans les cachots du saint-office, on trouverait des moyens pour l'empêcher d'en jamais sortir, et le faible monarque oublierait bien vite, dès qu'il ne le verrait plus, l'ancien directeur de sa conscience, surtout si l'on avait soin de lui en nommer un nouveau, qui pourrait être, par exemple, le frère Escobar !

— Bien, dit Alliaga à son frère, donne-moi ce papier et ceux de la même écriture.

— Il n'y en a qu'un, répondit Yézid.

Et il lui remit la déclaration dressée par Escobar et signée par lui et par le père Jérôme, cette déclaration qui justifiait le duc de Lerma de l'empoisonnement de la reine et expliquait, en même temps, comment la comtesse d'Alta-

mira et le duc d'Uzède avaient immolé leur souveraine, en voulant frapper la duchesse de Santarem.

Quant aux instigateurs de ce crime, Piquillo les connaissait depuis longtemps; il avait, dans le couvent d'Hénarès, et dans la cellule du père Jérôme, entendu, de ses propres oreilles, tous les détails de cet horrible complot.

Il resta quelques instants pensif et la tête appuyée sur ses mains. Puis il fit signe aux officiers maures et à Pedralvi de s'éloigner quelques instants.

Ils sortirent avec le grand inquisiteur, celui-ci fort inquiet de son sort et du parti que frey Alliaga allait prendre.

— Frère, dit Piquillo à Yézid, un seul événement, un événement fatal, vient de changer tous nos projets, et de les détruire à jamais, peut-être, si le ciel n'a pas protégé notre père et Aïxa...

— Quant à moi, dit Yézid d'un air sombre, je n'ai qu'un seul désir : les venger et les suivre, car je n'ai plus d'espoir.

— Et moi, j'en ai toujours! Dieu, en qui j'ai confiance, m'a retiré de si grands dangers et de positions si horribles, que, vois-tu, frère, désespérer du pouvoir ou de la bonté céleste me semble presque un blasphème! Crois-moi, Aïxa nous sera rendue!

— Et si nous ne devons plus la revoir, ou la revoir avilie!

— Eh bien, alors, répondit Alliaga, dont la figure devint pâle et la voix tremblante, eh bien, le malheur ou l'infamie tombé sur notre famille ne nous empêchera pas de continuer jusqu'au bout notre sainte mission; nous avons une autre famille encore, des frères dispersés et bannis, à qui il faut rendre leurs foyers et leur patrie. Je l'ai promis à notre père Delascar d'Albérique; ce sera l'œuvre de ma vie entière; je veux l'accomplir ou y succomber.

— Et comment espères-tu encore réussir? lui dit Yézid; car, pour moi, je ne m'abuse pas sur mes efforts. Les pauvres gens que je commande pourront peut-être, soutenus par leur désespoir, se défendre quelque temps dans ces montagnes, mais nous ne pouvons plus, comme nos ancêtres, conquérir l'Espagne ou lui imposer des lois.

— Je le sais, je le sais, dit Alliaga.

— Et toi, que deviennent les rêves que tu avais formés? La duchesse de Santarem, élevée au rang de reine d'Espagne, pouvait protéger et défendre ses frères, devenus ses sujets; mais maintenant, continua-t-il avec douleur...

— Maintenant encore, répondit Alliaga avec douceur, nos ennemis eux-mêmes, ou plutôt le ciel, qui ne nous a pas abandonnés, nous offre des moyens de salut dont il nous est permis de profiter. Ou je m'abuse fort, ou le papier que je viens de lire et que je conserve peut grandement changer les dispositions du duc de Lerma. Le tout est de l'employer habilement et à propos. Cet écrit lui rend son honneur et sa réputation qu'il a perdus, et qu'il tient à recouvrer aux yeux de l'Espagne et de toute l'Europe. Ministre absolu, il peut commander à tous, excepté à l'opinion publique; il le pourra par cet écrit, et avant de le lui livrer, je saurai obtenir de lui, ta grâce d'abord, amnistie pleine et entière pour tous ceux qui se sont réfugiés dans ces montagnes et combattent avec toi, et, qui sait! peut-être plus encore. Je le tenterai du moins. Oui, continua-t-il avec chaleur, la réussite est possible, surtout si vous conservez précieusement comme otage entre vos mains le frère qu'il aime, le chef suprême de l'inquisition.

— Je comprends, dit Yézid.

— Et moi, je vais me hâter. Je me rends d'abord à Valence : il le faut; c'est

là seulement que je puis avoir des nouvelles d'Aïxa, de mon père et du vaisseau que, par l'ordre même du roi, j'ai envoyé à leur poursuite. De plus, j'ai pour le vice-roi des instructions que je saurai faire exécuter. Adieu, frère, adieu. Espère encore.

— Je n'espère qu'en toi ! s'écria Yézid en se jetant dans ses bras ; toi, notre sauveur et notre providence ! Pourquoi faut-il nous séparer ? Il me semble que ton départ est toujours pour moi le signal d'un malheur !

— Allons, frère, allons, du courage ! Tu en auras besoin, car il te faudra encore lutter et combattre contre un adversaire actif et infatigable ; mais de là-bas, du moins, je tâcherai de détourner ou d'arrêter ses coups.

En sortant de la tente, les deux frères rencontrèrent à quelques pas le grand inquisiteur et Pedralvi, qui veillait sur lui et ne le quittait pas du regard.

— Eh bien, mes maîtres, leur dit le Maure, son arrêt est-il prononcé ? Qu'ordonnez-vous ?

— Nous ordonnons, répondit Alliaga, que le prisonnier sera confié à ta garde.

— Bien, cela ! dit-il avec joie.

— Et nous te chargeons de le défendre.

— Moi ! s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, par ta mère, par Juanita, par le sang de tes maîtres, tu vas nous promettre non-seulement de respecter les jours du grand inquisiteur, mais de le protéger contre le poignard de ses ennemis.

— Ça m'est impossible.

— Vois, cependant ! j'allais partir pour retrouver Delascar et sa fille, pour sauver nos frères, pour leur rendre leurs biens et leur patrie ; mais je ne m'éloignerai pas, Pedralvi, que je n'aie reçu de toi ce serment.

Le Maure hésita quelques instants. Il était en proie à un violent combat. Enfin, triomphant de lui-même, il s'écria :

— Partez donc... je jure... je jure... de protéger celui qui a massacré nos frères, celui que j'avais promis d'immoler. Et vous, dit-il en se tournant vers Sandoval, cessez de trembler, mon révérend. Vous êtes maintenant plus en sûreté ici qu'au milieu du palais de l'inquisition.

— Bien, lui dit Alliaga, je m'éloigne sans crainte ; car je sais que jamais un Maure n'a trahi ni son serment ni l'hospitalité.

— Soit ! murmura Pedralvi, mais pour Ribeira et le duc de Lerma, mon serment tient toujours !

XI.

LE RETOUR A MADRID.

Alliaga, toujours escorté par le fidèle Abouhadjad et suivi de Gongarello, descendit la montagne jusqu'à la grande route, occupée par les différents postes des Maures. Là, il voulut vainement renvoyer ses guides ; ceux-ci ne consentirent à le quitter que lorsqu'ils eurent franchi presque toute la chaîne de l'Albarracin.

Arrivé enfin au bord du Xucar, rivière qu'il faut traverser pour aller à Cuença, Piquillo les força de s'arrêter, il y aurait eu danger pour eux à aller plus loin,

et il continua avec Gongarello à suivre le Xucar jusqu'à la posada où il avait laissé sa voiture et ses gens. Il prétexta une visite qu'il avait voulu faire à pied à un couvent de franciscains situé dans la montagne, au-dessus de Huelamo de Ocana. Il avait voulu, disait-il, s'y rendre en secret, de peur qu'on essayât de l'en empêcher, à cause du voisinage des Maures.

Il ne s'arrêta pas à Cuença, et le lendemain seulement assez tard, il arriva à Valence.

Il courut au palais du vice-roi, le marquis de Cazarena, neveu du duc de Lerma. Les ordres du roi, transmis par le ministre, avaient été si formels et si menaçants, que le vice-roi, tremblant de perdre sa place, s'était empressé de les exécuter. *La Vera-Cruz*, de la marine royale, excellente caravelle, vaisseau fin voilier, avait été équipée à la hâte; quelque diligence qu'on y mît, il fallut y employer tout un jour, ce qui donnait une grande avance au *San-Lucar*, que l'on poursuivait; mais ce dernier vaisseau naviguait si mal et la marche de *la Vera-Cruz* était si supérieure, qu'il y avait tout lieu de croire qu'elle rejoindrait promptement Juan-Baptista et son équipage.

Cependant plus de deux semaines s'étaient écoulées, et l'on n'avait eu aucune nouvelle ni de *la Vera-Cruz* ni du *San-Lucar*. Il est vrai que des orages terribles avaient éclaté sur les côtes d'Afrique; qu'un vent contraire, qui régnait depuis plusieurs jours, éloignait tous les vaisseaux et les empêchait d'aborder dans les ports d'Espagne.

Alliaga était désolé et ne pouvait cependant accuser le zèle du vice-roi. Dans son impatience il ordonna à un nouveau bâtiment, *le San-Fernando*, de mettre à la voile et d'aller à la découverte. Le marquis de Cazarena voulut vainement faire quelques objections; Alliaga se fit obéir en montrant la lettre de Sa Majesté, qui lui donnait pleins pouvoirs.

Dailleurs les vents contraires, qui s'opposaient à ce qu'on entrât dans les ports d'Espagne, n'empêchaient pas d'en sortir, et *le San-Fernando* partit à la recherche de Delascar et d'Aïxa.

Jusqu'à son retour, il fallait attendre, il n'y avait pas moyen de s'éloigner, et cependant Alliaga comprenait combien sa présence était nécessaire à Madrid, il se disait que chaque jour, chaque instant rendait peut-être la position d'Yézid plus dangereuse; que, pressé de tous côtés par des forces supérieures et par des chefs habiles, il ne pouvait longtemps résister, et qu'Alliaga ne viendrait à son aide que trop tard peut-être.

Jusqu'alors, heureusement, aucune nouvelle n'était arrivée de l'Albarracin. Il était à croire que, fidèle au plan concerté par les deux frères, Yézid avait évité le combat, se contentant de fatiguer ou de harceler son ennemi dans les gorges et défilés de ces montagnes qu'il connaissait mieux que lui.

Enfin le vice-roi s'empressa de remettre à Alliaga un message qu'il venait de recevoir, non par mer, mais par terre. On assurait qu'un vaisseau, qui ressemblait beaucoup au *San-Lucar*, avait été signalé en vue de Carthagène, battu par la tempête, abandonné à la dérive et devenu le jouet des vents; que, du reste, on enverrait à Valence tous les renseignements que l'on pourrait recueillir à ce sujet.

Le lendemain, en effet, un courrier à cheval, envoyé par le gouvernement de Carthagène, annonçait que le vaisseau signalé était bien réellement *le San-Lucar;* que le vent ayant subitement changé dans la nuit, le bâtiment avait été jeté à la côte et avait échoué, non pas sur des récifs, mais dans un endroit peu dangereux et où il avait été facile de l'aborder; mais qu'à la grande surprise

des marins qui s'empressaient de porter des secours aux naufragés, on n'avait trouvé personne à bord du navire; que, malgré de fortes avaries, *le San-Lucar* avait pu encore tenir la mer; que ce n'était donc point par suite d'un naufrage que les passagers l'avaient abandonné; que, d'un autre côté, les habillements, les meubles et les effets précieux laissés dans le navire avaient éloigné toute idée qu'il eût été attaqué ou pillé par des pirates.

Dans l'horrible situation d'esprit où le laissaient de pareilles nouvelles, Alliaga ne savait s'il devait perdre tout espoir ou en conserver encore. En tout cas, sa présence à Valence devenait inutile, et l'intérêt de ses frères le rappelait près du roi. Il laissa au marquis de Cazarena les derniers ordres de Sa Majesté, ou plutôt les siens. C'était, au retour du *San-Fernando* ou de *la Vera-Cruz*, de transmettre à l'instant, à Madrid et au roi lui-même, tous les renseignements que l'on recevrait, et si l'un de ces deux navires ramenait la duchesse de Santarem et son père, de les traiter avec les plus grands égards et d'obéir à l'instant à tous les désirs qu'ils exprimeraient sur leur séjour à Valence ou sur le lieu de leur retraite.

Ces derniers soins remplis, Alliaga, la mort dans l'âme, et en proie aux plus sombres pressentiments, reprit la route de Madrid, voyageant jour et nuit sans se reposer.

Il ne s'arrêta qu'un instant en traversant la chaîne inférieure de l'Albarracin, et sans descendre de voiture, il demanda à son ancien hôte, Mosquito, le maître de la posada de Carascosa, s'il avait appris quelque chose des événements de la guerre.

— Je le crois bien! s'écria celui-ci en faisant le signe de la croix. Son Excellence don Sandoval le grand inquisiteur (c'est un deuil et une désolation pour toute la chrétienté), le grand inquisiteur lui-même est tombé au pouvoir des Maures, des hérétiques, des infidèles.

— Je le sais, je le sais, interrompit vivement Alliaga. Et qu'est-il arrivé depuis?

— On a tout tenté pour le délivrer, et la semaine dernière nous avons entendu d'ici le canon et la mousqueterie, qui, réunis aux échos de la montagne, faisaient un tapage à empêcher nos voyageurs de dormir. Mais, rassurez-vous, seigneur, se hâta d'ajouter l'hôtelier en s'apercevant de son imprudence, que cela ne vous empêche pas de vous arrêter chez moi; depuis quelques jours on ne se bat plus, et Augustin de Mexia et ses troupes sont exténués.

— En vérité! dit Alliaga avec une expression de joie qu'il se hâta de réprimer.

— Je le tiens d'un brigadier courbatu et fourbu qui s'était laissé tomber sur des pointes de rochers. Il prétend que l'armée ennemie, après leur avoir tué beaucoup de monde a disparu un matin avec le grand inquisiteur au moment où elle allait être cernée et faite prisonnière... disparue totalement.

— Ce n'est pas possible!

— Au point que depuis ce moment, et pour la découvrir, nos soldats parcourent les montagnes dans tous les sens. Ils ont beau chercher les Maures, ils ne peuvent pas les trouver, impossible de savoir par où ils ont passé, et l'on n'aurait plus de leurs nouvelles si de temps en temps, la nuit, quelques coups de mousquets ne venaient atteindre nos gens jusque sous leurs tentes.

Les uns disent que c'est un talisman magique qui les rend invisibles, car les Maures ont toujours été savants dans la magie et la sorcellerie, les autres prétendent que c'est Satan lui-même qui les a enlevés et transportés en en-

fer. Et je le croirais assez, s'ils n'avaient pas avec eux le grand inquisiteur.

— En avant, muletiers! s'écria Alliaga sans vouloir en entendre davantage.

Et sa voiture s'éloigna rapidement, laissant maître Mosquito sur le pas de sa porte, le cou tendu et son bonnet de laine à la main.

Notre voyageur se dit en lui-même que Yézid, par quelque marche savante et par la connaissance qu'il avait des sentiers de la montagne, s'était dérobé à la poursuite d'Augustin de Mexia. C'était ce qu'il pouvait désirer de plus favorable; et un peu rassuré de ce côté, il redoubla de vitesse et n'épargna pas les pour-boire aux muletiers, qui, en reconnaissance, n'épargnaient pas les coups de fouet à leurs mules.

Alliaga arriva à Madrid au milieu de la nuit et bien après la fermeture des portes. Aussi trouva-t-il tout naturel que pour les lui ouvrir on lui demandât qui il était; mais quand il eut répondu frey Alliaga, confesseur de Sa Majesté, l'on s'informa s'il se rendait directement au palais.

— Impossible à une pareille heure, répondit-il.

Il ordonna aux muletiers de le conduire à l'hôtel de Santarem. En route, il s'étonna de cette question; il en eut bientôt l'explication.

Il dormait depuis quelques heures à peine, mais d'un sommeil lourd et agité, quoiqu'il eût grand besoin de repos après les fatigues de toute espèce d'un si long voyage, lorsque Gongarello entra brusquement dans sa chambre au point du jour.

— Qu'est-ce? lui dit Alliaga en s'éveillant en sursaut.

— L'hôtel est cerné par des uniformes.

— Des soldats?

— Non, des uniformes noirs que je reconnais trop bien. Des familiers du saint-office, et c'est moi que l'on menace.

— Ce serait moi plutôt, répondit Alliaga en s'habillant à la hâte. Et il se dit en lui-même: Est-ce qu'avant de se mettre en route et au reçu de la lettre d'Escobar, le grand inquisiteur se serait hâté d'exécuter les conseils que lui donnaient les pères de Jésus, ses nouveaux alliés? Est-ce qu'il aurait expédié, de Valence, l'ordre de guetter mon arrivée, pour me plonger, sans autre forme de procès, dans les cachots de l'inquisition? Cela ne se peut; je ne puis le croire.

Il ne lui fut plus possible de douter, car un instant après la porte de son appartement s'ouvrit avec violence.

Un des principaux officiers du saint tribunal, le seigneur Spinello, créature de Sandoval et ennemi déclaré d'Alliaga, se présenta devant lui, et lui montrant dans la pièce voisine un groupe d'alguazils et de familiers du saint-office, s'écria d'un air de joie et de triomphe:

— Seigneur frey Luis Alliaga, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, au nom de Son Excellence le grand inquisiteur Bernard y Royas de Sandoval, je vous arrête!

XII.

LA GUERRE DANS LES MONTAGNES.

Notre intention n'est pas de suivre don Augustin de Mexia dans ses opérations militaires et de décrire dans tous ses détails sa courte et sanglante campagne contre les Maures de l'Albarracin.

Après le désastre complet de Diégo Faxardo et la défaite du brigadier Gomara, il avait compris, en général habile et qui tient à sa renommée, qu'en attaquant ses ennemis dans les fortes positions qu'ils occupaient, la victoire lui coûterait trop cher et qu'un échec minerait sa réputation militaire.

Un triomphe bien plus certain et bien plus facile lui était assuré

Yézid commandait à une quinzaine de mille hommes, dont le tiers seulement était armé et encore grâce, en grande partie, aux mousquets et aux munitions enlevés à Diégo. Ce qui affaiblissait les insurgés, c'étaient les femmes et les enfants qu'ils avaient emmenés avec eux. Il y en avait près de dix mille à protéger et à défendre, et bien plus encore, à nourrir. La montagne ne produisait rien, et nous avons vu que des colonnes expéditionnaires descendaient de temps en temps dans la plaine pour y chercher des vivres et en ramener des troupeaux.

Augustin de Mexia dressa, d'après ces circonstances son nouveau plan de campagne. Au lieu d'attaquer de nouveau, il se contenta de repousser ses ennemis sur les sommets de la montagne, avançant sur eux pas à pas, occupant et fermant successivement les sentiers praticables par lesquels on pouvait descendre dans la plaine.

Les Maures qui tentèrent de forcer ces passages, garnis de troupes et d'artillerie, trouvèrent une si vive résistance, qu'ils furent obligés de regagner la montagne en désordre et avec de grandes pertes. Ils se réfugièrent dans des endroits presque inaccessibles, où les Espagnols se gardèrent bien de les attaquer; mais un ennemi bien plus redoutable vint les y atteindre.

Les troupeaux qu'Abouhadjad avait ramenés de son expédition n'avaient pu suffire longtemps à la consommation d'une population aussi nombreuse. En peu de jours ils avaient été épuisés, et nous venons de voir que les Maures avaient tenté vainement de se procurer de nouvelles provisions. Les soldats pouvaient supporter la faim, mais les femmes, mais leurs enfants! Ils leur avaient déjà abandonné les faibles rations qu'on leur distribuait chaque matin, et il fallait, faibles et se soutenant à peine, subir de nouvelles marches, de nouvelles fatigues, de nouveaux combats.

Don Augustin de Mexia avait choisi ce moment pour les attaquer sur tous les points. Il était redevenu maître de la route de Valence à Madrid et de tous les postes importants de ce côté de la montagne, car les autres versants, ceux qui donnaient sur les plaines de Valence et sur les côtes, étaient, comme nous l'avons vu, occupés par Fernand d'Albayda, qui, fidèle aux ordres de son général, avait gardé tous les passages, mais n'avait pas une seule fois attaqué les Maures; au contraire, il avait souvent, et avec une grande sévérité, retenu ses soldats qui demandaient le combat; conduite habile et prudente qui avait donné de lui la plus haute opinion à don Mexia, surtout quand celui-ci comparait la sage réserve de son jeune lieutenant, à la fougue inconsidérée et fatale de don Diégo Faxardo.

Quant à Yézid, ne pouvant, avec l'immense population qu'il traînait à sa suite et avec des soldats exténués, lutter contre des troupes nombreuses et approvisionnées de tout, il avait opéré sa retraite en bon ordre; il avait, toujours en reculant, gravi la montagne jusqu'à un plateau assez étendu et que la nature avait pris soin de fortifier. C'était une excellente position, et il s'était arrêté, attendant l'ennemi et lui offrant de nouveau le combat.

Cette fois encore, don Augustin l'avait refusé, comptant toujours sur des auxiliaires qui ne pouvaient lui manquer. En effet, les privations de toute espèce se faisaient plus que jamais sentir; depuis deux jours, les soldats ne pou-

vaient plus donner leur part à leurs femmes et à leurs enfants : eux-mêmes n'avaient plus rien.

Yézid voyait devant lui, et à peu près à une demi-lieue au-dessous de son camp, le camp des Espagnols, qui, comme par une trêve tacite, s'étaient arrêtés et attendaient que la faim leur livrât leurs victimes. A sa gauche et à sa droite étaient des rochers presqu'à pic, qui s'élevaient à plusieurs centaines de pieds au-dessus de sa tête. Derrière lui, au midi, commençait la pente de la montagne du côté de la mer; c'était là qu'étaient échelonnées les troupes de Fernand d'Albayda, impatientes de combattre. Mais de ce côté encore plusieurs rangs de rochers défendaient le camp des Maures, et de pareils retranchements ne pouvaient être facilement enlevés.

S'il n'eût eu que les Espagnols à combattre, Yézid aurait pu encore espérer la victoire ; mais la faim, la faim cruelle commençait déjà à décimer ses soldats, et une nuit que l'inquiétude et l'agitation l'empêchaient de dormir, il se demandait s'il ne valait pas mieux se précipiter lui-même sur les mousquets des Espagnols et aller chercher la mort, que de l'attendre dans des tourments aussi cruels; tout à coup il crut entendre du côté de la plaine des pas lents et lourds qui gravissaient la montagne; il écouta de nouveau; craignant une attaque nocturne, il choisit quelques hommes déterminés et glissa avec eux le long des rochers pour découvrir la marche des ennemis et les surprendre lui-même s'il le pouvait.

Quel fut son étonnement quand, pendant la nuit, il crut distinguer d'immenses troupeaux qui, formant une longue file, s'élevaient sur le flanc de la montagne et se dirigeaient vers le camp des Maures.

Ce qu'il y avait d'inconcevable, c'était d'abord que ce convoi vînt de lui-même, et ensuite que l'armée ennemie ne l'eût pas arrêté. Ceux qui le conduisaient étaient des bergers de la plaine. Leur chef était un nouveau chrétien qui, depuis plusieurs années, avait reçu le baptême, mais qui était resté Maure au fond du cœur.

— Seigneur, dit-il à Yézid, on m'a ordonné de vous amener ces troupeaux de bœufs, que nous avons chargés d'autant de sacs de blé qu'ils ont pu en porter.

— Qui t'a dit de les conduire vers nous ?

— Mon maître ! un maître qui envoie cela à ses anciens fermiers, à ceux, m'a-t-il dit, qui pendant tant d'années ont cultivé ses champs et l'ont fait vivre lui-même.

— Ce maître quel est-il ?

— Je ne puis vous le faire connaître.

— C'est juste ! ce serait exposer sa tête, et toi-même tu as couru de grands dangers. Comment as-tu fait pour tromper la surveillance ennemie?

— On m'a dit : gravis la montagne la nuit prochaine, du côté gauche du camp, par le sentier qui serpente entre les rochers.

— Il y avait, hier matin encore, un détachement formidable posté au pied de ces rochers.

— Il n'y était pas ce soir. Personne ne nous a arrêtés, aucune sentinelle ne nous a crié : Qui vive? et depuis trois heures nous montons sans trouver d'autres obstacles que ceux du chemin.

— Je ne saurais payer un pareil service, s'écria Yézid, mais n'importe, prends !

Et il lui présentait une partie des trésors qu'Alliaga lui avait rapportés.

— Je ne puis rien recevoir, répondit le vieux pasteur, mon maître me l'a

bien défendu : il m'a seulement ordonné de redescendre la montagne au plus vite et de vous remettre, à vous-même, avant mon départ, ce qui m'a servi à guider mon troupeau, ce bâton, qu'il vous recommande de briser et de brûler.

Le pasteur et ses compagnons se hâtèrent de s'éloigner. Les troupeaux furent reçus avec des transports de joie dans le camp, où ils ramenaient l'abondance, et Yézid, resté seul, se hâta de briser le bâton qu'on lui avait remis, et qui contenait quelques lignes d'une écriture déguisée.

Il ne s'en étonna pas. Ce message pouvait être intercepté.

« MES BONS ET ANCIENS VASSAUX.

« Recevez le présent qu'un ami vous envoie et de plus un utile conseil. « Quelque forte que vous semble votre position, hâtez-vous de la quitter; on « manœuvre en ce moment pour tourner votre droite, et dans vingt-quatre « heures vous serez attaqués et cernés de tous les côtés. »

Yézid ne pouvait révoquer en doute la sincérité de cet avis; c'était un Espagnol, il est vrai, qui le lui adressait, mais c'était un ami. C'était un des grands propriétaires des plaines de Valence qui envoyait ainsi en secret, au camp des Maures, de nombreux troupeaux, formant la partie principale de sa richesse.

Cet ami, Yézid ne pouvait le méconnaître.

— O Fernand d'Albayda, s'écria-t-il avec émotion, soyez béni, vous qui arrachez tant de familles à une mort certaine!

Fernand avait, en effet, tout ordonné, tout préparé.

Un vieux serviteur, qui lui était tout dévoué, avait rassemblé ces troupeaux et les avait conduits par le chemin que son maître lui avait tracé.

Pendant huit jours et huit nuits, un nombreux détachement avait étroitement gardé les défilés de ces rochers, et après avoir fatigué, par une surveillance inutile, ses soldats qui en murmuraient eux-mêmes, leur chef leur avait permis de prendre quelque repos la nuit même où cette surveillance devenait nécessaire.

Enfin c'était Fernand d'Albayda qui, sans vouloir être reconnu, adressait à Yézid ce salutaire avis que lui seul, au monde, pouvait donner.

Il fallait donc le suivre; mais comment?

Devant Yézid, le corps d'armée d'Augustin de Mexia; derrière lui, les troupes de Fernand; à sa droite, des montagnes qu'il était possible de gravir, il est vrai, et par lesquelles on pouvait opérer une retraite, mais c'était justement de ce côté que l'ennemi l'avait tourné et s'avançait pour le cerner.

A gauche, il ne fallait même pas y penser. Aucun moyen de fuite. Des rochers de hauteurs différentes, mais de plusieurs centaines de pieds chacun, et taillés presque à pic.

On tint conseil. Un des chefs, Cogia-Hassan, né dans ces montagnes, où depuis son enfance il avait mené paître ses chèvres, prétendit qu'il y avait au milieu de ces rochers un chemin en apparence impraticable, et en réalité des plus dangereux, par lequel on pouvait, avec de la vigueur et du courage, se hisser jusqu'au haut de ce rempart de granit, et que là on trouverait, à la cime même de ces rochers, une vaste plaine, une prairie arrosée par l'eau d'un torrent supérieur formé par des neiges.

Quel que fût le danger d'une pareille entreprise, c'était le seul moyen de salut; il fallait le tenter. Mais en l'adoptant on était obligé d'abandonner l'artillerie, les bagages, et, bien plus encore, les femmes et les enfants aux mains des ennemis; car il n'y avait que des hommes vigoureux qui pussent entre-

prendre un trajet aussi pénible, aussi périlleux, et rester pendant près d'une heure suspendus au-dessus des abîmes et des précipices. Quant à leurs familles, c'était les exposer à une mort certaine.

Il est vrai que les livrer aux Espagnols offrait exactement le même résultat.

— Si ce n'est que cela, dit Cogia-Hassan, je peux vous enseigner un moyen de mettre nos femmes, nos enfants et nos provisions à l'abri de tout danger et de les dérober même aux regards de tous les Espagnols.

Chacun l'écouta avec attention.

— Il y a non loin d'ici une grotte immense qui, à l'intérieur, offre près d'un quart de lieue d'espace. Elle est justement placée sous les rochers que nous voulons franchir. On n'y entre que par une seule ouverture, de quatre ou cinq pieds, qu'il sera facile de fermer en dedans dès que nous serons entrés.

Cette grotte, peu élevée en certains endroits, offre en d'autres plus de quarante pieds de hauteur et elle n'est pas obscure, on y aperçoit même le ciel, car elle reçoit du jour d'en haut par une immense ouverture pratiquée au milieu des rochers amoncelés sur la grotte.

Cette retraite, presque taillée dans le roc, les Espagnols ne la devineront pas, et même ils la soupçonneraient, qu'ils ne pourraient la découvrir, ni surtout y pénétrer.

L'avis de Cogia-Hassan prévalut. Il n'y en avait pas de meilleur, et du reste on était pressé par le temps et par les Espagnols qui allaient arriver. On trouva, on examina la grotte, la plus belle de toute la sierra de l'Albarracin. Elle était, en effet, vaste, spacieuse, bien aérée et suffisamment éclairée en certaines parties par l'espèce de soupirail supérieur dont nous avons déjà parlé. Les parois intérieures et toute la voûte étaient en granit, et nul éboulement n'était à craindre.

Cette grotte, qui s'étendait au loin sous la montagne, pouvait contenir, et au delà, tous ceux qui, dans ce moment, lui demandaient un asile. On s'empressa donc d'y renfermer les vieillards, les femmes et les enfants, au nombre, disent les historiens du temps, de sept à huit mille ; de plus les bagages de toute espèce, l'artillerie et la plus grande partie des troupeaux que l'on devait à la générosité de Fernand d'Albayda. Une autre partie des bestiaux fut tuée pour l'approvisionnement de l'armée, qui, dans le chemin escarpé qu'elle avait à gravir, emportait avec elle ses armes et ses vivres pour quelques jours.

Le grand inquisiteur Sandoval, qui depuis le départ d'Alliaga avait été traité par Yézid avec les plus grands égards, était toujours resté prisonnier des Maures. Il fut décidé que ce précieux otage serait renfermé dans la grotte, dont Yézid confia le commandement et l'administration à Pedralvi et à quelques soldats déterminés.

Dès qu'ils furent tous entrés, Pedralvi donna ordre de fermer en dedans l'ouverture ; pour plus grande précaution, Yézid fit rouler, à l'extérieur, des masses de rocs et de terres ; les interstices mêmes des rochers furent garnis d'herbes, de mousses et de plantes sauvages qui dérobaient aux yeux les plus clairvoyants l'entrée déjà si difficile de ce souterrain.

Yézid et ses soldats espéraient se soustraire ainsi, pendant quelques jours, aux Espagnols qui les poursuivaient. Des cimes élevées où il allait asseoir son camp il pourrait défier, non-seulement leurs attaques, mais même leurs recherches, et attendre sans crainte l'effet des promesses d'Alliaga.

Dès que les Espagnols, fatigués de parcourir inutilement les sommets âpres et inhabitables de l'Albarracin, seraient redescendus dans la plaine ou dans les

parties inférieures de la montagne, Yézid et les siens descendraient à leur tour des pics de leurs rochers et viendraient rendre à la liberté les prisonniers de la grotte.

Le soir même, guidée par Cogia-Hassan, l'armée commença sa marche ascensionnelle, et Yézid voulut être le premier à explorer le chemin effrayant qu'on allait suivre. Qu'on se figure une armée entière, une longue file de soldats gravissant un à un une muraille de granit, presque à pic, s'appuyant sur les pointes de roches saillantes, se retenant aux racines d'arbres ou aux plantes vigoureuses qui tapissaient le flanc de la montagne, et chacun, si un faux pas l'entraînait dans l'abîme, risquant sa vie et celle du compagnon qui était au-dessous de lui.

Il faut dire que cette muraille de rochers, qui, à l'œil et de loin, paraissait droite et perpendiculaire (et c'est un effet éprouvé par tous ceux qui voyagent dans les montagnes), cette muraille offrait, à une trentaine de pieds de hauteur, un sentier escarpé, inaperçu d'en bas, et que Cogia-Hassan connaissait bien. Ce sentier, serpentant en zig-zag le long de la montagne, était encore d'une difficulté extrême, et surtout donnait d'effroyables vertiges à ceux qui avaient l'imprudence de regarder au-dessous d'eux, mais enfin c'était une espèce de chemin de corniche, praticable, et qui conduisit presque toute l'armée des Maures aux sommets des remparts de granit qu'elle avait à franchir.

Là, ainsi que l'avait promis Cogia-Hassan, une plaine s'offrit à leurs regards. Quelques arbres y croissaient encore; l'herbe y verdoyait dans quelques endroits, car ce sol de rochers, ce terrain aride, était arrosé continuellement par les eaux abondantes d'un torrent dont la source supérieure bouillonnait au-dessus de leur tête.

Fatigués par cette longue et pénible marche, les Maures bénirent cette onde bienfaisante qui leur permettait de se rafraîchir et d'accomplir, en signe d'actions de grâces, les ablutions commandées par les rites de leur croyance.

Pendant ce temps, et au moment où les premiers rayons du jour éclairaient la montagne, Augustin de Mexia et ses troupes s'avançaient pour attaquer le camp des Maures. Le général espagnol avait fait faire à une partie de ses soldats une manœuvre admirable pour tourner la montagne de droite, la seule qui lui parût accessible. Il avait calculé les jours et les heures que devait leur coûter cette longue et difficile opération; il avait envoyé ses ordres en conséquence à don Fernand d'Albayda, et toutes les mesures de l'habile général avaient été si bien prises, qu'il gravissait lui-même le nord de la montagne pendant que don Fernand se mettait en marche par le midi, et que la colonne expéditionnaire franchissait les derniers rochers qui régnaient à l'est.

Les trois corps d'armée, étonnés de n'avoir pas été inquiétés dans leur marche, débouchèrent à la même heure et presque au même instant sur le plateau qui était censé occupé par les Maures, qu'ils devaient ainsi accabler par trois côtés différents. Quant au quatrième côté, nous savons qu'il était fermé par une muraille de granit à pic.

Rien ne peut rendre la stupéfaction de don Augustin de Mexia au profond silence et surtout à la vaste solitude qui régnaient autour de lui.

Aucune apparence, aucun vestige de ce camp qu'ils venaient détruire, de ces Maures qu'ils venaient massacrer. Tout avait disparu! et comment dix à douze mille soldats, sept ou huit mille femmes et enfants avaient-ils pu, en quelques heures, s'évanouir comme un nuage, comme une fumée ou devenir invisibles!

C'était un enchantement, une magie ! Aussi, le bruit s'en était-il répandu sur-le-champ dans les rangs espagnols, et il n'était pas étonnant que l'hôtelier de Carascosa, le seigneur Mosquito, eût fait part de cette opinion à Alliaga, lorsque, ainsi que nous l'avons vu plus haut, celui-ci, à son passage, avait interrogé le digne maître de la posada sur les opérations de l'armée.

Don Augustin de Mexia n'était pas homme cependant à croire aux corps d'armée enlevés par un coup de baguette. Après avoir bien examiné la position, il lui fut prouvé que Yézid et ses soldats n'avaient pu lui échapper que par les murailles des rochers qui s'élevaient à l'onest. Pensant bien que les Espagnols, qui avaient découvert le Nouveau-Monde, sauraient découvrir le camp des Maures au milieu d'une montagne, il envoya en éclaireurs plusieurs soldats adroits et intrépides.

Ceux-ci vinrent lui rapporter qu'il y avait réellement sur le flanc du rocher un sentier en zig-zag qui pouvait conduire des chevriers et leurs troupeaux jusqu'au sommet de la montagne ; mais qu'il était impossible d'y faire gravir une armée et surtout de l'artillerie ; qu'ils ne pouvaient donc croire que les Maures eussent tenté de le faire.

Il faut pourtant bien qu'ils l'aient fait, se disait en lui-même don Mexia ; car ils sont au haut de ces rochers, c'est évident. Quant à les en débusquer, quant à essayer même de les y attaquer, il n'en eut pas un instant la pensée, quoique ce fût l'avis de Diégo Faxardo, qui, impatient de venger son affront et malgré sa bonne volonté, remarquait avec désespoir qu'on ne se battait plus depuis... qu'il avait été battu.

— Rassurez-vous, lui répondit son général, je vais vous offrir une occasion de prendre une revanche et de rendre à l'armée un signalé service.

Voici de quoi il s'agissait :

En gravissant les plus hauts sommets opposés et qui étaient accessibles, don Augustin avait découvert ou du moins deviné à peu près la position des Maures. Ils devaient être campés sur un terrain aride et inculte, ne pouvant rien produire, ne leur offrant aucune ressource. Ils ne pouvaient descendre de ces hauteurs inexpugnables pour se procurer des provisions et des vivres. Comment avaient-ils pu en emporter avec eux, c'est ce que le général ne s'expliquait pas ; mais ces vivres, quelque abondants qu'ils fussent, devaient cesser un jour ou l'autre. Ce qui durerait plus longtemps, c'était l'eau qu'ils avaient en abondance, c'était ce torrent qui, tombant des sommets neigeux de l'Albarracin, alimenterait sans cesse leur camp.

Il voulait donc, pour les forcer à se rendre, pour les prendre à la fois par la faim et par la soif, détourner l'eau de ce torrent et l'empêcher de tomber dans la vallée où campaient les Maures. Il fallait pour cela, avec des fatigues inouïes, tourner les montagnes de neige qui, de haut et de loin, dominaient la position d'Yézid. C'était difficile et dangereux, c'est pour cela que le général en chargeait don Diégo de Faxardo.

Celui-ci eût mieux aimé des dangers où sa bonne épée pût lui servir, dût-il, à lui tout seul, combattre les Maures, non dans les rochers, car les rochers lui portaient malheur ; mais en plaine il se faisait fort de prendre sa revanche et de les mettre en déroute.

En attendant, il s'empressa d'obéir au général et partit avec une centaine d'hommes portant des cordages, des bâtons ferrés et des tentes, enfin tout l'appareil et les bagages nécessaires pour une expédition dans les montagnes et dans les neiges.

XIII.

LA GROTTE DEL TORRENTO.

La première journée fut fatigante : la seconde encore plus. Mais ils approchaient; ils entendaient le bruit du torrent impétueux. Ils apercevaient ses flots bouillonnants d'écume tomber du sommet des neiges, se précipiter en magnifique cascade et descendre de rocher en rocher jusque dans les vallées inférieures.

Certain d'atteindre bientôt le but de son expédition, le capitaine Diégo, avant de tenter sa dernière ascension, permit à ses hommes de se reposer et de se refaire. Ils s'assirent au milieu d'un groupe de rochers, à côté d'une ouverture en entonnoir qui devait donner dans les profondeurs de la terre et qu'ils n'avaient nulle envie de sonder. Ils mangeaient de fort bon appétit des oignons crus, repas ordinaire du soldat espagnol, lorsqu'une fumée épaisse les entoura. Cette fumée apportait avec elle un parfum de cuisine et surtout de bœuf rôti, inusité dans ces montagnes, parfum qui étonnait à la fois et ravissait leur odorat. Ils se levèrent et examinèrent avec attention, l'oreille et le nez au vent.

Cette fumée, qui s'élevait au-dessous de leurs pieds, venait de l'ouverture souterraine qu'ils avaient remarquée. Serait-ce un soupirail de l'enfer, se dirent quelques-uns des soldats avec effroi.

Diégo les rassura, et se couchant à plat ventre au bord du cratère de cette espèce de volcan, il regarda attentivement. La fumée qui s'en échappait l'empêchait de rien distinguer et manquait de le suffoquer; mais il entendait ce bourdonnement confus et incessant que produit une masse d'hommes réunis; il entendait en outre le mugissement des bœufs, le bêlement des moutons.

En ce moment la fumée avait cessé, et Diégo aperçut quelques pointes de rochers qui s'avançaient çà et là, sur lesquelles on pouvait poser le pied et descendre dans l'intérieur de la caverne jusqu'à une profondeur à peu près d'une douzaine de pieds. C'était un moyen d'examiner de plus près, et par son ordre trois ou quatre soldats se hasardèrent à tenter l'entreprise. Mais le premier, après avoir descendu pendant quelques minutes, en s'attachant des pieds et des mains aux aspérités des rochers, cria à voix basse à ses compagnons qu'il n'y avait pas moyen d'aller plus loin, vu qu'au-dessous de lui les parois de la grotte étaient à pic, et qu'il y avait encore un autre danger, c'est qu'on apercevait de la lumière au fond de la caverne, et qu'il avait cru distinguer d'en haut des femmes, des enfants, et surtout des hommes avec des mousquets.

Cette dernière assertion fut confirmée à l'instant même d'une manière trop évidente, car plusieurs coups de feu partis d'en bas atteignirent les soldats, qui roulèrent dans l'abîme en poussant un effroyable cri. Leurs deux autres compagnons se hâtèrent de remonter.

Plus de doute, la grotte qui était là sous leurs pieds servait de refuge aux Maures leurs ennemis. Mais comment pénétrer dans ce lieu souterrain? Ce ne pouvait être par l'ouverture que le hasard venait de faire découvrir; il devait donc en exister une autre, et le capitaine Diégo laissa une vingtaine de soldats qu'il chargea d'explorer les environs, et continua sa route avec le reste de ses gens pour mettre fin à l'expédition dont son général l'avait chargé.

A une demi-heure de marche, et toujours en s'élevant vers la région des neiges, à une espèce de premier bassin où tombait le torrent, ils aperçurent distinctement au-dessous d'eux le camp des Maures.

Le général espagnol, ainsi qu'on le voit, ne s'était trompé dans aucune de ses conjectures; mais impossible d'aller chercher et de combattre l'ennemi dans une position pareille. Il n'y avait d'autre moyen de le réduire qu'en le privant de toutes ressources, à commencer par l'eau qui l'approvisionnait (1).

Le torrent, comme nous l'avons dit, se précipitait d'abord dans un vaste bassin qu'il s'était creusé lui-même au milieu des rochers; de là, il s'échappait par une large échancrure et roulait vers la vallée où campaient les Maures.

Il s'agissait d'abord de lui donner une issue du côté opposé et de le diriger de là vers un autre endroit de la montagne.

Le capitaine Diégo ordonna à l'instant à ses soldats de se mettre à l'œuvre. Les pioches et les hoyaux qu'ils avaient apportés remplacèrent dans leurs mains les mousquets et les épées, et ils travaillèrent toute la journée avec vigueur et courage. Le soir, ils furent rejoints par ceux de leurs camarades qu'on avait envoyés la veille à la découverte.

Ceux-ci déclarèrent qu'ils avaient exploré vainement l'extérieur de la grotte, depuis le haut jusqu'en bas, qu'ils n'avaient aperçu et ne pouvaient même soupçonner aucune entrée, aucune issue, autre que celle qui s'était d'abord offerte à eux, laquelle était impraticable; et cependant, d'après l'étendue probable de cette caverne, plusieurs milliers de Maures avaient dû s'y réfugier; c'était la sans doute qu'ils avaient caché leurs femmes, leurs enfants, leurs provisions, et à coup sûr leurs trésors.

A ces derniers mots, tous les soldats frémirent d'impatience et de curiosité, et Diégo, leur chef, de rage. Tenir si près de soi ses ennemis et sa vengeance, et les laisser échapper! retourner près de son général et de ses compagnons sans avoir effacé par une revanche éclatante l'affront de sa première défaite! Il ne pouvait s'y résoudre. Le souvenir de sa honte passée ranimait dans son cœur une fureur nouvelle, et cette fureur lui inspira une idée horrible, atroce, diabolique, qui ne devait que trop bien réussir.

Il commanda à ses soldats de redoubler d'efforts et de creuser au torrent un nouveau lit large et profond, en le dirigeant au milieu des rochers vers l'ouverture qu'ils avaient découverte, travail d'autant plus facile, que la grotte était placée à une centaine de pieds au-dessous du premier bassin où tombait la cascade.

Quand cette espèce de canal fut achevé, ils remontèrent vers la première chute, rompirent les digues qu'ils avaient élevées, et le torrent, abandonnant son ancienne direction, se précipita vers le nouveau lit qu'on venait de lui préparer et qui était plus bas que l'autre. Ses eaux bouillonnantes s'élancèrent en grondant et couvrirent de leur fracas les hurlements de vengeance et de joie que poussèrent en même temps Diégo et ses soldats.

— Meurent ainsi tous les infidèles! s'écria le capitaine; meure avec eux le souvenir de mon affront!

(1) Don Augustin de Mexia, officier célèbre par son expérience et par la brillante réputation qu'il s'était acquise dans les guerres de Flandres, fut envoyé, avec l'élite des troupes réglées, contre les Maures réfugiés dans la montagne, au nombre de près de trente mille hommes, femmes et enfants, et qui avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général espagnol les réduisit par le manque d'eau, dont il les avait privés.

(Watson, t. II, liv. II, p. 84 et 85.)

Et se tournant vers ses compagnons :

— Nous sommes vengés, dit-il, et notre mission est remplie.

Il descendit alors la montagne, le cœur battant de joie, et alla rendre compte de son expédition à son général, qui occupait alors l'ancien camp abandonné par Yézid, et avait établi ses tentes presque au-dessous des rochers mêmes que Diégo venait de quitter.

Le torrent cependant, s'engouffrant dans les entrailles de la terre, venait d'envahir la retraite souterraine dans laquelle les Maures étaient comme prisonniers, et rien ne peut exprimer leur surprise et leur effroi quand cette masse d'eau énorme, terrible, incessante, commença à tomber par la vaste ouverture qui, naguère encore, leur donnait la lumière, et qui, dans ce moment, leur apportait une mort horrible et inévitable.

La première pensée de Pedralvi fut de donner un écoulement à l'inondation, qui menaçait de les engloutir, et au risque de tomber entre les mains de don Augustin de Mexia, il cria à ses compagnons de l'aider à dégager l'entrée intérieure, celle par laquelle ils avaient pénétré dans la caverne.

Vaine précaution, inutiles efforts.

La grotte avait été presque murée à l'extérieur par les soins d'Yézid et de ses soldats.

— Plus d'espoir ! s'écria-t-on.

Pedralvi en avait toujours, et quoiqu'il fût déjà accablé de fatigue, quoique ses mains fussent en sang, il s'écria :

— Du fer ! du fer ! pour renverser ces derniers remparts et pour frapper les ennemis qui voudraient s'opposer à notre passage !

Ranimés par son énergie et surtout par son exemple, ses compagnons se remirent à l'ouvrage ; mais ils furent bientôt forcés de l'interrompre. L'issue qu'ils voulaient dégager était placée dans l'endroit le plus bas du souterrain. C'est là que les eaux se dirigèrent naturellement et s'amoncelèrent d'abord ; impossible d'y rester.

Il fallut fuir et abandonner l'œuvre de délivrance qu'ils avaient commencée.

Pedralvi et ses compagnons reculant devant l'ennemi terrible qui les menaçait, gagnèrent un autre endroit plus élevé du souterrain. Mais à chaque minute, à chaque seconde, l'onde impitoyable avançait, avançait sur eux, gagnant du terrain et refoulant devant elle cette multitude innombrable de femmes et d'enfants qui poussait des cris d'épouvante.

La mort sous leurs pas, la mort sur leur tête ! Des flots tombant par torrents avec un effroyable bruit, que répétaient au loin et que redoublaient les échos de la caverne ; les mugissements des taureaux, qui, dans leur effroi, se précipitaient la tête baissée sur cette masse compacte ou écrasaient sous leurs pieds la foule, qui ne pouvait ni fuir ni se défendre ; ajoutez à cela la lumière qui leur était presque ravie. Telle était la scène d'horreur, de chaos et de désolation qu'offrait en ce moment la grotte de l'Albarracin.

Profitant de ce désordre, Sandoval s'était éloigné de son gardien, qui ne le quittait jamais et qui, pour la première fois, l'avait oublié, en songeant au péril de ses frères.

— Mon maître, mon maître ! s'écriait Pedralvi en s'arrachant les cheveux et en appelant Yézid à son secours ; comment sauverai-je ces malheureux que vous m'avez confiés ? et toi, Allah ! disait-il, au prix de mes jours, viens les délivrer ! Que moi seul je périsse !

Généreuse prière que n'entendit point le ciel. Un long cri d'effroi qui retentit en ce moment, sembla lui répondre et lui dire :

Tous doivent périr !..

L'inondation gagnait, et quelque vaste, quelque étendue que fût la caverne, l'eau tombant par torrents depuis plusieurs heures, sans relâche, sans interruption et surtout sans issue, montait déjà à plusieurs pieds.

Les femmes s'étaient réfugiées sur les rochers, sur les points culminants, sur les aspérités ou les saillies des parois qu'elles avaient pu atteindre. Les mères, élevant leurs enfants au-dessus de leurs têtes, cherchaient à les dérober au flot impitoyable qui s'élançait pour les saisir. Enfin une famille entière, soulevée par la vague, fut tout à coup emportée.

De là partait le cri d'effroi et de douleur que venait d'entendre Pedralvi. Il s'élança, parvint à saisir deux enfants, puis leur mère, les plaça sur un quartier de roc qui dominait encore l'abîme ; mais à l'instant d'autres victimes disparaissaient. Il courait à leur aide, il y courait, non plus en marchant, mais déjà à la nage, car tous avaient perdu pied, et dans ce nouveau déluge, hommes, femmes, enfants, troupeaux, confondus pêle-mêle, se débattaient pour mourir.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! criait une pauvre fille à moitié mourante et qui disparaissait sous les vagues.

Pedralvi pensa à Juanita. Il plongea et ramena la jeune fille sans connaissance ; lui-même pouvait se soutenir à peine. Il regarda autour de lui et aperçut un large rocher en saillie, une espèce de promontoire qui s'avançait au-dessus des flots, et après des efforts prodigieux, inouïs, il parvint à y gravir, lui et son fardeau ; il s'empressa alors de donner quelques secours à la jeune fille.

Elle était morte !

Il poussa un rugissement de rage, et de ses poings fermés il menaçait le ciel, sourd à sa voix, quand un frémissement se fit entendre non loin de lui.

Il leva les yeux et vit sur ce rocher Sandoval, le grand inquisiteur, debout à ses côtés.

Par un mouvement involontaire, il chercha son poignard ; mais il s'arrêta, pensant à son serment. Puis, voyant les flots qui déjà s'élevaient à plus de vingt pieds, et qui, avant un quart d'heure, menaçaient de couvrir le rocher, leur dernier asile, il se dit avec satisfaction, en regardant Sandoval :

— Il n'y a rien à craindre, il ne peut pas échapper...

— Seigneur ! Seigneur ! murmurait l'inquisiteur en priant à mains jointes, ne me confondez pas avec ces hérétiques et sauvez-moi !

— Te sauver, s'écria Pedralvi d'une voix vibrante, toi, la cause de tous nos maux.

— Ah ! reprit le moine sans l'écouter et tout entier à son effroi, voici l'eau qui s'élève... Bonté du ciel ! que vais-je devenir ?

Cette fois, Pedralvi ne lui répondit pas ; mais il lui montra de la main les cadavres qui flottaient autour d'eux.

— Mourir ! mourir ainsi !

— Pas de ma main, du moins ; tu diras à ton Dieu que j'ai tenu mes serments.

— Mourir sans confession !

— Toi ! confesser tes crimes !.. tu n'en aurais pas le temps, car avant une demi-heure le flot sera élevé au-dessus de nos têtes !

— Oui, l'eau monte et me soulève ! je me soutiens à peine sur ce roc glissant ! s'écria Sandoval... Puis il continua en se tordant les bras de désespoir :

Il me faudra donc, mon Dieu, périr comme ces méchants, ces hérétiques, ces maudits!

— Et être damné comme eux! ajouta Pedralvi avec un sourire de dédain.

A l'idée seule d'être confondu pour l'éternité avec ceux qu'il méprisait tant, Sandoval retrouva toute sa fierté, et jetant sur Pedralvi un regard foudroyant d'orgueil, il s'écria :

— J'espère que Dieu y réfléchira avant de damner un grand inquisiteur d'Espagne!

Le flot, qui s'élevait toujours, lui ferma la bouche et l'engloutit.

Pedralvi regarda alors autour de lui; pas un cri, pas un gémissement ne se faisait plus entendre. Aucun bruit, que celui du torrent qui tombait sans cesse et qui maintenant tombait de moins haut, car à chaque instant les vagues s'élevaient et se rapprochaient de lui.

Cette vaste caverne, nommée depuis la grotte del Torrento (la grotte du Torrent), était pour Pedralvi plus affreuse que l'Océan et son immensité, car il ne pouvait nager ni faire un mouvement sans toucher le corps inanimé d'un ami, d'un frère. Lui seul était vivant; lui seul était destiné encore à survivre au trépas de tous les siens!

L'eau, qui s'élevait sans cesse, n'était plus qu'à une douzaine de pieds de l'ouverture supérieure; les vagues venaient battre le rocher sur lequel les soldats espagnols étaient descendus le matin. Pedralvi s'y élança et la route que les Espagnols avaient parcourue pour remonter s'offrit à ses yeux.

Mais cette route était alors bien plus pénible et plus difficile. L'eau du torrent avait rendu glissants les rochers qu'il fallait saisir, et la colonne d'eau qui tombait toujours faisait, à chaque pas, chanceler Pedralvi; une fois même elle le jeta dans l'abîme; mais il rassembla son courage et ses forces, et enfin, haletant, épuisé, respirant à peine, il arriva au sommet du rocher.

Il vit le jour, il toucha la terre! Mais encore épouvanté des scènes dont il venait d'être témoin, il sentit ses genoux fléchir et tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, il s'avança au bord du rocher et aperçut sous ses pieds le camp des Espagnols et leurs tentes où l'on se réjouissait.

A cette vue, sa fureur se ranima.

— Oui, s'écria-t-il, j'avais fait un serment, celui d'immoler, chaque jour, un de nos ennemis, et ce serment, c'est Mahomet, c'est notre Dieu lui-même qui me punit d'y avoir manqué. Je le tiendrai désormais, je le jure! C'est pour cela seul que le ciel m'a conservé la vie, et cette vie sera consacrée à venger mes compagnons.

Il se rapprocha de la grotte, y jeta un dernier regard, qui le fit frémir d'horreur. L'eau était montée presque jusqu'à l'ouverture. Plusieurs cadavres surnageaient à la surface, et l'un des premiers qu'il aperçut fut celui du grand inquisiteur.

Furieux, hors de lui, à moitié fou, il le saisit, le traîna jusqu'aux bords des rochers, et le lançant au milieu du camp espagnol :

— Reprenez-le, s'écria-t-il, c'est mon présent. J'espère bientôt vous en envoyer d'autres.

Il se précipita alors vers l'autre versant de la montagne et eut bientôt disparu.

XIV.

LA CHUTE D'UN MINISTRE.

Les événements que nous venons de raconter s'étaient passés pendant le voyage d'Alliaga et son retour à Madrid. Nous demanderons maintenant à nos lecteurs la permission de revenir au confesseur du roi, que nous avons laissé à l'hôtel de Santarem, au moment où l'officier de l'inquisition, Spinello, venait l'arrêter.

— Je suis prêt à vous suivre, répondit froidement Alliaga, et il fit un pas dans l'antichambre.

Spinello s'était fait accompagner de deux membres du saint-office, et, pour plus de sûreté, d'une vingtaine de soldats de la sainte Hermandad. Piquillo jeta sur eux un coup d'œil, et reconnut dans celui qui les commandait un ancien garçon parfumeur qui lui avait été autrefois recommandé par la senora Cazoleta.

En rencontrant son regard, l'honnête et malencontreux alguazil baissa la tête d'un air qui voulait dire : C'est mon état, je suis obligé d'obéir.

Spinello fit un signe impératif, et la brigade avança d'un pas.

— Un instant, dit Alliaga, je demande à voir en vertu de quel ordre on m'arrête.

— En vertu d'un ordre du grand inquisiteur lui-même, répondit Spinello d'un air insolent.

Et il exhiba un parchemin que Sandoval lui avait envoyé depuis huit jours.

— Les ordres émanés de l'inquisition et du grand inquisiteur doivent être exécutés dans les vingt-quatre heures, répliqua Piquillo.

— Et celui-ci est daté d'hier, répondit Spinello d'un air victorieux en le lui présentant.

En effet la date avait été laissée en blanc par Sandoval, qui, dans une lettre particulière, avait recommandé à son agent de mettre cette date le jour même de l'arrivée d'Alliaga à Madrid.

Piquillo prit le parchemin, le regarda et dit lentement :

— Cet ordre d'arrestation n'a pu être daté ni signé, hier, par le grand inquisiteur.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? s'écria Spinello en ricanant.

— Attendu que depuis huit jours Son Excellence Bernard y Royas de Sandoval est tombé dans les mains des Maures de l'Albarracin, et que dans ce moment il est prisonnier. C'est ce que je viens annoncer au roi.

A ce coup inattendu, tous les alguazils se regardèrent consternés et comme si la chrétienté eût été dans le dernier péril.

Spinello lui-même avait été un instant déconcerté ; mais se remettant promptement :

— Il n'en est pas moins vrai que cet ordre suprême...

— Ne peut être valable ; il y a fausseté ou surprise, seigneur Spinello, et j'ai là sur moi un autre acte dont ces messieurs ne révoqueront point en doute l'authenticité, car il est écrit et signé de la main même du roi.

Le remettant alors au chef des alguazils, Piquillo ajouta :

— Cet ordre vous prescrit de m'obéir comme à Sa Majesté elle-même, et je vous ordonne d'arrêter à l'instant le seigneur Spinello et ses deux acolytes, comme coupables envers le grand inquisiteur et le saint-office du crime de faux.

Le brave alguazil ne se le fit pas dire deux fois. Il fit signe à ses gens d'entourer Spinello, qui voulut vainement réclamer.

— Vous vous justifierez devant Sa Majesté elle-même, s'écria Piquillo; et je vais de ce pas lui rendre compte de cette affaire.

Spinello, commençant à s'effrayer du tour que prenait la chose, essaya de balbutier quelque excuse. Un geste d'Alliaga commanda à la sainte Hermandad de l'emmener; et quand ils furent tous disparus, Piquillo sentit près de lui quelqu'un qui venait de tomber à genoux et qui baisait le bas de sa robe.

C'était Gongarello.

— Bravo! maître! s'écria-t-il. Voilà ce que j'appelle se tirer d'affaire. Nous sommes sauvés!

— Pas encore. Cela seulement me prouve que nous avons à lutter contre de puissants ennemis dont il faut se hâter de déjouer les manœuvres.

Il se rendit à l'instant même au palais du roi.

Le comte d'Avila, qui, ce jour-là, était de service, était parent du duc de Lerma; il parut étonné à la vue d'Alliaga.

— Je comprends, se dit celui-ci en lui-même, on me croyait déjà dans les prisons du saint-office.

Et sans faire attention au trouble de l'officier des gardes, il se présenta à la première porte qui conduisait aux appartements du roi.

Le comte d'Avila se plaça respectueusement devant lui, le salua et lui dit :

— Mon révérend, il m'est défendu de vous laisser entrer.

— Moi! confesseur de Sa Majesté!

— Vous-même!

— Qui a donné cet ordre?

— Le cardinal-duc.

En effet, et dans le cas où le confesseur du roi se rendrait directement au palais, le ministre avait pris d'avance ses précautions.

— Je respecte l'autorité de monseigneur le duc de Lerma, répondit Alliaga, mais j'en connais une supérieure à la sienne, c'est celle de Sa Majesté.

Et il lui montra la lettre qu'il tenait du roi.

Le comte d'Avila, placé entre le souverain qui régnait de droit et celui qui régnait de fait, se trouvait dans un embarras inexprimable. Quelque parti qu'il prît, il redoutait une disgrâce; mais sachant, après tout, que la colère du favori était plus redoutable que celle du monarque, et connaissant l'importance que le duc de Lerma attachait à ne pas laisser pénétrer Alliaga près du roi, le comte d'Avila s'enhardit et balbutia ces mots :

— Mes ordres immédiats et directs me viennent du cardinal-duc; je ne puis vous laisser entrer, mon père, qu'autant que le ministre lui-même aura changé ma consigne.

A cette fermeté inattendue et qui renversait tous ses projets, Alliaga tressaillit, mais cherchant à cacher son trouble, il répondit :

— Prenez-y garde, monsieur le comte, on ne désobéit pas impunément à son souverain. Un motif des plus graves m'appelle auprès de Sa Majesté, et si quelque malheur arrive, c'est vous qui en assumerez sur vous toute la responsabilité.

L'officier aux gardes hésita un instant, mais il comprit qu'il s'agissait d'une

de ces occasions décisives à la cour, occasion de disgrâce ou de fortune éclatante, et comme, pour mille raisons, il avait confiance dans l'étoile du ministre tout-puissant, il protesta à haute voix de son zèle pour le duc, son parent et son protecteur, déclara qu'il lui était dévoué corps et âme, et qu'il ne le trahirait jamais.

Alliaga, ainsi repoussé aux yeux de tous les courtisans qui encombraient l'antichambre, sentit qu'il était perdu, que c'en était fait de lui et de son crédit s'il donnait à cet échec le temps de se répandre. Il sortit précipitamment, et cela lui fut d'autant plus facile que la foule s'écarta vivement de son passage, et que personne, pas même de ses meilleurs amis, ne l'arrêta un instant pour lui serrer la main.

Il se rendit aux anciens appartements de la reine, où il avait toujours conservé ses entrées; appartements alors déserts et dont les domestiques avaient, presque tous, été placés par lui. La nouvelle de sa disgrâce n'était d'ailleurs pas connue, et chacun s'empressa de l'accueillir avec ce zèle affectueux et prévenant que rencontre partout la faveur.

— Dieu soit loué! dit-il en franchissant le seuil de l'oratoire de Marguerite, où il avait demandé qu'on le laissât seul, rien n'est désespéré. O ma bienfaitrice, protége-nous encore!

Il traversa la chambre à coucher de la reine, s'élança par le passage secret qu'il connaissait si bien et qui conduisait dans la chambre et, de là, dans le cabinet du roi. C'est par ce corridor qu'il avait naguère sauvé Aïxa et l'avait préservée du déshonneur et de la mort. Cette fois encore il s'agissait de ses frères, dont l'avenir et l'existence maintenant dépendaient de lui seul et de sa faveur.

Jamais Alliaga n'avait été aussi avide du pouvoir ni aussi désireux de s'en emparer.

Il arriva sans obstacle à la chambre du roi. Là se tenait le premier valet de chambre, M. de Latorre, toujours en place, toujours soldé par Sa Majesté ainsi que par la comtesse d'Altamira et par le duc d'Uzède, et dont le zèle, pour servir tant de monde à la fois, se multipliait comme ses appointements.

Il n'avait donc garde de laisser pénétrer dans le cabinet de son maître le confesseur du roi, qui, dans les circonstances actuelles, lui était signalé par ses deux autres maîtres comme l'homme le plus dangereux pour lui, attendu qu'il pouvait lui faire perdre son triple traitement.

M. de Latorre, sans prendre aucun ménagement, répondit brusquement qu'on n'entrait pas dans le cabinet de Sa Majesté, le roi étant triste, malade, et désirant être seul.

— Mais moi, son confesseur?

— Raison de plus.

— S'il en est ainsi, j'entrerai.

— Le roi l'a défendu.

— Le roi l'a permis et vous commande de m'obéir... témoin cet ordre de sa main. Lisez... Savez-vous lire?

— Non, mon révérend, répondit effrontément M. de Latorre, qui comprit qu'en ce moment l'instruction devait le perdre et l'ignorance faire sa fortune. Je ne sais pas lire!.. pas plus que mon grand-père, qui était bon gentilhomme, mais je sais observer ma consigne, continua-t-il en se posant fièrement devant la porte, et je vous déclare qu'on n'entrera dans le cabinet du roi que de vive force.

Il prononça ces derniers mots avec un air de bravoure qui voulait dire :

— Et je suis plus fort que vous!

Piquillo, qui avait eu un moment d'espoir, voyait encore tous ses projets renversés par un nouvel obstacle aussi impossible à prévoir qu'à franchir. Le confesseur du roi ne pouvait pas lutter contre un valet de chambre, surtout d'une taille aussi supérieure et d'une encolure aussi avantageuse que celle de M. de Latorre.

N'importe, il n'y avait pas à réfléchir; il n'y avait pas non plus de temps à perdre, et d'un mouvement rapide il s'élança vers le cabinet du roi.

M. de Latorre l'arrêta par le bras, mais de l'autre Alliaga se mit à frapper rudement à la porte En vain le zélé valet de chambre voulut l'entraîner : l'intrépide moine, s'accrochant au bouton de cuivre doré de l'un des panneaux, se mit à crier à haute voix :

— Sire! sire! c'est un de vos serviteurs qui revient vers vous.

Le roi ne répondit pas.

— C'est moi! c'est Alliaga!

On entendit marcher dans le cabinet du roi.

— J'ai à vous parler des affaires les plus importantes, du salut de votre royaume.

Les pas s'arrêtèrent.

— J'ai à vous parler de la duchesse de Santarem.

On entendit un pas vif et précipité, et au moment où M. de Latorre, redoublant d'efforts et d'énergie, venait de détacher la main d'Alliaga de son seul appui, et l'entraînait à l'autre bout de la chambre, la porte du cabinet s'ouvrit, le roi parut.

— Je suis sauvé! s'écria Piquillo.

— Je suis perdu! se dit en lui-même M. de Latorre.

Alliaga se précipita sur les pas du roi, dont la porte se referma.

— C'est toi! c'est toi! s'écria Philippe avec émotion; toi, mon seul ami, ma consolation, mon soutien! Si tu savais combien j'ai pensé à toi, avec quelle impatience je t'attendais et je désirais te voir!

— Et Votre Majesté tardait bien à m'ouvrir.

— Je n'osais pas.

Le roi prononça ce mot à voix basse, mais si vivement qu'il sembla lui avoir échappé malgré lui.

Puis, comme honteux de tant de faiblesse, il courba la tête et garda quelques instants le silence.

Alliaga, qui pendant ce temps l'examinait, fut étonné et presque effrayé du changement de ses traits, de sa pâleur, des rides précoces qui sillonnaient son front et surtout du désordre de sa personne et de ses vêtements.

Le roi leva vers lui des yeux où roulaient quelques larmes.

Et Piquillo se jeta à ses genoux en s'écriant :

— Mon maître! mon maître, parlez, qu'avez-vous? Si je ne puis venir en aide à Votre Majesté, je puis, du moins, mourir pour elle. Me voici, disposez de moi!

— Ah! je suis bien malheureux! s'écria le monarque.

En effet, depuis le départ de Piquillo, ne pensant qu'à la duchesse de Santarem, tout entier à son amour et à sa douleur, il avait manifesté devant le duc de Lerma le désir d'être seul, et ce désir le ministre en avait étrangement abusé : depuis ce moment, en effet, les appartements du roi avaient été fermés à tout

le monde, et nul, excepté le ministre, ne pouvait plus approcher du souverain, désormais prisonnier dans son palais.

— Oui, s'écria Philippe, je ne vois plus que ce duc de Lerma, qui m'est odieux, que je déteste! tous les autres m'ont abandonné!

— Tous, sire!

— Excepté... mais il ne faut pas en parler, excepté deux amis dévoués qui viennent, parfois, le soir, en secret.

— Et qui donc?

— Le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira.

— Est-il possible! s'écria Alliaga en pâlissant.

— Oui, cela t'étonne, poursuivit le faible monarque, mais le duc d'Uzède est mal avec son père; tout le monde est mal avec lui; et d'Uzède, ce fidèle serviteur, se cache du ministre pour venir voir et consoler son souverain; mon valet de chambre Latorre, un autre encore qui m'est dévoué, introduit presque tous les soirs ici le duc d'Uzède et la comtesse.

— Et ce sont eux qui consolent Votre Majesté?

— Ils le voudraient, je le crois bien, mais ce qu'ils me disent redouble mes tourments; car ils sont comme le cardinal-duc : ils prétendent tous que ce fatal amour me conduira à ma perte; que Dieu me pardonnera peut-être d'aimer une Maure; mais que songer à l'épouser, c'est encourir les foudres de l'Église, c'est m'exposer à la damnation éternelle.

— Eh bien! sire, répondit tranquillement Alliaga, il faut y renoncer.

— Je ne le puis, je l'aime plus que jamais; je l'aime malgré eux, malgré le ciel, que je brave, et dont j'ai peur!.. Aussi tu vois, poursuivit le malheureux roi, en lui montrant ses traits amaigris, tu vois quels sont mes tourments, c'est à en perdre la raison.

— Je viens vous la rendre, sire, et faire cesser de pareils combats; car je crois que tout espoir est désormais perdu.

Il lui raconta alors ce qu'il avait appris : la duchesse de Santarem et son père abandonnés sur un vaisseau au pouvoir de Juan-Baptista et des bandits, ses compagnons; *le San-Lucar*, échoué sur les côtes de Carthagène, sans un seul passager à bord, et enfin les mesures, infructueuses jusqu'ici, qu'il avait prises; la caravelle *la Vera-Cruz* et le vaisseau *le San-Fernando* expédiés à la découverte et qui, avant peu, sans doute, enverraient leurs rapports à Sa Majesté.

Les tourments dont le roi se plaignait tout à l'heure n'étaient rien auprès de ceux qu'il éprouva en écoutant ce récit. Le regret, la jalousie, la rage, se disputaient tour à tour son cœur. L'idée seule que la duchesse de Santarem était perdue pour lui rendait sa passion plus vive, plus ardente, plus délirante, plus déraisonnable que jamais. En ce moment, malgré son ministre, malgré la cour de Rome et malgré l'inquisition tout entière, il eût épousé la duchesse à la face de l'Espagne et de l'Europe.

A ce premier mouvement de colère succéda un accès de désespoir. Le pauvre roi se mit à fondre en larmes, et voyant Piquillo, dont la douleur moins expansive n'était pas moins profonde que la sienne, et qui, retiré dans un coin de l'appartement, détournait la tête et pleurait sans rien dire, il courut à lui et le serra dans ses bras.

Lui aussi pleurait Aïxa; lui seul comprenait sa douleur et son amour, et dès ce moment Alliaga était tout pour lui. C'était son confident, son ami le plus cher, sa plus douce consolation; sa présence lui devenait indispensable.

— C'est trop, s'écria Piquillo en étouffant ses sanglots et en essuyant ses

larmes; c'est trop vous occuper de ma douleur, sire; pour m'empêcher d'y penser, parlons de la vôtre, parlons des autres chagrins qui tourmentent Votre Majesté. Ils sont donc bien grands?

— Plus que je ne peux te dire! le cardinal-duc, qui me vient voir tous les matins, est arrivé l'autre jour, la figure toute bouleversée, m'annoncer que Dieu était irrité contre nous, que tous les fléaux allaient accabler l'Espagne, et qu'enfin le grand inquisiteur, son frère Bernard y Royas de Sandoval, était tombé entre les mains des Maures.

— Je le savais, dit froidement Alliaga.

— Et ce n'est rien encore! Hier matin, il est revenu m'annoncer une nouvelle manifestation de la colère céleste: le grand inquisiteur avait été massacré par les infidèles.

— Ce n'est pas possible, sire.

— Son corps avait été jeté du haut des rochers dans le camp même de don Augustin de Mexia. C'est horrible! n'est-ce pas?

— Oui... oui... j'en conviens, balbutia Alliaga.

Et il se dit à lui-même en frissonnant:

— Pedralvi a manqué à sa promesse; je ne l'aurais jamais cru.

Puis s'adressant au roi:

— Que voulez-vous, sire, des gens qu'on a réduits au désespoir sont capables de tout. Ce n'est point par des massacres, c'est par la clémence qu'il eût fallu d'abord les réduire.

— Tu crois?

— J'en suis persuadé.

— Et le cardinal-duc m'a soutenu qu'il fallait redoubler de rigueurs. Il a envoyé à don Augustin de Mexia l'ordre de ne point faire de grâce aux hérétiques. En même temps, et pour choisir, disait-il, un digne vengeur de son frère, il m'a fait donner la place de grand inquisiteur...

— A qui donc?

— A Ribeira, l'archevêque de Valence.

— O ciel! et Votre Majesté a signé?

— Vraiment oui, et la nomination est partie le jour même pour Valence, où le saint prélat est en ce moment.

— Mais ce saint prélat est encore plus rigide, plus impitoyable que celui auquel il succède; c'est notre ennemi mortel... je veux dire celui des Maures. Il a juré leur extinction totale, et si Aïxa nous était rendue...

— Eh bien? dit le roi avec joie.

— Eh bien! vous trouveriez en lui le plus grand obstacle à vos desseins.

— C'est vrai!.. c'est vrai!.. s'écria le monarque avec effroi; mais tu n'étais pas là; pas un conseil, pas un ami à qui je puisse me fier. Ceux à qui je m'adresse ne sont pas même d'accord entre eux; et puis si tu savais, si j'osais te l'avouer...

Saisi alors d'un élan de courage, le roi s'écria:

— Eh bien! oui, tu sauras tout; pourquoi te le cacherais-je, à toi, qui es mon seul et mon meilleur ami... Ce cardinal-duc que je vois ici tous les jours...

— Vous est odieux... insupportable... je le sais, sire.

— Bien plus encore, sa présence me cause une répugnance et un effroi mortels.

Puis baissant la voix, il ajouta:

— J'en ai peur!

— Vous, sire! s'écria Alliaga, vous! avoir peur de votre ministre!

— Oui! oui! continua le roi à voix basse, je ne l'avoue qu'à toi; c'est lui qui a empoisonné la reine! je le sais, j'en suis sûr!

— Qui l'a dit à Votre Majesté?

— Des gens dont le témoignage est terrible, accablant, et ne peut être révoqué en doute.

— Mais qui, encore?

— D'abord... autrefois... il y a déjà quelques mois, le père Jérôme me l'a attesté ici même sur l'Évangile.

— Lui!.. se dit Alliaga avec indignation, en froissant sous sa robe le papier écrit et signé par le père Jérôme et Escobar, et dans lequel ceux-ci signalaient le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira comme les auteurs de ce crime; mais modérant son trouble, il leva les yeux vers le roi et écouta tranquillement.

— Et puis, continua le monarque, il m'est aisé de voir que je ne suis pas seul à savoir que le cardinal-duc est coupable, que d'autres connaissent cet horrible mystère, et s'ils ne me le disent pas formellement, ils ne peuvent du moins le nier, et ici, le soir, bien des fois, ils m'en ont fait presque l'aveu.

— Et qui donc?

— La comtesse d'Altamira et le duc d'Uzède.

Piquillo poussa un cri d'horreur.

— Oui, oui, dit le monarque, en se méprenant sur son indignation, son fils, son fils lui-même n'ose pas dire le contraire. Mais seulement lui et la comtesse m'engagent, m'exhortent tous les soirs à prendre un parti. Ils me supplient, dans mon intérêt même, de ne pas laisser le cardinal-duc au pouvoir. La comtesse surtout m'a prouvé combien il serait avantageux pour moi de le remplacer par son fils le duc d'Uzède. Moi, franchement, je le voudrais, poursuivit le roi avec bonhomie; d'abord, je l'ai toujours aimé, et puis celui-là je n'ai pas peur de lui! Ensuite cela ferait moins d'éclat, moins de révolution, cela ne sortirait pas de la famille. Mais comment prendre une résolution pareille? comment se passer du duc de Lerma, qui, depuis plus de seize ans, mène tout, conduit tout? Qu'est-ce que cela deviendrait sans lui? et où irions-nous?

— On irait autrement, sire, et on irait mieux.

— Crois-tu? demanda le roi, horriblement indécis. Mais ce n'est pas le seul embarras où je me trouve. Le duc d'Uzède me demande tous les jours le renvoi de son père, et le duc de Lerma, depuis avant-hier, me demande formellement l'exil de son fils... Oui, oui, il s'agit de l'exil ou de la prison. Il reviendra encore à la charge aujourd'hui. Je ne peux pas toujours refuser comme je le fais depuis deux jours; il faut prendre un parti, il faut se prononcer entre eux... et ce n'est pas tout encore, poursuivit le roi avec un tressaillement nerveux dont il n'était pas le maître, j'ai reçu un avis... un avis secret d'une écriture que j'ai déjà vue plusieurs fois, un avis que j'ai trouvé comme toujours, là, sur mon bureau, et dans lequel on m'annonce que la main qui a immolé la reine est levée sur moi et menace mes jours!

— Une telle audace! s'écria Alliaga avec colère.

— Tu en es indigné... effrayé... et moi aussi. Ne sachant ni ce que je dois craindre ni ce que je dois croire, n'osant me décider entre le père et le fils, j'ai vingt fois déjà changé d'idée, et dans le doute, dans l'indécision, je ne dors pas, j'ai la tête en feu, j'ai la fièvre! j'en mourrai ou j'en deviendrai fou! Il n'y a que toi, Alliaga, qui puisse me tirer de ces tourments, ou plutôt de cet enfer; c'est en toi que j'ai confiance, et c'est toi que je veux croire. Donne-moi un conseil.... Oui, s'écria-t-il vivement en regardant autour de lui, nous

sommes seuls et personne ne peut nous entendre; qui des deux faut-il envoyer en exil? lequel faut-il garder? Prononce toi-même, ce que tu diras, je le ferai.

Jamais personne ne s'était trouvé dans une situation pareille. Jamais sujet, parti de si bas, n'était arrivé si haut. Lui Alliaga, le Maure, le mendiant, appelé à prononcer sur les destinées de la monarchie espagnole, et pouvant à son gré conserver ou renverser le ministre qui, depuis dix-huit ans, régnait en souverain absolu (1)!

S'il avait osé, et ce fut là sa première pensée, il eût dit au roi : « Au lieu des deux concurrents que me propose Votre Majesté, je lui conseille d'en choisir un troisième. » Mais le roi, effrayé à l'idée seule de se donner un nouveau ministre, c'est-à-dire un maître nouveau et inconnu, aurait préféré garder l'ancien; d'ailleurs, il fallait brusquer l'événement, se décider à l'instant même; et Alliaga n'avait ni les moyens ni le temps d'étudier et de proposer l'homme d'État le plus capable.

La question resta donc posée entre le duc d'Uzède et son père. Il était aisé à Alliaga de justifier le duc de Lerma. Il le pouvait d'un mot, et le premier ministre, conservant la faveur royale, lui aurait d'abord témoigné peut-être quelque reconnaissance du pouvoir qu'il lui aurait dû. Mais la reconnaissance du duc de Lerma (Alliaga le savait par expérience) n'était pas de longue durée, et tant qu'il resterait en place, il n'y avait aucun espoir pour Piquillo d'atteindre son unique but et de voir son rêve se réaliser. Le duc de Lerma, qui avait pendant si longtemps combattu pour obtenir l'expulsion des Maures, ne pourrait vouloir leur rappel, et ne travaillerait jamais franchement à la révocation d'un édit qui était son ouvrage.

Le duc d'Uzède, au contraire, n'y avait pris aucune part, et sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, il n'avait aucune idée arrêtée. Uzède, nommé par Alliaga, resterait constamment dans sa dépendance, car Alliaga avait toujours les moyens de le perdre avec la déclaration du père Jérôme et d'Escobar, attestant sa complicité dans l'empoisonnement de la reine. D'Uzède aussi pouvait être ingrat, mais il aurait toujours peur, et si dans un cœur tel que le sien la reconnaissance était fugitive, la crainte ne l'était pas. Grâce à ce sentiment, Alliaga devait toujours commander et d'Uzède toujours obéir. Le nommer ministre était donc se nommer lui-même, et frappé de l'immense avantage qui devait en résulter pour lui et surtout pour les siens, Piquillo n'hésita plus, son choix fut fait.

— Sire, lui dit-il, je suis prêt à répondre à l'honneur que me fait Votre Majesté; mais si elle approuve le parti que je vais lui proposer, je demande que cette résolution soit exécutée, non pas demain, mais aujourd'hui, sur-le-champ, à l'instant même.

— Soit! dit le roi, un peu ému déjà de l'idée de se décider aussi vite.

— Eh bien! et puisque Votre Majesté est assise devant son bureau, je la prie de vouloir bien écrire les mots suivants.

Le roi avait déjà pris la plume et écoutait avec une curiosité inquiète. Alliaga continua :

(1) Alliaga délibéra en faveur de qui, ou de Lerma ou d'Uzède, il ferait pencher la balance. L'alternative qu'embrassa ce moine est digne de la plus sérieuse attention, à cause des conséquences politiques qui en furent le résultat.

(Watson, *Histoire de Philippe III*, 2e vol., liv. VI, p. 260.)

« Monsieur le cardinal-duc sortira aujourd'hui même de Madrid et se reti-
« rera dans tel lieu qu'il lui plaira de choisir. MOI, LE ROI (1). »

— Que cela ? dit le monarque étonné.

— Pas davantage, sire ! Votre Majesté n'aura pas même besoin de revoir M. le duc ; il comprendra.

— Je n'aurais jamais cru, dit le roi, que ce fût aussi facile.

Et il respira avec satisfaction, comme un prisonnier qui hume le grand air après une longue captivité.

— Mais, reprit-il gaiement, et le duc d'Uzède ?

— Puisque Votre Majesté tient la plume, elle n'a qu'à continuer :

« Monsieur le duc d'Uzède prendra dès ce jour le titre de premier ministre,
« et en exercera les fonctions. MOI, LE ROI. »

Si Votre Majesté veut maintenant me confier ces deux ordonnances, je me charge du reste.

— Volontiers, s'écria le monarque.

En ce moment l'officier de service, le comte d'Avila, parut à la porte du cabinet, et resta frappé de surprise en voyant Alliaga qu'il venait de renvoyer. Son air étonné semblait dire :

— Par où est-il entré ?

Se remettant cependant, il annonça en balbutiant que monseigneur le cardinal-duc demandait à présenter ses hommages à Sa Majesté.

Le roi pâlit, et son émotion fut si grande, que sa main, qui tenait encore les deux ordonnances, trembla convulsivement.

— C'est vrai, dit-il à demi-voix à Alliaga ; c'est l'heure à laquelle il vient d'ordinaire ; mais je ne veux pas le voir, je ne le veux pas !

— Votre Majesté en est la maîtresse. Elle peut se retirer dans ses appartements, je recevrai le duc.

Le roi, soulagé d'un second fardeau, remercia son conseiller par un regard de reconnaissance, et ajouta :

— Que vais-je faire pendant ce temps ?

— Votre Majesté n'est pas sortie depuis plusieurs semaines, le grand air ne peut que lui faire du bien, et je l'engagerais à aller à la chasse.

— J'y pensais, dit le roi.

Il sonna, donna ordre que l'on préparât ses équipages et se retira dans sa chambre à coucher au moment où entrait le cardinal-duc.

Il parut, le regard fier, la tête haute et environnée de cette auréole d'insolence qu'on nomme la faveur. Il resta stupéfait en apercevant Alliaga ; mais il fit signe de la main à d'Avila de se retirer.

— Vous ici, seigneur Piquillo ? dit-il d'un air dédaigneux.

— Moi-même, monseigneur.

Soit distraction, soit à dessein, le duc se jeta dans le fauteuil du roi, pendant qu'Alliaga se tenait modestement assis sur un humble pliant.

— Je ne pensais pas, dit le duc avec majesté, vous rencontrer ici.

— Je le crois, monseigneur, vous vous étiez arrangé pour que je fusse ail-

(1) Le roi enjoignit à son ministre en termes exprès, dans un billet écrit de sa propre main, de sortir de Madrid, avec pleine et entière liberté de se retirer en tel lieu qu'il lui plairait de choisir, pour y jouir en paix des effets de ses anciennes bontés.
(Watson, 2e vol., liv. VI, page 303.)

leurs : Votre Éminence avait défendu de me laisser entrer au palais, et votre frère avait donné ordre de me jeter dans les prisons de l'inquisition.

— Eh mais, répondit le duc d'un air d'ironie, c'est une idée qui n'était pas si mauvaise et qui peut encore se réaliser. Où est le roi?

— Le roi, dit froidement Alliaga, vient de partir pour la chasse, et m'a chargé de vous recevoir.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le duc avec un peu d'émotion.

— Je vais vous l'expliquer, monseigneur. Vous rappelez-vous le jour où malgré la foi jurée, malgré la parole de ministre et de gentilhomme que vous aviez donnée à un vieillard, à Delascar d'Albérique, qui venait vous apporter la rançon de ses frères...

— Eh bien! monsieur... interrompit le duc avec impatience.

— Ce jour où vous veniez de faire signer au roi un édit qui proscrivait deux millions de ses sujets et enlevait à ces malheureux leurs biens et leur patrie...

— Eh bien, monsieur...

— Eh bien! je vous déclarai ce jour-là que moi, qui n'étais rien, je vous renverserais, vous, ministre tout-puissant. Je l'ai juré, et je ne suis pas comme vous, monseigneur, je tiens mes serments!

— Que voulez-vous dire? s'écria le duc en pâlissant et en se levant avec vivacité.

— Voici une ordonnance que le roi m'a chargé de vous remettre, répondit gravement Alliaga en restant assis sur son modeste pliant.

Le ministre, qui ne l'était plus, entr'ouvrit d'une main tremblante le papier fatal qu'on venait de lui remettre. D'un coup d'œil il l'avait parcouru, mais ne pouvant y croire encore, il relut une seconde et une troisième fois ces mots qui lui semblaient impossibles, ces mots terribles, foudroyants et tracés en caractères de feu, car ils lui brûlaient et la main et les yeux.

A sa première pâleur avait succédé un rouge pourpre; tout son sang, qui d'abord s'était porté au cœur, était remonté à la tête avec une telle violence, qu'il chancela et retomba dans le fauteuil comme frappé d'apoplexie.

Alliaga s'élançait pour le secourir, quand la porte s'ouvrit de nouveau : un huissier de la chambre annonça que l'on sollicitait l'honneur de parler à frey Luis Alliaga.

— Qui donc?

— Monseigneur le duc d'Uzède.

A ce nom, le cardinal-duc, prêt à perdre connaissance, se releva comme piqué par un serpent, mais il s'arrêta en entendant Alliaga répondre brusquement :

— Je n'ai pas le loisir! qu'il attende!

Cet affront fait à son fils fut pour le duc de Lerma comme un calmant, comme un baume appliqué sur sa plaie saignante. Il chercha à reprendre ses sens, et d'une voix dont il s'efforçait de cacher l'émotion, il dit :

— Je comprends, c'est lui qui me succède.

Alliaga baissa la tête et ne répondit pas.

— Et vous, seigneur Alliaga, vous! un homme d'honneur, vous approuvez une telle conduite!

— Je la trouve infâme!

— Je ne méritais donc pas, s'écria le duc avec joie, d'être traité ainsi, d'être renversé du pouvoir!

— Si, monseigneur, mais point par votre fils!

Le vieux ministre, qui avait eu un rayon d'espoir, regarda Alliaga avec étonnement, et chercha vainement dans ses yeux l'explication d'une conduite qu'il ne pouvait comprendre, il s'écria :

— Je veux parler au roi, je veux le voir.

— C'est impossible, monseigneur.

— Conduisez-moi vers lui.

— Je ne le puis ni ne le veux, car cette lettre c'est moi qui la lui ai fait écrire.

— Vous, Alliaga, vous qui me devez tout !

— Vous oubliez, monseigneur, répondit Piquillo avec fierté, que je ne suis venu ici que pour vous prévenir des dangers qui menaçaient notre patrie, des complots médités contre elle et contre vous. C'est donc moi, qui, le premier, vous ai rendu service. Je vous suis resté fidèle tant que vous l'avez été à l'Espagne, et ne vous ai abandonné que le jour où vous avez trahi ses plus chers intérêts. Répondez vous-même : De quel côté est la trahison ?

— Oui, je le reconnais, oui, vous m'aviez prévenu ; vous avez agi loyalement, s'écria le duc avec une émotion et une chaleur toujours croissantes ; eh bien ! au nom de cette amitié que je n'aurais jamais dû rompre et qui peut se renouer encore, si vous le voulez... écoutez-moi, daignez m'écouter !

La porte s'ouvrit encore, et l'huissier répéta :

— Monseigneur le duc d'Uzède supplie frey Luis Alliaga de vouloir bien lui accorder la faveur d'un instant d'audience.

— Dites-lui que c'est impossible en ce moment, répondit Alliaga avec un air d'impatience et de mépris ; il peut attendre, je suis avec quelqu'un à qui il doit respect.

La porte se referma.

— Merci !.. merci !.. s'écria le duc en étendant les mains vers lui ; et maintenant, j'en suis certain, vous ne refuserez pas la dernière grâce que j'implore, celle de parler au roi en ma faveur.

Alliaga détourna la tête et répondit :

— Je ne le puis !

Alors... le dirai-je ! il faut donc que le sourire du maître ait un attrait bien enivrant, que le pouvoir, quand on l'a une fois possédé, devienne un besoin si vif qu'on ne puisse plus y renoncer ; que le désespoir de le perdre cause une douleur tellement intolérable, qu'elle fasse oublier tout, jusqu'à l'honneur...

Alors, sans respect pour sa propre dignité, pour sa grandeur passée, pour les cheveux blancs qui couvraient sa tête, le duc de Lerma, ce ministre, ce cardinal, ce vieillard se précipita aux pieds d'Alliaga et, disputant encore les derniers lambeaux de la faveur qui lui échappait, mendia l'appui de celui qui venait de le renverser (1).

Alliaga, honteux et rougissant pour lui, s'empressa de le relever, en lui disant à voix basse :

— Je n'ai rien vu, monseigneur, je me tairai... je me tairai, je vous le jure !

Ces mots rappelèrent le duc à lui-même, et désormais résigné à son sort, il s'écria :

(1) Dans cette douloureuse situation, Lerma, oubliant sa dignité, ne rougit point de paraître en suppliant aux pieds d'Alliaga, et de conjurer, au nom de la reconnaissance, le moine ingrat d'intercéder en sa faveur auprès du roi.

(Watson, *Histoire de Philippe III*, vol. II, liv. VI, page 303. — Vittorio Siri, tom. III. — Gonzalo de Cespedes y Meneses.)

— Je pars! je pars! je saurai défier l'adversité qui m'accable; mais il est un coup que je ne me sens point la force de supporter, une idée qui me conduira au tombeau : c'est que les calomnies dont on m'a abreuvé sont parvenues jusqu'au roi et qu'il y a ajouté foi. Avouez-le-moi, s'écria-t-il avec véhémence, Philippe m'accuse et me croit coupable; il est persuadé que j'ai empoisonné la reine.

Alliaga lui fit signe que oui, et le vieillard, poussant un cri d'horreur, leva les mains au ciel en disant :

— Je jure par ce que j'ai de plus cher, par mon salut éternel, par le Christ lui-même, que je suis innocent.

— Je le sais! je le sais! s'écria Alliaga en lui serrant la main.

— Eh bien! que le roi en soit convaincu, c'est tout ce que je demande, c'est mon dernier vœu sur la terre!

— Le roi le saura, le roi en aura la preuve par moi, je vous le promets.

— C'est bien! c'est bien! à ce prix j'oublie tout!.. à ce prix je pardonne à vous, et même... à mon fils!

Il sortit par la porte qui donnait dans la chambre du conseil; un instant après le duc d'Uzède entrait par celle de la salle des gardes.

Nota. La conduite d'Alliaga à l'égard du duc de Lerma est traitée de trahison par plusieurs historiens. Ceux-ci, catholiques et Espagnols, pouvaient avoir raison à leur point de vue; mais, d'origine musulmane et Maure de naissance, Ali-Aga (car c'est ainsi que son nom devrait s'écrire), Ali-Aga, en rêvant le retour de ses frères en Espagne, avait un but qui devait tout légitimer à ses propres yeux.

XV.

UNE SCÈNE DE FAMILLE.

Uzède avait un air humble et embarrassé. Il salua avec respect Alliaga, toujours assis sur son pliant, puis leva sur lui un regard curieux et inquiet qu'il baissa aussitôt. On voyait qu'il désirait et n'osait engager la conversation.

— Il ne sait rien encore, se dit Alliaga.

Puis, adressant la parole au grand seigneur debout devant lui :

— Pardon, monseigneur, de vous avoir fait attendre près d'une demi-heure.

— Quand on est occupé, balbutia le duc, c'est tout naturel! Cela peut arriver à tout le monde.

— En effet, répondit froidement Alliaga, je me souviens que la première fois que je me suis présenté à votre hôtel, à Valladolid, il y a bien longtemps de cela, vous avez été obligé, à votre grand regret, j'en suis sûr, de me faire attendre plus d'une heure.

Le duc parut visiblement déconcerté et dit en essayant de sourire :

— Oui... oui... je me rappelle le commencement de cette audience...

— Moi, je me rappelle surtout la fin, répliqua Alliaga d'un air glacial, mais rassurez-vous, monseigneur, je ne suis pas ici chez moi.

Et d'un air plus gracieux, lui montrant un fauteuil, il ajouta :

— Nous sommes chez le roi.

Cette fois le duc avait totalement perdu la tête, et dans un désordre inexprimable il s'écria :

— Et moi aussi, je n'ai point oublié ce souvenir fatal! il m'a poursuivi constamment, il a fait le malheur de ma vie; car on a beau faire, il est des remords auxquels on ne peut échapper, il est une voix secrète qui parle à votre cœur et vous révèle la vérité! C'est cette voix, que je n'ai pu étouffer, qui m'amène repentant vers vous; qui, malgré ma fierté, m'oblige à implorer votre pardon et à vous crier : mon fils! mon fils!

En achevant ces mots, qu'il s'efforçait de prononcer d'une voix émue, le duc étendit ses bras vers Alliaga, qui se leva vivement, fit un pas en arrière, et le repoussant de la main avec un geste de dédain, répondit :

— Le premier cri de la nature doit être seul écouté... et vous aviez sans doute raison alors.

— Ne comprenez-vous donc pas le repentir?

— Si, monseigneur, je comprends le vôtre; vous ne vouliez pas être le père de Piquillo et vous désirez être celui de frey Luis Alliaga.

Alors, et avec un accent généreux, il s'écria :

— Quel que soit le sang qui coule dans mes veines, mon père à moi est celui qui a tendu la main à ma misère et non pas à ma fortune; qui m'a ouvert ses bras quand j'étais sans asile et qui alors m'a dit : Mon fils!.. Mon père à moi, c'est celui qui, errant et sans patrie, a maintenant besoin de mon secours! Mon père à moi, c'est Delascar d'Albérique le proscrit!

Puis modérant son émotion et jetant un regard de pitié sur d'Uzède, qui courbait la tête :

— Quant à vous, monsieur le duc, lui dit-il avec douceur, qui vous amène? Confiez-le-moi franchement, car il y a encore un autre motif que celui dont vous me parliez tout à l'heure.

— C'est vrai, mon révérend, le roi vient de partir pour la chasse. Sa voiture a rencontré celle de la comtesse d'Altamira. Il a fait signe de la main à ses gens de s'arrêter, et a dit d'un air riant à la comtesse : « Il y a de bonnes nouvelles. Dites à d'Uzède d'aller voir Alliaga. » Et alors je venais....

— Le roi n'a pas dit autre chose?

— Non, mon révérend.

— Et vous n'en savez pas davantage?

— Rien de plus; mais je vous avoue que je suis impatient de connaître ces bonnes nouvelles.

— Je vais vous les apprendre.

Il regarda le duc d'un air solennel et dit :

— Dans la position où nous allons nous trouver l'un et l'autre, je suis obligé de vous parler avec franchise, dût cette franchise vous paraître bien dure et vous blesser cruellement; mais vous *seul* au monde...

Et il appuya sur ce mot.

— Vous *seul*, si vous le voulez, aurez connaissance des faits dont je vais vous entretenir. Le roi lui-même les ignore et les ignorera toujours; du reste, je n'avancerai rien qui ne soit appuyé sur des preuves.

Il tira alors de sa poche la déclaration écrite et signée par le père Jérôme et par Escobar, il la lut lentement et à voix basse, comme si les officiers qui étaient dans les autres salles, comme si les murs mêmes du palais pouvaient l'entendre.

A cette accusation si nette, si détaillée, si précise, d'Uzède n'eut pas la force

d'opposer un seul désaveu. Il gardait un silence accablant, mais ses dents s'entrechoquaient, ses traits étaient livides, la sueur coulait de son front.

— Cet écrit, continua Alliaga, a été remis par vos anciens amis, les pères Escobar et Jérôme, au grand inquisiteur Sandoval, votre oncle. Rassurez-vous, c'est de lui seul que je le tiens; mais si cet écrit était tombé entre d'autres mains que les miennes, entre les mains d'un ennemi, et vous en avez beaucoup...

Uzède tressaillit.

— La comtesse est seule coupable, je le sais; mais le crime qu'elle a commis, vous le connaissiez, vous en étiez le complice, et si j'avais montré cet écrit au roi, vous étiez perdu; il vous fallait renoncer à votre rang, à vos honneurs, à la vie peut-être!

— Ah! vous ne le voudriez pas! s'écria Uzède en étendant vers lui les bras, et les liens qui nous unissent...

— Même sans y croire, répondit froidement Alliaga, vous voyez bien, à la manière dont je vous parle et dont j'agis envers vous, que je ne veux pas vous perdre; et si je ne l'ai pas fait, si au lieu de vous abattre, je vous soutiens dans la faveur du roi, si même je vous élève encore plus haut...

Un éclair de joie brilla dans les yeux du duc.

— C'est que j'ai des desseins sur vous, continua Alliaga; c'est que je veux, pour vous réhabiliter à vos propres yeux, vous faire concourir à une grande expiation et au bonheur à venir de l'Espagne.

Le duc redoubla d'attention.

— Oui, une grande injustice et une grande faute ont été commises : l'expulsion des Maures, qui, en se retirant, ont emporté avec eux la richesse et la prospérité de notre pays; ce serait, pour le règne de Philippe III, une tache odieuse et déshonorante. Je veux l'effacer, je veux en faire disparaître jusqu'aux moindres traces. Si vous voulez me seconder franchement dans ce projet, m'aider dans tout ce qui en amènera l'exécution, je vous place au pouvoir souverain, je vous fais nommer premier ministre...

Le duc ne put retenir un tressaillement de surprise et de joie.

— Sinon, en montrant au roi cet écrit, je le force à renoncer à vous, et je dirige son choix sur celui qui promettra d'agir de concert avec moi, pour le bonheur et la gloire du pays.

— Je le promets, je le promets! s'écria d'Uzède avec transport. J'écouterai vos avis, je m'y soumettrai. J'ordonnerai, je commanderai à tous, mais je ne serai que le bras et vous serez l'âme. Et quant au généreux projet que vous avez conçu, je m'y associe d'avance et m'y dévoue, je vous le jure par le ciel qui nous entend.

— C'est bien, lui dit froidement Alliaga, vous êtes premier ministre.

Et il lui remit l'ordonnance signée par le roi.

D'Uzède n'en pouvait croire ses yeux. Ce titre qui lui avait coûté tant d'efforts, tant d'intrigues et tant de bassesses, ce pouvoir suprême pour lequel il s'était rendu criminel et presque parricide, il le possédait enfin! Sa joie était si grande, que pendant quelques instants elle lui fit oublier tout. Il sortit du palais radieux, triomphant et presque sans remords.

Quelques heures après, le roi était de retour. Tout lui réussissait ce jour-là; le ciel était pour lui. Sa chasse avait été favorisée d'un temps superbe, et il avait tué un cerf de sa propre main.

Alliaga lui raconta ce qui s'était passé en son absence.

Le roi se fit répéter ce récit, tant il avait peine à se persuader qu'il fût libre

et que le cardinal-duc quittât Madrid le jour même. C'était pour Alliaga le moment de tenir la promesse qu'il avait faite au favori déchu.

— Sire, lui dit-il, puisque Votre Majesté rend aujourd'hui justice à tout le monde, elle ne peut la refuser au malheur.

— Que voulez-vous dire ?

— Que le cardinal-duc a mérité de perdre votre faveur, mais non pas votre estime; qu'il a été mauvais ministre, mais non pas un régicide et un empoisonneur.

Alors, et sans lui parler du duc d'Uzède, il lui raconta en détail ce qu'avait fait la comtesse d'Altamira, et comment, en voulant se défaire de la duchesse de Santarem, elle avait pour ainsi dire donné elle-même la mort à la reine.

Le roi, à ce récit, pâlit d'effroi. Tout ce qu'il y avait en lui d'honnête et de généreux se souleva d'indignation. Lui qui si longtemps, et la veille encore, avait été dupe de la comtesse et de ses intrigues, voulait à l'instant même la faire arrêter, juger et condamner. Mais, cédant à sa faiblesse ordinaire, il se calma bientôt et recula devant un pareil éclat, et surtout à l'idée du déshonneur qui allait rejaillir sur tant de nobles familles auxquelles la comtesse était alliée.

Alliaga lui conseilla un parti plus prudent et plus clément.

La comtesse, qui était dans l'ivresse, et qui se réjouissait déjà du succès de son allié le duc d'Uzède, reçut dans la journée une expédition, en bonne forme, de l'ordonnance suivante :

« La comtesse d'Altamira quittera Madrid aujourd'hui même, et il lui est
« défendu désormais d'habiter à moins de soixante lieues de la capitale. Man-
« dons et ordonnons à notre premier ministre de tenir la main à l'exécution
« de la présente ordonnance. »

Elle était signée du roi et plus bas du duc d'Uzède. C'était le premier acte de son autorité.

La comtesse resta anéantie, foudroyée ! Ce n'était pas la peine de renverser le duc de Lerma, car d'Uzède avait exactement les mêmes façons d'agir que le duc son père, excepté que celui-ci avait été moins vite et ne s'était point brouillé avec son alliée le jour même de son avénement au pouvoir.

Elle courut au palais du duc d'Uzède. On se doute bien que le nouveau ministre avait ce jour-là trop d'affaires pour recevoir ses amis. Elle essaya de parler au roi et s'adressa pour cela à M. de Latorre, qui venait d'être congédié, après dix ans de service, par le frère Luis Alliaga, sous prétexte que, de son propre aveu, lui, Latorre, *ne savait pas lire*, ce qui était incompatible avec la place de valet de chambre de confiance de Sa Majesté.

La comtesse écrivit alors à Escobar une lettre qu'elle lui envoya par un exprès, et celui-ci lui répondit sur-le-champ par le même courrier. Consolée du moins par l'empressement et le zèle du bon père, elle se hâta d'ouvrir le billet, qui contenait ces mots :

« J'ignore ce qui se passe et ne veux point le savoir. Quoi qu'il puisse ar-
« river, je n'entends ni me compromettre ni me mêler désormais de rien;
« persuadé qu'avec votre adresse et votre esprit ordinaires vous sortirez victo
« rieuse de tous les mauvais pas, je resterai neutre, madame la comtesse, et
« tout ce que peut me permettre le souvenir de notre ancienne amitié, c'est
« de faire des vœux pour vous. »

Il sembla à la comtesse que ces paroles ne lui étaient pas inconnues; et, en effet, c'était la réponse qu'elle-même avait adressée un mois auparavant à Es-

cobar, lorsqu'il s'agissait d'expulser les jésuites, et que le prieur d'Hénarès était venu réclamer son appui. Cette réponse, Escobar ne l'avait pas oubliée (car il avait une mémoire admirable), et il venait de la renvoyer à la comtesse sans en retrancher un mot, mais aussi sans l'aggraver d'une syllabe, tant le bon père avait de conscience.

Cependant la disgrâce de l'insolent favori, la chute du ministre tout-puissant avait déjà retenti dans Madrid, et la renommée en portait la nouvelle à toutes les extrémités du royaume. Le peuple espagnol, qui, en perdant le duc de Lerma, croyait retrouver sa richesse, sa gloire et sa prépondérance en Europe, fêtait par des chants de triomphe et des feux de joie le départ du cardinal-duc. Les cris de : *Vive le roi!* éclataient de toutes parts. Le monarque avait été obligé de paraître à son balcon, et accueillait d'un air étonné ces transports de l'enthousiasme populaire, auxquels il n'était point habitué.

Du fond de son appartement, le duc de Lerma entendait les cris de joie qui insultaient à sa chute. L'instant de la faiblesse était passé, il avait repris tout son courage. Comprenant que désormais toute sollicitation nouvelle serait inutile et ne servirait qu'à l'abaisser, il renonça à voir le roi et quitta sur-le-champ la cour, pour se retirer dans l'héritage de ses pères, dans son château de Lerma, embelli par ses soins, son goût et sa magnificence. Mais pour aller prendre sa voiture, le duc fut obligé de traverser les jardins du palais. Il s'y arrêta un instant et resta plongé dans de profondes réflexions; alors sans doute, le ministre disparut devant le prêtre, devant le cardinal, car, regardant d'un œil reconnaissant et attendri les appartements de la famille royale, il répandit sur Philippe et sur ses enfants ses plus ferventes bénédictions. Il fit quelques pas pour s'éloigner, et se trouva près du bosquet où il avait lui-même présenté à la reine ce verre fatal, cause de tant de calomnies. Là, sa fermeté l'abandonna, une larme brûlante s'échappa de ses yeux, et il murmura à voix basse une ardente prière:

— Punissez-moi, Seigneur, pour les fautes que j'ai commises, mais non pour les crimes dont je suis innocent; et si je ne puis, aux yeux de tous, faire éclater la vérité, que mon roi du moins la connaisse et me rende son estime; que j'obtienne cette dernière grâce, ô mon Dieu, et après rappelez à vous votre serviteur!

Il releva la tête, traversa les jardins d'un pas ferme, monta en voiture, et pendant que le peuple, rassemblé sous son balcon, brisait ses fenêtres et criait: Mort au duc de Lerma! il prit la route de Guadarrama, où il passa la nuit.

Le lendemain matin, au moment où il se levait pour continuer son voyage, on lui annonça qu'un présent et un message du roi venaient d'arriver pour lui de Madrid.

Un présent, un message du roi, dans une telle circonstance, lui paraissaient, à lui et à tous ceux qui l'entouraient, une chose impossible, incompréhensible. Lui seul devait avoir le mot de cette énigme.

Un piqueur de Sa Majesté lui apportait le cerf que le roi avait tué la veille, à la chasse, de sa propre main, et de plus une lettre du souverain.

Le duc tressaillit. Il ouvrit la lettre avec respect; puis, après l'avoir lue, il la porta à ses lèvres, et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes, il s'écria:

— Je te remercie, Alliaga, tu m'as tenu parole (1).

(1) Il prit la route de Guadarrama, où il passa la nuit. Il y reçut, avec un cerf tué à la

Cette missive, que ne purent jamais s'expliquer ni les courtisans ni le duc d'Uzède lui-même, contenait ce peu de mots :

« Alliaga m'a donné des preuves telles, qu'il ne m'est plus permis de « douter de votre innocence au sujet de la reine, et si la nouvelle direction à « imprimer aux affaires du royaume exige votre éloignement de la cour, « vous emporterez du moins dans votre retraite l'estime de votre souverain et « son amitié. »

A quelques lieues de Guadarrama, au premier relais, le duc aperçut un carrosse de la cour ; il crut reconnaître celui de la comtesse d'Altamira. Une femme, qui parut un instant à la portière, se rejeta brusquement au fond de la voiture. L'ancien ministre demanda qui elle était, et on lui répondit :

— C'est l'ancienne dame d'honneur de la reine, la comtesse d'Altamira, reléguée désormais à soixante lieues de Madrid et qui se rend en exil.

— Ah ! se dit le duc en lui-même, Alliaga est juste et le ciel aussi !

Les deux voitures marchèrent un instant de front ; les deux anciens alliés, les deux anciens ennemis se saluèrent, et le ministre disgracié, continuant sa route, courut cacher ses regrets dans son château de Lerma, dans cette magnifique et royale résidence élevée à ses frais et à ceux de l'État.

XVI.

LE NOUVEAU CONSEIL DU ROI.

Le soir même de ce jour, Alliaga se rendit dans le cabinet du roi. Il y trouva le duc d'Uzède, qui, dans la ferveur de son zèle et pour mieux prouver son dévouement au confesseur de Sa Majesté, et à Sa Majesté elle-même, venait de faire arrêter et jeter en prison Rodrigue de Calderon, secrétaire du dernier ministre. Il voulait même plus, et on le croirait difficilement, si le fait n'était confirmé par plusieurs historiens, il proposait de faire mettre en jugement le duc de Lerma, son père.

Le roi frémit, et il repoussait la proposition quand Alliaga entra.

— Je m'en rapporte à Sa Seigneurie, s'écria d'Uzède.

— Et moi aussi, dit le roi.

Alliaga ne répondit pas, il regarda d'Uzède, qui baissa les yeux ; puis le roi, qui jeta au feu l'ordonnance qu'on venait de lui présenter.

— C'est bien, sire, dit Alliaga. Ce n'est pas nous, c'est votre cœur que Votre Majesté devrait toujours consulter. Aussi je venais lui soumettre, ainsi qu'à son ministre, un ordre que monsieur le duc d'Uzède approuvera, j'en suis certain.

Ces derniers mots furent prononcés d'un air si respectueux et si modeste, que le duc ne pouvait s'en formaliser. Il répondit d'un air protecteur :

— Voyons, mon père, de quoi s'agit-il ?

— Trop de sang a déjà coulé dans les montagnes de l'Albarracin. Ce n'est

chasse de la propre main du roi, une lettre de Sa Majesté Catholique dont le contenu a toujours échappé aux esprits les plus pénétrants.

(Watson, *Histoire de Philippe III*, t. II, p. 305.)

point par des mesures rigoureuses, c'est par la clémence et la persuasion que l'on forcera les Maures à déposer les armes. Je propose à Sa Majesté de partir moi-même pour cette œuvre de pacification ; mais il faudrait, je crois, envoyer d'abord à don Augustin de Mexia l'ordre de suspendre immédiatement toutes les hostilités.

— C'est complétement mon avis, répondit avec aplomb le duc d'Uzède, et je vais à l'instant même faire partir un courrier, si le roi l'approuve.

— Faites, monsieur le duc, dit le roi, nous l'aurons pour agréable

— J'ai encore une autre proposition à soumettre à Votre Majesté, dans l'intérêt du royaume en général et de monsieur le duc en particulier.

— Parlez, dit le roi, qui jamais ne s'était autant mêlé des affaires de l'État, et qui, ne fût-ce que par nouveauté, semblait y prendre goût ; parlez.

En disant ces mots il décachetait, contre son ordinaire, plusieurs lettres qui lui étaient adressées ; bien plus, il se mit à les lire lui-même, ce qui ne lui arrivait jamais, sans cesser pour cela de prêter son attention à Alliaga, à qui il répéta avec bonté :

— Parlez, mon père, je vous écoute.

— Il y a des gens à qui Votre Majesté a parfois accordé sa confiance et qui la méritent peu. Ce sont les pères Jérôme et Escobar, de la Société de Jésus.

— En vérité ! dit le roi étonné, il me semble cependant qu'ils ont bien de l'esprit.

— C'est celà même qui les rend redoutables. Le père Jérôme, vous en avez maintenant la preuve, avait déjà calomnié auprès de vous le duc de Lerma.

— Et ils en calomnieront bien d'autres, s'écria vivement d'Uzède, en pensant à la terrible déclaration qu'ils avaient signée contre lui. Ils sont d'abord, je le sais mieux que personne, les ennemis du révérend frère Alliaga.

— Et je ne les crois pas non plus favorablement disposés pour monsieur le duc, ajouta Alliaga en souriant.

— Moi qui les ai comblés de bontés, dit d'Uzède avec un soupir.

— Et je me contenterai de rappeler à Votre Majesté un rapport excellent, fait autrefois par monsieur le duc et qui tendait à congédier les révérends pères de la Compagnie de Jésus.

— C'est vrai, mais c'était une idée du duc de Lerma.

— Qu'importe ! monseigneur d'Uzède a trop d'esprit pour repousser une bonne idée, par la seule raison qu'elle viendrait de son prédécesseur.

— Vous trouvez donc que le renvoi des révérends pères jésuites est une idée bonne ?

— Excellente, sire, à la condition qu'aucune rigueur ne sera exercée contre eux, qu'on leur laissera tous leurs biens, qu'il leur sera permis de les vendre et d'en emporter le prix.

— Moi je confisquerais leurs biens, dit le duc d'Uzède d'un air de finesse.

— A quoi bon ? répondit Alliaga ; ce ne sont point leurs richesses, qui sont coupables, ce sont leurs doctrines.

— Je me range définitivement à cette idée, répliqua d'Uzède lentement et avec un air de profondeur ; et comme les sages résolutions ne peuvent être exécutées trop promptement, je leur expédierai l'ordre en question dès la semaine prochaine.

— Dès demain, ajouta Alliaga.

— C'est ce que j'allais dire, répondit le duc. Maintenant, sire, continua-t-il, je désire expliquer à Votre Majesté et au seigneur Alliaga comment il est ce-

pendant nécessaire que Rodrigue de Calderon, comte d'Oliva, et ancien secrétaire du duc de Lerma, soit tenu pendant quelque temps au secret et interrogé sur plusieurs actes auxquels il a pris part et dont la connaissance est indispensable à la marche du gouvernement actuel.

Mais le duc avait beau parler et s'efforcer de son mieux de développer son projet, le roi ne l'écoutait plus; le roi, sous la préoccupation d'une autre idée, manifestait un trouble et une agitation extraordinaires. Une des lettres qu'il avait ouvertes en se jouant, et presque sans y penser, absorbait toute son attention; il la parcourait en respirant à peine; sa figure était pâle, ses mains étaient tremblantes.

— Sire, qu'avez-vous? qu'est-ce donc? s'écria Alliaga effrayé.

— Ce que j'ai!.. ce que j'ai!.. Tenez, cette lettre du marquis de Cazarena...

— Du gouverneur de Valence?

— Voyez vous-même... lisez.

Et, pouvant à peine parler, il tendit la lettre à Alliaga, qui la parcourut et devint aussi pâle que le roi, car le premier mot, le seul qui d'abord avait frappé ses yeux, était le nom d'Aïxa.

XVII.

LE SAN-LUCAR.

Après avoir précipité à la mer le capitaine Giampiétri et le fidèle Pedralvi, Juan-Baptista s'écria :

— A nous, mes amis! à nous le vaisseau et tous ses trésors.

Juanita montait en ce moment l'escalier qui conduisait sur le tillac; elle redescendit vivement dans l'étage inférieur, appelant Pedralvi à son secours.

Pedralvi ne lui répondit pas.

Privée de son seul défenseur, de celui qui leur inspirait à tous confiance et courage, Juanita se precipita dans la chambre où s'étaient retirés Aïxa et son père. C'était la plus grande, la plus riche et la plus commode du navire.

En entendant les cris horribles qui retentissaient au-dessus de leurs têtes, toutes les femmes et les jeunes filles maures s'élancèrent auprès de leur maîtresse et l'entourèrent. Le peu d'hommes qui les accompagnaient, et qui étaient sans armes, fermèrent et barricadèrent de leur mieux l'ouverture d'en haut, faible barrière qui ne pouvait longtemps résister aux efforts de leurs ennemis.

Ceux-ci, après avoir parcouru le pont du navire et monté les bagages, les malles, ainsi que les coffres qu'on y avait entassés, ne trouvant point les trésors qu'ils cherchaient, se mirent en devoir de visiter les étages inférieurs jusqu'à la cale du bâtiment. Juan-Baptista, saisissant une hache, eut bientôt fait voler en éclats les planches qui s'opposaient à son passage. A l'instant où cet obstacle fut détruit, un hurlement horrible se fit entendre. Tous les bandits abandonnèrent le tillac et se précipitèrent dans l'intérieur du vaisseau, aux cris mille fois répétés de : *Vive Juan-Baptista! vive notre capitaine!*

A ce nom fatal, Aïxa sentit un froid mortel parcourir ses veines. Elle ne s'était donc point trompée, celui qu'elle avait cru reconnaître la veille était

bien Juan-Baptista, le brigand au pouvoir duquel elle s'était vue pendant quelques instants au château de Santarem. Elle savait de quoi il était capable, elle connaissait son audace; sans le secours de Piquillo, elle en eût déjà été victime; mais Piquillo n'était plus là. Elle et son vieux père et ses femmes étaient livrés sans défense à la fureur de ces bandits.

Albérique frémit, non pour lui, mais pour sa fille bien-aimée.

— Dieu de nos pères, s'écria-t-il, prenez mes jours et sauvez ceux de mon enfant! préservez-la surtout de la honte!

— Soyez tranquille, mon père, répondit Aïxa d'un ton ferme, je ne tomberai pas vivante entre leurs mains, je vous le promets.

— Que veux-tu faire? lui demanda le vieillard en la voyant belle et pâle, tandis que dans ses yeux noirs brillait le feu du désespoir et du courage, que veux-tu faire, ma fille?

— Il y a toujours moyen de défendre son honneur, que ne puis-je de même défendre vos jours!

Et elle serra d'une main convulsive un riche flacon de cristal qu'elle venait de saisir.

— Écoutez... écoutez!... crièrent toutes les femmes tremblantes... entendez-vous ces cris de mort et de douleur?

— On vient à notre secours, dit le vieillard, ce sont nos serviteurs qui nous défendent.

Juan-Baptista et ses compagnons avaient parcouru vainement tous les coins de ce navire qu'ils croyaient si richement chargé. Ils avaient compté puiser à pleines mains les pièces d'or, les perles et les diamants, mais ils n'avaient pas réfléchi que d'Albérique était trop prudent pour emporter avec lui des trésors qui étaient bien plus en sûreté dans le souterrain mystérieux du Val-Paraiso et surtout chez tous les banquiers de l'Europe où il les avait placés.

La seule découverte que firent les pirates, en visitant la cale, c'est que le vaisseau, qui était en assez mauvais état, faisait eau en plusieurs endroits.

— Ah! s'écria le capitaine avec un horrible jurement, il ne nous manquerait plus que de devenir la proie des requins; allons, à l'ouvrage, et travaillez!

Mais leurs efforts étaient impuissants. Le vaisseau était trop chargé.

— Que ne le disiez-vous, répondit le capitaine. A la mer les bagages inutiles! à commencer par ce troupeau de Mauresques qui s'entassent devant la porte du vieux d'Albérique et font pencher le navire de ce côté. Place, vous autres! Il faut que je parle à votre maître; rangez-vous pour que je passe.

Mais au lieu d'obéir, les fidèles serviteurs se pressèrent devant la porte de Delascar et de sa fille, les protégeant de leurs corps, seul rempart qu'ils pussent leur offrir.

— J'ai besoin d'avoir du jour et de l'air, s'écria le pirate avec un rire féroce.

Et faisant jouer sa hache à droite et à gauche, au milieu de cette foule sans défense, il eut bientôt jonché le plancher de cadavres. Ses compagnons, s'empressant de prendre part à cette sanglante moisson, ramassaient derrière lui les morts et les blessés et les jetaient à la mer. C'est là ce que Juan-Baptista appelait alléger le vaisseau. Longtemps on entendit les cris des combattants, ou plutôt des victimes, car celles-ci ne pouvaient se défendre qu'en étreignant corps à corps leurs barbares adversaires, et en luttant sans armes contre la lame des épées et celle des poignards.

Enfin, le dernier soupir de la douleur, le dernier râlement de l'agonie s'étei-

235104

gnit dans des flots de sang. Comme autrefois leurs ancêtres dans la cour des Lions, les derniers Abencerages venaient de tomber sous le fer des bourreaux.

Juan-Baptista tenant à la main sa hache sanglante, arriva devant la porte de Delascar, désormais sans défenseur. D'un seul coup il en fit voler en éclats les panneaux, et à travers les ais brisés, Aïxa vit briller l'œil ardent du bandit.

Les jeunes filles poussèrent un cri d'effroi, lorsque, terrible et farouche, il s'arrêta sur le seuil de l'appartement. Son regard fixé sur Aïxa semblait s'enivrer d'avance du plaisir de la vengeance.

— Ah! ah! dit-il avec un sourire infernal, nous ne sommes plus ici au château de Santarem! plus de frères, plus d'amant, plus de corrégidor pour vous défendre. On peut braver ici la justice des hommes et celle du ciel, ajouta-t-il avec un horrible blasphème, s'il y en a une! Partout la mer!.. la mer ou nous, choisissez!

Vieillard, continua-t-il en s'adressant à d'Albérique, tu peux cependant nous offrir une rançon digne de toi et de nous. Apprends-moi où tu as caché tes richesses, et nous verrons...

D'Albérique ne daigna pas répondre, mais d'un mouvement convulsif il serra sa fille contre son cœur.

— Ah! tu gardes le silence, continua Juan-Baptista; eh bien, mes amis, à nous les seuls trésors qu'il ne nous ait pas dérobés; à nous ces jeunes filles! je vous les livre et ne m'en réserve qu'une seule pour ma part.

Il s'élança alors dans la chambre, où ses compagnons le suivirent.

Delascar se précipita au-devant de sa fille, l'entoura de ses bras, la couvrit de son corps, et vainement Juan-Baptista essaya de les séparer.

Alors, sans respect pour la douleur et la majesté paternelle, il leva sa redoutable hache.

Aïxa poussa un cri, s'arracha des bras de son père et se jeta aux pieds du monstre.

Mais déjà l'acier avait brillé, la hache étincelante était retombée sur le front du vieillard, qui murmura ces derniers mots : Ma fille!

Et son sang rejaillit sur Aïxa, qui couvrait de ses baisers et de ses larmes le corps de son père, qu'on voulait lui arracher pour le jeter ainsi que les autres a la mer.

En ce moment une horrible secousse se fit sentir dans tout le bâtiment; le vaisseau venait de toucher contre un banc de sable ou un rocher. Chacun resta immobile; un silence de terreur succéda au tumulte effroyable qui depuis un quart d'heure régnait sur le bâtiment.

On entendit alors distinctement un coup de canon.

Un boulet atteignit le grand mât qu'il coupa en deux et qui tomba avec fracas sur le pont du vaisseau.

Voici ce qui était arrivé :

L'équipage de Juan-Baptista, ainsi que l'avait dit Pedralvi, entendait fort peu la manœuvre, et depuis le moment où, entraînés par l'ardeur du pillage, le capitaine et les matelots s'étaient tous précipités dans l'étage inférieur, le vaisseau, abandonné à lui-même, avait vogué au hasard et à la grâce de Dieu, qui, dans sa justice, ne se crut pas sans doute obligé de les bien conduire. Aussi, le bâtiment, obéissant au vent qui le poussait vers la côte, alla échouer contre un banc de sable.

Depuis longtemps cependant un navive fin voilier avait aperçu *le San-Lucar* et lui avait adressé des signaux que, pour de bonnes raisons, l'équipage n'a-

vait pas aperçus, et auxquels, par conséquent, il n'avait eu garde de répondre.

Choqué de cette impolitesse ou de cette désobéissance, le capitaine du bâtiment royal, car c'était *la Vera-Cruz*, ne voulant pas continuer à suivre *le San-Lucar* pour échouer avec lui à la côte, s'était contenté de lui adresser de loin quelques avertissements plus énergiques et avait mis à la mer deux chaloupes remplies de soldats bien armés.

Au second boulet, Juan-Baptista venait de s'élancer sur le tillac et aurait été écrasé au troisième par la chute du grand mat, si évidemment l'enfer ne l'eût protégé. A la vue de la caravelle *la Vera-Cruz*, qui s'était arrêtée à portée du canon se balançant coquettement sur les vagues; à la vue surtout des deux chaloupes qui faisaient force de rames pour arriver jusqu'à lui, Juan-Baptista comprit qu'il n'y avait rien à gagner à une bataille, si ce n'étaient des balles pendant le combat et un bout de corde après. Il porta donc vivement à ses lèvres le sifflet du commandement.

A ce son aigu ses compagnons accoururent sur le pont pour recevoir ses ordres. Le seul qu'il leur donna fut celui-ci:

— Sauve qui peut!

Et loin d'imiter ces capitaines de vaisseau qui, en cas de danger, ont la simplicité de rester les derniers à bord, Juan-Baptista, pressé d'assurer sa retraite, se jeta le premier à la mer; ses compagnons suivirent son exemple, et comme la côte n'était pas éloignée, ils eurent bientôt abordé aux environs d'Estepona.

— Salut, ô ma patrie! s'écria le capitaine en touchant la terre d'Espagne, je te ramène tes enfants.

Ils s'enfoncèrent dans un petit bois qu'ils aperçurent de loin, et revenant à pied par Malaga, Grenade, Joën et Ciudad-Réal, ils traversèrent la Nouvelle-Castille, et se trouvèrent un mois après dans l'Aragon, prêts à tenter de nouvelles entreprises.

Les chaloupes avaient cependant abordé *le San-Lucar*, où il ne restait plus qu'Aïxa et ses malheureuses compagnes. Il eût fallu trop de temps pour relever et dégager le bâtiment, qui, privé de son grand mât et d'une partie de sa voilure, était hors de service, et qui d'ailleurs n'avait plus d'équipage pour le conduire.

Aïxa s'était vu arracher le corps de son père, que les vagues avaient emporté, et, couverte encore de son sang, et à moitié folle des scènes de carnage dont elle venait d'être le témoin, elle n'avait plus qu'une idée, un désir, c'était de quitter ce vaisseau, dût-elle pour le fuir se précipiter dans les flots où son père avait été enseveli.

La Vera-Cruz était commandée par un jeune capitaine, don Lopez de Sylva, qui, touché de la douleur et de la beauté de la duchesse de Santarem, se sentait tout disposé à lui obéir, quand même il ne lui eût pas été prescrit, au nom du roi, de suivre en tout et avant tout les ordres de madame la duchesse.

On se hâta donc de quitter *le San-Lucar*, que l'on abandonna à son sort. La marée le remit à flot, puis la tempête, qui se déclara quelques heures après, l'emporta en pleine mer. Il erra longtemps au hasard, battu par les vents, qui finirent, comme nous l'avons vu, par le rejeter sur la côte de Carthagène.

Le seigneur don Lopez de Sylva, qui était venu à un second voyage de la chaloupe chercher la duchesse de Santarem et ses femmes, avait hâte de retourner à bord de *la Vera-Cruz*, car tout annonçait une longue et terrible tempête, qui, en effet, ne tarda pas à éclater.

Le vent, qui soufflait avec une violence extrême, venait heureusement de

la côte, et éloigna le vaisseau des récifs et des rochers contre lesquels il se serait brisé; mais en même temps il le rejeta en pleine mer et du côté opposé aux îles Baléares, situées à la hauteur du port de Valence, et que le capitaine don Lopez avait le dessein de gagner.

Poussé vers le détroit de Gibraltar, qu'il lui fallut traverser, la caravelle se trouva forcée de naviguer dans l'Océan, et pendant quinze jours de suite un vent contre lequel elle ne put lutter la porta constamment dans la direction des Açores. Enfin le calme revint, les vents changèrent, et, après une longue et pénible traversée, la caravelle *la Vera-Cruz* aborda à Valence.

Mais quel changement, grand Dieu! et dans quelle situation se trouvait Aïxa en revoyant cette ville et ses campagnes chéries! La mort de son père couvrait tout à ses yeux d'un voile de deuil, et l'aspect de ces lieux si pleins de son souvenir rendait sa douleur plus vive et ses regrets plus amers.

D'autres craintes venaient encore l'assaillir. Quoique à bord du vaisseau on eût eu pour elle les plus grands égards, quoique elle y ait été traitée plutôt en reine qu'en prisonnière, c'était par ordre du roi qu'elle était ramenée en Espagne.

Dans quel but? dans quel dessein? Don Lopez ne pouvait l'en instruire et s'était enfermé dans un respectueux silence.

Mais en débarquant à Valence, les inquiétudes et les tourments d'Aïxa redoublèrent; Yézid et les siens, réfugiés dans les montagnes de l'Albarracin et levant l'étendard de la révolte; Augustin de Mexia et l'élite des troupes espagnoles leur faisant une guerre d'extermination; et pour comble de douleur, Fernand d'Albayda lui-même, combattant contre Yézid son frère bien-aimé; telles furent les nouvelles qui attendaient, à son arrivée, la duchesse de Santarem!

Elle venait de les apprendre par le vice-roi de Valence, le marquis de Cazarena, qui s'était empressé de se rendre à bord de *la Vera-Cruz*, aussitôt son entrée dans le port.

Mais il y avait encore bien d'autres événements.

Le marquis, homme de cour s'il en fut jamais, après avoir humblement présenté ses hommages à madame la duchesse, lui expliqua comment il avait reçu du roi l'injonction expresse et formelle de prendre les ordres de madame de Santarem et de se mettre à sa disposition, à la seule condition de ne pas lui laisser quitter l'Espagne. Il finissait en s'inclinant et en demandant quel lieu madame la duchesse désirait choisir pour sa retraite.

— La maison de mon père, répondit Aïxa, qui à ce moment eut peine à retenir ses pleurs, la maison que Delascar d'Albérique habitait à Valence, si elle n'est pas confisquée.

— Confisquée ne serait rien, répondit le marquis en s'inclinant, parce qu'un mot du roi suffirait pour que la confiscation fût levée, et ce mot... Sa Majesté l'avait déjà dit.

— Eh bien, alors, monsieur le marquis...

— Eh bien! il y a une autre difficulté, c'est que cette maison a été brûlée!

— Brûlée! s'écria la duchesse avec effroi.

— Totalement, reprit le vice-roi en saluant de nouveau.

Le marquis arrangea les rubans et les dentelles de son pourpoint, et continua en ces termes :

— On avait reçu la nouvelle que les révoltés de l'Albarracin nous avaient tué beaucoup de monde, d'excellents soldats, ce n'était rien; mais le lendemain on

apprit qu'ils avaient fait prisonnier Bernard y Royas de Sandoval, le grand inquisiteur, et bien plus, qu'ils l'avaient massacré !

— Massacré ! s'écria la duchesse avec effroi.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, répondit le marquis en saluant de nouveau, et il continua :

Mon oncle, le duc de Lerma, m'a adressé cette nouvelle en même temps que la nomination de notre pieux archevêque Ribeira aux éminentes fonctions de grand inquisiteur. Vous connaissez le zèle fougueux du prélat, son ardent enthousiasme, et surtout la réputation de sainteté dont il jouit dans le royaume de Valence et dans toute l'Espagne. Avant de se rendre à Madrid, il a voulu faire à son prédécesseur des obsèques magnifiques ; puis, la croix à la main, il a prononcé, dans la grande place de Valence, et vis-à-vis de la cathédrale, un sermon contre les hérétiques, une croisade contre les Maures, sermon tellement prodigieux, qu'à la péroraison ils ont tous allumé des torches et des flambeaux, et sans m'en demander la permission, sans qu'il y eût moyen de les en empêcher, ils ont brûlé toutes les propriétés appartenant aux Maures, à commencer par celle de votre père.

— Et vous l'avez souffert ?

— Je leur criais vainement : Prenez garde... et j'avais raison... car l'incendie, qui ne distingue rien, a gagné, et j'ai eu deux maisons de brûlées... moi ! et beaucoup d'excellents chrétiens. Puis le prélat, toujours la croix à la main, s'est dirigé vers l'Albarracin, entraînant sur son passage toute la population des campagnes, qui maintenant ravage tout, même des terres extrêmement catholiques, et je n'oserais conseiller à madame la duchesse d'essayer de se rendre au Val-Paraiso.

— Ne pouvez-vous donc nous protéger ?

— Je n'ai que mon zèle, mon dévouement... les ordres du roi et quelques alguazils, sur lesquels je n'oserais compter ; le peu de troupes réglées, de bons soldats que nous ayons, est sous les ordres de don Augustin de Mexia, qui en a grand besoin pour réduire les rebelles. Telle est la situation des choses, que j'ai désiré expliquer à madame la duchesse avant de la laisser débarquer, ce que franchement je n'oserais lui conseiller, ajouta-t-il en saluant de nouveau.

Aïxa réfléchit. Où chercher un asile ? où trouver un protecteur ? Elle ne pouvait ni n'osait s'adresser à Fernand d'Albayda. De ses deux frères, Yézid était dans les gorges de l'Albarracin, au milieu de son camp et de ses soldats ; Piquillo était à la cour près du roi, et tout disait à la fille de Delascar d'Albérique que ce n'était point là sa place. Elle pensa alors à la compagne, à l'amie de son enfance.

— J'irai près de Carmen, s'écria-t-elle ; c'est là que je dois vivre et mourir. Oui, je suis sûre de son cœur ; oui, la fille de don Juan d'Aguilar me recevra dans les murs de son couvent, moi et Juanita, et les pauvres filles qui m'accompagnent et que je dois défendre.

Le parti d'Aïxa était pris. Elle déclara au vice-roi qu'elle voulait se retirer à Pampelune, au couvent des Annonciades, dont Carmen d'Aguilar était l'abbesse.

La difficulté était de s'y rendre. Impossible de traverser ni le royaume de Valence, où l'on pillait, ni l'Albarracin, où l'on se battait ; sans compter que l'Aragon n'était pas déjà très-sûr, et le marquis de Cazarena, à qui le roi avait recommandé la duchesse de Santarem sur sa tête et sur sa place, était dans des angoisses dont Aïxa s'empressa de le tirer. Elle décida qu'elle ne descen-

drait pas de la caravelle *la Vera-Cruz*, et qu'elle continuerait une partie de sa route par mer.

— Si le seigneur don Lopez de Sylva, dit-elle avec un gracieux sourire, veut bien nous conduire jusqu'à Barcelone, nous y débarquerons, et nous traverserons toute la Catalogne.

— Qui est calme et paisible! s'écria le vice-roi. Les Catalans, en général, et les habitants de Barcelone, en particulier, sont une population de négociants qui tiennent à faire fortune; ils aiment le commerce, ils aiment les Mauresques...

— C'est bien, monsieur le marquis, dit la duchesse en l'interrompant, le seigneur don Lopez de Sylva mettra à la voile quand il le jugera convenable.

Le vice-roi avait salué une dernière fois et avait couru à son palais adresser à Sa Majesté le rapport détaillé de tout ce qu'il venait de faire pour le service du royaume et l'agrément de madame la duchesse de Santarem.

C'était cette lettre que le monarque venait de décacheter et de lire, pendant que le duc d'Uzède lui expliquait les mesures politiques qu'il comptait prendre contre les créatures et les amis du dernier ministre.

Le roi n'entendait rien, n'écoutait rien, il n'avait plus qu'une seule pensée. La duchesse de Santarem était au couvent des Annonciades à Pampelune, et toutes ses idées étaient désormais tournées vers cette province. C'était de toute l'Espagne et des Indes le seul point de son vaste empire qui l'intéressât maintenant.

Il interrompit le duc d'Uzède au milieu de sa proposition, à laquelle il n'avait pas prêté la moindre attention, et lui dit :

— Je suis entièrement de votre avis.

— Je vais en prendre note, répondit d'Uzède, et agir en conséquence. Rodrigue de Calderon sera arrêté dès aujourd'hui.

— Très-bien, dit le roi, qui ne l'avait pas écouté davantage. Mais à ces considérations j'en ajouterai une autre, la nécessité de maintenir une alliance, une étroite alliance avec la France.

Alliaga, qui lisait attentivement la lettre du vice-roi de Valence, s'arrêta à ces paroles de son souverain, tant il était surpris de voir le roi émettre de lui-même une intention ou une vue politique; son étonnement cessa quand Sa Majesté continua et dit :

— On avait parlé dernièrement au conseil d'une entrevue entre moi et la régente de France, Marie de Médicis, entrevue qui devait avoir lieu à Pampelune.

— Votre Majesté avait désapprouvé cette idée, répondit le duc.

— J'avais tort; c'est, pour l'entrevue des deux souverains, un lieu parfaitement choisi, sur les frontières de la France et de l'Espagne, et puis Pampelune est une ville très-agréable.

— Il y a une fort belle citadelle, dit le duc.

— Qui n'est pas encore terminée, répondit Alliaga.

— Et puis, il y a de fort beaux couvents, ajouta le roi, que je ne serais pas fâché de visiter. Il faut écrire à d'Épernon et au maréchal d'Ancre, ou plutôt à Éléonore Galigaï, pour que l'on parle à Sa Majesté la régente de France de cette entrevue. Nous entendons que cela s'arrange, et le plus tôt possible; c'est vous, monsieur le duc, que nous chargeons de cette négociation. En attendant, Alliaga, nous partirons dès demain.

— Votre Majesté ne pense pas, répondit le duc, qu'il faut des mois entiers

pour traiter avec la cour de France une pareille affaire, qui offrira sans doute des difficultés.

— Je n'en veux pas! Nous partirons demain.

— Avant d'attendre la réponse de Marie de Médicis?

— Quelle qu'elle soit, on peut toujours partir. Cela me donnera l'occasion de parcourir l'Aragon, la Navarre et même la Biscaye. Nous n'avons visité aucune de ces provinces depuis la première année de notre règne. Sous le duc de Lerma, nous ne faisions jamais que le voyage de Valladolid, qui m'ennuyait plus que je ne peux vous dire. Il faut qu'un roi se montre à ses sujets et voie tout par lui-même, n'est-il pas vrai? ajouta-t-il en regardant Alliaga.

Et celui-ci, qui avait autant d'envie que le roi de se trouver enfin auprès d'Aïxa, répondit affirmativement.

En conséquence, le voyage du roi fut décidé, et tout Madrid apprit le lendemain que le roi partirait dans trois jours pour visiter l'Aragon, la Navarre et les provinces basques.

XVIII.

LES CAPTIFS.

Aïxa cependant était heureusement débarquée à Barcelone. Don Lopez avait transmis au gouverneur de cette ville les ordres du vice-roi de Valence ou plutôt ceux du roi lui-même, et toutes les précautions avaient été prises pour que la duchesse de Santarem et sa suite traversassent sans danger la Catalogne et la Navarre.

La jeune abbesse du couvent des Annonciades, Carmen, dont l'année de noviciat était expirée, allait prochainement prononcer ses vœux. L'infortunée avait renoncé au monde, aux plaisirs, au bonheur; elle se regardait comme morte, et se sentit renaître à la vue d'Aïxa.

Cette amie, cette sœur si chère la rappelait à la vie; il lui semblait qu'elle sortait un instant de la tombe pour la revoir, l'embrasser et l'aimer encore. Les lieux mêmes où elles se retrouvaient ajoutaient encore à leur émotion. C'est là que s'était écoulée leur enfance, c'est là qu'avaient commencé leur amitié, leur joie, leurs plaisirs, et peut-être aussi la peine dont chacune d'elles se mourait. Non loin de ce couvent était le palais de don Juan d'Aguilar; non loin de là aussi était sa tombe, et voyant Aïxa couverte de longs voiles noirs, Carmen l'interrogeait d'un œil inquiet; les larmes d'Aïxa lui répondirent: elle aussi avait perdu son père, il avait été massacré dans ses bras.

Ah! que d'événements s'étaient écoulés depuis un an! que de malheurs, que de tourments elles avaient à se raconter! Carmen n'en avait qu'un, toujours le même... Mais elle ne pouvait en parler; elle expirait lentement, sans se plaindre, et le sourire sur les lèvres. Aïxa du moins pouvait pleurer, et Carmen la trouvait bien heureuse.

Juanita et les compagnes de la duchesse de Santarem avaient reçu au couvent des Annonciades l'hospitalité la plus douce et les soins les plus attentifs. Elles auraient pu se croire encore au sein de leurs familles, car la jeune abbesse les traitait comme ses sœurs, et son exemple était suivi par toute la communauté, dont Carmen était l'idole.

Aïxa habitait la cellule de sa sœur. Elles ne se quittaient pas. Carmen avait tant de choses à lui demander! Elle l'interrogeait, même sur Fernand d'Albayda, et elle s'était presque persuadée qu'il lui devenait indifférent, depuis qu'elle était parvenue à prononcer son nom sans trembler et sans rougir.

Aïxa lui avait avoué alors à voix basse et comme une nouvelle qui allait la surprendre, les idées de mariage que don Fernand avait formées... dans le lointain, dans l'avenir. Carmen, hélas! ne les connaissait que trop. Cette union, elle s'en doutait, elle s'y attendait, elle la désirait même, elle le croyait du moins! Et cependant, quand Aïxa, lui en parla, elle manqua de s'évanouir, et pour la première fois peut-être, elle bénit son habit de novice et le large capuchon blanc qui cachait sa pâleur.

Au milieu de ces épanchements, de ces conversations cruelles et parfois encore si douces, quelques jours de repos s'étaient écoulés pour les deux amies, qui depuis longtemps n'avaient joui d'un pareil bonheur. Il ne devait pas durer, et leur intimité fut troublée par une arrivée bien inattendue.

C'était celle de la comtesse d'Altamira.

Trompée dans ses projets ambitieux, abandonnée de ses amis politiques, exilée à soixante lieues de Madrid, sa cause paraissait désormais perdue; elle seule ne la regardait pas comme telle; mais avant de renouer de nouvelles intrigues et de se créer de nouveaux amis, quitte encore à être trahie par eux ou à les trahir à son tour, la comtesse cherchait où elle pourrait s'établir et quel asile lui restait. Elle avait voulu d'abord se rendre à son château de Douero, aux environs de Valladolid; mais Valladolid n'était qu'à quarante lieues de la capitale, et d'ailleurs on ne la laisserait pas aussi près de la cour, qui habitait si souvent cette résidence. Elle pensa alors à sa nièce Carmen, abbesse du couvent des Annonciades, à Pampelune; elle se trouverait là en famille; c'était une retraite tranquille, honorable, où on ne songerait pas à l'inquiéter. Pampelune était à quatre-vingts lieues de Madrid, et ce qui valait mieux encore, Pampelune était près de la France, et c'était du côté de la maréchale d'Ancre, Éléonore Galigaï, favorite de Marie de Médicis, que la comtesse espérait tourner ses nouvelles batteries.

Elle arrivait donc chez sa nièce, les bras ouverts, et fut toute stupéfaite d'y rencontrer Aïxa, son ennemie mortelle et la cause probable de sa disgrâce. Son premier mouvement avait été du dépit; le second fut presque du contentement. On n'a rien à faire dans l'exil, et chercher à perdre une rivale qu'on déteste, c'est toujours un passe-temps; la comtesse se promit de se livrer tout entière à cette occupation.

Pendant ce temps, Sa Majesté le roi d'Espagne s'était mis en route. L'étiquette forçait la cour à voyager à petites journées, au grand regret du monarque, qui trouvait la distance bien longue de Madrid à Pampelune.

Dans son impatience d'arriver, il regardait comme un malheur véritable tout ce qui retardait sa marche; jamais il n'avait reçu avec un sourire plus contrarié les clés des villes, les hommages des corporations et les corbeilles de fleurs des jeunes filles vêtues de blanc; jamais il n'avait écouté de plus mauvaise grâce les discours des gouverneurs, alcades ou corrégidors.

Il ne se dédommageait de ses ennuis qu'en causant avec Alliaga, qu'il voulait toujours avoir à côté de lui, et chacun s'écriait : Quel pieux monarque! il ne peut quitter son confesseur, il lui parle sans cesse.

Le roi ne lui parlait que de la duchesse de Santarem.

Depuis que le duc de Lerma, la comtesse d'Altamira, et surtout le grand

inquisiteur Sandoval, n'étaient plus là pour lui faire peur du ciel, de l'inquisition et de la noblesse, le roi s'était singulièrement enhardi ; il se disait qu'il avait, comme tous ses sujets, le droit d'être heureux, et il commençait même à comprendre qu'on offensait moins le ciel en épousant secrètement une femme qu'on aimait, qu'en la prenant hautement pour maîtresse.

Il n'y avait que l'article du baptême et de la conversion d'Aïxa qui le troublât dans ses rêves amoureux et jetât une teinte plus sombre sur les nuages dorés au travers desquels lui apparaissait l'avenir. Mais Alliaga saurait convaincre sa sœur et la décider ; c'était pour cela que le roi d'Espagne soignait son confesseur, le flattait et lui faisait presque la cour, situation toute nouvelle, et inouïe jusque-là dans les fastes de l'étiquette espagnole.

Enfin, le roi se voyait à plus de la moitié de son voyage. Il avait traversé les chaînes des montagnes et s'approchait de l'Ebre. Après une journée assez fatigante par la marche et surtout par la chaleur, la cour s'était arrêtée à Calahorra, petite ville célèbre par une grande victoire que les chrétiens remportèrent autrefois, dans ses environs, sur les Maures, jusque-là leurs vainqueurs.

L'arrivée de la cour, quoiqu'elle fût depuis longtemps annoncée et attendue, avait tout bouleversé dans la ville ; on ne savait où loger les bagages, les équipages et les gens de la suite. Le plus bel hôtel, celui du corrégidor, pouvait à peine suffire à Sa Majesté, qui, pour la première fois depuis le commencement du voyage, fut obligée de se séparer de son confesseur.

Celui-ci fut placé dans une maison particulière, et pendant qu'on préparait son repas, il se mit un instant à la fenêtre pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Cette route de Madrid à Pampelune était pour lui une source intarissable d'émotions et de souvenirs ; tous les événements de sa vie, déjà si longue et si agitée, se retraçaient l'un après l'autre à sa pensée. La fortune l'avait tour à tour accablé de ses dons et de ses rigueurs, et, comme cela arrive toujours, il s'arrêtait avec plus de complaisance sur ses jours de tourments que sur ceux de bonheur. Il rêvait à une des époques les plus tristes et les plus sombres de sa vie, celle de sa longue captivité dans les montagnes de Tolède, lorsqu'il entendit sous ses fenêtres le son d'une guitare. C'était un bohémien, un chanteur ambulant qui cherchait à attirer son attention et surtout sa générosité. Alliaga se souvenait toujours du temps où il n'était que Piquillo, et tout mendiant avait droit à sa sympathie. Il avait donc jeté à celui-ci une poignée de monnaie, et le musicien ambulant ne se retirait pas ; au contraire, il râclait plus fort que jamais et d'une main désespérée un air si remarquable par son étrangeté et par la barbarie de ses accords, qu'Alliaga, qui avait d'abord cherché à s'y soustraire, l'écoutait avec une attention et une émotion indéfinissables. Ce n'était pas la première fois que cet air frappait ou plutôt déchirait ses oreilles. Il lui semblait l'avoir déjà entendu dans une occasion terrible et inquiétante de sa vie, et soudain la mémoire lui revint. C'était l'air que Pedralvi lui chantait au pied de la tour du village d'Aïgador, lorsqu'il était prisonnier du curé Romero, ou plutôt de l'archevêque de Valence Ribeira.

La nuit était trop obscure pour qu'il lui fût possible de reconnaître les traits du chanteur. Celui-ci, d'ailleurs, avait l'air de se cacher, dernière circonstance qui éveilla ses soupçons. N'osant faire monter ce mendiant dans sa chambre, il saisit un moment où les gens de la maison le laissaient seul ; il descendit lui-même dans la rue, quitte à dire à son retour qu'il avait voulu jouir un instant de l'air et de la promenade, pour mieux faire honneur au souper splendide qu'on lui préparait.

Il alla droit au chanteur ambulant, qui s'éloignait, mais lentement, et sans vouloir se soustraire à ses regards. Alliaga le suivit. L'inconnu se dirigea vers une rue solitaire, puis vers une esplanade environnée d'arbres, non loin des murailles de la ville. Il marchait de manière qu'il voulait immédiatement être rejoint, car lorsqu'il se vit éloigné de tous les regards, il s'arrêta, se retourna vers celui qui le suivait et ne laissa échapper que ces mots prononcés avec émotion :

— Piquillo ! notre frère !

A ce nom, à cette voix, Alliaga avait reconnu Pedralvi ; mais il étendit le bras et dit d'un ton sévère :

— Je ne reconnais plus pour mon frère celui qui a manqué à sa parole. Je t'avais confié l'inquisiteur Sandoval, et sa mort a été le signal de nouvelles persécutions contre nous.

Pedralvi se hâta de se justifier et lui raconta en peu de mots l'horrible scène de la grotte du Torrent, qui avait été suivie de bien d'autres désastres.

— Eh quoi ! s'écria Alliaga étonné, don Augustin de Mexia n'a-t-il pas reçu du roi et du ministre l'ordre de suspendre toutes les hostilités ?

— Trop tard ; tout était fini pour nous.

Il lui raconta alors que le manque de provisions et surtout le manque d'eau avaient réduit au désespoir les soldats commandés par Yézid. Voyant leur perte inévitable, ils avaient préféré une mort qui devait du moins coûter la vie à quelques-uns de leurs ennemis, et ils avaient quitté la position aride et inexpugnable qu'ils occupaient, cherchant à se frayer un passage et à descendre dans la plaine pour y trouver des vivres.

C'est ce qu'attendait avec impatience don Augustin de Mexia. Il s'était élancé sur ces troupes épuisées par le besoin et qui pouvaient à peine porter leurs armes. L'ardeur ou plutôt la rage de ses soldats avait encore été animée par la présence du nouvel inquisiteur. Ribeira, patriarche d'Antioche, archevêque de Valence, successeur et vengeur de Sandoval, était apparu dans leurs rangs, la croix à la main ; il avait marché à leur tête, leur défendant, au nom du ciel, de faire aucun quartier aux hérétiques.

Alors un combat, ou plutôt une chasse humaine, horrible, avait commencé (1). Poursuivis, traqués dans tous les défilés, dans toutes les grottes et sur tous les rochers de l'Albarracin, les Maures ne pouvant descendre la montagne du côté occupé par les soldats de don Mexia et surtout par l'impitoyable archevêque, les Maures s'étaient rejetés en foule sur l'autre versant, défendu par Fernand d'Albayda et ses troupes, qui n'avaient pas encore donné. Le général ennemi avait prévu ce mouvement, qui était immanquable, et il s'était mis lui-même à gravir le sommet de la montagne, certain maintenant de maintenir entre deux feux les rebelles, dont pas un ne pouvait échapper.

A cette nouvelle, le pieux archevêque Ribeira n'avait pu retenir des larmes de joie. Aux yeux de toute l'armée, il s'était jeté à genoux et avait remercié le ciel du triomphe de la foi et de l'extinction de l'hérésie.

Mais en donnant sa bénédiction aux soldats qui partaient pour ce dernier combat, il leur avait recommandé, contrairement à ses exhortations ordinaires, d'épargner les vaincus et de faire cette fois le plus de prisonniers qu'ils pourraient, attendu qu'au nom de l'inquisition, dont il était désormais le chef, il voulait, à Valence, à Saragosse, à Tolède, à Burgos et dans toutes les principales

(1) Watson, *Histoire de Philippe III*, t. II, liv. IV, p. 87.

villes de l'Espagne, célébrer par des auto-da-fé magnifiques la victoire des chrétiens sur les infidèles et ranimer ainsi sur tous les points du royaume le zèle et l'enthousiasme religieux, qui commençaient à s'éteindre.

Lui-même, après ce discours, s'était mis en marche et avec des fatigues et des peines inouïes, il avait gravi les sommets les plus arides de l'Albarracin, à la suite de l'armée.

Yézid, cependant, voyait sa perte inévitable. En descendant du côté de la plaine de Valence, qui donnait sur la mer, il avait devant lui Fernand et des soldats frais et nombreux, qu'il ne pouvait espérer écraser avec des troupes décimées par la faim et la souffrance. Le sentier de rochers par lequel le convoi de troupeaux lui était arrivé était le seul point qui pouvait protéger sa fuite. Quand ses éclaireurs y arrivèrent, ils l'avaient trouvé occupé par l'avant-garde ennemie.

Toute retraite lui était donc fermée, et du sommet de la montagne, le général en chef, son armée et le redoutable archevêque allaient, d'un instant à l'autre, tomber sur lui comme un torrent.

On lui avait annoncé en ce moment un parlementaire, qui venait de la part de don Fernand. Il s'était hâté de le recevoir.

C'était un bel officier que nous avons vu brigadier au commencement de cette histoire et que maintenant on appelait le capitaine Fidalgo d'Estremos, qui avait toute la confiance de son chef; il venait proposer à Yézid une capitulation qui pouvait seule le sauver.

— Mais à quelles conditions? demanda Yézid avec inquiétude.

Le capitaine Fidalgo regarda autour de lui. Ils étaient seuls. Il lui dit alors vivement et à voix basse :

— Les conditions que vous voudrez; mais hâtez-vous, car si Augustin de Mexia et l'archevêque Ribeira arrivaient, don Fernand, mon général, ne pourrait plus traiter avec vous.

— Je comprends! eh bien, tous ceux que je commande auront la vie sauve.

— Accordé.

— Ils seront, à l'instant même, conduits au port des Alfaques, où se trouvent des vaisseaux de l'État.

— Accordé.

— Et seront dirigés sur les côtes de France, sur Marseille, dont le rivage nous sera plus hospitalier que celui d'Afrique (1).

— Accordé.

Une demi-heure après, cette convention était signée, et Fernand, comprenant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, avait déjà commencé à l'exécuter. Après avoir donné à ces pauvres gens tous les secours que demandait leur état, un premier convoi, formant plus des deux tiers de l'armée maure, avait été le soir même dirigé vers la mer. Les plus faibles et les plus souffrants devaient se mettre en route le lendemain; jusque-là, ils devaient rester prisonniers dans le camp espagnol, ainsi que leur général, qui, dans ce moment, se trouvait sous la tente de Fernand d'Albayda.

Yézid remerciait son noble ami, et, tout entier à sa reconnaissance ainsi qu'au bonheur de le revoir, il le serrait contre son cœur, lorsque les grands-gardes du camp signalèrent l'armée de don Augustin, qui descendait de la montagne, à la poursuite des rebelles.

(1) Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, liv. X, p. 850.

Le général en chef et ses soldats ne trouvant pas d'ennemi devant eux, étaient tentés, comme la première fois, de crier au sortilége et de croire que l'armée mauresque était encore devenue invisible.

Mais quelle fut la pieuse et sainte colère de l'archevêque quand il apprit la capitulation signée par don Fernand.

— Mon général, répondit celui-ci, m'avait ordonné, il y a un mois, de faire mettre bas les armes à tous les Maures ou de les exterminer. Voici l'ordre de don Augustin de Mexia, et voici les armes de nos ennemis, car ils les ont tous déposées en nos mains.

— Votre général ne vous avait point ordonné de les diriger vers la mer et de les faire embarquer!

— Non, monseigneur; mais telles sont les intentions du roi; car il ordonne, dans son édit, à tout commandant et officier de ses armes de tenir la main à ce que les Maures dont on s'emparera soient tous conduits à la côte et immédiatement embarqués.

— Vous n'aviez pas ce droit!

— Le roi, le ministre et le conseil en décideront.

— Quoi qu'il en soit, monsieur le général, s'écria l'archevêque furieux en s'adressant à don Augustin, j'espère que la religion et la foi trouveront en vous un défenseur plus fervent; vous ferez poursuivre les fugitifs s'il en est temps encore, et quant aux hérétiques et à leur chef qui sont encore entre vos mains, je demande qu'ils soient remis dans celles de la sainte inquisition; c'est à elle qu'ils appartiennent; comme tribunal spécial établi contre l'hérésie, elle seule a droit de les juger. D'ailleurs, continua-t-il en levant les yeux au ciel, il faut que justice se fasse, et l'on ne me contestera pas, je l'espère, l'honneur de venger le saint archevêque martyr Bernard y Royas de Sandoval, mon prédécesseur, massacré par ces mécréants et ces impies.

Don Augustin de Mexia, qui était meilleur général que casuiste, n'avait rien à répondre à ce pieux et terrible argument, et il s'inclina en signe d'assentiment.

— Pardon, mon père, répondit don Fernand d'Albayda, il y a quelque chose encore de plus sacré que la vengeance, c'est la foi jurée, et mes soldats et moi ne pouvons permettre qu'on y manque.

— Qu'est-ce à dire? s'écria l'archevêque d'une voix terrible et en fronçant ses noirs sourcils.

— Je dis, mon père, que d'après la capitulation signée par moi, Yézid et ses soldats doivent avoir la vie sauve.

— Aux yeux du ciel, l'existence d'un hérétique n'est rien.

— Mais c'est quelque chose que l'honneur d'un soldat et que la parole d'un Espagnol. Je n'ai jusqu'ici jamais manqué à la mienne, et vous me permettrez, mon père, de ne pas commencer aujourd'hui.

— Non, je ne le permettrai pas! s'écria le fougueux prélat. Qui veut arrêter le glaive de Dieu mérite d'en être frappé.

S'abandonnant alors à toute l'exaltation que lui donnait l'enthousiasme religieux, Ribeira se mit à prêcher les soldats de don Augustin et ceux même de Fernand avec une conviction et une fureur si ardentes et si saintes que ces vieux guerriers, tremblants à sa voix, crurent entendre celle de Dieu même. Catholiques et Espagnols, ils devaient naturellement obéir au grand inquisiteur plutôt qu'à leur officier; ils tombèrent à genoux en faisant le signe de la croix et demandèrent à Ribeira sa bénédiction et ses ordres.

Ses ordres furent d'arrêter non-seulement Yézid, mais Fernand d'Albayda, dont il demandait que la conduite fût sévèrement examinée, attendu que comme premier baron de Valence et intéressé à la conservation des Maures, il n'était pas impossible qu'il eût continué à entretenir des intelligences avec eux. Des rapports particuliers, transmis au saint-office, l'accusaient même d'avoir fait passer des vivres dans le camp des rebelles, ce qui constituerait le crime de trahison contre le roi et contre l'État.

Fernand allait donc être conduit dans les prisons de l'inquisition à Madrid. Quant aux autres prisonniers maures, au moment où l'ordre du roi était arrivé de suspendre les hostilités, les uns, envoyés à Valence, avaient déjà figuré dans un somptueux auto-da-fé, aux cris de joie et aux pieuses acclamations de la multitude; les autres, au nombre desquels se trouvait Yézid, venaient d'arriver à Saragosse, où un pareil sort les attendait sans doute prochainement; telles étaient les nouvelles que Pedralvi venait annoncer à Alliaga.

Quant à lui, compris par la bonté de Yézid dans le premier convoi de prisonniers dirigé sur le port des Alfaques, et qui maintenant devait voguer vers Marseille, il n'avait pas voulu quitter l'Espagne sans son maître. Il avait, d'ailleurs, disait-il, des serments à tenir; il s'était donc échappé, avait pu, grâce à ce déguisement, se soustraire à toutes les recherches, et, sachant que Sa Majesté se rendait à Pampelune, il était accouru, certain de rencontrer Alliaga près du roi.

— Maintenant, lui dit-il, tu sais tout; que faut-il faire pour sauver Yézid et nos frères, et ce généreux Fernand d'Albayda, qui nous a défendus au péril de ses jours?

Les moments étaient précieux. Alliaga courut le soir même chez Sa Majesté, qui allait se mettre au lit, lui démontra combien les rigueurs de Ribeira étaient impolitiques, combien elles faisaient de tort au roi près de ses sujets et surtout pres de la duchesse de Santarem, qui ne lui pardonnerait jamais la mort d'Yézid, son frère (dernier argument, qui n'était pas le moins puissant); que plus tard on aviserait au meilleur parti à prendre, mais que dans ce moment il fallait, avant tout, arrêter l'effusion du sang et empêcher un second auto-da-fé.

D'après l'avis d'Alliaga, le monarque écrivit donc de sa propre main au grand inquisiteur Ribeira qu'il approuvait fort son zèle pour la foi catholique, mais qu'il désirait qu'on ne brûlât plus personne sans son aveu, à lui, le roi; qu'il entendait, en outre, que les prisonniers maures restassent, non dans les prisons, mais dans la citadelle de Saragosse, et qu'on amenât sur-le-champ à Pampelune, où il se rendait avec toute sa cour, le chef des Maures, Yézid d'Albérique, et don Fernand d'Albayda, sur le sort desquels le roi et son ministre se réservaient de prononcer, après avoir écouté les avis du pieux archevêque Ribeira, ce flambeau de la foi et la lumière de la sainte inquisition.

Un courrier partit à l'instant même, porteur de cette lettre, avec injonction de ne s'arrêter ni jour ni nuit qu'il ne fût arrivé à Saragosse, et le roi, qui ne signait rien et ne s'occupait jamais d'affaires d'État, après son souper, tout étourdi encore de ce qu'on venait de lui faire faire, se coucha étonné et ravi de son activité.

Don Ribeira fut moins enchanté en lisant la missive royale; une sainte indignation s'empara de lui. Son visage, jaune d'ordinaire, car volontiers les dévots sont bilieux, son visage devint d'un rouge pourpre, et il eut besoin d'un violent effort sur lui-même pour ne point proférer contre le roi une de ces malédictions que réprouvent également la charité chrétienne et la fidélité de sujet.

Il fallait cependant obéir. Il donna ordre, ainsi qu'on le lui prescrivait, de diriger don Fernand d'Albayda et Yézid sur Pampelune, mais il les y devança, et précéda même de quelques jours l'entrée du roi.

Sur toute sa route, il fut accueilli par la population des villes et des campagnes comme le saint de l'Espagne, comme l'apôtre de la foi, comme l'élu du Ciel, et chacun accourait pour toucher ses vêtements et lui demander sa bénédiction.

A Pampelune, il fut reçu dans le palais de l'inquisition avec les honneurs qu'on eût rendus, non pas au roi, mais au pape lui-même. Dès le jour même de son arrivée, et les jours suivants, il ne cessa de prêcher dans la cathédrale devant un immense concours de fidèles. Il avait le cœur trop ulcéré pour se modérer; aussi, cédant à la fougue naturelle de son caractère, il ne put s'empêcher de tonner contre l'hérésie et surtout contre l'indulgence coupable des rois de la terre. Il se plaignit de la tiédeur qui voulait éteindre les bûchers, que dans son zèle il cherchait vainement à rallumer. Il n'y réussit que trop bien, et il avait tellement excité les passions de la multitude et leur enthousiasme fanatique qu'un cri d'indignation, un *tolle* général s'élevait de toutes parts contre les Maures; chacun dans Pampelune et dans les environs se demandait pourquoi la capitale de la Navarre n'aurait pas, comme Valence et d'autres villes privilégiées, l'avantage d'un auto-da-fé et de quel droit on la priverait de ce spectacle.

Telle était la disposition des esprits lorsque, arrivant enfin au terme de son long voyage, le roi avec toute sa cour et toute sa suite se présenta aux portes de la ville. Cette fois, sachant combien les habitants de la Navarre, et surtout ceux de Pampelune, étaient jaloux de leurs fueros, et se rappelant l'émeute qui, lors de la première année de son règne, avait accueilli son entrée, le roi s'était bien gardé de se faire accompagner par aucune troupe. En effet, les bourgeois de la ville, qui, plus que jamais et pour des causes que nous dirons plus tard, tenaient à leurs priviléges, s'étaient rendus à leur poste et, la hallebarde à la main, étaient venus recevoir le roi. Mais sur son passage, aucune foule, aucune affluence ; les rues et les fenêtres des maisons semblaient presque désertes, non pas que la population de Pampelune fût moins curieuse qu'autrefois, mais un autre spectacle qui attirait bien plus sa sympathie avait lieu ce jour-là même et faisait tort au roi d'Espagne.

Pendant que Sa Majesté entrait par la porte de Madrid, Yézid et Fernand d'Albayda arrivaient par celle de Saragosse.

La foule, excitée contre les Maures par les prédications de don Ribeira, avait, à la vue d'Yézid, montré une telle irritation, que les familiers du saint-office et les bourgeois de la ville préposés à la garde du prisonnier avaient eu toutes les peines du monde à le dérober aux manifestations hostiles de la multitude. On s'était empressé de gagner le palais de l'inquisition, et Yézid y était entré, tout étonné d'y trouver un refuge.

XIX.

LE COUVENT DES ANNONCIADES.

La comtesse d'Altamira, frappée d'exil, voyant le duc de Lerma renversé, et apprenant quelques jours après, l'expulsion du père Jérôme, d'Escobar et de

toute la Compagnie de Jésus, la comtesse s'était dit que trois coups si décisifs portés à la fois n'avaient pu l'être que par une main ferme et résolue. Ce ne pouvait être celle du duc d'Uzède, son ancien ami, qu'elle connaissait trop bien pour le soupçonner d'un pareil acte de vigueur. Évidemment il était l'agent, le prête-nom d'une volonté plus puissante. Elle cessa donc de le haïr, se contentant de le mépriser, et, ne désespérant pas de le ramener plus tard, dirigea ses efforts contre cette volonté qui dirigeait toutes les autres. C'était celle d'Alliaga. Lui et la duchesse de Santarem régnaient en ce moment et avaient tout pouvoir sur le roi : l'un par son esprit, l'autre par sa beauté. C'étaient là les deux ennemis à renverser, et comme la comtesse ne pouvait y parvenir à elle seule, elle devait songer à se faire de nouveaux alliés.

La comtesse commença par assister avec assiduité et ferveur aux prédications furibondes du pieux Ribeira, le grand inquisiteur. Placée au premier rang, au-dessous de la chaire, et remarquable par l'élégance de sa toilette, elle ne perdait ni une de ses paroles ni un de ses regards. Quoique prédicateur on est homme, c'est-à-dire accessible à l'amour-propre, et surtout à l'amour-propre d'auteur, le plus insinuant de tous. L'attention de la comtesse le flatta, et quand elle le supplia de vouloir bien désormais diriger sa conscience, ce fut lui qui la remercia.

Une fois en relation avec l'archevêque, elle n'eut pas de peine à exciter son animosité contre Alliaga. C'était déjà à moitié fait. Les pieuses rancunes sont implacables, et le saint prélat n'avait jamais pardonné à Piquillo de s'être laissé convertir par d'autres que par lui. Il avait, depuis ce temps, conservé contre le nouveau chrétien un fonds de haine qui eût toujours produit, même si Piquillo ne fût pas devenu confesseur du roi, à plus forte raison depuis qu'il balançait par cet emploi la puissance même du grand inquisiteur.

La comtesse avait signalé aussi à Ribeira un fait qui l'affligeait profondément. Elle ne pouvait voir sans douleur sa nièce, Carmen, la future abbesse du couvent des Annonciades, donner asile à la duchesse de Santarem et à ses compagnes, qui, après tout, étaient du sang et de la religion mauresques. C'était un véritable scandale.

Il n'en fallait pas tant pour soulever la colère et l'éloquence du grand inquisiteur. Le matin même de l'arrivée du roi, il avait tonné en chaire contre les filles du Seigneur qui profanent les lieux saints par la présence impure des infidèles. Le couvent des Annonciades n'était pas nommé, mais il était si bien désigné qu'il était impossible de s'y méprendre, et la foule avait témoigné par ses murmures combien elle s'associait à l'indignation du prélat. Le feu couvait sous la cendre; il ne s'agissait plus que de l'animer et de lui donner de l'extension.

La comtesse avait pris à son service l'ancien valet de chambre du roi, qui, ainsi qu'elle, maudissait l'ingratitude et l'injustice des cours; elle l'avait à peu près initié à ses desseins. Il s'agissait de trouver, pour exciter les passions de la multitude, quelques-uns de ces hommes hardis et remuants, lesquels, quoi qu'il arrive, n'ont rien à perdre et tout à gagner.

M. de Latorre avait justement trouvé à la comtesse ce qu'elle désirait : c'était un ancien capitaine mécontent qui s'était battu sur terre et sur mer. Plein de bravoure, et sans argent pour le moment, il arrivait de la côte d'Afrique, où il avait conduit une cargaison de Mauresques. Son navire, *le San-Lucar*, un navire superbe, avait échoué au service du gouvernement, et le ministre lui refusait des indemnités.

La comtesse voulut faire connaissance avec ce digne capitaine, que nos lecteurs ont reconnu déjà, et qui n'était autre que Juan-Baptista. Quand elle lui eut donné à entendre qu'il s'agissait de perdre Piquillo et la duchesse de Santarem, il s'écria si vivement qu'il le ferait pour rien, que la comtesse, ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, lui donna une bourse pleine d'or. Il l'accepta, non pour lui, mais pour ses braves compagnons, car il n'était pas seul : il avait avec lui tout son équipage, circonstance qui charma la comtesse autant que la prestance et la galanterie du capitaine, qui ne la quitta qu'après lui avoir juré serment de fidélité.

Alliaga cependant avait vu avec inquiétude l'aspect de la ville à l'entrée du roi. Il s'alarmait de l'indifférence du peuple pour le monarque et de son empressement à courir au-devant des victimes qu'on lui amenait; il prévoyait qu'il y aurait de rudes combats à soutenir pour délivrer Yézid, et que le grand inquisiteur ne lâcherait pas aisément sa proie. Il fallait, et avant que la discussion s'envenimât, se hâter de mettre en liberté don Fernand, qui, par sa position, son influence, et surtout son énergie, pouvait rendre de grands services à la cause qu'il avait déjà si noblement défendue. Il parla dans ce sens au duc d'Uzède, qui hésita et refusa presque. Alliaga fronça le sourcil.

— C'est mon ennemi personnel, s'écria le nouveau ministre; il m'a autrefois insulté. Non pas que je veuille pour cela le mettre sous les verrous, mais puisqu'il y est, la loyauté me permet de l'y laisser.

— Elle vous ordonne au contraire de le délivrer, monseigneur, et je suis persuadé, ajouta-t-il en appuyant d'un ton un peu menaçant, que telle est l'intention de Votre Éminence.

— Certainement, dit le duc en se mordant les lèvres; et il signa d'un air de mauvaise humeur la lettre que lui présentait Alliaga, et qui était à peu près ainsi conçue :

« MONSIEUR LE GRAND INQUISITEUR,

« Don Fernand d'Albayda, officier du roi, n'est point justiciable du tribunal « de l'inquisition ; c'est à Sa Majesté et à ses conseillers à prononcer sur sa « conduite, et il n'a agi, je dois vous le dire, qu'en vertu d'ordres supérieurs. « Veuillez donc avoir pour agréable de le faire mettre en liberté sur-le-champ « et au reçu de la présente. »

Alliaga fit porter à l'instant-même cet ordre, et se rendit près du roi pour lui en rendre compte. Le roi l'écouta à peine : une seule idée le préoccupait, un seul espoir faisait battre son cœur : il était dans la même ville que la duchesse de Santarem. Plusieurs fois, le matin, au moment de son entrée dans la grande rue, il avait mis la tête à la portière de son carrosse pour voir s'il n'apercevrait pas de loin le clocher du couvent des Annonciades. À peine arrivé au palais du vice-roi, qui avait été préparé pour lui, il voulait sortir et visiter la ville, en dirigeant sa promenade vers la montagne Saint-Christophe, où étaient situés la citadelle et le couvent des Annonciades.

Alliaga employait tous ses efforts pour calmer son souverain, pour le rappeler à la raison et lui faire comprendre qu'une telle précipitation paraîtrait au moins fort étrange, et pourrait même compromettre le succès de ses projets. Le roi répondait qu'il voulait voir la duchesse de Santarem, qu'il se rendrait près d'elle incognito et déguisé, s'il le fallait, comme au jour de leur première entrevue, mais qu'il lui tardait de connaître son sort.

Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il attendrait jusqu'au lendemain ; à

la condition, cependant, que, le soir même, Alliaga se rendrait près de sa sœur, qu'il lui parlerait de la proposition du roi, et viendrait rendre réponse à son souverain de la manière dont la duchesse aurait accueilli l'idée du baptême, et surtout celle du mariage secret.

Alliaga, enchanté de revoir Aïxa, n'importe, hélas! à quel prix, avait accepté toutes ces conditions, et le roi, retiré avec lui dans son oratoire, lui répétait pour la vingtième fois les mêmes recommandations, l'engageant à partir, lorsque, au moment où Piquillo allait prendre congé de Sa Majesté, une rumeur sourde et prolongée se fit entendre au loin.

La nuit était venue, et au milieu des ténèbres on distinguait une lueur rougeâtre qui éclairait certaines parties de la ville; cette lueur partait d'un point élevé et semblait venir de la montagne Saint-Christophe. Au même moment, le bruit d'abord vague et confus devint plus fort, plus distinct, et enfin plus effrayant; c'étaient des cris d'effroi et des cris menaçants. Tout à coup une cloche lointaine se fit entendre, à laquelle répondirent toutes les cloches de la ville, puis le tocsin d'alarme.

Le roi sonna et appela à la fois.

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Sire, dit un des valets de chambre, c'est le feu qui vient de prendre...

— Eh! non, dit un autre, c'est le feu qu'on vient de mettre...

— Où donc?

— Au couvent des Annonciades.

Le roi poussa un cri d'effroi, et incapable de réprimer son émotion et sa terreur, il se laissa tomber dans son fauteuil, puis, saisi d'un tremblement nerveux, il se tourna du côté d'Alliaga pour l'interroger, le consulter, ou plutôt pour être rassuré par lui; mais Alliaga n'était plus là. Au premier mot qu'il avait entendu; il s'était précipité hors de l'appartement et courait au feu.

Carmen, retirée dans sa cellule, causait avec sa sœur de l'arrivée du roi à Pampelune.

— Piquillo est-il avec lui? demanda Aïxa d'un air inquiet.

— Certainement. Il était dans le carrosse du roi, et ne le quitte pas.

— Nous allons donc le voir?

— Oui, mais on annonce aussi une autre nouvelle, et je crains, ajouta Carmen, qu'elle ne te cause trop d'émotion.

En disant ces mots, elle était elle-même si émue, qu'on l'entendait à peine.

— Qu'est-ce donc? demanda Aïxa, en commençant à s'effrayer.

— Eh bien! on prétend, mais on se trompe sans doute, que Fernand d'Albayda a été conduit dans les prisons de l'inquisition.

— Lui! s'écria Aïxa en tremblant; de quoi l'accuse-t-on?

— D'avoir défendu et protégé les Maures qu'il devait combattre.

— Et tu crois, demanda Aïxa avec angoisse, qu'il sera condamné?

— Pas par toi, du moins, dit Carmen avec un regard plein de douceur, en tendant la main à sa sœur, qu'elle voyait pâlir.

En ce moment un murmure lointain se fit entendre autour des murs du couvent, et peu à peu il devint si fort, que les deux jeunes filles cessèrent leur conversation et écoutèrent attentivement.

Le couvent des Annonciades était situé sur la montagne Saint-Christophe, qui, elle-même, domine toute la ville de Pampelune, et Juanita entra effrayée, annonçant qu'on voyait, de la fenêtre de sa cellule, accourir une grande multitude de peuple qui se dirigeait vers la grille du couvent. On distinguait en

effet les pas tumultueux de la foule ; jusque-là silencieuse, elle arriva devant la grille principale et on entendit alors ces cris :

— Ouvrez ! ouvrez !

— N'ouvrez pas ! je le défends ! répondit Carmen à plusieurs de ses religieuses qui venaient prendre ses ordres ; sachons d'abord ce qu'ils nous demandent.

— Je vais vous le dire, s'écria la comtesse d'Altamira en se précipitant dans la cellule de sa nièce. C'est la populace de Pampelune qui, irritée contre vous, demande qu'on lui livre les hérétiques auxquelles vous avez imprudemment donné asile, toutes les femmes maures renfermées dans ce couvent.

— Jamais ! répondit Carmen en se plaçant devant sa sœur et devant Juanita.

— Je conçois votre générosité, reprit la comtesse, mais songez que le peuple est furieux ; que dans sa colère il n'épargne rien, et que si on ne lui donne pas satisfaction, il est capable de tout mettre à feu et à sang.

Aïxa poussa un cri d'effroi.

— Et vous ne voudriez pas, continua la comtesse, sacrifier, pour des étrangères et des infidèles, ces jeunes filles confiées à votre garde.

— Madame la comtesse a raison, dit froidement Aïxa. Mes sœurs et moi avons déjà vu la mort de plus près encore. La terre d'Espagne nous a maudites et doit nous servir de tombeau. Mais l'hospitalité qu'on nous a donnée ne sera fatale qu'à nous.

Allons, dit-elle à Juanita, allons nous livrer à nos bourreaux.

— Je ne le souffrirai pas ; retenez-la, empêchez-la de sortir ! dit Carmen aux religieuses qui accouraient en foule autour d'elle. C'est moi qui vous l'ordonne ! moi, votre abbesse !

— Tu ne l'es pas encore ! s'écria Aïxa.

— Je le suis, dès qu'il y a du danger ! répondit avec énergie la jeune fille jusque-là si douce et si timide. Apportez-moi mes habits... mes plus riches habits ; hâtez-vous.

Et couverte, des insignes du commandement, elle descendit dans la cour du couvent d'un pas ferme et suivie de toutes ses religieuses.

A la vue de ces jeunes fronts si candides et si purs, de ces filles vêtues de blanc et s'avançant intrépidement au-devant des meurtriers, un sentiment d'émotion et de respect circula dans tous les rangs. Il se fit un profond silence.

Carmen en profita pour s'approcher de la grille.

— Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

— Qu'on nous livre les hérétiques, dit un des chefs, qui n'était autre que Juan-Baptista. Elles ont mérité la mort.

— Ce n'est pas à nous de les juger, mais de les défendre, puisqu'elles nous ont demandé l'hospitalité.

— En les défendant, craignez notre colère.

— En les trahissant, je craindrais celle du ciel.

— Nous les refuser, c'est vous exposer à la mort.

— Vous livrer leur sang, c'est m'exposer à la damnation éternelle.

— Nous les aurons malgré vous, dit le bandit en secouant la grille avec force.

— Le premier qui osera violer les priviléges de ce couvent et franchir cette clôture, qui est sacrée, sera maudit sur terre et maudit dans le ciel ! s'écria Carmen avec force.

A ces paroles, le peuple recula de quelques pas avec crainte ; il ne resta près

de la grille que Juan-Baptista et une douzaine de ses compagnons qui tentaient ainsi que lui de briser ce rempart.

— Anathème sur vous! continua Carmen en étendant les bras, anathème!

Le peuple tomba à genoux et cria au capitaine et aux siens, à demi-voix :

— Retirez-vous! retirez-vous! N'entendez-vous pas qu'elle vous menace de l'anathème?

— Eh! que m'importe? se disait Juan-Baptista en lui-même, j'ai deux cents ducats à gagner et je les gagnerai.

Mais il se retourna et vit que le peuple se retirait; il allait presque rester seul.

— Eh bien, s'écria-t-il avec colère, nous ne franchirons point cette clôture, puisqu'elle est sacrée. Mais, sans pénétrer dans cette enceinte, nous trouverons moyen d'en faire sortir les hérétiques ou de les exterminer.

— A la bonne heure! à la bonne heure! s'écria le peuple en se rapprochant de lui.

En ce moment, le vent soufflait avec violence: le couvent, situé sur la hauteur, formait un vaste carré; excepté l'entrée principale, fermée par une grille en fer, tout le reste était bâti en bois ou en constructions très-légères. Non loin de là était un maréchal ferrant; Juan-Baptista et les siens coururent à sa forge, tout le peuple les imita, en un instant des milliers de brandons furent jetés en cent endroits différents, contre les murailles ou la toiture du couvent; l'incendie se déclara sur tous les points, et le vent qui l'alimentait le rendit bientôt impossible à éteindre.

Les religieuses, effrayées, éperdues, sonnèrent les cloches du couvent pour appeler à leur secours. Les cloches de la ville répondirent à ce cri d'alarme, et c'est à ce bruit que Piquillo, hors de lui, s'était élancé dans les rues de Pampelune, priant le ciel de l'inspirer et de lui venir en aide. La citadelle, qui était voisine du lieu de l'incendie, ne renfermait pas de garnison, et, ainsi que nous l'avons déjà dit, pas un seul régiment, pas un seul soldat n'avait escorté le roi à son entrée.

Le grand inquisiteur, accouru à la hâte, ne savait que faire, que résoudre, et le duc d'Uzède avait aussi perdu la tête. Alliaga seul avait conservé la sienne. Le désespoir lui avait donné du sang-froid.

Il ordonna à tout ce qu'il y avait de familiers du saint-office et d'alguazils disponibles de se rendre à l'endroit du désastre. Il commanda à tous les bourgeois, qui accouraient armés de hallebardes, de le suivre. Plusieurs refusèrent, attendu que l'incendie du couvent ne les regardait pas.

— Les maisons voisines sont déjà la proie des flammes, répondit Alliaga, et par le vent qui souffle de la montagne, toute la ville de Pampelune, qui est bâtie en bois, sera bientôt la proie de l'incendie. Si cela vous convient, messeigneurs, soit, restons ici.

Et il se croisa les bras.

— Courons! s'écrièrent les hallebardiers, qui étaient presque tous propriétaires.

Alliaga ne courait pas, il volait, et ne s'arrêta qu'à la vue de l'horrible spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Les deux parties latérales du couvent étaient déjà totalement la proie des flammes. Les religieuses, forcées de fuir l'incendie, s'élançaient hors de leurs murailles embrasées et étaient recueillies par la multitude, qui ouvrait ses rangs devant elles avec respect et leur donnait asile. Mais toutes celles qui ne portaient pas l'habit des nonnes, toutes les jeunes filles qu'à leur costume on

reconnaissait pour Mauresques, étaient repoussées et rejetées dans le foyer de l'incendie, et la flamme qui les enveloppait les avait bientôt dévorées.

Dans cet auto-da-fé d'un nouveau genre, les acclamations et les hurlements de joie de la foule se mêlaient aux cris des victimes pendant que d'autres, plus dévots ou plus féroces, entonnaient un chant de cannibales et psalmodiaient en chœur : *Dies iræ, dies illa!*

Au milieu de cette horrible fête, le capitaine Juan-Baptista, ardent et l'œil en feu, attendait la duchesse de Santarem, qu'on n'avait pas encore aperçue, non plus que Carmen; mais elles ne pouvaient ni l'une ni l'autre tarder à chercher leur salut dans la fuite; car les flammes avaient déjà gagné le bâtiment principal, celui où était située la cellule de l'abbesse. Quant à la comtesse d'Altamira, elle avait été une des premières à échapper au danger, et grâce au capitaine, qui l'avait reçue et protégée, elle était déjà loin de l'incendie qu'elle avait allumé et dont maintenant elle attendait tranquillement les résultats.

Tout à coup, du sein des flammes, une jeune fille s'élance éperdue. Elle traverse la cour du couvent en poussant des cris d'effroi; et malgré ses cheveux en désordre, malgré ses vêtements à moitié brûlés, il est aisé de voir que ce n'est pas une religieuse, une nonne, une chrétienne.

— Au feu, l'hérétique, criait-on de toutes parts... rejetez-la dans la fournaise! le feu purifie tout!

La jeune fille, épouvantée, n'entendait rien, ne voyait rien, que la flamme qui la poursuivait; et dans son égarement, elle se précipita dans les bras d'un homme qui était au premier rang et qui semblait l'attendre. Cet homme, c'était Juan-Baptista, qui, levant la jeune fille dans ses bras vigoureux, s'écria, en poussant un éclat de rire :

— Ah! c'est la belle Juanita, qui a allumé tant de feux dans sa vie! des feux comme celui-ci et que rien ne peut éteindre... rien!

— Que ton sang! cria une voix sourde à son oreille.

Au même instant, le capitaine sentit dans son flanc la lame froide d'un poignard. Juanita lui échappa des bras au moment où il allait la lancer dans la fournaise.

Un autre de ses compagnons la saisit, mais soudain il tomba lui-même, frappé mortellement, et deux autres qui s'avançaient reculèrent bientôt dangereusement blessés.

— Et de quatre, murmura la voix, c'est toujours un à-compte!

Puis celui qui avait prononcé ces mots, tenant Juanita d'une main et de l'autre son poignard ensanglanté, se fraya un passage à travers la foule de curieux qui, étant venus pour regarder et non pour s'exposer, se rangeaient avec empressement. D'ailleurs, parmi tant de scènes de carnage, dans le désordre et le bruit de l'incendie, dans le fracas des murailles qui s'écroulaient, à peine avait-on fait attention à cet épisode; il avait été presque inaperçu de tous, excepté de Juan-Baptista et de ses compagnons, dont les hurlements se perdaient au milieu de ceux de la foule et qui criaient vainement :

— Arrêtez!

C'est dans ce moment qu'Alliaga tenant une croix à la main, arriva à la tête des bourgeois hallebardiers. Du premier coup d'œil il avait reconnu Pedralvi et Juanita, et cria à ceux qui voulaient s'emparer d'eux :

— Laissez-les! laissez-les! ce n'est pas là, c'est à l'incendie qu'il faut courir. En avant! suivez-moi!

Et les bourgeois suivirent la croix que tenait Alliaga. Pedralvi et Juanita étaient déjà loin.

A l'entrée du couvent un homme était étendu roide mort; un autre, dangereusement blessé, était à terre près de lui, et criait d'un ton lamentable :

— Laisserez-vous périr un bon chrétien, un vrai catholique!

Alliaga se baissa pour le relever et pour le secourir. Le blessé s'appuya sur son bras, et regardant les traits du moine, dont le capuchon venait de retomber en arrière, il murmura avec terreur :

— Piquillo!

— Non pas Piquillo, répondit celui-ci d'une voix solennelle, mais la justice divine, mais le châtiment qui arrive enfin!

S'adressant alors à un groupe d'alguazils et de familiers du saint-office qui venaeint de gravir la montagne Saint-Christophe par une autre rue :

— Au nom du roi, conduisez cet homme dans les prisons de l'inquisition, pour m'être représenté à moi, à moi seul. Vous en répondez sur votre tête. Allez.

Se tournant alors du côté de l'incendie, il fut effrayé de ses progrès, que rien désormais ne semblait pouvoir arrêter.

Ainsi que nous l'avons dit, les deux ailes du bâtiment avaient été consumées, et toute la violence des flammes était maintenant concentrée sur le corps de logis principal, où étaient les appartements de l'abbesse, et la chapelle du couvent, qui, plus solidement bâtis, avaient résisté plus longtemps, mais un côté de la toiture et quelques parties de murailles, quoique construites en pierres, commençaient à s'écrouler.

Et pas de secours! et pas d'eau! et sur cette montagne aride, impossible de s'en procurer! On venait d'en envoyer puiser au bas de la ville, dans l'Arga, mais la difficulté de transport, et le temps surtout! Quand ce secours arriverait, le couvent des Annonciades ne serait plus qu'un monceau de ruines!

La jeune abbesse, cependant, après avoir vu le peuple et Juan-Baptista lui-même se retirer à sa voix, s'était empressée d'accourir auprès d'Aïxa.

— Sauvée! sauvée! lui dit-elle; ils n'oseront franchir l'enceinte de ce couvent ni le profaner de leur présence; rassure-toi, ma sœur, le danger est passé.

Mais bientôt la lueur des flammes brillant à travers les croisées de la cellule vint leur apprendre la vérité. Les religieuses effrayées vinrent supplier leur abbesse de ne pas attendre que l'incendie eût rendu la retraite impossible:

— Hâtez-vous de fuir! lui disaient-elles; on le peut sans péril : le peuple laisse sortir toutes les religieuses, toutes les filles du Christ, et leurs rangs s'ouvrent devant nous.

— Alors, dit Carmen à sa sœur, partons!

— Non, senora, non, crièrent les nonnes en se jetant aux pieds d'Aïxa, ne vous y exposez pas : ils vous massacreraient, vous et les vôtres, ou vous précipiteraient dans les flammes!

— Alors, dit tranquillement la duchesse de Santarem, partez, mes amies, partez promptement. Je sais le moyen d'échapper à leurs coups.

— Comment cela?

— J'attendrai que ces murailles s'écroulent sur moi. Je reste.

— Et moi aussi, dit Carmen en se rapprochant de sa sœur.

Ni les prières d'Aïxa ni les larmes de ses religieuses ne purent la faire changer de résolution.

En vain l'incendie commença à siffler avec violence, en vain des masses de

flammes et de fumée passèrent en tourbillonnant devant leurs croisées, Carmen repoussa sa sœur qui se jetait à ses genoux et répéta :

— Je reste.

Les deux ailes du couvent s'écroulèrent, des gerbes de feu s'élancèrent vers le ciel; toutes les nonnes, épouvantées, sortirent de la cellule de l'abbesse, descendirent le large escalier de pierre, dont les marches étaient déjà brûlantes, et s'élancèrent dans la cour, qui était libre encore.

Carmen resta; elle resta seule avec sa sœur, et s'approcha d'elle les yeux rayonnants de joie.

Aïxa était pâle; elle tremblait, mais non pour elle.

— Qu'as-tu fait, insensée? lui dit-elle. Ne t'expose pas plus longtemps à cet affreux supplice, à ces douleurs atroces. Il en est temps encore, va-t'en! Je t'en supplie, par notre tendresse, par don Juan d'Aguilar, ton père, que je vais retrouver, et qui m'attend près du mien. Ma Carmen, ma sœur bien-aimée, laisse-moi périr seule. J'ai du courage, tes souffrances me l'ôteraient. Laisse-moi! laisse-moi... je ne crains pas la mort.

— Et moi je la désire! s'écria Carmen. Oui, oui! poursuivit-elle avec exaltation, mieux vaut le supplice d'un instant que le long supplice du cloître, tourments d'une vie entière, existence de douleurs, de larmes et de regrets!

— Que dis-tu! s'écria Aïxa étonnée.

— Vois-tu, ma sœur, répondit Carmen avec joie, vois-tu la flamme qui s'avance et qui va m'atteindre? Ta main, ma sœur, ta main, pose-la sur ce cœur qui bientôt ne souffrira plus.

— Toi, des souffrances! Et lesquelles? Achève... dis-moi tout.

— Oui, s'écria Carmen en se jetant dans les bras d'Aïxa, on peut tout se dire, quand on va mourir. Par ces flammes qui nous entourent, par ce Dieu qui m'entend et va me recevoir, j'ai fait tous mes efforts pour l'oublier... je n'ai pas pu, je te le jure!

— O ciel! tu l'aimais?

— Toujours!

— Et tu as voulu y renoncer?

— Parce qu'il t'aimait, parce que je préférais votre bonheur au mien.

— Toi, Carmen, t'immoler pour moi!

— Tu m'en avais donné l'exemple! Mais j'en serais morte de douleur, je le sens; je serais morte, et loin de toi! Que béni soit le ciel qui me permet de t'embrasser encore et de t'adresser mon dernier adieu!

En ce moment, tout un pan de muraille s'écroula du côté de la cour.

Les deux jeunes filles s'élancèrent dans les bras l'une de l'autre, disant à la vie un éternel adieu, et par un mouvement involontaire, leurs lèvres murmurèrent à la fois le nom de Fernand.

Un espoir leur restait cependant encore. De la cellule de l'abbesse, qui était située au second étage, on descendait jusque dans la cour du couvent par un escalier de pierre, lequel était demeuré debout. Mais elles ne songeaient point à profiter de ce dernier moyen de salut, qui bientôt leur fut ravi, car au bout de quelques instants l'escalier tomba avec fracas, et les deux jeunes filles restèrent seules au milieu des flammes dans la cellule, qui, ouverte et comme suspendue en l'air, allait bientôt s'écrouler elle-même.

A genoux et les bras étendus vers le ciel, elles priaient toutes les deux, mais elles priaient l'une pour l'autre.

— Dieu de mes pères, puissant Allah!

— O Vierge Marie ! ô Jésus ! disait Carmen.

— Toi le Dieu véritable !

— Toi le vrai Dieu !

— Ouvre tes bras à ma sœur !

— Reçois Aïxa dans ton sein !

Une pluie de feu tombait dans la cour, les pierres se détachaient et les poutres craquaient de tous les côtés ; la multitude attentive faisait maintenant silence, comme pour ne rien perdre de ce terrible spectacle, et chacun calculait déjà d'avance l'instant où la cellule allait disparaître dans les flammes.

En ce moment suprême, des deux extrémités de la foule deux hommes, qui sans doute ne s'étaient pas entendus et qui peut-être ne se connaissaient pas, s'élancèrent vers le dernier foyer de l'incendie. A voir son chapeau galonné et orné de plumes, son riche manteau brodé et l'épée attachée à son ceinturon : l'un devait être un officier et un grand seigneur ; l'autre n'était qu'un pauvre moine.

Le premier avait couru dans une maison voisine et s'était emparé d'une échelle ; le moine n'avait pensé à rien qu'à s'approcher des deux jeunes filles, à les secourir s'il le pouvait, ou à mourir avec elles. Tous les deux, du reste, s'avançaient avec une égale intrépidité sous les éclats enflammés qui souvent atteignaient leurs vêtements, mais n'arrêtaient point leur marche. Les yeux fixés sur un seul point, ils semblaient compter pour rien leur propre danger.

Le jeune officier, arrivé au pied de la muraille prête à s'écrouler, cherchait vainement à y appuyer son échelle et à la consolider d'en bas. Les décombres et les débris ne le permettaient pas. De l'autre côté, une poutre, qui seule était restée au milieu du bâtiment incendié, joignait encore la cellule de l'abbesse à un pan de muraille à moitié détruit.

Le moine s'élança sur cette muraille, gravit jusqu'à la hauteur de la poutre, et, sans hésiter un instant, sans jeter même un regard sur ce pont étroit et enflammé, qui déjà craquait sous ses pas, il s'avança aussi tranquillement que s'il marchait sur les dalles d'une église.

Sa tête était nue, et la toiture en feu menaçait de l'écraser ; il ne s'en inquiétait guère, il marchait toujours.

Ses pieds et ses mains étaient brûlés, il ne le sentait point, car il avançait, car il n'était plus qu'à deux pas de cette jeune fille vêtue de blanc qui priait à genoux.

— Tu m'attendais, ma sœur ! tu m'appelais ? lui dit-il ; me voici.

Et sans attendre sa réponse, il l'avait saisie et l'emportait, au moment où un cri frappait son oreille.

— Fernand ! Fernand !.. s'était écriée Carmen.

Le jeune officier, gravissant d'un autre côté, comme à l'assaut, venait d'escalader la cellule embrasée et recevait dans ses bras sa cousine tremblante de terreur et de joie.

Il descendit avec elle à reculons, par où il était monté, la couvrant de son corps et la protégeant contre la pluie de feu qui redoublait.

Pendant ce temps, Alliaga s'était de nouveau hasardé sur le pont brûlant qu'il avait déjà traversé. Cette fois il tremblait, car il portait Aïxa, et sous ses pas était un abîme, un volcan ! mais à ses horribles angoisses se mêlait un sentiment indéfinissable de bonheur : il serrait contre son cœur cette sœur bien-aimée, et il était sûr, s'il ne parvenait pas à la sauver, de périr avec elle.

Dieu, sans doute, veillait sur eux, car à peine avait-il fait quelques pas dans

la cour, que le dernier étage du bâtiment s'abîma dans les flammes : la cellule de l'abbesse n'offrait plus qu'un monceau de décombres fumants.

C'était tout ce qui restait du couvent des Annonciades.

A l'aspect du danger auquel Aïxa et Carmen venaient d'échapper, et comme s'il n'avait plus besoin maintenant de l'énergie qui l'avait soutenu jusqu'alors, Alliaga sentit ses forces l'abandonner et ses genoux fléchir.

— Dieu soit béni, murmura-t-il, je puis mourir à présent !

Quelques instants auparavant, le grand inquisiteur Ribeira était arrivé sur le lieu du désastre, donnant sa bénédiction à tout le monde. Il avait entonné le *Libera nos Domine*, et la multitude ne douta pas que la présence du prélat et surtout ses prières ne fussent la cause immédiate du salut miraculeux qui venait de s'opérer.

Le prélat se retourna vers les principaux officiers et vers les familiers de l'inquisition qui l'entouraient, et, leur montrant Alliaga, il leur dit froidement :

— Donnez des secours à notre frère. Quant à cette jeune fille (il désignait la duchesse de Santarem), conduisez-la dans le palais de l'inquisition ; ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons décider de son sort ; mais demain, nous prierons l'Éternel, pour qu'il nous guide et nous inspire ce que nous devons faire à son égard.

En ce moment arrivèrent les gens qu'on avait chargés de puiser l'eau dans l'Arga. La nuit était avancée, le couvent entièrement brûlé ; il n'y avait plus rien à voir, et la multitude satisfaite se retira en criant :

— *Vive monseigneur Ribeira ! vive notre saint inquisiteur !*

XX.

LES FUEROS.

Le lendemain, la capitale de la Navarre était dans la consternation. Le couvent des Annonciades, un des plus beaux monuments de la ville, avait été détruit de fond en comble ; plusieurs maisons avaient souffert de l'incendie ; plusieurs familles des plus distinguées comptaient des morts ou des blessés, et, comme cela arrive d'ordinaire, l'indignation publique accusait les Maures-ques d'être la cause d'un événement dont ils étaient les victimes.

Le bruit courait que la comtesse d'Altamira, qui habitait le couvent près de sa nièce Carmen, avait péri dans l'incendie ; et tout portait à le croire, car le lendemain elle ne reparut pas.

Le fait est que la comtesse, ayant appris de M. de Latorre que Juan-Baptista avait été arrêté par Piquillo, redoutait pour elle les aveux du capitaine et la vengeance d'Alliaga. Il lui sembla alors prudent d'attendre les événements et de se laisser passer pour morte tant que durerait le danger, quitte à revivre dès qu'elle y trouverait avantage.

En attendant, sa perte était un nouveau crime que l'on imputait aux Maures ; les hautes classes auxquelles elle appartenait se joignirent aux bourgeois et à la populace pour approuver les mesures rigoureuses employées contre des hérétiques qui étaient décidément les ennemis de l'Espagne. La haine contre eux devint si vive et si générale que bien des gens se glorifièrent hautement et comme d'une sainte action d'avoir contribué aux événements de la veille.

Mais cette manifestation leur porta malheur, et tous ceux qui avaient ainsi publié leurs exploits se hâtèrent de les démentir et de s'en défendre. Chaque soir, en effet, quelques bourgeois tombaient sous une main inconnue, et le poignard qui les frappait portait d'ordinaire un papier avec cette inscription :

DE LA PART DES MAURES.

Ces actes, d'une vengeance imprudente, achevèrent d'exaspérer la population de Pampelune, qu'il fallait au contraire tâcher d'apaiser, car elle n'était que trop disposée à faire cause commune avec le grand inquisiteur. Aussi, ce dernier, fort de l'opinion publique qui se prononçait pour lui, crut pouvoir tout oser, et son zèle ainsi que son audace ne connurent plus de bornes.

Le roi, que ces événements avaient profondément affligé, les regardait comme un double malheur en ce qu'ils ne lui permettaient pas de voir, dès le lendemain, comme il l'avait espéré, la duchesse de Santarem, prisonnière de l'inquisition. Il se flattait bien, ainsi que Piquillo, que cette détention n'était que pour la forme et ne durerait qu'une journée tout au plus; mais que devint-il quand il apprit que le grand inquisiteur n'avait pas craint de dénoncer Yézid et Aïxa au tribunal du saint-office, et qu'il les accusait, l'un d'avoir causé la révolte de l'Albarracin, et l'autre l'incendie du couvent des Annonciades.

Le saint-office avait d'abord décidé, comme mesure de convenance, que la jeune Carmen d'Aguilar, la future abbesse des Annonciades et ses religieuses, se retireraient à Grenade, dans une succursale de leur ordre, pendant le temps que l'on emploierait à rebâtir leur couvent.

Le redoutable tribunal avait ensuite déclaré qu'il se regardait comme saisi des deux affaires que le grand inquisiteur avait portées devant lui, et qu'il allait immédiatement s'en occuper.

Cette décision était effrayante, d'abord par le danger qu'elle pouvait faire courir à la duchesse et à son frère, ensuite pour les projets du roi, dont elle rendait l'exécution presque impossible. Comment, après un pareil éclat, songer à épouser Aïxa, même secrètement? Il était évident que cette idée entrait pour beaucoup dans les combinaisons de l'archevêque. Il fallait donc se hâter de s'y opposer et étouffer cette affaire avant même que le saint tribunal commençât à s'en occuper.

Le roi donna, dès le soir même, des ordres en conséquence au duc d'Uzède, qui, malgré son empressement et son zèle apparents, semblait peu flatté du rôle dont on le chargeait. Mais le roi commandait et Alliaga le surveillait; il fut bien forcé de se soumettre. Il devait le lendemain signifier au grand inquisiteur et au saint-office les volontés de Sa Majesté, et Alliaga, comme membre lui-même de l'inquisition, promit d'assister à cette séance.

Le soir même, Pedralvi, qui n'avait pas de demeure fixe, mais qui errait dans la ville, dans les places publiques, établissant son domicile au milieu des groupes et de la foule, écoutant et surveillant tout, Pedralvi vint annoncer à Alliaga que le duc d'Uzede était sorti à la nuit tombante et était entré dans l'église de Santa-Cruz.

— Eh bien! qu'y a-t-il à cela d'étonnant?

— Un instant après j'en ai vu sortir le grand inquisiteur.

— Eh bien?

— Ils ont dû se rencontrer, ils ont pu se parler.

— C'est possible. J'examinerai et je le saurai.

Le lendemain les membres du saint-office étaient tous à leur poste, car on leur avait annoncé une communication de Sa Majesté.

Le premier ministre fut introduit. Il salua respectueusement le tribunal, puis le grand inquisiteur; Alliaga crut leur voir échanger un regard d'intelligence.

Le duc déclara d'un ton sec et hautain qui eût indisposé les juges les mieux intentionnés, que la volonté de Sa Majesté Catholique était qu'on ne donnât aucune suite au procès du Maure Yézid et d'Aïxa, duchesse de Santarem.

L'inquisiteur se leva, et déployant une arrogance qui paraîtrait inconcevable, si l'on ne savait qu'avec un roi tel que Philippe III, et même avec d'autres princes plus puissants que lui, l'Église se regardait alors comme bien au-dessus du trône, l'inquisiteur déclara que le saint tribunal était déjà saisi de l'affaire; qu'il n'y avait pas d'exemple que le roi eût jamais entravé le cours de la justice dans les tribunaux ordinaires; pourquoi donnerait-il l'exemple d'une telle violation dans un saint tribunal, devant lequel s'agitaient, non les intérêts de la terre, mais ceux du ciel; que lui, l'archevêque de Valence et grand inquisiteur, savait tout le respect qu'il devait à Sa Majesté le roi d'Espagne, mais qu'il devait aussi obéissance à un maître plus puissant encore, au roi des cieux, au Christ lui-même, dont il défendait la cause, et que, quelque danger qu'il pût en résulter, il ne le trahirait jamais.

Voyant que le duc d'Uzède, au lieu de répondre et de rétorquer les arguments du prélat, les écoutait dans un silence respectueux et presque approbatif, Alliaga, ne pouvant contenir son impatience, s'écria d'une voix un peu émue :

— Ainsi donc, Son Excellence entend résister aux ordres du roi?

— J'entends défendre les priviléges de l'inquisition, répondit Ribeira avec hauteur. Quiconque consent à fléchir sur un point, sur un point seul, quelque minime qu'il soit en apparence, porte un coup mortel à l'ordre de Saint-Dominique et à ses institutions. Nous avons juré au pied des autels de maintenir les droits de ce saint tribunal, et nous devons, même au prix de nos jours, les transmettre intacts à ceux qui viendront après nous.

— Je saurai aussi bien que Votre Excellence, répondit Alliaga, défendre les droits de l'inquisition; mais le roi a aussi les siens. Vous ne lui contesterez pas celui de faire grâce, et s'il veut absolument en user...

— Pour que le roi fît grâce, répliqua adroitement le prélat, il faudrait qu'il y eût condamnation; il n'y en a pas encore. Il ne s'agit dans ce moment que d'un jugement seulement, d'un jugement que l'on veut empêcher d'intervenir, et je m'étonne qu'un membre du saint-office vienne, au sein même de ce tribunal, lui proposer de renoncer à ses droits et de s'avilir. Quant à moi, qui ne crains ni la disgrâce ni même le martyre, je sais mourir, s'il le faut, mais non pas céder.

Puis se tournant vers ses collègues, il ajouta :

— Aux voix, mes frères. Nous pouvons délibérer devant M. le duc, qui daignera rapporter notre réponse à Sa Majesté.

Cette réponse, qui n'était pas douteuse, fut que l'inquisition était décidée à maintenir ses droits; qu'ainsi donc l'affaire suivrait son cours, et que le Maure Yezid et la duchesse de Santarem seraient jugés dans le plus bref délai possible.

Ce délai ne fut pas long, et le soir même, pendant qu'Alliaga délibérait avec le roi sur le parti à prendre dans ce conflit entre l'autorité royale et l'autorité

ecclésiastique, Yézid et Aïxa furent traduits devant le tribunal, et on commença par leur interrogatoire l'instruction de l'affaire.

Alliaga comprit alors qu'il n'avait plus affaire au duc de Lerma, qu'il avait à lutter contre un ennemi audacieux et résolu, qui ne reculerait pas même devant la puissance royale. D'un autre côté, les alliés dont il pouvait disposer étaient sans talents, sans énergie, à commencer par le duc d'Uzède, qui, de plus, était mal intentionné et le trahirait probablement à la première occasion favorable.

La noblesse et les gens de la cour étaient déjà jaloux de sa faveur, le clergé était humilié d'une élévation si prompte. Les amis du père Jérôme et de la Société de Jésus (et ils étaient nombreux) étaient devenus ses ennemis. Alliaga n'avait pour lui que le roi, qu'il gouvernait, il est vrai, à son gré; mais la situation du royaume et la position de chacun était alors si singulière, que commander au roi n'était presque commander à personne.

Et puis, quelque pénible qu'il soit de l'avouer, ce qui nuisait encore à Alliaga, c'est qu'il était honnête homme, c'est qu'il écoutait ses scrupules et sa conscience. Il voulait sauver sa sœur et les siens; mais il ne pouvait oublier que le roi lui avait donné sa confiance, son amitié et son pouvoir; qu'il était ministre réel, ministre de fait de ce roi qui s'abandonnait à lui et à ses conseils. Il lui était donc impossible de lui conseiller tel acte qui soulèverait contre lui le clergé et l'opinion publique, qui porterait ses sujets à la haine, au mépris, à la révolte peut-être.

Et c'est ce qui arriverait immanquablement si, pour défendre une Mauresque qu'il aimait et qu'il voulait épouser, le roi se mettait en lutte ouverte et déclarée avec l'inquisition, ce tribunal formidable qui pouvait tout, même faire excommunier et déposer les rois.

Il fallait donc attaquer Ribeira et l'inquisition, les combattre et les vaincre, sans que le roi eût l'air de s'en mêler, sans qu'il intervînt dans la lutte, et pour sauver la majesté royale, la tenir, s'il était possible, en dehors de la question.

C'était là une difficile entreprise. Ce fut celle qu'Alliaga conçut.

L'obstacle le plus grand était dans la popularité de Ribeira, dans le respect et l'adoration fanatiques que chacun lui portait, et qui, d'avance, lui donnait gain de cause, quoi qu'il hasardât; le duc d'Uzède était dans des conditions toutes contraires : ses actes étaient tout d'abord frappés de défaveur.

Le dernier ministre avait laissé de grands déficits dans les coffres du roi; il était nécessaire de les remplir et par les moyens les plus prompts; il y avait urgence. D'Uzède, qui déjà supportait avec impatience le joug d'Alliaga, ne crut pas avoir besoin de ses conseils pour faire obtenir des fonds que réclamaient impérieusement les besoins de l'État; on venait d'établir de nouveaux impôts dans les deux Castilles et dans plusieurs autres provinces qui avaient payé sans rien dire. Il imposa de même l'Aragon, la Navarre et la Biscaye. Il ignorait qu'avec cette dernière province surtout, il y avait d'autres précautions à prendre.

Les députés des provinces basques, au reçu de l'ordonnance qui créait un nouvel impôt sans leur concours et sans leur consentement, se réunirent, suivant l'usage de leurs ancêtres, sous le vaste et antique chêne de Guernica; c'est là que se tenaient leurs assemblées. Ils délibérèrent, et l'histoire a conservé l'énergique remontrance qu'ils adressèrent à Philippe III : « Eux seuls, d'après « leurs fueros, avaient le droit de s'imposer, et l'avaient fait jusqu'ici; mais « en vertu de leurs fueros; ils déclaraient qu'ils ne pouvaient faire davantage,

« et suppliaient le roi de retirer son ordonnance; sinon, disaient-ils, et si l'on
« veut violer nos fueros, nous prendrons les armes pour défendre nos droits et
« notre bien-aimée patrie, dussions-nous voir brûler nos maisons et nos cam-
« pagnes, mourir nos femmes et nos enfants; dussions-nous chercher ensuite
« un autre seigneur pour nous protéger et nous défendre! (1) »

Cette adresse à laquelle l'imprudence du duc d'Uzède venait d'exposer la majesté royale était si juste qu'il n'y avait rien à répondre. Il fallait y faire droit, c'est ce qu'Alliaga avait conseillé au roi. La nouvelle de cet échec ministériel se répandit dans Pampelune. Les bourgeois de la ville félicitèrent ceux de Biscaye de la manière dont ils avaient su défendre leurs fueros, et coururent tous aux archives pour examiner si dans ceux de la Navarre il n'y aurait pas aussi quelque article qui leur permît de ne pas payer d'impôt.

Ils n'y trouvèrent pas cette clause, que leurs ancêtres avaient négligé de faire insérer. Il n'y en avait que deux principales. L'une leur donnait, comme nous l'avons déjà vu, le droit de se garder et d'empêcher qu'aucun soldat ne pénétrât dans leur ville.

L'autre leur conférait le droit de se juger eux-mêmes par leurs propres tribunaux, et de connaître seuls des crimes ou délits commis dans leur ville.

Alliaga, qui, au sujet de l'affaire de Guernica, venait d'étudier aussi les fueros de la Navarre, vit dans cette dernière clause le moyen de salut qu'il cherchait, et se hâta de l'exploiter avec habileté.

Dès le soir même, Pedralvi et quelques amis dévoués, habillés en bons bourgeois de Pampelune, se répandaient dans tous les groupes, parlaient des fueros du pays et de leur importance, démontraient, par l'exemple des provinces basques, combien il était essentiel de les défendre et de ne pas y laisser porter la moindre atteinte.

— Dans ce moment, par exemple, s'écriaient-ils, Dieu nous préserve d'oser élever la voix contre le saint et respectable Ribeira, notre grand inquisiteur; mais enfin, d'après nos fueros, ce ne serait pas à lui et à l'inquisition, mais à nous seuls et à nos tribunaux, qu'il appartiendrait de juger la duchesse de Santarem.

— C'est vrai, répondirent plusieurs autres bourgeois, nous n'y avions pas pensé.

— C'est cependant grave... c'est un point capital.

— Très-capital! répondit la foule.

— Si nous permettons aujourd'hui un empiétement, quelque léger qu'il soit, on s'en permettra demain un autre plus important.

— C'est vrai! d'Uzède en est bien capable.

— Et si j'étais de vous, ajouta Pedralvi, j'y prendrais garde.

— Vous avez raison, il faudrait aviser.

— Faire une remontrance respectueuse au roi et surtout à l'inquisition.

— C'est une bonne idée!

Et cette bonne idée, fermentant dans toutes les têtes, fut, le soir même, le sujet de toutes les conversations, dans les boutiques, hôtelleries et lieux d'assemblée de la bonne ville de Pampelune.

Le lendemain, une réunion de notables demanda audience au roi, qui s'empressa de l'accorder et reçut la députation de la manière la plus gracieuse.

(1) Ch. Weiss, *l'Espagne*, tom. I, pag. 322. Archives du ministère des affaires étrangères, vol. Espagne.

Ravis de cet accueil, les bourgeois exposèrent avec confiance à Sa Majesté leurs justes griefs et leurs réclamations.

Le roi répondit que sa conduite passée avait dû prouver à quel point il respectait les fueros de la Navarre; qu'il veillerait toujours, autant que les Navarrois eux-mêmes, à la conservation de leurs précieux priviléges; que dans la présente question, il était complétement de l'avis de ses fidèles sujets, les bourgeois de Pampelune; mais que l'inquisition étant saisie de l'affaire, son autorité royale ne pouvait intervenir dans les choses de l'Église; que, du reste, don Ribeira était un saint homme et un homme juste et qu'il s'empresserait, sans aucun doute, de faire droit à des réclamations aussi légitimes.

Les députés du peuple crièrent *Vive le roi!* et quittèrent son palais pour se rendre à celui de l'inquisiteur.

Don Ribeira était en prières, et les fit attendre près d'une heure.

Enfin on les introduisit, et après avoir écouté leur harangue avec un sang-froid glacial, le grand inquisiteur répondit, comme Alliaga s'y attendait, et avec son entêtement ordinaire, que le saint-office était saisi de l'affaire, qu'il ne s'en dessaisirait pas, et qu'il ne ferait point à des bourgeois une concession qu'il avait refusée au roi lui-même.

Les députés crurent que le roi avait déjà fait une tentative en leur faveur, et bénirent en eux-mêmes ce roi jusque-là si calomnié.

Le chef de la députation voulut répliquer à Son Excellence, mais celui-ci répondit avec hauteur :

— L'Église ne discute pas, elle commande, et chacun doit obéir.

— Mais cependant, monseigneur, les droits du peuple...

— Doivent se taire devant ceux de l'Église.

Et le pieux Ribeira, l'apôtre de la foi, l'élu du ciel, le saint de l'Espagne, tourna le dos à la bourgeoisie de Pampelune, qui se retira fort mécontente.

Quelques heures après, ces nouvelles s'étaient déjà répandues dans toute la ville, chacun connaissait la gracieuse réception de Sa Majesté et la réponse fière et hautaine de l'archevêque.

Le soir, Son Excellence traversa la promenade de la Taconnera au milieu du plus profond silence.

La voiture de Sa Majesté fut accueillie tout le long de son passage par les cris chaleureux et nombreux de *Vive le roi!*

— Bien, se dit en lui-même Alliaga, voici déjà les bourgeois de Pampelune qui deviennent royalistes.

XXI.

LA POPULARITÉ.

Le lendemain, l'archevêque devait prêcher, et à peine quelques rares auditeurs, quelques-unes de ses pénitentes dévouées, assistèrent à cette solennité, qui, d'ordinaire, attirait un si grand concours de fidèles. Ribeira, habitué à la foule et aux murmures approbatifs, sentit un vif dépit en contemplant du haut de sa chaire cette enceinte presque déserte, cette église silencieuse et veuve de ses admirateurs.

Les blessures les plus cruelles sont celles de l'amour-propre, et l'orgueil iras-

cible du prélat lui conseilla une prompte vengeance. Comme pour jeter un défi à tous ses adversaires, il redoubla de fermeté, ou plutôt d'entêtement; il entama hardiment le procès et en pressa la conclusion. A cette nouvelle, le mécontentement redoubla et de sourds murmures éclatèrent.

On n'osait encore se prononcer ouvertement; le respect qu'on avait eu si longtemps pour Ribeira arrêtait l'indignation prête à éclater; mais il s'agissait, après tout, des fueros de la Navarre, de leurs droits les plus chers, et qu'ils fussent menacés par l'Église ou par le trône, leur devoir était de les défendre dès qu'ils étaient en danger. Des groupes séditieux se formaient dans les rues, aux environs du palais de l'inquisition, et cette fois le carrosse du prélat fut accueilli par les cris de *Vivent les fueros! A bas qui ose y porter atteinte!*

Ribeira ne pouvait croire que de pareilles manifestations s'adressassent à lui, et mettant la tête à la portière, il jeta sur la populace un regard méprisant et hautain, qui porta l'exaspération de la foule au dernier degré. Le défi était accepté, la lutte était désormais entre le peuple et l'inquisition, et l'archevêque, qui la veille encore était adoré, ne comprenant point qu'une popularité comme la sienne pût disparaître du jour au lendemain, voulut faire courber devant lui par la crainte ceux que l'admiration tenait naguère à ses genoux.

Le roi, la cour et la ville de Pampelune apprirent, avec un sentiment de douleur, de surprise et d'indignation, que l'inquisition venait de rendre son jugement, et que Yézid et Aïxa étaient condamnés à être brûlés sur la principale place de Valence, le dimanche suivant, c'est-à-dire dans trois jours.

Quand nous disons que l'indignation fut générale, entendons-nous. Ce n'était point en faveur d'Yézid et d'Aïxa qu'elle s'élevait; le peuple consentait à leur supplice, et le demandait même à grands cris; mais il voulait que leur arrêt fût prononcé et exécuté par lui.

Les privilèges de la Navarre, violés aujourd'hui par l'archevêque, pouvaient l'être demain par le roi ou par ses ministres, qui s'appuieraient de l'exemple et de l'autorité de l'Église. C'était donc une chose grave, et il n'y avait pas que la populace qui l'entendît ainsi.

Alliaga l'avait fait aisément comprendre au grand justicier de la Navarre et aux gens du roi composant le tribunal de Pampelune, lesquels avaient réclamé auprès de l'inquisition, et l'inquisition, représentée par Ribeira, n'avait eu nul égard à leurs remontrances.

L'administration judiciaire était donc, ainsi que le peuple, indignée contre l'archevêque. La cour ne l'était pas moins; car un homme qui ne respectait rien, pas même la maîtresse du roi, pouvait fort bien, lorsque la fantaisie lui en prendrait, s'attaquer aussi aux grands seigneurs, aux dames de la cour, et dès que la protection et la faveur ne servaient plus à rien, cela devenait un abus intolérable.

Quant au roi, à la fois effrayé et furieux qu'on eût osé, malgré lui, juger et condamner au bûcher la duchesse de Santarem, il ne pouvait écouter plus longtemps les conseils de la modération, et, comme les gens faibles, qui sont toujours extrêmes dans leurs premières résolutions, il voulait faire entrer dans la ville de Pampelune un régiment, deux régiments, et même plus, commandés par Fernand d'Albayda, attaquer l'inquisition, l'incendier comme le couvent des Annonciades, et enlever Aïxa.

Alliaga, aussi inquiet et non moins malheureux que le roi, avait grand'peine à lui rappeler que Sa Majesté avait, dernièrement encore, juré de respecter les fueros de Navarre, qu'elle allait les violer à son tour et imiter l'archevêque, en

faisant entrer des troupes à Pampelune; qu'aux premiers soldats que l'on verrait paraître, le peuple, qui était pour le roi, se soulèverait contre lui et ferait cause commune avec le grand inquisiteur. Enfin, il lui affirma, ce qu'il tenait de Fernand d'Albayda, à qui il en avait déjà parlé, qu'il était sûr des soldats pour toute autre entreprise, mais qu'il ne pouvait répondre de leur obéissance dès qu'il s'agirait d'attaquer l'inquisition.

Fernand savait par lui-même que la discipline militaire et l'influence des chefs devenaient bientôt nulles à la voix toute-puissante de don Ribeira.

C'était donc au peuple seul à combattre et à vaincre. Il fallait le laisser faire... en l'aidant un peu.

Le peuple, bien mené, est capable de tout. En exaltant les têtes, on pouvait les pousser à se révolter, à attaquer l'inquisition de vive force et à main armée. Cela s'était déjà vu autrefois en Aragon, sous Philippe II lui-même, dans l'affaire d'Antonio Pérès, et ce qu'avaient fait les bourgeois de Saragosse, ceux de Pampelune pouvaient bien le faire.

Dans le désordre d'une attaque ou d'un assaut et à la faveur de l'émeute, Alliaga, qui ne quittait point le palais de l'inquisition et qui en connaissait tous les détours, devait pouvoir aisément délivrer Yézid et Aïxa. Une fois hors de Pampelune, ils étaient sauvés; Fernand, suivi de Fidalgo d'Estremos et de quelques soldats dévoués, répondait de leur salut et les conduirait en lieu sûr.

De cette manière, ni le roi ni ses ministres ne se seraient mêlés de cette affaire et n'y auraient paru en rien; mais on devait se hâter de se mettre à l'œuvre, les moments étaient précieux; on n'avait devant soi que trois jours.

Le barbier Gongarello, qui était revenu, sous la protection d'Alliaga et avec l'autorisation du roi, dans la ville de Pampelune, si longtemps habitée par lui, fut chargé de revoir toutes ses anciennes connaissances, ses anciennes pratiques, ses anciens voisins, de les aider à s'indigner et à être furieux. Pour cela, il ne fallait que parler, et Gongarello était là dans son centre; c'était un allié utile.

Pedralvi courait tous les bons endroits, les cabarets et les hôtelleries; il n'eut garde d'oublier l'hôte du Soleil-d'Or, et retrouva, à sa grande satisfaction, son ancien patron Pérès Ginès de Hila, assis au même comptoir, et coiffé presque du même bonnet de coton qu'autrefois. Depuis quinze ans et plus, le digne aubergiste n'avait point changé de place; seulement, lui autrefois si maigre, avait pris un embonpoint considérable, et sa fortune aussi.

— A boire ! s'écria Pedralvi d'une voix de gentilhomme qui a de quoi payer; j'espère que le seigneur Ginès de Hila me fera l'honneur de trinquer avec moi, dit-il à l'hôtelier, qui venait de faire monter de la cave plusieurs bouteilles.

Celui-ci s'inclina et se plaça vis-à-vis de son hôte.

— Le vin est-il bon ?

— C'est du benicarlo tout pur.

— Non, dit Pedralvi en le goûtant, prenons-en un autre. Celui-ci est de votre première cave à droite, où vous placez votre provision du vin du crû.

— Que voulez-vous dire, seigneur cavalier ? s'écria l'hôtelier tout déconcerté ; c'est du vrai benicarlo.

— Du tout. Vrai vin de Pampelune, vin de treille; cette belle treille en berceau que vous avez dans votre jardin, et sous laquelle on vous surprit un soir avec Giuseppa, votre voisine.

L'hôtelier, de plus en plus interdit, voulut balbutier quelques mots que

Pedralvi ne lui laissa pas achever; il déboucha une autre bouteille en disant :

— Voyons celui-ci.

— C'est du val-de-penas, murmura l'aubergiste.

— Fabriqué à Pampelune, répondit son convive. Seulement, nous y avons mis du sureau qui croît sur la montagne Saint-Christophe, pour le colorer un peu.

— Mais, seigneur cavalier...

— C'est ainsi que vous le faites.

— Je vous atteste par la Vierge et les saints que jamais, au grand jamais...

— J'en ai fait avec vous, continua froidement Pedralvi.

L'hôtelier le regarda alors d'un air inquiet et effrayé, et le jeune homme s'écria en riant :

— Eh quoi! seigneur Ginès de Hila, vous ne reconnaissez pas un ancien serviteur, un ancien ami qui s'est élevé dans vos cuisines?.. Pedralvi!

— Le petit Pedralvi, s'écria l'hôtelier, qui revient grand seigneur!

— Le tout est de bien commencer.

— Mariquita, apporte-nous une bouteille de vin de xérès de la frontera de ma petite armoire.

— J'allais vous en demander. Je vois que c'est toujours là le bon endroit, et cette bouteille-là ne saurait arriver plus à propos, dit Pedralvi en la débouchant, car il s'agit ici de boire à notre amitié et à nos fueros. *Vive l'amitié!*

L'hôtelier trinqua avec empressement.

— *Vivent nos fueros!.. les fueros de Navarre!*

L'hôtelier ne dit mot et se contenta de boire en silence.

— Eh quoi! mon maître, vous autrefois si beau et si entraînant au milieu de l'émeute; vous qui avez travaillé avec tant d'ardeur à la défense de nos droits et priviléges, les verrez-vous attaquer avec indifférence, et n'êtes-vous plus prêt à vous lever, vous et vos gens, pour les maintenir?

— Non, dit froidement le maître du Soleil-d'Or, je n'ai point oublié cette émeute qui eut un si grand succès.

— Et vous craignez cette fois d'échouer? répliqua Pedralvi.

— Je craindrais de réussir. C'est assez de triomphe comme cela. Je me rappelle les jours et les nuits qu'il m'a fallu passer à porter la hallebarde.

— Qu'importe! vous avez maintenu vos droits.

— Ce maintien-là m'a coûté cher. Je me souviens encore de l'état dans lequel j'ai trouvé ma maison à mon retour. J'aurais eu vingt soldats du roi à loger, et l'ordonnance ne m'en donnait qu'un seul, que jamais on n'aurait vu un pareil pillage. Imaginez-vous...

— Je le sais, dit Pedralvi, j'y étais.

— Et vous voulez que je me remette encore dans les révolutions! A d'autres, seigneur Pedralvi! Quand je n'avais rien, j'étais pour le changement; aujourd'hui que j'ai fait fortune, je suis pour l'ordre, le gouvernement et monseigneur l'archevêque.

— Mais vos libertés?

— On y tient quand on n'a que ça; mais je suis, grâce au ciel, assez riche pour m'en passer. C'est ce que nous disions ce matin avec mon compère et voisin Truxillo le tailleur, chez qui je déjeunais, et qui m'a donné une olla podrida délicieuse.

— Le seigneur Truxillo a donc fait aussi fortune?

— Comme tous les tailleurs qui sont honnêtes! Une immense fortune. Il est devenu fabricant de draps et a une centaine d'ouvriers.

— Et il partage vos principes?

— Nous avons bu ensemble à la santé de monseigneur Ribeira, le saint inquisiteur.

Pedralvi ne put obtenir autre chose de son ancien patron. Il rapporta cette conversation à Alliaga et alla s'adresser à d'autres bourgeois qui eussent leur fortune à faire. Il en trouva beaucoup.

Le lendemain Ginès de Hila et son compère Truxillo reçurent de l'Inquisition une condamnation à dix réaux d'amende, au profit des couvents et hospices de la ville, pour avoir mangé, l'un et l'autre, une olla podrida un saint jour de vendredi. Cette ordonnance portait la signature de don Juan de Ribeira, le grand inquisiteur.

Les deux compères, peu édifiés cette fois du pieux rigorisme et de la sainteté de l'archevêque, ne craignirent pas d'en témoigner à voix haute leur mécontentement; et le soir même un ordre leur arriva venant du saint-office, qui leur prescrivait de fermer, l'un ses ateliers, et l'autre son hôtellerie pendant trois jours, vu les propos scandaleux et impies qu'ils avaient osé tenir sur Son Excellence don Juan de Ribeira, le flambeau de la foi et la lumière de la sainte inquisition.

Pour cette fois il fut impossible à l'hôtelier et à son voisin de ne pas joindre leur indignation à celle de la ville entière, et de ne pas déclamer, comme tout le monde, contre le pouvoir arbitraire et abusif que s'arrogeait l'archevêque de Valence. Il fallait absolument s'y opposer et y mettre un terme; non-seulement défendre ses libertés, mais en exiger de plus grandes encore, et notamment une loi spéciale contre la fermeture des boutiques. Telles étaient les plaintes chaleureuses exhalées par les deux voisins, au milieu des groupes déjà disposés à la révolte.

De plus, les ateliers du tailleur fermés pendant trois jours jetaient sur le pavé de Pampelune une centaine d'ouvriers que Truxillo ne payait plus, et qui n'avaient rien à faire qu'à parcourir les rues et à grossir les rangs des mécontents. Il en était de même des nombreuses pratiques du Soleil-d'Or, qui ne pouvant s'établir et causer, suivant leur usage, dans les salles de l'hôtellerie, se promenaient ou formaient des groupes et faisaient leurs réflexions en plein air.

Le résultat était facile à prévoir. Le premier des trois jours qui précédaient le supplice, le peuple s'était contenté de murmurer, de se rassembler et de crier sous les fenêtres de l'inquisition :

— *Vivent les fueros*

Le soir, l'agitation avait augmenté. Les groupes étaient devenus plus nombreux, plus compactes, plus menaçants. Les familiers du saint-office qui avaient voulu les dissiper avaient été repoussés par la foule, injuriés, bafoués, couverts de boue, et étaient rentrés avec peine dans le palais de l'inquisition, laissant sur le champ de bataille des chapeaux et des manteaux noirs. Le peuple avait porté au bout de grandes perches ces trophées de sa victoire.

La nuit avait été assez tranquille, mais le lendemain l'orage gronda avec plus de violence. Pedralvi et ses compagnons arrivèrent sur la grande place au moment où, par l'ordre de Ribeira, on élevait le bûcher pour la cérémonie du lendemain. Les débris en furent dispersés, et Pedralvi s'écria :

— *A bas l'inquisition! mort aux inquisiteurs!*

Jamais ces cris audacieux n'avaient été proférés dans les remparts de Pam-

pelune, et la foule hésita un instant. Mais les compagnons de Pedralvi le firent retentir de nouveau, sans que la foudre les frappât, sans que le ciel même s'obscurcît, et la multitude, enhardie par leur exemple, s'écria : — *A bas l'inquisition! mort aux inquisiteurs!*

Une fois que les échos de Pampelune eurent répété ce cri, une fois que les oreilles espagnoles y furent habituées, il ne parut pas plus difficile à prononcer qu'un autre, et retentit bientôt dans toutes les rues de la ville. A ces blasphèmes de la populace, les bourgeois épouvantés, redoutant la colère céleste, qui était probable, et celle de l'inquisiteur, qui était certaine, fermèrent leurs boutiques, se rassemblèrent en tumulte à l'hôtel de ville, et après une longue et orageuse délibération, nommèrent une députation composée des notables bourgeois et commerçants, que l'on chargea de présenter une dernière requête au grand inquisiteur.

Celui-ci, malgré son pieux entêtement, commençait, non pas à avoir peur, mais à s'inquiéter sérieusement de la tournure que prenaient les choses. Il avait cru être en proie à un mauvais rêve quand il avait entendu, sous ses fenêtres, les premières manifestations populaires; mais quand ces cris insensés, incroyables, invraisemblables : *A bas l'inquisition! mort aux inquisiteurs!* étaient parvenus jusqu'à lui, il avait bondi d'étonnement et d'horreur, comme si l'ordre de la nature allait être interverti, comme si l'univers bouleversé allait retomber dans le chaos.

Il avait rassemblé à la hâte les principaux membres de l'inquisition, sans en excepter Alliaga. Son front hautain respirait toujours l'orgueil et l'audace; mais au fond du cœur il était moins rassuré qu'il n'affectait de l'être, et quoiqu'il eût réuni le saint tribunal pour aviser, disait-il, à des moyens victorieux et décisifs contre l'hérésie et la révolte, il n'eût peut-être pas demandé mieux que de transiger avec elles.

C'est dans ce moment que les notables se présentèrent au palais du saint-office.

Leur supplique fut apportée au grand inquisiteur dans la salle du conseil, pendant que la députation attendait la réponse dans la chapelle de Saint-Dominique.

— Mes frères, dit gravement Ribeira après avoir lu la requête, je tiens avant tout, et je l'ai assez prouvé, à signaler mon zèle pour la foi catholique et mon dévouement à l'inquisition; mais ces pieux sentiments ne m'empêchent point de déplorer les désordres qui viennent d'éclater dans cette ville et d'aviser aux moyens d'en arrêter le cours; car notre mission est de forcer les aveugles à voir, les sourds à entendre, et ceux qui s'égarent à rentrer dans le bon chemin.

Il s'arrêta, jeta un coup d'œil sur ses collègues, qui le regardaient avec étonnement, et continua d'une voix adoucie et d'un ton paterne :

— Voici une humble supplique; elle nous est adressée, non par cette populace impie que je méprise et que nous châtierons dès que nous en aurons le loisir; mais elle nous est présentée par la partie saine de la population, par des bourgeois estimables, par les notables commerçants de cette ville, dont je dois vous dire les noms honorables.

Et parmi ceux-là figuraient, en première ligne, Pérès Ginès de Hila, l'hôtelier du Soleil-d'Or, et Truxillo, le tailleur marchand de draps.

— Que proposent-ils? demanda un des membres du saint-office.

— Ils persistent à prétendre, continua Ribeira en haussant les épaules avec

dédain, que leurs fueros leur donnaient à eux seuls le droit de juger les coupables que nous venons de condamner.

— Je le nie! s'écrièrent plusieurs inquisiteurs.

— Et moi aussi! répéta fièrement Ribeira, et je le nierai toujours; mais enfin, et vous allez voir que leur réclamation est presque une reconnaissance de nos droits, ils demandent que les coupables soient livrés et remis entre leurs mains.

Alliaga tressaillit.

— Ils demandent que, si le jugement leur a été enlevé, du moins l'exécution leur en soit confiée. Ils ont renversé le bûcher que j'avais donné ordre d'élever, parce qu'il attestait trop hautement la violation de leurs droits, à laquelle ils ne consentiront jamais. Si les coupables périssent par le feu, le châtiment sera reconnu aux yeux de tous venir de l'inquisition; s'ils périssent par la potence, c'est la justice civile, c'est le peuple qui aura puni.

En un mot, mes frères, voici à quoi se résout la question : Nous avons jugé les coupables, ils demandent à les frapper. Nous voulions qu'ils fussent brûlés; ils désirent qu'ils soient pendus : c'est la seule satisfaction qu'ils exigent, et il me semble que nous ne pouvons la leur refuser. Il faut savoir faire des sacrifices à la tranquillité et au bonheur publics.

Un murmure approbatif suivit la fin de ce discours.

Alliaga sentit une sueur froide couler sur son front. Tout était perdu, le peuple et l'inquisition étaient réconciliés. Devant ce double pouvoir tout autre devait se briser. Il comprenait trop bien, d'ailleurs, qu'Aïxa et Yézid, livrés aux mains du peuple, n'en sortiraient pas vivants, qu'on ne pourrait ni raisonner ni arrêter sa fureur, exaltée encore par la joie du triomphe, et que dans quelques instants peut-être tout serait fini, avant même qu'il eût pu s'entendre avec le roi et Fernand d'Albayda.

Il n'y avait pas à hésiter, il fallait tout risquer.

Il prit son parti sur-le-champ, et avant de laisser à la discussion le temps de s'établir, il se leva et s'écria avec chaleur qu'il ne consentirait jamais, pour sa part, à une transaction pareille, à un acte de faiblesse et de lâcheté qui déshonorerait à jamais l'inquisition et mettrait en discussion tous ses droits.

A cette brusque sortie, chacun s'émut, et Ribeira jeta sur Alliaga un regard courroucé; mais sans se laisser intimider par ce regard, Alliaga continua :

— Oui, monseigneur, moi qu'on a accusé de vouloir trahir les droits et privilèges de l'inquisition, je déclare que je suis décidé à les défendre contre tous, fût-ce contre vous-même, que je respecte et que j'admire! Quoi! vous, notre chef, notre lumière, notre flambeau dans le sentier de la foi, vous nous disiez vous-même, il y a quelques jours, ici, dans cette enceinte : Quiconque consent à fléchir sur un point, sur un point seul, quelque minime qu'il soit en apparence, porte un coup mortel à l'ordre de Saint-Dominique et à ses institutions...

— Permettez!.. s'écria le prélat, déconcerté.

— Vous l'avez dit, monseigneur, continua Alliaga avec véhémence; vous avez dit ces mémorables paroles, que chacun de nous se rappelle, et que je regarderai, que je citerai désormais comme un article de foi :

« Nous avons juré au pied des autels de maintenir les droits de ce saint tribunal, et nous devons, au prix même de nos jours, les transmettre *intacts.* »

— Mais cependant, mon frère... balbutia Ribeira, dont l'embarras redoublait.

— Vous l'avez dit, monseigneur, poursuivit Alliaga avec plus de chaleur encore; vous avez dit : *intacts!* ce mot sacramentel et sublime qui renferme tout :

intacta! vous voulez laisser au peuple de Pampelune le droit d'exécuter nos jugements!

— C'est vrai, murmurèrent plusieurs inquisiteurs.

— Si nous n'osons les exécuter, nous n'avions donc pas le droit de les rendre; c'est le reconnaître, c'est en convenir.

— C'est vrai, répétèrent les autres membres du tribunal.

— Et quand les lois du saint-office commandent que tout hérétique soit puni par le feu, par le feu, emblème terrestre de la flamme éternelle qui doit purifier son âme; quand la règle de notre ordre, écrite par saint Dominique lui-même, nous offre ce texte précis et formel, il n'est donné à personne, pas même à nous, de changer la loi sainte. Qui l'oserait tenter commettrait lui-même un sacrilége dont il serait responsable aux yeux de Dieu et de ce tribunal, devant lequel je ne craindrais pas moi-même de l'accuser.

Les inquisiteurs, fiers à la fois et flattés d'une audace dont aucun d'eux n'eût été capable, ne purent retenir un nouveau murmure d'approbation, et Ribeira tressaillit, car il savait qu'Alliaga était homme à exécuter sa menace.

— A Dieu ne plaise, continua celui-ci, que j'interprète ainsi les pieuses intentions du saint archevêque qui nous préside, ou que je veuille traiter d'hérésie une erreur qu'il reconnaît mieux que moi, et que ses hautes lumières lui avaient déjà signalée.

— C'est vrai! c'est vrai! s'empressa de murmurer le prélat, en cherchant à dissimuler la colère qu'il ressentait, colère d'autant plus violente que son adversaire, plus fin et plus adroit que lui, le battait par ses propres armes. Il sentait bien que l'indignation d'Alliaga n'était pas réelle; que celui-ci avait l'intention de le pousser dans un précipice où devaient se briser sa popularité et son pouvoir; mais comment s'arrêter sur la pente où lui-même s'était placé? Il tenta cependant un dernier effort.

— Je reconnais, dit-il, que nous ne devons nous dessaisir d'aucun de nos priviléges; et fidèle à la règle prescrite par notre saint fondateur, je maintiendrai les bûchers de l'inquisition.

— Très-bien! dirent les inquisiteurs.

— Mais, pour ne pas donner à l'effervescence populaire l'occasion de se manifester de nouveau, pour épargner à la multitude des impiétés et des crimes qu'il nous faudrait punir, je vous proposerai, mes frères, un nouveau parti qui obtiendra, je l'espère, votre assentiment.

L'attention de l'assemblée redoubla.

— Je me range de l'avis du frère Luis Alliaga, continua Ribeira avec un air de déférence.

Je pense, comme lui, que nous devons exécuter nous-mêmes nos jugements, non pas demain, mais aujourd'hui même.

— Comment cela? demanda Alliaga avec inquiétude.

— En faisant sur-le-champ élever les bûchers dans la cour de l'inquisition; en livrant les criminels aux flammes pendant que nous réciterons sur eux les prières qui doivent les racheter de la damnation éternelle.

— Je n'y vois ni obstacle ni inconvénient, dit un des inquisiteurs.

— J'en vois de très-grands, répondit Alliaga. D'ordinaire c'est le criminel, ce n'est point le juge qui se cache; il répond de ses actes à la face du ciel et des hommes! L'inquisition tremble donc en Espagne? L'inquisition a donc rendu un jugement inique et infâme, puisqu'elle se dérobe à tous les yeux pour le faire exécuter? C'est ce qu'on dira de nous, mes frères, et c'est ce qui

n'est pas ! Le saint inquisiteur lui-même est trop convaincu de la justice de ses arrêts pour les désavouer.

— Non certes, je ne les désavoue pas et je m'en glorifie, reprit le prélat avec aigreur.

— C'est précisément ce que je dis. On se glorifie au grand jour et non pas à l'ombre. Nous sommes tous prêts à paraître demain sous la bannière de Saint-Dominique, conduisant nous-mêmes vers le bûcher la sainte procession qui doit traverser la ville, et notre chef, j'en suis persuadé, ne voudra céder à personne le droit de marcher à notre tête.

— Ah ! s'écria Ribeira avec dépit, vous voudriez bien m'enlever cet honneur?

— Je le réclame, si vous le refusez.

— Vous êtes donc bien tranquille sur ce peuple, mon frère?

— Vous en avez donc bien peur, monseigneur?

A ce mot, toute prudence abandonna le prélat, et n'écoutant plus que sa colère, que sa vanité blessée, son orgueil humilié, il s'écria :

— A demain l'auto-da-fé ! demain le bûcher s'élèvera sur la grande place de Pampelune; demain, aux yeux de tous, les portes de ce palais s'ouvriront, et, tenant la bannière de Saint-Dominique, je traverserai seul, s'il le faut, tout ce peuple que je brave et qu'un mot de moi fera tomber à mes pieds ! A demain donc, mes frères.

— A demain, dit Alliaga en s'inclinant avec respect !

Alliaga, en sortant de la salle du conseil, rencontra dans la chapelle de Saint-Dominique la députation des notables de Pampelune, au nombre desquels brillaient l'hôtelier et son compère, attendant toujours la réponse de Ribeira.

Il la leur donna en peu de mots.

Le grand inquisiteur, décidé à défendre les droits du saint-office, ne consentait à aucune concession. Il refusait tout, n'accordait rien, et déclarait que le jugement prononcé par lui serait exécuté le lendemain.

Quelques heures après, cette nouvelle était déjà répandue dans toute la ville; Ginès de Hila et Truxillo étaient maintenant partisans déclarés des fueros et péroraient sur la place du marché, Pedralvi, Gongarello et leurs affidés parcouraient les autres quartiers. L'exaspération était au comble, et, sans savoir encore au juste ce qu'il voulait faire, le peuple était décidé à demander et à obtenir satisfaction pour ses droits méconnus et violés.

De son côté, Ribeira s'apprêtait à la défense : tous les familiers du saint-office, tous les alguazils de la ville avaient été rassemblés par ses ordres. Le palais même de l'inquisition renfermait un grand amas de piques, de hallebardes et même d'escopettes, et le peuple n'avait pas d'armes.

Ce n'était pas là ce qui inquiétait Alliaga. Il savait bien que le peuple saurait s'en faire, et qu'une fois déchaîné il aurait bon marché de tous les alguazils de Pampelune, fussent-ils quatre fois plus nombreux.

La grande difficulté, c'était que le peuple osât s'attaquer à la procession, à l'inquisition et surtout à la bannière de Saint-Dominique. Il avait tellement l'habitude de se prosterner sur son passage, qu'il n'oserait jamais se lever contre elle. Il fallait l'entraîner et lui donner la première impulsion; c'est de là que tout dépendait.

Gongarello, qui, placé sur une borne, pérorait volontiers, n'était bon que pour la tribune et non pour l'action; Pedralvi et quelques amis qui l'entouraient étaient insuffisants pour commencer le mouvement; en s'élançant seuls au milieu de la multitude, ils trahissaient leur faiblesse et leur petit nombre,

et se seraient fait bien vite entourer et arrêter. Où leur trouver des alliés intrépides, autres que les bourgeois de Pampelune, des auxiliaires sans préjugés et sans peur, que n'effraieraient ni les robes noires de l'inquisition ni l'étendard de Saint-Dominique? C'était là ce que cherchait Alliaga, car dans la singulière position où il se trouvait placé, ce qu'il craignait le plus, c'était de ne pas être attaqué le lendemain. Tout était perdu si le peuple respectait le pieux cortége dont il devait faire partie. Son seul espoir était dans la fureur de la multitude, dans le désordre et les dangers qui devaient en résulter pour lui, et à la faveur desquels il pourrait tenter de délivrer Yézid et Aïxa.

Seul et renfermé dans sa cellule, qui donnait sur les jardins de l'inquisition, il rêvait aux événements du lendemain, qu'il avait préparés de son mieux et dont l'issue lui paraissait encore bien douteuse. Ses yeux s'étaient arrêtés sur un moine de haute stature qui se promenait avec impatience dans une allée du jardin et semblait attendre quelqu'un; circonstance en elle-même fort indifférente et qui méritait peu d'exciter son attention, mais la figure de ce moine ne lui était pas inconnue.

XXII.

LA VEILLE D'UNE ÉMEUTE.

C'était une physionomie assez originale pour qu'on ne l'oubliât pas, et après quelques instants de recherches, Alliaga se rappela cette espèce de bête brute, cet Indien à moitié Espagnol, Acalpuco, qui au village d'Aïgador faisait l'office de frère rédempteur, et déchirait, à coup de lanière, ceux que Ribeira avait résolu de convertir.

L'archevêque de Valence l'avait sans doute amené avec lui et l'avait attaché à l'inquisition. Acalpuco était monté en grade ainsi que son patron. Ce qui étonnait Alliaga, qui connaissait son caractère, c'est qu'il restât seul à se promener dans le jardin, quand les cloches de Saint-Dominique avaient appelé depuis longtemps tous les autres moines au réfectoire.

Il en découvrit bientôt le motif.

Un cavalier, enveloppé d'un manteau, s'avança mystérieusement, et de sa cellule, ou plutôt de l'observatoire où il voyait sans être vu, Alliaga reconnut cette fois, sur-le-champ, M. de Latorre, l'ancien valet de chambre du roi, qui parla bas au frère Acalpuco, lui remit un petit papier et disparut.

Quel rapport M. de Latorre avait-il avec ce moine dévoué à Ribeira? Il pouvait être important de s'en assurer. Alliaga sortit à l'instant de sa cellule et se trouva sur le passage d'Acalpuco, qui revenait du jardin et se rendait dans les appartements du grand inquisiteur.

— Un mot, mon frère, lui dit Alliaga en découvrant le capuchon du moine et en s'assurant bien qu'il ne s'était pas trompé. Me reconnaissez-vous?

— Est-il possible! le seigneur Piquillo!

— Moi-même, à qui vous avez rendu autrefois d'importants services que je n'ai point oubliés, quand vous trompiez pour moi, et moyennant quelques réaux, le curé Romero et monseigneur Ribeira!

— Silence! dit le moine avec un air d'effroi.

Alliaga vit avec plaisir qu'il était toujours aussi poltron.

— Je serais perdu si l'on entendait ce que vous dites là, car monseigneur le grand inquisiteur a toute confiance en moi.

— Depuis quand vos rapports sont-ils devenus si intimes?

— Depuis un événement qui a suivi votre départ, un malheur qui devait vous atteindre, et qui, je ne sais comment, est retombé sur monseigneur, lequel, touché de mon désespoir, et voulant aussi s'assurer à jamais de ma discrétion, m'a donné une bonne place, près de lui, à l'inquisition.

— Laquelle?

— Tortionnaire.

— C'est-à-dire, bourreau!

— Ils appellent cela ici tortionnaire.

— On t'emploie dans la question ordinaire et extraordinaire?

— Je m'en tire assez bien. Il est vrai que j'ai commencé depuis longtemps. J'ai fait mes études en province, au couvent d'Aïgador, à l'œuvre de la Rédemption.

— Je le sais.

— Il fallait cela avant d'exercer dans la capitale.

— Tu as encore d'autres emplois : tu reçois des messages pour le compte du grand inquisiteur.

— Qui vous a dit cela? s'écria Acalpuco en pâlissant.

— M. de Latorre vient de te remettre un billet.

— Silence! alors.

— Tu sais que je suis discret, je te l'ai prouvé. Tu vas me donner cette lettre.

— A vous! jamais!

— Je suis frey Luis Alliaga, confesseur du roi, et je te fais arrêter à l'instant comme coupable d'entretenir des correspondances avec un ancien valet de chambre de Sa Majesté, chassé par moi pour crime de trahison.

Acalpuco commença à trembler.

— Monseigneur Ribeira lui-même ne pourrait te sauver; et d'ailleurs il ne le voudra pas dès qu'il apprendra par moi que tu l'as trahi autrefois pour quelques misérables réaux.

— J'ai eu tort, c'est vrai, dit le moine avec componction et repentir; cela n'en valait pas la peine.

— Je le conçois. Mais aujourd'hui que je suis plus riche, si je t'offrais mieux?

— Que voulez-vous dire?

— Que gagnes-tu au service de Ribeira?

— Vingt-cinq ducats.

— Tu en auras cinquante de supplément si tu me sers en même temps.

— Deux maîtres à la fois, c'est bien de l'ouvrage. Qu'est-ce que j'aurais à faire à votre service?

— Rien.

— C'est faisable!

— Rien, qu'à te taire; que personne ne puisse soupçonner ce qui se passera entre nous.

— C'est ce que je demande.

— Tu acceptes donc?

— Qu'ordonnez-vous, maître?

— Cette lettre que tu as reçue, je la veux!

— La voilà.

— Et voici d'avance cinquante ducats. A quelle heure M. de Latorre viendra-t-il chercher la réponse ?

— Ce soir, à neuf heures, dans ce jardin.

— Très-bien. Tu viendras prendre la mienne, une demi-heure avant.

Acalpuco s'éloigna, et Alliaga, remonté dans son oratoire, s'empressa d'ouvrir ce billet. Il ne portait pas de suscription, mais il était adressé à Ribeira; il n'était pas signé, mais Alliaga en reconnut l'écriture, qu'il avait vue souvent. Elle était de la comtesse d'Altamira. La comtesse n'était donc pas morte, comme le bruit en avait couru, et ce mystère annonçait déjà quelque nouvelle trame.

Voici, du reste, ce que disait ce billet :

« MONSEIGNEUR,

« Pour échapper aux piéges et à la vengeance de mes ennemis, qui sont « aussi les vôtres, je n'ai point démenti le bruit de ma mort. Le domestique « de confiance qui vous remettra ce billet connaît seul le secret de ma retraite, « et sur un mot de Votre Excellence, je serai prête à me rendre près d'elle. « D'ici là, je dois vous prévenir que le peuple, excité par un nommé Pedralvi « et quelques autres agents de frey Luis Alliaga, confesseur du roi, veut, à la « faveur d'une émeute, vous enlever, demain, les prisonniers que vous avez « si justement condamnés au bûcher, et dont la perte assurera le triomphe « de l'Espagne et le nôtre. Pour déjouer leurs desseins, je puis vous indiquer « un homme de tête et de cœur, sur lequel vous pourrez compter. Il y a dans « les prisons de l'inquisition un capitaine de navire, le commandant du *San-Lucar*, qui, moyennant une piastre par tête, fera entrer ce soir dans Pampe- « lune deux cents de ses compagnons et plus, s'il le faut, déguisés en mar- « chands ou en bourgeois. Ils sont cachés à la montagne, avec Barbastro, son « lieutenant, dans les gorges de Savora, attendant ses ordres, et paraîtront à « sa voix. Profitez, monseigneur, de cet avis important, et n'y voyez que mon « dévouement pour Votre Excellence, ainsi que mon zèle pour la foi, dont « vous êtes le défenseur. »

Alliaga relut deux fois, bien attentivement, cet écrit et se dit :

— Nos ennemis nous envoient eux-mêmes les auxiliaires dont j'avais besoin.

Il se fit ouvrir le cachot où, quelques jours auparavant, il avait fait enfermer Juan-Baptista.

A la vue de son ancienne connaissance, le bandit frémit et crut son dernier moment arrivé. Sa blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle, mais il comprit qu'on ne lui laisserait pas le temps de la cicatriser et qu'on venait le chercher pour le conduire à l'échafaud. Quel fut donc son étonnement lorsque Alliaga plaça devant lui une plume, de l'encre et du papier, et lui dit :

— Écris !

Il n'y avait rien à répondre. Alliaga dicta et le capitaine écrivit :

« Mes chers et dignes compagnons, demain je dois être conduit au bû- « cher... »

— Ah ! c'est demain ! dit le capitaine en s'interrompant.

Alliaga ne lui répondit pas, mais lui fit signe de la main de continuer.

Le capitaine obéit.

« Demain je dois être conduit en grande procession sur la place de Pampe- « lune, et il y a peu d'espoir, cette fois, que j'en réchappe ; cela dépend ce- « pendant de vous... »

Le capitaine s'arrêta encore, contemplant d'un air étonné et curieux Alliaga, qui, gardant le même silence, lui renouvela du geste l'ordre de continuer.

« Vous autres qui ne craignez ni Dieu ni diable, pouvez seuls me venir en « aide et me délivrer. Il s'agit seulement pour cela de vous introduire ce soir « dans la ville, déguisés en bourgeois, et demain d'attaquer et de disperser la « procession, qui ne sera composée que de moines, d'alguazils et de familiers « du saint-office. »

Le capitaine s'efforçait vainement de s'expliquer une pareille épître; désespérant d'y parvenir, il y renonça et acheva d'écrire le *post-scriptum* suivant :

« Comme, malgré l'amitié qui nous lie, vous n'êtes pas des gens à vous « exposer pour rien, le porteur, en qui vous pouvez avoir toute confiance, « vous remettra d'avance une piastre par tête, ce qui fait deux cents, et autant « demain soir après le succès de l'expédition. »

— C'est donc sérieux? dit le capitaine en laissant tomber ses bras de surprise.

— Signe, lui dit froidement Alliaga.

— Quoi! vraiment, s'écria le bandit en signant effrontément Juan-Baptista, capitaine du *San-Lucar;* quoi! c'est toi, Piquillo, qui consens à me délivrer! Tu es donc bien généreux ou tu as bien besoin de moi? Tant mieux, j'en serais enchanté; car, quoique ennemis, on se rend justice et on s'estime.

Alliaga, sans lui répondre, plia la lettre, la cacheta et la plaça devant le bandit pour qu'il y mît l'adresse.

— Ah! s'écria le bandit, je comprends enfin; vous voulez connaître ainsi la retraite de mes compagnons et me forcer à vous les livrer. Deux cents gaillards, dont le voisinage redoutable inquiète la sainte Hermandad

Alliaga haussa les épaules, et Juan-Baptista continua tranquillement.

— C'est une affaire comme une autre. Voyons, parlons franchement. Je ne demande pas mieux que de vous les vendre tous jusqu'au dernier, cela dépend du prix. Que me donnerez-vous pour vous désigner le lieu de leur retraite?

Alliaga, le regardant avec mépris, lui montra du doigt la lettre et lui dicta l'adresse suivante :

« Au senor Barbastro, lieutenant de marine, dans les gorges de Savora, aux environs de Pampelune. »

Cette fois, toute la pénétration de Juan-Baptista fut en défaut; et tout en écrivant, il ne put que répéter :

— Je t'estime, Piquillo! c'est plus fort que moi! je t'estime! sans compter que tu as commencé avec moi, ça ne s'oublie pas! et depuis, nous avons, chacun de notre côté, fait bien du chemin... tu as fait le plus beau!.. j'en conviens.

Sans écouter plus longtemps le capitaine, et sans daigner lui répondre un seul mot, Alliaga prit la lettre et sortit. La porte du cachot se referma sur le fils de la Geronima, sur le descendant des ducs de Santarem, qui, plongé de nouveau dans l'obscurité, resta livré à ses réflexions morales et autres.

La lettre du capitaine fut remise à Pedralvi, qui, bien armé et muni d'une bourse de deux cents piastres, sortit de Pampelune le soir même, et se rendit aux gorges de Savora, pour s'entendre avec le nouveau corps d'armée qu'il allait prendre à sa solde.

Huit heures sonnèrent au couvent de Saint-Dominique. Une demi-heure après, Acalpuco était à la porte de son nouveau maître. Celui-ci lui donna ses instructions, non par écrit, mais de vive voix, les lui fit répéter deux fois, et descendit après avec lui dans les jardins de l'inquisition.

Acalpuco se plaça près du bosquet où il était le matin, et immobile attendit

M. de Latorre. Alliaga s'était caché dans l'épaisseur du massif, à deux pas de son nouveau serviteur, et tenait dirigé contre lui un pistolet, que celui-ci ne pouvait voir, attendu l'obscurité, mais il croyait toujours en sentir le canon effleurer ses reins.

A neuf heures précises, une petite porte en bois noir, garnie de lames de fer, s'ouvrit non loin du massif, et M. de Latorre parut enveloppé de son manteau. En deux pas il fut près d'Acalpuco.

— Eh bien! quelle nouvelle?

— Le grand inquisiteur a reçu la lettre de votre maîtresse, répondit le moine d'une voix un peu tremblante. Il m'a dit de vous dire qu'il ferait usage du bon avis qu'on lui donne.

— Très-bien.

— Qu'il ne répond point par écrit parce que dans sa position il ne le peut pas.

— Je comprends.

— Mais que demain soir, à pareille heure, il attendra madame la comtesse.

— Je le lui dirai.

— C'est moi qui serai chargé de la recevoir ici et de la conduire chez monseigneur.

— A merveille. Bonne nuit, frère Acalpuco.

— Bonne nuit, seigneur de Latorre.

Le valet de chambre s'éloigna. La porte des jardins se referma sur lui, et Acalpuco, à peine encore revenu de son émotion, se retourna vers le massif, et dit à demi-voix :

— Est-ce bien, mon maître?

— Oui. Retire-toi maintenant, et songe à tes promesses, sinon, je n'oublierai pas les miennes.

Une heure plus tard, toutes les lumières étaient éteintes dans le palais de l'inquisition, et chacun se préparait aux grands événements du lendemain.

XXIII.

LA PROCESSION.

La journée s'annonça sombre et triste. Pas un rayon de soleil; le ciel était couvert de nuages épais; bientôt la pluie commença à tomber et ne cessa point de toute la matinée. C'était une circonstance fâcheuse pour Alliaga et pour ses amis, qui avaient besoin d'un grand concours de monde, car la foule hésite à sortir de chez elle quand il fait mauvais. Les plus belles émeutes se font par le beau temps.

Pendant la nuit, et par les soins de l'inquisiteur, le bûcher s'était élevé sur la grande place de Pampelune; un triple rang de soldats de la sainte Hermandad en défendait les approches, et permettait aux gens du saint tribunal de s'occuper des apprêts du supplice. Acalpuco était à son poste et donnait ses ordres comme premier tortionnaire, c'est-à-dire bourreau du saint-office. Il avait déjà commencé à allumer le bûcher, qui, vu la pluie continuelle, avait grand'peine à s'enflammer.

Toutes les cloches de Pampelune sonnaient à grande volée. Le peuple, malgré le mauvais temps, commençait à se répandre dans les rues, mais chacun

se regardait en silence et avec crainte; il semblait que l'approche du moment fatal eût glacé tous les courages et paralysé les bruyantes résolutions de la veille.

Alliaga, quoique saisi d'une angoisse mortelle, était animé et soutenu par les dangers mêmes qu'il allait courir, par les chances de l'entreprise dont il était l'âme et le chef; et puis son parti était pris : il savait bien qu'il délivrerait Aïxa et Yézid ou qu'il mourrait avec eux. Le plus à plaindre de tous était le malheureux roi, à qui il n'était pas permis d'agir, et qui, en proie aux douleurs et aux appréhensions les plus vives, ne pouvait influer en rien sur les événements et se voyait forcé de les attendre. Retiré dans l'endroit le plus reculé de son palais, à genoux dans son oratoire, il tremblait et priait pour la duchesse de Santarem, et lorsque, le matin, Alliaga entra chez lui, il crut voir un ange sauveur; il n'espérait pas encore de nouvelles, mais il voulait du moins parler de la duchesse de Santarem, de son amour et de ses craintes pour elle.

— Courage, sire, courage; il y a bon espoir; nous délivrerons Aïxa, je vous le promets.

— Et par quels moyens?

— Votre Majesté peut s'en rapporter à nous. Les projets du grand inquisiteur seront déjoués.

— A la bonne heure; mais en respectant l'inquisition, entendez-vous bien?

— Oui, sire.

— Pas d'éclat, pas de scandale.

— Nous y tâcherons, sire. La procession va se mettre en marche; je cours au milieu du danger.

— Et moi, je vais prier, dit le monarque.

Et il retourna à son oratoire.

Cependant midi venait de sonner à toutes les paroisses de la ville. Le peuple, rassemblé depuis longtemps devant le palais de l'inquisition, s'animait, s'exaltait par ses discours, par ses cris, et plus encore par sa masse elle-même. Un grand rassemblement se croit toujours la majorité, et la majorité a toujours raison.

— Oui, criait-on, puisqu'ils ne veulent écouter aucun accommodement, nous ne devons pas céder.

— On doit nous livrer les prisonniers, nous les aurons!

— On ne les conduira pas au bûcher!

— Certainement, nous ne devons pas les laisser brûler; ce serait reconnaître la juridiction ecclésiastique!

— Et d'après la juridiction civile, ils doivent être attachés au gibet.

— Oui, et par nous! C'est notre droit! notre privilége!

— *Vivent nos libertés!*

— Et puisqu'ils ont établi un bûcher sur la grande place...

— En es-tu sûr?

— Je l'ai vu.

— Nous irons le voir aussi, n'est-ce pas, ma commère?

— Certainement; c'est ce bûcher-là qui est pour nous une injure.

— C'est un affront pour toute la ville de Pampelune.

— Et nous devrions, à notre tour, élever ici deux potences, en face le palais de l'inquisition, pour les narguer.

— C'est une idée!

— Afin que Ribeira les voie en sortant.

— Est-ce que tu crois qu'il sortira, lui et sa procession?

— Cela se pourrait bien.

— Il n'osera pas! il n'osera jamais, j'en suis certain; la preuve, c'est que midi va sonner et les portes de l'inquisition ne sont pas seulement ouvertes.

— Et elles ne s'ouvriront pas. Ils ont peur de nous; ils savent bien ce qu'est le peuple de Pampelune. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'attaquer.

— Oui, oui, ce n'est pas nous qu'il faut braver, répéta la foule; nous ne sommes pas endurants! qu'ils viennent, s'ils l'osent! qu'ils viennent!

En ce moment, les deux grandes portes du palais s'ouvrirent. Le grand inquisiteur, don Juan de Ribeira; archevêque de Valence, parut dans tout l'éclat et la majesté de ses habits pontificaux. Les principaux membres du saint-office le précédaient et le suivaient. Alliaga était à ses côtés.

Devant eux marchaient la croix sainte, des milliers de cierges, des flambeaux, des prêtres récitant des prières, et au-dessus de leurs têtes se balançait la bannière de Saint-Dominique.

A cette vue, par un mouvement involontaire, instantané, aussi rapide que la pensée, tout le peuple se précipita à genoux et baissa la tête : un silence profond avait succédé au tumulte et le respect aux menaces.

Ribeira promena sur la foule prosternée un regard d'orgueil et de mépris, lui jeta sa bénédiction, et, lançant à Alliaga un coup d'œil de triomphe, fit signe au cortége de continuer sa marche.

Derrière eux s'avançaient les deux prisonniers, dont il était impossible de distinguer les traits, car ils étaient couverts du carracha et du san-benito, qui cachaient leur taille et leur figure. Aïxa et Yézid étaient chacun entre deux moines aux formes vigoureuses et athlétiques qui veillaient sur les prisonniers et en répondaient corps pour corps. La marche était terminée par un détachement nombreux de familiers du saint-office, armés de piques, de hallebardes et de pertuisanes.

Le peuple s'était relevé après le départ de Ribeira, et encore sous l'impression du respect, il continua à garder le silence à la vue de ces armes qui, de loin, avaient un aspect d'autant plus redoutable, qu'on ne voyait pas les soldats qui les portaient.

Le seul mouvement qui se fit dans la foule fut produit par les curieux, qui abandonnèrent la place de l'Inquisition, et coururent par des rues détournées pour apercevoir de nouveau le cortége sur un autre point

A la vue de ce premier échec, Alliaga avait pâli, mais il avait cherché à cacher son trouble aux yeux de l'inquisiteur, qui l'observait. Le cortége continua sa marche solennelle. Partout le même calme, partout un morne silence. On voyait bien sur chaque visage un air d'indignation et de colère, mais de colère concentrée, qui n'osait se manifester. Alliaga n'apercevait aucune figure de connaissance; seulement, au coin de la rue de la Taconnera, il aperçut Gongarello monté sur une borne. Ses traits respiraient un air séditieux; mais au moment où le cortége passa, il ôta brusquement son chapeau et, tout en s'inclinant, il murmura entre ses dents :

— Les lâches! pas un seul n'ose se prononcer!

Le pauvre Gongarello n'était pas seul à penser ainsi; ses voisins étaient comme lui indignés, et tous, au passage du cortége, saluaient et baissaient les yeux.

Alliaga pouvait se soutenir à peine; il sentait ses genoux fléchir. Encore une rue et on allait arriver à la place où s'élevait le bûcher. Il délibérait lui-

même si, la croix à la main, il ne fallait pas s'élancer au milieu du peuple, l'appeler à la révolte et se mettre à sa tête.

Il s'était arrêté à ce parti et allait l'exécuter, lorsqu'à l'entrée de la rue le cortége fut entravé un instant par un homme du peuple qui traînait une petite charrette de légumes et qui n'avait pu se ranger assez tôt. Les alguazils et les familiers du saint-office voulurent le forcer à presser le pas, il tomba; sa charrette renversée intercepta le passage et fit refluer une partie du cortége, parmi lequel commença à se mêler quelque désordre.

Ribeira, furieux, fit signe d'avancer. Les familiers frappèrent alors avec le bois de leur hallebarde le paysan, qui était resté à terre et qui semblait ne pouvoir se relever; mais à ces coups de bâton rudement assénés, le blessé se retrouva sur ses pieds avec une promptitude extraordinaire; il étendit à terre, d'un coup de poing, celui qui venait de le frapper, et voyant un de ses compagnons baisser sa hallebarde pour le percer de part en part, il détourna de la main gauche l'arme meurtrière, tira de sa main droite un pistolet, renversa à ses pieds le soldat du saint-office, puis, se retournant vers la foule il s'écria à haute voix :

— Aux armes! mes amis! on tire sur les bourgeois de Pampelune!

A ce cri, répondit un cri général. Excepté les familiers du saint-office, personne n'avait vu le coup de feu, tout le monde l'avait entendu ainsi que l'exclamation de Pedralvi, car c'était lui.

— C'est peu d'en vouloir à nos priviléges, continua-t-il, on en veut à nos jours. Défendons-les! défendons nos droits! *Vivent les fueros!*

— *Vivent les fueros!* répéta la multitude, comme si elle n'eût attendu que ce moment pour laisser éclater son opinion.

— *Vivent les fueros!* cria de toutes ses forces Gongarello, qui était resté sur sa borne et qui mêla sa voix retentissante à celle de ses voisins.

Ribeira ne répondit à ces vociférations qu'en saisissant lui-même l'étendard de Saint-Dominique.

— En avant, dit-il, le saint lui-même saura bien nous faire un passage.

En effet, à mesure que la bannière s'avançait, le peuple se reculait devant elle en criant *Vivent les fueros!* mais sans autre manifestation plus hostile.

Tout à coup plusieurs bandes de bourgeois d'assez mauvaise mine se précipitèrent résolument au milieu du cortége en criant :

— *A bas l'inquisition!*

Le peuple répéta comme eux :

— *A bas l'inquisition!*

— *Mort aux inquisiteurs!* répondit Pedralvi.

Et un hurlement épouvantable s'étendit au loin sur toute la ligne que tenait la procession :

— *A nous les prisonniers! enlevons les prisonniers! Justice! justice! faisons-nous justice nous-mêmes!*

En un instant le peuple, se ruant sur le cortége, l'avait rompu et dispersé en vingt endroits.

Les alguazils, les familiers du saint-office, effrayés, poursuivis, se sauvaient dans toutes les directions; quelques-uns par dévouement, d'autres, perdant la tête et ne sachant où se réfugier, avaient entouré le grand inquisiteur qui, furieux, lançait sur la multitude l'excommunication. Foudre inutile qui se perdait dans les airs et dans le tumulte.

Alors Ribeira, cédant à sa colère, à sa haine, à toutes les passions brûlantes

qu'excitait en lui l'orgueil humilié, ordonna aux hallebardiers qui l'entouraient de se frayer un passage, n'importe à quel prix.

— *Frappez! frappez!* criait-il. *Mort aux hérétiques, quels qu'ils soient!*

Dans ce tumulte, des femmes et des enfants furent blessés, et le prélat répétait :

— *Frappez!*

— Sois donc obéi, murmura en lui-même Pedralvi, qui venait de se glisser dans la foule, et qui, s'approchant du grand inquisiteur, lui dit :

Au nom de nos frères dépouillés et proscrits, je t'apporte ce que tu leur as laissé : la vengeance!

Et comme un homme qui acquitte un vœu, il frappa le prélat en s'écriant :

— Et de deux! mes frères! encore un inquisiteur que je vous envoie!

Le prélat tomba, et avec lui l'étendard de Saint Dominique. A ce dernier coup la déroute de l'inquisition fut complète

Mais le danger n'était plus là. Alliaga l'avait déjà compris, et depuis longtemps il s'était élancé vers l'extrémité du cortége, pour courir au secours d'Yézid et d'Aïxa.

Le mouvement du peuple, préparé et secondé par les compagnons de Juan Baptista, avait été si prompt et si terrible, que les piques, les hallebardes et les pertuisanes des familiers du saint-office n'avaient pu l'arrêter un seul instant. Les milices de l'inquisition avaient été dispersées, et plusieurs cavaliers qui, depuis le moment où le cortége était sorti de l'inquisition, n'avaient pas quitté des yeux les deux condamnés, les arrachèrent des mains de leurs gardiens et les entraînèrent.

— Venez, venez, mes amis, suivez-moi, disait l'un d'eux.

C'était la voix de Fernand d'Albayda. Mais le fatal costume dont les prisonniers étaient revêtus était malheureusement trop visible pour ne pas être aperçu par la foule qui, les désignant du doigt, s'attachait à leur poursuite en disant :

— Nous les tenons! ils sont à nous! A nous d'en faire justice! *Vivent les fueros!*

Fernand et ses amis, qui avaient rebroussé chemin, se trouvaient alors près de la place de l'Inquisition, et comme ils la traversaient, un autre flot du peuple leur ferma le passage. Ils furent bien forcés de s'arrêter. Il y avait en face le palais du saint-office une espèce d'échoppe occupée par un écrivain public et formant un angle. C'était le seul retranchement qui s'offrit à leurs yeux. Ils placèrent les deux prisonniers dans cet angle, se mirent devant eux et tirèrent leurs épées.

Ce n'était plus contre l'inquisition, c'était contre un ennemi bien plus redoutable qu'il fallait défendre Yézid et Aïxa, c'était contre le peuple déchaîné, furieux, qui de tous les points de la place accourait enivré de son triomphe.

— Au gibet! au gibet! les Mauresques! les hérétiques au gibet! criait-on de toutes parts. Élevons la potence en face le palais des inquisiteurs, pour leur apprendre à respecter nos droits.

Ils s'arrêtèrent cependant en voyant Fernand d'Albayda l'épée à la main ainsi que quelques-uns de ses officiers, au nombre desquels était Fidalgo d'Estremos. Ceux-ci portaient, non pas l'habit militaire, mais le costume de ville. Ce n'était pas la robe de moine, ce n'étaient pas des ennemis, le peuple leur cria :

— Retirez-vous, seigneurs cavaliers. Place à la justice du peuple!

— Nous n'abandonnerons point des malheureux, répondit Fernand; vous

êtes vainqueurs de l'inquisition, cela doit vous suffire. Laissez-nous le passage libre; ne nous forcez pas à nous défendre contre vous.

Ces paroles, qui auraient peut-être désarmé les premiers assaillants, n'étaient point entendues de ceux qui étaient plus loin derrière eux, gens de sac et de corde, qui ne demandaient que sang et pillage. C'étaient les compagnons de Juan-Baptista; ils excitaient et secondaient la fureur du peuple; aussi, malgré sa vaillance et celle de ses compagnons, Fernand d'Albayda allait être indubitablement massacré par la multitude, lui et ceux qu'il voulait défendre.

C'est en ce moment qu'Alliaga arriva au palais de l'inquisition. Du haut des marches du portique principal, il embrassa la place tout entière et vit l'étendue du danger. Quelques membres et familiers du saint-office l'avaient accompagné, poursuivis par le peuple. Pedralvi et ses compagnons venaient de le rejoindre.

Il leur montra du doigt les furieux qui entouraient Fernand d'Albayda, et leur dit :

— C'est là qu'il faut mourir! marchons!

Mais déjà Pedralvi avait reconnu de loin, à la plume rouge de son chapeau, l'ami de Juan-Baptista, le lieutenant Barbastro, avec qui il avait traité la veille au soir aux gorges de Savora; il en conclut sans peine que ceux qui l'entouraient étaient ses compagnons. Il fendit la foule et dit à l'oreille du bandit :

— Que faites-vous, lieutenant! à quoi vous amusez-vous là! On transporte Juan-Baptista dans la prison de l'hôtel de ville. Vous pourrez le délivrer encore en prenant par la grande rue de la Taconnera. Courez vite!

Quelques minutes après, Barbastro et son escorte avaient quitté la place de l'Inquisition, enlevant ainsi au peuple son principal allié et à Fernand d'Albayda ses adversaires les plus redoutables.

Au même moment, une masse d'alguazils et de familiers du saint-office arrivaient en déroute de toutes les rues environnantes, cherchant un refuge naturel dans le palais du saint-office.

— Lâches que vous êtes! leur cria Alliaga; indignes soldats de la foi! vous fuyez la hallebarde à la main! Où est le grand inquisiteur, votre chef?

— Blessé, peut-être mort! répondirent-ils en faisant le signe de la croix.

— Et vous l'abandonnez, ainsi que la bannière de Saint-Dominique, ainsi que les prisonniers que vous deviez défendre et qu'on va massacrer à vos yeux! Allons, aurez-vous du moins le courage de me suivre?

Et il s'élança à leur tête au secours de don Fernand et de ses amis.

La foule qui remplissait la place, composée de bourgeois, presque sans armes, abandonnée par Barbastro et ses compagnons, repoussée vivement par Fernand, attaquée avec vigueur par Alliaga et les siens, regardait déjà de quel côté la retraite serait le plus facile, lorsqu'elle fut totalement démoralisée par un cri terrible, le cri de *Sauve qui peut!* que Pedralvi répéta dans les rangs. Une partie se précipita du côté de la Taconnera, tandis que l'autre moitié remontait la place et faisait bonne contenance, attendant des rues adjacentes des renforts qui lui arrivaient à chaque instant.

La milice du saint-office se dirigea alors vers les prisonniers, que d'Albayda voulait également défendre contre eux. A la vue d'Alliaga, il s'arrêta, et celui-ci lui dit vivement à voix basse :

— La retraite est pour vous impossible : vous ne pourriez jamais sortir de la ville avec Aïxa et Yézid, et moi je réponds d'eux maintenant, remettez-les-moi.

A l'instant même, et leur serrant la main, il se mit à côté d'eux, au milieu de ses soldats, en robe noire, remonta la place de l'Inquisition, gravit les degrés du portique au moment où le peuple revenait en foule, assura la retraite de ses troupes et de ses prisonniers, et rentra le dernier dans le palais, dont les portes de fer retombèrent sur lui.

Environné de tous les membres du saint-office, Alliaga ne pouvait se jeter dans les bras d'Yézid et d'Aïxa. Il donna ordre au frère Acalpuco, qui faisait partie de cette retraite, de conduire les prisonniers dans une chambre qu'il lui indiqua. Puis, se retournant vers les principaux membres et les familiers du saint-office, qui après de semblables fatigues croyaient pouvoir se reposer :

— Nous ne laisserons point le grand inquisiteur et la bannière de Saint-Dominique au pouvoir du peuple, ce serait pour nos ennemis trop de gloire et pour nous trop de honte.

— Que voulez-vous faire? lui dirent ses collègues.

— On m'accusait dernièrement, répondit-il, d'abandonner les droits de l'inquisition, je prouverai que personne plus que moi ne tient à défendre son honneur et sa dignité.

A l'instant même, et suivi de toute la milice du saint-office, il sortit par la porte secrète, celle des jardins, que nous connaissons déjà, et par une marche adroite dans des rues détournées et alors presque désertes, il se porta rapidement sur le champ de bataille à l'endroit où le prélat était tombé sous un poignard inconnu.

La foule du peuple qui était restée auprès de lui, inoffensive et lui portant des secours, s'enfuit effrayée à l'aspect de ce déploiement de forces inattendues; chacun des curieux s'empressa de disparaître, sans même retourner la tête, craignant qu'on ne l'accusât d'avoir été auteur, complice ou même témoin d'un crime aussi grand.

On transporta sur un brancard emprunté au seigneur Terceiro, tapissier voisin, don Juan de Ribeira, qui venait de reprendre connaissance, et on releva l'étendard de Saint-Dominique, tombé à côté de son chef. Les principaux inquisiteurs voulaient qu'on retournât au palais par la porte secrète qui donnait sur les jardins.

— La bannière de Saint-Dominique ne se cache pas et ne peut rentrer que par la grande porte, répondit Alliaga.

La procession se remit donc en marche, et arriva en bon ordre sur la place du palais.

En effet, à la vue de leur ancienne idole, du grand inquisiteur vaincu et blessé, à la vue du saint étendard, objet de son respect, un morne silence régna dans cette foule tout à l'heure si bruyante. Les portes de fer s'ouvrirent de nouveau, l'inquisition, sans être troublée dans sa retraite, ramenait dans son camp son général, ses étendards et ses prisonniers; c'étaient presque les honneurs de la guerre. Mais le peuple au moment où son redoutable ennemi était disparu, avait poussé des cris de joie en signe de triomphe.

Des deux côtés on se regardait comme vainqueur; des deux côtés on chantait le *Te Deum*.

On n'était cependant qu'au milieu de cette mémorable journée.

XXIV.

LE SOIR DE L'ÉMEUTE.

Le peuple ne comptait pas en rester là. Il avait mis l'inquisition en déroute, mais il n'avait pas eu satisfaction, on ne lui avait pas livré les prisonniers, on n'avait pas reconnu ses droits, et les groupes recommencèrent à se former plus tumultueux que jamais, non-seulement autour de l'inquisition, mais près du palais du roi. Et ce n'était plus seulement à don Juan de Ribeira, mais au duc d'Uzède et au roi lui-même qu'on demandait justice.

D'un autre côté, l'inquisition ne pouvait plus céder : ce n'était pas qu'au fond du cœur les principaux membres du saint-office, effrayés des désastres de la matinée, ne demandassent peut-être pas mieux que de capituler avec leur fierté et de livrer au peuple les prisonniers, cause d'une si déplorable collision ; mais Alliaga, qui comprenait tout le danger d'une telle condescendance, leur rappelait à chaque instant l'honneur de l'inquisition, et jamais, ils étaient obligés eux-mêmes d'en convenir, il n'avait été si bien défendu.

La blessure de don Juan de Ribeira n'était pas mortelle; ce qui pouvait la rendre dangereuse, c'était l'état d'exaspération où il se trouvait et qui lui donnait une fièvre ardente. En proie au délire, il était incapable de rien entendre, ni même de reconnaître aucun de ceux qui l'entouraient, et cependant on ne pouvait, dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait, rester sans un chef.

Cette place temporaire offrait trop de périls pour éveiller les ambitions, et, sous l'influence des dangers que l'on avait à courir, on décerna, d'une voix unanime, l'autorité suprême à frey Luis Alliaga, confesseur du roi.

— J'accepte, répondit celui-ci, à condition qu'on me donnera un pouvoir absolu, et que je serai seul maître d'agir comme je l'entendrai tant que le danger existera.

Cette dernière phrase lui assurait l'obéissance de chacun, et l'on s'empressa de prêter entre ses mains le serment qu'il exigeait.

— Bien, dit-il, je vous promets que demain tout sera terminé sans porter atteinte aux priviléges et à l'honneur de la sainte inquisition.

Il donna alors des ordres pour que le lendemain, au point du jour, deux bûchers fussent élevés dans la grande place de Pampelune.

Il se rendit de là chez le roi. Le monarque, tout pâle encore et tout effrayé des événements de la journée, se les faisait raconter par le duc d'Uzède, lequel avait totalement perdu la tête. Il voulait absolument faire entrer des troupes dans la ville, la mettre à feu et à sang pour assurer la tranquillité publique, et d'une émeute, faire peut-être une révolution.

— Sire, dit froidement Alliaga, si Votre Majesté et monsieur le duc veulent me donner pleins pouvoirs, je me fais fort d'apaiser dès demain l'émeute, de donner satisfaction au peuple de Pampelune et de lui faire crier *Vive le roi! vive l'inquisition!*

— C'est justement ce que je veux, ce que je demande, pas autre chose! dit vivement le roi, et d'avance j'approuve.

Le duc consentit également et se retira.

— Mais, dit le roi à Alliaga, quand ils furent seuls, tu sais cependant que ces furieux osent parler de gibet et de potence, et que l'inquisition tient toujours à ses bûchers. Comment feras-tu alors pour leur arracher la duchesse de Santarem?

— Elle sera sauvée, je vous le jure, ainsi que son frère Yézid. Que votre Majesté s'en repose sur moi et dorme tranquille.

Il n'était encore que cinq heures du soir, et l'agitation régnait plus forte que jamais dans les rues de Pampelune; tout annonçait une soirée et surtout une nuit terribles; chacun tremblait que le peuple ne se portât aux plus grands excès. On craignait même qu'il n'incendiât le palais du roi ou celui de l'inquisition. Le couvent des Annonciades les avait mis en goût.

Alliaga fit prier les députés des notables de vouloir bien se rendre dans la salle du conseil; il les reçut lui-même et leur fit un accueil aussi gracieux que celui de Ribeira avait été dur et hautain.

Il leur déclara que le roi, que l'inquisition ellemême, sans faire l'abandon total de ses droits, reconnaissaient cependant ceux du peuple, et il termina son discours en leur disant :

— Vous pouvez, demain, au point du jour, faire élever deux gibets sur la grande place de Pampelune.

Alliaga avait hâte de faire un autre usage de son pouvoir. Grand inquisiteur par intérim, tout lui obéissait, et depuis les principaux membres du tribunal jusqu'aux derniers porte-clés, chacun s'inclinait devant lui, chacun exécutait ses ordres, sans en chercher le motif; le grand inquisiteur n'en devait à personne, du moins dans l'intérieur du palais : c'était, depuis saint Dominique, l'usage établi.

Alliaga se fit ouvrir, non le cachot, mais l'appartement où il avait fait renfermer Yézid et Aïxa. Pour tous les deux, séparés depuis longtemps, c'était déjà un grand bonheur d'être réunis; mais quand ils virent entrer Piquillo, quand la porte se fut refermée sur lui, tous trois se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et fondirent en larmes.

Que de chagrins ils avaient traversés, que de douleurs ils avaient subies, que de changements dans leurs destinées depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus!

C'étaient les cachots de l'inquisition qui réunissaient toute la famille d'Albérique, naguère si brillante, aujourd'hui si misérable. Qu'il y avait loin de ce lugubre appartement, de ces fenêtres sombres et grillées au riant aspect du Val-Paraiso, aux délices de la vallée du Paradis! Se tenant les mains et se regardant tristement, ils eurent, sans doute, la même pensée, car ils s'écrièrent tous les trois :

— Mon père!

— Où est-il? s'écria Alliaga, où l'avez-vous laissé? et, loin de nous, que lui reste-t-il?

— Il ne lui reste pas même un tombeau! répondit Aïxa. C'est dans les bras de sa fille qu'il a été massacré. Les flots de la mer ont reçu son corps, et il ne reposera point sur la terre d'Espagne, qu'il aimait tant!

Elle lui raconta alors les derniers crimes de Juan-Baptista.

— Ah! dit Alliaga en levant les yeux au ciel, mon père, vous serez du moins vengé!

Les moments étaient précieux; il n'avait que le soir de cette journée pour tout disposer. Il rassura Aïxa et Yézid, leur promit que le lendemain ils seraient libres tous deux, et tous deux loin de Pampelune. Il remettait à leur

parler plus tard de ses plans, de ses espérances et du projet qu'il n'abandonnerait jamais, de rendre à ses frères leur patrie.

Il embrassa de nouveau son frère et sa sœur bien-aimés, et malgré l'heure, qui le pressait de partir et d'aller veiller à leur délivrance, il ne pouvait se résoudre à quitter Aïxa.

Seulement alors, et à la faible lueur de la lampe qui éclairait ce vaste appartement, il s'aperçut pour la première fois du changement de ses traits et recula effrayé. Hélas! tant de tourments l'avaient accablée; les scènes horribles du vaisseau, celles du couvent des Annonciades et celles de cette journée, le bûcher dressé pour elle, les cris, les outrages, les menaces de la multitude, c'était plus qu'une femme n'en pouvait supporter, et Aïxa y avait résisté, et son courage, plus grand que ses forces, l'avait soutenue jusque-là.

— Ma sœur! s'écria Alliaga, ma sœur, tes maux vont finir!

Elle le remercia d'un sourire mélancolique et doux, et lui dit :

— Oui, bientôt... bientôt, je l'espère.

Alliaga courut s'entendre, pour le lendemain, avec Fernand et Pedralvi. Les troupes du capitaine Juan-Baptista et le lieutenant Barbastro furent soldés, licenciés, et le soir même sortirent de la ville, qui depuis leur départ commença à jouir d'une tranquillité complète.

Une grande partie des rues étaient illuminées. Les bourgeois circulaient d'un air radieux et épanoui, se prélassant dans leur triomphe et se félicitant de la vigueur déployée par la bourgeoisie de Pampelune, vigueur qui assurait à jamais le maintien de leurs fueros. Ginès Pérès de Hila et son compère Truxillo ne pouvaient suffire aux félicitations et aux poignées de mains du quartier, et les deux héros de cette ovation populaire répondaient avec une fierté modeste :

— Que voulez-vous! quelque pacifique que l'on soit, il y a des occasions où un citoyen doit se montrer!

Alliaga était rentré depuis longtemps au palais du saint-office. Acalpuco, à son poste dans les jardins de l'inquisition, attendait, près de la petite porte, la comtesse d'Altamira, qui, enveloppée de sa mante, parut au second coup de neuf heures.

Elle suivit Acalpuco. Il marchait devant elle et la conduisait, par des détours qu'elle avait déjà parcourus, au cabinet de don Juan de Ribeira, qu'elle connaissait parfaitement.

Elle ouvrit la porte, qui se referma sur elle, et s'avança, d'un pas ferme et dégagé, vers le grand inquisiteur, qui, assis et le front baissé, travaillait devant son bureau. Il leva la tête.

La comtesse poussa un grand cri et s'arrêta immobile : elle venait de reconnaître Piquillo Alliaga.

Il lui fit signe de la main de s'asseoir sur un fauteuil qui était vis-à-vis du sien; elle balbutia d'un air interdit :

— Pardon, mon frère, je venais pour parler au grand inquisiteur...

— Vous êtes devant lui. Je suis dans ce moment nommé à sa place par les membres du saint-office, mes collègues, et leur choix unanime a été approuvé par le roi. Vous pouvez donc me dire ce que vous aviez à confier au grand inquisiteur.

— Je n'ai rien à dire à Piquillo Alliaga, répliqua la comtesse avec dédain.

— C'est à lui alors de vous parler, dit le nouvel inquisiteur, d'une voix grave et solennelle; vous répondrez après, madame, si vous le pouvez.

De nouveau il lui fit signe de s'asseoir, et cette fois, d'un geste et d'un air si

imposant, que la comtesse, étonnée, se laissa tomber sur le siége qu'on lui désignait.

Seulement alors elle s'aperçut qu'elle était sur une espèce de sellette qui servait d'ordinaire aux accusés.

Elle tressaillit, et Alliaga, sans faire attention à son trouble, continua d'une voix lente, distincte et accentuée :

— Moi, grand inquisiteur, je vous accuse d'avoir voulu vous défaire par le poison d'Aïxa, duchesse de Santarem, ainsi que vous en êtes convenue vous-même avec moi.

Je vous accuse d'avoir, en voulant attenter aux jours de cette jeune fille, donné la mort à votre souveraine, Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, ainsi que le prouve cet écrit, signé par le révérend père Jérôme et le frère Escobar y Mendoza, vos deux directeurs.

Je vous accuse d'avoir payé le capitaine Juan-Baptista et son lieutenant Barbastro, dont voici la déclaration, pour incendier le couvent des Annonciades et pour massacrer toutes les jeunes filles mauresques qui tenteraient de s'échapper des flammes.

Je vous accuse! poursuivit-il avec force; ou plutôt ce sont ces victimes elles-mêmes qui vous accusent, et dont les ombres sanglantes s'élèvent contre vous. Répondez-leur.

La comtesse restait immobile, pâle et atterrée.

— Répondez donc maintenant, défendez-vous, car je ne veux pas vous condamner sans vous entendre.

— Grâce !.. grâce! lui dit-elle.

— Je n'ai pas le droit de faire grâce, je n'ai que celui de faire justice. Vous vous l'êtes déjà rendue à vous-même. Vous vous êtes fait passer pour morte. Don Fernand d'Albayda et toute votre noble famille vous croient ensevelie sous les débris fumants du couvent des Annonciades. Il vaut mieux, je m'en rapporte à don Juan votre frère, qui nous contemple dans ce moment, il vaut mieux, pour les d'Aguilar, vous pleurer comme victime que de vous maudire comme coupable! Écoutez donc votre arrêt, écoutez-le, seule, pour que vos aïeux, pour que votre noble race, pour que Fernand d'Albayda, ne puissent l'entendre.

Au nom de l'inquisition, qui a remis aujourd'hui en mes mains tous ses pouvoirs, vous, comtesse d'Altamira, je vous condamne, comme empoisonneuse, régicide et incendiaire, à la peine de mort!

La comtesse poussa un cri et s'évanouit. Alliaga détourna la tête et sentit la pitié s'emparer de lui; mais reprenant son courage, il plaça la main sur son cœur, leva les yeux au ciel et se dit :

— J'ai prononcé en mon âme et conscience; que Dieu juge lui-même mes jugements!

Il sonna Acalpuco. Il lui fit signe d'enlever la comtesse et descendit dans le cachot de Juan-Baptista.

— Ah! s'écria le bandit avec joie, ce sont mes compagnons et la liberté qui m'arrivent.

— Non, répondit Alliaga; c'est ton juge, et il sera, comme toi, sans pitié. A tous tes crimes, tu as ajouté celui de massacrer un vieillard sans défense; ce vieillard était mon pere, et tu n'as de grâce à espérer ni de moi ni de la justice humaine. Tâche de flechir celle de Dieu et passe cette nuit en prières, car demain, Juan-Baptista, bandit et assassin, tu mourras!

Et il s'éloigna.

— Cette fois, dit le brigand en secouant la tête, la partie me paraît à peu près perdue, et c'est dommage! Une partie si longtemps disputée et que j'ai tant de fois manqué de gagner! Bah! qui sait?.. répéta-t-il en lui-même; Barbastro et les siens peuvent encore me délivrer. J'ai tant de fois méprisé la potence et les avances qu'elle me faisait, que si elle a un peu de fierté, elle ne doit plus vouloir de moi!

Puis s'adressant au geôlier :

— Frère Pacôme, lui dit-il, envoyez-moi pour cette nuit...

— Un confesseur?

— Non, saint homme, mais une pipe et une burette d'eau-de-vie.

Le geôlier fit un signe de la croix et s'enfuit.

XXV.

L'AUTO-DA-FÉ.

Le lendemain, c'était jour de fête à Pampelune. Comme la veille, les cloches de toutes les églises sonnaient depuis le matin, comme la veille, le peuple se pressait dans les rues! les balcons, décorés de tapisseries et de fleurs, étaient couverts d'une foule avide et curieuse, mais cette foule pacifique venait, cette fois, assister à un triomphe et non à un combat.

Leurs fueros reconnus et l'inquisition humiliée, c'était là le sujet de toutes les conversations. Personne ne songeait à ce que coûtait la victoire aux deux Mauresques qui en étaient le prix et qui semblaient trop heureux de mourir pour faire triompher leurs priviléges. Personne en ce moment ne leur portait de haine; on ne leur voulait pas de mal; on les aurait crus presque étrangers à ce qui se passait, et, en effet, aux yeux de la multitude, ils n'étaient qu'un détail de la fête, un accessoire; le principal n'était pas là.

Comme la veille, l'inquisition sortit en grande procession; la bannière de saint Dominique et son nouvel inquisiteur marchaient en tête. Des cris, des *vivat* frénétiques accueillirent Alliaga.

C'était lui, disait-on, qui avait triomphé de l'obstination de don Juan Ribeira; c'était lui qui avait tout pacifié; c'était lui qui avait reconnu les droits du peuple et proclamé les fueros, et dans leur enthousiasme, Ginès de Hila, Truxillo et toute la bourgeoisie de Pampelune répétaient :

— *Vive Alliaga! Alliaga pour toujours!* Que désormais, comme aujourd'hui, il marche à la tête de la sainte inquisition.

Jamais Ribeira n'avait excité de pareils transports, et, dès ce jour, sa popularité était à jamais détruite.

Comme la veille, les deux prisonniers s'avançaient, enveloppés du *carrachas* et du *san benito*, qui cachaient complétement leurs traits. Les hallebardiers fermaient la marche et veillaient sur les deux condamnés; mais il y avait près d'eux et autour d'eux une garde bien plus sûre et qui ne les perdait pas de vue.

C'étaient une demi-douzaine de moines enveloppés du capuchon et de la robe des inquisiteurs, mais qu'à leur tournure martiale, à leur air déterminé, des

yeux prévenus ou défiants auraient certainement pris pour d'autres soldats que ceux de Saint-Dominique.

C'étaient Pedralvi, Alamar-Abouhadjad et quatre de leurs compagnons, tous anciens serviteurs de Delascar d'Albérique et de son fils Yézid, qui avaient juré de venger l'un et de sauver l'autre, et qui, dans l'accomplissement de ce double devoir, comptaient leurs jours pour rien.

Ils étaient bien armés et décidés à ne pas laisser sortir vivants de leurs mains les prisonniers qu'Alliaga leur avait confiés. Pedralvi, marchant à côté de Juan-Baptista, tenait de sa main droite un poignard caché sous sa robe, et de l'autre un livre de prières. Quelqu'un qui aurait été placé près d'eux aurait pu s'apercevoir que, dans sa distraction, le faux moine tenait son psautier à l'envers, ce qui ne l'empêchait pas d'y tenir ses yeux attachés attentivement et d'en réciter les versets avec ferveur.

Mais pendant qu'à la lueur des cierges et des flambeaux tout le sombre cortége défilait et répétait ses hymnes funèbres, Pedralvi, toujours la tête baissée sur son livre, murmurait à l'oreille de Juan-Baptista :

— Tu as beau regarder autour de toi, tes compagnons ne viendront pas te délivrer.

Puis il reprenait à voix haute avec le chœur des moines :

De profundis clamavi...

— Tu voudrais vainement détacher les liens qui retiennent tes mains ou arracher le bâillon qui t'empêche de crier, ils ont été attachés par moi, moi, Pedralvi, que tu as arrêté, dépouillé, et que tu voulais massacrer dans les montagnes de Tolède !..

De profundis clamavi...

Par moi Pedralvi, que tu as retrouvé à bord du *San-Lucar* et que tu as jeté à la mer ; par moi, dont tu as assassiné le noble maître, Delascar d'Albérique.

De profundis clamavi ad te, Domine !

Par moi, dont tu voulais brûler vive la fiancée, Juanita, après avoir jeté aux flammes ses compagnes et nos sœurs...

De profundis clamavi ad te, Domine !

Ne crains rien, Juan-Baptista, la litanie de tes crimes est longue, et nous n'aurions jamais fini ; heureusement, nous voici arrivés à la grande place.

Juan-Baptista fit un geste de fureur.

— Allons, reprit Pedralvi, un peu de sang-froid, et tâche de faire bien les choses ; ne vois-tu pas tout ce peuple accouru pour te voir ; c'est plus d'honneur que tu n'en mérites, il faut t'en rendre digne. Ne vois-tu pas, à gauche, pour toi seul, pour ton usage particulier, ce large bûcher dont la flamme se dessine déjà, brasier moins ardent que celui du couvent des Annonciades ! Ne vois-tu pas, juste au-dessus du bûcher, ce gibet élevé qui avance son bras pour saisir la proie qu'il attendait depuis si longtemps ? Tout cela est pour toi, Juan-Baptista ! A celui qui a commis tant de crimes, ce n'est pas trop d'une double mort !

Et Pedralvi répéta avec tous les moines qui venaient de s'arrêter :

De profundis clamavi ad te, Domine !

Malgré ce que lui avait dit son implacable ennemi, le capitaine avait toujours conservé, pendant toute la marche du cortége, l'espoir qu'une émeute ou quelque coup de main viendrait le délivrer; tout à coup il sentit ses genoux fléchir et toute sa résolution l'abandonner.

A coup sûr, Juan-Baptista n'était pas lâche, et on ne pouvait guère l'accuser

d'être superstitieux, mais à la vue de ce bûcher et de cette potence, il se rappela soudain la prédiction que lui avait faite, quinze ans auparavant, à l'hôtellerie de Bon-Secours, Aben-Abou Gongarello, le barbier, en lui disant :

— Tu seras pendu et brûlé !

Le capitaine baissa la tête et murmura en lui-même :

— Cette fois, je donne ma démission, le maudit Maure avait raison.

En effet, l'instant d'après, et sur un geste d'Alliaga, le fidèle Acalpuco et ses assesseurs, réunis à ceux de la ville, hissèrent aux yeux de la multitude le capitaine Juan-Baptista et une autre victime que la terreur avait déjà anéantie.

A cette reconnaissance solennelle de leurs droits et priviléges, à la vue de la justice qui leur était rendue, tous les bourgeois de Pampelune poussèrent un long cri de joie et de triomphe. Des croisées, des balcons, du haut des toits de la place Mayor, une multitude immense et frémissante leur répondit.

Mais une minute à peine s'était écoulée que soudain la corde fut coupée ; du haut du gibet les deux condamnés tombèrent dans le bûcher placé au-dessous d'eux, et dont les flammes dévorantes les eurent bientôt réduits en cendres.

A cet aspect, un cri d'allégresse partit à son tour des rangs de l'inquisition ; des milliers de voix entonnèrent *Hosanna !* gloire au Seigneur !

La bannière de saint Dominique et la croix sainte s'élevèrent ; le peuple se prosterna, et, comme la veille encore, chacun des deux partis, satisfait de sa gloire et se regardant comme victorieux, chanta un *Te Deum* en actions de grâces dans la cathédrale de Pampelune.

Tandis que ces événements se passaient et que toute la population de la ville semblait réunie et agglomérée sur un seul point, celui de la place Mayor, un carrosse bien fermé et attelé de deux bonnes mules s'avançait dans les rues presque désertes et se dirigeait vers la porte de Saragosse. Pendant qu'on les brûlait sur la grande place, Yézid et Aïxa sortaient de Pampelune. Avec eux était la pauvre Juanita.

Fernand d'Albayda les avait guidés et ne les quittait pas. Hors des portes de la ville, une escorte nombreuse et fidèle les attendait.

— Je réponds de vous maintenant, s'écria Fernand, c'est à moi seul de veiller sur vos jours. Où faut-il vous conduire ?

Yézid ne connaissait qu'un seul endroit qui pût le soustraire à toutes les recherches : c'était le souterrain qui renfermait les trésors de leurs ancêtres, et il s'écria :

— Allons chez mon père !

A ce mot, Aïxa tressaillit ; Yézid ressentit lui-même la douleur qu'il venait d'éveiller ; il essuya une larme et dit à Fernand en se reprenant :

— Allons au Val-Paraiso.

La voiture et son escorte s'élancèrent à travers les plaines de l'Aragon, et le surlendemain traversèrent les campagnes de Valence.

Les deux arrêts prononcés la veille avaient été approuvés et signés par le monarque, auquel Alliaga les avait présentés. Il courut lui rendre compte de l'exécution et de la réussite de leurs projets.

Le roi remercia le ciel avec ferveur, et se crut lui-même sauvé du danger en apprenant la délivrance et la fuite de la duchesse de Santarem ; mais sa douleur fut grande quand Alliaga lui démontra qu'en ce moment du moins, il fallait renoncer à ses idées d'alliance, qu'aux yeux de tous la duchesse passait pour morte ; qu'il ne fallait point, par une imprudence, remettre de nouveau en question la vie d'Aïxa, l'honneur et la dignité du roi, peut-être même la

tranquillité du royaume; qu'il fallait laisser à l'irritation des partis le loisir de s'apaiser; qu'on pouvait tout attendre du temps, et que, tel obstacle impossible à vaincre aujourd'hui pouvait plus tard s'aplanir de lui-même.

— Et comment ces obstacles pourraient-ils jamais disparaître? s'écria le roi; comment oser même l'espérer? Connais-tu un moyen d'y parvenir?

— Peut-être, sire.

— Dis-moi-le donc, et laisse-moi du moins l'apercevoir en perspective.

— La duchesse est condamnée à mort; elle est condamnée par l'inquisition comme étant d'une race proscrite, et elle ne peut reparaître tant que subsistera contre elle et contre les siens un édit injuste et barbare, un édit qui fera la honte de votre règne et la ruine du royaume, vous le savez vous-même, sire.

— Oui, oui, je le comprends maintenant, dit le roi en soupirant.

— Vous auriez beau, plus tard, faire grâce à la duchesse et la rappeler en Espagne, elle n'y pourrait revenir, aux yeux de tous, que si tous les siens y rentraient avant elle.

— Eh bien! dit le monarque avec résolution, crois-tu possible de révoquer l'édit qui proscrit les Maures?

— Oui, sire, tout est possible avec du temps, de l'adresse et du courage; surtout quand une cause est juste et utile.

— Et tu te sentirais capable de tenter une pareille entreprise?

— Oui, sire, si Votre Majesté veut ne rien brusquer et me laisser maître du moment.

— Écoute, dit le roi, il n'y a qu'un obstacle véritable, c'est don Juan de Ribeira, le grand inquisiteur; mais dans cette dernière affaire, où toutes les chances étaient réunies en sa faveur et où tout semblait conjuré contre nous, tu t'y es pris de manière que les événements se sont arrangés, d'eux-mêmes, comme tu l'entendais. J'ai donc confiance en toi.

Oui, poursuivit le monarque à demi-voix, j'en suis persuadé maintenant, tu as plus d'esprit que le grand inquisiteur et que le duc d'Uzède lui-même, qui aurait, hier, tout à fait perdu la tête si je ne l'avais soutenu et ranimé. Fais donc comme tu l'entendras, Alliaga; mais hâte-toi, et surtout si tu juges convenable que la duchesse quitte l'Espagne pour quelque temps, jure-moi que je la verrai une fois encore avant son départ.

— Je vous le promets, sire; dès demain j'irai la rejoindre pour lui parler des projets de Votre Majesté et de ce qu'elle me permet de tenter pour le bonheur de nos frères.

— Va donc, lui répéta le roi; je t'attendrai à Madrid, où je vais me rendre. Je renonce à l'entrevue projetée avec la cour de France; je ne peux plus rester à Pampelune depuis que la duchesse n'y est plus.

Le lendemain on annonça le départ de la cour; nouveau sujet de surprise pour les habitants de la Navarre et pour le grand inquisiteur Ribeira, qui commençait à revenir à lui-même. Il avait retrouvé toutes ses idées; et la première qu'il voulut mettre à exécution fut celle-ci :

— Qu'on arrête frey Luis Alliaga, qu'on le jette dans les cachots de l'inquisition et qu'on le juge, sans désemparer, comme traître, relaps et renégat.

On crut que le saint prélat n'avait pas encore toute sa tête, et on s'empressa de lui apprendre que c'était Alliaga qui était venu à son secours, qui l'avait arraché des mains des rebelles et ramené au palais, ainsi que la bannière de Saint-Dominique; que c'était lui qui, en son absence et pendant sa maladie, avait été nommé grand inquisiteur par intérim.

— Alors, s'écria-t-il furieux, tout est perdu!

— Tout est sauvé!

— Mais le peuple?..

— Est apaisé et rentré dans le devoir.

— Mais les deux condamnés?..

— Ont été exécutés et brûlés, sur la place Mayor, aux cris de joie de la multitude.

— Et Alliaga?

— En apprenant qu'il n'y avait plus de danger et que l'on répondait de votre guérison, il s'est empressé de remettre entre vos mains le pouvoir qu'on lui avait confié et qu'il n'a gardé que vingt-quatre heures.

Don Ribeira, ne pouvant s'expliquer de pareils événements, envoya chercher en secret la comtesse d'Altamira, pour connaître, par elle, la vérité; mais, à sa grande surprise, impossible de découvrir la comtesse, ni de savoir ce qu'elle était devenue; tous les efforts du prélat, à cet égard, furent complétement inutiles.

Une autre circonstance redoubla son dépit et manqua lui occasionner une rechute; le jour même, ayant entendu un grand bruit dans la rue, il se fit porter près de son balcon, dont les fenêtres étaient ouvertes. C'était Alliaga qui partait par ordre du roi; il partait, environné et suivi des bénédictions de la foule, qui lui prodiguait les noms de père et de sauveur; quelques-uns venaient d'apprendre, sans doute, qu'il se désistait déjà du pouvoir, car ils s'écriaient :

— *Vive Alliaga!* Qu'il ne nous quitte pas! qu'il reste toujours grand inquisiteur!

Ribeira les entendait, et pas une acclamation, pas un souvenir, pas un regret pour lui. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et murmura avec douleur :

— Même en fait de sainteté, qu'est-ce donc que la popularité, ô mon Dieu?

Alliaga cependant avait peine à modérer sa joie. Ses vœux étaient comblés; il était sûr maintenant du rachat de tous les siens; il espérait bientôt leur rendre une patrie.

— O Albérique! se disait-il, toi qui m'as nommé ton fils! Yézid, Aïxa, vous tous qui m'avez reçu parmi vous comme un frère, vous reconnaîtrez que j'en étais digne, et que ma dette est payée.

Alliaga n'avait voulu se séparer ni de Pedralvi ni des fidèles compagnons qui l'avaient si courageusement servi. Loin de lui, ils pouvaient courir quelques dangers; il les avait emmenés, et eux seuls composaient presque toute sa suite. Ils avaient voyagé sans attirer l'attention, évitant les grandes villes, et autant que possible ne marchant que de nuit. Aussi il était nuit close quand ils arrivèrent au Val-Paraiso.

C'était aussi le soir qu'Alliaga y était entré pour la première fois; mais quelle différence! c'était alors le bruit et le mouvement d'une nombreuse famille; les lumières brillaient aux croisées de la ferme et de la fabrique; les chiens aboyaient, saluant le retour du maître ou annonçant l'arrivée du voyageur; les serviteurs allaient et venaient, ouvrant à l'étranger la porte hospitalière, ou s'empressant de le servir. Ce soir-là, tout était muet, sombre et solitaire, et le marteau retentit plus d'une fois avant qu'aucun pas se fit entendre.

— Qui va là? dit avant de tirer les verrous une voix faible et tremblante.

Pedralvi avait reconnu celle de Juanita, et il s'écria :

— Enfants d'Ismaël!

XXVI.

L'AVEU.

A ces accents Juanita poussa un cri, la porte s'ouvrit, et les serviteurs de Delascar d'Albérique se virent encore une fois sous ce toit protecteur et près de ce foyer qu'ils appelaient tous le foyer paternel.

Fernand n'était point au Val-Paraiso; il y avait conduit le frère et la sœur et habitait, non loin de là, son château d'Albayda.

Juanita prit Alliaga par la main et le mena dans la chambre d'Yézid, qui était seul. Les deux frères s'embrassèrent, et Alliaga ne voyant pas Aïxa la demanda avec inquiétude.

— Ne crains rien, frère, je vais te mener près d'elle.

Yézid alluma alors une lampe, fit jouer le ressort secret que lui seul connaissait, et s'avança dans le souterrain.

— Vois-tu, frère, dit-il à Alliaga, qui le suivait, regarde bien, examine bien. Peut-être nos jours sont-ils comptés, à ma sœur et à moi. Toi seul alors seras maître de ce secret, à toi seul appartiendront tous ces trésors. Tu viendras y puiser pour secourir nos frères malheureux; c'est pour cela que mon père les a amassés.

— Fernand d'Albayda connaît-il ce secret? demanda Alliaga.

— Non! toi, moi et Aïxa! pas d'autres! Parmi les Espagnols, une seule personne autrefois... c'était une femme... a appris ce secret, par moi, et elle l'a emporté avec elle!

— Elle n'est plus?

— Pour vous tous, répondit Yézid, car, pour moi elle existe toujours!

Et s'arrêtant près du rocher où il avait autrefois cueilli un bouquet de grenade, il semblait regarder une personne invisible et présente, et ses lèvres murmurèrent un nom qu'Alliaga ne put entendre, mais qu'il devina.

Ils arrivèrent à un appartement souterrain richement décoré, celui où s'était réfugié autrefois don Juan d'Aguilar; c'était là que reposait Aïxa, si l'on pouvait appeler repos quelques instants d'un sommeil brûlant et agité.

A la vue de Piquillo un rayon de bonheur éclaira tous ses traits. Elle venait de s'éveiller et lui tendit la main en lui disant :

— Toi encore! même à mon réveil!

— Tu rêvais donc à moi! s'écria Alliaga.

— Oui, frère! je rêvais que notre bon ange veillait sur nous; tu ne pouvais être loin! mais te voilà en réalité!.. je t'aime mieux ainsi!

Et elle conservait la main d'Alliaga dans les siennes.

Il ne lui répondit pas. Il la regardait!

Au premier mouvement de plaisir causé par la vue d'Aïxa avait succédé un sentiment d'inquiétude et de crainte. L'altération de ses traits était bien plus sensible que quelques jours auparavant; et cependant elle était si belle encore!

— Tu souffres? lui dit-il.

— Non, je suis bien, dans ce moment surtout; parle-moi de toi, de ton amitié; ces paroles-là sont si douces et il y a si longtemps que je ne les ai entendues.

— J'apportais de graves nouvelles, dit Alliaga, et peut-être n'es-tu pas en état de les entendre.

— Serait-ce quelques nouveaux tourments? dit Aïxa; ne crains rien, je suis forte! ma vie, à moi, c'est la souffrance, et je dois vivre encore, et beaucoup, je le sens! Parle, mon frère, nous t'écoutons, Yézid et moi, et puis maintenant, il n'y a pas de malheurs qui puissent nous vaincre, nous sommes trois!

Alliaga raconta alors les desseins qu'il avait formés de faire révoquer l'édit de bannissement et de rendre aux Maures d'Espagne leurs biens, leurs familles et leur patrie.

Aïxa, dont l'âme ardente se ranimait à l'idée seule d'un noble projet ou d'une pensée généreuse, Aïxa, lui serra la main en répétant:

— C'est bien! frère! c'est bien!

— Mais l'exécution d'une pareille idée demandera peut-être bien des sacrifices.

— Nous n'hésiterons pas!

— Et si ce sacrifice dépend de toi?

— Je suis prête, répondit la jeune fille d'un ton ferme.

Alliaga, moins intrépide, sentit son courage l'abandonner. S'efforçant cependant de maîtriser son trouble, il raconta à sa sœur et à Yézid sa dernière conversation avec le roi, le pouvoir suprême et presque absolu qui lui avait été confié, et enfin quelle condition était imposée à la duchesse de Santarem.

Aïxa l'avait écouté jusqu'au bout, froide, impassible, et sans manifester aucune émotion. Il semblait qu'il ne s'agissait pas d'elle.

Après un instant de silence, et comme ses deux frères attendaient en tremblant sa réponse, elle leur dit en souriant :

— Le roi m'élève dans son estime, et je l'en remercie. Il me siérait mal, lorsque par dévouement j'avais presque consenti à la honte, de refuser aujourd'hui l'honneur qu'il veut me faire, et, quoi qu'il pût m'en coûter, je vous jure, mes amis, que je me soumettrais au sacrifice que vous me proposez, s'il dépendait encore de moi... Mais, ajouta-t-elle en hésitant un peu, ce n'est pas à moi qu'il faudrait maintenant le demander.

— Que veux-tu dire? s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Mon cœur ni ma main ne m'appartiennent plus! je les ai donnés!

Alliaga sentit un voile épais couvrir ses yeux.

Il lui sembla qu'un poignard froid et aigu lui traversait le cœur. Il crut mourir!.. et, heureux de cette idée, un sourire contracta ses traits, pâles et décomposés.

Il avait éprouvé dans sa vie d'atroces souffrances; le sort lui avait réservé celle-là pour les lui faire oublier toutes.

Il revint à lui, essuya la sueur froide qui coulait de son front, et voyant qu'il existait encore :

— La douleur ne tue donc pas! se dit-il en lui-même.

Il pouvait maintenant défier toutes les tortures: elles n'étaient plus rien auprès de celle-là.

— Ah! répéta-t-il d'un air calme, tu ne peux plus disposer de toi-même?

— Et qui donc a maintenant ce droit? demanda Yézid.

— Peu importe, répondit Alliaga avec la même impassibilité, Aïxa était maîtresse de se donner; c'est à nous de renoncer à nos projets, et c'est à moi de détourner le roi des siens. Notre sœur doit être libre, libre d'épouser celui qu'elle aime.

— Merci, frère, dit Aïxa en lui tendant la main, merci; mais je ne veux pas me marier et ne me marierai jamais!

— Tu n'aimes donc pas Fernand d'Albayda? s'écria Piquillo, avec un accent impossible à rendre.

— Qui t'a dit son nom? lui demanda Aïxa d'un air étonné.

— Ne nous l'avais-tu pas dit tout à l'heure, à moi et à Yézid?

— Non vraiment.

— J'avais cru l'entendre... Il y a des choses qu'on n'apprend pas et que l'on sait, répondit froidement Alliaga.

— Ce que je sais, dit la jeune fille, c'est qu'il n'est permis à personne de manquer à la foi jurée. Fernand m'a offert sa main quand nous étions malheureux et proscrits; je l'ai acceptée... et maintenant il se trouve que je ne puis pas l'épouser. Non! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel, non, je ne le puis, c'est impossible! mais du moins je ne disposerai pas d'un bien que je lui ai promis et qui lui appartient. Ne pouvant être à lui, je ne serai à personne, et moins encore à un roi! Fernand croirait que je le trahis par ambition.

Puis se tournant vers Alliaga :

— Pardonne-moi, mon frère, si une conduite que je ne puis encore t'expliquer renverse tous tes projets.

— Les tiens avant tout, répondit Alliaga.

— Ah! lui dit-elle, en contemplant la souffrance empreinte sur tous ses traits, je te rends bien malheureux.

— Oui, d'abord! mais pas maintenant. Je suis calme, je te le jure, sœur, je suis heureux!

Alliaga disait vrai, Aïxa ne serait à personne! c'était encore un bonheur.

— Maintenant, reprit-il, que veux-tu faire? décide, nous obéirons.

Elle les regarda tous les deux et leur dit :

— J'ai une grâce à vous demander! la dernière!

— Et pourquoi la dernière? s'écria Yézid.

Elle s'arrêta avec embarras et reprit :

— Ah! c'est que je vous en ai déjà tant demandé, vous avez couru pour moi tant de dangers, que j'hésite à vous exposer encore.

— Parle, dit Yézid.

Quant à Alliaga, il ne dit rien. Aïxa savait qu'il était prêt.

— Eh bien! quelque inconvénient qu'il y ait pour nous à quitter une retraite aussi sûre que celle-ci, je voudrais partir pour Grenade.

— Toi! dit Yézid étonné, et pourquoi?

— Pour voir Carmen.

— En effet, répondit Alliaga à son frère, Carmen et ses religieuses ont cherché un abri au couvent des Annonciades de Grenade; mais elle y est en sûreté, et rien ne nécessite ce prompt départ. Dans quelques jours nous verrons.

— Non, s'écria Aïxa, aujourd'hui même, je vous en conjure.

— Attendons que tu sois rétablie.

Aïxa secoua la tête d'un air de doute.

— Que tu puisses du moins supporter le voyage...

— Hâtons-nous donc! s'écria-t-elle vivement.

Ses instances furent à la fois si pressantes et si douloureuses, que ses frères, qui ne savaient rien lui refuser, disposèrent tout pour le départ, quels que fussent d'ailleurs, comme Aïxa en convenait elle-même, les dangers de ce voyage, car Aïxa et Yézid pouvaient être reconnus.

Une litière douce, commode et surtout exactement fermée, fut préparée par les soins de Pedralvi. Fernand d'Albayda se joignit à la caravane, qui s'arrêtait le jour pour se reposer et pour ne pas être vue. On ne marchait que de nuit, et ces nuits chaudes et embaumées sont plus délicieuses que le jour, sous le beau ciel et dans les belles campagnes de l'Andalousie.

A chaque instant Fernand et Yézid demandaient à la jeune fille comment elle se trouvait.

— Toujours de mieux en mieux, répondait-elle avec un doux sourire.

Et ils étaient rassurés; Alliaga seul ne l'était pas.

Plus il regardait sa sœur, et ses yeux ne la quittaient pas, et plus il lui semblait reconnaître sur tous ses traits les traces du mal terrible et lent qui avait consumé la reine.

Ainsi qu'elle, Aïxa ne souffrait pas; mais c'était la même faiblesse, la même pâleur. Rien ne pouvait rappeler la vie fugitive qui, de jour en jour, s'éteignait en elle.

Quand Fernand, quand Yézid ou Alliaga s'éloignaient, une vive inquiétude se peignait dans tous ses traits, son œil les suivait comme on suit l'ami qui s'éloigne et que peut-être on ne doit plus revoir.

— Ne me quittez pas! leur disait-elle; je suis si heureuse auprès de vous! Et ce bonheur-là je n'en veux pas perdre un seul instant, j'en suis avare!

Enfin on arriva sans danger à Grenade.

XXVII.

L'ALHAMBRA.

Palomita la mercière n'existait plus depuis longtemps; mais sa fille, la sœur de lait d'Aïxa, établie par les bienfaits de la famille d'Albérique, avait épousé un des gardiens de l'Alhambra, Nicolo Matéo, Maure d'origine, et dont le père, Aben-Agile, avait combattu avec Delascar dans les Alpujarras.

L'Alhambra n'offrait pas alors l'aspect des ruines qui affligent aujourd'hui l'œil du voyageur; mais déjà cette antique demeure des rois était abandonnée et déserte. Matéo le gardien, Lolla, sa femme, et quelques employés nommés par le gouverneur de Grenade, occupaient seuls ces longues galeries, où souvent eux-mêmes s'effrayaient du bruit de leurs pas.

C'était à Matéo et à Lolla que Yézid avait fait demander asile.

Ceux-ci, qui lui devaient tout, s'étaient empressés de mettre à sa disposition les trois cent soixante-cinq chambres de l'Alhambra, car on prétend que cet immense édifice avait alors autant d'appartements que de jours dans l'année; Yézid et Aïxa se trouvaient donc installés dans l'ancienne demeure des rois maures; ils étaient là plus en sûreté, et surtout plus secrètement que dans le meilleur hôtel de la ville.

Lolla avait choisi pour sa jeune maîtresse un appartement dans la tour de Gonarès. D'un des balcons, l'œil découvrait toute la plaine de Grenade avec ses montagnes couvertes de neige, ses vallées ombragées et fertiles, ses tours mauresques, ses dômes gothiques, ses édifices en ruines et ses jardins en fleur.

Au pied de la tour était la cour de l'Alberça et son grand vivier, entouré

de roses. Plus loin, la cour des Lions avec sa fameuse fontaine et ses légères arcades. Au centre de l'édifice le petit jardin de l'Indaraxa, que ses buissons et ses arbustes faisaient paraître de loin comme une brillante émeraude.

Alliaga, plongé dans de profondes et tristes rêveries, contemplait, appuyé sur le balcon de la tour de Gonarès, la dernière descendante des rois Maures venant chercher un tombeau peut-être dans le palais de ses ancêtres. Mais ces sombres idées, il ne voulait pas y croire, il les repoussait loin de lui, lorsque Carmen, prévenue en secret de l'arrivée d'Aïxa, s'élança dans l'appartement.

Aïxa lui tendit les bras ; mais trop faible en ce moment pour supporter une pareille émotion, elle tomba sans connaissance, et pendant qu'on s'empressait de la rappeler à la vie, Carmen contemplant sa sœur et le changement de ses traits, poussa un cri d'effroi. Alliaga se rapprocha d'elle et lui dit à voix basse :

— Comme la reine, n'est-ce pas ? comme la reine !

— Ah ! je n'osais pas le dire ! s'écria Carmen tremblante.

— Et moi, j'en suis sûr, se dit Alliaga en frémissant.

— C'est pour toi que je suis venue, Carmen, lui dit Aïxa quand elle eut repris ses sens. C'est la semaine prochaine, je crois, que tu prononces tes vœux et prêtes serment comme abbesse des Annonciades ?

— Oui, ma sœur.

— Aussi, tu le vois, je suis venue pour t'embrasser, pour te parler, et je n'en ai pas la force... Mais plus tard je le pourrai... Laisse-moi aujourd'hui tout entière au plaisir de te retrouver.

Pendant plus d'une heure, Alliaga et Carmen prodiguèrent à Aïxa les soins les plus tendres et les plus touchants. Elle parlait à peine, mais elle les regardait et souriait.

— Nos beaux jours sont revenus, leur dit-elle, nous voici comme au temps de notre enfance ; ne vous semble-t-il pas que cette porte va s'ouvrir, que don Juan d'Aguilar, ton père, va revenir ?.. Oui, je vais le revoir, continua-t-elle, oui... il y a si longtemps, que cela me fera bien plaisir. Ce qui me fera de la peine, c'est de vous quitter... mais il y aura un endroit plus beau encore que celui-ci, dit-elle en montrant de sa fenêtre ouverte les riches bosquets et les jardins en terrasse du Généralife... un endroit où, Maures et chrétiens, nous pourrons tous nous aimer sans crime, sans remords, et toujours... *toujours !..* ce mot que répète si souvent mon frère Yézid, et qui le console...

Carmen se mit à fondre en larmes.

— Que vous ai-je dit ? s'écria Aïxa en revenant à elle ; pardonnez aux rêves d'une malade qui demain sera guérie... Oui, demain il n'y paraîtra plus. A demain, Carmen. . je t'attends.

Quand elle le voulait, son amitié avait tant de charme et de séduction, qu'elle rassura Carmen et la renvoya presque contente. Elle l'avait trompée.

Tournant alors ses yeux vers Alliaga, elle s'efforça aussi de lui rendre le calme.

— Non ! non ! s'écria-t-il en tombant à ses genoux, ce n'est pas moi que l'on abuse. Aïxa, dis-moi la vérité tout entière, tu le peux.

Et baissant la voix, il ajouta en portant la main sur son cœur :

— Si tu savais ce qui se passe là, tu verrais que je puis maintenant tout apprendre et tout souffrir.

— Eh bien ! lui dit-elle, je voulais, à toi et à tous les miens, vous épargner des adieux bien cruels. Prête à partir, et pour toujours, je voulais du moins vous cacher le jour et l'instant du départ. Toi seul le sauras, Piquillo.

Puis le regardant comme au fond du cœur avec une expression de douleur, de tendresse et de compassion, elle lui dit :

— Piquillo, mon frère, toi peut-être à qui j'ai fait le plus de mal, je t'en dois récompense : tu me fermeras les yeux comme tu as fermé ceux de la reine.

— De la reine ! s'écria Piquillo épouvanté. Tu sais donc...

— Oui, répondit froidement la jeune fille, je sais le sort qui m'attend ; j'en suis sûre, je n'en ai jamais douté. Te rappelles-tu ce flacon de cristal qui venait de la comtesse d'Altamira, ce flacon que je t'ai pris et qui n'est plus sorti de mes mains ?

— Eh bien ? dit Alliaga en se soutenant à peine.

— Eh bien, à bord du *San-Lucar*, quand je me suis vue au pouvoir de ce Juan-Baptista et de ses compagnons, il fallait choisir entre la mort et le déshonneur... Tu aurais fait comme moi, frère, tu n'aurais pas hésité.

— Ah ! noble fille ! s'écria Alliaga en étendant vers elle ses mains tremblantes pour la bénir.

— Je croyais, continua-t-elle, qu'en prenant, non pas quelques gouttes, mais le flacon tout entier, l'effet de ce poison serait terrible et subit, mais non, ce jour-là tout nous trahissait, même la mort, que nous implorions, et, sans le vaisseau envoyé par toi et qui nous a délivrés, mon désespoir même eût été inutile !

Maintenant, frère, tu sais tout; la mort vient lentement, mais elle vient, et rien ne peut m'y soustraire; tu m'aideras à l'attendre et tu garderas mon secret.

Elle lui fit signe de se taire, car d'Albayda entrait en ce moment.

Alliaga alla au-devant de Fernand et lui serra la main avec une expression que celui-ci ne put comprendre, et qu'Alliaga lui-même ne s'avouait peut-être pas. Sans doute son noble cœur s'accusait ainsi et demandait pardon à un ami d'un mouvement de haine involontaire que la pitié avait déjà réprimé. On ne peut en vouloir aux malheureux, et Fernand d'Albayda l'était tant !.. Il allait perdre Aïxa !

Le lendemain, Fernand se trouva seul, un instant, avec la jeune fille. Elle l'avait accueilli, le sourire sur les lèvres, et avait elle-même amené la conversation sur les derniers événements; elle lui parlait du couvent des Annonciades et du courage qu'il avait déployé lorsqu'il avait sauvé Carmen du milieu de l'incendie. Mais vous ignorez, lui dit-elle, les scènes qui avaient précédé ce moment terrible.

Et elle lui raconta alors avec émotion, l'instant solennel et suprême où les flammes les environnant de toutes parts, Carmen s'était jetée dans ses bras, et, prête à mourir, avait laissé échapper le secret de son cœur et de son généreux dévouement !

Fernand, pâle et tremblant à ce récit, se sentait déchiré de désespoir et de remords.

— Oui, s'écria Aïxa, devinant les combats qui se livraient en lui; oui, c'est pour nous que Carmen s'est sacrifiée; c'est pour que nous fussions heureux qu'elle s'est condamnée au malheur. Dans le silence du cloître et sous le voile de l'abbesse, on aime encore, et elle vous aime, Fernand, elle vous aimera toujours ! Elle en mourra, c'est là son désir, son espoir, et si don Juan d'Aguilar nous demande un jour, à vous et à moi, comment nous avons tenu nos serments, que pourrons-nous lui répondre ?

— Oui, s'écria Fernand hors de lui, vous avez raison; il m'accusera de parjure ! Mais puis-je dire à mon cœur de ne plus battre pour Aïxa ? puis-je empêcher mon âme et mes pensées de voler vers vous ? Toute l'affection et l'a-

mitié si tendres que j'ai vouées à Carmen peuvent-elles se changer en amour?

— Peut-être; elle en est si digne, elle le mérite tant.

— Que voulez-vous dire? s'écria le jeune homme avec effroi; voudriez-vous manquer vous-même à vos promesses?

— Jamais, jamais! répondit-elle, mais je ne suis qu'une pauvre Maure, et je suis superstitieuse. Cette nuit j'ai vu mon père qui me tendait les bras. S'il me rappelait à lui!..

— Ce n'est pas, ce n'est pas! vous vous abusez.

— Je l'espère, Fernand, j'espère vivre pour vous, qui m'avez tout donné et tout sacrifié. Mais cependant, continua-t-elle en levant sur lui ses grands yeux noirs si expressifs, mon père me regardait avec joie et tendresse, et je l'ai bien entendu, il a murmuré ce mot : Viens!

S'il me rappelait à lui, Fernand?

— Aïxa, je vous en supplie, ne dites pas cela.

— S'il me rappelait, répéta avec force la jeune fille, m'aimerais-tu assez, Fernand, pour me donner une dernière preuve d'amour, plus forte que toutes les autres? Veux-tu que je puisse me présenter devant mon père et devant Juan d'Aguilar sans crainte et sans remords? veux-tu, si je dois te quitter, que je parte heureuse... même en te quittant... le veux-tu?

Le noble Fernand d'Albayda la regarda en pâlissant; mais il rassembla tout son courage, et lui dit :

— Toi qui es mon âme et ma vie, commande, j'obéirai.

— Eh bien! si je meurs, jure-moi d'épouser Carmen.

Fernand se jeta en sanglotant à ses genoux, et lui répondit :

— Je le jure!

Depuis ce moment, et comme si ce dernier effort eût épuisé tout son courage, Aïxa sentit la vie l'abandonner chaque jour et presque à chaque instant. Entourée d'Yézid, de Piquillo et de Fernand, elle avait à peine la force de leur parler, elle n'avait que celle de les aimer.

Le surlendemain, Carmen vint encore la voir. C'était dans deux jours, c'est-à-dire le dimanche suivant, que la jeune fille recevait, des mains de l'archevêque de Grenade, le titre et le pouvoir d'abbesse des Annonciades.

— Déjà! s'écria Aïxa. Et elle ajouta en elle-même : J'ai bien fait de me hâter.

Puis regardant sa sœur, elle lui dit :

— Tu n'es donc pas encore obligée avant deux jours de porter cette robe et cette guimpe qui m'affligent.

— Et pourquoi?

— Te le dirai-je! je te cherche en vain telle que tu étais autrefois. Avec ce costume et ces ornements religieux, ce n'est plus toi, ce n'est plus l'amie et la compagne de mon enfance. Écoute, Carmen, il faut avoir quelque indulgence pour les fantaisies ou les caprices d'une pauvre malade. Sais-tu ce que je désire ardemment, ce qui me ferait un grand plaisir? ce serait de te voir encore une fois comme aux jours où, dans les jardins et les salons de don Juan d'Aguilar, nous étions habillées de même. Un seul instant encore rends-moi Carmen, rends-moi ma sœur.

Tu y consens? dit-elle, en voyant la jeune fille baisser la tête en signe d'assentiment.

Un dernier éclair de joie brilla dans les yeux d'Aïxa.

— Vite! dit-elle, Juanita, Lolla, prenez mes plus fraîches, mes plus riantes parures. Autrefois, ma sœur, mes robes t'allaient si bien... Tiens, celle-ci que

je préfère... ces robes blanches... ces dentelles... et ces perles. Hâtez-vous, hâtez-vous!

— Eh mais! dit Carmen avec un sourire mélancolique, et pendant que ses deux femmes de chambre s'empressaient autour d'elle, on dirait d'une robe de mariée.

Contemplant Carmen avec les yeux d'une sœur, ah! mieux encore, avec l'œil d'une mère, Aïxa s'écria :

— Que tu es bien ainsi! que tu es belle! Je te revois, je te retrouve, et avec toi tout le bonheur et les rêves de ma jeunesse! Lolla, va chercher Yézid; Juanita, amène-moi Piquillo... et puis... un autre encore.

Elle ne prononça pas son nom.

— Que veux-tu faire et qu'est-ce que cela signifie? s'écria Carmen se voyant seule avec Aïxa.

— Écoute, ma sœur, approche-toi bien près de mes lèvres, car je me sens épuisée et je crains que tu puisses à peine m'entendre. J'ai un aveu à te faire. Nous étions bien à plaindre, Fernand et moi; quoiqu'il voulût m'épouser, il pensait sans cesse à toi, il t'aimait et te regrettait toujours.

— En vérité! s'écria Carmen avec un cri de joie qu'elle ne put retenir.

— Il me l'a dit, il me l'a avoué à moi-même; je ne puis donc pas en douter. Aussi, et quoiqu'il m'aimât, j'étais jalouse de toi. Oui, jalouse. Pardonne-moi, ma sœur.

Carmen lui serra la main, et dans ce moment, sans doute, les anges qui volaient autour d'elles, et qui entendirent ce pieux et sublime mensonge, s'arrêtèrent pour le pardonner et pour le bénir.

— Oui, j'étais jalouse, continua la jeune fille, et lui, bien malheureux! Nous aurions souffert tous les deux, peut-être tous les trois, ajouta-t-elle avec un doux sourire. Par bonheur le ciel m'a exaucée, et il m'est venu en aide.

Rassemblant alors toutes ses forces, elle dit d'une voix imposante :

— Ma sœur, écoute-moi bien; je vais mourir.

Carmen poussa un cri de douleur et d'effroi.

— Les volontés des mourants sont sacrées, et ma volonté à moi, ma volonté dernière, la voici.

En ce moment la porte s'ouvrit. Yézid, Alliaga et Fernand parurent. Ils étaient suivis de Juanita, de Pedralvi, de tous les fidèles serviteurs qui les avaient accompagnés dans la vie, et qui avaient juré de les suivre jusqu'à la tombe.

A cette vue, Aïxa parut se ranimer : il semblait que, prête à mourir, elle s'arrêtait pour regarder encore tous ceux qu'elle avait aimés.

Elle tendit la main à Yézid, et montrant Fernand et Carmen, elle s'écria :

— Piquillo! mon frère! hâte-toi de les unir, pour que j'en sois témoin!

Pour toute réponse, Piquillo se jeta à genoux près du divan où elle était étendue, et aux sanglots qui s'échappèrent de sa poitrine, on eût dit qu'elle allait se briser.

Cette volonté si ferme, cette intelligence si supérieure, ce cœur si intrépide, tout avait disparu, tout s'était anéanti dans la douleur.

Aïxa eut pitié de tant de désespoir, et comme devinant la seule consolation possible à une affliction si grande, elle se baissa vers lui et lui dit à l'oreille :

— Comme toi, Piquillo, je n'aurai appartenu qu'au ciel!

Puis elle ajouta à voix haute :

— Hâte-toi! hâte-toi! mon père m'appelle... et la vie est prête à m'échapper.

Alliaga se releva avec majesté, et étendant les mains sur Fernand et sur Carmen, prosternés à ses pieds, il prononça les prières et les paroles sacrées, et s'écria :

— Au nom du ciel, et au nom de cet ange, je vous unis.

On entendit alors une voix mourante murmurer ces mots :

— Juan d'Aguilar, bénissez vos enfants... et toi, mon père, recois le tien! me voici! me voici!..

Aïxa n'était plus!

CONCLUSION.

Le bruit de ces événements s'était répandu dans Grenade; on savait que des Maures, des proscrits, s'étaient réfugiés dans l'Alhambra; dès le jour même, les issues en furent gardées par des troupes nombreuses, et le gouverneur monta lui-même à la tour de Gonarès.

— Que voulez-vous? lui demanda Alliaga d'un air farouche.

— Exécuter le décret de bannissement contre les Mauresques.

Alliaga lui montra du doigt Aïxa, et lui dit :

— En voici une, monseigneur, que l'édit ne peut plus atteindre! Fille de l'Alhambra, elle est morte dans le palais de ses pères. Elle est chez elle. Cette terre lui appartient : elle y reposera.

Il se fit alors connaître et parla au nom du roi.

— Quant à ceux-ci, dit-il en montrant Yézid, Pedralvi et ses compagnons, ce sont mes amis et mes serviteurs. Ne vous en inquiétez pas, c'est moi qui en réponds.

Dès le lendemain, cependant, et pour éviter que les scènes de Pampelune ne se renouvelassent à Grenade, il fut décidé que Yézid, Pedralvi et les siens partiraient au point du jour, traverseraient les Alpujarras et redescendraient vers la côte pour s'y embarquer.

Jetant un dernier adieu à Aïxa, qu'ils confiaient à Piquillo, les exilés abandonnèrent de nouveau la terre d'Espagne, où Yézid laissait ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher, sa sœur et Marguerite.

— A bientôt! s'écria Alliaga, bientôt mes projets seront réalisés; vous reverrez votre patrie, ou j'irai vous rejoindre sur la terre étrangère.

Au bout de quelques heures, les proscrits atteignirent le pied d'une chaîne de montagnes arides et élevées qui forment la barrière des Alpujarras.

Ils s'arrêtèrent à l'endroit que l'on nomme la *cuesta de las Lagrymas*, la colline des Larmes.

C'est là que le dernier roi de Grenade, l'infortuné Boabdil, s'arrêta pour regarder encore Grenade, qu'il venait de perdre à jamais.

Yézid poussa son cheval sur la cime du rocher où Boabdil exhala ses derniers regrets.

Ce rocher porte encore le nom de *el Ultimo suspiro del Moro*, le Dernier soupir du Maure.

Yézid contempla quelques instants les riches plaines de Grenade, ce beau royaume où avaient régné ses ancêtres; le Généralife, séjour de leurs plaisirs: l'Alhambra, séjour de leur gloire... l'Alhambra, où reposait maintenant Aïxa.

Tant de souvenirs et de regrets l'assaillirent à la fois, que, craignant de succomber à de pareilles émotions, il s'élança du rocher en s'écriant :

— Adieu, ma sœur ! adieu, ma patrie !

Ils redescendirent les Alpujarras, s'embarquèrent au port de Malaga, et arrivèrent en France, où ils furent généreusement accueillis.

Comblés des richesses d'Yézid, Pedralvi et Juanita se marièrent et furent s'établir à Pau, non loin des Pyrénées, pour être plus près de l'Espagne et attendre le jour de leur rappel.

Leur oncle Gongarello, le barbier, ne tarda pas à les rejoindre ; il éleva une boutique élégante, où il faisait la barbe et la conversation à tous ceux qui se rendaient en Espagne ou qui en revenaient.

Don Fernand d'Albayda n'avait plus de bonheur qu'auprès de sa femme !.. Elle seule lui parlait d'Aïxa ! et bientôt, amitié, souvenirs, amour, il concentra tout sur Carmen, qu'il était impossible de ne pas aimer.

Leur premier enfant fut une fille ; ils la nommèrent Aïxa, malgré la réclamation de leur chapelain, lequel prétendait que ce n'était pas un nom chrétien.

Le jour de la naissance de sa fille, Fernand d'Albayda avait reçu un coffre plein d'or, avec ce billet :

« Pour les troupeaux envoyés par Fernand d'Albayda à ses anciens vassaux. »

Le premier jour où Carmen reparut à la cour, elle avait trouvé sur sa toilette un écrin digne d'une reine et renfermant ces deux mots :

« Diamants d'Aïxa ! »

Fernand d'Albayda joua un rôle important sous le règne suivant, et arriva aux premiers emplois de la monarchie.

Alliaga, après avoir rendu les derniers devoirs à sa sœur bien-aimée, retourna à Madrid, près du roi, qu'il essaya vainement de consoler.

En traversant Alcala de Hénarès, il avait été fort étonné d'apercevoir parmi les religieux qui venaient le complimenter à son passage, le frère Escobar y Mendoza.

— Je croyais, mon père, lui dit-il, que tous ceux de votre Compagnie, tous les frères du couvent de Hénarès, avaient reçu l'ordre de quitter l'Espagne ?

— Sans contredit ; aussi je ne fais plus partie du couvent des révérends pères jésuites.

— Alors, qu'êtes-vous donc ici ?

— Recteur de l'Université d'Alcala, avait répondu humblement Escobar ; je me suis consacré à l'éducation de la jeunesse espagnole.

Piquillo, fidèle aux promesses faites à ses frères, ne perdait point de vue son projet.

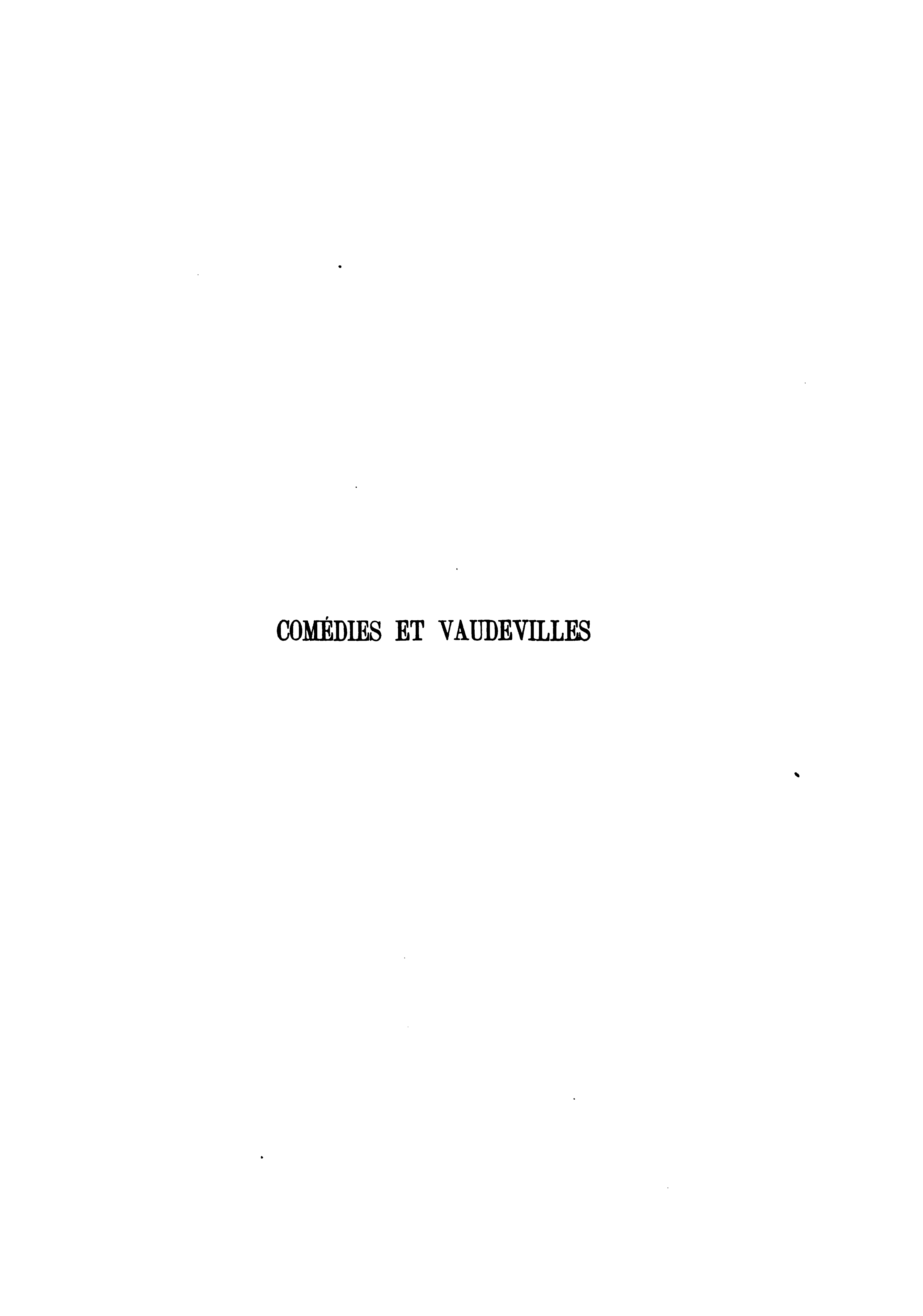
Maître du royaume, sous le nom du duc d'Uzède, plus que jamais nécessaire au roi, qui le combla de l'affection la plus tendre et la plus sincère, Alliaga n'avait à combattre que le grand inquisiteur Ribeira, aussi entêté dans sa haine que dans son fanatisme. Mais, plus adroit que lui, il avait successivement gagné à sa cause tous les membres de l'inquisition, et, pour la gloire et la prospérité de l'Espagne, pour l'honneur de l'humanité, le funeste édit contre les Maures allait être révoqué, lorsqu'une année après les événements dont nous venons de parler, le roi, auquel la mort d'Aïxa avait porté un coup fatal, le roi, que minait depuis ce jour une fièvre continuelle, vit hâter sa fin par un événement imprévu et bizarre, par la vapeur d'un brasier trop ardent, que les gentilshommes de la chambre n'osèrent éteindre en l'absence du grand seigneur que ce

soin regardait, et, bien jeune encore, Philippe III mourut victime de l'étiquette, le 31 mars 1621, entre les bras d'Alliaga, déplorant amèrement le passé et regrettant, pour la gloire de son règne, de n'avoir pas connu plus tôt un conseiller si habile et un ami si fidèle.

Après la mort de Philippe III, Alliaga se hâta de quitter la cour; sa carrière politique était terminée, mais non pas la mission qu'il avait entreprise de secourir et de protéger ses frères; et les événements singuliers, auxquels il se trouva mêlé sous le règne suivant, nous auraient donné un instant l'idée de continuer sa vie, si, à tous les reproches qu'on est en droit d'adresser à notre héros, nos lecteurs n'ajoutaient déjà peut-être celui d'avoir trop vécu.

Quant au frère Escobar, instruisant la jeunesse espagnole, et composant de beaux livres que, pendant longtemps, personne n'osa réfuter, il fut la gloire de son ordre, le plus célèbre des casuistes, forma de nombreux disciples, et mourut à quatre-vingt-dix ans, de dépit, en lisant un livre qu'on venait de lui envoyer de France, et qui était intitulé les *Lettres provinciales*, par un nommé *Pascal*

FIN DE PIQUILLO ALLIAGA.



COMÉDIES ET VAUDEVILLES

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



LA PRINCESSE

QUOI! L'ABBÉ! PAS UNE HISTOIRE!

Adrienne Lecouvreur. Acte II Scène



ADRIENNE LECOUVREUR

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la République, le 14 avril 1849

Personnages :

ADRIENNE LECOUVREUR, de la Comédie française.
MAURICE, comte de Saxe.
LE PRINCE DE BOUILLON.
LA PRINCESSE, sa femme.
L'ABBÉ DE CHAZEUIL.
ATHÉNAIS, duchesse d'Aumont.
MICHONNET, régisseur de la Comédie française.
LA MARQUISE.
LA BARONNE.
MADEMOISELLE JOUVENOT, sociétaire de la Comédie française.
MADEMOISELLE DANGEVILLE, sociétaire de la Comédie française.
M. QUINAULT, sociétaire de la Comédie française.
M. POISSON.
Seigneurs et dames de la cour, acteurs et actrices de la Comédie française.

La scène se passe à Paris, au mois de mars 1730

Le premier acteur inscrit au commencement de chaque scène, est placé au théâtre le premier à la gauche du spectateur, les autres suivent dans le même ordre ; quand il y a un changement dans les positions, il est indiqué dans le courant de la scène.

ACTE PREMIER.

Un boudoir élégant chez la princesse de Bouillon. Une toilette à gauche du spectateur ; une table à droite et une console du même côté, au fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, *appuyé sur la toilette*, LA PRINCESSE, *assise en face de la toilette, sur un canapé.*

LA PRINCESSE, *achevant de se coiffer.* Quoi, l'abbé, pas une historiette... pas le moindre petit scandale ?..

L'ABBÉ. Hélas ! non !

LA PRINCESSE. Votre état est perdu ! Vous devez, d'obligation, savoir toutes les nouvelles... C'est pour cela que les dames vous reçoivent le matin à leur toilette... Donnez-moi la boîte à mouches... Voyons, cherchez bien... Je vois, à votre air mystérieux, que vous en savez plus que vous ne dites...

L'ABBÉ. Des nouvelles insignifiantes... certainement ! Vous apprendrais-je que mademoiselle Lecouvreur et mademoiselle Duclos doivent ce soir jouer ensemble dans *Bajazet*, et qu'il y aura une foule immense ?..

LA PRINCESSE. Après ?.. Un instant, l'abbé... Placeriez-vous cette mouche à la joue... ou à l'angle de l'œil gauche ?..

L'ABBÉ, *passant derrière le canapé* (1). Si madame la princesse ne m'en veut pas de ma franchise, j'aurai le courage de lui dire... que je me prononce ouvertement contre le système des mouches.

LA PRINCESSE. C'est toute une révolution que vous tentez là... et, avec votre air timide et béat... je ne vous aurais jamais cru un lévite si audacieux.

L'ABBÉ. Timide... timide... avec vous seule.

LA PRINCESSE. Ah bah !.. Eh bien ! vous disiez donc ?.. Votre autre nouvelle ?..

L'ABBÉ. Que la représentation de ce soir est d'autant plus piquante que mademoiselle Lecouvreur et la Duclos sont en rivalité déclarée. Adrienne Lecouvreur a pour elle le public tout entier, tandis que la Duclos est ouvertement protégée par certains grands seigneurs, et même par certaines grandes dames, entre autres par la princesse de Bouillon !

LA PRINCESSE, *se mettant du rouge.* Par moi ?

L'ABBÉ. Ce dont chacun s'étonne. Et l'on commence même, dans le monde, à en rire.

(1) La princesse, l'abbé.

LA PRINCESSE, *avec hauteur*. Et pourquoi, s'il vous plaît?

L'ABBÉ, *avec embarras*. Pour des motifs que je ne puis ni ne dois vous dire... parce que ma délicatesse et mes scrupules...

LA PRINCESSE. Des scrupules...à vous, l'abbé!.. Et vous disiez qu'il n'y avait rien de nouveau?.. (*Se levant.*) Achevez donc!.. Aussi bien, ma toilette est terminée... et je n'ai plus que dix minutes à vous donner...

L'ABBÉ. Eh bien! Madame... puisqu'il faut vous le dire, vous, petite-fille de Sobiesky, et proche parente de notre reine, vous avez pour rivale mademoiselle Duclos, de la Comédie française.

LA PRINCESSE. En vérité!

L'ABBÉ. C'est la nouvelle du jour... Tout le monde la connaît, excepté vous, et comme cela peut vous donner un ridicule... je me suis décidé, malgré l'amitié que me porte M. le prince de Bouillon, votre mari, à vous avouer...

LA PRINCESSE. Que le prince lui a donné une voiture et des diamants!

L'ABBÉ. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Et une petite maison...

L'ABBÉ. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Hors les boulevards de Paris, à la Grange-Batelière.

L'ABBÉ, *étonné*. Quoi! princesse, vous savez?..

LA PRINCESSE. Bien avant vous, bien avant tout le monde!... Écoutez-moi, mon gentil abbé, le tout pour votre instruction. M. de Bouillon, mon mari, quoique prince et grand seigneur, est un savant: il adore les arts, et surtout les sciences. Il s'y était adonné sous le dernier règne.

L'ABBÉ. Par goût?..

LA PRINCESSE. Non! pour faire sa cour au régent, dont il s'efforçait de devenir la copie exacte et fidèle; il s'est appliqué, comme lui, à la chimie; il a, comme lui, un laboratoire dans ses appartements, que sais-je? Il souffle et il cuit toute la journée; il est en correspondance réglée avec Voltaire, dont il se dit l'élève. Ce n'est plus le bourgeois gentilhomme, c'est le gentilhomme bourgeois qui prend un maître de philosophie... toujours pour ressembler au régent... Et vous comprenez que, voulant pousser l'imitation aussi loin que possible, il n'avait garde d'oublier la galanterie de son héros... Ce qui ne me contrariait pas excessivement... Une femme a toujours plus de temps à elle... quand son mari est occupé... Et pour que le mien, même infidèle, restât dans ma dépendance, j'ai pardonné à la Duclos, qui ne fait rien que par mes ordres, et me tient au fait de tout. Ma protection est à ce prix, et vous voyez que je tiens parole!

L'ABBÉ. C'est admirable! Mais, qu'y gagnez-vous, princesse?

LA PRINCESSE. Ce que j'y gagne?.. C'est que mon mari, craignant d'être découvert, tremble devant la petite-fille de Sobiesky dès qu'elle a un soupçon... et j'en ai quand je veux... Ce que j'y gagne? c'est qu'autrefois il était très-avare, et que maintenant il ne me refuse rien! Commencez-vous à comprendre?

L'ABBÉ. Oui, oui... c'est une infidélité d'une haute portée et d'un grand rapport!

LA PRINCESSE. Le monde peut donc me plaindre et gémir de ma position, je m'y résigne, et si vous n'avez, cher abbé, rien autre chose à m'apprendre...

L'ABBÉ, *timidement*. Si, Madame! une nouvelle..

LA PRINCESSE, *souriant*. Encore une!

L'ABBÉ, *de même*. Qui me regarde personnellement... et celle-là, je crois être sûr que vous ne vous en doutez pas... C'est que... c'est que...

LA PRINCESSE, *gaiement*. C'est que vous m'aimez!

L'ABBÉ. Vous le saviez!.. Est-il possible!.. Et vous ne m'en disiez rien!

LA PRINCESSE. Je n'étais pas obligée de vous l'annoncer...

L'ABBÉ, *avec chaleur*. Eh bien! oui... C'est pour vous que je me suis fait l'ami intime de votre mari! Pour vous, je suis de toutes ses parties! Pour vous, je vais à l'Opéra et chez la Duclos! Pour vous, je vais à l'Académie des sciences! Pour vous, enfin, j'écoute M. de Bouillon dans ses dissertations sur la chimie, qui ne manquent jamais de m'endormir!

LA PRINCESSE. Pauvre abbé!

L'ABBÉ. C'est mon meilleur moment!.. je ne l'entends plus... et je rêve à vous!.. Mais, convenez-en vous-même, un tel dévouement mérite quelque indemnité, quelque récompense...

LA PRINCESSE, *souriant*. Oui, l'on vous a souvent donné à vous autres abbés de boudoir, pour moins que cela! Mais, dussiez-vous crier à l'ingratitude, je ne peux rien pour vous en ce moment.

L'ABBÉ, *vivement*. Ah! je ne vous demande pas une passion égale à la mienne! c'est impossible!.. Car ce que j'éprouve pour vous, c'est une adoration, c'est un culte!

LA PRINCESSE. Je comprends, l'abbé, et vous demandez pour les frais du... Impossible, vous dis-je... mais, silence, on vient... C'est mon mari et madame la duchesse d'Aumont... N'avez-vous pas aussi quêté de ce côté-là?..

L'ABBÉ. La place était prise...

LA PRINCESSE. C'est jouer de malheur... (*A part.*) Ce pauvre abbé arrive toujours trop tard.

SCÈNE II.

La princesse va au-devant d'Athénaïs, à qui le prince donnait la main, et les acteurs, en redescendant le théâtre, sont dans l'ordre suivant : ATHÉNAIS, LA PRINCESSE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LA PRINCESSE, *à Athénaïs*. C'est vous, ma toute belle, quelle bonne fortune! Qui vous amène de si bon matin?

LE PRINCE. Un service que madame la duchesse veut vous demander.

LA PRINCESSE. Un plaisir de plus. Et comment avez-vous rencontré mon mari, que moi je n'ai pas aperçu depuis avant-hier?..

ATHÉNAÏS. Chez le cardinal de Fleury, mon oncle!

LE PRINCE. Oui, vraiment!.. le grand ministre qui nous gouverne, et que j'ai connu quand il était évêque de Fréjus, est membre, comme moi, de l'Académie des sciences... c'est aussi un savant, et, comme tel, je lui avais dédié mon nouveau traité de chimie.... ce livre qui a étonné M. de Voltaire lui-même!.. Jamais, m'a-t-il dit, il n'avait lu d'ouvrage écrit comme celui-là! Ce sont ses propres paroles, et je le crois de bonne foi!..

LA PRINCESSE. Moi aussi... mais le cardinal premier ministre...

LE PRINCE. Nous y voici. (*A un valet qui entre portant un petit coffret.*) Bien! posez là ce coffret. (*Le valet pose le coffret sur la table à droite et sort.*) Le cardinal, qui, comme homme d'État et comme chimiste, connaît mes talents, m'avait prié de passer à son hôtel, pour me confier une mission honorable... et terrible...

TOUS. Qu'est-ce donc?

LE PRINCE. L'analyse scientifique et judiciaire... des matières renfermées dans ce coffret... poudre dite de *succession*, inventée sous le grand roi à l'usage des familles trop nombreuses, et dont la nièce du chevalier d'Effiat est accusée, comme son oncle, d'avoir voulu se servir...

LA PRINCESSE, *faisant un pas vers le coffret*. En vérité!

ATHÉNAÏS, *de même, et gaiement*. Ah! voyons.

LE PRINCE, *la retenant*. Gardez-vous-en bien!.. si ce que l'on dit est vrai, rien qu'une pincée de cette poudre dans une paire de gants ou dans une fleur, suffit pour produire d'abord un étourdissement vague, puis une exaltation au cerveau... et enfin un délire étrange... qui conduit à la mort... c'est, du reste, ce qui sera démontré, car j'analyserai, j'expérimenterai et je ferai mon rapport...

LA PRINCESSE. Très-bien! mais cette analyse scientifique m'apprendra-t-elle, Monsieur, ce que vous êtes devenu hier toute la journée?..

LE PRINCE, *bas, à l'abbé*. Une scène de jalousie affreuse...

L'ABBÉ, *de même*. Qui se prépare...

LE PRINCE, *de même*. Sois tranquille... (*Haut, à la princesse.*) Ce que je faisais, Madame?.. je surveillais moi-même une surprise... que je vous réservais pour aujourd'hui. (*Il lui présente un écrin*).

LA PRINCESSE, *vivement*. Qu'est-ce donc?..

LE PRINCE, *à l'abbé, à voix basse*. Voilà comme on s'y prend! cela les étourdit, les éblouit, les empêche de voir...

LA PRINCESSE, *qui vient d'ouvrir l'écrin*. Des diamants superbes!..

LE PRINCE, *tenant toujours l'abbé*. Et quant à l'analyse de cette poudre diabolique... voici mon raisonnement... vois-tu bien, l'abbé...

L'ABBÉ, *à part, avec un soupir*. Encore une dissertation chimique!.. (*Il écoute le prince, qui lui parle bas et avec chaleur.*)

LA PRINCESSE. Regardez donc, ma charmante, comme ce bracelet est distingué!

ATHÉNAÏS. Et monté d'une façon si remarquable... c'est exquis!

LA PRINCESSE. Venez donc, l'abbé... venez admirer comme nous.

L'ABBÉ. Moi!.. admirer!.. je ne peux pas, j'écoute.

LE PRINCE. Oui, je lui explique... et il ne comprend pas... mais je vais lui montrer... (*Il fait quelques pas du côté du meuble.*)

L'ABBÉ, *le retenant*. Non pas... non pas... une poudre pareille, qu'il suffit de respirer... pour qu'à l'instant... j'aime mieux ne pas comprendre... Allez toujours! (*Le prince continue à parler bas à l'abbé. Tous les deux sont près de la table, à droite; pendant ce temps, Athénaïs et la princesse ont été s'asseoir sur le canapé, à gauche, près de la toilette.*)

LA PRINCESSE, *assise*. Et nous, très-chère, pendant que ces messieurs parlent science, parlons du motif de votre visite, et du service que vous attendez de moi.

ATHÉNAÏS, *assise*. Je vous confierai, princesse, qu'il y a un talent... que j'admire, que j'adore... celui de mademoiselle Adrienne Lecouvreur.

LA PRINCESSE. Eh bien?

ATHÉNAÏS. Eh bien! est-il vrai (comme M. le prince s'en est vanté tout à l'heure chez mon oncle le cardinal) que mademoiselle Lecouvreur vienne demain soir chez vous, et y récite des vers?

LE PRINCE, *s'avançant vers les deux dames*.

Nous l'avons invitée. (*L'abbé a suivi le prince, et les acteurs sont dans l'ordre suivant : Athénaïs, sur le canapé, à gauche ; l'abbé, derrière le canapé ; la princesse, assise près d'Athénaïs ; le prince, debout, près de sa femme.*)

LA PRINCESSE. Oui, quoique je ne partage pas votre enthousiasme, ma mignonne, et que mademoiselle Duclos, chacun le sait, me semble bien supérieure à sa rivale ; mais c'est une fureur ! un engouement ! tous les salons du grand monde se disputent mademoiselle Lecouvreur...

L'ABBÉ. Elle est à la mode !

LA PRINCESSE. Cela tient lieu de tout... et comme madame de Noailles, que je ne peux souffrir, avait compté demain sur elle pour sa grande soirée, je me suis empressée, depuis huit jours, de l'inviter, et j'ai là sa réponse.

ATHÉNAÏS, *vivement*. Une lettre d'elle !.. Ah ! donnez, que je voie son écriture.

LE PRINCE. Vous disiez vrai : c'est une passion réelle !

ATHÉNAÏS. Je ne manque pas une de ses représentations... mais je ne l'ai jamais vue de près... On assure qu'elle apporte dans le choix de ses ajustements un goût particulier qui lui sied à merveille... puis, des manières si nobles, si distinguées...

LE PRINCE. M. de Bourbon disait d'elle, l'autre jour, qu'il avait cru voir une reine au milieu de comédiens.

LA PRINCESSE. Compliment auquel elle a répondu par une plaisanterie fort peu convenable... C'est à cela que je faisais allusion dans mon invitation... et voici sa réponse : (*Lisant la lettre.*) « Madame la princesse, si j'ai eu l'imprudence « de dire devant M. d'Argental que l'avantage des « princesses de théâtre sur les véritables, c'est « que nous ne jouions la comédie que le soir, « tandis qu'elles la jouaient toute la journée, « il a eu grand tort de vous répéter ce prétendu « bon mot... et moi, un plus grand encore de « l'avoir dit, même en riant ; vous me le prou- « vez, Madame, par la franchise et la gracieu- « seté de votre lettre. Elle est si digne, si char- « mante, elle sent tellement la véritable prin- « cesse, que je l'ai gardée devant moi, sur mon « bureau, pour placer la vérité à côté de la fable. « J'avais juré de ne plus aller réciter de vers dans « le monde ; ma santé est faible, et cela ajoute « beaucoup à mes fatigues du théâtre. Mais le « moyen, à une pauvre fille comme moi, de vous « refuser ? vous me croiriez fière !.. Et si je le « suis, Madame, c'est de vous prouver à quel point « j'ai l'honneur d'être votre très-humble et « obéissante servante. « ADRIENNE. »

ATHÉNAÏS. Mais voilà une lettre du meilleur goût !.. et personne de nous, je pense, n'en écrirait de mieux tournée... (*Prenant la lettre.*) puis-je la garder ? Je ne m'étonne plus de la passion de ce pauvre petit d'Argental... le fils !

L'ABBÉ. Il en perd la tête !

LA PRINCESSE. C'est un mal de famille... car le père, que vous connaissez, avec sa perruque de l'autre règne et sa figure de l'autre monde, s'étant rendu chez Adrienne pour lui ordonner de restituer l'esprit de son fils, y a perdu lui-même le peu qui lui restait...

ATHÉNAÏS. C'est admirable !

L'ABBÉ. Et l'histoire du coadjuteur ?

LE PRINCE. Il y a une histoire de coadjuteur ?

L'ABBÉ. Qui, trouvant dans une mansarde, au chevet d'une pauvre malade, une jeune dame charmante, lui donna le bras pour descendre les six étages... et, comme il pleuvait à verse... la força malgré elle à monter dans sa voiture épiscopale, et traversa ainsi tout Paris, conduisant qui ?.. mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS. C'était elle !

L'ABBÉ. De là, le bruit qu'il avait voulu l'enlever.... Le saint homme était furieux et a juré de lancer sur elle les foudres de l'Église à la première occasion ! aussi, qu'elle ne s'avise pas de mourir !

ATHÉNAÏS. Elle n'en a pas envie, je l'espère. (*Se levant, ainsi que la princesse.*) Ainsi, à demain soir ! je m'invite... pour la voir, pour l'entendre.

LA PRINCESSE. Vous viendrez ? nous allons, comme vous, adorer mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS. Adieu, chère princesse, je m'en vais. (*Tout le monde la reconduit ; elle fait quelques pas pour sortir, s'arrête et revient* (1). A propos, savez-vous la nouvelle ? . .

LA PRINCESSE. Eh ! mon Dieu non ! je n'ai à moi que l'abbé, qui ne sait jamais rien !

ATHÉNAÏS. Ce jeune étranger au service de France, que, l'hiver dernier, toutes les dames se disputaient... ce jeune fils du roi de Pologne et de la comtesse de Kœnismarck...

LA PRINCESSE, *avec émotion*. Maurice de Saxe !

ATHÉNAÏS. Est de retour à Paris !

L'ABBÉ. Permettez, le bruit en a couru, mais cela n'est pas !

ATHÉNAÏS. Cela est ! je le sais par mon petit-cousin, Florestan de Belle-Isle, qui l'avait accompagné dans son expédition de Courlande... ce qui

(1) Les acteurs, en redescendant le théâtre, se trouvent placés dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Athénaïs, le prince.

était même bien inquiétant, bien effrayant... (*Vivement.*) pour M. le duc d'Aumont, mon mari... et pour moi... mais enfin, il est à Paris depuis ce matin... Je l'ai vu, et il revenait, m'a-t-il dit, avec son jeune général...

LA PRINCESSE. Qui, à ce qu'il paraît, n'avoue pas son retour.

L'ABBÉ. A cause de ses dettes... il en a tant! Il doit seulement, à ma connaissance, soixante-dix mille livres à un Suédois, le comte de Kalkreutz, qui, l'année dernière déjà, aurait pu le faire arrêter et qui y a renoncé, parce que où il n'y a rien...

LE PRINCE. Le roi perd ses droits!

ATHÉNAÏS. L'abbé ne l'aime pas et lui en veut parce que, l'année dernière, il lui faisait du tort dans son état de conquérant... jalousie de métier.

L'ABBÉ. C'est ce qui vous trompe, duchesse. Je l'aime beaucoup, car, avec lui, c'est chaque jour une aventure nouvelle, un scandale nouveau, qui rajeunit mon répertoire..... cela vous plaît, Mesdames!

ATHÉNAÏS. Fi, l'abbé!

L'ABBÉ. Vous aimez l'extraordinaire, et chez lui tout est bizarre. D'abord, on l'appelle Arminius! comment peut-on se nommer Arminius?

LE PRINCE. C'est un nom saxon... tous les savants vous le diront.

L'ABBÉ. Et puis, un autre talisman, il a l'honneur d'être bâtard, bâtard de roi.

LE PRINCE. C'est une chance de succès!

L'ABBÉ. C'est à cela qu'il doit sa renommée naissante.

ATHÉNAÏS. Non pas, mais à son courage, à son audace! A treize ans, il se battait à Malplaquet sous le prince Eugène; à quatorze ans, sous Pierre le Grand, à Stralsund... c'est Florestan qui m'a raconté tout cela.

L'ABBÉ. Il a oublié, j'en suis sûr, son plus bel exploit... au siége de Lille, il a enlevé, il n'avait pas douze ans... il a enlevé...

ATHÉNAÏS. Une redoute!

L'ABBÉ. Non, une jeune fille nommée Rosette.

ATHÉNAÏS, *avec admiration.* A douze ans!

L'ABBÉ. Et quand on commence ainsi, vous jugez...

ATHÉNAÏS. Eh bien! vous le jugez très-mal, car, dans cette dernière expédition, que l'on dit fabuleuse, et où il vient de se faire nommer duc de Courlande, l'héritière du trône des czars, la fille de l'impératrice, avait conçu pour lui une affection qui ne tendait rien moins qu'à le faire un jour empereur de Russie.

LA PRINCESSE. Et, sans doute, ébloui d'une conquête aussi brillante, Maurice aura tout employé...

ATHÉNAÏS. Je l'aurais cru comme vous! Pas du tout, Florestan m'a raconté qu'il n'avait rien fait de ce qu'il fallait pour réussir... au contraire, il a laissé voir franchement à la princesse moscovite qu'il avait au fond du cœur une passion parisienne...

LA PRINCESSE, *avec émotion.* En vérité!

ATHÉNAÏS. Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas toujours croire les abbés... Adieu, princesse.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le comte Maurice de Saxe!

ATHÉNAÏS. Ah! il est dit que je ne m'en irai pas aujourd'hui... je reste!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE (1).

L'ABBÉ. Salut au souverain de Courlande!

LE PRINCE. Salut au conquérant!

ATHÉNAÏS. Salut au futur empereur!

MAURICE, *gaiement.* Eh! mon Dieu oui, Mesdames, duc sans duché, général sans armée, et empereur sans sujets, voilà ma position!

LE PRINCE. Les états de Courlande ne vous ont-ils donc pas choisi pour maître?

MAURICE. Certainement! nommé par la diète, proclamé par le peuple, j'ai en poche mon diplôme de souverain. Mais la Russie me défendait d'accepter, sous peine du canon moscovite, et mon père, le roi de Pologne, qui craint la guerre avec ses voisins, m'ordonnait de refuser, sous peine de sa colère.

LA PRINCESSE. Eh bien! qu'avez-vous fait?

MAURICE. J'ai répondu à l'impératrice par un appel aux armes de toute la noblesse courlandaise, et j'ai écrit à mon père qu'avant d'être élu souverain, j'étais officier du roi de France; que dans les armées de Sa Majesté Très-Chrétienne je n'avais pas appris à reculer, et que j'irais en avant.

ATHÉNAÏS. A merveille!

L'ABBÉ. Il n'y avait rien à répliquer.

MAURICE. Aussi, faute de bonnes raisons, mon père me mit au ban de l'empire, l'impératrice mit ma tête à prix, et son général, le prince Menzicoff, entra, sans déclaration de guerre, à Mittau, pour m'enlever par surprise dans mon palais. Il avait avec lui dix-huit cents Russes, et moi, pas un soldat!

L'ABBÉ, *riant.* Il fallut bien se rendre!

MAURICE. Non pas.

(1) Les acteurs, qui ont remonté le théâtre, le redescendent dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Maurice, Athénaïs, le prince.

LA PRINCESSE. Vous avez osé vous défendre?

MAURICE. A la Charles XII. Ah! m'écriai-je, comme le roi de Suède, à Bender, en voyant luire autour de mon palais les torches et les fusils : Ah! l'incendie et les balles! cela me va!.. Je rassemble quelques gentilshommes français qui m'avaient accompagné, le brave Florestan de Belle-Isle.

ATHÉNAÏS, *vivement*. Mon petit-cousin... vous en êtes content, monsieur le comte?

MAURICE. Très-content, duchesse, il se bat comme un enragé. Avec lui, les gens de ma maison, mon secrétaire, mon cuisinier, six hommes d'écurie.... et une jeune marchande courlandaise qui se trouvait là...

L'ABBÉ. Toujours des femmes! il a une manière de faire la guerre...

MAURICE. Qui vous irait, n'est-ce pas, l'abbé? Nous étions en tout soixante!

LE PRINCE. Un contre vingt!

MAURICE. Ne craignez rien, la différence diminuera bientôt. Les portes bien barricadées avec tous les meubles dorés du palais... je place mes gens aux fenêtres avec leurs mousquets et ma jeune marchande avec une chaudière...

L'ABBÉ. Vous l'aviez enrégimentée aussi?

MAURICE. Sans doute. Un feu de mousqueterie dont tous les coups portaient dans la masse des assiégeants qui, après une perte de cent vingt hommes, se décidèrent enfin à l'assaut.... c'est là que je les attendais; sous le pavillon de droite, le seul où l'escalade fût possible, j'avais placé moi-même deux barils de poudre, et au moment où trois cents Cosaques qui l'avaient envahi, hurlaient hourra et victoire... je fis sauter en l'air les vainqueurs avec une moitié du palais.

ATHÉNAÏS. Et vous?

MAURICE. Debout, sur la brèche, au milieu des décombres... appelant aux armes les citoyens de Mittau, que l'explosion avait réveillés... Les cloches sonnaient de toutes parts, et Menzicoff effrayé se retira en désordre sur son corps principal... Ah! si j'avais pu les poursuivre, si j'avais eu deux régiments français... un seulement! C'est là ce qui me manque et ce que je viens chercher.

LA PRINCESSE. Tel est le but de votre voyage?

MAURICE. Oui, Madame! Que le cardinal de Fleury m'accorde, à moi, officier du roi de France, quelques escadrons de houzards... le nombre ne me fait rien, la qualité me suffit, et, par Arminius, mon patron, j'espère, l'année prochaine, Mesdames, vous recevoir et vous traiter dans la royale demeure des ducs de Courlande.

LA PRINCESSE. En attendant, vous nous permettrez de vous faire les honneurs de notre hôtel.

LE PRINCE. Je l'invite pour demain à notre soirée. (*Maurice s'incline.*)

ATHÉNAÏS. Vous me donnerez la main; je serai fière d'avoir pour cavalier le vainqueur de Menzicoff. (*Souriant.*) Et puis, l'on vous réserve ici un plaisir de roi.

MAURICE. Je serai avec vous, duchesse.

ATHÉNAÏS. Vous entendrez mademoiselle Lecouvreur. (*Mouvement de Maurice.*) La connaissez-vous, monsieur le comte?

MAURICE, *avec réserve*. Oui, un peu... lors de mon dernier voyage.

ATHÉNAÏS. C'est admirable! Elle a amené toute une révolution dans la tragédie, elle y est simple et naturelle, elle parle.

LA PRINCESSE. Le beau mérite!

ATHÉNAÏS, *à Maurice*. Je vous préviens que madame de Bouillon ne partage pas mon enthousiasme, elle est passionnée pour mademoiselle Duclos, dont la déclamation emphatique n'est qu'un chant continuel.

LA PRINCESSE. C'est la vraie tragédie.

L'ABBÉ. Certainement! les poëtes disent tous : Je chante... Je chante...

LE PRINCE. *Arma virumque cano...*

LA PRINCESSE. Qu'est-ce que c'est que cela?

L'ABBÉ. C'est de l'Horace ou du Virgile.

ATHÉNAÏS. Ah! l'abbé, vous devenez pédant!

LA PRINCESSE. Donc, plus la tragédie est *chantée*... mieux cela vaut.

L'ABBÉ. C'est sans réplique.

ATHÉNAÏS. Eh bien! moi, je m'en rapporte à monsieur le comte.

LA PRINCESSE. Je ne demande pas mieux, qu'il prononce!

MAURICE. Moi, Mesdames! je serais un juge bien peu compétent. Un soldat qui ne sait que se battre.., un étranger qui connaît à peine votre langue.

ATHÉNAÏS. Laissez donc! on prétend que vous vous formez... que vous faites des progrès étonnants, que vous étudiez nos bons auteurs. (*A la princesse.*) Oui, vraiment, dans la dernière campagne, Florestan l'a surpris, sous sa tente, récitant seul des vers de Racine ou de Corneille.

LA PRINCESSE, *riant*. C'est fabuleux.

ATHÉNAÏS, *poussant un cri*. Ah! mon Dieu! deux heures, et mon mari, M. le duc d'Aumont, qui m'attend pour aller à Versailles.

LE PRINCE. Depuis quelle heure?

ATHÉNAÏS. Depuis midi.

LA PRINCESSE. Ce n'est pas trop.

ATHÉNAÏS. Venez-vous avec nous, l'abbé? Nous avons une place à vous offrir.

LE PRINCE, *retenant l'abbé par la main.* Non !.. je le garde !.. j'ai à lui lire ce matin la moitié du dernier volume de mon traité...

L'ABBÉ, *bas, à la princesse, d'un air misérable.* Vous l'entendez !..

LE PRINCE. Impossible de remettre... l'imprimeur attend... et je l'emmène dans mon cabinet !

ATHÉNAÏS. Pauvre abbé !.. Adieu, Messieurs! *(A la princesse.)* Adieu, ma toute belle, à demain ! *(Athénaïs sort par le fond, l'abbé et le prince, par la porte à droite.)*

SCÈNE IV.

MAURICE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *après avoir attendu que toutes les portes se fussent refermées, se rapprochant vivement de Maurice.* Enfin donc, on vous revoit ! Depuis deux mois, pas une seule ligne de vous; c'est par la duchesse d'Aumont que j'ai appris votre retour, et j'ai cru que je ne recevrais pas votre visite.

MAURICE. Ma première a été pour vous, princesse... arrivé cette nuit...

LA PRINCESSE. Vous n'avez vu, de la matinée, personne encore ?..

MAURICE. Que le secrétaire d'État au département de la guerre... *(Ayant l'air de chercher.)* le cardinal-ministre..... et le premier commis, qui, tous, du reste, m'ont assez mal accueilli et m'ont donné peu d'espoir !

LA PRINCESSE. D'autres vous ont dédommagé !

MAURICE. Que voulez-vous dire ?

LA PRINCESSE, *qui, depuis le commencement de la scène, a tenu les yeux fixés sur un bouquet que Maurice porte à la boutonnière de son habit.* Je ne m'imagine pas que ce soit le secrétaire d'Etat ou le cardinal-ministre qui vous ait donné ce bouquet de roses.

MAURICE, *avec embarras.* C'est vrai !.. je n'y pensais plus ! vous voyez tout !

LA PRINCESSE. De qui vous viennent ces fleurs?

MAURICE, *riant.* De qui ?.. Eh ! mais, d'une petite bouquetière... fort jolie, ma foi... que j'ai rencontrée presque aux portes de votre hôtel, et qui m'a supplié si vivement de le lui acheter...

LA PRINCESSE. Que vous avez pensé à moi...

MAURICE. Oui, princesse !

LA PRINCESSE. Quel aimable souvenir !.. j'accepte, monsieur le comte, j'accepte...

MAURICE, *avec embarras, le lui présentant.* Vous êtes trop bonne !..

LA PRINCESSE, *à voix haute, et feignant de l'admirer.* Il est charmant !.. L'essentiel, en ce moment, quoique peut-être vous méritiez peu qu'on s'occupe de vous... est de songer à vos intérêts... vous dites que le cardinal-ministre... vous a mal accueilli...

MAURICE. Fort mal.

LA PRINCESSE. Je verrai à faire changer ses dispositions... on vous accordera vos deux régiments.

MAURICE. S'il était vrai !...

LA PRINCESSE. J'irai à Versailles... et, pour vous tenir au courant de ce que j'aurai fait, de ce que j'aurai appris...

MAURICE. Je viendrai ici...

LA PRINCESSE. Ici... non ! la foule des curieux et des importuns, sans compter mon mari, ne me laisse pas un instant de liberté. Mais, écoutez-moi : M. le prince de Bouillon a acheté pour la Duclos une petite maison charmante, délicieuse, près de la Grange-Batelière... à deux pas de l'enceinte de Paris... j'en puis disposer... c'est là seulement que je vous recevrai.

MAURICE. Dans cette maison, qui appartient...

LA PRINCESSE. A mon mari... raison de plus! chez lui, c'est chez moi...

MAURICE, *gaiement.* En vérité, princesse, il n'y a que vous pour de telles combinaisons !

LA PRINCESSE. Oui, c'est assez ingénieux... Quand ce sera possible et nécessaire, c'est mademoiselle Duclos elle-même qui vous en préviendra en vous écrivant, jamais moi !

MAURICE, *de même.* Mais, ne craignez-vous pas ?..

LA PRINCESSE. Rien !.. la Duclos m'est dévouée... son sort est dans mes mains...

MAURICE. Je comprends... mais moi... *(A part.)* Accepter quand j'en aime une autre... non, mieux vaut tout lui dire. *(Haut.)* Je ne sais, princesse, comment vous remercier de votre générosité, de votre dévouement...

LA PRINCESSE (1). En acceptant ! Silence, on vient !.. Qu'est-ce ?.. *(Se retournant avec impatience.)* Rien... C'est l'abbé.

MAURICE, *salue respectueusement la princesse, et sort par le fond ; à part.* Plus tard ! plus tard !

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, *qui est remontée avec Maurice jusqu'au fond du théâtre*, L'ABBÉ, *se jetant dans un fauteuil, à droite.*

L'ABBÉ. Soixante pages de chimie ! *(Il tire de sa poche un flacon de sels, qu'il respire à plusieurs reprises.)*

LA PRINCESSE, *redescendant le théâtre en rêvant*

(1) Maurice, la princesse, l'abbé, *qui vient d'entrer par la porte à droite.*

et en regardant le bouquet. Une bouquetière qui attache ses fleurs avec des cordons soie et or!.. Cet embarras... cette froideur... sont de quelqu'un qui n'aime plus!.. cela peut arriver à tout le monde... mais si cette passion, qui lui a fait dédaigner la fille du czar... était, non pas pour moi, mais pour une autre!.. une rivale! une rivale préférée!.. Je m'emporte!.. non... non... sans me mettre en avant, sans me compromettre... je le saurai. (*Elle redescend toujours le théâtre vers le fauteuil où l'abbé est assis, et s'assied dans une chaise à côté de lui.*)

L'ABBÉ, *respirant un flacon.* Soixante pages de chimie! c'est au-dessus de mes forces! je donne ma démission! je renonce à mon emploi d'ami de la maison... (*Regardant la princesse.*) Puisqu'il n'y a, décidément, ni avancement, ni indemnité à obtenir...

LA PRINCESSE, *à part.* Et pourquoi donc, l'abbé?..

L'ABBÉ. Que voulez-vous dire?..

LA PRINCESSE, *à demi-voix.* Ecoutez-moi vite!.. Une amie à moi... une amie intime...

L'ABBÉ. La duchesse d'Aumont?..

LA PRINCESSE. Peut-être!.. je ne nomme personne, désire, avec ardeur... avec passion... enfin... comme nous désirons, nous autres femmes... désire découvrir un secret que l'on cache avec soin.

L'ABBÉ. Lequel?

LA PRINCESSE. Quelle est la beauté mystérieuse... inconnue... qu'adore en ce moment Maurice de Saxe!.. car il y en a une... Vous, l'abbé, qui savez tout... qui, par état, devez tout savoir...

L'ABBÉ. Certainement!

LA PRINCESSE. J'ai pensé que vous pourriez nous rendre ce service.

L'ABBÉ. C'est très-difficile!

LA PRINCESSE. Voilà un mot que je n'admets pas!

L'ABBÉ. Pour moi surtout... qui, dans ce moment, n'ai pas de chance et ne suis pas heureux...

LA PRINCESSE. Le bonheur dépend souvent de bien jouer... Les heureux sont les habiles...

L'ABBÉ. Et si j'étais assez habile... pour découvrir ce secret...

LA PRINCESSE. Je pourrais peut-être, à mon tour... vous en confier un... auquel vous paraissiez tenir...

L'ABBÉ, *avec joie.* O ciel! est-il possible!

LA PRINCESSE. Vous voyez donc bien que vous aviez tort de vous plaindre! Aide-toi, le ciel t'aidera! Ce n'est plus de moi... c'est de vous seul que tout dépend... Adieu... adieu!.. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, *seul, puis* LE PRINCE.

L'ABBÉ. L'ai-je bien entendu?

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix!

Mais comment en sortir?.. Le comte de Saxe, qui est la discrétion même, ne me confiera rien... Je ne suis pas son ami... impossible de le trahir. A qui donc m'adresser... pour épier... pour savoir... et pour obtenir la récompense...

LE PRINCE. Miracle! l'abbé qui réfléchit!

L'ABBÉ. Oui, sans doute... et sur un problème... qui n'est pas facile à résoudre!..

LE PRINCE. Un problème!.. cela nous regade, nous autres savants!

L'ABBÉ, *le regardant en riant.* Au fait... c'est vrai... cela le regarde... ça l'intéresse... en un sens...

LE PRINCE. Voyons, l'abbé..... voyons..... qu'est-ce qui te tourmente?

L'ABBÉ, *amenant le prince au bord du théâtre.* Il est impossible que Maurice de Saxe, qui est si galant et si à la mode, n'ait pas au moins un amour dans le cœur?

LE PRINCE, *riant.* Eh bien! qu'est-ce que cela te fait à toi, l'abbé?

L'ABBÉ. Cela me fait... que, pour des raisons inutiles à vous expliquer... des raisons personnelles, de la plus haute importance... je tiendrais à savoir quelle est sa passion actuelle... la beauté régnante...

LE PRINCE, *avec bonhomie.* Je te saurai cela!

L'ABBÉ. Vous!

LE PRINCE. Moi! dès ce soir...

L'ABBÉ. Allons donc... ce serait trop original!

LE PRINCE. Veux-tu parier deux cents louis?

L'ABBÉ. C'est cher! mais cela vaut ça... pour la rareté du fait. (*Au prince, qui vient de sonner.*) Que faites-vous donc?

LE PRINCE, *à un domestique qui paraît.* Mes chevaux... (*A l'abbé.*) Veux-tu venir ce soir avec moi à la Comédie française?.. la Lecouvreur et la Duclos jouent dans *Bajazet.*

L'ABBÉ. Volontiers... Mais qu'est-ce que cela fait à notre affaire?..

LE PRINCE. La Duclos connaît le nom que tu veux savoir...

L'ABBÉ. En vérité!..

LE PRINCE. L'autre soir, au moment où j'entrais dans sa loge comme on parlait de Maurice de Saxe... la Duclos disait en riant... je connais une grande dame qu'il adore... Elle s'est arrêtée en me voyant... Mais tu sens bien que, si je le lui demande... elle n'a rien à me refuser... Elle me

le dira en confidence... je te le dirai en secret.

L'ABBÉ. Et c'est par vous que je l'apprendrai... C'est impayable...

LE PRINCE, *riant*. Impayable? non pas... tu me paieras les deux cents louis du pari... Vivent les abbés!

L'ABBÉ. Vivent les savants!.. Donnons-nous la main!

LE PRINCE. Et à la Comédie française! (*Ils sortent ensemble en se donnant la main.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le foyer de la Comédie française; à gauche du spectateur, deux portes par lesquelles on pénètre sur le théâtre : entre les deux portes, une glace avec des candélabres; au fond, une grande cheminée sur laquelle est un buste de Molière; devant la cheminée, des fauteuils rangés en cercle; à droite, deux portes par lesquelles on va dans la salle : aux deux angles du foyer, les bustes de Racine et de Corneille placés sur des demi-colonnes; au fond, sur la muraille, et des deux côtés de la cheminée, les portraits de Baron, de la Champmeslé, etc. Au lever du rideau, mademoiselle JOUVENOT, en costume de Zatime, dans *Bajazet*, est devant la glace, à gauche, et met la dernière main à sa coiffure; plus loin, mademoiselle DANGEVILLE, dans le rôle des *Folies amoureuses*, est assise et cause avec un jeune seigneur, qui est derrière elle appuyé sur son fauteuil; au fond, debout ou assis devant la cheminée, plusieurs des acteurs qui jouent dans *Bajazet* ou les *Folies amoureuses*. MICHONNET, au milieu du théâtre, va et vient et répond à tout le monde; à droite du spectateur, et devant une table, QUINAULT, dans le costume du vizir Acomat, et POISSON en costume de Crispin, jouant une partie d'échecs; d'autres acteurs et actrices se promènent en causant ou en étudiant leurs rôles.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE, MICHONNET, QUINAULT, POISSON.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Michonnet, avez-vous du rouge?

MICHONNET. Oui, Mademoiselle, là, dans ce tiroir.

POISSON. Michonnet!

MICHONNET. Monsieur Poisson!

POISSON. La recette est-elle belle ce soir?

MICHONNET. Adrienne et la Duclos jouant ensemble dans *Bajazet* pour la première fois! plus de cinq mille livres!

POISSON. Diable!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Michonnet! A quelle heure commencera la seconde pièce, les *Folies amoureuses?*

MICHONNET. A huit heures, Mademoiselle...

QUINAULT, *jouant au tric-trac*. Michonnet!

MICHONNET. Monsieur Quinault!

QUINAULT. N'oubliez pas mon poignard.

MICHONNET. Non... non... Michonnet!.... toujours Michonnet!.. Pas un instant de repos... et à qui la faute?.. à moi, qui me suis mis sur le pied de tout surveiller... jusqu'aux accessoires, et qui ne dormirais pas tranquille si je n'avais remis moi-même à Hippolyte son épée et à Cléopâtre son aspic... Distribuer tous les soirs des parures en rubis ou des bourses pleines d'or... et quinze cents livres d'appointements... quelle ironie!.. Si au moins ils m'avaient nommé sociétaire!.. cela ne rapporte pas grand'chose, mais on est de la Comédie française... On signe : *Michonnet, de la Comédie française!* Au lieu de cela : *premier confident tragique* et régisseur général... c'est-à-dire obligé d'écouter les tirades et les ordres de tout le monde...

MADEMOISELLE JOUVENOT. Adrienne aura-t-elle ce soir ses diamants?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Ceux que lui a donnés la reine?

MADEMOISELLE JOUVENOT. A ce qu'elle dit!

MICHONNET. Ces diamants-là lui ont fait bien des ennemis!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Il n'y a pas de quoi!.. Il est si facile d'avoir des diamants...

MICHONNET, *entre ses dents*. A vous autres... mais à nous, qui n'avons que nos appointements... ou à celles qui n'ont que leur mérite...

MADEMOISELLE JOUVENOT, *avec fierté*. Qu'est-ce à dire?

MICHONNET. Rien, Mademoiselle, rien!.. (*A part.*) Ah! si tu n'étais pas sociétaire! Si je n'avais pas besoin de toi pour le devenir... comme je te répondrais!.... comme je t'aurais trouvé quelque chose de bien piquant et de bien spirituel!..

QUINAULT, *d'un air important*. Échec et mat... Vous n'êtes pas de force, mon cher...

POISSON. Quoi! monsieur Quinault! tu ne me tutoyes plus!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. C'est un manque d'égards...

POISSON. Que voulez-vous! depuis que mademoiselle Quinault, sa sœur et notre camarade, a épousé le duc de Nevers... il se croit duc et pair par alliance... Voyons, dis-le franchement, veux-tu que je t'appelle monseigneur?

QUINAULT. Il suffit... Commence-t-on?..

MICHONNET. Ne craignez rien... je vous avertirai... je suis la pendule du foyer.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Pendule qui jamais ne retarde!

MICHONNET. C'est vrai!.. le moindre manquement dans le répertoire bouleverse tout mon être, et un jour de clôture est un jour de relâche dans mon existence.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE *et d'autres dames devant la cheminée du fond;* MICHONNET, *sur le devant du théâtre;* L'ABBÉ, LE PRINCE DE BOUILLON *et plusieurs seigneurs venant de la salle et entrant par la porte à droite;* QUINAULT ET POISSON, *sur le devant, à droite, et remontant, après l'entrée des seigneurs, pour aller causer avec eux.*

MICHONNET. Allons, encore des étrangers qui viennent dans nos foyers, dans nos coulisses... (*L'abbé, le prince et les seigneurs s'approchent des dames qui sont près de la cheminée, les saluant et causant avec elles. Reconnaissant et saluant.*) Ah!.. monsieur l'abbé de Chazeuil, monseigneur le prince de Bouillon! (*A part.*) Quand je pense que cet homme-là pourrait, d'un mot, me faire nommer sociétaire... je ne peux pas m'empêcher de le regarder avec respect!.. Quelle bassesse!.. moi, qui blâme ces dames et leurs parures!.. (*Le prince, l'abbé, Quinault, Michonnet, descendent sur le devant du théâtre.*)

L'ABBÉ, *s'adressant à Quinault.* Bonsoir, vizir!.. On dit, monsieur Quinault, que vous serez admirable dans *Bajazet.*

LE PRINCE. Ainsi que mademoiselle Duclos!

MICHONNET. Et Adrienne donc!.. sublime!

QUINAULT. Oui, ça a fini par la gagner!.. (*Souriant.*) Ce n'est pas la peine! car, sans me vanter, il n'y a pas dans le rôle de Roxane une seule intonation que je ne lui aie donnée...

MICHONNET, *avec colère.* Par exemple!

QUINAULT, *avec hauteur.* Qu'est-ce que c'est?

MICHONNET, *s'arrêtant.* Rien. (*A part.*) Encore un qui est sociétaire... sans cela!.. (*Regardant par la porte à droite.*) C'est Adrienne qui descend de sa loge... la voilà.

L'ABBÉ. Oui, vraiment, elle étudie son rôle!

MICHONNET. Toute seule! (*A part et regardant Quinault.*) et sans Monsieur... c'est étonnant!

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, MADEMOISELLE JOUVENOT, *près de la glace, à gauche;* LE PRINCE, ADRIENNE, *entrant par la porte à droite et étudiant son rôle;* L'ABBÉ, MICHONNET, QUINAULT.

ADRIENNE, *étudiant.*

Du sultan Amurat je reconnais l'empire.
Sortez! que le sérail soit désormais fermé...

Non, ce n'est pas cela! (*Essayant une autre manière.*)

Sortez! que le sérail soit désormais fermé...
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé!

L'ABBÉ, *qui s'approche d'elle.* Superbe!

ADRIENNE. Monsieur l'abbé de Chazeuil!

LE PRINCE. Éblouissant!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Vous voulez parler des diamants?

LE PRINCE. Ceux de la reine! fort beaux, en effet! Quand mademoiselle Lecouvreur voudra s'en défaire, je lui en ai déjà offert soixante mille livres. (*Mademoiselle Jouvenot, mademoiselle Dangeville remontent vers la cheminée qui est au fond du théâtre. A Adrienne.*) Vous étudiez donc toujours? que cherchez-vous encore?

ADRIENNE. La vérité.

L'ABBÉ, *regardant Quinault.* Mais vous avez eu des leçons des premiers maîtres.

MICHONNET, *à Quinault, qui veut sortir.* Restez donc, monsieur Quinault, on ne commence pas encore.

L'ABBÉ, *à Adrienne.* Pour le rôle de Roxane, par exemple!

ADRIENNE. Eh! mon Dieu, non, par malheur! (*Apercevant Michonnet.*) Je me trompe, j'allais être ingrate en disant que je n'avais pas eu de maître. Il est un homme de cœur, un ami sincère et difficile, dont les conseils m'ont toujours guidée, dont l'affection m'a toujours soutenue... (*Passant près de Michonnet, à qui elle tend la main* (1). Lui! et je ne suis sûre du succès que quand je lui ai entendu dire: C'est cela! c'est bien cela!

MICHONNET, *à moitié pleurant.* Ah! Adrienne! vois-tu!.. ce trait-là... j'étouffe!

L'ABBÉ, *qui est passé près de Michonnet, à l'extrême droite du théâtre.* Mais, monsieur

(1) Le prince, l'abbé, Michonnet, le prince *remonte à la cheminée près des dames;* tous les autres acteurs sont groupés auprès de la cheminée du fond, ou se promènent dans le foyer.

Michonnet, dites-moi comment, vous qui donnez de si bons conseils, vous êtes...

MICHONNET. Comment je suis si mauvais, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? je me le suis souvent demandé. Cela tient, je crois, à ce que je ne suis pas sociétaire.

L'ANNONCEUR. Messieurs et Mesdames, le premier acte va commencer!

QUINAULT, *au fond*. Et ces dames, qui ne sont pas prêtes!

ADRIENNE, *traversant le théâtre et passant près de la glace, à gauche*. Je le suis.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *redescendant*. Et moi aussi, quoique je ne joue que dans la seconde pièce!

QUINAULT. Mais mademoiselle Duclos?

MICHONNET. Il y a un quart d'heure que je suis entré dans sa loge, où elle écrivait... tout habillée.

LE PRINCE (1). Ah! elle écrivait!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. En costume! (*A l'abbé, qui lui parle de près.*) Prenez donc garde, l'abbé, vous chiffonnez le mien!

MICHONNET. Il fallait que ce fût une épître bien pressée!

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *regardant le prince*. Ou qu'on attendit avec bien de l'impatience.

LE PRINCE. Qu'est-ce que cela signifie?..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *à demi-voix, au prince de Bouillon*. Je vais vous le dire... La femme de chambre de mademoiselle Duclos...

LE PRINCE, *souriant*. Pénélope?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Prétendait, tout à l'heure, en montrant une lettre, qu'elle avait là un petit billet que monsieur le prince paierait bien cher.

LE PRINCE. Moi! le payer!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ce qui donnerait à penser qu'il n'était pas pour vous! Après cela, c'est une supposition... parce que, chez nous, en fait d'infidélités... on suppose volontiers... on bavarde, on cause, on invente, et presque toujours cela se rencontre juste.

POISSON, *qui est assis près de la table, à droite*. Le hasard!..

LE PRINCE, *vivement, et à part*. O ciel! je cours interroger Pénélope. (*Bas, à l'abbé.*) Je vais, l'abbé, m'occuper de notre affaire...

L'ABBÉ. A merveille... Où vous retrouverai-je?

LE PRINCE. Ici... après le troisième acte.

(1) Adrienne, *devant la glace, à gauche*, mademoiselle Jouvenot, le prince, mademoiselle Dangeville, l'abbé, Michonnet, les autres acteurs et actrices, *au fond*.

L'ABBÉ. C'est convenu.

MICHONNET. Allons, mademoiselle Jouvenot, allons, monsieur Quinault. (*Ces dames sortent par la porte à gauche, qui est celle du théâtre.*)

QUINAULT, *que Michonnet presse toujours*. Me voici... me voici!.. (*Rencontrant l'abbé à la porte à gauche.*) Après vous, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Après votre excellence turque! (*Tous les deux sortent par la porte à gauche.*)

LE PRINCE, *à part, et se dirigeant vers la porte à droite*. Je me suis défié de cette petite Pénélope... rien que ce nom-là, au théâtre, devait porter malheur. (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, *assise à gauche*, MICHONNET.

MICHONNET, *regardant Adrienne, qui s'est remise à étudier son rôle à voix basse*. Dire qu'elle a une amitié pareille pour moi, et voilà cinq ans que j'hésite toujours à lui avouer... C'est tout simple... elle est sociétaire... et je ne le suis pas! elle est jeune, et je ne le suis plus! Et puis aujourd'hui me semble un mauvais jour... attendons à demain... Il est vrai que demain je serai encore moins jeune... D'ailleurs, elle n'aime rien,.. que la tragédie... (*S'avançant en se donnant du courage.*) Allons!.. (*Avec embarras, et s'approchant d'Adrienne.*) Tu étudies ton rôle?

ADRIENNE. Oui.

MICHONNET, *avec embarras*. A propos de rôle... et si ça ne te dérange pas... moi qui, depuis si longtemps... fais les confidents, j'aurais bien à mon tour... quelque chose...

ADRIENNE, *avec intérêt*. A me confier...

MICHONNET. Oui, vraiment!.. Tu te rappelles mon grand-oncle, l'épicier de la rue Férou?

ADRIENNE. Sans doute!

MICHONNET. Eh bien! ce pauvre homme vient de mourir.

ADRIENNE. Ah! tant pis!

MICHONNET. Oui, oui, tant pis! Mais pourtant il me laisse sur son héritage dix bonnes mille livres tournois.

ADRIENNE. Tant mieux!

MICHONNET. Pas tant tant mieux!.. parce que moi, qui n'ai jamais eu tant d'argent, je ne sais qu'en faire, et ça me tourmente.

ADRIENNE, *souriant*. Tant pis, alors...

MICHONNET. Pas tant... parce que ça m'a donné une idée qui ne me serait peut-être pas venue sans cela... celle de me marier...

ADRIENNE. Vous avez raison... (*Avec un soupir.*) et si je le pouvais aussi... moi...

MICHONNET, *avec joie*. Ce ne serait pas loin de ta pensée?

ADRIENNE. N'avez-vous pas remarqué qu'ils disent tous, depuis quelque temps : Le talent d'Adrienne est bien changé!

MICHONNET, *vivement*. C'est vrai!... il augmente! Jamais tu n'as joué Phèdre comme avant-hier.

ADRIENNE, *avec animation et contentement*. N'est-ce pas?.. Ce jour-là, je souffrais tant! j'étais si malheureuse!.. (*Souriant*.) On n'a pas tous les soirs ce bonheur-là!

MICHONNET. Et d'où cela venait-il?

ADRIENNE. On parlait d'un combat!.. et pas de nouvelles!.. blessé... tué peut-être!.. Ah! tout ce qu'il y a dans le cœur de crainte, de douleur, de désespoir, j'ai tout deviné, tout souffert!.. je puis tout exprimer maintenant, surtout la jolie... je l'ai revu!

MICHONNET, *hors de lui*. Qu'entends-je, ô ciel!.. tu aimes quelqu'un...

ADRIENNE. Comment vous le cacher, à vous, mon meilleur ami?

MICHONNET, *cherchant à se remettre*. Mais... comment cela est-il arrivé?

ADRIENNE. C'était à la sortie du bal de l'Opéra! de jeunes officiers, dont un joyeux souper égarait sans doute la raison (lequel d'entre eux, sans cela, eût osé insulter une femme?) voulaient m'empêcher de regagner ma voiture, lorsqu'un jeune homme que je ne connaissais pas, s'écria : Messieurs, c'est mademoiselle Lecouvreur... vous la laisserez passer; et comme mes quatre adversaires.... (ils étaient quatre) se mirent à rire de cet ordre, par un mouvement plus prompt que la parole et avec une force surnaturelle, mon étrange protecteur renverse de chaque côté et d'un seul coup, deux de ses ennemis, puis m'enlevant dans ses bras et me portant jusqu'à ma voiture, il me dépose sur les coussins, au moment où nos jeunes officiers, qui s'étaient relevés, accouraient l'épée à la main : Monsieur, vous me rendrez raison! — Très-volontiers! — Vous commencerez par moi — par moi — par moi. — Lequel choisissez-vous? — Tous, répondit-il, en les chargeant à la fois... et, au cri que je poussai : ne craignez rien, restez, Mademoiselle, me dit-il, vous serez aux premières loges; et nous, Messieurs, allons en scène! — Que vous dirai-je? quoique saisie de frayeur, je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle... et si vous l'aviez vu braver, en se jouant, la pointe de ces quatre épées dirigées contre sa poitrine, c'était le bras et le regard d'un héros. Loin de reculer, il les défiait! il les appelait! Il me semblait entendre :

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a produit de vaillants!

Mais, aux cris de la foule, le guet arrivait de tous côtés... Nos adversaires, honteux de leur nombre et redoutant les flambeaux, disparaissaient l'un après l'autre du champ de bataille...

Et le combat finit faute de combattants!

MICHONNET, *vivement*. Et tu l'as revu?

ADRIENNE. Dès le lendemain!.. Pouvais-je l'empêcher de se présenter chez moi, de venir s'informer de mes nouvelles, surtout quand il m'eut avoué que lui, étranger, simple officier, n'avait de fortune, de titres, de nom même à attendre que de son courage... Voilà ce qui le rendait si redoutable pour moi!... Riche et puissant, peu m'importait; mais pauvre, mais malheureux, mais ne rêvant, comme moi, que l'amour et la gloire, comment lui résister?

MICHONNET. O ciel!

ADRIENNE. Parti, depuis trois mois, pour chercher fortune avec le jeune comte de Saxe, fils du roi de Pologne, son compatriote, il est revenu ce matin, et sa première visite a été pour moi; mais son général, mais le ministre, qui l'attendaient à Versailles, ont abrégé encore le peu d'instants qu'il me donnait; aussi, ce soir, il me l'a promis, il viendra ici au théâtre!..

MICHONNET. Il viendra!

ADRIENNE. Me voir jouer Roxane!

MICHONNET, *vivement*. Ah! mon Dieu! et dans quel état te voilà! Ce trouble... cette émotion... tu ne pourras rien détailler... rien calculer!

ADRIENNE. Qu'importe!

MICHONNET. Ce qu'il importe!.. c'est qu'aujourd'hui, pour la première fois, tu joues ce rôle avec la Duclos!

ADRIENNE, *sans l'écouter*. Soyez tranquille!..

MICHONNET. Je ne le suis pas! Il faut du calme et du sang-froid, même dans l'inspiration. La Duclos se possédera... elle profitera de ses avantages... tandis que toi... tu ne verras que lui...

ADRIENNE, *avec passion*. C'est vrai!.. Et si, dans la salle, mon œil le découvre...

MICHONNET, *avec désespoir*. Tu es perdue!... Ne t'occupe que de ton rôle... L'amour passe, mais un beau rôle, une belle création, un triomphe éclatant, cela reste toujours! (*D'un air suppliant*.) Voyons! est-ce qu'il ne t'est pas possible de ne pas penser à lui?

ADRIENNE. Hélas! non!

MICHONNET. Pour ce soir, du moins! Adrienne, mon enfant, sois magnifique! je t'en supplie, sois magnifique; si ce n'est pas pour moi, eh bien!

que ce soit dans l'intérêt même de cette folle passion! L'amour des hommes ne vit que d'amour-propre!... et si la Duclos l'emportait sur toi... si tu n'étais pas la plus belle!..

ADRIENNE, *poussant un cri*. Je le serai!

MICHONNET, *avec reconnaissance*. Merci!

ADRIENNE, *avec émotion, et lui tendant la main*. C'est plutôt à moi de vous remercier, mon excellent ami!..

MICHONNET, *à part*. Dis plutôt : imbécile de Michonnet!..: (*Prêt à s'en aller, revenant sur ses pas*.) Il y a un endroit que tu négliges toujours:

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...

Vois-tu, Adrienne... cette pauvre femme! ce qui excite encore plus son dépit, c'est que c'est justement pour une rivale que... tu sais... et alors... elle éprouve... là... elle se dit... Je ne peux pas bien rendre l'expression.... mais, tu me comprends.

ADRIENNE, *déclamant*.

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...

MICHONNET, *avec joie*. C'est cela!

ADRIENNE. Ne craignez rien!.. Mais vous... ce que vous vouliez me dire..... tout à l'heure..... de vos idées de mariage?

MICHONNET, *vivement*. Non, c'est inutile, ce n'est plus le moment... Je te laisse étudier. (*A part*.) Allons, j'ai beau faire, je ne peux pas sortir de mon emploi de confident... Et l'héritage de mon oncle, et mes projets... (*Essuyant une larme*.) Ne pensons plus à rien... à rien au monde!.. (*Il fait quelques pas pour sortir par la porte à gauche et revient près d'Adrienne, qui vient de traverser le théâtre et repasse à droite*. (Bois une gorgée d'eau en entrant en scène, et surtout n'oublie pas... tu sais... ton... enfin, comme tu as dit!. (*Il sort*.)

SCÈNE V.

MAURICE, *entrant par la porte à droite et s'avançant au milieu du théâtre*; ADRIENNE, *à droite, debout, étudiant et lui tournant le dos*.

ADRIENNE, *à droite, étudiant*.

Mes brigues, mes complots... ma trahison fatale...
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...
Que pour une rivale!...

MAURICE, *se tournant du côté des bustes et des portraits qu'il regarde*. C'est beau, le foyer de la Comédie française... beau de gloire et de souvenirs... Rien qu'en traversant ces longs corridors, où semblent errer tant d'ombres illustres... on sent là comme un certain respect, surtout quand on y vient, comme moi, pour la première fois... Aussi, je l'espère, personne ne m'y connaît... pas même Adrienne... le mystère est le dernier égard que je doive à madame de Bouillon.

ADRIENNE, *levant les yeux et l'apercevant*. Maurice!

MAURICE. Adrienne!

ADRIENNE. Vous! ici!

MAURICE. J'étais arrivé le premier, ou peu s'en faut, pour ne rien perdre de vous!

ADRIENNE. Miséricorde! on vous aura pris pour un clerc de procureur!

MAURICE. Soit! ceux-là s'y connaissent aussi bien que d'autres; car, au nom seul d'Adrienne, ils tressaillent et crient : Bravo! Mais la toile s'était levée, je ne voyais que le grand vizir et son confident.

ADRIENNE. Patience!

MAURICE. Je n'en ai pas quand je suis si près et si loin de vous... J'ai aperçu une petite porte par laquelle venait de passer une façon de gentilhomme... Puisqu'il entrait, j'en pouvais faire autant... On ne passe pas! Que demandez-vous? — Mademoiselle Lecouvreur..... J'ai à lui parler... Elle m'attend...

ADRIENNE. Imprudent!.. me compromettre!

MAURICE. En quoi? Parce qu'on n'est pas gentilhomme de la chambre, on n'a pas le droit de vous admirer de près... Il faut, à l'écart, dans un coin de la salle, frémir ou sangloter, sans vous remercier de ce cœur que vous avez fait battre ou de cette tête que vous avez exaltée... Il aurait fallu attendre jusqu'à ce soir pour vous dire : Adrienne, je t'aime!

ADRIENNE, *mettant un doigt sur sa bouche*. Silence! (*Lui montrant son costume*.) Roxane va vous entendre! Mais, avant que je vous renvoie, dites-moi bien vite, car à peine ce matin ai-je pu vous entrevoir..... avez-vous fait de bien belles actions?.. me rapportez-vous quelque beau trait bien héroïque?

MAURICE. Ah! s'il n'avait tenu qu'à moi!..

ADRIENNE. Vous êtes trop difficile! Votre jeune général, le comte de Saxe, dont on dit tant de bien, et que je voudrais bien voir, est-il satisfait de vous, Monsieur?

MAURICE. Oh! le comte de Saxe est plus difficile encore que moi... Mais enfin, je ne l'ai pas quitté et j'ai été blessé!

ADRIENNE. Près de lui?

MAURICE. Très-près.

ADRIENNE. C'est bien! l'idée seule de vous savoir blessé me fait frémir, et cependant il me semble

qu'en suivant les périls, vous suivez votre route; que les chemins qui s'élèvent sont les vôtres!.. Je vous ai déja vu l'épée à la main, et quand je vous écoute, quand vous me racontez, en riant, quelqu'une de vos actions de guerre... ne vous moquez pas de mes présages... je devine en vous un grand homme, un héros!

MAURICE. Enfant!

ADRIENNE. Oh! je m'y connais! je vis au milieu des héros de tous les pays, moi! Eh bien! vous avez dans l'accent, dans le coup d'œil, je ne sais quoi qui sent son Rodrigue et son Nicomède... aussi, vous arriverez!

MAURICE. Vous croyez?

ADRIENNE. Vous arriverez!... je saurai bien t'y forcer.

MAURICE. Comment?

ADRIENNE. Je vous vanterai tant le comte de Saxe, votre jeune compatriote, dont toutes ces dames raffolent, qu'il faudra que vous l'égaliez, ne fût-ce que par jalousie!

MAURICE, *souriant.* Je n'ai pas idée que je sois jamais jaloux de lui!

ADRIENNE. Présomptueux! mais avez-vous vu le ministre?

MAURICE. Pas encore, mais je vais lui écrire.

ADRIENNE. Oh! non, n'écrivez pas!

MAURICE. Pourquoi?

ADRIENNE. Parce que, vous savez... l'orthographe...

MAURICE. Eh bien?

ADRIENNE. Eh bien! la première lettre de vous que j'ai reçue était bien chaleureuse, bien tendre, et elle m'a touchée profondément, mais en même temps elle m'a fait rire aux larmes... une orthographe d'une invention!

MAURICE. Qu'importe? je ne veux pas être de l'Académie.

ADRIENNE. Ce n'est pas cela qui vous en empêcherait. Mais vous savez bien que je me suis chargée de faire votre éducation, mon Sarmate, de vous polir l'esprit...

MAURICE. Et moi, je n'ai point oublié mes promesses! que de fois, là-bas, j'ai appris des scènes de Corneille!

ADRIENNE, *avec admiration.* Vous pensiez à Corneille?

MAURICE. Non pas à lui, mais à vous, qui l'interprétez si bien!

ADRIENNE. Et ce petit exemplaire de La Fontaine, que je vous avais donné en partant?

MAURICE. Il ne m'a jamais quitté... il était là, toujours là... à telles enseignes qu'il m'a sauvé une balle dont il a gardé l'empreinte... voyez plutôt?

ADRIENNE. Et vous l'avez lu?

MAURICE. Ma foi, non!

ADRIENNE. Pas même la fable des Deux Pigeons, que je vous avais recommandée?

MAURICE. C'est vrai... mais, pardonnez-moi, ce n'est qu'une fable.

ADRIENNE, *d'un air de reproche.* Une fable! vous ne voyez là qu'une fable!

(*Récitant.*)
Deux pigeons s'aimaient...
(*Avec expression.*)
D'amour tendre.

MAURICE. Comme nous!

ADRIENNE.

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays!

MAURICE. Comme moi!

ADRIENNE.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux!
Non pas pour vous, cruel!

MAURICE. Est-ce qu'il y a cela?

ADRIENNE, *continuant.*

Hélas! dirai-je, il pleut!
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste!

MAURICE, *vivement.* Le reste! ah! après? après?

ADRIENNE, *souriant.* Après? (*Avec finesse.*) Ah! cela vous intéresse donc, Monsieur? et si je vous disais les malheurs de celui qui s'éloigne... et plus encore, ingrat, les tourments de celui qui reste... (*Vivement.*) Non, non!

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines!
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager!
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout... comptez pour rien le reste.

MAURICE. Ah! quand c'est vous qui lisez, quelle différence! c'est bien mieux que La Fontaine!

ADRIENNE. Impie!

MAURICE. A votre voix, mon cœur s'ouvre, mon intelligence s'élève, tout me devient facile!

ADRIENNE, *souriant.* Tout!.. même l'orthographe!

MAURICE. A quand ma première leçon?

ADRIENNE. Ce soir, après le spectacle, venez me chercher... voici mon entrée.

MAURICE. Adieu!

ADRIENNE. Vous allez dans la salle?.. (*Vivement.*) Vous m'écouterez... (*Avec tendresse.*) Tu me regarderas?

MAURICE. Aux premières, à droite.

ADRIENNE. Que je vous voie bien! que je vous adresse tous mes vers! je tâcherai d'être belle! oh! oui, je serai belle! (*Elle sort par la première porte à gauche.*)

MAURICE, *sortant par la droite.* A ce soir!

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE JOUVENOT, LE PRINCE DE BOUILLON, *sortant par la seconde porte à gauche.*

LE PRINCE, *avec agitation.* Merci, Mademoiselle, merci, je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *vivement.* C'était donc vrai!

LE PRINCE, *avec humeur.* Que trop!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *riant.* Voyez le hasard! enchantée de vous avoir été agréable!

LE PRINCE. Ah! vous appelez cela agréable!... (*Avec colère.*) Eh bien! oui!... car je ne désirais qu'une occasion de rompre avec elle.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Il fallait donc le dire!.. si j'avais su plus tôt que cela vous fît plaisir!..

LE PRINCE, *avec impatience.* Eh! Mademoiselle!

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *va s'asseoir devant la cheminée du fond et se chauffe les pieds*, LE PRINCE, L'ABBÉ, *entrant vivement par la seconde porte à droite et se retournant avec agitation.*

LE PRINCE, *courant à lui.* Ah! c'est toi, l'abbé!.. (*S'efforçant de rire.*) Viens donc recevoir mes consolations..... ou plutôt me prodiguer les tiennes.

L'ABBÉ. Comment cela?

LE PRINCE. L'aventure la plus piquante pour nous deux...

L'ABBÉ, *à part.* Est-ce qu'il s'agit de sa femme?

LE PRINCE. Pour toi, d'abord... tu sais notre pari de tantôt, ces deux cents louis... au sujet du comte de Saxe....

L'ABBÉ, *vivement.* Le comte de Saxe... je viens de me rencontrer nez à nez avec lui... comme il sortait de ce foyer... il y vient donc?

LE PRINCE, *vivement.* Preuve de plus!.. et j'aurais, parbleu, bien voulu le voir.

L'ABBÉ. Nous le trouverons au numéro trois des premières loges.

LE PRINCE. A merveille! il s'agissait de découvrir sa passion régnante...

L'ABBÉ. Oui, vraiment...

LE PRINCE. Je n'ai pas été loin pour cela... (*Montrant mademoiselle Jouvenot.*) Tout m'a si bien secondé qu'il ne te reste plus, mon cher, qu'à t'exécuter.

L'ABBÉ. Sur le vu des preuves...

LE PRINCE. C'est bien ainsi que je l'entends... lis d'abord et dis-moi ton avis sur ce billet d'invitation... tiens... (*Le lui donnant.*) Il n'est pas long, mais clair et précis!..

L'ABBÉ, *lisant.* « Pour des motifs politiques « que vous connaissez mieux que personne, on « désire vous entretenir ce soir à dix heures, « dans le plus rigoureux tête-à-tête, en ma pe- « tite maison de la rue Grange-Batelière, que « j'ai fait dernièrement meubler! Amour et dis- « crétion! — Signé CONSTANCE! »

LE PRINCE, *avec colère.* La signature de la perfide Duclos.

L'ABBÉ, *avec étonnement. Constance!*

LE PRINCE, *avec impatience.* Eh oui! vraiment! le nom ne fait rien à la chose!.. Je tiens ce billet de Pénélope, sa femme de chambre.

L'ABBÉ. Qui vous l'a remis?

LE PRINCE. Ou plutôt vendu à un taux d'autant plus exorbitant...

L'ABBÉ. Qu'ici ces valeurs-là ne sont pas rares!

LE PRINCE, *qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre, parlant à un domestique.* Ce billet au numéro trois des premières, sans dire de quelle part. (*Revenant près de l'abbé* (1).) Et maintenant, mon cher abbé, j'ose compter sur toi!...

L'ABBÉ. Et pourquoi?

LE PRINCE. Pour te rendre témoin d'un éclat que je me dois à moi-même; je veux d'abord ce soir tout briser chez elle.

L'ABBÉ. C'est du plus mauvais goût pour un abbé et un savant!

LE PRINCE. Quand la science est trahie!..

L'ABBÉ. La science doit savoir se taire!.. Le bruit est permis au comte de Saxe... à un soldat, mais à vous, presque parent de la reine... à vous, un homme marié, ce serait un scandale...

LE PRINCE. On saura toujours l'anecdote... parce qu'ici, au Théâtre-Français... Tiens, (*Montrant mademoiselle Jouvenot, qui est à la cheminée.*)

(1) L'abbé, le prince.

voilà déjà mademoiselle Jouvenot qui n'a encore vu personne, et qui peut-être a déjà trouvé moyen de le dire.

L'ABBÉ. Prévenez-la... Racontez l'histoire à tout le monde!.. Faites mieux encore... une vengeance digne de vous... Les deux amants n'avaient-ils pas résolu de passer cette soirée dans le plus rigoureux tête-à-tête, dans cette petite maison qui vous appartient?

LE PRINCE. Je le crois bien! louée et meublée à mes frais.

L'ABBÉ. Raison de plus!... je ferais comme chez moi... un souper galant, délicieux, où j'inviterais ce soir toute la Comédie française, toutes ces dames.

LE PRINCE, *secouant la tête*. Un souper galant... délicieux...

L'ABBÉ. C'est moi qui paie, j'ai perdu le pari.

LE PRINCE, *vivement*. C'est juste!

L'ABBÉ. Au lieu du tête-à-tête, une surprise... un coup de théâtre, tableau mythologique.

LE PRINCE. Mars et Vénus.

L'ABBÉ. Surpris par... (*S'interrompant.*) Ballet-comédie, vengeance en un acte! Vous, de votre côté, allez faire vos invitations.

LE PRINCE. Toi, du tien, le plus grand secret avec la Duclos... et nous aurons ce soir un succès d'enthousiasme. (*On entend un grand bruit de bravos.*) Tiens, nous y sommes déjà...

MICHONNET, *entrant* (1). Eh! oui, c'est Adrienne! Entendez-vous, toute la salle applaudit; mademoiselle Duclos ne sait déjà plus où elle en est.

LE PRINCE, *applaudissant*. Bravo! cela commence.

MICHONNET. Que dit-il?

LE PRINCE, *avec colère*. Bravo!.. bravo!.. bravo, Adrienne! (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

MICHONNET, *montrant le prince*. Jusqu'à celui-ci, qu'elle a gagné et subjugué... Une preuve pareille de tact et de goût! (*A part.*) Je ne l'en aurais pas cru capable.

SCÈNE VIII.

MICHONNET, *seul, écoutant vers la gauche.* Ah! nous voilà au monologue, et maintenant quel silence! comme elle les tient tous enchaînés à sa parole! (*Comme s'il l'entendait.*) Bien! bien! pas si vite, mon Adrienne! c'est cela! Ah! quel accent, comme c'est vrai! Applaudissez donc, imbéciles!.. (*On applaudit.*) C'est bien heureux!.. divine!.. divine!.. (*Avec jalousie.*) Ah! elle l'a aperçu, c'est évident, il est dans la salle! et penser que c'est pour un autre qu'elle joue ainsi! qu'elle le regarde en ce moment! qu'elle puise dans ses yeux tout ce génie!.. c'est horrible! (*Entendant un vers.*) Comme c'est dit... c'est délicieux... je deviens fou, je ris, je pleure... je meurs de douleur et de joie! Oh! Adrienne, en t'écoutant, j'oublie tout, même ma jalousie, même... (*Cherchant autour de lui.*) même les accessoires... où donc est la lettre de Zatime? je la tenais tout à l'heure!.. est-ce que je l'aurais perdue? Pour la première fois, depuis vingt ans, il y aurait erreur ou omission par ma faute... c'est qu'une lettre turque n'est pas comme une autre, cela ne se remet point par la petite poste. (*Il cherche dans la table, à droite.*)

(1) Michonnet, le prince, l'abbé.

SCÈNE IX.

MAURICE, *entrant par la porte de droite et se dirigeant vers la gauche*, MICHONNET, *à la table, à droite.*

MAURICE, *au fond*. Par saint Arminius, mon patron, maudit soit le duché de Courlande!

MICHONNET, *cherchant toujours*. Ah! dans ce tiroir.

MAURICE, *toujours au fond*. Manquer à mon rendez-vous avec Adrienne... jamais!.. et d'un autre côté, ce billet que la Duclos vient de m'envoyer au nom de la princesse... comment m'a-t-elle découvert au fond de cette loge?. et comment la faire attendre toute la nuit hors de son hôtel, dans cette petite maison où elle ne vient que pour moi, pour mes intérêts, pour cette réponse du cardinal de Fleury? et puis, impossible de prévenir madame de Bouillon, tandis qu'Adrienne, cette pauvre Adrienne, si je pouvais lui parler et lui dire... non pas tout... mais l'essentiel. (*Il dirige ses pas vers la gauche.*)

MICHONNET, *toujours à la table, à droite*. Où allez-vous, Monsieur?

MAURICE. Je voudrais parler à mademoiselle Lecouvreur.

MICHONNET, *à part*. Encore un! et quel air agité! (*Haut.*) Impossible, Monsieur, elle est en scène...

MAURICE. Quand elle en sortira...

MICHONNET. Elle n'en sortira plus.

MAURICE, *à part*. Nouveau contre-temps!.. (*A Michonnet.*) Et veuillez me dire, Monsieur?...

MICHONNET. Pardon, Monsieur, d'autres devoirs... (*Apercevant Quinault, qui vient de la droite et traverse le théâtre.*) Acomat, mon bon, je veux dire monsieur Quinault, voulez-vous re-

mettre à Zatime sa lettre pour Roxane, sa lettre du quatrième acte?

QUINAULT, *avec fierté*. Moi!.. Je vous trouve plaisant!.. Pour qui me prenez-vous?

MICHONNET. Pardon!.. Veuillez dire seulement à mademoiselle Jouvenot de ne pas entrer en scène sans prendre sa lettre, qui est là sur cette table...

QUINAULT. C'est bon!.. c'est bon!.. on le lui dira. (*Il entre sur le théâtre, à gauche, pendant que Maurice redescend vers la droite.*)

MICHONNET, *se levant de la table, en riant*. Il n'est pas de bonne humeur, je comprends... Roxane va trop bien! ah! Duclos, qui entre en ce moment... (*S'approchant de la gauche.*) Oui, évertue-toi, pauvre fille... pleure... crie!.. tu aimes mieux chanter?.. chante!.. Tu as beau faire, tu es vaincue!..

MAURICE, *qui s'est assis à droite, près de la table, prend le parchemin que Michonnet vient d'y placer et le déroule avec curiosité*. Rien d'écrit! Ah! palsambleu! à mon secours les ruses de guerre! (*Il écrit quelques mots au crayon et roule le parchemin, qu'il remet sur la table.*)

MICHONNET, *regardant toujours du côté du théâtre, à gauche*. Adrienne reprend... elle parle à Bajazet, et sa voix est d'une douceur... Ah! si j'étais sociétaire, je jouerais peut-être les amoureux... On est toujours jeune quand on est sociétaire... Je l'entendrais me dire :

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *sortant vivement de la coulisse, à gauche*. Eh bien! Michonnet, ma lettre?.. ma lettre pour Roxane, où en est-elle?

MICHONNET. Là... sur cette table... Est-ce que Quinault ne vous l'a pas dit?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Eh! non, vraiment!.. Il est si bon camarade!

MAURICE, *présentant à mademoiselle Jouvenot le parchemin roulé*. Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *lui faisant la révérence*. Merci, Monsieur. (*Le regardant en sortant.*) Voilà un officier qui est fort bien, mais très-bien!

MICHONNET. Eh bien! votre entrée?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ah! (*Elle sort par la coulisse, à gauche du spectateur.*)

MAURICE, *à part, la suivant des yeux*. Elle aura mes deux mots de la main même de Zatime... et saura que je ne peux la venir chercher ce soir... Mais demain!.. demain!.. ô mon grand-duché de Courlande, vous ne valez pas ce que vous me coûtez!.. Allons à la rue Grange-Batelière. (*Il sort par la porte à droite.*)

MICHONNET, *regardant toujours par la gauche*. Zatime entre en scène... Bon! elle n'a pas la lettre... Si! elle l'a... elle la remet à Roxane... Dieu! quel effet!.. elle a tressailli... elle se soutient à peine!.. et son émotion est telle, qu'en lisant le billet, son rouge lui est tombé du visage... C'est admirable!... (*Les applaudissements éclatent avec force.*) Oui, oui... frappez des mains... Bravo! bravo! c'est cela!.. sublime! admirable!

SCÈNE X.

(Les acteurs entrent vivement par les deux portes de gauche et se rangent dans l'ordre suivant :)

MADEMOISELLE DANGEVILLE, POISSON, LE PRINCE, L'ABBÉ, QUINAULT, JOUVENOT. *Les autres acteurs et seigneurs vont et viennent au fond, ainsi que Michonnet.*

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Je ne sais pas ce qu'ils ont ce soir, ils applaudissent tous comme des fous.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ils se trompent, ma chère... ils se croient déjà aux *Folies amoureuses.*

L'ABBÉ, *entrant*. C'est superbe!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. C'est absurde!..

POISSON. Ça me fait rire...

QUINAULT. Ça me fait mal.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Pauvre homme!

LE PRINCE. Le fait est que jamais je n'ai rien entendu de plus beau... et je m'y connais!

ADRIENNE, *entrant avec agitation par la gauche, à part*. Après deux mois d'absence... ah! c'est bien mal!.. Allons, du courage!

LE PRINCE (1). Et du plaisir!... Vous êtes des nôtres.

L'ABBÉ. Je venais l'inviter.

ADRIENNE. Moi!

L'ABBÉ. Au joyeux souper où nous avons toute la Comédie française... toutes ces dames.

ADRIENNE. Impossible!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *qui est descendue à gauche*. Par fierté?

ADRIENNE, *avec bonté*. Oh! non... mais je n'ai pas le cœur à la joie.

L'ABBÉ. Raison de plus pour vous égayer... Un souper charmant! où nous vous offrirons ce qu'il y a de mieux (*Montrant les acteurs.*) dans les arts, (*Montrant le prince.*) à la cour, (*Se montrant lui-même.*) dans le clergé... et dans l'épée... Le jeune comte de Saxe est des nôtres! c'est le héros de la fête!

(1) L'abbé, Adrienne, le prince.

ADRIENNE, *vivement*. Lui que je désirais tant connaître!

LE PRINCE. En vérité!

ADRIENNE. Une demande que j'avais à lui présenter... un lieutenant dont je voulais faire un capitaine.

L'ABBÉ. Nous vous plaçons à table à côté de lui... et votre protégé est colonel... au dessert.

ADRIENNE. Ah! ce serait bien tentant... Mais la tragédie finira tard.... je serai fatiguée... Je n'ai pas de cavalier...

L'ABBÉ ET LE PRINCE, *présentant la main*. En voici!

ADRIENNE. Je n'en veux pas!

LE PRINCE, *vivement*. Eh bien, vous viendrez seule; vous connaissez la petite maison... de la Duclos...

ADRIENNE. Ma voisine! ce beau jardin...

LE PRINCE. Dont le mur fait face au vôtre! Voici la clé de la rue... quelques pas seulement...

ADRIENNE. C'est quelque chose...

L'ABBÉ, *vivement*. Vous acceptez?

ADRIENNE. Je n'ai pas dit cela!

LE PRINCE. Monsieur Michonnet sera aussi des nôtres...

MICHONNET. Comment donc, monsieur le prince, dès que mon spectacle de demain sera fait... (*A part, regardant Adrienne.*) Passer toute la soirée avec elle...

ADRIENNE, *à part*. Oui, je m'occuperai encore de lui, l'ingrat!.. ce sera là ma vengeance!

L'AVERTISSEUR, *en dehors*. Le cinquième acte qui commence.

ADRIENNE. Adieu, adieu, Messieurs. (*Elle sort par la gauche.*)

MICHONNET. Allons, Messieurs... allons, Mesdames...

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *à l'abbé*. Un mot seulement, l'abbé. Pourrais-je, pour me donner la main, amener quelqu'un?...

L'ABBÉ, *riant*. Le prince de Guéménée?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Du tout.

L'ABBÉ, *de même*. Un autre?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Fi donc! un tête-à-tête! Pour qui me prenez-vous?.. J'en amènerai deux...

L'ABBÉ, *riant*. A merveille!..

MADEMOISELLE JOUVENOT. Et notre toilette pour ce soir... et nos voitures, où seront-elles?

L'ABBÉ. On songera à tout... et de plus on vous promet... ce qu'on ne vous a pas dit... une surprise, un secret.

MESDEMOISELLES JOUVENOT, DANGEVILLE ET TOUTES LES AUTRES ACTRICES, *accourant et entourant l'abbé*. Ah! qu'est-ce donc... qu'est-ce donc?

L'ABBÉ. Je ne puis rien dire... vous verrez... vous saurez...

MICHONNET, *criant*. Le cinquième acte! voilà l'idée seule d'une fête qui bouleverse tout dans nos coulisses... on ne s'y reconnaît plus... A votre réplique... à vos rôles... (*A l'abbé et au prince.*) Et vous, Messieurs, je suis obligé de vous exiler! (*Il se pose entre les seigneurs et les actrices, qu'il sépare, et d'un ton tragique :*)

Qu'à ces nobles seigneurs le foyer soit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé!

(*Les seigneurs et les actrices se mettent à rire, et la toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un salon élégant dans la petite maison de la rue Grange-Batelière; porte au fond, vers la gauche, et en pan coupé, une porte, vers la droite, également en pan coupé; une croisée vitrée donnant sur un balcon; sur le premier plan, à gauche, un panneau secret; au second plan, une table, sur laquelle est un flambeau à deux branches avec des bougies allumées· sur le premier plan, à droite, une porte.

SCÈNE PREMIERE.

LA PRINCESSE, *seule*. Louis XIV disait : J'ai failli attendre!.. et moi, princesse de Bouillon, petite-fille de Jean Sobiesky... j'attends! (*Souriant.*) J'attends réellement... je ne peux pas me le dissimuler!.. La Duclos m'a pourtant fait dire que son petit billet avait été remis au comte de Saxe lui-même dans une loge où il était seul... (*Réfléchissant.*) Seul!.. est-ce bien vrai? N'est-ce pas pour une autre qu'il manque à ce rendez-vous, où je suis venue, où me voici!.. On peut pardonner une infidélité, cela souvent ne dépend pas de nous; une impolitesse... jamais! Je n'ai pas été en ma vie une seule fois impertinente sans y avoir tâché... et réussi... (*Se levant avec impatience.*) Onze heures!... Monsieur le comte, vous arriviez le premier l'année dernière; voilà une heure de retard qui me prouve que j'ai un an de plus! Malheur à elle, malheur à vous de me l'avoir rappelé! Je venais ici avec empressement, avec impatience, pour vous sauver, et vous me laissez le temps de réfléchir que je puis également vous perdre, que votre fortune politique est entre mes mains... c'est plus qu'ingrat, c'est maladroit... (*Se levant et marchant vers le fond.*) Allons!

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MAURICE, *entrant par le fond.*

LA PRINCESSE, *apercevant Maurice, qui vient d'entrer doucement derrière elle.* Ah!.. (*Lui tendant la main.*) Vous faites bien d'arriver!

MAURICE. Mille excuses, princesse.

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux.* Pas de reproches! d'autres ne songeraient qu'à leur dignité blessée, moi je ne songe (*Souriant.*) qu'au temps perdu sans vous voir. Il faut qu'à minuit je sois rentrée à l'hôtel.

MAURICE. Imaginez-vous qu'en quittant la Comédie française, il me sembla être suivi. Je pris plusieurs détours, plusieurs rues qui m'éloignaient de ce quartier, et je pensais avoir dérouté mes espions, lorsqu'en me retournant j'aperçus, sur ce boulevard désert, deux hommes enveloppés de manteaux qui me suivaient à distance. Que voulez-vous? leur demandai-je. Ils ne répondirent que par la fuite, et quoiqu'ils courussent bien, je n'eusse pas manqué de les poursuivre et de les assommer, sans la crainte de vous faire attendre, princesse.

LA PRINCESSE, *souriant.* Je vous en remercie!.. Cette aventure se lie peut-être à celle dont je voulais vous entretenir. J'ai été aujourd'hui, comme je vous l'avais promis, à Versailles... Marie Leckzinska, notre nouvelle reine, et comme moi Polonaise, n'a rien à refuser à la petite-fille de Sobiesky; elle a vu, à ma prière, le cardinal Fleury, elle lui a parlé de l'affaire de Courlande.

MAURICE. O bonne et généreuse princesse! Eh bien?..

LA PRINCESSE. Eh bien, le cardinal aimerait mieux ne pas accorder les deux régiments qu'on lui demande; il voudrait être agréable à la jeune reine, et en même temps ne mécontenter ni l'Allemagne ni la Russie, que vous menacez, et avec qui nous sommes en paix.

MAURICE, *avec impatience.* Son avis, alors?

LA PRINCESSE. Il n'en a pas, il n'en émet pas... et pour agir en votre faveur, sans rien faire, il vous permet seulement de lever ces deux régiments... à vos frais!

MAURICE. Cela me rassure.

LA PRINCESSE. Et moi pas!.. Avez-vous de l'argent?

MAURICE. Non!

LA PRINCESSE. Comment, alors, paierez-vous vos deux régiments?

MAURICE. Mes régiments français?

LA PRINCESSE. Oui.

MAURICE, *gaiement.* Je ne les paierai pas! si ce n'est après la victoire! Et jusque-là, soyez tranquille, je les connais!... ils se feront tuer pour moi... à crédit!

LA PRINCESSE. Très-bien! Une autre chose encore... est-il vrai que vous ayez des dettes? que vous deviez soixante-dix mille livres au comte de Kalkreutz, un Suédois, qui, en vertu d'une lettre de change, peut vous faire appréhender au corps?

MAURICE. Pourquoi cette demande?

LA PRINCESSE. Parce qu'un grand danger vous menace; l'ambassadeur russe a chargé messieurs de la police de ne pas vous perdre de vue.

MAURICE. Voilà donc pourquoi l'on m'a suivi ce soir... je suis fâché alors de n'avoir pas coupé les oreilles!

LA PRINCESSE. A ces espions?.. Mais leurs oreilles, c'est leur place! des pères de famille peut-être! Fi donc!.. Mais ce n'est pas tout, l'ambassadeur moscovite veut également découvrir à tout prix ce monsieur de Kalkreutz qui doit être à Paris.

MAURICE. Et pourquoi?

LA PRINCESSE. Pour lui acheter sa créance, se mettre en son lieu et place, et vous faire mettre en prison.

MAURICE. Une belle vengeance!

LA PRINCESSE. Mieux que cela, un coup de maître; car, vous prisonnier, la Courlande, dont le souverain est en gage, est livrée aux intrigues de la Russie, les conjurés n'ont plus de chef, les groupes se dispersent.

MAURICE. C'est ma foi vrai!.. que faire!

LA PRINCESSE. J'y ai déjà pensé... J'ai obtenu de M. le lieutenant de police, qui me doit sa place, que s'il découvrait la demeure de M. de Kalkreutz, on m'en donnerait d'abord avis à moi, qui vous en préviendrai... Alors, vous irez trouver M. de Kalkreutz...

MAURICE. Pour me battre avec lui.

LA PRINCESSE. Non, mais pour prendre des arrangements. Le plus simple de tout, serait de le payer.

MAURICE. Et comment? je n'ai pas soixante-dix mille livres disponibles.

LA PRINCESSE, *avec affection.* Hélas! ni moi non plus!

MAURICE. Et d'ailleurs, je n'accepterais pas. Il n'y a donc qu'un moyen qui me convienne.

LA PRINCESSE. Lequel?

MAURICE. Laissant la Moscovie, la Suède et la police s'enlacer mutuellement dans leurs intrigues, auxquelles je n'entends rien, je pars demain.

LA PRINCESSE. Vous partez?..

MAURICE. Ce n'était pas mon dessein, mais une partie de mes recrues est déjà disséminée sur la

frontière, et vos huissiers n'auront pas beau jeu contre mes boulans; c'est là que j'irai me réfugier! Le brevet que vous m'avez obtenu double les droits de mes sergents-recruteurs, qui enrôlaient déjà sans permission; jugez maintenant, avec autorisation et privilége du roi!.. Nous allons lever en masse toute la frontière... Je sais bien qu'à Versailles et ailleurs il y aura du bruit, des réclamations, l'ordre de suspendre... Je vais toujours! Des notes diplomatiques?.. j'intercepte... Des courriers?.. je les enrôle dans ma cavalerie... Et, lorsqu'enfin les chancelleries européennes seront en mesure d'échanger des protocoles, la Courlande sera envahie, et les Tartares de Menzikoff dispersés par les escadrons français : voilà mon plan!..

LA PRINCESSE. Il n'a pas le sens commun.

MAURICE. Permettez?.. S'il s'agissait de l'ordonnance d'une fête ou d'un quadrille de bal, je demanderais vos conseils; mais dès qu'il s'agit de cavalerie et de manœuvres, je prends tout sur moi... cela me regarde.

LA PRINCESSE, *s'animant*. Non, à peine arrivé, vous ne quitterez pas Paris! C'est bien le moins que vous y restiez quelques jours encore; que votre présence et votre affection me dédommagent enfin de ce que j'ai fait pour vous et des jours que je vous ai consacrés.

MAURICE. Princesse, entendons-nous? Je n'ai jamais été ingrat, et dans ce moment où je vous dois tant, manquer de franchise, serait manquer de reconnaissance; ce matin déjà, car moi je ne sais pas tromper... je voulais tout vous dire et vous avouer...

LA PRINCESSE. Que vous en aimez une autre?

MAURICE, *vivement*. Qui ne vous vaut pas, peut-être?

LA PRINCESSE, *en cherchant à se modérer*. Et quelle est-elle?.. (*Avec explosion.*) Quelle est-elle?.. Répondez... car vous ne savez pas ce dont je suis capable.

MAURICE. C'est justement pour cela que je ne veux pas vous la nommer. (*D'un ton conciliant.*) Mais au lieu d'emportement et de menaces, pourquoi ne pas se parler de franche amitié, pourquoi surtout ne pas se dire loyalement la vérité? Jamais je n'ai vu de femme plus aimable que vous, plus séduisante, plus irrésistible, et pourquoi? C'est que vos chaînes ne semblaient tressées que de fleurs, c'est que, gracieuses et légères, elles retenaient un heureux et non pas un captif... c'est que toujours prête à les briser, votre main coquette ne craignait pas d'en détacher parfois quelques feuilles.

LA PRINCESSE. Maurice!

MAURICE. J'ai juré de tout dire. C'est sous l'empire d'un pareil traité, que le plaisir, un jour, nous a souri, car ni vous ni moi, n'avions pris au sérieux un semblable sentiment, et nos liens volontaires ont eu d'autant plus de durée que chacun de nous s'était réservé le droit de les rompre; le reproche est donc injuste; où il n'y eut point de serment, il n'y a point de parjure. (*Avec chaleur.*) Il y en aurait, si je manquais à l'amitié et à la reconnaissance que je vous ai vouées. De ce côté-là, j'en jure par l'honneur, je me crois engagé. Pour le reste je suis libre.

LA PRINCESSE. Pas de me trahir, perfide!

MAURICE. Ah! prenez garde, princesse, je finis toujours par conquérir les libertés que l'on me conteste.

LA PRINCESSE. C'est ce que nous verrons, et dussé-je vous perdre vous et celle que vous me préférez; dussé-je, pour la connaître, tout sacrifier...

MAURICE. Écoutez donc... ce bruit dans la cour...

LA PRINCESSE. Un bruit de voiture!

MAURICE. Est-ce que vous attendez quelqu'un?

LA PRINCESSE. Eh! non, vraiment... Mademoiselle Duclos, qui, seule, peut venir ici, ne s'en aviserait pas, sachant que nous devions nous y trouver.

MAURICE, *à la princesse, qui s'approche de la croisée, à droite*. Voyez donc... par la fenêtre du jardin, vous qui connaissez cette maison...

LA PRINCESSE, *redescendant vivement* (1). O ciel! c'est mon mari!

MAURICE. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Le prince de Bouillon, j'en suis sûre... je l'ai vu, descendant de voiture!

MAURICE. Qu'est-ce que cela signifie?

LA PRINCESSE. Je l'ignore... Mais il n'est pas seul, d'autres personnes l'accompagnent, que la nuit ne m'a pas permis de distinguer...

MAURICE. Je les entends!... elles montent cet escalier!

LA PRINCESSE. C'est fait de moi!

MAURICE, *remontant vers le fond*. Non, tant que je serai près de vous.

LA PRINCESSE (2). Il ne s'agit pas de me défendre, mais d'empêcher que je sois vue dans cette maison!.. Si le prince, si quelqu'un au monde se doute que j'y ai mis les pieds... je suis perdue de réputation!

MAURICE. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Ils viennent... (*Montrant la porte à droite.*) Ah! de ce côté...

(1) Maurice, la princesse.
(2) La princesse, Maurice.

MAURICE. Où cela conduit-il?

LA PRINCESSE, *traversant le théâtre et s'élançant dans le cabinet à droite.* A un petit boudoir!

SCÈNE III.

L'ABBÉ, LE PRINCE, *entrant par le fond;* MAURICE.

LE PRINCE, *apercevant la porte à droite qui vient de se fermer.* Ah! l'on vous y prend, mon cher...

MAURICE, *avec trouble.* Vous ici, Messieurs?..

LE PRINCE, *riant.* J'ai vu la dame, je l'ai vue!

MAURICE. C'est une plaisanterie, sans doute!

LE PRINCE. Non, parbleu!.. la robe blanche flottante... qui disparaissait... Voici donc la Saxe aux prises avec la France...

MAURICE. Qu'est-ce que cela signifie?

L'ABBÉ. Que nous sommes au fait, mon cher comte.

LE PRINCE, *gaiement.* Et que cela ne se passera pas à huis clos, il nous faut de l'éclat et du scandale. (*Frappant sur l'épaule de l'abbé.*) Nous ne sommes pas des abbés pour rien... n'est-il pas vrai?

MAURICE, *au prince avec impatience.* Eh! Monsieur, j'aurais cru, au contraire, que c'était pour vous qu'il fallait éviter le bruit... Mais puisque vous le voulez, puisque vous savez tout...

LE PRINCE, *riant.* Tout... et de plus nous avons les preuves...

MAURICE, *froidement et mettant son chapeau.* Monsieur le prince, je suis à vos ordres.... Monsieur l'abbé consentira, je l'espère (le costume n'y fait rien), à nous servir de témoin, et comme il y a, je crois, un jardin, nous pouvons y descendre.

LE PRINCE, *riant.* A cette heure?..

MAURICE. Il est toujours l'heure de se battre... et pourvu que nous en finissions promptement... cela doit vous convenir...

L'ABBÉ, *qui a remonté le théâtre, redescend près de Maurice* (1). Voilà où est votre erreur. Nous ne tenons pas à en finir, au contraire, nous voulons que cela dure :

Amour fidèle,
Flamme éternelle!

comme dit l'air de Rameau! Et par un héroïsme qui surpasse toutes les magnanimités d'opéra, M. le prince vous abandonne votre conquête!

MAURICE. Qu'est-ce à dire?

(1) Le prince, l'abbé, Maurice.

L'ABBÉ. A la condition que le traité de paix sera signé ici, à souper, à l'éclat des flambeaux!

LE PRINCE. Au bruit des verres et du champagne.

MAURICE. Est-ce de moi, Messieurs, que l'on veut rire?

L'ABBÉ. Vous l'avez dit!

LE PRINCE. Mon seul but étant de prouver à la Duclos...

MAURICE. La Duclos...

LE PRINCE, *montrant la porte à droite.* Que je ne tiens plus à ses charmes.

L'ABBÉ. Et que si la France et la Saxe se battaient pour elle...

LE PRINCE. Et pour sa vertu...

L'ABBÉ. Ce serait là une querelle d'Allemand que monsieur le prince ne se pardonnerait jamais... Ah! ah! ah!

LE PRINCE, *riant aussi.* Ah! ah! ah! c'est drôle, n'est-il pas vrai?.. Et loin de rire... comme nous... vous avez un air étonné...

MAURICE. Oui, d'abord... Mais, maintenant, cela me paraît en effet si original...

LE PRINCE. N'est-ce pas?.. Ah! ah! m'enlever la Duclos... de mon consentement... un service d'ami!..

L'ABBÉ. Et vous ne refuserez pas, en nouveaux alliés, de vous donner la main...

MAURICE. Non, parbleu! voici la mienne...

LE PRINCE, *déclamant.*

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

L'ABBÉ, *riant.* Et si, pour ratifier le traité, il vous faut un notaire, je vais chercher celui de la Comédie française! et d'autres témoins encore! (*Il sort par le fond.*)

MAURICE, *étonné.* Que dit-il?

LE PRINCE, *riant.* Vous ne vous doutez pas de la brillante compagnie qui vous attend dans ma petite maison... ou plutôt dans la vôtre... car, ce soir, vous êtes le maître, le héros de la fête; à vous les honneurs!

MAURICE, *avec embarras.* C'en est trop, prince!

LE PRINCE. Sans compter une nouvelle surprise que nous vous préparons, une jeune dame charmante, qui désirerait ardemment vous connaître, et l'abbé, qui est maître des cérémonies, est allé lui donner la main pour vous la présenter avant le souper!

MAURICE, *avec embarras.* C'est moi qui vous prierai de me conduire vers elle... (*A part, regardant à droite.*) Pourvu que d'ici là je puisse délivrer ma captive et la soustraire à tous les regards! (*Il s'approche de la croisée à droite, qui est restée ouverte, et regarde dans le jardin.*)

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, *donnant la main à* ADRIENNE, *et entrant par le fond;* LE PRINCE, *allant au-devant d'elle;* MAURICE, *regardant par la croisée, qui est au second plan, à droite.*

LE PRINCE, *à Adrienne.* Arrivez donc! M. le comte de Saxe est là qui vous attend avec impatience...

L'ABBÉ. Eh! mais, ma toute belle, vous tremblez?

ADRIENNE. Cela est vrai... la présence d'un homme illustre m'émeut toujours malgré moi.

LE PRINCE, *s'approche de Maurice, qui est toujours près du balcon, et lui dit:* Mademoiselle Lecouvreur.

MAURICE, *à ce nom, se retourne vivement.* O ciel!

ADRIENNE, *levant les yeux, et regardant Maurice, poussant un cri.* Ah! (*Le prince a passé près de la fenêtre à droite, qui était ouverte, et qu'il referme; l'abbé est remonté au fond, à gauche, vers la table, sur laquelle il place son chapeau et ses gants. Les acteurs sont dans l'ordre suivant: l'abbé, Adrienne, Maurice, le prince.*)

MAURICE, *à part.* C'est elle!

ADRIENNE, *le regardant.* Le comte de Saxe... ce héros... ce n'est pas possible... (*Elle s'avance vers lui.*)

MAURICE, *à voix basse, et lui saisissant la main.* Tais-toi!

ADRIENNE, *poussant un cri de joie, et portant la main à son cœur.* C'est lui!

LE PRINCE, *qui a refermé la fenêtre et qui revient se placer entre eux.* Eh! mais qu'avez-vous donc?

ADRIENNE. Une surprise... bien naturelle... monsieur le comte, que je croyais n'avoir jamais rencontré, m'était connu.. mais beaucoup... (*Le regardant avec expression.*) beaucoup!

L'ABBÉ, *gaiement.* De vue!..

ADRIENNE, *vivement.* Non! je lui avais même parlé!

LE PRINCE. Où donc?

MAURICE, *vivement.* Au bal de l'Opéra!..

LE PRINCE, *riant.* Un déguisement.

ADRIENNE. Monsieur le comte les aime, les déguisements! je ne le croyais pas!

MAURICE. J'avais peut-être des raisons!.. et si je vous en faisais juge, Mademoiselle...

L'ABBÉ. Cela se trouve bien, Adrienne a aussi une demande à vous adresser.

MAURICE. A moi!

LE PRINCE. C'est là seulement ce qui l'a décidée à venir avec nous! une pétition à vous présenter en faveur d'un petit lieutenant.

L'ABBÉ. Dont elle veut faire un capitaine!

MAURICE, *avec émotion.* En vérité!.. vous, Mademoiselle, vous voulez...

ADRIENNE. Oui... mais je n'ose plus...

MAURICE. Et pourquoi?..

ADRIENNE. Pauvre officier... je croyais qu'il n'avait que la cape et l'épée, et peut-être n'a-t-il pas besoin de moi pour faire son chemin.

MAURICE. Ah! quel qu'il soit, votre protection doit toujours lui porter bonheur!

ADRIENNE. Je verrai alors... je prendrai des informations, et s'il mérite réellement l'intérêt qu'on lui porte...

LE PRINCE. Vous aurez le temps de parler de lui à table... nous vous mettrons à côté l'un de l'autre... (*Remontant le théâtre et revenant se placer entre Adrienne et l'abbé* (1). L'abbé, toi, le grand ordonnateur, veille au souper.

L'ABBÉ. Les fruits et les bouquets, cela me regarde. (*Il sort par la porte du fond, à gauche.*)

LE PRINCE. Moi, je me charge d'un soin plus important... je crains que quelque fugitive ne veuille nous échapper... avant le souper.

ADRIENNE, *gaiement.* Ce n'est pas moi, je vous le jure!

LE PRINCE, *souriant.* Pour plus de sécurité... je vais moi-même donner la consigne: fermer toutes les portes, et nul ne sortira avant le jour! (*Il sort, comme l'abbé, par la porte du pan coupé, à gauche.*)

MAURICE, *à part, regardant la porte à droite.* O ciel! que devenir!

SCÈNE V.

ADRIENNE, MAURICE.

ADRIENNE, *les regardant sortir, puis portant la main à son front.* Ah! j'en doute encore!.. vous le comte de Saxe! Parlez?.. parlez?.. que je sois bien sûre que c'est lui qui m'aime et que pourtant c'est toujours toi!

MAURICE. Mon Adrienne!

ADRIENNE, *avec explosion.* Maurice! mon héros, mon dieu, vous que j'avais deviné...

MAURICE, *lui faisant signe de se taire.* Silence!.. (*A part, regardant à droite.*) Ah! quel dommage que l'autre soit là! (*A demi-voix.*) Ce mystère

(1) L'abbé, le prince, Adrienne, Maurice.

qui cachait notre bonheur est plus que jamais nécessaire.

ADRIENNE, *vivement*. Ne craignez rien! mon amour est si grand, que l'orgueil lui-même n'y peut rien ajouter. Ne parlait-on pas d'une entreprise nouvelle? de Moscovites que vous vouliez battre? d'un duché de Courlande que vous vouliez conquérir à vous tout seul? Bien, Maurice, bien! je comprends qu'au milieu des grands intérêts qui s'agitent, auprès des graves conseillers ou des vieux ministres qu'il vous faut gagner, l'amour d'une pauvre fille comme moi puisse vous faire du tort.

MAURICE, *vivement*. Non, non, jamais!

ADRIENNE. Je me tairai, je me tairai. (*Montrant son cœur.*) Je renfermerai là mon ivresse et ma fierté; je ne me vanterai pas de votre amour et de votre gloire; je ne vous admirerai que tout haut, comme tout le monde; ils célébreront vos exploits, mais vous me les raconterez, à moi! ils diront vos titres, vos grandeurs, et vous me direz vos peines! Ces ennemis que font naître les succès, ces haines jalouses qui s'attaquent aux héros, comme à nous autres artistes, vous me confierez tout; je vous consolerai, je vous dirai: Courage, marchez au but qui vous attend! Donnez à la France une gloire qu'elle vous rendra! donnez-leur à tous vos talents et votre génie, je ne te demande, moi, que ton amour!

MAURICE, *la pressant contre son cœur*. O ma protectrice! ô mon bon ange! (*Regardant autour de lui.*) Défends-moi toujours!

ADRIENNE. Oui, toujours, et aujourd'hui même, désolée de ne pouvoir passer cette soirée avec vous, c'est encore à vous que je pensais. C'est en votre faveur que je voulais solliciter ce comte de Saxe que l'on disait si aimable. Oui, Monsieur, coquette par amour, je venais ici avec le dessein de le charmer, de le séduire... c'était là, c'est encore mon projet! y réussirai-je?

MAURICE. Enchanteresse! comment vous résister! mais ce comte de Saxe, que, sans le connaître, vous vouliez séduire...

ADRIENNE, *souriant*. C'est vrai! Et même dans les plus grands périls, voyez, Monsieur, combien vous êtes heureux! vous étiez le seul homme pour qui je vous aurais trahi.

MAURICE. Et vous la seule que je ne trahirai jamais!

ADRIENNE. J'y compte bien. Je crois à la foi des héros! Silence, on vient.

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, *portant une corbeille de fleurs et sortant avec Michonnet par la porte du pan coupé, à gauche*; ADRIENNE, MAURICE.

L'ABBÉ, *tenant une corbeille de fleurs qu'il va placer sur la table, à gauche, et s'adressant à Michonnet tout en faisant des bouquets*. J'en suis fâché pour vous, mon cher Michonnet, mais c'est la consigne, une fois entré, on ne sort plus.

MICHONNET. J'espérais cependant pour un instant, et par votre protection...

L'ABBÉ. Moi, je ne m'occupe que des bouquets pour les dames... c'est M. le prince qui est gouverneur de la place, il a fermé lui-même toutes les portes de la citadelle... et il en garde les clés!

MICHONNET. C'est pour affaire urgente... pour mon répertoire.

ADRIENNE. Pauvre homme! il ne rêve qu'à cela, même la nuit.

MICHONNET. Une indisposition fait changer mon spectacle de demain, et je voudrais courir chez mademoiselle Duclos, avant qu'elle ne fût couchée.

L'ABBÉ, *arrangeant ses bouquets, à gauche, près de la table*. Ah bah!

MICHONNET. Lui demander si elle pourrait me jouer demain Cléopâtre.

L'ABBÉ *de même*. N'est-ce que cela?

MAURICE, *à part*. O ciel!

L'ABBÉ. Vous n'avez pas besoin de vous déranger, mademoiselle Duclos soupe avec nous.

MICHONNET. Vraiment! je reste, alors.

L'ABBÉ. C'est la reine de la soirée, demandez à M. le comte de Saxe?

MICHONNET, *le regardant avec surprise et respect*. Il serait possible! quoi! c'est là M. le comte de Saxe... lui-même?

ADRIENNE, *présentant Michonnet au comte*. Monsieur Michonnet! notre régisseur général et mon meilleur ami.

MICHONNET, *passant près de Maurice* (1) C'est Monsieur, si je ne me trompe, que j'ai eu le plaisir de voir ce soir au foyer de la Comédie française. (*A Adrienne.*) Je crois même... c'est singulier... qu'il te demandait?

ADRIENNE, *vivement*. Il ne s'agit pas de moi, mais de Cléopâtre et de mademoiselle Duclos.

MICHONNET. C'est vrai, et dès que vous m'assurez qu'elle est ici...

L'ABBÉ, *quittant la table à gauche et venant se*

(1) L'abbé, *à la table, au fond*, Adrienne, Michonnet. Maurice.

placer entre Adrienne et Michonnet, et tournant des rubans autour d'un bouquet (1). Nous sommes chez elle... dans sa petite maison, où elle avait, pour ce soir, donné rendez-vous à M. le comte.

ADRIENNE. Que dites-vous?

MAURICE, *voulant le faire taire*. Monsieur l'abbé!

L'ABBÉ, *toujours arrangeant des bouquets*. En tête-à-tête... Je le sais, et je commets là une indiscrétion, car nous ne devions rien dire avant souper, mais ici, entre amis, je puis vous raconter l'anecdote.

MAURICE. Et moi, je ne le souffrirai pas!

L'ABBÉ, *terminant un bouquet*. Vous avez raison, monsieur le comte la sait mieux que moi, c'est à lui de vous la dire.

MAURICE, *furieux*. Monsieur!

L'ABBÉ. Je la gâterais, tandis que le héros lui-même de l'aventure. (*A Adrienne.*) Oserai-je offrir ce bouquet à Melpomène? Ah! mon Dieu! quelle expression dans ses traits! quelle expression tragique! regardez donc vous-même, monsieur le comte! (*L'abbé retourne vers la table du fond, à gauche* (2).

MICHONNET, *avec effroi*. Adrienne, qu'as-tu donc?

ADRIENNE, *s'efforçant de sourire*. Moi? rien, vous le voyez... désolée d'avoir interrompu l'aventure que monsieur le comte nous promettait...

MAURICE, *passant près d'Adrienne* (3). Et qui ne mérite point votre attention, Mademoiselle, rien n'est plus faux.

L'ABBÉ, *redescendant près d'Adrienne*. Permettez... je ne dis pas que l'histoire soit neuve, mais elle est vraie.

MAURICE. Et moi je vous atteste...

L'ABBÉ. Vous en êtes convenu tout à l'heure devant moi... (*Faisant un pas pour sortir.*) et devant M. le prince, qui va nous la redire...

MAURICE. C'est inutile!

L'ABBÉ. C'est juste... ce pauvre prince, c'est assez d'une fois... et si le témoignage de mes yeux vous suffit...

ADRIENNE. Vous avez vu?..

L'ABBÉ, *se rapprochant de la table, à gauche*. Au moment où nous entrions dans cet appartement, mademoiselle Duclos s'enfuir... dans celui-ci... (*Montrant la porte à droite.*) où elle est encore.

MICHONNET, *à part, au fond du théâtre*. Celui-ci...

L'ABBÉ, *retournant à la table du fond, à gauche*. Ce dont vous pouvez vous assurer.

ADRIENNE. Moi! (*L'abbé vient de se rasseoir devant la table du fond, à gauche. Adrienne s'élance vers la porte à droite; Maurice, qui s'est placé devant elle, la prend par la main et la ramène au bord du théâtre.*)

MAURICE. Un mot!

MICHONNET, *qui est resté à droite, près de la porte du cabinet*. Je vais toujours m'assurer de mon répertoire. (*Il entre doucement dans l'appartement à droite pendant que Maurice et Adrienne redescendent le théâtre.*)

(1) Adrienne, l'abbé, Michonnet, Maurice.
(2) L'abbé, Adrienne, Michonnet, Maurice.
(3) L'abbé, Adrienne, Maurice, Michonnet.

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, *près de la table, à ses bouquets;* ADRIENNE, MAURICE, *sur le devant du théâtre et tournant le dos à l'abbé.*

MAURICE, *rapidement et à voix basse*. Une intrigue politique que ni l'abbé ni le prince lui-même ne peuvent connaître m'a amené ici cette nuit... (*Geste d'incrédulité d'Adrienne.*) Mon avenir en dépend!

ADRIENNE, *d'un air de mépris*. Et mademoiselle Duclos...

MAURICE, *de même*. Elle n'est pas ici!.. et ce n'est pas elle que j'aime... Je le jure sur l'honneur! me crois-tu?

ADRIENNE *lève les yeux, le regarde, et, après un instant, lui dit*: Oui!

MAURICE, *lui serrant la main avec joie*. C'est bien. Il faut plus encore... il faut empêcher l'abbé d'entrer dans cette chambre ou d'entrevoir la personne qui s'y trouve, pendant que moi..... (l'honneur et la loyauté me le commandent) je vais tenter, sans que nul s'en aperçoive, de protéger sa sortie, dussé-je gagner ou étrangler le concierge et faire sauter ses verrous!

ADRIENNE. Allez! je veillerai.

MAURICE, *avec transport*. Merci, Adrienne!.. merci! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ, *toujours à table, à gauche;* ADRIENNE, *seule sur le devant du théâtre, à droite, puis* MICHONNET.

ADRIENNE. Sur l'honneur! a-t-il dit... sur l'honneur! Maurice ne pourrait pas manquer à un pareil serment... j'ai dû le croire!.. sinon... ce ne serait plus lui...

MICHONNET, *qui vient de sortir de la porte à droite, s'avance sur la pointe du pied; il dit tout*

bas : Adrienne..... Adrienne... si tu savais quelle aventure...

ADRIENNE, *avec distraction.* Qu'est-ce donc?

MICHONNET, *à voix basse.* Ce n'est pas la Duclos!

ADRIENNE, *à part, avec joie.* Il me l'avait dit!

MICHONNET, *à voix haute et riant.* Ce n'est pas la Duclos!

L'ABBÉ, *se levant de la table et s'avançant vivement.* Comment, ce n'est pas elle?

MICHONNET, *allant au-devant de lui* (1). Silence!.. c'est un secret.

L'ABBÉ. Qu'importe!.... nous ne sommes que trois... et je ne compte pas! je suis muet.

MICHONNET. C'est ce que chacun dit toujours dans le comité, et cependant tout finit par se savoir.

L'ABBÉ, *vivement.* Ce n'est pas la Duclos!.. et le comte de Saxe qui nous a avoué lui-même que c'était elle... Qui est-ce donc, alors... qui donc?..

MICHONNET. Je n'en sais rien... mais ce n'est pas elle... je le jure.

L'ABBÉ. Vous l'avez vue?

MICHONNET. Du tout!

ADRIENNE, *vivement.* C'est bien!

MICHONNET. Obscurité complète... comme si la rampe et le lustre eussent été baissés; mais j'avais, en entrant, rencontré une manche et une robe de femme, et persuadé, (*A l'abbé.*) puisque vous me l'aviez dit, que c'était la Duclos... j'ai abordé sur-le-champ la question, et j'ai demandé, à tâtons, si, pour aider le répertoire, elle consentait à jouer demain Cléopâtre. La main que je tenais a tressailli, et une voix qui m'est inconnue s'est écriée avec fierté : « *Pour qui me prenez-vous?* » Pour mademoiselle Duclos, ai-je répondu. A quoi on a répliqué à voix basse : « Je suis chez « elle, il est vrai, pour des intérêts que je ne puis « dire. »

L'ABBÉ. Est-il possible!

MICHONNET. « Mais, qui que vous soyez, » a continué la personne mystérieuse en baissant toujours la voix, « si vous me donnez les moyens « de sortir à l'instant de cette maison sans être « vue, vous pouvez compter sur ma protection, « et votre fortune est faite. » Je lui ai répondu alors que je n'étais pas ambitieux, et que si je pouvais seulement être nommé sociétaire... Moi, sociétaire!

L'ABBÉ ET ADRIENNE, *avec impatience.* Eh bien?

MICHONNET. Eh bien! me voilà!.. que faut-il faire?

L'ABBÉ, *passant devant Michonnet et s'avançant vers la porte* (1). Savoir d'abord quelle est cette dame.

ADRIENNE, *se plaçant devant la porte.* Monsieur l'abbé, y pensez-vous?

L'ABBÉ. Elle était ici avec le comte de Saxe, je vous l'atteste.

ADRIENNE. Raison de plus pour la respecter! une pareille indiscrétion serait manquer à toutes les convenances... et vous, un homme du monde!.. un abbé!

L'ABBÉ. C'est que vous ne savez pas... je ne peux pas vous dire l'intérêt que j'ai à connaître cette personne... c'est pour moi d'une importance!..

ADRIENNE, *à part.* Maurice disait vrai.

L'ABBÉ, *à part.* La princesse compte sur moi, je lui ai promis, et à tout prix... (*Il fait un pas vers la porte.*)

ADRIENNE. Non, monsieur l'abbé, vous n'entrerez pas...

L'ABBÉ, *d'un air suppliant.* Par hasard et sans le vouloir...

ADRIENNE. Non, monsieur l'abbé, j'en appellerai plutôt à M. le prince lui-même, au maître de la maison, qui ne permettra pas que chez lui...

L'ABBÉ, *vivement.* Vous avez raison!.. je vais tout dire au prince, qui sera enchanté! quel bonheur! quel hasard pour lui! la Duclos est innocente! complétement innocente... Il ne s'y attendait pas... ni nous non plus. (*Il sort par le fond. Adrienne l'accompagne jusqu'à la porte et le suit encore des yeux pendant que Michonnet, qui était resté à gauche, traverse le théâtre en secouant la tête et va se placer à droite.*)

SCÈNE IX.

ADRIENNE, MICHONNET.

ADRIENNE, *redescendant le théâtre.* Il s'éloigne!

MICHONNET. Que veux-tu faire?

ADRIENNE. Délivrer cette personne quelle qu'elle soit... et la sauver!

MICHONNET. Pour moi!..

ADRIENNE. Non! pour un autre... à qui je l'ai promis!

MICHONNET. Encore lui!.. toujours lui! pourquoi te mêler de pareilles affaires?

ADRIENNE. Je le veux!

MICHONNET. Il ne faut pas, nous autres comédiens, nous jouer aux grands s[eigneurs] et aux grandes dames, ça nous porte malheur...

(1) L'abbé, Michonnet, Adrienne.

(1) Michonnet, l'abbé, Adrienne.

ADRIENNE. Je le veux!

MICHONNET, *d'un air résigné.* C'est différent... puis-je au moins t'aider, t'être bon à quelque chose...

ADRIENNE. Non..... il l'a dit : personne ne doit la voir..... (*Éteignant les deux bougies qui sont sur la table.*) pas même moi!

MICHONNET, *étonné.* Eh bien... eh bien... comment veux-tu ainsi t'y reconnaître...

ADRIENNE. Soyez tranquille! Voyez seulement au dehors si personne ne vient nous surprendre...

MICHONNET, *avec colère.* C'est absurde!.. (*Se radoucissant.*) J'y vais... j'y vais... (*Il sort en fermant la porte du fond.*)

SCÈNE X.

ADRIENNE, *puis* LA PRINCESSE.

ADRIENNE, *se dirigeant vers la porte à droite.* Allons!.... (*Elle frappe à la porte.*) On ne me répond pas... ouvrez... ouvrez, Madame... au nom de Maurice de Saxe... (*La porte s'ouvre.*) Je savais bien que rien ne résisterait à ce talisman.

LA PRINCESSE, *ouvrant la porte.* Que me veut on?

ADRIENNE. Vous sauver!.. vous donner les moyens de sortir d'ici...

LA PRINCESSE. Toutes les portes sont fermées.

ADRIENNE. J'ai là une clé... celle du jardin sur la rue.

LA PRINCESSE, *vivement.* O bonheur!.. donnez! donnez!

ADRIENNE. Mais, par exemple... il faut descendre jusqu'au jardin sans être vue!.. comment? je ne saurais vous le dire, car je ne connais pas cette maison...

LA PRINCESSE. Rassurez-vous! (*Se dirigeant vers la gauche, pendant qu'Adrienne va écouter à la porte du fond; elle dit à part* (1). Grâce à ce panneau secret,.. (*Elle cherche dans la muraille le panneau, qui s'ouvre sous sa main.*) Le voici!.... (*Revenant vers Adrienne, qui, dans ce moment, redescend le théâtre.*) Mais, vous, à qui je dois un pareil service... qui êtes-vous?

ADRIENNE. Qu'importe.,, partez.

LA PRINCESSE. Je ne puis distinguer vos traits...

ADRIENNE. Ni moi les vôtres.

LA PRINCESSE. Mais cette voix ne m'est pas inconnue... je l'ai entendue plus d'une fois... oui, oui... Pourquoi vous dérober à ma reconnaissance... duchesse de Mirepoix... c'est vous?

(1) La princesse, Adrienne.

ADRIENNE. Non!.. Mais hâtez-vous de fuir les dangers qui vous menacent...

LA PRINCESSE. Vous les connaissez donc?

ADRIENNE. Qu'importe, vous dis-je? croyez à ma discrétion et ne craignez rien.

LA PRINCESSE. Mais ces dangers... ces secrets, qui vous les a confiés?

ADRIENNE. Quelqu'un qui me dit tout...

LA PRINCESSE, *à part.* O ciel! (*Haut, à Adrienne.*) Qui donc a donné à Maurice le droit de tout vous dire?

ADRIENNE, *lui prenant la main.* Et qui vous a donné à vous-même le droit de l'appeler *Maurice*, le droit de m'interroger... de trembler... de frémir?.. car votre main tremble! vous l'aimez!

LA PRINCESSE. De toutes les forces de mon âme!

ADRIENNE. Et moi aussi!

LA PRINCESSE. Ah! vous êtes celle que je cherche.

ADRIENNE. Qui êtes-vous donc?

LA PRINCESSE, *avec fierté.* Plus que vous, à coup sûr!

ADRIENNE. Qui me le prouvera?

LA PRINCESSE. Je vous perdrai!

ADRIENNE, *avec hauteur.* Et moi... je vous protège!

LA PRINCESSE. Ah! c'en est trop!.. je saurai quels sont vos traits...

ADRIENNE. Je démasquerai les vôtres...

LE PRINCE, *en dehors.* Palsambleu! nous connaîtrons la vérité!..

LA PRINCESSE, *à part.* O ciel!.. la voix de mon mari..... et partir quand ma rivale est en mon pouvoir, quand je vais la connaître...

ADRIENNE. Restez... restez... donc!.. voici des flambeaux!

LA PRINCESSE. Eh bien! oui... je resterai... non, non... je ne le puis! (*Elle s'élance par le panneau, à gauche, qu'elle referme, et disparaît pendant qu'Adrienne a remonté le théâtre et ouvre la porte du fond. Le prince et l'abbé entrent avec des flambeaux, tandis que deux valets restent au fond, en dehors, également avec des flambeaux.*)

ADRIENNE, *au prince.* Venez!.. venez!.. (*Regardant autour d'elle, et ne voyant plus personne.*) Grand Dieu!

SCÈNE XI.

ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LE PRINCE. Tu es donc sûr, l'abbé, que ce n'est pas la Duclos?..

L'ABBÉ. Je l'atteste.

LE PRINCE. Quel bonheur!

L'ABBÉ, *montrant la porte à droite.* Entrons de ce côté, et pendant que ces dames, en bas, ne se doutent de rien... (*Ils entrent dans l'appartement, à droite, au moment où l'on voit à la porte du fond paraître les têtes de mesdemoiselles Dangeville et Jouvenot.*)

TOUTES DEUX, *s'avançant sur la pointe du pied.* Suivons-les!

ADRIENNE, *à part, avec douleur.* Sur l'honneur, avait-il dit, sur l'honneur! Non, je ne puis me persuader encore qu'il m'ait trompée...

SCÈNE XII.

MICHONNET, ADRIENNE.

MICHONNET, *entrant sur la pointe du pied, par la porte du pan coupé, à gauche.* Hé bien! cette dame, tu l'as donc sauvée?

ADRIENNE. Eh! oui.

MICHONNET. Alors c'est elle qui tout à l'heure traversait le jardin avec le comte de Saxe.

ADRIENNE. Vous en êtes sûr?

MICHONNET. Comment?.. En passant devant le massif où j'étais, elle a même laissé tomber un bracelet que voici...

ADRIENNE, *le prenant.* Donnez... Et le comte de Saxe...

MICHONNET. Il est parti avec elle!

ADRIENNE. Avec elle!

MICHONNET. Ainsi, rassure-toi!.. que ça ne t'inquiète plus... il veille sur elle!

ADRIENNE, *tombant sur le fauteuil qui est près de la table, à gauche.* Ah! tout est fini!

SCÈNE XIII.

MICHONNET, ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ ET LES DEUX DAMES *sortent de l'appartement, à droite.*

LE PRINCE. Personne!

LES DEUX DAMES ET L'ABBÉ. Personne!

LE PRINCE, *s'avançant.* C'est égal... ce n'était pas la Duclos et je triomphe!.... (*Se retournant.*) La main aux dames et à souper! (*Il offre une main à mademoiselle Jouvenot, l'autre à mademoiselle Dangeville, tandis que l'abbé présente la sienne à Adrienne, qui, toujours assise et absorbée dans sa douleur, ne le voit, ni ne l'écoute. — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Un salon de réception très-élégant chez la princesse de Bouillon, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, *s'inclinant vers la porte à gauche, d'où il sort.* Merci, mon prince, merci! Rentrez donc, je vous prie! trop d'honneur! (*Redescendant le théâtre.*) Un prince de Bouillon! un descendant de Godefroy de Bouillon, me reconduire jusqu'à la porte de son cabinet... moi, régisseur! Que serait-ce donc si j'étais..... Ah çà! voici ma commission faite, et avec quelque succès, j'ose le dire!.. Je puis m'en aller... (*Regardant la pendule du salon.*) Trois heures!.. la répétition sera finie, et sans moi! C'est la première fois que j'y aurai manqué... Je me dérange!.. C'est du désordre!.. mais Adrienne me l'avait demandé comme un service! Elle y tenait tant! elle était d'une telle impatience, qu'avant que je fusse parti elle aurait voulu que déjà je fusse de retour.

UN VALET, *entrant par la porte du fond, avec Adrienne, et lui montrant Michonnet.* Oui, Mademoiselle, il est encore ici.

MICHONNET. Que disais-je? c'est elle!

SCÈNE II.

MICHONNET, ADRIENNE.

ADRIENNE. Que devenez-vous donc?.. Qui peut vous retenir... Depuis plus de deux heures je vous attends, et je craignais qu'il ne fût survenu quelque accident, quelque obstacle...

MICHONNET. Aucun! tout s'est passé comme tu le désirais. A ton nom seul toutes les portes se sont ouvertes! car il faut rendre justice à ces grands seigneurs, ils aiment les artistes, ils nous aiment!.. Mon prince, lui ai-je dit, vous avez souvent daigné répéter à mademoiselle Lecouvreur que vous lui donneriez, quand elle le voudrait, soixante mille livres des diamants qu'elle tient de la libéralité de la reine... — C'est vrai, je ne m'en dédis pas. — Eh bien! elle m'envoie vers vous, en secret, comptant sur votre bienveillance, pour lui rendre ce service, et sur votre discrétion, pour n'en parler à personne..... Tu vois... c'était assez bien tourné.

ADRIENNE, *avec impatience.* Très-bien... et après?

MICHONNET. Après?.. Il a paru étonné... et m'a

demandé pourquoi se défaire de ces diamants... dans quelle idée?.. dans quel but?.. Question à laquelle il m'a été impossible de répondre, attendu que tu ne m'as pas fait-part de tes intentions... Il s'est mis alors à écrire un bon sur la caisse des fermiers généraux... en prononçant cette phrase, qui était convenable : Dites à mademoiselle Lecouvreur que je ne regarde cet écrin que comme un dépôt. Puis il a ajouté, avec un sourire qui m'a paru moins bien : Dépôt qu'elle pourra, quand elle le voudra, venir me redemander elle-même!..

ADRIENNE, *avec impatience*. Enfin, ces soixante mille livres...

MICHONNET. Je les ai là.

ADRIENNE. Ah! je respire... Mais si vous saviez tout ce que ces deux heures d'attente m'ont fait souffrir! Vous n'auriez pas été aussi longtemps... car la journée avance, et il me reste encore d'autres démarches à faire...

MICHONNET. Oui, dix mille livres de plus, qu'il te faut... Tu me l'avais dit, et les voici!

ADRIENNE. O ciel!

MICHONNET. J'ai commencé par aller te les chercher... Voilà ce qui m'a retenu... Je t'en demande pardon...

ADRIENNE. Vous... me les chercher!... et où donc?

MICHONNET. Chez le notaire de la succession de mon oncle, l'épicier de la rue Férou.

ADRIENNE. Cet héritage! votre seul bien... tout ce que vous possédez!.. Je ne puis accepter un tel sacrifice.

MICHONNET. Et pourquoi donc?

ADRIENNE. Je puis exposer ma fortune... mais non celle d'un ami!

MICHONNET. L'exposer?.. en quoi?.. Explique-moi d'abord...

ADRIENNE. Je ne le puis!.. Je ne puis vous rien dire!

MICHONNET. Rien?.. Je ne t'en demande pas davantage!.. Prends... je le veux... Tout cela t'appartient!

ADRIENNE. Nous discuterons cela plus tard, gardez-les... Il faudrait, à l'instant même, porter cette somme rue Saint-Honoré, à l'hôtel de l'ambassadeur.

MICHONNET. L'ambassadeur moscovite?

ADRIENNE. Oui! à lui-même!.. La lui remettre en paiement d'une lettre de change de soixante-dix mille livres, souscrite à M. le comte de Kalkreutz..

MICHONNET, *étonné*. Comment?

ADRIENNE, *avec impatience*. Le comte de Kalkreutz... un Suédois...

MICHONNET, *avec douceur*. Je ne comprends pas...

ADRIENNE. Vous n'avez pas besoin de comprendre... Silence! c'est l'abbé!

SCÈNE III.

MICHONNET, L'ABBÉ, ADRIENNE.

L'ABBÉ, *entrant par le fond*. Que vois-je? mademoiselle Lecouvreur chez M. le prince de Bouillon!.. Est-ce que cela nous annoncerait un contre-ordre?.. Est-ce qu'on ne vous verrait pas ce soir?..

ADRIENNE. Si, vraiment! plus que jamais je dois tenir ma parole à M. le prince, et je viendrai.

L'ABBÉ. Je respire! car je connais des dames qui se font une grande fête de vous voir et de vous entendre; par malheur, il pourra bien vous manquer un de vos enthousiastes, de vos fanatiques...

MICHONNET. Qui donc?

L'ABBÉ. Ce pauvre comte de Saxe!

ADRIENNE, *à part*. Qu'entends-je?

L'ABBÉ. Il lui arrive l'aventure la plus piquante et la plus originale... Mon état est d'apprendre les nouvelles et de les répandre, et je tiens celle-ci de bonne source... Imaginez-vous qu'il ne s'agissait de rien moins, pour lui, que de partir cette semaine pour conquérir la Courlande, et de là devenir grand-duc... roi, que sais-je? (*Riant.*) Et vous ne devineriez jamais qui lui enlève sa couronne? qui l'arrête au milieu de sa conquête?

MICHONNET. Non!

L'ABBÉ, *riant toujours*. Une lettre de change de soixante-dix mille livres.

MICHONNET, *étonné*. Comment dites-vous?

L'ABBÉ. Que l'ambassadeur de Russie a rachetée par-dessous main, afin de vaincre par huissier et de faire prisonnier, sans combats, le général qu'il redoutait.

MICHONNET, *étonné*. Ce n'est pas possible!

L'ABBÉ, *riant toujours*. Je vous l'atteste! et le plus curieux... c'est que cette lettre de change était d'abord entre les mains d'un comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *vivement*. Un Suédois!

L'ABBÉ. Vous le connaissez?

MICHONNET, *avec colère et regardant Adrienne*. Oui... certes...

L'ABBÉ. Et il paraît que c'est une maîtresse du comte de Saxe, une grande dame!..

ADRIENNE, *vivement*. Une grande dame!..

L'ABBÉ. Que par malheur je ne connais pas encore, mais que j'espère bien découvrir... qui, dans un transport de jalousie, a dénoncé ce fait à l'ambassadeur tartare; de sorte qu'en ce mo-

ment le héros saxon, sans sceptre et sans armée, gémit sous les verrous, attendant que la politique ou l'amour vienne le délivrer... Voilà l'aventure primitive, je vous la donne... je vous la livre... permis à vous de l'embellir et de l'orner... Je vais la confier aux méditations de M. de Bouillon... un savant qui aime à traiter ces sujets-là. (*Il sort par la porte à gauche; Michonnet remonte après lui le théâtre, le suit des yeux quelques instants, puis redescend à droite.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *à Adrienne, qui, silencieuse, baisse les yeux.* Ce que je viens d'entendre est donc vrai... le comte de Saxe est celui que tu aimes?

ADRIENNE, *à voix basse.* Oui.

MICHONNET. Et que tu veux délivrer?

ADRIENNE, *de même.* Oui.

MICHONNET. Au prix de ta fortune?

ADRIENNE, *avec passion.* Au prix de tout mon sang!

MICHONNET. Mais tu n'as donc pas entendu qu'il ne t'aimait pas, qu'il en aimait une autre?

ADRIENNE. Je le sais!

MICHONNET. Et tu oses me l'avouer... et tu n'en rougis pas...

ADRIENNE. Ah! vous ne pouvez pascomprendre, vous, qu'on aime sans le vouloir et malgré soi.

MICHONNET, *vivement.* Si!

ADRIENNE. Cherchant à le cacher à tous et à soi-même... en rougissant de honte, de cette honte qui est encore de l'amour!

MICHONNET, *avec passion.* Si! si! je le comprends!.. pardon, Adrienne, c'est moi qui suis un insensé de t'avoir parlé ainsi. Mais qu'espères-tu?

ADRIENNE. Rien!.. (*Avec amour.*) que de le sauver!.. Et puis, ne nous a-t-on pas parlé tout à l'heure d'une rivale, d'une grande dame?

MICHONNET. Celle au bracelet, sans doute, celle qu'il te préfère et pour laquelle il t'a trahie.

ADRIENNE, *portant la main à son cœur.* C'est vrai! mais ne me le dites pas, c'est comme si vous me frappiez là d'un fer froid et aigu, et ce n'est pas votre intention.

MICHONNET, *vivement et avec bonté.* Oh! non, non! tu ne peux le croire.

ADRIENNE. Cette rivale, je veux la connaître. (*Avec énergie.*) Je la connaîtrai! pour lui dire : C'est par vous qu'il fut prisonnier, c'est par moi qu'il a recouvré la liberté, même celle de vous voir, de vous aimer, de me trahir encore... Jugez vous-même, Madame, qui de nous aimait le mieux.

MICHONNET. Et lui?

ADRIENNE, *avec mépris.* Lui!.. il m'a trompée, j'y renonce à jamais!

MICHONNET, *avec joie.* Bien cela!.. Mais alors, réponds-moi, pourquoi tout sacrifier à un ingrat?

ADRIENNE. Pourquoi? vous me le demandez! La vengeance m'est-elle donc interdite et ne m'est-il pas permis de la choisir? N'avez-vous pas entendu tout à l'heure qu'il s'agissait pour lui en ce moment de combattre, de vaincre, de gagner un duché... peut-être une couronne... Et songez donc, ami, songez, s'il me la devait!.. s'il la tenait de ma main! Roi, par la tendresse de celle qu'il a abandonnée et trahie!.. Roi, par le dévouement de la pauvre comédienne!.. Ah! il aura beau faire, il ne pourra m'oublier! A défaut de son amour, sa gloire même et sa puissance lui parleront de moi! comprenez-vous à présent ma vengeance?

Comblé de mes bienfaits, je veux l'en accabler!

O mon vieux Corneille! viens à mon aide! viens soutenir mon courage, viens remplir mon cœur de ces élans généreux, de ces sublimes sentiments que tu as tant de fois placés dans ma bouche. Prouve-leur à tous que nous, les interprètes de ton génie, nous pouvons gagner au contact de tes nobles pensées... autre chose que de les bien traduire! Ce que tu as dit, je le ferai! (*A Michonnet.*) Allez! courez le délivrer! Je vous attendrai chez moi. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE V.

MICHONNET, *seul, allant reprendre son chapeau, qu'il avait posé, dans la première scène, sur l'un des fauteuils à gauche.* Ah! elle n'a que trop raison de compter sur moi, qui suis encore plus insensé qu'elle... Car, après tout, elle donne sa fortune pour un amant, c'est tout simple!.. mais moi, la mienne pour un rival!.. (*Soupirant.*) Enfin, elle le veut, cela lui fait plaisir... alors à moi aussi... Mais, ce qu'elle ne trouverait pas dans le grand Corneille lui-même, ce qui est le sublime de l'absurde, c'est que je souffre de sa peine... à elle! c'est que je suis tenté de lui en vouloir... à lui... de ce qu'il ne l'aime pas, et je serais furieux s'il l'aimait! (*Apercevant la princesse qui sort de l'appartement, à droite.*) Dieu! une belle dame!.. la maîtresse de la maison, sans doute. (*La saluant sans que la princesse le

voie.) Elle ne me voit pas, et je puis sortir, je crois, sans que cela la dérange... Allons remplir mon message, et porter notre argent à la Russie. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, *seule et rêvant, puis* L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche.*

LA PRINCESSE, *à part et rêvant.* Que Maurice coure la rejoindre, je l'en défie, et quant à briser mes chaînes, il doit voir à présent que cela n'est pas si facile... La seule chose qui m'inquiète, c'est ce bracelet, donné hier par mon mari et perdu dans ma fuite... à quel moment?.. sans doute en montant dans ce carrosse de louage qu'il m'a fallu prendre! Après tout! personne ne sait que ce bracelet m'appartient... quelques diamants de moins, cela regarde M. de Bouillon. L'essentiel, l'important pour moi, c'est de connaître cette femme qui exerce sur lui un tel empire. *Celle à qui il confie tout*... Et quand je pense que j'ai tenu ce secret, mieux encore! cette rivale entre mes mains... et que tout m'est échappé, grâce à mon mari, dont le flambeau est venu tout embrouiller... La science n'en fait jamais d'autres... avec ses lumières... Aussi je lui en veux, et vienne l'occasion!.. (*Apercevant l'abbé et d'un air gracieux.*) Eh! c'est vous, l'abbé.

L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche* (1). Vous, Madame! déjà superbe, éblouissante..:

LA PRINCESSE. J'ai voulu de bonne heure me tenir prête à recevoir tout mon monde... et en attendant, je rêvais.

L'ABBÉ. Non pas à moi... j'en suis sûr.

LA PRINCESSE. Peut-être!.. à des projets de vengeance... projets dans lesquels je ne vous ai pas défendu de m'aider... au contraire!

L'ABBÉ, *vivement.* Eh bien! Madame!.. vous me voyez furieux, je ne sais rien encore!

LA PRINCESSE, *souriant.* En vérité!.. vous me rassurez!.. je comptais si bien sur vos talents et votre habileté... que je commençais à m'effrayer de la récompense promise... mais grâce au ciel!.. et à vous...

L'ABBÉ, *vivement.* Ah! ne me parlez pas ainsi... car vous me désespérez! un instant j'ai cru connaître la personne, tout me prouvait que c'était la Duclos...

LA PRINCESSE. La Duclos!

(1) L'abbé, la princesse.

L'ABBÉ. Votre mari lui-même paraissait convaincu... il me l'avait dit et démontré...

LA PRINCESSE. Raison de plus pour ne pas le croire!.. Eh bien! moi, je suis plus heureuse ou plus habile que vous, j'ai vu cette beauté mystérieuse!.. par un hasard singulier, je me suis trouvée, il y a quelques jours... la semaine dernière, avec elle... à la campagne... dans une allée sombre... très-sombre...

L'ABBÉ. En vérité!

LA PRINCESSE. Et sans pouvoir distinguer ses traits... je lui ai entendu prononcer quelques mots... une phrase que j'ai retenue... celle-ci : « *Ne craignez rien. Votre secret m'a été confié* « *par quelqu'un qui me dit tout.* » C'est à coup sûr fort insignifiant; mais le singulier, le voici : c'est que l'accent, le son de la voix, me sont parfaitement connus! plus je me le rappelle et plus il me semble que maintes fois je l'ai entendue retentir à mon oreille!

L'ABBÉ. Vous croyez?

LA PRINCESSE. A n'en pouvoir douter!.. en quels lieux?.. c'est ce que je ne puis dire! J'avais d'abord pensé à la duchesse de Mirepoix, j'ai couru ce matin lui faire une visite d'amitié! une voix aigre et pointue qui fait mal aux nerfs! Je suis passée chez madame de Sancerre, madame de Beauveau, madame de Vaudemont, pour m'informer de leurs nouvelles, empressement dont elles ont été vivement touchées, sans compter que jamais je ne les avais écoutées avec autant d'attention! Quelles futilités! quel bavardage! quel ennui!... j'ai tout subi! courage héroïque dépensé en pure perte! ce n'était pas cela! et pourtant c'est la voix de quelqu'un que je rencontre souvent... habituellement... dans ma société intime!

L'ABBÉ, *vivement.* Attendez! avez-vous vu la duchesse d'Aumont?

LA PRINCESSE, *vivement.* Non, vraiment! et pourquoi?

L'ABBÉ. Une inspiration!.. une idée!

LA PRINCESSE, *vivement.* En effet!.. l'intérêt que, malgré elle, elle paraissait prendre hier au comte de Saxe! tous ces détails intimes qu'elle savait sur son compte... et qu'elle était censée tenir de Florestan de Belle-Isle...

L'ABBÉ, *riant.* Son cousin.

LA PRINCESSE. Est-ce que vous croyez aux cousins?

L'ABBÉ. Du tout... on ne les prend généralement que comme un manteau, contre l'orage.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Madame la duchesse d'Aumont!

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé*. C'est le destin qui nous l'envoie (1). (*Allant au-devant d'elle.*) C'est vous, ma toute belle!.. comme vous êtes aimable de nous venir de si bonne heure... l'abbé et moi nous parlions de vous... nous allions peut-être en dire du mal!..

ATHÉNAÏS, *souriant*. Vrai!

L'ABBÉ, *bas, à la princesse*. Est-ce la même voix?

LA PRINCESSE, *bas*. On ne peut pas juger sur un mot... faites-la parler... j'étudierai.

L'ABBÉ, *quittant la princesse et passant de l'autre côté, à droite, près d'Athénaïs* (2). Madame la duchesse tenait tant à entendre mademoiselle Lecouvreur...

ATHÉNAÏS. Oh! oui...

L'ABBÉ. C'est un talent... un talent...

ATHÉNAÏS. Fort!

L'ABBÉ. Tandis que celui de la Duclos...

ATHÉNAÏS. Nul.

LA PRINCESSE, *à part*. Il paraît que nous n'en obtiendrons pas une phrase entière... (*Haut.*) Je commence à être de votre avis, duchesse. Pour bien apprécier le charme de mademoiselle Lecouvreur et le naturel de sa diction, il faut avoir essayé soi-même quelques lignes en scène... tenez, nous devons la semaine prochaine dire des proverbes chez M. le comte de Noailles... je joue un rôle...

ATHÉNAÏS. Vous devez bien jouer la comédie, princesse?

LA PRINCESSE. Moi! non... tout m'embarrasse. Je répétais là tout à l'heure avec l'abbé, quand vous êtes venue...

ATHÉNAÏS. Vous déranger?

L'ABBÉ, *vivement*. Pas le moins du monde.

ATHÉNAÏS. Continuez... je ne dis plus un mot!

L'ABBÉ, *à part*. A merveille!

LA PRINCESSE. Gardez-vous-en bien! Je suis sûre, au contraire, de gagner à vous entendre, ma toute belle, car le difficile, c'est le naturel, c'est de parler simplement, comme on parle. J'ai, dans ma première scène, par exemple, une phrase, la plus simple qu'on puisse réciter, et je n'en puis venir à bout.

(1) L'abbé, la princesse, Athénaïs.
(2) La princesse, Athénaïs, l'abbé.

ATHÉNAÏS. Vous?

LA PRINCESSE. « Ne craignez rien. Votre se« cret m'a été confié par quelqu'un qui me dit « tout!.. »

ATHÉNAÏS. C'est bien facile.

LA PRINCESSE. Oui dà! eh bien! je voudrais vous l'entendre prononcer à vous-même!

ATHÉNAÏS. A moi!

LA PRINCESSE. Comment la diriez-vous?

ATHÉNAÏS, *riant*. Je ne la dirais pas. (*Elle les quitte et passe à la gauche du théâtre.*)

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé*. Elle élude la question.

L'ABBÉ, *de même*. C'est elle!

LA PRINCESSE, *allant au-devant de la marquise, de la baronne et des dames qui entrent par la porte du fond*. Bonjour, mes très-chères!

SCÈNE VIII.

Pendant que les dames entrent par le fond, plusieurs seigneurs sortent de l'appartement, à droite, avec LE PRINCE, LA MARQUISE, LA PRINCESSE, LA BARONNE, L'ABBÉ, ATHÉNAIS. *Les autres dames, qui sont entrées par la porte du fond, vont s'asseoir sur des fauteuils placés à gauche; les seigneurs, qui sont entrés avec le prince, se tiennent debout devant elles.*

LE PRINCE, *à droite*. Oui, Messieurs, la nouvelle est authen tique... (*Saluant les dames.*) et je puis vous attester qu'à l'heure où je vous parle il est libre, complétement libre...

ATHÉNAÏS, *placée à l'extrême droite*. Et qui donc?

LE PRINCE. Le comte de Saxe!

LA PRINCESSE, *à part*. Maurice! ô ciel!

LA MARQUISE. Ah! vous savez aussi la nouvelle! c'est très-désagréable... je croyais être seule!

LA BARONNE. En effet, le bruit courait ce matin que le futur souverain de Courlande était retenu prisonnier pour une somme très-considérable... ce n'est donc pas vrai?

LA MARQUISE. Eh! mon Dieu! si.

ATHÉNAÏS. Alors, comment est-il libre?

LA BARONNE, *gaiement*. Un roman... un enlèvement, et comme il lui en arrive toujours, une aventure...

LA MARQUISE. La plus simple du monde... et la plus bourgeoise... on a payé ses dettes!

LA BARONNE. Oui-dà, marquise! et vous ne trouvez pas cela une aventure extraordinaire?

LA PRINCESSE. Si, vraiment, mais ces dettes, qui les a payées?

LA MARQUISE. Demandez à monsieur le prince,

car, pour moi, l'histoire s'arrête là... on ne m'a rien dit de plus.

LE PRINCE, *gravement*. Et moi, Mesdames...

TOUT LE MONDE. Eh bien!

LE PRINCE, *de même*. Je n'ai pu en savoir davantage... ce qui prouve bien...

L'ABBÉ. Que cela n'est pas! je le saurais... Or, je ne le sais pas, donc cela n'est pas!

LA MARQUISE. Cela est, je le tiens d'une amie intime du comte de Saxe.

LE PRINCE. Moi, je le tiens de Florestan lui-même, qui a vu Maurice, à telles enseignes qu'il a été de sa part défier le comte de Kalkreutz. (*Au nom de Florestan, Athénaïs fait un mouvement que la princesse remarque.*)

L'ABBÉ. Celui qui a livré sa créance à l'ambassadeur moscovite?

LE PRINCE. Précisément.

ATHÉNAÏS. Action déloyale, indigne d'un gentilhomme!

LE PRINCE. Et dont le comte de Saxe lui a demandé raison... ils ont dû se battre.

LA PRINCESSE. Et sait-on l'issue du combat?

LE PRINCE. Pas encore! mais ce pauvre Maurice, qui devait nous venir ce soir...

ATHÉNAÏS. Ne craignez rien... il viendra!

LA PRINCESSE, *l'observant avec jalousie*. Vous croyez, Madame?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Mademoiselle Lecouvreur et monsieur Michonnet, de la Comédie française!

L'ABBÉ. Ah! enfin! (*Tout le monde va au-devant d'Adrienne.*)

LA MARQUISE, *qui est restée avec la baronne sur le devant du théâtre, à droite*. Il paraît que nous aurons ce soir la tragédie.

LA BARONNE. Et la comédie.

LA MARQUISE. Le prince l'aime beaucoup.

LA BARONNE. Et la princesse, donc!

LE PRINCE, *redescendant en donnant la main à Adrienne* (1). Combien je vous remercie, Mademoiselle, de l'honneur que vous voulez bien nous faire, à madame de Bouillon et à moi!

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : les seigneurs, *au fond du théâtre*, les dames, *placées à gauche, qui s'étaient levées à l'entrée d'Adrienne, se rasseyent; devant elles*, l'abbé, *puis* le prince, Adrienne, la princesse, Athénaïs, la marquise, la baronne, Michonnet.

ATHÉNAÏS, *à la princesse*. Daignez, princesse, me nommer à Mademoiselle. Il y a si longtemps que je l'admire de loin, que je suis bien aise de le lui dire de près!

LA PRINCESSE, *présentant la duchesse*. Madame la duchesse d'Aumont, Mademoiselle... (*La princesse fait passer Adrienne près d'Athénaïs, de la marquise et de la baronne, qui l'entourent; le prince et l'abbé se rapprochent d'elles. Michonnet est toujours presque seul à l'extrême droite, pendant que la princesse descend à gauche, au bord de la scène et devant les dames, qui sont assises.*)

ADRIENNE. En vérité, Mesdames, je suis confuse de tant d'honneur!

MICHONNET, *à part*. Ce n'est que justice! je vous demande si elle ne figure pas aussi bien qu'elles toutes dans un salon!

ADRIENNE. Vous avez voulu, vous et les nobles dames qui daignent m'accueillir...

LA PRINCESSE, *frappée du son de voix et écoutant*. O ciel!

ADRIENNE. Donner à l'humble artiste l'occasion d'étudier ce ton exquis, ces manières élégantes que vous seules possédez...

LA PRINCESSE, *de même*. Qu'entends-je?.. cette voix...

ADRIENNE. Aussi, je vais bien regarder... pour tâcher de copier fidèlement... certaine de réussir, pour peu que je sois ressemblante.

LA PRINCESSE. Plus je l'entends, plus il me semble... Non, non, ce n'est pas possible, c'est un rêve!.. ce n'est pas à mon oreille, c'est dans mon imagination seule que retentit et vibre encore ce son de voix qui me poursuit toujours. (*Athénaïs et les autres dames se sont emparées d'Adrienne, la ont asseoir auprès d'elles et causent avec elle à voix basse, pendant que le prince et les autres seigneurs entourent son fauteuil. Souriant avec ironie* (1). Quelle idée... en effet, que cette rivale qu'il me préfère soit une femme de théâtre... une comédienne... et pourquoi non?.. N'ont-elles point un charme, un prestige qui n'appartient qu'à elles, le talent et la gloire qui enivrent et ajoutent à la beauté. (*Regardant Adrienne, que tous les seigneurs entourent.*) Dans ce moment encore ne sont-ils pas là tous à l'admirer, à l'adorer!.. Pourquoi n'aurait-il pas fait comme eux? Ah! ce doute est insupportable...

(1) Les dames, *assises à gauche*, la princesse, *sur le devant du théâtre, à gauche*; les seigneurs, *au fond, se rapprochant du canapé, où viennent de s'asseoir* Athénaïs, Adrienne; la marquise, *sur un fauteuil, plus loin*; la baronne, Michonnet, *debout, à gauche*; le prince et l'abbé, *debout, devant Adrienne, avec qui ils causent.*

et je veux à tout prix confirmer ou détruire mes soupçons. (*Se retournant vers le prince qui vient de quitter le fauteuil d'Adrienne et qui s'approche d'elle.*) Eh bien! ne commençons-nous pas (1)!

LE PRINCE. Il nous faut attendre le comte de Saxe, puis qu'on assure qu'il viendra.

LA PRINCESSE, *regardant du côté d'Adrienne.* Je crois que vous nous flattez d'un vain espoir, il ne viendra pas. (*A part.*) Elle a tressailli... elle écoute...

LE PRINCE. Qui vous le fait croire?.. qui vous l'a dit, puisqu'il est libre... libre par les mains de l'amour.

LA PRINCESSE, *à part, observant Adrienne.* Elle tressaille encore! serait-ce elle qui l'aurait délivré? (*Haut.*) Je n'ai pas voulu tout à l'heure troubler vos espérances, ni attrister ces dames, mais vous savez qu'il s'est battu.

ADRIENNE, *à part.* Battu!

LA PRINCESSE, *à part.* Elle se rapproche. (*Haut.*) Et l'abbé, qui sait tout, m'a dit... que le comte était blessé dangereusement.

L'ABBÉ, *étonné.* Moi!

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé.* Taisez-vous! (*Poussant un cri, et courant près d'Adrienne, qui vient de tomber évanouie dans un fauteuil.*) Mademoiselle Lecouvreur se trouve mal!

MICHONNET, *se précipitant vers elle.* Adrienne!

LA BARONNE ET LA MARQUISE, *passant derrière le fauteuil d'Adrienne.* Ah! mon Dieu (2)!

ADRIENNE, *revenant à elle.* Ce n'est rien... l'éclat des lumières... la chaleur du salon. (*A la princesse, qui lui fait respirer le flacon.*) Merci, Madame, que de bontés. (*Rencontrant ses yeux.*) Quel regard!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. le comte de Saxe. (*Tout le monde pousse un cri de surprise; les dames quittent le fauteuil d'Adrienne et vont au-devant du comte.*)

ADRIENNE, *faisant un geste de joie.* Ah! (*Elle veut s'élancer vers lui, Michonnet la retient par la main; la princesse et Adrienne restent un moment les yeux fixés l'une sur l'autre.*)

MICHONNET, *à voix basse.* Prends garde!.. la joie trahit encore plus que la douleur. (*Les seigneurs et les dames qui étaient allés au-devant de Maurice redescendent avec lui* (1).

LE PRINCE, *à Maurice.* Que nous disait donc l'abbé, que vous étiez blessé?

L'ABBÉ. Permettez, je réclame.

MAURICE. Bah! depuis Charles XII, la Suède ne sait plus se battre.

LE PRINCE, *riant.* Ainsi, ce comte de Kalkreutz...

MAURICE. Désarmé à la seconde passe. (*Le prince, l'abbé et Athénaïs remontent le théâtre et vont causer avec les autres dames et seigneurs. Maurice se trouve sur le devant de la scène près de la princesse, et lui dit à demi-voix, sans la regarder:*) Vous disiez vrai, princesse, en disant que vous me ramèneriez.

LA PRINCESSE, *avec joie.* O ciel!

MAURICE, *de même.* Je voulais partir sans vous voir, mais après le service que vous venez de me rendre, service que, du reste, je n'accepte pas... je...

ADRIENNE, *à droite, et à quelques pas d'eux, les suivant des yeux.* Il lui parle bas!.. si c'était cette grande dame... si c'était elle!..

LA PRINCESSE, *continuant à causer avec Maurice.* Que voulez-vous dire?

MAURICE, *toujours bas, à la princesse.* Il faut absolument que je vous parle.

LA PRINCESSE, *de même.* Ce soir, quand tout le monde sera parti...

MAURICE, *de même.* Soit! (*La princesse remonte le théâtre, à gauche du spectateur; Maurice se retourne et aperçoit à droite Adrienne, il la salue profondément.*) Mademoiselle Lecouvreur! (*Il fait quelques pas pour aller près d'elle : en ce moment, le prince qui avait remonté le théâtre, le redescend et prend Maurice par-dessous le bras, au moment où il s'approchait d'Adrienne.*)

LE PRINCE. A propos de la Suède, mon cher comte, j'ai à vous demander... (*Il s'éloigne avec lui en causant et en remontant le théâtre, ils disparaissent tous deux quelques moments dans d'autres salons. Pendant ce temps, la marquise et la baronne se sont rapprochées d'Adrienne, et pendant les mouvements de la scène précédente, Michonnet qui était à l'extrême droite, a remonté le théâtre, est resté quelque temps au fond, puis est redescendu à l'extrême gauche; en ce moment,*

(1) ***Adrienne se lève en signe d'assentiment et passe à gauche, près de Michonnet.*** Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : Athénaïs, le prince, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne, Michonnet.

(2) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : le prince, Athénaïs, l'abbé, la princesse, ***près d'Adrienne et lui faisant respirer un flacon que l'abbé vient de lui donner. Adrienne est assise sur un fauteuil, à l'extrême droite du théâtre; près d'elle, à sa gauche,*** Michonnet.

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche du spectateur : un groupe de seigneurs et de dames, Athénaïs, l'abbé, le prince, la princesse, Maurice, la marquise, la baronne; ***un peu plus loin,*** Adrienne, Michonnet.

les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant (1).

L'ABBÉ, *à la princesse, à demi-voix.* Je vous demanderai maintenant, princesse, pourquoi tout à l'heure, vous m'accusiez ainsi de...

LA PRINCESSE, *à voix haute.* Pourquoi?.. parce que vous n'êtes jamais au fait des choses. (*Se retournant en riant vers les deux dames qui sont à sa gauche.*) Imaginez-vous, Mesdames... (*L'abbé quitte la droite de la princesse près de laquelle il est placé, remonte le théâtre, et se pose entre les deux dames comme pour se justifier près d'elles. Les acteurs se trouvent alors dans l'ordre suivant* (2).

LA PRINCESSE, *continuant sa phrase.* Imaginez-vous que le pauvre abbé court vainement depuis hier à la découverte d'un secret! Une belle inconnue qu'adore le comte de Saxe... Mais, j'y songe... (*Se retournant vers Adrienne.*) Mademoiselle Lecouvreur pourrait peut-être nous éclaircir sur ce mystère...

ADRIENNE. Moi, Madame!

LA PRINCESSE. Sans doute!.. on assure dans le monde que l'objet de cet amour est une personne de théâtre.

L'ABBÉ. Laissez donc...

ADRIENNE. C'est étrange! on assurait au théâtre que cette maîtresse en titre était une grande dame!

L'ABBÉ, *regardant Athénaïs.* Je le croirais plutôt!

LA PRINCESSE. Ma chronique parlait même d'une certaine rencontre nocturne...

ADRIENNE. Et la mienne d'une visite dans une petite maison...

ATHÉNAÏS. Mais c'est très-intéressant!

LA PRINCESSE. On disait que la comédienne y avait été surprise par une rivale jalouse.

ADRIENNE. On affirmait que la grande dame en avait été chassée par un mari indiscret.

ATHÉNAÏS. Que vous semblez bien instruites toutes deux!..

L'ABBÉ. Plus que moi, j'en conviens!

ATHÉNAÏS. Mais pour nous mettre à même de prononcer, qui nous donnera des preuves?

LA PRINCESSE. La mienne est un bouquet que la belle a laissé aux mains de son vainqueur... bouquet de roses, attaché par un ruban soie et or!

ADRIENNE, *à part.* Mon bouquet!

(1) Michonnet, *à gauche, à l'écart*; quelques dames, *assises sur le second plan*, et quelques seigneurs, *debout, derrière leurs fauteuils et causant avec elles. Sur le premier plan et sur le devant du théâtre, comme formant dans le salon un groupe particulier*, Athénaïs, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne.

(2) Athénaïs, la princesse, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne, *un peu éloignée, à droite.*

ATHÉNAÏS, *à Adrienne.* Et votre preuve, à vous... Mademoiselle?

ADRIENNE. La mienne?.. la mienne, c'est que la grande dame a laissé tomber en s'enfuyant dans le jardin...

ATHÉNAÏS. Comme Cendrillon, sa pantoufle de verre...

ADRIENNE. Non, mais un bracelet de diamants.

LA PRINCESSE, *à part.* Mon bracelet!

L'ABBÉ. Un conte des *Mille et une Nuits!*

ADRIENNE. Non, vraiment, une réalité!... car ce bracelet on me l'a apporté... on me l'a laissé... (*Le montrant.*) Le voici!..

L'ABBÉ, *prenant le bracelet, et le montrant à la marquise et à la baronne, entre lesquelles il est placé.* Superbe! voyez donc, Mesdames.

LA PRINCESSE *jette un regard sur le bracelet, et dit froidement.* Admirable!.. c'est travaillé avec un art! (*Elle avance la main pour le prendre, mais le prince, qui depuis quelques instants est rentré dans le salon avec Maurice, s'est approché du groupe, se place entre la princesse et la marquise. La princesse s'éloigne et se rapproche d'Athénaïs, qui venait aussi pour regarder le bracelet* (1).

LE PRINCE. Qu'est-ce donc? qu'admirez-vous ainsi?

L'ABBÉ. Ce bracelet!..

LE PRINCE. Celui de ma femme!

TOUS, *avec un accent différent.* Sa femme!

LE PRINCE, *remontant le théâtre, et montrant à tout le monde le bracelet, avec un air de satisfaction.* Il est de bon goût, n'est-ce pas?..

ADRIENNE, *à part.* C'était elle!.. (*Pendant le désordre produit par cet incident, Athénaïs, la princesse, le prince et les autres dames ont remonté le théâtre. Adrienne, qui était à l'extrême droite, traverse la scène avec agitation, et va se placer à gauche, près de Michonnet.*)

LA PRINCESSE, *au milieu du théâtre, et mettant à son bras son bracelet, que son mari vient de lui rendre.* Eh bien! maintenant que M. le comte de Saxe est décidément des nôtres, si mademoiselle Lecouvreur était assez bonne pour nous dire quelques vers...

ADRIENNE, *hors d'elle.* Des vers!.. moi!.. en ce moment! (*Les dames qui étaient assises à gauche se lèvent, et se dirigent vers la droite du salon. A part.*) Ah! c'est trop d'impudence...

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet, *à l'extrême gauche.* Athénaïs, la princesse, le prince, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne; Maurice est resté au fond du théâtre, *sur le second plan, causant avec les groupes de dames et de seigneurs.*

MICHONNET, *à gauche, près d'elle.* Calme-toi et étudie!.. Il y a dans le monde de plus grands comédiens que nous! (*Les dames et seigneurs se sont placés à droite, devant les deux rangées de fauteuils qui garnissent ce côté du salon.*)

MAURICE, *qui a redescendu le théâtre.* Quoi, Mademoiselle... vous daigneriez...

ADRIENNE, *froidement.* Oui, monsieur le comte!

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux.* Quel bonheur!.. asseyons-nous, Mesdames... (*A Maurice.*) Monsieur le comte, auprès de moi...

ADRIENNE, *à part.* Les voir là, sous mes yeux, tous les deux ensemble... comme pour me braver!.. Mon Dieu, donnez-moi la force de me contraindre...

LE PRINCE (1). Que nous direz-vous?

ATHÉNAÏS. Le *Songe de Pauline.*

LA MARQUISE. *Hermioné.*

LA BARONNE. Ou Camille des *Horaces.*

LA PRINCESSE, *avec ironie.* Ou plutôt le monologue d'*Ariane* abandonnée.

ADRIENNE, *à part, se contenant à peine.* Ah! c'en est trop!

ATHÉNAÏS, *qui est assise à la droite de la princesse, s'écrie:* Non, non! *Phèdre,* que vous avez si bien jouée avant-hier.

ADRIENNE, *vivement. Phèdre!* soit.

TOUS. Écoutons. (*Tout le monde est rangé à droite comme il est dit plus haut. Michonnet, assis à gauche, a tiré plusieurs brochures de sa poche; il prend celle de* Phèdre, *et s'apprête à souffler. Adrienne est seule debout au milieu du théâtre.*)

ADRIENNE, *récitant avec une agitation et une fièvre toujours croissantes, les yeux fixés sur la princesse, qui se penche plusieurs fois sur l'épaule de Maurice et lui parle bas avec affectation.*

.... Juste ciel!.. qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paraître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père!
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,

(*Regardant Maurice.*)

L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés,
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?

(*Regardant Maurice, qui vient de ramasser l'éventail que la princesse avait laissé tomber, et qui le lui remet d'un air galant.*)

Il se tairait en vain! je sais ses perfidies,
Œnone!.. et ne suis point de ces femmes hardies...

(*Hors d'elle-même, et s'avançant vers la princesse.*)

Qui, goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais!..

Elle a continué à s'avancer vers la princesse, qu'elle désigne du doigt, et reste quelque temps dans cette attitude, pendant que les dames et seigneurs, qui ont suivi tous ses mouvements, se lèvent comme effrayés de cette scène.)

LA PRINCESSE, *avec calme.* Bravo! bravo! admirable!

TOUS. Admirable!

MICHONNET, *bas, à Adrienne.* Malheureuse!.. qu'as-tu fait?

ADRIENNE. Je me suis vengée!

LA PRINCESSE, *hors d'elle-même.* Un tel affront!.. je le lui ferai payer cher!..

ADRIENNE, *au prince, qui la félicite.* Déjà souffrante et fatiguée, je vous demanderai la permission de me retirer...

LA PRINCESSE, *bas, à Maurice, qui fait un pas vers Adrienne.* Restez!

LE PRINCE, *à Adrienne.* Quelque envie que nous ayons de vous retenir... nous n'osons insister... (*Remontant le théâtre, et parlant à des domestiques qui sont au fond.*) La voiture de mademoiselle Lecouvreur... (*Pendant le temps où le prince remonte le théâtre, la princesse fait quelques pas à droite, et Maurice se rapproche d'Adrienne, qui est à droite.*)

ADRIENNE, *à demi-voix.* Suivez-moi...

MAURICE, *de même.* Impossible, ce soir! Vous saurez pourquoi... Mais...

ADRIENNE. Il suffit... (*En ce moment le prince, qui a redescendu le théâtre, offre sa main à Adrienne. Elle remonte avec lui vers la porte du fond. Les hommes, groupés à gauche de la porte, et les femmes, debout à droite, la saluent. Adrienne jette sur Maurice un dernier regard de reproche et de douleur, et s'éloigne pendant que la princesse la regarde sortir d'un œil menaçant. La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

L'appartement d'Adrienne; à gauche, une cheminée, près de la cheminée, un fauteuil, puis une table, porte au fond; deux portes latérales; fauteuils au fond et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, *à la porte du fond, parlant à une*

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Michonnet et Adrienne, *seuls à gauche,* les dames, *assises à droite sur les deux rangées de fauteuils; derrière elles, debout,* l'abbé, le prince et les autres seigneurs. *Sur les deux premiers fauteuils à droite et faisant presque face au spectateur,* la princesse et le comte de Saxe.

femme de chambre, puis ADRIENNE, *sortant de la porte à gauche.*

MICHONNET. Oui, je sais que sa porte est fermée, et qu'il est onze heures ! Mais si elle n'est pas encore déshabillée... vous lui direz que c'est moi, Michonnet !..

ADRIENNE, *l'apercevant, et courant à lui.* Ah !.. je vous attendais !..

MICHONNET, *à la femme de chambre, qui se retire.* Vous voyez bien !

ADRIENNE. Je souffrais tant !

MICHONNET. Et moi donc !.. Je ne pouvais pas rentrer sans savoir comment tu te trouvais... je n'aurais pu dormir...

ADRIENNE. Depuis que vous êtes là... je suis mieux !

MICHONNET. Et moi aussi !.. Après t'avoir reconduite, je suis passé au théâtre, d'où je viens !

ADRIENNE. Le spectacle est-il terminé ?

MICHONNET. Nous en avons encore pour une heure.

ADRIENNE. Tant mieux !.. Je suis si souffrante, que je voulais faire dire au théâtre qu'il me serait impossible de jouer demain.

MICHONNET. Je vais y passer... J'arrangerai cela, et je viendrai te rendre réponse.

ADRIENNE. Que de peines je vous donne !..

MICHONNET. Allons donc !.. moi, qui demeure dans ta maison, ne me voilà-t-il pas bien malade !.. ce n'est pas cela qui m'inquiète !

ADRIENNE. Qu'est-ce donc ?..

MICHONNET. La scène de ce soir... chez cette grande dame ! crois-tu donc, qu'excepté son mari, tout le monde n'ait pas compris l'allusion... à commencer par elle...

ADRIENNE. Je l'espère bien ! Je l'ai blessée à mort, n'est-ce pas ?.. Quelle joie ! c'est le seul moment de bonheur que j'aie éprouvé après tant de souffrance ! A chaque mot de ces derniers vers... il me semblait lui enfoncer un poignard dans le cœur ! Et puis, avez-vous lu la terreur sur tous les visages ? Avez-vous entendu ce silence ? L'avez-vous vue elle-même, en dépit de son audace, pâlir sous mes regards. Ah ! j'avais marqué d'une tache ineffaçable

..... Ce front qui ne rougit jamais !

MICHONNET. Voilà justement ce qui m'effraie ! C'était trop bien... c'était trop fort !.. Ces grandes dames, si belles et si gracieuses avec leurs guirlandes de fleurs et leurs robes de gaze, c'est vindicatif... c'est méchant... tout leur est permis... et elles osent tout ! celle-là surtout... à qui justement hier je proposais de jouer le rôle de Cléopâtre... elle a toutes les qualités de l'emploi : elle ne reculera devant aucun moyen... pour se venger d'un affront ou se débarrasser d'une rivale..

ADRIENNE. Eh ! que m'importe ?.. Quel mal peut-elle me faire désormais qui égale les tourments renfermés dans cette pensée... dans ce mot : Aimée !.. elle est aimée !.. Cette blessure faite par moi, il la guérit par ses paroles d'amour !.. Ces larmes, si elle en répand, il les essuie sous ses baisers !.. Et maintenant même... maintenant que mon cœur se brise... elle est heureuse... elle est près de lui... Vous ne savez donc pas que je l'ai supplié, à voix basse, de me suivre, tandis qu'elle lui ordonnait de ne pas la quitter !..

MICHONNET. Eh bien !..

ADRIENNE. Il est resté ! resté avec elle !.. Ah ! c'en est trop ! je n'y résiste plus ! (*Faisant un pas pour sortir, et remontant le théâtre.*)

MICHONNET. Où vas-tu ?

ADRIENNE. Me jeter entre eux... les frapper... et après... qu'on fasse de moi ce qu'on voudra !

MICHONNET. Y penses-tu ?

ADRIENNE, *redescendant le théâtre et allant se jeter dans un fauteuil, à droite.* Cela ne vaut-il pas mieux que de mourir ici de jalousie et de désespoir... car, je le sens, j'en mourrai !

MICHONNET. Non ! non ! par malheur tu t'abuses encore !.. c'est une fièvre qui ne vous quitte pas, une douleur aiguë de tous les instants... on souffre... on est bien malheureux... mais on n'en meurt pas !.. Tu vois bien que j'existe encore !

ADRIENNE, *le regardant avec étonnement.* Vous !

MICHONNET. Ah ! cela t'étonne, n'est-ce pas ?.. Tu ne peux croire que sous cette épaisse enveloppe il y ait un cœur qui souffre comme le tien... qui aime... qui saigne comme le tien...

ADRIENNE. Quoi ! ces tourments, vous les avez éprouvés ?

MICHONNET. Oui... autrefois... il y a bien longtemps... Crois-moi, on s'habitue à tout... même à être malheureux !

ADRIENNE. Ah ! cette force que je ne vous soupçonnais pas... ce courage que j'admire en vous !.. je l'imiterai !.. je l'égalerai, si je le puis... Je triompherai d'une passion insensée dont maintenant je rougis !

MICHONNET, *avec joie.* Dis-tu vrai ?

ADRIENNE. Vous voyez bien que je parle de lui sans haine et sans colère... que le souvenir de ses outrages me laisse calme et tranquille... que son nom même ne m'émeut plus !.. (*Adrienne traverse le théâtre et va se placer près du fauteuil, à gauche, entre la cheminée et la table. La porte du fond s'ouvre.*)

SCÈNE II.

ADRIENNE, LA FEMME DE CHAMBRE, MICHONNET.

LA FEMME DE CHAMBRE. Un coffret qu'on apporte pour Madame.

ADRIENNE. Qui l'a apporté?

LA FEMME DE CHAMBRE. Un domestique sans livrée, qui a dit seulement : De la part de M. le comte de Saxe.

ADRIENNE, *poussant un cri.* De lui!.. (*Prenant le coffret des mains de la femme de chambre.*) Laissez-nous... laissez-nous... (*La femme de chambre sort, et Adrienne pose le coffret sur la table et s'assied toute tremblante.*) Ah! mon Dieu!.. que peut-il me vouloir? ma main tremble... et je ne puis ouvrir...

MICHONNET, *à part.* Et elle croit qu'elle ne l'aime plus!..

ADRIENNE, *vivement.* Voyons! voyons! (*Poussant un cri de douleur.*) Ah!

MICHONNET. Qu'est-ce donc?..

ADRIENNE. En ouvrant ce coffret... j'ai éprouvé une sensation douloureuse... un souffle glacial qui parcourait mes sens... c'était comme un présage du coup qui m'attendait...

MICHONNET. Que contient donc cette boîte?

ADRIENNE. Mon bouquet! (*Le prenant à la main.*) Je le reconnais... celui qu'hier je tenais à la main lors de son arrivée! demandé par lui... donné par moi comme un gage d'amour... il pouvait le dédaigner, l'oublier, le jeter à l'écart!.. mais me le renvoyer... exprès!.. mais joindre l'affront au mépris...

MICHONNET. Cela ne vient pas de lui!.. c'est cette rivale qui l'aura forcé!

ADRIENNE, *se levant avec indignation.* Devait-il obéir? et tout esclave qu'il est, ne devait-il pas se révolter à l'idée seule d'insulter celle qu'il a aimée! (*Retombant sur le fauteuil, près de la cheminée, en tenant à la main le bouquet de fleurs qu'elle regarde quelque temps en silence.*) Fleurs d'un jour, hier si éclatantes, aujourd'hui flétries, vous qui aurez duré plus longtemps encore que ses promesses! Pauvres fleurs, reçues par lui avec tant d'ivresse et de joie, vous ne pouviez plus rester sur ce cœur où il vous avait placées et dont une autre m'a bannie! Exilées et dédaignées comme moi, je cherche en vain sur vos feuilles la trace des baisers qu'il y imprimait!.. que celui-ci soit le dernier que vous recevrez, celui d'un adieu éternel! (*Elle porte avec force le bouquet à ses lèvres.*) Oui... oui... il me semble que c'est celui de la mort! et maintenant... qu'il ne reste plus rien de vous, ni de mon amour... (*Elle jette le bouquet dans la cheminée.*)

MICHONNET. Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE, *se levant et s'appuyant sur le marbre de la cheminée.* Ne craignez rien! (*Portant la main à son cœur.*) Cela va mieux! (*Regardant du côté de la cheminée.*) Je suis forte maintenant... je n'y pense plus!..

SCÈNE III.

ADRIENNE, MAURICE, *se précipitant par la porte du fond,* MICHONNET.

MAURICE, *à la cantonade et comme parlant à la femme de chambre, qui veut le retenir.* Elle y sera pour moi, vous dis-je? (*Courant à Adrienne.*) Adrienne!..

ADRIENNE, *se jetant involontairement dans ses bras.* Maurice!.. (*Voulant se dégager de ses bras.*) Ah! qu'ai-je fait?.. laissez-moi! laissez-moi!

MAURICE. Non, je viens tomber à tes pieds! je viens implorer mon pardon! si je ne t'ai pas suivie quand tu me l'ordonnais... c'est que j'étais retenu par le devoir, par l'honneur... par un bienfait dont le poids m'accablait... je le croyais, du moins! et je ne voulais pas laisser finir cette journée sans dire à la princesse : Je ne puis accepter votre or, car je ne vous aime pas, car je ne vous ai jamais aimée, car mon cœur est à une autre... Mais, juge de ma surprise!.. aux premiers mots que je lui adresse... en m'écriant : « Je sais « tout! je sais tout!.. » tremblante... éperdue... elle, qui ne tremble jamais... tombe à mes pieds et avec des larmes feintes ou véritables m'avoue que l'amour et la jalousie l'ont égarée, qu'elle seule est la cause de ma captivité!.. elle ose me l'avouer... à moi, qui pensais lui devoir ma délivrance...

ADRIENNE. O ciel!..

MAURICE, *continuant avec chaleur.* A moi! qui, honteux et désespéré de ses bienfaits, venais implorer seulement quelques jours pour m'acquitter, dussé-je jouer mon sang et ma vie!.. et j'étais libre... libre de la mépriser, de la haïr... de l'abandonner! libre de courir vers toi et de me réfugier à tes pieds!.. ma protectrice, mon bon ange... m'y voici. (*Tombant à ses genoux.*) Ne me repousse pas!

ADRIENNE. Faut-il te croire?

MAURICE. Par le ciel... et l'honneur, je t'ai dit la vérité... quelque difficile qu'elle soit à expliquer... car, renversé du haut de mes espérances,

arrêté, jeté dans un cachot, j'ignore encore quelle main m'a délivré, et j'ai beau chercher, je ne puis découvrir par qui me sont rendus ma liberté, mon épée, et un glorieux avenir peut-être, le sais-tu? peux-tu m'aider à le deviner?

ADRIENNE, *baissant les yeux.* Je ne sais!.. je ne puis dire.

MICHONNET, *qui, pendant la tirade précédente, a remonté le théâtre, passe vivement entre eux deux.* Que c'est elle! . elle-même.

ADRIENNE, *vivement.* Taisez-vous, taisez-vous!

MICHONNET, *avec chaleur.* C'est elle qui a engagé pour vous sa fortune, ses diamants, tout ce qu'elle avait... et plus encore!..

ADRIENNE. Ce n'est pas vrai!

MICHONNET, *de même, avec force.* C'est vrai!.. et s'il faut en donner des preuves, apprenez qu'elle a emprunté... emprunté à quelqu'un... (*Se reprenant.*) que je ne connais pas, mais vous pouvez m'en croire, moi!.. qui ne veux que son repos... son bonheur... moi qui l'aime comme un père. (*Vivement.*) Oh! oui... comme un père.

ADRIENNE, *vivement.* Vous pleurez?

MICHONNET. De contentement, d'émotion.... adieu... tu sais qu'on m'attend au théâtre, et j'y dois être avant la fin du spectacle... adieu... adieu... (*Il se précipite vers la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MAURICE.

MAURICE. Ainsi, Adrienne, c'était toi...

ADRIENNE, *montrant de la main Michonnet, qui vient de sortir.* Et lui, mon meilleur ami, lui qui m'est venu en aide... mais ne parlons plus de cela... tu as accepté...

MAURICE. A une condition... c'est qu'à ton tour tu ne refuseras rien de moi! J'ignore l'avenir qui m'est réservé, j'ignore si je dois, sur le champ de bataille, gagner ou perdre la couronne ducale que les états de Courlande m'ont décernée; mais vainqueur, je jure de partager avec toi le duché que tu m'aides à conquérir, de te donner le nom que tu m'aides à immortaliser!

ADRIENNE. Ta femme! moi!

MAURICE. Toi! reine par le cœur et digne de commander à tous! Qui a grandi mon intelligence? toi. Qui a épuré mes sentiments? toi. Qui a soufflé dans mon sein le génie des grands hommes, dont tu es l'interprète?.. toi! toujours toi!.. Mais, ô ciel! tu pâlis!

ADRIENNE. Ne crains rien... tant de bonheur succédant à tant de désespoir aura épuisé mes forces.

MAURICE, *l'aidant à s'asseoir sur le canapé.* Tu chancelles!

ADRIENNE. En effet, un trouble étrange, une douleur sourde et inconnue s'est emparée de moi... depuis quelques moments... depuis celui où j'ai porté à mes lèvres ce bouquet.

MAURICE. Lequel?

ADRIENNE. Ingrate! je le prenais pour un adieu de départ, et c'était un message de retour!

MAURICE. Que veux-tu dire?

ADRIENNE. Ces fleurs... envoyées par toi dans ce coffret...

MAURICE, *passant près de la table* (1). Moi! je ne t'ai rien envoyé... ce bouquet, où est-il?

ADRIENNE. Brûlé! je croyais que tu nous avais tous deux repoussés et dédaignés... il était comme moi, il ne pouvait plus vivre!

MAURICE, *avec tendresse.* Adrienne! mais ta main tremble.. tu souffres beaucoup...

ADRIENNE. Non, non, plus maintenant. (*Montrant son cœur.*) La douleur n'est plus là... (*Portant la main à sa tête.*) mais là... C'est singulier, c'est bizarre... mille objets divers et fantastiques passant devant moi... se succèdent confusément et sans ordre.... (*A Maurice.*) Où étions-nous? qu'est-ce que je te disais? je ne sais plus... Il me semble que mon imagination s'égare... et que ma raison, que je cherche à retenir, va m'abandonner... (*Vivement.*) Je ne le veux pas... en la perdant, je perdrais mon bonheur... Oh! non... non... je ne le veux pas! pour lui d'abord, pour Maurice, et puis pour ce soir... On vient d'ouvrir, et la salle est déjà pleine! je conçois leur curiosité et leur impatience; on leur promet depuis si longtemps la *Psyché* du grand Corneille!.. Oh! oui, depuis longtemps... depuis les premiers jours où je vis Maurice... On ne voulait pas remonter l'ouvrage... C'est trop vieux, disait-on... mais, moi j'y tenais... j'avais une idée... Maurice ne m'a pas encore dit : Je vous aime! ni moi non plus... je n'ose pas... et il y a là certains vers que je serais si heureuse de lui adresser, à lui, devant tout le monde, sans que personne s'en doute...

MAURICE. Mon amie, ma bien-aimée, reviens à toi.

ADRIENNE. Tais-toi donc.. il faut que j'entre en scène. Oh! quelle nombreuse, quelle brillante assemblée! Comme tous ces regards tournés vers moi suivent chacun de mes mouvements!.. Ils sont bons de m'aimer ainsi... Ah! il est dans sa

(1) Maurice, Adrienne.

loge... c'est lui... il me sourit... (*Murmurant entre ses lèvres.*) Bonjour, Maurice... A toi, Psyché, voici ta réplique.

Ne tes détournez pas, ces yeux qui me déchirent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils m'inspirent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux!
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois?
Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que l'amour m'expliquât le trouble où je vous vois;
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paraissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis!

MAURICE, *lui prenant la main.* Adrienne! Adrienne! elle ne me voit plus... ne m'entend plus... Mon Dieu, l'effroi me glace... que faire? (*Il agite la sonnette qui est sur la table; paraît la femme de chambre.*) Votre maîtresse est en danger... courez!.. des secours!.. Moi, je ne la quitte plus... (*La femme de chambre sort.*) Ma présence et mes soins lui rendront peut-être le calme... (*Prenant la main d'Adrienne.*) Écoute-moi, de grâce!

ADRIENNE, *avec égarement.* Regarde... regarde donc!.. Qui entre dans sa loge? qui s'assied près de lui?.. Je la reconnais, quoiqu'elle cache son visage! c'est elle!.. il lui parle!.. (*Avec désespoir.*) Maurice!.. il ne me regarde plus!.. Maurice!..

MAURICE. Il est près de toi...

ADRIENNE, *sans l'écouter.* Ah! voilà leurs yeux qui se rencontrent, leurs mains qui se pressent! voilà qu'elle lui dit: Restez!.. Et moi, il m'oublie! il me repousse... il ne voit pas que je me meurs!

MAURICE. Adrienne!.. par pitié!

ADRIENNE, *avec fureur.* De la pitié!

MAURICE. Ma voix n'a-t-elle donc plus de pouvoir sur ton cœur?

ADRIENNE. Que me voulez-vous?

MAURICE. Que tu m'écoutes un seul instant! que tu me regardes, moi... Maurice!

ADRIENNE, *le regardant avec égarement,* Maurice!.. non... il est près d'elle... il m'oublie!.. Va-t'en! va-t'en!

(*Poursuivant Maurice, qui recule d'effroi.*)

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Les dieux, les justes dieux... n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié...
Porte... porte aux autels... un cœur qui m'abandonne...
Va, cours, mais crains encor...

(*Poussant un cri et reconnaissant Maurice.*) Ah! Maurice!.. (*Elle se jette dans ses bras.*)

MAURICE. Mon Dieu... venez à mon aide!.. et pas de secours!... pas un ami... (*Apercevant Michonnet.*) Ah! je me trompais!.. en voici un!

SCÈNE VI.

MAURICE, ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *entrant vivement.* Ce qu'on m'a dit est il vrai? Adrienne en danger!

MAURICE. Adrienne se meurt!

MICHONNET, *approchant le fauteuil de droite qu'il place au milieu du théâtre, et sur lequel Maurice dépose Adrienne à moitié évanouie.* Non... non... elle respire encore!.. tout espoir n'est pas perdu...

MAURICE, *s'approchant de l'autre côté du canapé.* Elle ouvre les yeux!

ADRIENNE. Ah! quelles souffrances! qui donc est près de moi?.. (*Avec joie.*) Maurice! (*Se retournant et voyant Michonnet.*) Et vous aussi!.. dès que je souffrais, vous deviez être là... Ce n'est plus ma tête, c'est ma poitrine qui est brûlante... j'ai là comme un brasier... comme un feu dévorant qui me consume...

MICHONNET, *s'adressant à Maurice.* Mais tout me prouve... ne voyez-vous pas comme moi les traces du poison... d'un poison actif et terrible...

MAURICE. Quoi!.. tu pourrais soupçonner...

MICHONNET, *avec fureur.* Je soupçonne tout le monde... et cette rivale... cette grande dame!..

MAURICE, *poussant un cri d'effroi.* Tais-toi!.. tais-toi!..

ADRIENNE. Ah! le mal redouble... Vous qui m'aimez tant, sauvez-moi, secourez-moi... Je ne veux pas mourir!.. Tantôt j'eusse imploré la mort comme un bienfait... j'étais si malheureuse... mais à présent je ne veux pas mourir... Il m'aime!.. il m'a nommée sa femme!

MICHONNET, *étonné.* Sa femme!

ADRIENNE. Mon Dieu! exaucez-moi!.. mon Dieu! laissez-moi vivre... quelques jours encore... quelques jours près de lui... Je suis si jeune, et la vie s'ouvrait pour moi si belle!

MAURICE. Ah! c'est affreux!

ADRIENNE. La vie!.. la vie!.. Vains efforts!.. vaine prière!.. mes jours sont comptés!.. je sens les forces et l'existence qui m'échappent!.. (*A Maurice.*) Ne me quitte pas... bientôt mes yeux ne te verront plus... bientôt ma main ne pourra plus presser la tienne!..

MAURICE. Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE. O triomphes du théâtre! mon cœur

ne battra plus de vos ardentes émotions!.. Et vous, longues études d'un art que j'aimais tant, rien ne restera de vous après moi... (*Avec douleur.*) Rien ne nous survit à nous autres... rien que le souvenir... (*A ceux qui l'entourent.*) Le vôtre, n'est-ce pas? Adieu, Maurice... adieu, mes deux amis!..

MICHONNET, *avec désespoir et tombant à ses pieds.* Morte... morte!..

MAURICE. O noble et généreuse fille! si jamais quelque gloire s'attache à mes jours, c'est à toi que j'en ferai hommage, et toujours unis, même après la mort, le nom de Maurice de Saxe ne se séparera jamais de celui d'Adrienne!

FIN DE ADRIENNE LECOUVREUR.

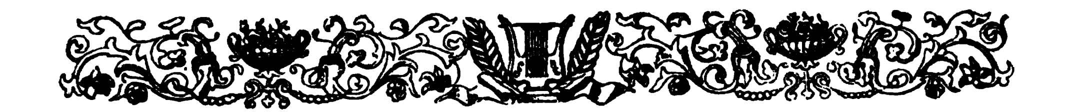
THE [illegible]
PUBLIC L[illegible]

ASTOR, LENOX A[illegible]D
TILD[illegible]N FOUNDAT[illegible]S.



Imp. ... de la Bûcherie ... Paris.

Les Contes de la reine de Navarre ...



LES
CONTES DE LA REINE DE NAVARRE
OU
LA REVANCHE DE PAVIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 13 octobre 1850

Personnages :

CHARLES-QUINT, roi d'Espagne.
FRANÇOIS Ier, roi de France.
GUATTINARA, ministre de la maison du roi d'Espagne.
HENRI D'ALBRET, gentilhomme béarnais.
BABIÉÇA, courrier de cabinet.
MARGUERITE, sœur de François Ier.
ISABELLE DE PORTUGAL, fiancée de Charles-Quint.
ÉLÉONORE, sa sœur.

La scène se passe à Madrid, dans le jardin du roi d'Espagne.

ACTE PREMIER.

(Un salon du palais.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES-QUINT, *assis, en robe de chambre de velours, dans un fauteuil à gauche;* GUATTINARA, *debout près de lui.*

GUATTINARA. Quoi, sire ! moi qui croyais qu'on m'avait desservi auprès de Votre Majesté, et qui attendais son retour de Tolède comme le signal de ma disgrâce, je reçois de mon maître, du puissant Charles-Quint, le titre et la charge de ministre du palais!

CHARLES-QUINT. Pour que la fumée du pouvoir ne te monte pas trop à la tête, nous allons te dire pour quelles raisons nous t'avons choisi, toi, simple cadet d'une illustre maison, de préférence à tout autre. Jeune et sans expérience, tu te laisseras guider par moi; sans renommée politique, on n'ira pas t'attribuer, comme au vieux duc de l'Infantado, ton prédécesseur, tout ce que je pourrai entreprendre d'audacieux et d'habile. Enfin, tu as une ambition, une ambition effrénée?

GUATTINARA. Ah! sire!...

CHARLES-QUINT. Ne t'en défends pas! c'est ton principal mérite à mes yeux! De plus, ce qui nuit aux hommes d'État, ce sont les femmes; c'est par elles que s'est perdu le roi de France, le chevaleresque François Ier, naguère mon rival et aujourd'hui mon prisonnier, ici, à Madrid. C'est pour elles que le duc Philippe d'Autriche mon père a risqué un trône et ses jours peut-être! et moi-même... (c'est sans doute dans le sang!) j'ai vingt fois failli compromettre les plans les plus habilement conçus pour une fantaisie, un caprice du moment... amours qui ne duraient que l'espace compris entre un désir et un regret... tandis que toi, Guattinara, je t'ai observé!... impassible et froid...

GUATTINARA. Vous croyez, sire?

CHARLES-QUINT. Oui! et voilà pourquoi je t'ai pris pour ministre. Maintenant, parlons d'affaires! De quoi s'agit-il ce matin?

GUATTINARA. D'abord, sire, du jour à choisir

par Votre Majesté pour son mariage avec l'infante Isabelle de Portugal!...

CHARLES-QUINT. J'arrive, et je l'ai à peine entrevue hier soir; mais toi, Guattinara, qui as passé l'année dernière six mois à Lisbonne, comme envoyé extraordinaire, tu voyais la princesse Isabelle?

GUATTINARA, *avec embarras*. Oui, sire!

CHARLES-QUINT. Très-souvent, à ce qu'on dit.

GUATTINARA, *de même*. Quelquefois, sire! Nièce du roi Emmanuel, dont la fille existait encore, l'infante Isabelle vivait dans la solitude, partage ordinaire des princes sans crédit; on lui trouvait même fort peu de mérite; mais depuis, et grâce aux circonstances, elle en a acquis beaucoup.

CHARLES-QUINT. Je la verrai, ce matin, à la messe, et demain soir chez elle, où je désire qu'il y ait réception; tu le lui feras savoir. Après, de quoi as-tu à me parler?

GUATTINARA, *ouvrant son portefeuille*. D'une demande d'audience adressée à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. Par qui?

GUATTINARA. Par un Français, le comte Henri d'Albret, qui a été blessé à Pavie.

CHARLES-QUINT. Que vient-il faire à Madrid?

GUATTINARA. Il demande à partager la captivité du roi François Ier, son maître.

CHARLES-QUINT, *froidement*. Ce doit être un jeune homme?

GUATTINARA. Un tout jeune homme.

CHARLES-QUINT. C'est juste! c'est d'un noble cœur! Il serait difficile, en le voyant, de refuser... (*Lentement*.) C'est pour cela...

GUATTINARA. Que Votre Majesté lui accorde cette audience?

CHARLES-QUINT, *après avoir réfléchi*. Tu t'arrangeras, Guattinara, pour l'ajourner indéfiniment! Après, de quoi s'agit-il?

GUATTINARA. De l'objet le plus important et le plus grave. Quelle conduite aurai-je à tenir avec le roi François Ier, votre captif?.. Depuis trois mois il est prisonnier à Madrid sans avoir pu, malgré toutes ses instances, obtenir une entrevue de son frère, l'empereur Charles-Quint. Quelles sont les intentions de Votre Majesté?

CHARLES-QUINT, *d'un air distrait*. Mes intentions?..

GUATTINARA. Votre Majesté consent-elle à le voir, à lui parler?..

CHARLES-QUINT. Non!

GUATTINARA. Vos idées sont alors de lui donner la liberté?

CHARLES-QUINT. Non!

GUATTINARA. Alors... sire, que voulez-vous faire?

CHARLES-QUINT. Tu ne devines pas

GUATTINARA, *timidement*. Presque!... Je crois, s'il m'est permis de le dire, que Votre Majesté travaille en ce moment à ne rien faire et compte sur moi, pour l'y aider, afin d'amener par l'impatience et l'ennui de la captivité à des concessions... qu'on n'eût jamais faites.

CHARLES-QUINT, *regardant Guattinara avec bonté*. Voilà longtemps que tu es debout, Guattinara... Assieds-toi.

GUATTINARA, *s'en défendant*. Devant l'empereur?

CHARLES-QUINT, *de même*. L'empereur le veut. (*Avec bonté*.) C'est toi qui d'abord avais été préposé par moi, pendant que j'étais à Tolède, à la garde du roi François Ier notre frère... Comment cela s'est-il passé? je veux tout savoir! Et d'abord, son entrée à Madrid...

GUATTINARA. A été magnifique... on eût dit non pas un captif, mais un vainqueur, un monarque rentrant dans sa capitale. Les Espagnols aiment la valeur, sire, et ce roi qui, entouré d'une vingtaine de braves, avait combattu jusqu'au dernier moment contre une armée entière, ce roi chevalier, qui ayant déjà reçu trois blessures, refusait de se rendre au connétable de Bourbon, à un traître, et choisissait un loyal officier, un Espagnol, pour lui remettre son épée, que celui-ci recevait un genou en terre... tout cela avait exalté les têtes; les maisons étaient pavoisées aux armes de France; des feuillages ou des fleurs jonchaient les rues, et tous les balcons étaient garnis de jolies femmes qui, agitant leurs mouchoirs, criaient : Vive le roi de France

CHARLES-QUINT, *s'efforçant de sourire*. Et le roi d'Espagne?

GUATTINARA. On y pensait peu dans ce moment; ce qui me choquait, moi, et me blessait au cœur.

CHARLES-QUINT. Ce bon Guattinara!..

GUATTINARA. Mais au palais, c'était bien autre chose encore! Quelle réception, grand Dieu! des cercles, des bals, des fêtes. Nos marquises, nos duchesses, ce qu'il y avait de plus élevé à la cour, à commencer par la princesse Éléonore votre sœur, venaient chaque jour rendre hommage au vaincu de Pavie, qui tenait cour plénière et trônait à votre place! cela m'a paru un crime de lèse-majesté; sans compter qu'un tel accueil lui devait mettre trop de fierté au cœur... et le rendre trop difficile aux accommodements. Je me suis dit, puisque Votre Majesté m'avait laissé toute latitude à cet égard, qu'il fallait briser sa force et affaiblir son courage par l'abandon, la solitude, et substituer à une prison dorée une captivité réelle.

CHARLES-QUINT, *se levant*. Très-bien!

GUATTINARA. Mais ce qui était difficile alors le

devient bien plus aujourd'hui... Voilà quinze jours que la sœur de François Ier, la princesse Marguerite, est à Madrid.

CHARLES-QUINT. Eh bien?...

GUATTINARA. Eh bien!... pour parvenir jusqu'à ce frère dont la vue lui est interdite, il n'y a pas, en votre absence, un des conseillers de la couronne qu'elle ne soit parvenue à intéresser en sa faveur. Aux uns, elle raconte les fatigues et les périls de son voyage, au cœur de l'hiver, en pays ennemi, pour apporter ses consolations à ce frère, son idole et son dieu!.. chez d'autres, ranimant les vieux sentiments de fierté et de générosité espagnole, elle leur rappelle que le Cid renvoyait sans rançon les rois maures qu'il avait vaincus. Dans les salons du palais, elle fait de la politique avec le président de l'audience de Castille, des vers avec votre secrétaire, de la théologie avec le grand inquisiteur; et s'il se trouve par hasard quelques sévères et impassibles hidalgos, devant qui ses séductions soient impuissantes, c'est à leurs femmes qu'elle s'adresse. Avec les plus jeunes, elle devise tendresse et propos galants; avec d'autres plus mûres, elle s'occupe de toilette et de modes de France; à celles-ci, attentives et charmées, elle récite ses contes joyeux et naïfs, inépuisable arsenal de malices féminines dont celles mêmes qui l'écoutent ont souvent fourni les traits! Confidente et amie intime de toutes, c'est elle que chacune consulte, sur la coupe d'un habit de bal, la forme d'un bijou ou l'ordonnance d'une fête. Enfin, quoique femme, toutes les femmes l'adorent et la prennent pour modèle. Aussi, depuis quelques jours, sire, votre cour n'est plus reconnaissable; à la gravité espagnole, au respect de l'étiquette, à l'entretien muet et décent de nos salons ont succédé la gaieté, l'étourderie française; c'est un bruit continuel de conversations, de chansons, d'éclats de rire, et l'on dirait qu'avec son roi captif, Paris tout entier se retrouve à Madrid.

CHARLES-QUINT, *se levant, avec gravité.* Oui! Marguerite est d'autant plus dangereuse, qu'à toutes ses qualités ou à ses défauts elle joint celui d'être honnête femme! Vertu galante et folle, en apparence, mais appuyée sur une vraie dévotion, défendue par une haute coquetterie; et je ne sais rien d'aussi difficile à vaincre qu'une sagesse qui rit toujours! (*D'un air d'abandon.*) Sais-tu, Guattinara, que j'ai dû l'épouser?

GUATTINARA. Vous, sire?..

CHARLES-QUINT. Je l'avais fait demander en mariage, et elle m'a bravement refusé.

GUATTINARA. Je conçois alors que Votre Majesté ait résolu de ne pas la voir.

CHARLES-QUINT. C'est la première personne que j'ai aperçue hier soir, à mon arrivée de Tolède, dans l'appartement d'Éléonore d'Autriche, ma sœur, à côté de la princesse de Portugal, ma fiancée! Elle achevait de broder une aumônière, dont j'admirais le travail, m'informant (ce qui était presque l'engager à me l'offrir) à qui elle destinait ce chef-d'œuvre?.. Au plus loyal des chevaliers, répondit-elle froidement!.. et elle ne me l'offrit pas!

GUATTINARA. C'est d'une fierté!.. d'une insolence!..

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BABIÉÇA, *entre par la porte de gauche; il porte un manteau et un riche pourpoint sur son bras.*

CHARLES-QUINT, *qui est resté plongé dans ses réflexions.* Qui vient là?

GUATTINARA. Babiéça, le valet de chambre et le courrier de Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. Qu'il revienne!

BABIÉÇA, *bas, à Guattinara.* Voilà trois fois que je reviens!

GUATTINARA, *au roi, qui vient de s'asseoir devant la table, à droite, et qui regarde une carte de géographie.* Il dit que voilà trois fois qu'il revient.

CHARLES-QUINT, *de même.* Qu'il attende!

BABIÉÇA, *bas, à Guattinara.* Je ne fais que cela! (*Babiéça entre dans le cabinet de toilette du roi, à gauche. Pendant ce temps, Guattinara s'approche du roi, qui, assis devant la table, à droite, étudie toujours sa carte de géographie.*)

GUATTINARA. Ainsi, Votre Majesté trouve la présence de la princesse Marguerite inutile à Madrid?

CHARLES-QUINT, *sans se retourner.* Oui!

GUATTINARA. Et dangereuse?

CHARLES-QUINT, *de même.* Oui!

GUATTINARA. Il faut donc au plus tôt l'éloigner!

CHARLES-QUINT, *de même.* Non!

GUATTINARA, *étonné.* Comment cela, sire?.. et pourquoi?..

CHARLES-QUINT, *lui montrant du doigt la carte de géographie.* Voici, Guattinara, une carte de l'Europe que je regarde souvent. Quand j'y aperçois par malheur quelque province faisant angle ou saillie dans mes États, et dont la possession pourrait m'aligner ou m'arrondir, cette idée, absurde ou non, m'occupe et m'absorbe jusqu'au moment où, à tout prix, la province est à moi! alors je n'y pense plus et j'en rêve une autre! Eh bien!

en voyant hier cette fière princesse s'avançant ainsi dans mes domaines, une idée m'a tout à coup souri...

GUATTINARA. O ciel!.. une nouvelle province à conquérir!

CHARLES-QUINT, *avec chaleur*. Tu l'as dit! la partie est depuis longtemps engagée entre Marguerite et moi. Elle est arrivée ici, en invincible, pour nous enlever notre prisonnier, à la pointe de ses charmes... Quel triomphe... si, sans rien accorder... j'obtenais!.. et si, laissant à Madrid sa fierté, et son frère captif, elle repartait, sans pouvoir dire comme lui : *Tout est perdu... fors...* (*Vivement.*) Voyons! est-ce que ta haine castillane ne sourit pas à ce plan? Nous avons triomphé du frère..... triomphons de la sœur!.. Vive Dieu! Marguerite est si belle, que sa conquête vaudrait une seconde bataille de Pavie.

BABIÉÇA, *rentrant*. Sire!..

CHARLES-QUINT. Encore toi! Que veux-tu?

BABIÉÇA. Habiller Votre Majesté pour la messe.

CHARLES-QUINT. C'est vrai! je l'avais oublié!

BABIÉÇA. Et puis demander à Votre Majesté pour moi...

CHARLES-QUINT. Pour toi!.. Par saint Jacques que l'on m'accuse encore d'être insatiable! En voilà un, qu'avec toute ma puissance, je n'ai jamais pu satisfaire. Lorsque j'étais encore enfant, il a eu, dans une partie de paume, et par malheur pour moi...

BABIÉÇA. L'avantage d'être éborgné par Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. L'avantage! tu dis bien! car, sous ce prétexte, il n'y a pas prétention, si exagérée qu'elle soit, qui ne lui semble toute naturelle... Il faudrait, Dieu me pardonne, en faire un ministre...

BABIÉÇA, *avec humeur*. Il y en a qui n'y voient pas mieux que moi!

CHARLES-QUINT. Je lui ai fait une pension. Je l'ai nommé mon courrier de cabinet. Hier encore, je l'ai, à sa prière, nommé mon valet de chambre, et cela ne suffit pas..... Voyons!.. que te faut-il de plus? que demandes-tu en fait de places?

BABIÉÇA. Que Votre Majesté m'en ôte une.

CHARLES-QUINT. Pardieu, et pour la rareté du fait... je te l'accorde!

BABIÉÇA. Comme courrier de cabinet, Votre Majesté me fait voyager de Madrid dans les Pays-Bas, de France en Allemagne, et de Naples à Cadix... C'était bon quand j'étais garçon... mais maintenant que je suis marié... sire, et le seigneur Guattinara, notre protecteur, vous le dira, marié à la plus jolie fille et à la plus coquette de tous vos États...

CHARLES-QUINT, *souriant*. Qui sont assez étendus, grâces au ciel!

BABIÉÇA. Ils ne le sont que trop! et on assure que vous ne songez qu'à les augmenter encore! Que deviendrais-je alors? car je ne puis cacher à Votre Majesté... que je suis jaloux... jaloux...

CHARLES-QUINT. Comme un noble Espagnol!

BABIÉÇA. Comme un mari qui est toujours en route, toujours absent, et qui, chez lui, au retour, ne peut observer que d'un œil! Aussi, Votre Majesté, qui me croyait ambitieux, comprend bien qu'elle me rend un véritable service en m'ôtant cette maudite place, d'autant que, j'en suis sûr, elle m'en dédommagera d'une autre manière!

CHARLES-QUINT. Nous y penserons... Prépare ma toilette. Je te suis.

BABIÉÇA, *se dirigeant vers le cabinet, à gauche*. Oui, sire.

GUATTINARA, *d'un air inquiet et à demi-voix*. Votre Majesté compte donc lui accorder...

CHARLES-QUINT, *de même*. Moi, le ciel m'en préserve! Un courrier de cabinet jaloux... c'est un trésor!.. il est toujours pressé de revenir... et je ne trouverai jamais mieux!

BABIÉÇA, *prêt à entrer dans la chambre du roi, revient sur ses pas*. Ah! mon Dieu!.. sire!.. j'oubliais..... Ce n'est pas pour moi... cette fois... c'est de la part de la princesse Marguerite...

CHARLES-QUINT. Eh! parle donc vite... c'est par là qu'il fallait commencer.

BABIÉÇA. J'ai préféré commencer par moi. (*Présentant une lettre.*) Non pas que cette noble dame ne soit si gracieuse que dès qu'elle vous sourit, on se sent gagner le cœur... et elle sourit toujours.

GUATTINARA. Quand je vous disais, sire, qu'elle les a tous ensorcelés, jusqu'aux valets de chambre!

BABIÉÇA. Je lui dois tant!.. L'autre jour encore, elle m'a dit, en jetant un coup d'œil sur le capitaine des hallebardiers, mon ami intime : « Quoi! Babiéça ne voit pas qu'on fait la cour à sa femme?.. »

GUATTINARA, *vivement*. Le capitaine des hallebardiers!..

BABIÉÇA. C'était vrai.

CHARLES-QUINT, *qui vient de parcourir la lettre*. O ciel!

GUATTINARA. Qu'est-ce donc, sire?

CHARLES-QUINT. Elle me demande un sauf-conduit pour repartir, c'est-à-dire, pour renverser toutes mes combinaisons!.. (*Se promenant avec agitation.*) Conçoit-on qu'elle veut quitter l'Espagne, si je ne lui laisse voir son frère, si je ne m'entends pas aujourd'hui pour sa rançon et sa liberté...

GUATTINARA, *avec intention*. J'avais raison de dire... que la princesse Marguerite troublerait... non-seulement toute la cour... mais l'empereur lui-même...

CHARLES-QUINT, *avec hauteur*. Qu'elle parte!.. qu'elle parte... j'y consens... Fais toi-même ce sauf-conduit... mais qu'elle parte! Car les femmes, Guattinara, si ce n'étaient que fausseté, coquetterie ou trahison... passe encore!.. Mais cela occupe, oui, cela occupe... et c'est un temps perdu pour les affaires!.. Aussi prends-y garde!.. (*A Babiéça.*) Allons, viens. (*Il sort, avec Babiéça, par la porte à gauche.*)

SCÈNE III.

GUATTINARA, *seul, regardant sortir Charles-Quint*. O grand et habile monarque, qui par vos espions ou vos ambassadeurs croyez connaître les secrets de tous les souverains de l'Europe, que vous êtes peu au fait de ce qui se passe chez vous, et surtout (*Montrant son cœur.*) de ce qui se passe là! Ah! vous croyez que je ne pense à aucune femme, moi qui volontiers les aimerais toutes! Ah! vous croyez qu'elles conduisent un homme d'État à sa perte!.. Moi qui espère bien leur devoir mon élévation!.. A vous, d'abord, gentille Sanchette, ma première passion, que j'ai mariée au seigneur Babiéça, et placée auprès de la future reine d'Espagne; à vous aussi, vous que je n'ose plus nommer, fleur inconnue, qui végétiez dans l'ombre, à la cour de Lisbonne, négligée de tous, excepté de moi... noble princesse... aussi nulle que belle, aussi niaise qu'imprudente... car déjà, les serments, les lettres même avaient été échangées entre nous..... et c'est alors, ô puissant empereur, que, non content de toutes vos conquêtes, vous êtes venu m'enlever la mienne, quand un trône l'attendait, et vous prétendez que j'y dois renoncer à jamais et sans indemnités préalables?.. Non, non, quoi que vous en disiez, c'est par les femmes, c'est par la vôtre que je parviendrai, que j'arriverai, à votre insu, à une fortune dont vous serez le complice, et dont elle sera la cause... (*La porte du fond s'ouvre.*) C'est elle... et la princesse Marguerite l'accompagne... Qu'ont-elles donc à se dire?

SCÈNE IV.

GUATTINARA, ISABELLE, MARGUERITE, UN PAGE.

(*Isabelle entre suivie de ses femmes et causant avec Marguerite.*)

MARGUERITE, *à Isabelle*. Oui, Madame, Votre Majesté doit se rendre à nos avis, et ne pas hésiter davantage... Ah! c'est terrible, c'est hardi... ce sera toute une révolution, qu'importe!

GUATTINARA. Ah! mon Dieu!..

MARGUERITE. C'est à vous seule qu'il appartient de frapper un pareil coup d'État...

GUATTINARA. De quoi s'agit-il donc?

MARGUERITE. Des collerettes montantes, des fraises à gros tuyaux. Je dis, et chacun partagera mon opinion, que lorsqu'on a des épaules aussi belles, aussi éblouissantes que celles de la reine, on doit proscrire à jamais une mode absurde, ressource de la médiocrité, et qui a été inventée, j'en suis sûre, par quelque princesse ou impératrice bossue... qui désirait, avec raison, garder l'incognito; mais nous! Madame, nous!!! pourquoi ne pas paraître?.. ayons ce courage... l'opinion publique sera pour nous et les hommes aussi!

GUATTINARA. Vous croyez?

MARGUERITE. A commencer par vous, seigneur Guattinara, et par l'empereur lui-même... qui, j'ai cru le remarquer, n'aime pas la dissimulation, dans ce genre du moins!

ISABELLE, *apercevant le livre d'heures que Marguerite tient à la main*. Ah! le joli missel... (*Le prenant et le regardant.*) aux armes de France! (*L'ouvrant et le regardant.*) et de si belles figures...

MARGUERITE. Peintes par moi! J'ai idée que la princesse Éléonore, qui prie toute la journée, aurait grande envie de mon livre d'heures... mais s'il pouvait plaire à Votre Majesté.

ISABELLE, *vivement*. Merci, princesse, merci! je veux le montrer à l'empereur.

GUATTINARA, *s'avançant*. Qui vient de me charger d'un important message pour son auguste fiancée... pour elle seule... (*Toutes les dames se retirent au fond, à quelques pas de distance. Marguerite va s'asseoir près de la table, à droite, et Guattinara descend avec Isabelle au bout du théâtre, à gauche.*)

GUATTINARA, *à demi-voix*. L'empereur attend Votre Altesse à la messe... il faut y aller.

ISABELLE, *avec humeur.* Encore!.. (*Après un instant de silence.*) Guattinara... je m'ennuie!

GUATTINARA. C'est la seule occupation d'une reine d'Espagne.

ISABELLE. Il n'y a que la princesse Marguerite qui m'amuse...

GUATTINARA. O ciel! vous l'aimez!

ISABELLE. Non... mais elle m'amuse! et puis elle me fait toujours de si jolis cadeaux! regardez, que ce missel est beau!.. que ses ornements sont élégants!

GUATTINARA. Défiez-vous d'elle!

ISABELLE. C'est singulier, elle m'a dit la même chose de vous.

GUATTINARA, *à part.* Ah! c'est bon à savoir! (*A demi-voix.*) En revenant de la chapelle avec l'empereur, Votre Altesse pourrait le remercier de ma nomination de ministre, qui a produit le meilleur effet. Votre Altesse pourrait ajouter qu'elle a reçu des lettres du roi Emmanuel, son oncle...

ISABELLE, *naïvement.* Ce n'est pas vrai!

GUATTINARA. C'est égal... et qu'il lui serait agréable... ainsi qu'à vous-même... que le roi d'Espagne m'accordât son ordre de la Toison d'Or, complément de ma dignité! (*Vivement et à voix basse, voyant Marguerite qui se lève.*) Mais la princesse Marguerite nous regarde et nous écoute peut-être!

ISABELLE. Elle n'en a pas l'air!

GUATTINARA. Raison de plus... (*Affectant de parler à haute voix.*) Oui, Madame, Sa Majesté se flatte de voir Votre Altesse ce matin à la chapelle du palais, et demain, ce sont ses propres paroles, à la réception qui aura lieu dans vos petits appartements.

ISABELLE, *avec terreur.* Ah! par sainte Isabelle, ma patronne, que vais-je devenir?

MARGUERITE, *s'approchant vivement.* Qu'est-ce donc, Madame, qui cause le trouble où je vous vois?

ISABELLE. Comment, vous n'entendez pas? l'empereur qui nous demande pour demain une soirée intime?.. quel divertissement lui donner...

MARGUERITE. Le fait est qu'en sa qualité de roi... il est plus difficile qu'un autre à amuser... mais en y mettant de l'amour-propre, il est impossible que nous n'en venions pas à notre honneur; nous lui ferons de la musique... et si vous le voulez même, je vous donnerai lecture d'un conte que je viens de terminer... et dont le titre piquera peut-être la curiosité de Sa Majesté et de nos jeunes seigneurs.

ISABELLE. Vous l'appelez?..

MARGUERITE. *Ce qui plaît aux dames.*

ISABELLE. Me voilà sauvée!.. Ah! que vous êtes bonne, (*Étourdiment.*) quoi qu'on en dise...

MARGUERITE, *regardant Guattinara qui fait un geste pour empêcher Isabelle de parler. Quoi qu'on en dise!..* voilà, seigneur Guattinara, une déclaration de guerre... qui doit venir de vous!

GUATTINARA. Votre Altesse me juge mal; elle n'a pas, auprès de l'empereur, de serviteur plus dévoué à ses intérêts.

MARGUERITE, *d'un air railleur.* En vérité...

GUATTINARA. Je puis vous le prouver!

MARGUERITE, *de même.* Eh! mais, vous êtes assez habile pour cela!

GUATTINARA. Votre Altesse avait fait remettre ce matin par Babiéça une demande, que Sa Majesté paraissait peu disposée à accorder... et c'est moi qui, par mes instances... ai déterminé l'empereur à consentir à votre départ.

MARGUERITE, *à part.* O ciel!

GUATTINARA. Il m'a chargé de vous annoncer que vous pouviez dès aujourd'hui quitter Madrid.., aussi je vais faire préparer le sauf-conduit dont vous avez besoin, et j'aurai l'honneur de le remettre moi-même à Votre Altesse! (*Il salue Marguerite et sort par la porte à gauche, tandis qu'Isabelle et ses femmes sortent par le fond.*)

SCÈNE V.

MARGUERITE, *seule.* Quitter Madrid!.. il me le permet! et c'est moi qui, en brusquant la partie, l'ai perdue peut-être... Hier soir, cependant, quand je me suis retirée sans répondre à l'empereur et sans le regarder... il m'avait semblé voir dans ses yeux un dépit... une colère... qui me donnait bonne espérance. (*Avec un soupir.*) Allons, tout le monde se trompe, même les femmes... et je me serai trompée! (*Avec douleur.*) Mon frère! mon frère bien-aimé!.. moi qui, en quittant notre pays, avais juré de te délivrer, de te ramener avec moi, je pars!.. sans te voir, sans t'embrasser, sans t'avoir parlé de la France... Ah! ce n'est ni l'audace ni le courage qui m'ont manqué; que de fois, le sourire sur les lèvres et le désespoir dans le cœur, j'ai pensé à toi pour avoir la force d'être coquette et de plaire! Mais que puis-je à présent? seule et sans amis, dans cette cour où tout m'abandonne... (*Apercevant Henri d'Albret qui entre, et poussant un cri de joie.*) Ah! Henri d'Albret!

SCÈNE VI.

MARGUERITE, HENRI D'ALBRET.

HENRI, *s'inclinant devant elle.* Madame... Madame!.. je vous revois enfin!

MARGUERITE. Vous dans ce palais!.. vous, Henri, que je croyais toujours blessé et prisonnier.

HENRI. Je suis guéri... je suis libre, et j'accours à Madrid pour solliciter...

MARGUERITE. Quoi donc?..

HENRI. La faveur d'être remis en prison avec le roi.

MARGUERITE. Est-il possible?

HENRI. Ce n'est pas aisé, je le sais, mais avec des protections!!!... et j'en ai! vous d'abord, madame Marguerite! Gentilhomme de votre maison, je suis à vous, à Votre Altesse Royale... je vous appartiens plus qu'au roi votre frère, et quand j'ai su que vous étiez à Madrid... je me suis dit: J'irai! la princesse fera bien quelque chose pour un fidèle serviteur.

MARGUERITE. Eh! mon pauvre d'Albret, je ne puis rien pour moi-même... je n'ai pu encore parvenir jusqu'au roi, et si vous avez des protections, dites-le-moi vite... je ne suis pas fière, j'en userai!

HENRI. Vous, grand Dieu!

MARGUERITE. Dans la position où nous sommes... tout peut servir... il ne faut rien négliger... Voyons, parlez!

HENRI. Vous savez, Madame, ce jour, où, à Fontainebleau, j'écrivais sous votre dictée ce conte si intéressant et si vrai, où un pauvre gentilhomme voudrait, au prix de son sang, mériter seulement un regard d'une grande dame...

MARGUERITE. Je ne me rappelle pas.

HENRI. A telles enseignes que ce conte n'était pas fini... et pour en connaître le dénoûment... je vous dis: « A demain, n'est-ce pas, Madame? » Mais Votre Altesse m'arrêta d'un regard triste et sévère en me répondant: « Non, pas demain, « Henri, car demain tous les gentilshommes « partent pour la guerre avec le roi de France. » Alors le soir j'écrivis à ma mère, au Béarn, pour qu'elle m'envoyât sa bénédiction, et le lendemain je vins, avant de partir, demander les ordres de Votre Altesse...

MARGUERITE. C'est vrai!

HENRI. Et Votre Altesse me dit: « Veillez sur « le roi mon frère, et ne le quittez pas. » Je me suis battu à Pavie à ses côtés; j'ai été blessé auprès de lui, et fait prisonnier avec lui... Vous l'a-t-il écrit, Madame?

MARGUERITE. Ah! tant de malheurs, tant de souffrances l'ont accablé depuis ce jour fatal...

HENRI. Qu'il m'a oublié! (*Avec douleur.*) Je ne lui demandais qu'une chose! qu'il vous apprît que vos ordres avaient été exécutés... Ah! les princes sont tous des ingrats!

MARGUERITE, *le regardant en souriant.* Et les princesses?..

HENRI. Ah!.. j'en connais de si fières et de si terribles, qu'elles n'accorderaient pas à ceux-là même qui les servent le mieux un regard d'affection ou de pitié!

MARGUERITE, *lui tendant la main.* Je ne suis pas de celles-là, Henri!

HENRI, *s'inclinant, et lui baisant la main.* Ah! que j'étais injuste! Disposez de moi, Madame; parlez! commandez!

MARGUERITE, *souriant.* Eh! mais, je ne vous demande que d'achever votre histoire, que vous avez prise peut-être d'un peu haut!

HENRI. Non, Madame, c'était nécessaire.

MARGUERITE. C'est juste; nous autres conteurs ou historiens, avons nos priviléges...

HENRI. Quand le roi fut transporté en Espagne, je voulus le suivre, toujours pour vous obéir; mes blessures ne le voulurent pas! et on me laissa seul dans une forteresse;... c'est-à-dire seul... aux soins du geôlier et de sa nièce... qui était ma garde-malade, et grâce à sa protection...

MARGUERITE. Ah!.. c'est là la protectrice dont vous me parliez... une jeune fille...

HENRI. Non, Madame, une jeune femme.

MARGUERITE. Qui vous aimait?...

HENRI, *vivement* Oh! non, Madame... (*Tristement.*) Moi! personne ne m'aime!

MARGUERITE. Vous mentez, car vous rougissez! ainsi, c'est convenu, elle vous aimait... et vous aussi sans doute?

HENRI, *avec chaleur.* Oh! pour cela... je jure à Votre Altesse que cela n'était pas, et que c'était bien impossible.

MARGUERITE. Et... pourquoi?

HENRI, *avec embarras.* Pourquoi?.. pour des raisons...

MARGUERITE. Que vous ne pouvez pas dire?..

HENRI. Si, Madame!.. La plus forte de toutes, c'est que j'en aime une autre!

MARGUERITE. Bah! vous autres hommes, cela n'empêche pas.

HENRI. Ah! quel blasphème!.. et si vous saviez... si vous connaissiez celle que j'aime!..

MARGUERITE, *vivement.* Je ne veux pas la connaître... mais je désire savoir le dénoûment de votre histoire, qui n'en finit pas!

HENRI. M'y voici, Madame, m'y voici... La nièce

du geôlier, qui était venue passer quelque temps avec son oncle, la petite Sanchette, était mariée au courrier du roi, le seigneur Babiéça.

MARGUERITE, *étonnée*. Vraiment!

HENRI. Et en repartant pour Madrid, elle me dit tout bas : « Comptez sur moi; avant un mois, « vous serez libre. » Ce qui est en effet arrivé... mais j'ignore comment...

MARGUERITE. Je le sais, moi! Parce que Sanchette et son mari sont des puissances à la cour. Tous deux protégés par l'empereur, protégés par Guattinara, le nouveau ministre!.. et vous pouvez en effet par eux...

HENRI, *avec embarras*. C'est que j'aimerais mieux ne pas... m'adresser à Sanchette...

MARGUERITE. Pourquoi?

HENRI, *de même*. Je ne saurais le dire... (*Vivement*.) Et puis, j'ai une autre protectrice!

MARGUERITE. Encore une!..

HENRI. Au moment où j'allais me prendre de querelle avec un capitaine des hallebardiers, qui refusait de me laisser passer, paraît une jeune dame devant qui je m'incline et qui, en entendant mon nom, s'écrie : « Monsieur le comte Henri d'Albret, ce fidèle serviteur de François Ier! — Ah! vous êtes Française, lui dis-je? — Non, Espagnole... mais, espérez en Dieu et en vos amis, je vous obtiendrai une audience de l'empereur, ce matin, après la messe. »

MARGUERITE. Eh! qui donc aurait un tel crédit?

HENRI. Je l'ignore! Une jeune fille, vêtue de blanc, l'air doux et triste! Je crois même qu'elle venait de pleurer, car elle avait encore les yeux rouges... et tenez, la voici!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLÉONORE, *précédée de deux pages qu'elle renvoie du geste après son entrée, sortant de la porte à droite.*

MARGUERITE, *bas, à Henri*. La sœur de Charles-Quint!.. la princesse Éléonore d'Autriche!

ÉLÉONORE, *s'avançant vivement vers Henri*. Monsieur d'Albret!.. Entrez vite, entrez dans cette galerie où il n'y a personne! L'empereur, qui sort de la messe, va y passer pour se rendre au conseil! Je n'ose vous répondre qu'il vous accordera votre demande... mais, du moins, vous le verrez!.. C'est tout ce que je puis.

HENRI. Ah! Madame, quelle reconnaissance!..

ÉLÉONORE. Allez! allez! ne perdez pas de temps! (*Henri sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, ÉLÉONORE.

MARGUERITE. Merci, Éléonore, merci! C'est à moi que vous rendez service, en protégeant un gentilhomme de notre maison.

ÉLÉONORE. Si loyal! si brave!

MARGUERITE. Vous le jugez bien!

ÉLÉONORE. Et pourtant si modeste! si respectueux! A peine osait-il lever sur moi ses regards!

MARGUERITE. Ne vous y fiez pas!.. Il n'y a rien de terrible comme les gens qui y voient... les yeux baissés! et M. d'Albret a fort bien remarqué que Votre Altesse venait de pleurer.

ÉLÉONORE, *troublée*. Moi!

MARGUERITE, *vivement*. S'il s'agissait d'un bonheur!.. je serais discrète; mais d'une peine!.. pourquoi ne pas me permettre de la partager? pourquoi, depuis mon arrivée à Madrid, la seule personne que j'aimerais... à aimer, semble-t-elle m'éviter et me craindre?.. Je l'ai vu!

ÉLÉONORE. C'est vrai, princesse, je ne sais pas mentir! On vous dit si spirituelle... et d'un mérite si supérieur... que cela effraie!

MARGUERITE. De loin!..comme ces châteaux redoutés à la ronde, où l'on prétend qu'il revient des esprits! On approche!.. et que trouve-t-on?... rien! Il en est ainsi de moi, n'est-ce pas?

ÉLÉONORE. Oh! non. Ce que vous dites là le prouve. Et puis... je suis Espagnole et dévote! Mon confesseur me répétait que vous étiez mauvaise catholique.

MARGUERITE. Il ne s'y connaît pas!

ÉLÉONORE. Qu'en France, et près du roi, votre frère, vous défendiez toujours les protestants.

MARGUERITE. Quand on les opprimait. Je suis toujours du parti de ceux... qui pleurent. (*Avec chaleur et amitié.*) Voyons! confiez-moi vos chagrins, je vous dirai les miens, car j'en ai beaucoup.

ÉLÉONORE. Pas plus que moi! J'avais dix ans à peine quand l'empereur Charles-Quint, mon frère, me maria...

MARGUERITE. A dix ans?..

ÉLÉONORE. Pour parfaire un traité de commerce, à un vieux prince valétudinaire, que je n'ai jamais vu!.. Eh bien! aujourd'hui, c'est plus terrible encore! Pour acquitter ses dettes envers le connétable de Bourbon, qui lui a fait gagner la bataille de Pavie... il lui a promis ma main.

MARGUERITE. Un traître à la France, sa patrie!

ÉLÉONORE. A François Ier, son souverain.

MARGUERITE. Et vous obéiriez?..

ÉLÉONORE. Jamais! jamais ma main ne sera le prix d'une trahison. — Vous l'épouserez, a dit mon frère, ou vous entrerez au couvent! — Et moi j'ai répondu : J'entrerai au couvent.

MARGUERITE. O noble et généreuse fille!

ÉLÉONORE. Et comme je fondais en larmes, il m'a dit : Finissons, je suis pressé. Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir encore et vous décider. Et il m'a quittée dans une colère épouvantable, pour aller à la messe!.. Comme cela doit lui profiter! Mais il n'avait pas besoin d'attendre... ce sera demain comme aujourd'hui.

MARGUERITE. Vous entrerez au couvent?

ÉLÉONORE. Avec joie; car ce ne sera pas pour longtemps, je l'espère... et Dieu m'appellera bien vite à lui.

MARGUERITE. Un si profond découragement... au printemps de la vie... au moment où tout est joie et espérance... Éléonore, on peut tout me dire, à moi. Je suis Française, et pourtant, croyez-le bien, aussi bonne catholique que vous. (*La regardant attentivement, et après un instant de silence.*) Êtes-vous bien sûre, quand vous serez au couvent, de n'y penser qu'à Dieu?..

ÉLÉONORE. Moi!..

MARGUERITE. Cherchez bien!.. N'y aurait-il pas, au fond de votre haine pour le connétable... quelques sentiments plus tendres... pour un autre?..

ÉLÉONORE, *vivement*. Oh! non...

MARGUERITE. Prenez garde... si vous le niez avec tant de vivacité... je vais croire que j'ai rencontré juste.

ÉLÉONORE. Quoi! vous pourriez supposer?..

MARGUERITE, *avec un soupir*. Je suppose toujours, avec les jeunes veuves comme moi... et cela pour cause.

ÉLÉONORE, *étourdiment*. Quoi! vous aimeriez aussi?..

MARGUERITE, *souriant*. Aussi!..

ÉLÉONORE, *confuse, et à part*. O ciel!

MARGUERITE, *vivement*. Ne vous effrayez pas, je n'en dirai rien... Nous sommes deux alliées naturelles, deux opprimées qui devons faire cause commune... Voyons... (*Avec un sourire d'interrogation.*) Il est beau?.. (*Éléonore fait signe que oui.*) Brave? (*Même geste.*) Digne de vous par le rang?

ÉLÉONORE. Oh! oui.

MARGUERITE, *vivement*. Vous n'irez pas au couvent... vous l'épouserez.

ÉLÉONORE, *effrayée*. Taisez-vous, taisez-vous!.. Que ces murs ne vous entendent pas!.. des obstacles éternels, infranchissables... sur lesquels il ne faut pas même arrêter sa pensée...

MARGUERITE. C'est pour cela qu'on y pense... Je ne suis pas bien sûre qu'il n'y ait pas aussi, de par le monde, quelque jeune chevalier que tout sépare de Marguerite. Mais qui oserait dire ici-bas qu'une chose est impossible... avec la foi, l'espérance... et un peu de charité pour ceux... que nous aimons!..

ÉLÉONORE. Et moi, qui croyais que vous n'aimiez au monde que votre frère!

MARGUERITE, *gaiement*. Il y a temps pour tout!.. (*Sérieusement.*) Mais vous dites vrai : Lui d'abord! sa liberté et sa gloire... avant mon bonheur et ma vie!... et je tremble en ce moment d'être obligée de quitter Madrid.

ÉLÉONORE. Que me dites-vous là!.. ce n'est pas possible... il faut y rester à tout prix... Vous ne savez donc pas que depuis deux mois... le roi de France, séparé de tous ses serviteurs, est renfermé dans une tourelle étroite et obscure... attenante au palais... une cellule d'ancien couvent.... ou plutôt un cachot!

MARGUERITE. Qui vous l'a dit?..

ÉLÉONORE, *avec chaleur*. Que vous importe?.. je le sais!.. en proie à toutes les tortures, livré au désespoir... ne croyant plus jamais revoir ni la France, ni sa sœur qu'il appelle...

MARGUERITE. Qui vous l'a dit?

ÉLÉONORE. Une fièvre ardente le dévore en ce moment; ses jours sont en danger, et ni l'empereur, ni le conseil de Castille n'en sont instruits; ses geôliers seuls connaissent la vérité et la cachent à tous les yeux!

MARGUERITE. Et d'où le savez-vous?

ÉLÉONORE. Qu'importe? si j'en suis certaine... si je viens, sous le sceau du secret, et sur le salut de mon âme... vous dire à vous, Marguerite, ne parlez pas de moi, ne me trahissez pas... mais sauvez votre frère qui se meurt?.. Me croyez-vous maintenant?

MARGUERITE, *l'embrassant*. Merci, merci, ma sœur...

ÉLÉONORE, *troublée*. Ma sœur!.. Ah! un tel nom...

MARGUERITE. Si j'en connaissais un plus doux... je vous le donnerais, à vous qui semblez partager ma peine!.. mais il n'y a pas de temps à perdre... il faut que je voie l'empereur.

ÉLÉONORE. Le moment est mal choisi... vous n'obtiendrez rien de lui, car il était, hier soir, furieux contre vous!

MARGUERITE. Vous en êtes sûre...

ÉLÉONORE, *avec impatience*. Eh oui!... (*D'un ton de reproche.*) Aussi!.. quand il semblait désirer si vivement cette aumônière brodée par vos mains... quelle maladresse de ne pas la lui offrir!

MARGUERITE, *avec doute*. Vous croyez?..

ÉLÉONORE. Il en a été tellement blessé.., qu'après votre départ... il a gardé le silence et s'est mordu les lèvres en souriant, ce qui est chez lui un signe de grande colère.

MARGUERITE, *avec joie*. En vérité?..

ÉLÉONORE. Et lorsque les envoyés des Pays-Bas sont venus lui annoncer la révolte de la ville de Gand... il ne les a seulement pas écoutés... et s'est contenté de murmurer votre nom entre ses dents... en s'écriant : Qu'elle n'espère jamais rien de moi!

MARGUERITE, *souriant avec espoir*. Ah!.. je crois que je peux demander... le moment est excellent... conduisez-moi vers lui?

ÉLÉONORE. A l'heure qu'il est, c'est impossible... le roi est entré depuis longtemps dans la salle du conseil...

MARGUERITE. Raison de plus! c'est au conseil que je veux lui parler.

ÉLÉONORE. Vous!

MARGUERITE. Comme envoyée de ma mère, Louise de Savoie, régente de France!..

ÉLÉONORE. Nul n'y peut pénétrer, et surtout une femme!..

MARGUERITE, *avec effroi*. Que me dites-vous là?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTES, BABIÉÇA, *sortant de la porte à gauche, tenant sous le bras un portefeuille, et à la main un mouchoir, des gants et une aumônière.*

BABIÉÇA, *s'approchant vivement de Marguerite*. Madame, Madame, vous qui êtes mon bon ange, ne pourrais-je obtenir de vous un moment d'audience?..

MARGUERITE, *avec dépit*. Me demander une audience, à moi qui n'en puis obtenir!.. (*A Babiéça.*) Tout à l'heure, Babiéça, je suis à vous.) *A Éléonore.*) Quoi, si le conseil se prolonge jusqu'à ce soir, personne ne pourra entrer dans la salle des séances?

ÉLÉONORE. Que les grands d'Espagne.

BABIÉÇA, *s'avançant*. Et moi...

MARGUERITE, *le regardant d'un air gracieux*. Ah!.. ce cher Babiéça!

BABIÉÇA, *lui montrant les objets qu'il tient*. Pour porter à l'empereur son portefeuille, ses gants, son mouchoir et son aumônière!

MARGUERITE, *se mettant vivement à la table et écrivant*. Je suis à toi. (*Écrivant.*) « Sire, en vous avouant hier soir que je brodais cette aumônière pour le plus loyal des chevaliers, c'était vous dire qu'elle était destinée à Votre Majesté!.. Or, un loyal chevalier ne refuse rien aux dames... » (*Se retournant vers Babiéça.*) Eh bien!.. parle... je t'écoute.

BABIÉÇA, *se penchant près de Marguerite, qui écrit, et lui parlant à demi-voix*. Tout à l'heure, en rentrant chez moi, j'ai regardé, comme tout le monde... par le trou de la serrure...

MARGUERITE, *écrivant toujours*. Très-mauvaise habitude... qui doit porter malheur.

BABIÉÇA. C'est ce qui est arrivé... car le verrou était mis et Sanchette écrivait.

MARGUERITE, *vivement*. Je sais à qui!

BABIÉÇA, *de même*. En vérité?

MARGUERITE, *se levant*. Je vous le dirai plus tard... l'empereur attend! Mais vous lui portez là une aumônière...

BABIÉÇA. A laquelle il tient... car elle sert depuis longtemps!..

MARGUERITE. Et elle n'est pas digne d'un puissant monarque tel que lui!.. Vous lui remettrez en échange celle-ci, (*Prenant celle qu'elle a à son côté.*) et lui direz... (*Mettant dans l'aumônière la lettre qu'elle vient d'écrire.*) que c'est un cadeau d'une dame...

BABIÉÇA. J'ajouterai : d'une noble et jolie dame.

MARGUERITE. Si vous voulez. Partez vite!

BABIÉÇA. Oui, Madame, mais Votre Altesse me dira...

MARGUERITE, *le suivant des yeux*. Sans doute. (*Babiéça sort.*) Que le ciel le conduise, et surtout hâte son retour!

ÉLÉONORE. On vient! c'est Guattinara!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTES, GUATTINARA.

GUATTINARA. J'apporte à Votre Altesse Royale le sauf-conduit que je lui ai promis.

ÉLÉONORE. O ciel!

GUATTINARA. J'y ai fait tant de diligence, que rien, je l'espère, ne s'opposera à son départ.

MARGUERITE, *regardant du côté de la porte à droite*. Peut-être!..

GUATTINARA, *étonné*. En quoi donc?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BABIÉÇA, *rentrant par la porte à droite.*

BABIÉÇA. L'empereur attend madame la princesse Marguerite.

GUATTINARA, *stupéfait.* L'empereur... et où donc?

ÉLÉONORE. En l'audience de Castille.

GUATTINARA. Et pourquoi?

MARGUERITE. Pour plaider en plein conseil, et contre vous, Guattinara, la cause de mon frère. (*Elle s'élance avec Babiéça par la porte à droite. Éléonore sort par le fond, et Guattinara reste debout, immobile, et frappé d'étonnement.* — *La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une tour circulaire; à gauche, sur le second plan, un balcon en pan coupé. A côté du balcon, dans le mur, une niche où est une madone. Au premier plan, la porte de la chambre du roi. A droite, sur le second plan et faisant face au balcon, un pan coupé sur lequel est un portrait en pied de saint Pacôme. Au premier plan, faisant face à la chambre du roi, la porte des gardiens de la tour. A droite du spectateur, une table sur laquelle est une corbeille de fleurs et ce qu'il faut pour écrire.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GUATTINARA. Marguerite, ma mortelle ennemie, réconciliée avec l'empereur! Marguerite, que je viens de conduire auprès de son frère! Ah! si élevé qu'on soit, il faut toujours prévoir et craindre les caprices du maître!

SCÈNE II.

GUATTINARA, CHARLES-QUINT.

(*Pendant ces derniers mots, le tableau en pied de saint Pacôme, qui est placé sur le pan coupé à droite, a glissé dans la boiserie. Charles-Quint est entré lentement et s'est arrêté derrière Guattinara, qu'il écoute.*)

GUATTINARA. Ah! pourquoi a-t-on un maître?

CHARLES-QUINT, *lui mettant la main sur l'épaule.* Parce que tout le monde en a, Guattinara, même les rois, qui ne font pas toujours leurs volontés.

GUATTINARA, *se retournant effrayé.* Vous, sire!.. et d'où Votre Majesté vient-elle ainsi?

CHARLES-QUINT. De mon oratoire!..

GUATTINARA. Et quand donc le roi a-t-il fait pratiquer cette porte secrète?..

CHARLES-QUINT. Ce n'est pas moi!.. c'est le beau, l'élégant Philippe d'Autriche, qui s'enfermait tous les jours là, dans son oratoire!

GUATTINARA. Lui!.. si peu dévot!

CHARLES-QUINT. Pour se soustraire à la jalousie, ou plutôt à l'amour de ma pauvre mère, Jeanne de Castille, qui voulait toujours le retenir au palais; et par cette tour et cet escalier...

GUATTINARA. Je comprends!

CHARLES-QUINT, *mettant le doigt sur ses lèvres.* Secret de famille!

GUATTINARA. Qui vous a fait accepter ce lieu pour prison?

CHARLES-QUINT. Quand tu me l'as proposé.

GUATTINARA. Je crois même que c'est Votre Majesté qui m'en a fait venir l'idée!

CHARLES-QUINT. C'est possible!

GUATTINARA. Et comment, sire, malgré la résolution que vous aviez prise, avez-vous permis à la princesse Marguerite de pénétrer dans cette tour? car je ne l'y ai amenée que par votre ordre, et voilà près de deux heures qu'elle y est.

CHARLES-QUINT. C'est ta faute!

GUATTINARA. Ma faute!

CHARLES-QUINT. Ou l'indiscrétion de quelques gardiens...

GUATTINARA. Ils sont plus prisonniers que leur captif, et ne sortent pas d'ici; c'est moi, seul, qui communique avec eux.

CHARLES-QUINT. Eh bien! alors, c'est toi qui as rendu compte à Marguerite des traitements qu'éprouvait son frère...

GUATTINARA. Ah! sire...

CHARLES-QUINT. Traitements que j'ignorais moi-même, et contre lesquels j'ai dû m'élever!.. il était de mon devoir, de mon honneur, d'accueillir des plaintes dont elle eût fait retentir toutes les cours de l'Europe, et qu'il valait mieux écouter... entre nous... dans le conseil.

GUATTINARA. Elle y a donc parlé?

CHARLES-QUINT. Avec une habileté, une chaleur, une éloquence à laquelle tu ne te serais jamais attendu... ni moi non plus!.. Par saint Jacques, elle a plaidé la liberté de son frère et la paix avec la France, de manière à nous prouver que c'était l'avantage de l'Espagne!.. Si tu avais vu avec quel art, quelle flatterie, quelle adresse,

elle parait tous mes arguments, évitant de me blesser, et ne cherchant qu'à me désarmer!.. à chaque instant, je me sentais perdre du terrain!.. et moi encore! ce n'était rien..... je me défendais; mais tous mes vieux conseillers, sous la puissance de sa parole et le feu de son regard, ne faisaient plus attention à mes signes de tête ni à mes gestes de mécontentement; ils ne voyaient qu'elle; et quand elle s'est écriée : Mon frère est en danger, et s'il succombe ici... dans le palais de vos rois, la postérité accusera donc Charles-Quint, ce monarque si généreux et si magnanime, de s'être défait par le fer ou par le poison d'un ennemi redoutable; elle dira donc que François Ier, même captif, a fait peur à l'Espagne; et vous savez tous, Messeigneurs, a-t-elle continué en étendant la main vers eux, que l'Espagne ne craint personne... vous le prouverez. — Oui, oui, se sont-ils tous écriés en se levant; et j'ai vu le moment où ils allaient, par fierté espagnole, voter la liberté du roi de France... sans rançon!.. Je me suis empressé, en partageant cet élan généreux, de remettre une délibération importante à la prochaine séance du conseil, que j'aurai soin de ne plus rassembler.

GUATTINARA. A la bonne heure!

CHARLES-QUINT. Mais le moyen après cela de refuser à Marguerite la permission de voir son frère... quand tout le conseil le demande, et que, soi-même, on y est naturellement porté!.. Cependant la générosité a des bornes, surtout la générosité politique, et je n'entends pas que cet entretien se prolonge... d'autant que je crois peu au danger du roi.

GUATTINARA. Ce danger est réel.

CHARLES-QUINT. C'est une ruse dont tu es la dupe!

GUATTINARA. Votre Majesté se trompe!.. Quand la princesse Marguerite est arrivée ici, avec moi, elle s'est élancée dans la chambre de son frère... il était pâle et sans connaissance, ne répondant ni à ses cris, ni à ses larmes, ni à ses caresses; alors elle est entrée dans un désespoir qui aurait touché son plus cruel ennemi...

CHARLES-QUINT. C'était donc vrai?..

GUATTINARA. Le gouverneur de la tour vous dira que le roi est au plus mal.

CHARLES-QUINT. Qu'a-t-il donc?

GUATTINARA. On n'en sait rien.

CHARLES-QUINT. Il fallait avertir mon médecin.

GUATTINARA. Il n'a pas voulu le voir...

CHARLES-QUINT. Lui prodiguer des soins...

GUATTINARA. Il les a repoussés...

CHARLES-QUINT. Il fallait le forcer à vivre.

GUATTINARA. De par le roi?

CHARLES-QUINT. Eh oui!

GUATTINARA. Et s'il veut mourir?

CHARLES-QUINT, *se frappant le front*. Il en est capable!.... pour m'enlever mon prisonnier... me priver de sa rançon... C'est un plan diabolique... conçu et combiné dans le but de renverser tous mes projets et de ne m'en laisser que la honte!

GUATTINARA. Vous croyez?..

CHARLES-QUINT. J'en suis sûr... Ces hommes de guerre ne savent rien... que mourir!.. Le beau mérite!.. S'il en est ainsi, qui peut déjouer ce complot?

GUATTINARA. Une seule personne, et, par malheur encore, c'est Marguerite.

CHARLES-QUINT. Qu'elle reste donc!.. qu'elle reste près de lui jusqu'à ce qu'elle m'ait rendu ce service!

GUATTINARA. D'après sa demande, j'ai écrit au prieur des dominicains de m'envoyer un moine de son ordre.

CHARLES-QUINT. Deux s'il le faut! n'épargne rien..

GUATTINARA. Et discrètement je me suis retiré.

CHARLES-QUINT. Tu as bien fait... J'ai permis aussi au comte Henri d'Albret, non pas, comme il m'en suppliait, de partager la captivité de son maître, mais de passer aujourd'hui quelques heures à ses côtés!.. On monte l'escalier... il est inutile qu'on me voie! Si le danger augmente, qu'on m'avertisse... ou plutôt... je reviendrai tantôt, savoir par moi-même... Adieu! adieu! (*Il sort par le tableau de saint Pacôme, qui se referme sur lui.*)

GUATTINARA, *seul, et regardant le tableau qui se referme*. O bienheureux saint Pacôme!.. et moi aussi, je pourrai bien t'invoquer!..

SCÈNE III.

HENRI, GUATTINARA.

HENRI, *entrant par la porte du fond*. Merci, camarade, merci!.. j'y vois maintenant!.. Cet escalier en colimaçon est obscur comme l'antichambre de l'enfer.

GUATTINARA. Que voulez-vous, Monsieur? Qui êtes-vous?

HENRI. Le comte Henri d'Albret, sujet et officier du roi de France, retenu captif en cette tour, laquelle on prendrait difficilement pour une résidence royale... Du reste, j'ai un permis de l'empereur (*Il le lui présente.*) pour être admis près de mon souverain.

GUATTINARA, *le regardant*. Pendant quelques heures seulement.

HENRI. Mais j'espère que bientôt on me permettra de lui rendre chaque jour les devoirs d'un bon serviteur, ceux que j'avais l'honneur de remplir auprès de lui au Louvre et à Fontainebleau.

GUATTINARA. Quand il était roi!

HENRI. Il l'est toujours, Monsieur! et plus encore, il est malheureux... Je vous prie de me faire conduire vers lui...

GUATTINARA. Il est de ce côté...

HENRI. Et la princesse Marguerite?..

GUATTINARA. La voici! (*S'adressant à Marguerite.*) L'empereur me fait dire, Madame, que Votre Altesse peut rester auprès de son frère tout le temps qu'elle jugera nécessaire et convenable.

HENRI, *à part*. Quel bonheur! (*Guattinara salue la princesse, et sort par la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, HENRI.

HENRI, *attendant que Guattinara soit sorti*. Me voici, Madame... Je n'ai tardé que pour mieux remplir vos ordres, et vous avez pu savoir déjà, par le révérend père dominicain, que tout marchait au gré de nos vœux.

MARGUERITE. Il n'est plus question de nos projets; n'y pensons plus, Henri! Avant de rendre mon frère à la liberté, il faut le rendre à la vie.

HENRI. Que dites-vous? grand Dieu!

MARGUERITE. Que je l'ai trouvé dans un état d'abattement que personne ne peut s'expliquer! Il est sans fièvre, sans souffrance, et ses forces l'abandonnent! et ma vue qui lui faisait répandre des larmes de joie, ne pouvait cependant le distraire... d'une pensée constante qui le préoccupe; (*Avec désespoir.*) il a au cœur un secret dessein qu'il veut dérober à tous les yeux.

HENRI. Même aux vôtres?

MARGUERITE. Il l'espère en vain... Je tremble de l'avoir deviné... En rapprochant la situation où je le vois... du rapport de ses gardiens qui prétendent que, depuis quelques jours, il n'a pris aucune nourriture... une horrible pensée m'est venue...

HENRI, *effrayé*. Laquelle?

MARGUERITE. Le roi François Ier, à qui on a ôté tout moyen d'attenter à ses jours, veut se laisser mourir de faim.

HENRI. Mourir de faim?

MARGUERITE. Oui... Il regarde sa captivité comme le fardeau, comme la ruine de la France... il veut la délivrer par sa mort.

HENRI. Nous ne le souffrirons pas.

MARGUERITE. Non! non... Mais il n'y a pas à lui en parler... car, si c'est un parti pris... il n'en conviendra pas.

HENRI. Écoutez... c'est sa voix...

MARGUERITE. Il m'appelle... (*S'avançant.*) Me voici, me voici, mon frère!...

HENRI. O mon roi! ô vainqueur de Marignan! (*François Ier paraît sur le seuil de la porte à gauche, conduit par Marguerite.*)

SCÈNE V.

HENRI, FRANÇOIS Ier, MARGUERITE.

FRANÇOIS Ier, *à Marguerite*. Tu m'avais quitté?.. Cette chambre est si sombre et si triste!.. c'est l'Espagne! tandis que toi... c'est la France!.. Ah! d'Albret?..

HENRI. Sire?

FRANÇOIS Ier. Et tes blessures?

HENRI. Grâce au ciel, ce bras peut encore servir Votre Majesté... (*Il soutient le roi et le conduit jusqu'au fauteuil, à gauche.*)

FRANÇOIS Ier, *assis entre eux deux*. D'Albret!.. ma sœur!.. près de vous, mes amis, il n'y a plus d'exil.

MARGUERITE. L'exil!.. s'adoucit du moins. Voici M. d'Albret... qui a obtenu la permission...

HENRI. De voir, quelques heures, Votre Majesté.

MARGUERITE. Et moi, de rester près de vous, sire, tant que je le voudrai... Voilà déjà de meilleures nouvelles! aussi, nous allons passer tous les trois une bonne soirée... comme autrefois à Chambord.

HENRI. Ou à Fontainebleau.

FRANÇOIS Ier, *regardant avec douleur les murs de sa prison*. Oui, mes beaux ombrages de Fontainebleau... et ce palais, qu'embellissaient par mes soins les merveilles des arts. (*Il se détourne pour essuyer une larme.*)

MARGUERITE, *gaiement*. Il est de fait, sire, que vous nous y receviez mieux qu'ici... D'abord, vous nous y donniez à souper... et moi j'ai grand'faim.

FRANÇOIS Ier, *souriant*. En vérité, ma mignonne?..

MARGUERITE. Je n'ai rien pris depuis ce matin.

FRANÇOIS Ier. D'Albret... dis à mes gardiens de m'apporter cette collation... qu'ils avaient déposée dans ma chambre, hier, je crois, ou avant-hier. (*D'Albret sort.*)

SCÈNE VI.

FRANÇOIS Ier, MARGUERITE.

MARGUERITE, *vivement*. Avant-hier!.. Votre Majesté n'y avait pas touché!..

FRANÇOIS Ier. C'est tout simple... un malade n'a pas faim... un captif encore moins... Il faut pour cela le grand air... l'air de la liberté... tandis que toi, ma mignonne, si jeune et si fraîche... et libre... Tiens, tiens, voilà ton souper que l'on t'apporte... (*Aux geôliers.*) Bien! bien!.. maintenant laissez-nous. (*Après la sortie des geôliers et de Henri, à qui Marguerite a fait signe de s'éloigner.*) Là, près de moi, que je te regarde!.. que je ne te perde pas des yeux.

MARGUERITE, *s'asseyant à la table*. Ah! il m'eût été plus agréable... de partager cette collation avec Votre Majesté... (*Vivement.*) Je ne vous presse pas, sire... Dieu m'en préserve!.. Mais, quand je pense à nos repas en famille... Tenez, notre mère, qui depuis votre absence... veille à tout dans le royaume... qui a levé des troupes... garni nos places fortes...

FRANÇOIS Ier. En vérité... elle ne s'est ni découragée... ni effrayée?

MARGUERITE. Pas un instant. Tant que mon fils est vivant, me disait-elle, je ne crains rien. Son nom seul vaut une armée... tous les mauvais desseins sont comprimés dans le royaume devant la crainte continuelle de son retour.

FRANÇOIS Ier. Ma mère a dit cela?..

MARGUERITE. Et il reviendra... continuait-elle... Dieu me le dit, j'en suis sûre... car je ne veux pas mourir sans le voir et sans l'embrasser.

FRANÇOIS Ier. O ma mère... ô ma bonne mère!..

MARGUERITE. Que Dieu prolonge ses jours! (*Versant dans le verre qui est devant le roi.*) A sa santé, mon frère! (*François tressaille.*) Refuserez-vous d'y boire avec moi?

FRANÇOIS Ier. Non, non, donne... donne... quelques gouttes... (*Élevant son verre.*) Ma mère! (*Il boit.*) Ah! ce vin m'a ranimé...

MARGUERITE. Et votre fils, le Dauphin, quoique enfant, si vous saviez comme il s'occupe de vous?.. Ma tante Marguerite, me criait-il, au moment du départ, dites à mon père que je l'attends.

FRANÇOIS Ier. Vraiment?

MARGUERITE. Pour apprendre de lui à manier mon épée et à monter mon premier cheval.

FRANÇOIS Ier. Mon fils!.. mon fils!.. il m'attend!..

MARGUERITE. Eh! oui, sire... il vous attend! (*Elle verse du vin à François Ier.*) Et il n'est pas le seul... bien d'autres encore... de jolies dames...

FRANÇOIS Ier. Hein! Que dis-tu?

MARGUERITE. Qui m'avaient chargée pour vous de tendres souvenirs.

FRANÇOIS Ier. En vérité... (*Il porte la main à son verre.*)

MARGUERITE. La belle duchesse de Châteaubriant... (*Glissant un biscuit dans le verre du roi.*) qui mourrait, je crois, si elle ne devait plus vous revoir.

FRANÇOIS Ier. La duchesse... elle pense encore à moi! (*Il mange le biscuit.*)

MARGUERITE. Elle!.. dites donc toutes les femmes de la cour.

FRANÇOIS Ier, *avec plaisir*. Toutes les femmes!.. (*Il boit.*)

MARGUERITE. Si vous saviez comme vous les avez rendues pieuses et exactes à l'église!.. (*Elle sert des conserves de fruits au roi.*) comme elles y venaient prier pour le roi... et quand on a su que je partais vers vous, que de recommandations! (*Elle glisse une cuiller au roi.*) et des nœuds de rubans... des cheveux... des écharpes...

FRANÇOIS Ier, *vivement*. Vraiment!

MARGUERITE. Et même de petits billets bien tendres.

FRANÇOIS Ier, *prenant de lui-même un second biscuit*. Des billets... et de qui?

MARGUERITE. Je vous les donnerai... vous les lirez... Ah! je conçois votre désespoir d'être à Madrid! on n'y trouve ni aussi jolies femmes... ni aventures aussi piquantes...

FRANÇOIS Ier, *vivement et posant son verre*. Eh bien! Marguerite, c'est ce qui te trompe.

MARGUERITE. Que me dites-vous?

FRANÇOIS Ier. Qu'ici, dans ma captivité... il y a un mystère inouï... un secret dont je ne pouvais parler... car celle à qui je dis tout, ma sœur était loin de moi.

MARGUERITE, *avec chaleur*. La voici de retour... ainsi que nos causeries du soir... nos petits soupers en tête-à-tête!

FRANÇOIS Ier, *se retournant vivement en face de Marguerite*. Comme à Chenonceaux! imagine-toi, ma mignonne...

MARGUERITE. Vous allez vous fatiguer.

FRANÇOIS Ier. Non, non, n'aie pas peur.

MARGUERITE. Et si vous ne prenez pas des forces pour votre récit...

FRANÇOIS Ier. C'est inutile...

MARGUERITE. Non, non!.. Vous mangerez d'abord... ou je n'écoute rien!

FRANÇOIS Ier, *riant*. Marguerite, tu es donc toujours despote?

MARGUERITE. Plus que jamais!

FRANÇOIS Ier. Alors!.. (*Il mange.*) Imagine-toi, ma mignonne, qu'une nuit, pendant mon sommeil, il me semblait voir une femme jeune et belle se pencher vers moi!

MARGUERITE. Mon frère François a toujours eu de ces rêves-là.

FRANÇOIS Ier. C'était une réalité!.. car au réveil, je trouvai près de moi un gant de femme... la main la plus jolie... la plus ravissante...

MARGUERITE. En fait de gants, l'imagination fait tout. (*Elle frappe sur l'assiette du roi pour qu'il mange.*)

FRANÇOIS Ier. Attends donc... (*Elle continue à frapper, il mange.*) Depuis ce moment, il ne s'est pas écoulé de semaine qui ne m'apportât quelques souvenirs mystérieux de la belle inconnue.

MARGUERITE. Elle a donc des intelligences avec les geôliers?..

FRANÇOIS Ier. Je n'en sais rien!.. tantôt c'est une lettre qui me prodigue des consolations, tantôt des chants français que j'entends au pied de la tour, ou de l'autre côté du Mançanarès... tantôt des fleurs, (*Montrant la corbeille, à droite.*) vois plutôt!.. qui me viennent d'elle, j'en suis sûr, et qui embellissent ma prison.

MARGUERITE. Quel joli sujet de conte!.. Mais enfin... elle, l'inconnue?..

FRANÇOIS Ier. Toujours invisible... Une nuit seulement... il y a un mois, je me débattais contre la fièvre et le délire... quand tout à coup, en étendant mon bras hors du lit, je sens tomber sur ma main une larme... Je veux jeter un cri. — « Silence!.. me dit-on à demi-voix... C'est moi! — Vous!.. ma bienfaitrice? — Oui, pour vous soigner. — Mais, qui êtes-vous? — Je ne puis le dire ni à vous ni à personne, sans me perdre!.. Je suis... je suis la femme qui vous aime!.. Silence, et dormez. » Elle était comme toi, elle était despote. Elle posa sa main sur mon front; et soit influence de cette main, soit faiblesse, je m'endormis; et à mon réveil, tout avait disparu!

MARGUERITE. C'est étrange! Et elle était jeune et belle?

FRANÇOIS Ier, *avec chaleur*. Si elle était belle!.. c'était une grâce, une démarche, et malgré le léger demi-masque qui couvrait ses traits, des yeux et des dents admirables!

MARGUERITE. Eh bien, quoique femme, (*Levant son verre.*) je bois à la belle inconnue... et à tous ses charmes!

FRANÇOIS Ier, *trinquant avec Marguerite*. Vrai Dieu! ma mignonne!.. nous pourrions boire longtemps!

SCÈNE VII.

FRANÇOIS Ier ET MARGUERITE, *à table*, HENRI, *sortant de la porte à droite, suivi de geôliers.*

HENRI. Que vois-je?

MARGUERITE. Le repas du roi... qui est fini! (*Le roi fait signe aux deux geôliers d'enlever la table. Les deux geôliers emportent la table par la porte du fond et disparaissent.*)

MARGUERITE, *bas, à Henri*. Pas un mot à mon frère sur son dessein, il en rougirait presque à nos yeux, maintenant qu'il y a renoncé. (*Regardant autour d'elle et voyant que les geôliers sont partis.*) Enfin, nous sommes seuls, sire, l'heure de la liberté est sonnée.

FRANÇOIS Ier. Que veux-tu dire?

MARGUERITE. Qu'il est un projet conçu par nous dont nous n'osions parler à Votre Majesté, avant d'être sûrs qu'elle pourrait nous seconder. Vous sentez-vous le courage... non... je veux dire la force de faire une ou deux lieues à cheval?

FRANÇOIS Ier, *avec force*. Plus encore..... dussé-je en mourir!... Mourir libre! (*Avec abattement.*) Mais vous vous flattez d'un vain espoir... Ignorez-vous que jour et nuit veillent au pied de cette tour des soldats...

HENRI. Commandés aujourd'hui par le jeune comte de Villaréal...

MARGUERITE. La duchesse de Médina en répond. Il n'entendra rien... il ne verra rien... c'est convenu!

HENRI. Deux chevaux nous attendent au bord du Mançanarès, et plus loin, une voiture, des relais disposés...

FRANÇOIS Ier. Par qui?

MARGUERITE. Par le marquis de Santa-Fé, le grand écuyer!

FRANÇOIS Ier. Un ennemi à moi!.. que tu as supplié...

MARGUERITE, *fièrement*. Un esclave à qui j'ai commandé.

FRANÇOIS Ier, *souriant*. Je comprends... mais une fois en voiture, pour traverser l'Espagne?..

HENRI. Nous avons, sous un nom supposé et jusqu'à la frontière, un sauf-conduit délivré...

FRANÇOIS Ier. Par qui?

MARGUERITE. Par l'amirante de Castille.

FRANÇOIS Ier. Et sous quel prétexte?

MARGUERITE, *riant*. Sous prétexte qu'il m'adore et que je lui ai fait perdre la tête! Que voulez-vous? depuis quinze jours, je m'occupe; je n'aime pas à perdre mon temps, et pendant que je ne pouvais pas vous voir...

FRANÇOIS Ier. O sublime et vertueuse coquette!.. Mais pour descendre cet escalier et franchir ces murailles?.. c'est là le plus difficile.

MARGUERITE. A défaut de la terre, je me serais adressée au ciel. J'ai fait demander un moine... un dominicain... il est là...

FRANÇOIS Ier. Quel rapport cela peut-il avoir...

MARGUERITE. Un moine qui nous appartient. Vous sortirez, sire, sous son capuchon.

FRANÇOIS Ier. Moi! François Ier, m'enfroquer, prendre une robe de moine!..

MARGUERITE, *riant*. Qu'importe?.. pour un quart d'heure...

FRANÇOIS Ier. Et si cette ruse se découvrait, si j'étais arrêté? M'exposer aux railleries de ces orgueilleux Espagnols sous un pareil costume, sous un froc!.. Autant vaudrait être rasé, tonsuré et jeté dans un cloître... Non! un roi de France peut être vaincu et captif, mais ridicule... jamais!

HENRI, *vivement*. Sa Majesté a raison.

FRANÇOIS Ier, *de même*. N'est-ce pas? Tu me comprends, toi?

MARGUERITE. Allons! voilà le chevaleresque qui s'en mêle!.. O maudit orgueil masculin! Pour un motif aussi frivole, aussi absurde, faire manquer un projet superbe! une évasion si bien combinée! (*S'approchant de la corbeille, à droite, et y cueillant plusieurs fleurs.*) Cherchez donc et trouvez mieux! (*Se jetant dans un fauteuil.*) Moi, je ne m'en mêle plus!

HENRI. Comment faire, sire, comment faire?

FRANÇOIS Ier. Dieu nous viendra en aide! Dieu ou mon bon ange.

MARGUERITE, *arrangeant les fleurs pour s'en faire un bouquet*. O ciel! au milieu de cette fleur je crois apercevoir... un petit papier roulé...

FRANÇOIS Ier, *poussant un cri*. Que disais-je!.. ce sera de mon inconnue...

MARGUERITE, *lui présentant le papier qu'elle vient de retirer*. A vous, sire!

FRANÇOIS Ier, *lisant le papier qu'il vient de dérouler*. « Derrière la statue de la Madone, vous trou- « verez, puisse-t-il vous être utile, un souvenir, « un présent, auquel je travaille en secret, depuis « trois mois. » Son portrait!..

MARGUERITE. La belle avance!

HENRI, *qui a plongé sa main derrière la madone*. Non! une échelle de soie!

MARGUERITE. Cela vaut mieux!

HENRI. Et une clé... avec une étiquette : (*Lisant.*) « Clé de la grille du balcon. »

FRANÇOIS Ier, *montrant le balcon, à gauche*. La fenêtre grillée de ce balcon... donne sur une plate-forme de l'autre côté du Mançanarès.

HENRI. Voilà ce qu'il nous faut, sire!

FRANÇOIS Ier. Un chemin proposable.

MARGUERITE. Où il y a de quoi se tuer... je m'y oppose! les sentinelles placées sur le bastion de droite vous apercevront descendre!

FRANÇOIS Ier. Il fait nuit!

MARGUERITE. Ils vous entendront!.. ils tireront sur vous!

FRANÇOIS Ier. Ils me manqueront! et d'ailleurs des arquebusades... cela me va!.. cela me convient, je suis chez moi... hâtons-nous de partir!.. (*A Henri qui vient de s'élancer sur le balcon.*) Vois si cette clé ouvre la grille?.. (*A Marguerite.*) Rassure-toi, ma bonne sœur, dans quelques instants je serai au pied de cette tour... et grâce à tes soins, à la voiture, aux relais, au sauf-conduit... (*A Henri.*) Eh bien?

HENRI, *sortant du balcon*. La grille est ouverte!

FRANÇOIS Ier, *embrassant sa sœur et se dirigeant vers le balcon*. Adieu... adieu, ma mignonne... ma bien-aimée Marguerite...

MARGUERITE, *le suivant*. Prenez bien garde, sire!..

FRANÇOIS Ier, *déjà sur le balcon et s'adressant à d'Albret*. Déroule l'échelle, pour que je puisse l'attacher.

MARGUERITE. Bien solidement!

FRANÇOIS Ier. N'aie pas peur.

MARGUERITE. Non, je n'ai pas peur... mais dépêchez... dépêchez-vous. O ciel!.. j'entends des pas... on monte... on vient... la porte s'ouvre... rentrez! (*Elle referme vivement les deux battants de la croisée. François Ier reste en dehors sur le balcon. Henri jette à terre dans un coin l'échelle qu'il commençait à dérouler. La porte du fond s'ouvre.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, *près du balcon, à gauche*, HENRI, *qui descend le théâtre du même côté*, CHARLES-QUINT, *entrant par la porte du fond, précédé de quelques seigneurs et suivi de plusieurs officiers. Il s'avance au milieu du théâtre.*

MARGUERITE, *à part*. L'empereur!.. (*S'avançant vers lui.*) Quoi! sire, c'est vous qui daignez venir...

CHARLES-QUINT. M'informer moi-même d'une santé qui m'est chère et précieuse. Comment se trouve mon frère, le roi de France?

MARGUERITE. Beaucoup mieux, sire.

CHARLES-QUINT. Vous me répondez de ses jours?

MARGUERITE. Oui, sire!..

CHARLES-QUINT. Dieu soit loué!.. car j'ai éprouvé,

je ne vous le cache pas, un moment d'inquiétude terrible!

MARGUERITE. Par malheur... il est encore trop faible pour recevoir l'honneur de votre visite.

CHARLES-QUINT. Voilà qui est fâcheux! j'aurais été heureux d'avoir enfin avec lui, sans étiquette, sans cérémonies, et en bon frère, cette entrevue depuis si longtemps désirée. Il faudra bien, et contre notre gré, remettre à une autre fois...

MARGUERITE, *avec émotion*. Oui... sire... partons... car l'air que l'on respire ici... m'oppresse!

CHARLES-QUINT, *aux officiers*. Aussi nous donnerons des ordres pour que le roi de France soit transporté, dès que sa santé le permettra, dans un appartement plus convenable!

MARGUERITE. J'en remercie Votre Majesté... mais partons...

CHARLES-QUINT, *offrant la main à Marguerite et faisant quelques pas avec elle pour sortir*. Une personne... contre qui vous avez de grandes préventions... me demandait tout à l'heure bien vivement des nouvelles du roi...

MARGUERITE. Qui donc, sire?

CHARLES-QUINT. Un Français... le connétable de Bourbon!

MARGUERITE, *voyant la fenêtre du balcon qui s'agite légèrement, et parlant à demi-voix à Charles-Quint*. Sire, au nom du ciel, ne prononcez pas ici ce nom!

CHARLES-QUINT. Et pourquoi?

MARGUERITE. Si mon frère l'entendait!..

CHARLES-QUINT, *baissant la voix*. C'est juste!.. je me tais! mais vous conviendrez vous-même que la cour de France a eu envers lui des torts...

MARGUERITE, *faisant un geste d'effroi en voyant la fenêtre du balcon qui s'entr'ouvre*. Des torts!..

CHARLES-QUINT, *de même*. Il y a même ingratitude... car enfin, à la bataille de Pavie, il me l'a dit, c'est lui qui a épargné les jours du roi.

FRANÇOIS Ier, *poussant vivement la croisée et paraissant sur le bord du balcon*. Il en a menti! (*Mouvement général.*)

CHARLES-QUINT. Dieu! le roi de France!

FRANÇOIS Ier. Lui-même! aussi bien et, fût-ce au milieu de nos ennemis, nous aimons à paraître!

CHARLES-QUINT, *avec colère*. Cette grille ouverte!.. une évasion!.. (*Regardant Marguerite.*) au moment où je me confiais à votre loyauté... (*Regardant François Ier.*) à votre honneur!

FRANÇOIS Ier. Étais-je donc prisonnier sur parole, et vous ai-je jamais donné la mienne? Non! j'ai conservé tous les droits de l'opprimé contre l'oppresseur, et du captif contre son geôlier.

CHARLES-QUINT. Soit! et puisque c'est vous qui l'avez voulu, conservons nos rôles! (*Faisant un pas pour sortir.*) Adieu!

MARGUERITE, *se plaçant au-devant de Charles*. Non, sire, non! Votre Majesté n'acceptera jamais un rôle indigne d'elle! Ce projet de fuite, qui vous blesse, c'est moi seule qui venais de l'imaginer; le roi, qui le repoussait, n'a cédé que vaincu par mes prières, et le ciel, qui souvent nous protége malgré nous, n'a pas voulu que ce dessein insensé fût exécuté par moi, pour vous réserver à vous, sire, une plus digne et plus noble tâche.

CHARLES-QUINT. Que dites-vous?

MARGUERITE. Que Dieu qui vous a ainsi rapprochés, semble avoir amené lui-même cette entrevue, cette conférence qui paraissait impossible. Qu'avez-vous besoin d'intermédiaires?.. Comme vous le disiez si bien, sire, sans étiquette, sans cérémonies, en bons frères, arrangez tous vos différends.

FRANÇOIS Ier. Je suis prêt à entendre toutes vos propositions, sire.

MARGUERITE, *à Charles-Quint*. Et Votre Majesté?

CHARLES-QUINT, *après un instant de silence*. Soit!

MARGUERITE, *bas, à François Ier*. De la prudence!.. et surtout de la modération! (*S'approchant de Charles-Quint, à qui elle fait une profonde révérence.*) Sire, il est souffrant encore!.. ménagez-le!

CHARLES-QUINT, *gravement*. Je vous jure que ce n'est pas moi qui me fâcherai, ni qui brouillerai les choses... au contraire! (*Un officier approche un fauteuil à Charles-Quint, Henri en avance un autre à François Ier.*) Laissez-nous! (*Marguerite sort par la porte à gauche, Henri la suit; les officiers sortent par le fond.*)

SCÈNE IX.

FRANÇOIS Ier, CHARLES-QUINT, *tous les deux debout*.

CHARLES-QUINT, *l'invitant à s'asseoir*. Sire!..

FRANÇOIS Ier, *de même*. Votre Majesté!..

CHARLES-QUINT. Je suis chez moi... dans mon palais!

FRANÇOIS Ier, *regardant les murs de sa prison et souriant*. Dans votre palais?.. soit!.. (*Il s'assied et Charles-Quint après lui. Après un instant de silence.*) D'abord, mon frère, et pour n'y plus revenir, que je vous fasse un reproche. Comment avez-vous tant tardé à m'accorder cet entretien? comment avez-vous pu ajouter à l'horreur de ma captivité l'espérance tant de fois déçue de vous

voir... de me plaindre, à vous-même, des privations que m'imposaient, à votre insu, vos valets?.. Pardon, mon intention n'est pas de blesser Votre Majesté...

CHARLES-QUINT, *avec bonhomie*. Me blesser? au contraire... Tout ce que vous me dites, sire, je me le suis reproché souvent, plus amèrement encore que vous ne pourriez le faire... mais la faute n'en était pas à moi!

FRANÇOIS Ier. Et à qui donc?

CHARLES-QUINT. Ignorez-vous donc combien le conseil de Castille est jaloux de ses droits et priviléges? Empereur d'Allemagne, on ne m'a permis d'être roi, à Madrid, qu'en partageant le trône avec Jeanne ma mère... et malgré son état de démence, tous les actes du pouvoir sont toujours revêtus de son approbation, ou plutôt de celle du conseil de Castille qui la représente; et, vous ne savez pas ce que c'est que le joug de ces vieux précepteurs de rois... surtout quand c'est à eux que l'on doit la couronne et que, sous peine d'être ingrat, on n'ose leur rompre en visière.

FRANÇOIS Ier. En vérité!

CHARLES-QUINT. Je voulais, moi, qu'on vous donnât pour prison un palais, avec une lieue de forêt pour la promenade et la chasse!.. mais mes vieux conseillers prétendaient que Votre Majesté tenterait de s'échapper... (*Mouvement de François Ier.*) et leur prudence exagérée...

FRANÇOIS Ier, *avec impatience*. Devait mal s'accorder avec votre franchise... N'en parlons plus! Vos conditions, sire?..

CHARLES-QUINT, *vivement*. Mes conditions, à moi!.. aucune!.. Mais je suis bien obligé de vous apporter celles du conseil. La longue et terrible guerre que nous venons de soutenir contre Votre Majesté, nous a tellement obérés, qu'on exige, pour réparer nos pertes, qu'une rançon de douze cent mille écus d'or soit payée par la France...

FRANÇOIS Ier, *froidement*. Par la France?.. Non pas; mais par moi. Je vendrai mes domaines, mes apanages, mes diamants. Accordé!

CHARLES-QUINT. Il est naturel, qu'avec un ennemi si redoutable, on prenne ses garanties! On exige que vous abandonniez toute prétention sur l'Italie et les Pays-Bas.

FRANÇOIS Ier, *avec douleur*. Perdre d'un trait de plume ces conquêtes achetées par tant d'or et de sang!..

CHARLES-QUINT, *vivement*. Et vous pourriez dire, par tant d'immortels exploits! Mais, injuste ou non, le sort des batailles vous les a fait perdre.

FRANÇOIS Ier, *avec chaleur*. Et, Dieu aidant, je peux les regagner!

CHARLES-QUINT. Vous en êtes bien capable, sire, et c'est justement ce qu'on veut empêcher.....

FRANÇOIS Ier, *avec humeur et se levant*. Soit..... Accordé!

CHARLES-QUINT. Après...

FRANÇOIS Ier. Après! (*Se rasseyant.*)

CHARLES-QUINT. Ceci est un acte de reconnaissance et de bonne foi, un engagement solennel contracté par l'Espagne, envers le connétable de Bourbon...

FRANÇOIS Ier, *avec colère*. Le connétable? cet infâme!.. ce traître!..

CHARLES-QUINT. Qui nous a loyalement servis... pour un traître!.. Et le conseil demande, pour prix de ses services, que Votre Majesté l'indemnise, et au delà, de tous ses biens confisqués en France.

FRANÇOIS Ier, *avec colère*. Le payer! pour m'avoir vendu! (*Se contenant.*) Prenez garde, sire... ne donnez pas, pour vous-même, un pareil exemple?.. Il peut y avoir du danger à payer les traîtres.

CHARLES-QUINT, *froidement*. Il peut y en avoir à ne pas les payer...

FRANÇOIS Ier, *regardant Charles-Quint avec mépris*. Les craindre est plus honteux encore que de s'en servir, et Votre Majesté entreprend là une lourde tâche pour ses finances obérées, car si elle estime aussi haut la trahison, j'ignore de quel prix elle pourra payer la loyauté de ses fidèles sujets!.. Cela vous regarde, sire; accordé!

CHARLES-QUINT, *avec joie*. Ah!..

FRANÇOIS Ier. Touchons-nous donc la main, et signons notre traité.

CHARLES-QUINT. Je ne le puis, par malheur, sans une dernière condition.

FRANÇOIS Ier, *avec impatience*. Encore une autre?

CHARLES-QUINT. Celle-là est la justice même!.. et votre loyauté ne saurait s'y refuser!

FRANÇOIS Ier. Quelle est-elle? Voyons.

CHARLES-QUINT. Le roi Louis XI, qui fut un grand politique, et qui conquérait plus de provinces par la plume que d'autres par l'épée, avait usurpé sur nos pères, et annexé à la France, le duché de Bourgogne...

FRANÇOIS Ier, *ne pouvant se contenir*. Le duché de Bourgogne!.. Il a pu entrer dans votre pensée que je consentirais à l'abandonner... à le céder...

CHARLES-QUINT. C'est-à-dire, à le rendre...

FRANÇOIS Ier, *se levant*. Ah! c'est trop longtemps irriter ma patience!..

CHARLES-QUINT. Calmez-vous, sire; que votre modération égale la mienne!

FRANÇOIS Ier, *avec violence*. Assez de railleries, sire, ou, par le ciel! je ne répondrais pas de moi!

CHARLES-QUINT, *avec hauteur*. Qu'est-ce à dire?

FRANÇOIS Ier. Croyez-vous que j'aie été dupe de cette feinte modération; de votre fausse bonhomie et de vos prétentions au rôle de jeune homme en tutelle? Je me suis contenu, cependant, et quelque cruels que fussent les sacrifices qu'on exigeait, quand, après tout, ils ne regardaient que moi, quand ils n'attaquaient que mes trésors, à moi, mes biens, à moi, mes conquêtes ou mon orgueil, j'ai tout accordé; mais s'attaquer à la France, mais me demander son morcellement et son déshonneur!... alors le souverain se relève et vous dit : Moi, vivant, vous n'y toucherez pas!

CHARLES-QUINT. Très-bien !si vous étiez en France, et dans votre royaume; mais vous oubliez que vous êtes à Madrid!

FRANÇOIS Ier. Et vous aussi, vous l'oubliez, en insultant un ennemi désarmé! Mais le roi captif a un peuple qui n'a pas besoin de chef pour combattre et repousser l'étranger; le roi captif a des alliés qu'indigne votre ambition, et le roi d'Angleterre, Henri VIII...

CHARLES-QUINT. Peut lever en votre faveur des armées et des flottes; il trouvera Charles-Quint partout...

FRANÇOIS Ier. Excepté sur les champs de bataille!

CHARLES-QUINT, *avec hauteur*. Et pourquoi donc?

FRANÇOIS Ier. Parce que vous n'avez jamais tenu une épée de votre vie.

CHARLES-QUINT. Moi! (*Henri d'Albret sort de la porte à gauche.*)

HENRI, *à part*. Qu'y a-t-il donc?

FRANÇOIS Ier, *avec amertume*. Il s'est livré de beaux combats depuis que vous avez âge d'homme; vous n'en avez vu aucun. Votre royaume s'est enrichi de nombreuses conquêtes... vous n'en avez fait aucune. Qui commandait les Espagnols vainqueurs dans la Navarre? Villalva! dans le Milanais? Colonna! dans la Castille? le comte de Haro! mais Charles-Quint!.. absent, toujours absent!..

CHARLES-QUINT, *hors de lui*. Sire!..

HENRI, *s'avançant auprès de François Ier*. Sire, au nom du ciel!..

FRANÇOIS Ier. C'est toi, Henri!.. le ciel t'envoie... Il y aura un témoin de ma vengeance... (*A Charles-Quint.*) Enfin, les Espagnols ont vaincu les Français à Pavie!.. Qui était leur chef?.. un Français!.. un Français félon! Oui, pour vaincre la France, il vous a fallu acheter l'aide de la France, l'acheter par la trahison, par la corruption... votre courage, à vous!..

CHARLES-QUINT. Ah! je ne supporterai pas un tel outrage!

FRANÇOIS Ier. Prouvez-le donc! Vous avez une arme au côté, et d'Albret me donnera la sienne; l'épée à la main, et vidons ici notre querelle, en chevaliers, avec Dieu pour juge!.. (*Montrant d'Albret.*) et un gentilhomme pour témoin.

CHARLES-QUINT, *froidement*. Je conçois, en effet, sire, que ce parti vous conviendrait; mais la victoire me fût-elle assurée, je demanderais à Votre Majesté la permission de ne pas la priver d'une existence qui m'est aussi chère qu'utile; quant à la mienne, je la tiendrai en précieuse et digne garde pour vous prouver que, sans vous égaler en prétendu héroïsme, on peut vous surpasser en renommée. Pendant que vous resterez immobile et enchaîné...j'avancerai toujours, toujours, et ne m'arrêterai dans ma marche, que lorsque l'Europe entière m'appartiendra, à commencer par la France. Adieu! (*Il sort.*)

HENRI, *avec indignation*. La France, à lui!.. jamais!

FRANÇOIS Ier, *de même*. Tu dis vrai.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE, *accourant au bruit.*

MARGUERITE. Sire!.. sire!.. qu'y a-t-il?

FRANÇOIS Ier, *avec exaspération*. S'il croit, en me tenant captif, tenir la France enchaînée, s'il espère lui imposer des sacrifices pour ma rançon, il se trompe, il n'aura rien. Son prisonnier lui échappera.

MARGUERITE. Comment!

FRANÇOIS Ier. Attends, attends! (*Il se met à la table, à droite.*)

MARGUERITE. Sire, que voulez-vous faire?

HENRI. Quel est votre dessein? (*Écoutant près du tableau de saint Pacôme.*) C'est singulier!.. derrière ce tableau j'ai cru entendre... Non, non!...

FRANÇOIS Ier, *après avoir écrit avec agitation, se lève et dit en passant entre eux :* Henri!.. ma sœur!.. veillez bien sur cet écrit, dérobez-le à tous les yeux. Défendez-le, au prix même de votre sang, car il faut qu'il parvienne entre les mains de ma mère, de Louise de Savoie, régente de France!..

MARGUERITE. Je vous le jure... Mais qu'est-ce donc?

FRANÇOIS Ier. Tiens!.. tiens!.. je te le confie.

MARGUERITE, *le regardant, et poussant un cri.* Ah! votre acte d'abdication?

FRANÇOIS Ier. En faveur de mon fils, le Dauphin, et maintenant Charles-Quint aura beau

faire, le roi n'est plus à Madrid, il est en France.

HENRI. Sire!.. sire!..

FRANÇOIS Ier. Non... François Ier n'est plus rien... qu'un simple gentilhomme, qu'on pourra torturer peut-être, mais dont la main ne peut plus signer de traité, et qui, du fond de sa prison, peut s'écrier encore : Que Dieu sauve la France! (*Le roi est debout. — Henri et Marguerite sont tous les deux à genoux.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(Un appartement du palais; deux portes à gauche; deux portes à droite; une porte au fond. A gauche, sur le premier plan, une table, des flambeaux, ce qu'il faut pour écrire. Un jeu d'échecs. A droite, un gueridon, sur lequel sont des ouvrages à l'aiguille et une écritoire de femme.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉONORE, *faisant du filet*, ISABELLE, *ne faisant rien, toutes deux assises à côté l'une de l'autre et ne se parlant pas.*

ÉLÉONORE, *après quelques instants de silence.* La revue a été belle aujourd'hui?

ISABELLE. Superbe!

ÉLÉONORE. Vous y assistiez à côté de l'empereur...

ISABELLE. Tout à côté!

ÉLÉONORE. On prétend qu'il a eu une entrevue avec le roi de France.

ISABELLE. Ah!.. je ne sais pas!

ÉLÉONORE. Il a dû vous en parler.

ISABELLE. C'est possible!.. je n'écoutais pas! je regardais si les toilettes de ces dames étaient plus belles que la mienne.

ÉLÉONORE. Mais vous couriez risque de mettre l'empereur très en colère.

ISABELLE. Jésus Maria!.. et pourquoi cela?

ÉLÉONORE. Il veut que l'on s'occupe de politique.

ISABELLE. C'est bien ennuyeux!

ÉLÉONORE. Je conçois! mais pourvu seulement qu'on ait l'air de s'en occuper...

ISABELLE. Et comment faire pour cela?

ÉLÉONORE. Comment?...

UN PAGE, *annonçant.* Son Excellence le comte Guattinara.

ÉLÉONORE, *à demi-voix, à Isabelle et vivement.* Quand on voit un ministre, il faut l'interroger, lui demander ce qui se passe, se faire rendre compte... enfin, il faut qu'une reine ait l'air de savoir. (*Éléonore se remet à travailler.*)

SCÈNE II.

ÉLÉONORE, ISABELLE, GUATTINARA.

GUATTINARA, *parlant au dehors, à la porte à droite.* Oui, vous dis-je, j'ai à parler à Son Altesse. (*Il place son chapeau sur le guéridon, à droite, s'avance, et, apercevant Éléonore:*) Dieu! la princesse Éléonore!

ISABELLE. Qu'est-ce donc?

GUATTINARA, *haut, à Isabelle.* Je m'empressais d'apporter à Votre Altesse des lettres de France, des compliments de félicitations de la régente Louise de Savoie sur votre mariage.

ISABELLE, *prenant la lettre.* Une lettre de Paris!.. c'est singulier, moi qui viens d'y écrire!.. un message très-pressé pour des gants et des rubans!

GUATTINARA. Eh mon Dieu! j'en suis désolé! La lettre de Votre Altesse ne partira pas! je viens de donner l'ordre d'arrêter tous les courriers qui partent pour la France, excepté ceux de l'empereur, et d'ouvrir toutes les lettres.

ISABELLE, *avec indifférence.* Ah! bah!

ÉLÉONORE, *à voix basse.* Demandez-lui donc pourquoi?

ISABELLE, *de même.* C'est juste! je n'y pensais plus. (*Haut.* Et pour quels motifs, seigneur Guattinara?

GUATTINARA, *s'inclinant.* Des motifs... politiques!

ÉLÉONORE, *bas, à Isabelle.* Raison de plus!

ISABELLE. Raison de plus... moi, la reine, je dois savoir...

GUATTINARA, *étonné et à part.* Est-il possible!.. (*Haut.*) Il s'agit d'une affaire d'État, d'un grave complot que j'ai découvert.

ISABELLE. Vraiment?

GUATTINARA, *à part.* Grâce à saint Pacôme!.. (*Haut.*) Complot dont je tiens à saisir les preuves... C'est pour cela que j'ai défendu de laisser sortir aucun Français de Madrid, ou de leur accorder des sauf-conduits.

ISABELLE, *d'un air d'indifférence.* Voyez-vous cela!

ÉLÉONORE, *à voix basse.* Demandez quel est ce complot!

ISABELLE. Quel est ce complot?

GUATTINARA. Intrigue purement diplomatique

et très-embrouillée! Votre Altesse tient-elle absolument à la connaître?

ISABELLE. Du tout! c'était pour savoir... (*Rencontrant un regard d'Éléonore.*) Mais, c'est égal!

GUATTINARA. Ce sera très-long!

ISABELLE, *lui faisant signe de la main*. Assez! assez!

GUATTINARA. Je n'en dirai donc pas davantage!

ÉLÉONORE, *à part*. Pas davantage! (*Haut et se levant.*) Je crains que ma présence ne gêne Votre Altesse, et moi qui n'entends rien aux affaires d'État et qui ne m'en mêle jamais, je vous demanderai, Madame, la permission de me retirer. (*Elle lui fait la révérence et sort.*)

SCÈNE III.

ISABELLE, GUATTINARA.

GUATTINARA, *à part*. Enfin! elle s'éloigne! (*Haut.*) Tout à l'heure, quand je suis entré dans le salon où j'ai trouvé Votre Altesse, seule en tête-à-tête avec l'empereur, je n'ai pu, dans le trouble, dans la douleur où j'étais... savoir si vous aviez daigné parler à Sa Majesté de la nécessité de me conférer son ordre de la Toison d'Or!

ISABELLE. Oui vraiment! L'empereur a répondu: Rien ne presse, nous attendrons que notre nouveau ministre ait fait ses preuves et nous ait rendu quelque signalé service.

GUATTINARA. Il a dit cela!... (*A part.*) A merveille, sire; on s'arrangera pour devenir nécessaire. (*Haut.*) Alors Votre Altesse a insisté.

ISABELLE. Oh! mon Dieu, non!.. Je ne pensais qu'à tout ce peuple, tous ces officiers qui criaient: Vive la reine!.. et puis, dans l'intérieur des appartements, toute cette cour attentive et prosternée, tous ces jeunes seigneurs, si élégants et de si bonne mine, qui semblaient épier chacun de mes regards... Ah! c'est beau d'être reine d'Espagne!

GUATTINARA, *avec jalousie*. Vous trouvez?

ISABELLE. Je commence!.. car jusque-là ce n'était pas amusant. Et puis, sur un geste du roi, tout le monde s'est retiré. Nous sommes restés dans le petit salon... seuls.

GUATTINARA, *à part*. Ah! mon Dieu!...

ISABELLE. Il avait un air plus aimable, plus gracieux qu'à l'ordinaire.

GUATTINARA. C'était jour de gala.

ISABELLE. Probablement! cela m'a enhardie... j'ai causé beaucoup!

GUATTINARA, *à part*. Tant pis...

ISABELLE. Le roi ne m'écoutait pas...

GUATTINARA, *à part*. Tant mieux...

ISABELLE. Mais il me regardait...

GUATTINARA. Aïe!.. tant pis!..

ISABELLE. En disant... qu'il y a d'éloquence... qu'il y a d'esprit dans ces yeux-là... les miens!.. Puis, comme me faisant signe de me taire, avec la main, il s'est écrié: Ah! laissez-les, laissez-les parler... et il a pris ma main qu'il a pressée contre ses lèvres... C'est dans ce moment-là que vous êtes entré.

GUATTINARA. Ah! si Votre Altesse savait ce que j'ai éprouvé de torture...

ISABELLE. Si je l'avais su... j'aurais sur-le-champ retiré ma main.

GUATTINARA. O ciel!.. gardez-vous-en bien!.. Dès que je me sacrifie... dès que je m'immole... ne voyez que votre bonheur, votre gloire!.. Oubliez un malheureux... c'est-à-dire, non, ne m'oubliez pas... au contraire! Mais soyez reine!.. reine toute-puissante... pour vous... et pour vos amis!

ISABELLE. C'est ce que je me suis dit.

GUATTINARA, *à part*. Sanchette, mes seules amours, Sanchette, du moins, me restera!

ISABELLE. Et pour vous prouver ma confiance...

GUATTINARA. Parlez vite.

ISABELLE. Vous savez bien, cette jeune camériste si gentille, si vive, si amusante.... que vous avez placée près de moi?

GUATTINARA. La petite Sanchette... la señora Babiéça...

ISABELLE. Je vous préviens qu'elle a une inclination...

GUATTINARA, *à part et avec trouble*. O ciel!.. qui a pu lui dire?.. (*Haut, avec embarras.*) Vous croyez...

ISABELLE. J'en suis sûre... Tout à l'heure, assise là près de la porte de mon petit salon... (*Montrant la première porte à gauche.*) j'ai entendu, sans le vouloir... toute une conversation...

GUATTINARA, *étonné*. Comment cela?

ISABELLE. Une voix très-jeune et très-agréable disait: « Sanchette... Sanchette, il faut que vous « m'ayez aujourd'hui un sauf-conduit pour la « France. »

GUATTINARA. Un sauf-conduit! pour la France! Et qui parlait ainsi?

ISABELLE. Je ne voyais pas, j'entendais... et Sanchette répondait: « Jamais, car vous partiriez et « je ne vous verrais plus! Je sais bien, conti- « nua-t-elle en pleurant, que vous ne m'aimez « pas! »

GUATTINARA, *à part*. A la bonne heure!

ISABELLE. « Mais moi, je vous aime, témoin un

« grand seigneur de la cour, que je supportais « autrefois, et qu'à présent je déteste! »

GUATTINARA, *avec fureur*. Ah! c'est donc cela...

ISABELLE, *naïvement*. Eh oui, c'est cela même!

GUATTINARA, *montrant la gauche*. Et vous dites qu'ils étaient là, dans le petit salon?

ISABELLE. Ils y sont peut-être encore.

GUATTINARA. Ah! me voilà sur la trace; (*Faisant quelques pas pour sortir.*) je saurai... Dieu! l'empereur...

SCÈNE IV.

ISABELLE, CHARLES-QUINT, *entrant par le fond*, GUATTINARA.

CHARLES-QUINT. Toi, ici, Guattinara?

GUATTINARA, *troublé*. Oui, sire!.. votre auguste fiancée me donnait des nouvelles... c'est-à-dire, c'est moi qui apportais à Son Altesse... des lettres de félicitations de la régente de France.

CHARLES-QUINT, *avec humeur*. Elles viennent bien à propos... (*A Isabelle.*) Il faut y répondre promptement... J'envoie aujourd'hui un courrier, un exprès au comte de Haro, notre ambassadeur à Paris; et s'il vous plaisait d'en profiter...

GUATTINARA, *fait un pas pour sortir*. Et moi, je vais savoir...

CHARLES-QUINT. Reste, Guattinara, nous avons à te parler. (*Isabelle fait la révérence au roi et sort par le fond.*)

GUATTINARA, *à part*. Grand Dieu! et pendant ce temps...

CHARLES-QUINT, *posant son chapeau sur la table, à gauche, et regardant sortir Isabelle*. Pas une idée dans une si jolie tête, pas une seule!.. Et voilà celle qui doit partager mon trône, et m'aider à gouverner le monde! (*Sévèrement, à Guattinara, qui est près de la porte de gauche.*) Je t'ai dit, Guattinara, que j'avais à te parler.

GUATTINARA, *s'inclinant et se rapprochant*. Sire... cet honneur... (*A part.*) Et ce complot, et ce rival, qui vont m'échapper!

CHARLES-QUINT. L'infante m'a parlé d'une idée qui, je le vois, te trouble et te préoccupe.

GUATTINARA. Moi, sire!..

CHARLES-QUINT. L'ordre de la Toison d'Or.

GUATTINARA. Eh bien! oui, sire... c'est par mes services que je veux le mériter! et dès que j'aurai saisi tous les fils d'un complot qui nous menace...

CHARLES-QUINT. En vérité!..

GUATTINARA. Mais je crains, par malheur, qu'il ne soit déjà trop tard, et je demande à Votre Majesté la grâce...

CHARLES-QUINT, *vivement*. De me quitter... Va donc... va vite.

GUATTINARA, *reculant vers la porte à gauche*. Merci, Majesté!.. Ah!.. ceux-là qui pensaient se jouer de moi, serviront eux-mêmes à mes projets... (*Se trouvant près de la table, à gauche, et prenant le chapeau qui y est placé.*) Bientôt, sire, bientôt, je reviendrai, et Votre Majesté saura ce que j'ai fait. (*Il sort par la porte à gauche, en emportant le chapeau.*)

SCÈNE V.

CHARLES-QUINT, *seul, regardant sortir Guattinara*. En voilà un qui arrivera! si toutefois l'ambition et le désir d'arriver ne lui font pas perdre la tête... (*Regardant vers la table, à gauche.*) Eh bien!.. eh bien!.. qu'a-t-il donc fait?.. Il s'est trompé... (*Riant.*) Passe pour ravir à un roi sa couronne... mais son chapeau!.. (*Apercevant Marguerite qui entre.*) Ah! la princesse Marguerite!.. Quelle animation dans ses traits! elle ne m'a jamais paru plus séduisante!..

SCÈNE VI.

CHARLES-QUINT, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à part*. Allons, à tout prix... maintenant, il faut partir pour la France! (*Haut.*) Je venais, sire, faire mes adieux à la reine et à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *à part*. O ciel! (*Haut.*) Vous, princesse...

MARGUERITE. Toute espérance d'accommodements étant à jamais évanouie...

CHARLES-QUINT. Pourquoi donc?

MARGUERITE. Je viens vous demander, sire, la permission... de quitter Madrid.

CHARLES-QUINT. Pourquoi, de grâce, vous hâter?.. qui vous dit que le roi votre frère ne réfléchira pas, surtout si vous restez près de lui, si vous calmez, par votre vue et vos paroles, un premier mouvement d'irritation et de colère.

MARGUERITE. Le roi de France ne cédera pas.

CHARLES-QUINT. Qu'en sait-il lui-même?

MARGUERITE. Il en a fait le serment! et je ne resterais près de lui que pour le lui rappeler; je prie Votre Majesté de me faire donner un sauf-conduit.

CHARLES-QUINT. Ainsi... c'est vous qui voulez que votre frère reste captif!

MARGUERITE. Oui, sire...

CHARLES-QUINT. Ce frère que vous aimez tant...

MARGUERITE. Oui, sire.

CHARLES-QUINT. Et si j'y mets la même obstination?

MARGUERITE, *avec fermeté*. Ce sera une captivité éternelle!

CHARLES-QUINT, *effrayé*. Eternelle!

MARGUERITE, *de même*. A la face de l'Europe et de tous les princes de la chrétienté! mon sauf-conduit, sire?

CHARLES-QUINT. Un instant...

MARGUERITE. Je ne resterai pas un instant de plus à Madrid.

CHARLES-QUINT. Mais permettez...

MARGUERITE. Je veux partir!

CHARLES-QUINT, *avec impatience*. Et si je ne le veux pas?

MARGUERITE, *à part*. O ciel!.. prétendrait-il à présent me retenir?

CHARLES-QUINT, *avec émotion*. Quand vous accorderiez encore quelques jours... non pas à moi, mais à ce frère, qui réclame votre tendresse et vos soins... ne seriez-vous pas bien à plaindre?..

MARGUERITE. Ce n'est pas moi que je plains, sire... c'est vous!

CHARLES-QUINT. Moi!..

MARGUERITE. Qui, contre le droit des gens, voulez retenir une femme prisonnière.

CHARLES-QUINT. Moi!..

MARGUERITE. Prisonnière à votre cour...

CHARLES-QUINT. A merveille!.. Votre Altesse ne va-t-elle pas me traîner au ban de l'Europe et m'accuser de barbarie ou de despotisme?.. elle qui, depuis une heure, tient tête à Charles-Quint... sans daigner même l'entendre et lui accorder audience!..

MARGUERITE. J'écoute, sire... j'écoute...

CHARLES-QUINT. Je parlais tout à l'heure de princesses... qui n'ont ni énergie, ni capacité politique... Votre Altesse n'est pas de celles-là. Elle eût fait un ministre plénipotentiaire précieux...

MARGUERITE. Par le talent?

CHARLES-QUINT. D'abord, et par l'obstination. Vous ne cédez sur rien.

MARGUERITE. Eh! mais... ni vous non plus, sire.

CHARLES-QUINT. Peut-être!.. je rêvais tout à l'heure une combinaison politique difficile... mais non pas impossible... extraordinaire... bizarre peut-être... je ne les déteste pas! nouvel ultimatum que je voulais soumettre, non pas au roi François Ier, nous sommes brouillés, mais à la régente de France, votre mère.

MARGUERITE. Quelque cession équivalente à la Bourgogne?

CHARLES-QUINT. Peut-être! ce que je désire... c'est que nous causions tous deux de cette négociation, et que vous m'en donniez votre avis. C'est pour cela que je vous prie, princesse, de vouloir bien rester encore huit ou dix jours à la cour de Madrid. L'infante Isabelle prétend que vous devez, demain, lire à sa soirée un conte charmant... je voulais dire un conte de vous... vous le lui avez promis, et nous réclamons à notre tour la foi des serments... (*S'inclinant.*) Je demande à Votre Altesse la permission d'expédier des dépêches que doit attendre Babiéça. (*Il salue respectueusement Marguerite et sort.*)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, *puis* HENRI.

MARGUERITE, *étonnée et réfléchissant*. Qu'est-ce que cela signifie?.. un de ces brusques retours, si fréquents chez lui... aurait-il tout à coup modifié ses idées?.. ou, sous ce gracieux sourire, cacherait-il quelque trahison?.. (*Apercevant d'Albret.*) C'est vous, Henri, quelles nouvelles?

HENRI. Fort inquiétantes... Par ordre du ministre Guattinara, aucun Français ne peut quitter Madrid.

MARGUERITE. En vérité!

HENRI. Défense, sous les peines les plus sévères, de leur délivrer aucun permis ou sauf-conduit.

MARGUERITE. Ce n'est pas possible! de qui tenez-vous cela?

HENRI. De la princesse Éléonore qui, passant rapidement près de moi, m'a dit à voix basse de vous en prévenir.

MARGUERITE. La princesse Eléonore?.. alors, ce doit être vrai!

HENRI. Elle a ajouté, que tous les courriers, excepté ceux de l'empereur, sont arrêtés, leurs dépêches ouvertes et examinées...

MARGUERITE. Ce Guattinara soupçonne-t-il quelque chose?..

HENRI. J'en ai peur!

MARGUERITE. Se doute-t-il de l'acte qui est entre nos mains, et de son importance?

HENRI. Mais comment? quel instinct l'aurait mis sur la trace?..

MARGUERITE. Et puis.... vous ne savez pas, Henri, jusqu'à l'empereur qui ne veut pas que je parte, qui veut me retenir à Madrid!

HENRI. Est-il possible?

MARGUERITE. Huit jours encore... pour le moins... il l'a exigé!

HENRI, *avec effroi.* O ciel!.. il s'est fâché...

MARGUERITE. Non... c'est moi!..

HENRI. Et il a ordonné?..

MARGUERITE, *réfléchissant.* Non... c'est moi!.. lui, au contraire.... m'a priée.... avec une instance... une chaleur... il faut aussi qu'il ait quelque idée en tête!

HENRI, *vivement.* Ah! ce ne sont pas des idées politiques...

MARGUERITE. Que dites-vous?

HENRI. D'autres... qu'il est si facile... de deviner... pas pour vous, peut-être... mais pour moi.

MARGUERITE, *poussant un cri de joie.* Ah! s'il était vrai!..

HENRI, *avec indignation.* O ciel!

MARGUERITE, *gaiement.* Eh! pourquoi pas?... Oui... oui... tout est possible!.. Merci, Henri!.. car sans vous, je ne m'en serais jamais douté.

HENRI. Ah! c'est indigne...

MARGUERITE. Taisez-vous! taisez-vous! tout est permis pour sauver son roi et son frère... Mais une pareille pensée est tellement absurde, tellement invraisemblable...

HENRI. N'est-ce pas?..

MARGUERITE, *gaiement.* Il ne faut pas la négliger, cependant. (*Sérieusement.*) Mais il serait insensé de s'y arrêter, ou de fonder sur elle le moindre espoir de salut. (*Avec résolution.*) Il faut voir Sanchette.

HENRI, *avec humeur.* Je l'ai vue.

MARGUERITE, *le regardant en souriant.* Vraiment!.. vous ne nous disiez pas cela... chevalier sournois!

HENRI. Je l'avais aperçue dans l'antichambre de la reine... et je lui ai parlé de ce sauf-conduit que je la priais de m'obtenir... impossible... Elle m'a refusé.

MARGUERITE. Elle! vous refuser!.... Vous n'avez donc pas insisté!..

HENRI. Non, Madame.

MARGUERITE, *vivement.* Eh bien! vous avez eu grand tort! Il y a une foule de trames et d'intrigues secrètes qui nous environnent, et que nous ne pourrons connaître que par Sanchette. D'abord, une dame mystérieuse, une grande dame qui s'introduit la nuit dans la prison du roi... Je le sais, il me l'a dit. Quelle est-elle?.. Est-ce par son indiscrétion (car je réponds de vous et de moi) que cet acte, confié à notre foi, cet acte d'abdication a été su de Guattinara, qui le connaît, ou le soupçonne? Et ce Guattinara lui-même, dans quels termes, dans quelles relations, dans quel échange de secrets est-il avec Sanchette, ou avec tout autre?.. Voilà ce qu'il est important de savoir... et ce que Sanchette n'avouera qu'à celui... qui aura l'esprit de gagner sa confiance... Vous voyez donc bien, Monsieur... que dans l'intérêt du roi et de la France... cela vous regarde.

HENRI, *avec colère.* Moi! me présenter chez elle!.. jamais!

MARGUERITE, *finement.* Elle vous l'a donc défendu?

HENRI, *avec humeur.* Eh! non, au contraire... quand son mari sera absent... Heureusement, il ne la quitte jamais.

MARGUERITE, *vivement.* Il va partir.

HENRI. Pas possible!

MARGUERITE. A l'instant même... pour un message de l'empereur... Voyez comme cela se rencontre! et quel bonheur!

HENRI, *avec colère.* Quel bonheur!.. dites-vous...

MARGUERITE. Eh! mon Dieu, Henri, vous vous fâchez, et je ne sais pas pourquoi!

HENRI. Pourquoi? Ah! c'est qu'il est affreux et cruel que ce soit vous, Madame, vous qui, avec cette tranquillité... ce sang-froid...

MARGUERITE. Vous propose de sauver mon frère... et votre souverain..

HENRI. Demandez-moi ma vie et mon sang... tout me sera possible... excepté... excepté d'en aimer une autre que vous!

MARGUERITE. Henri!.. Henri, pourquoi me dites-vous cela?

HENRI. Parce que je me meurs d'amour.

MARGUERITE. Eh! malheureux, croyez-vous donc que je ne le sache pas!

HENRI, *poussant un cri.* Ah!

MARGUERITE. Que de fois il m'a fallu fermer les yeux pour ne pas voir des imprudences qui devaient vous perdre... Que d'occasions j'aurais eues de vous disgracier... et de vous bannir!.. En ai-je profité?.. Et que vous demandais-je, cependant?... de garder le silence, pas autre chose.

HENRI. Je me tairai... je me tairai...

MARGUERITE. Il est bien temps maintenant, et dans quelle situation me placez-vous? Me forcer à vous éloigner... quand vous m'êtes si nécessaire!.. à me priver de vous... quand je ne peux m'en passer!.. Est-ce bien? est-ce délicat?.. Si encore vous étiez soumis, si vous saviez obéir!.. Mon Dieu, on n'a pas des exigences si grandes que vous le pensez; on ne vous commande pas un dévouement sans bornes; on ne vous oblige pas d'adorer les gens..... Il suffit de leur plaire... pas davantage!.. Plus... serait mal... et le mé-

rite, Monsieur, est d'exécuter les ordres, sans jamais aller au delà.

HENRI. Je ne sais plus où j'en suis... je ne sais plus rien... si ce n'est que votre volonté sera la mienne.

MARGUERITE, *écoutant*. Silence!.. on parle dans le cabinet de l'empereur... Partez!.. (*Le rappelant.*) Eh! non, un instant. Et puisqu'il n'y a pas moyen de sortir de Madrid...

HENRI. Aucun!

MARGUERITE. Ni d'envoyer en France cet écrit... rendez-le-moi! Il est inutile que vous le portiez avec vous, en bonne fortune.

HENRI, *d'un air de reproche*. Ah! Madame!..

MARGUERITE, *le demandant*. Ce papier?..

HENRI, *en tirant un de sa poche*. Le voici!.. non... je me trompais. Le pli est le même... (*Ouvrant le papier.*) Ce si joli conte que vous venez de terminer, et que vous m'avez permis de lire. *Ce qui plaît aux dames*... laissez-le-moi, je vous prie!

MARGUERITE. Et pourquoi?

HENRI. Pour l'étudier!

MARGUERITE, *haussant les épaules*. Laissez donc! (*Lui arrachant le papier.*) Vous n'en avez pas besoin. L'autre maintenant... le papier d'État.

HENRI. Le voici... Madame... (*Marguerite prend les deux papiers, qu'elle serre avec soin dans son aumônière.*) Mais avant que je vous quitte, promettez-moi du moins...

MARGUERITE. Je ne promets rien. C'est déjà beaucoup que je ne me fâche pas. Heureusement pour vous... les affaires d'Etat nous absorbent tellement, qu'on n'a le temps de rien... pas même de se mettre en colère...

HENRI, *revenant*. Et si l'empereur... comme un secret instinct m'en avertit... avait quelques idées... de conquêtes...

MARGUERITE, *haussant les épaules*. Charles-Quint?..

HENRI. Pourquoi pas?

MARGUERITE, *de même*. L'empereur Charles-Quint!..

HENRI. Mais enfin, si cela était?..

MARGUERITE, *riant*. Partez, Henri... partez vite...

HENRI. Mais cependant, Madame!..

MARGUERITE, *de même*. Allez-vous-en, vous dis-je!.. on sort de son cabinet.

HENRI. Eh bien! oui!.. Dès que Babiéça sera parti, j'irai chez lui, chez Sanchette; je vous obéirai.

MARGUERITE. C'est ce que je veux.

HENRI. Et je me ferai aimer, et plus encore, je tâcherai de l'aimer!.. (*Revenant.*) Oui, je l'aimerai.

MARGUERITE, *avec un sourire*. Pas trop!.. (*Henri lui baise la main et sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

BABIÉÇA, *botté et éperonné, sortant du cabinet sur le second plan, à droite;* MARGUERITE, *qui s'est rapprochée du cabinet, sur le premier plan, à gauche.*

BABIÉÇA, *à la cantonade*. C'est un procédé outrageant à mon égard...

MARGUERITE. Eh! mon Dieu, Babiéça, à qui en as-tu?

BABIÉÇA. C'est-à-dire qu'on ne peut plus se fier à la parole d'un roi.

MARGUERITE. Et toi aussi, tu parles politique?

BABIÉÇA. Le roi m'avait promis, ce matin, qu'il ne m'emploierait plus comme courrier de cabinet... et il me fait dire à l'instant même de me tenir prêt à partir dans un quart d'heure pour la France.

MARGUERITE. En es-tu bien sûr?.. pour la France?

BABIÉÇA. Le pays n'y fait rien! Le terrible... c'est de partir... dans un moment comme celui-ci!.. Imaginez-vous, Madame, que tout à l'heure... chez moi...

MARGUERITE, *à part, et sans l'écouter*. Pour la France!..

BABIÉÇA. Je frappe, point de réponse; je frappe encore, on n'ouvre pas... je vais briser la porte... et seulement alors... arrive en se frottant les yeux... ma femme, qui se plaint d'avoir été réveillée en sursaut.

MARGUERITE. C'est possible!

BABIÉÇA. Dormir aussi longtemps par un bruit pareil!.. (*Avec colère.*) et une odeur de musc et d'ambre!.. C'était quelque grand seigneur... qui n'aura eu que le temps de s'enfuir par la fenêtre... Pas d'autre issue!

MARGUERITE. Quelle vision!

BABIÉÇA. Une vision... Justement!.. c'est ce que m'a soutenu Sanchette..... et faute de pouvoir prouver le contraire... (car je ne le peux jamais, et c'est là surtout ce qui me désole) j'étais resté seul et m'habillais à la hâte de pied en cap, pour me rendre aux ordres du roi. J'avais mis mes bottes, mes éperons, et prenais mon chapeau pour sortir!.. Or, j'espère cette fois que ce n'est pas une vision, au lieu de mon feutre ordinaire, avec une simple ganse rouge et jaune, je trouve sous ma main (*Tirant un chapeau de*

dessous son manteau.) celui-ci qui n'est pas le mien ! Est-ce clair ? est-ce évident ?

MARGUERITE. Peut-être !

BABIÉÇA. Et partir dans ce moment, sans pouvoir tuer quelqu'un !

MARGUERITE. Eh ! qui veux-tu tuer ?..

BABIÉÇA, *hors de lui.* Je n'en sais rien !.. puisque je ne le connais pas !..

MARGUERITE, *vivement, et à demi-voix.* Eh bien, moi, je saurai tout ! j'en parlerai même à l'empereur, en secret, s'il le faut !.. à une condition... c'est que tu partiras à l'instant sans rien dire !.. car le bruit et l'éclat donneraient l'éveil et empêcheraient de savoir...

BABIÉÇA. C'est juste !.. Combien je vous remercie !

MARGUERITE. En reconnaissance, je te demanderai, à mon tour... un service... un grand service. Tu pars pour la France ?..

BABIÉÇA. Hélas !..

MARGUERITE, *tirant de son aumônière un papier.* Eh bien ! promets-moi de remettre toi-même... fidèlement, et sans en parler à personne... à madame Louise de Savoie, régente de France..

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES-QUINT, *sortant du cabinet, à gauche. Il a entendu les derniers mots de Marguerite.*

CHARLES-QUINT, *s'avançant au bord du théâtre.* Quoi donc... Madame ? (*A la voix du roi, Marguerite a remis vivement dans son aumônière le papier qu'elle en avait retiré, et Babiéça s'est reculé à l'écart au fond du théâtre.*)

CHARLES-QUINT. Quel est ce message, dont vous faisiez à Babiéça, notre courrier, l'honneur de le charger, avec de si pressantes recommandations ?..

MARGUERITE. Moins que rien, sire, un conte composé ici par moi, et que j'envoyais à madame la régente de France, ma mère, pour la distraire.

CHARLES-QUINT. Un conte nouveau composé par vous, à Madrid, et dont le sujet est peut-être emprunté à la cour même d'Espagne ?

MARGUERITE. Je ne dis pas non...

CHARLES-QUINT. Je suis très-curieux... je l'avoue...

MARGUERITE. C'est le conte que je dois vous lire demain, sire ! Ce serait enlever à Votre Majesté le plaisir de la surprise.

CHARLES-QUINT. Mais me donner celui d'admirer le premier... (*Marguerite tire le papier de son aumônière et le présente au roi, qui l'ouvre et qui lit :*) *Ce qui plaît aux dames.* Voilà un joli titre... *Ce qui plaît aux dames*, je serais bien embarrassé de le dire.

MARGUERITE. Vous, sire ?.. mais nous !..

CHARLES-QUINT. Eh bien ! de grâce, qu'est-ce donc ?..

MARGUERITE. C'est de commander, sire, et d'être maîtresse au logis... ce logis fût-il une chaumière ou un palais !

CHARLES-QUINT. C'est pardieu vrai !.. Et en effet, (*Parcourant le conte.*) c'est développé d'une manière ingénieuse et piquante..... (*Lisant toujours.*) Charmant... charmant..... J'aurais peut-être préféré que l'héroïne ne convînt pas de son penchant à la domination... et arrivât à son but sans l'avouer...

MARGUERITE. Votre Majesté a complétement raison... c'est beaucoup plus fin et surtout plus vrai !

CHARLES-QUINT. N'est-ce pas ? (*Se reprenant.*) au masculin du moins !

MARGUERITE. Et au féminin aussi !.. je m'en rapporte à la reine... que voici !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE, *sortant de la porte du fond, tenant une lettre à la main.*

CHARLES-QUINT, *secouant la tête.* Oh ! la reine... en fait d'avis...

ISABELLE. N'en aura jamais d'autre que celui de Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *avec une ironie galante.* J'en étais sûr... et j'aurais traduit d'avance votre réponse... (*Prenant le papier qu'Isabelle lui présente en lui faisant la révérence.*) Voici votre lettre à madame Louise de Savoie...

ISABELLE. Oui, sire.

CHARLES-QUINT. A merveille. (*Le roi s'assied près de la table, à gauche, un huissier de la chambre apporte deux flambeaux allumés. Le roi réunit dans une seule enveloppe qu'il fait lui-même, les lettres qu'il a écrites, et celle que vient de lui remettre Isabelle, qui s'est assise de l'autre côté de la table. Puis s'adressant à Marguerite qui, à droite du théâtre, le suit des yeux.*) Votre Altesse veut-elle... (*Montrant le conte qu'il tient toujours à la main.*) que je me charge moi-même de cet envoi pour la régente, sa mère... ces dépêches partiront avec les miennes et celle de l'infante...

MARGUERITE, *hésitant.* Pour la France !.. J'ac-

cepte avec reconnaissance... sire... (*S'approchant du roi.*) Mais vous me permettrez auparavant de faire une seule correction à mon ouvrage... celle que Votre Majesté vient de m'indiquer avec tant de tact et de goût!

CHARLES-QUINT, *d'un air rayonnant de plaisir, et donnant le papier à la reine, qui le passe à Marguerite.* Vrai Dieu, Madame!.. voilà la flatterie la plus exquise qui m'ait été adressée depuis longtemps.

MARGUERITE, *tenant le papier, et se dirigeant vers le guéridon, à droite.* Prenez garde, sire, c'est la flatterie qui perd les rois... mais cette fois du moins... ce n'est que la vérité.

CHARLES-QUINT. Toi, Babiéça, approche ici... tu vas faire diligence...

BABIÉÇA, *s'avançant.* Votre Majesté m'avait promis... ce matin...

CHARLES-QUINT. Tais-toi... tu m'es trop précieux... ton état d'homme marié est une sécurité...

BABIÉÇA. Pas pour moi, sire.

CHARLES-QUINT. Pour le service du roi et de l'État.

BABIÉÇA. Je ne sais pas ce que l'Etat y gagne... mais moi je sais bien... (*Portant la main à son front.*)

CHARLES-QUINT. C'est bon... il y aura des indemnités proportionnées.

BABIÉÇA, *secouant la tête.* Proportionnées!... les gallions de l'Espagne n'y suffiront pas...

CHARLES-QUINT. C'est bon, te dis-je!...

MARGUERITE, *à part.* O mon frère! (*Pendant le dialogue précédent entre Charles-Quint et Babiéça, Marguerite s'est approchée du guéridon, à droite, en tournant le dos au roi qui est assis devant la table, à gauche. Elle remet dans son aumônière le papier où est écrit le conte, en retire l'acte d'abdication de François Ier et le serre sous une enveloppe qu'elle prend sur le guéridon, à droite. Elle met l'adresse à cette enveloppe, puis revient vers Charles-Quint, qui est toujours assis devant la table, à gauche, à causer avec Babiéça. Elle cherche un bâton de cire que Charles-Quint lui présente galamment; elle cachète son enveloppe devant lui, à sa propre bougie, et lui présente gracieusement son message. Charles-Quint le prend de sa propre main et l'ajoute à ses autres lettres, qu'il renferme sous une seule et principale enveloppe.*)

CHARLES-QUINT. Je remercie Votre Altesse. (*Tout en mettant les derniers cachets à sa dernière enveloppe.*) Toi, Babiéça, tu seras de retour dans dix jours... n'est-ce pas?..

BABIÉÇA. Plus tôt si je peux, sire.

CHARLES-QUINT. Bien répondu! et si tu es revenu avant ce terme, nous te ferons compter deux mille doublons. Pars donc... et à l'instant.

BABIÉÇA. Oui, sire... (*Babiéça tire de dessous son manteau le chapeau qu'il a tenu caché jusque-là, il le met sur sa tête pour se disposer à sortir.*)

ISABELLE, *le regardant.* Ah! le beau chapeau... pour un courrier.

CHARLES-QUINT. Superbe, en effet... Eh! par saint Jacques, c'est le mien!

MARGUERITE, *gaîment.* Le vôtre!..

BABIÉÇA, *prêt à sortir, s'arrêtant près de la porte.* O ciel!

MARGUERITE, *bas, au roi.* Silence... sire...

CHARLES-QUINT, *de même.* Et pourquoi donc?

MARGUERITE. Je vous le dirai!

BABIÉÇA, *stupéfait.* Le roi!..

MARGUERITE, *bas, à Babiéça.* Va-t'en?

BABIÉÇA, *reculant abasourdi, et répétant à chaque fois.* Le roi!..

MARGUERITE. Va-t'en!

BABIÉÇA. Le roi!..

MARGUERITE. Va-t'en... il y va de la tête.

BABIÉÇA. Je le vois bien!.. le roi lui-même!..

MARGUERITE, *le regardant sortir.* Grâce au ciel, il s'éloigne, et mes dépêches avec lui.

SCÈNE XI.

CHARLES-QUINT, *assis près de la table, à gauche,* MARGUERITE, *debout, de l'autre côté de la table, à gauche,* ISABELLE, *près de la table, à droite.*

ISABELLE. Qu'est-ce que cela signifie?.. je n'y comprends rien... (*Elle va s'asseoir près du guéridon, à droite, et prend un ouvrage de tapisserie.*)

CHARLES-QUINT, *à part.* Elle... je le crois sans peine... (*A Marguerite.*) car moi-même...

MARGUERITE, *à demi-voix et gaiement.* Oh! vous, sire... vous savez très-bien...

CHARLES-QUINT, *s'asseyant devant la table d'échecs.* Nullement...

MARGUERITE, *s'asseyant en face de lui, et toujours à demi-voix.* Votre Majesté n'a pas eu aujourd'hui une conférence diplomatique... brusquement interrompue?

CHARLES-QUINT, *arrangeant les échecs sur l'échiquier.* J'ignore ce que Votre Altesse veut dire, je vous le jure!.. c'est la vérité.

MARGUERITE, *arrangeant aussi son jeu.* Vérité impériale!

CHARLES-QUINT. Au contraire.

MARGUERITE, *gaiement.* C'est différent! oh bien!

alors... nous pouvons causer tout haut. Vous parliez tout à l'heure, sire, des anecdotes et historiettes que fournirait la cour de Madrid. Il y en a d'admirables que j'ai déjà recueillies, et dont je ferai tour à tour des contes galants, ou mystérieux, ou joyeux, ou inexplicables, y compris le *conte du chapeau*... dont je n'ai pas encore le dénoûment.

CHARLES-QUINT, *avançant un pion*. Si je peux vous y aider...

MARGUERITE. Très-volontiers!.. Imaginez-vous, sire...

ISABELLE, *se levant et s'approchant de Marguerite*. Une histoire!

MARGUERITE. Que ce pauvre Babiéça... (*S'arrêtant.*) C'est sous le sceau du secret au moins...

ISABELLE, *écoutant avec curiosité*. Certainement.

MARGUERITE. D'ailleurs, il m'a autorisée lui-même à en parler à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *continuant à jouer aux échecs*. Eh bien donc?

MARGUERITE, *jouant aussi*. Eh bien, ce pauvre Babiéça... a trouvé, il y a une heure, enfermé chez lui, un noble et puissant seigneur.

CHARLES-QUINT. En vérité!

ISABELLE. Un seigneur de la cour...

MARGUERITE. Oui... et ce grand personnage, c'est là le piquant de l'aventure, a été obligé, lui et sa grandeur, de descendre par la fenêtre.

CHARLES-QUINT. Eh! quel est son nom?

ISABELLE. Quel est-il?

MARGUERITE. Je n'en sais rien... ni Babiéça non plus. Il ne l'a pas vu! et douterait encore de la trahison, si le galant, dans le trouble d'une retraite précipitée, n'avait emporté le chapeau du mari, lui en laissant, en échange, un autre, d'une richesse et d'une élégance princières!

CHARLES-QUINT, *à part*. Ah! mon Dieu!

MARGUERITE. Et ce qui vient compliquer la situation d'une manière admirable... dans un conte!... c'est qu'il se rencontre, on ne sait comment, que ce chapeau...

CHARLES-QUINT, *gaiement*. Appartenait à l'empereur, qui se trouve ainsi en jeu sans s'en douter...

ISABELLE. Est-il possible!..

CHARLES-QUINT. Et qui, par le plus grand effet du hasard, connaît, seul, le nœud, et mieux encore, le héros de l'aventure.

MARGUERITE. A vous les honneurs, sire!.. à vous le dénoûment!..

CHARLES-QUINT, *en riant et en confidence*. Ce chapeau... est celui qui, par mégarde, m'avait été pris ici, il y a une heure (vous n'en direz rien à personne), par mon nouveau ministre, Guattinara.

ISABELLE, *poussant un cri d'indignation et de dépit*. Guattinara!

MARGUERITE. Lui!.. chez Sanchette...

CHARLES-QUINT. Et moi qui le croyais d'une froideur, d'une indifférence dont je lui faisais compliment!

MARGUERITE, *d'un ton de reproche*. Comment? sire!

CHARLES-QUINT. Je veux dire que je ne lui croyais aucune passion... mais aucune... Comme on se trompe... en ministres!.. c'est effrayant!

ISABELLE, *qui, prête à se trouver mal, s'est appuyée contre la table, à droite*. Ah! c'est indigne!..

MARGUERITE, *souriant*. Pas tant... il faut de l'indulgence...

CHARLES-QUINT, *en souriant, à Isabelle*. Eh! oui, vous prenez cela trop vivement... tant qu'il n'aura pas d'inclination plus sérieuse que Sanchette... je pardonne!

SCÈNE XII.

CHARLES-QUINT, *à gauche, près de la table, ainsi que* MARGUERITE; ISABELLE, *à droite*, UN HUISSIER, *annonçant*.

L'HUISSIER. Son Excellence monseigneur le comte de Guattinara. (*Guattinara entre, et s'avance du côté du roi, qu'il salue profondément.*)

ISABELLE, *à part*. Non, je ne puis le croire encore!

GUATTINARA. Depuis que j'ai quitté Votre Majesté... je ne me suis occupé... qu'à lui prouver mon zèle...

CHARLES-QUINT, *riant*. En vérité... ce pauvre Guattinara...

GUATTINARA, *avec fierté*. Votre Majesté en douterait-elle?

CHARLES-QUINT, *cherchant à retenir sa gaieté*. Non, certes... mais pardonne-moi, mon cher, si je ne peux m'empêcher de rire... ah! ah!

GUATTINARA. Lorsque je viens parler à Votre Majesté des dangers...

MARGUERITE, *riant*. Que vous avez courus... Ah! ah! ah!..

CHARLES-QUINT. Ah! ah! c'est plus fort que moi!.. parce que quand je te regarde... et que je pense... ah! ah!

MARGUERITE. A votre position aérienne... ah! ah!

CHARLES-QUINT. Ah! ah! ah!

GUATTINARA, *pendant que le roi rit toujours*.

Mais c'est ce qu'il y a de plus sérieux au monde... Écoutez-moi, sire, écoutez-moi.

CHARLES-QUINT, *étouffant de rire et montrant à Marguerite le chapeau que tient Guattinara.* Ah!.. il l'a encore... l'autre...

GUATTINARA. Vos ennemis s'apprêtent... à leur tour... à rire... à vos dépens...

MARGUERITE, *de même.* Celui... du mari... ah!.. (*Tous les deux se mettent à rire.*)

GUATTINARA, *commençant à se déconcerter.* Ils s'apprêtent... dis-je.

CHARLES-QUINT ET MARGUERITE. Ah! ah! ah!

GUATTINARA. Je ne vois pas... ce qui peut causer... une telle gaieté...

CHARLES-QUINT, *lui montrant de la main sans pouvoir parler.* Ce chapeau...

GUATTINARA. O ciel!

MARGUERITE, *riant toujours.* Qui n'est pas à vous... et que vous avez pris...

CHARLES-QUINT, *de même.* A ce pauvre Babiéça.

MARGUERITE. Chez la petite Sanchette.

ISABELLE, *à droite et à demi-voix.* C'est donc vrai, Monsieur?

MARGUERITE. Dont vous êtes amoureux.

ISABELLE, *de même.* C'est donc vrai?

GUATTINARA, *hors de lui.* Quelle imposture!.. quelle trahison!.. qui vous a dit...

MARGUERITE, *riant.* L'empereur!

CHARLES-QUINT, *riant.* La princesse!

GUATTINARA, *à Marguerite.* Ah! vous voulez me perdre... et c'est moi qui vous perdrai... et vous, sire... vous m'écouterez peut-être, si je vous dis que François Ier, votre captif...

CHARLES-QUINT. Eh bien?..

GUATTINARA. Est prêt à vous échapper... si déjà même il n'est hors de votre pouvoir!

CHARLES-QUINT, *se levant.* Hein!.. qu'est-ce que cela signifie?..

GUATTINARA, *à voix haute.* Que le roi de France a signé en faveur de son fils le Dauphin un acte d'abdication en bonne forme... qu'il l'a confié à sa sœur Marguerite...

MARGUERITE, *qui s'est levée aussi.* A moi!..

GUATTINARA. J'en suis sûr... pour le faire parvenir en France.

MARGUERITE, *à part.* Ah!..

CHARLES-QUINT, *bas, à Guattinara.* Un acte d'abdication! Tout nous échappe, tout serait perdu!

GUATTINARA. Rassurez-vous!.. je veillais!.. tous les courriers ont été arrêtés...

CHARLES-QUINT. Très-bien...

GUATTINARA. Excepté ceux de Votre Majesté...

CHARLES-QUINT. Et cet acte, où est-il?

GUATTINARA, *bas.* C'est Marguerite qui l'a sur elle.

MARGUERITE, *regardant Isabelle, à droite.* O mon Dieu!.. la princesse qui est sans connaissance!..

CHARLES-QUINT, *avec impatience.* Dans un pareil moment!..

MARGUERITE, *s'empressant auprès d'elle.* Appelez donc, ou plutôt, non... (*Montrant son aumônière, qu'elle a laissée sur la table, à gauche.*) Là, dans mon aumônière... mon flacon, mes sels... cherchez vite!.. Trouvez-vous?..

GUATTINARA, *fouillant dans l'aumônière.* Oui, Madame... voilà! (*Il donne le flacon au roi, qui le donne à Marguerite. Marguerite, tournant le dos au roi et à Guattinara, fait respirer des sels à Isabelle, qui, peu à peu, revient à elle. Pendant ce temps, Guattinara aperçoit à terre un papier qu'il vient de faire tomber de l'aumônière. Il le ramasse, et dit au roi avec un cri de joie :*) Ah! si c'était lui!..

CHARLES-QUINT. Quoi donc?

GUATTINARA. Cet acte d'abdication!.. (*L'ouvrant et le parcourant.*) Malédiction... ce n'est pas cela!..

CHARLES-QUINT. Qu'est-ce donc?

GUATTINARA. Un fabliau... un conte!.. *Ce qui plaît aux dames...*

CHARLES-QUINT, *étonné et portant la main à son front.* Comment!.. ce conte que tout à l'heure j'ai adressé moi-même à la régente Louise de Savoie, il est encore là!.. il n'est pas parti...

MARGUERITE, *à part et les regardant.* Qu'y a-t-il donc?

CHARLES-QUINT. Mais alors... qu'ai-je donc... scellé et cacheté de ma main et de mes armes... qu'ai-je donc envoyé moi-même en France... par Babiéça... mon courrier de cabinet?

GUATTINARA. Le seul qui ait pu partir. (*Regardant Marguerite.*) Ah! regardez... ce coup d'œil rapide... ce sourire qui vient de lui échapper malgré elle... (*Vivement.*) Sire... l'acte d'abdication... est parti pour la France... et c'est Votre Majesté... qui vient de l'envoyer...

CHARLES-QUINT. Moi!.. S'il était vrai! si l'on s'était joué de moi à ce point!..

MARGUERITE. Je ne sais, en vérité, ce que veut dire Votre Majesté...

CHARLES-QUINT, *avec colère, et lui montrant le papier qu'il tient.* Mais ce papier... ce conte, Madame?..

MARGUERITE, *riant.* Eh bien! sire... c'est un conte...

CHARLES-QUINT, *de même.* Eh! oui... Mais, comment se fait-il qu'il soit là... là... et non ailleurs?..

MARGUERITE, *de même.* Eh mais... eh mais, parce que c'est apparemment une copie...

CHARLES-QUINT. Non... n'espérez pas me faire

prendre le change!.. Il y a malgré vous dans tous vos traits... un air railleur qui décèle la victoire et l'orgueil du triomphe...

MARGUERITE. Sire... quelle idée...

CHARLES-QUINT. Ah! je saurai ce qu'il en est!.. Que l'on coure sur les traces de Babiéça...

GUATTINARA. Il a de l'avance, et va comme le vent...

CHARLES-QUINT. N'importe!.. Mes dépêches... qu'on me rapporte mes dépêches... La grâce, la faveur qu'on voudra à celui qui me ramènera mon courrier...

MARGUERITE, *à part*. Heureusement, il est loin!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BABIÉÇA, *s'élançant par la porte du fond*.

TOUS. Babiéça!

BABIÉÇA, *tombant aux genoux du roi*. Oui, moi!.. c'est moi qui viens me livrer à votre colère... à votre justice... car j'ai pu croire un instant que Votre Majesté...

CHARLES-QUINT. Réponds!

BABIÉÇA, *criant à tout le monde*. J'avais tort... j'avais tort... je le sais, je me le rappelle. L'empereur n'est pas sorti de son cabinet depuis l'après-midi...

CHARLES-QUINT. Réponds-moi!

BABIÉÇA. Mais alors, il y en avait un autre... et la jalousie, la rage, m'ont ramené!..

CHARLES-QUINT. Où sont tes dépêches?..

BABIÉÇA. Je les ai là... mais si Votre Majesté savait...

CHARLES-QUINT, *avec colère*. Tes dépêches!..

BABIÉÇA. Les voici...

MARGUERITE. Tout est perdu!

CHARLES-QUINT, *avec ironie, à Marguerite*. Vous n'êtes plus aussi victorieuse... Madame! (*A demi-voix*.) Vous comprenez qu'il faut que je vous parle. (*A Babiéça*.) Quant à toi, je te pardonne... va-t'en! va-t'en!

ISABELLE, *bas, à Guattinara*. Il faut me rendre mes lettres, Monsieur.

GUATTINARA. O ciel!

ISABELLE, *de même*. Dès demain! je les veux...

CHARLES-QUINT. Laissez-nous, je vous prie. (*Guattinara et Babiéça sortent par la porte du fond, Isabelle par la porte à droite*.)

SCÈNE XIV.

CHARLES-QUINT, *assis à droite*, MARGUERITE, *debout*.

CHARLES-QUINT, *après un instant de silence, et montrant à Marguerite le papier cacheté qu'il tient encore à la main*. Eh bien, Madame!.. ceci renferme-t-il, oui ou non, quelque trahison? C'est à vous que je m'en rapporte... Qu'avez-vous à répondre?

MARGUERITE. Rien.

CHARLES-QUINT, *jetant le papier sur la table*. Ainsi vous m'avez, non pas trompé... je le pardonnerais peut-être... mais joué... moi!.. l'empereur!

MARGUERITE. Si Dieu m'avait accordé la force et le courage... ce n'est pas ainsi que j'eusse défendu mon frère et la France. Je suis femme! pour protéger et sauver tout ce que j'aime, je me sers des seules armes que le ciel m'ait données: la ruse et l'adresse. Mais s'il faut plus tard souffrir pour moi ou les miens, s'il faut, par l'énergie et la patience, par la douleur de tous les instants, vous montrer ce que peut une femme, vous pouvez me mettre à l'épreuve, sire, et vous verrez!

CHARLES-QUINT, *se levant*. Ne croirait-on pas, à vous entendre, que je vais vous charger de fers?.. Rassurez-vous... je me contenterai de déjouer et d'empêcher cette comédie d'abdication.

MARGUERITE. Une comédie!.. Ah! sire, si vous ne comprenez pas ce qu'il y a d'héroïque et de sublime dans ce roi qui renonce à sa couronne, pour sauver son honneur, son peuple et son pays! je plains Votre Majesté, et plus encore.... l'Espagne!

CHARLES-QUINT. Madame!..

MARGUERITE. Oui, jamais le roi de France n'a été plus digne du trône que le jour où il en descend ainsi... et si j'étais Charles-Quint, je ne voudrais pas que, du fond de son cachot, François Ier, vaincu, se relevât plus grand que son vainqueur!

CHARLES-QUINT, *à part, la regardant*. Vrai Dieu!.. elle est belle ainsi! (*Haut*.) Eh bien, Madame, si, comme vous le dites, vous étiez Charles-Quint... voyons! que feriez-vous?

MARGUERITE. Moi!..

CHARLES-QUINT. Vous qui êtes de si haut jugement et de si bon conseil... parlez?

MARGUERITE. Charles-Quint ne m'entendrait pas.

CHARLES-QUINT. Peut-être!.. il l'essaiera du moins!

MARGUERITE. Eh bien ! maître d'un immense empire... qui ne peut que perdre en forces ce qu'il gagnera en étendue, je ne songerais plus à l'agrandir, mais à le consolider.

CHARLES-QUINT. Ce serait peut-être plus sage !

MARGUERITE. Pour consolider ma puissance, je voudrais l'entourer d'alliances fortes, durables; or, il n'y a de durée que dans des alliances honorables... Un traité humiliant n'est qu'une halte, pour reprendre haleine, compter ses forces et saisir ses armes.

CHARLES-QUINT. Bien ! Marguerite, et après ?

MARGUERITE. Je voudrais donc avoir de l'autre côté des Pyrénées, non un ennemi qui attend... mais un allié qui est prêt, et pour qu'il fût toujours prêt à me défendre, je m'arrangerais pour qu'il eût honneur et intérêt à le faire. Que si, d'aventure, c'était là pour Charles-Quint de la politique trop simple, politique de femme et de ménage, qui fait les peuples heureux et les rois obscurs... que si, à vous, météores brillants et terribles, qu'on appelle des grands hommes, il vous faut de l'éclat sur votre passage... je vous dirais : C'est l'Orient, ce sont les infidèles qui menacent en ce moment la gloire, les arts et la civilisation de l'Europe... c'est l'Orient, c'est Soliman, qui vous offre un rival digne de vous... Eh bien ! que Charles-Quint et François Ier s'unissent, comme Philippe-Auguste et Richard, pour cette nouvelle croisade, et que, se touchant dans la main, comme frères d'armes, ils oublient leurs injures pour sauver la chrétienté !.. Voilà ce que je ferais si j'étais Charles-Quint.

CHARLES-QUINT. Conseils qui me semblent très-bons et très-beaux.

MARGUERITE. Mais que vous ne suivrez pas.

CHARLES-QUINT. J'avais fait plus encore... tenez ! (*Décachetant l'enveloppe qu'il avait jetée sur la table, et en retirant différents papiers.*) à moi cet acte d'abdication !.. à vous cette lettre que j'adressais à Louise de Savoie, votre mère, régente de France... (*Pendant que Marguerite parcourt la lettre.*) Vous voyez que je lui écrivais de vous envoyer tous ses pouvoirs, à vous... à vous seule, pour discuter d'abord les bases d'un traité...

MARGUERITE, *à part.* O ciel !.. (*Lisant à voix basse.*) dont la première condition eût été une alliance entre le roi d'Espagne... et la sœur de François Ier.

CHARLES-QUINT. Alliance dont il avait déjà été question il y a quelques années.

MARGUERITE, *troublée et rendant la lettre.* Mais qui, par malheur, devenait impossible... d'après vos engagements avec le roi Emmanuel et l'infante, votre fiancée !

CHARLES-QUINT. La politique a des priviléges... (*Geste de reproche de Marguerite. Souriant.*) que n'eût pas, je le vois, approuvés mon sage conseiller ! et son avis, qui vaut peut-être mieux que le mien, me prouve, une fois de plus, que j'avais raison de vouloir m'assurer à jamais l'appui et les conseils d'une femme de tête, d'une femme de cœur; d'une vraie reine !.. Ecoutez, princesse; après ce qui vient de se passer et de se dire entre nous, nous ne pouvons plus être qu'ennemis implacables ou amis à jamais !.. Eh bien, sans envoyer cette lettre à votre mère, sans mettre personne en tiers dans une pensée... dans un rêve, peut-être, qui ne sortira pas des murs de ce palais, et doit rester entre nous, je vous dis encore : Marguerite, voulez-vous être reine d'Espagne ?..

MARGUERITE, *poussant un cri d'étonnement.* Moi !.. (*A part, avec joie.*) O mon frère !.. (*S'arrêtant avec douleur.*) O Henri !.. Henri !

CHARLES-QUINT. Eh bien ?..

MARGUERITE, *dans le plus grand trouble.* Sire... sire... un honneur si grand... si inattendu...

CHARLES-QUINT, *avec joie.* Vous cause, en effet, une émotion... dont je veux vous laisser le temps de vous remettre. Demain, à deux heures, vous me direz votre réponse. Mais songez seulement que c'est le secret de l'Etat... (*Montrant du doigt son front.*) et qu'il doit rester...

MARGUERITE, *portant la main à son cœur.* Là, je vous le jure, sire. (*Charles-Quint lui baise la main, à part.*) O mon Dieu, inspire-moi !..

CHARLES-QUINT, *saluant.* A demain. (*Marguerite s'appuie, chancelante, sur un fauteuil, à gauche, Charles-Quint sort par la droite.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Les petits appartements de la reine. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, au premier plan, une table sur laquelle est un livre d'heures.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *assise à droite.* Ah ! quelle nuit j'ai passée ! qu'elle a été longue ! Pardonne-moi, mon bon frère, si toi seul n'as pas occupé ma pensée... Ce pauvre d'Albret !

SCÈNE II.

HENRI, MARGUERITE.

HENRI. J'accours à vos ordres, princesse.

MARGUERITE. Eh! mais, quel air joyeux! Qu'avez-vous donc?

HENRI. L'aventure la plus bizarre... la plus piquante... ce sera le plus joli de vos contes!.. je riais, en venant, à l'idée seule de vous en avoir fourni le sujet. Et malgré les dangers que j'ai courus...

MARGUERITE. Parlez, parlez vite...

HENRI. J'avais interrogé Sanchette sur ce qu'il nous importait de savoir, sur la beauté mystérieuse, et ses visites nocturnes à la tourelle... La pauvre enfant m'avait juré, par sa patronne, qu'elle ignorait ce que cela voulait dire, qu'elle n'en avait pas la moindre idée... et moi qui trouvais indigne de la tromper plus longtemps... je m'étais jeté à ses pieds, lui avouant que je ne pouvais l'aimer, car j'en aimais une autre. « — Je sais, je sais, s'est-elle écriée, une princesse!..» et, à ce sujet, une foule de suppositions et d'extravagances.

MARGUERITE. Lesquelles, Monsieur, lesquelles?

HENRI. Jusqu'à prétendre que vous, Madame, vous aussi... Des choses absurdes... impossibles... lorsque soudain l'escalier retentit sous un pied ferme et vigoureux. « C'est le pas de mon mari, s'écrie Sanchette en pâlissant... Comment cela se fait-il... lui qui dans ce moment galope sur la route de France!.. » Mais le doute n'était plus possible, car Babiéça frappait et criait déjà comme un aveugle... ou plutôt comme un borgne qu'il est. « Ouvrez, Sanchette... c'est moi !... — Vous! s'exclame Sanchette, avec une présence d'esprit admirable... vous, Jésus Maria... au moment même où je rêvais de vous! » — Puis elle me fait signe de me placer contre la porte, qu'elle va intrépidement ouvrir, et au moment où Babiéça se présente, elle pose rapidement sa main sur le seul œil qui lui reste... en s'écriant, avec la sollicitude conjugale la plus tendre: «Répondez, répondez-moi, de grâce!.. Y voyez-vous de l'autre œil? Je rêvais, quand vous avez frappé, que vous veniez de le recouvrer, par l'intercession de saint Christophe, votre patron. — Eh! non, s'écrie Babiéça avec humeur... je n'y vois ni de celui-ci, ni de l'autre, que vous me tenez fermé... » Et, en effet, il ne m'avait pas aperçu me glissant derrière lui et descendant l'escalier. — Qu'en dites-vous, Madame, n'est-ce pas sublime?.. et pourtant Votre Altesse ne rit pas.

MARGUERITE. Non... car je pensais à un autre conte... dont vous me parliez hier... celui où un pauvre gentilhomme aime une grande dame à en mourir.

HENRI. Est-ce que le conte serait fini?.. Dites-le-moi, de grâce?

MARGUERITE. Je ne l'ose...

HENRI. Vous n'osez!.. il finit donc d'une manière bien malheureuse?

MARGUERITE. Oui; le pauvre jeune homme va tant souffrir!..

HENRI, *tremblant*. Qu'importe! si c'est pour cette grande dame? Mais elle, elle?

MARGUERITE. Elle?.. rien qu'à le regarder, ses yeux se remplissent de larmes... car elle ne sait comment lui dire qu'il faut se séparer...

HENRI. Moi... vous quitter!.. Vous n'avez donc plus besoin de mon sang, ni de ma vie, puisque vous repoussez cet amour qui me faisait trouver des délices à être blessé pour vous, à être captif pour vous!

MARGUERITE, *l'interrompant, froidement*. Henri, on m'offre la liberté de mon frère... de votre roi... et une paix honorable pour la France...

HENRI. Comment cela?

MARGUERITE. Vous aviez vu plus juste que moi. Ce que je ne croyais qu'un jeu, était réel. Cette couronne, que j'avais déjà refusée... le roi d'Espagne me l'offre encore aujourd'hui.

HENRI, *cachant sa tête dans ses mains*. Ah! que m'avez-vous dit?..

MARGUERITE. Prononcez vous-même.

HENRI, *après un instant de silence, et baissant les yeux*. Hésiter serait un crime!

MARGUERITE. Et j'ai hésité cependant!

HENRI, *poussant un cri de joie*. Ah!

MARGUERITE. Ecoutez-moi, Henri! Elevée sur les marches du trône, je l'ai vu de trop près pour en être éblouie, et je n'ai jamais eu qu'un désir, celui d'en descendre et de m'en éloigner. Le malheur seul m'y retient, le malheur de tous les miens; mais mon ambition et mon espoir à moi, c'était qu'en récompense de sa liberté et de son royaume rendus, François I[er], mon frère, me permettrait de vivre au sein de la solitude, de l'amitié et des arts, me laissant libre de disposer de mon cœur et de ma main; et celui que j'aurais choisi, croyez-le bien, n'aurait été ni un empereur, ni un roi; il n'aurait porté ni sceptre, ni couronne, mais un cœur loyal et généreux, et m'aurait aimée surtout d'un amour véritable et sincère; voilà les rêves que j'avais formés, et vous comprendrez maintenant qu'on hésite à y renoncer!

HENRI, *avec désespoir*. Ah! Je comprends seule-

ment que je suis le plus malheureux des hommes!

MARGUERITE, *vivement*. Mais avoir pu délivrer son frère et son roi, avoir pu sauver son pays, et ne pas l'avoir fait, serait une honte et un remords à flétrir jusqu'au bonheur même. Ainsi, loin d'affaiblir mon courage, qui malgré moi me fait faute... vous le soutiendrez... en me cachant votre désespoir... et vous exécuterez exactement mes ordres... les derniers que je vous donnerai.

HENRI. Commandez, Madame...

MARGUERITE. Demain mon frère sera libre! demain le roi partira pour son royaume, pour son pays. Vous le suivrez, vous ne le quitterez pas! Vous le servirez loyalement et fidèlement en mémoire de sa sœur... et surtout, vous me le jurez, vous ne reviendrez point en Espagne... vous ne chercherez jamais à me voir... Je vais vous dire pourquoi : c'est que Marguerite vous aimait et vous aimera toujours!

HENRI. Ah! Madame!..

MARGUERITE. Partez, partez maintenant; l'honneur vous y condamne!

HENRI. Mais vous quitter, c'est mourir!..

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BABIÉÇA, *entrant par la porte du fond.*

MARGUERITE. Henri! Henri!.. (*Se retournant d'un air riant vers Babiéça.*) Qu'est-ce, Babiéça?

BABIÉÇA. Madame?..

MARGUERITE. N'y a-t-il pas ce matin un sermon d'un prédicateur célèbre?

BABIÉÇA. Le révérend Texada; oui, Madame, toute la cour doit y assister.

MARGUERITE. Et tu viens me prévenir?..

BABIÉÇA. Il y a encore trois quarts d'heure d'ici là, mais l'empereur, que je viens d'habiller et que je n'ai jamais vu dans un état d'impatience pareille... pas même le jour où il s'agissait d'être élu empereur d'Allemagne!.. l'empereur m'a déjà demandé trois fois l'heure qu'il était, et il prie Votre Altesse de vouloir bien l'honorer de sa présence.

MARGUERITE, *regardant Henri.* J'obéis! (*Elle se dirige vers le fond, Henri la suit vivement; elle l'arrête du geste.*)

HENRI. Adieu, Madame! adieu pour toujours! (*Il jette un dernier regard sur Marguerite, qui sort par la porte du fond, et lui par la porte à gauche.*)

SCÈNE IV.

BABIÉÇA, *seul, regardant sortir Marguerite et Henri.* Par Notre-Dame del Pilar, Sanchette a raison. Je ne sais pas où elle découvre tout ce qu'elle apprend! Ce matin encore elle me disait avec un ton de colère : « Vous êtes jaloux de tout le monde, même de M. d'Albret, et il adore une grande dame, la princesse Marguerite... il en est aimé!.. — Allons donc, » disais-je en haussant les épaules... et depuis que je viens de les voir... là, tous les deux ensemble, je répète : Sanchette a raison!.. toujours raison! (*Se retournant et apercevant Éléonore, qui s'avance en regardant autour d'elle.*) Ah! notre jeune et royale maîtresse!

SCÈNE V.

BABIÉÇA, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE, *à Babiéça, qui la salue respectueusement.* On m'avait dit que la princesse Marguerite était ici, dans les petits appartements de la reine... L'as-tu vue?

BABIÉÇA. Elle vient d'en sortir tout à l'heure...

ÉLÉONORE. Sais-tu si elle ira aujourd'hui au sermon?

BABIÉÇA. Il me semble que telle est son intention... (*Regardant sur la table, à droite.*) Et voici justement son missel... là, sur cette table!

ÉLÉONORE. Oui, ce missel aux armes de France, ce livre d'heures que j'admire tant... (*Après un moment de silence.*) Laisse-moi! (*Elle s'assied près de la table.*)

BABIÉÇA, *fait quelques pas, revient, et dit à voix basse :* Est-il vrai, comme on le disait, que Votre Altesse songerait à entrer au couvent?

ÉLÉONORE. Dès demain tout sera fini pour moi!.. mais si d'ici là, je puis être utile à toi... (*Regardant autour d'elle avec inquiétude.*) ou à tout autre...

BABIÉÇA, *s'inclinant.* Ah! Madame!.. (*Se relevant.*) Il se peut qu'en effet j'aie à demander à Votre Altesse...

ÉLÉONORE, *lui faisant signe de la main.* Plus tard... Adieu!.. (*Babiéça s'éloigne par la première porte à gauche, celle des appartements du roi.*)

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, *seule. Dès que Babiéça est sorti, elle regarde autour d'elle avec précaution, prend le missel, qu'elle ouvre, tire de sa poche une lettre qu'elle met dans le livre, place le missel tout au bord de la table, et fait quelques pas vers la porte du fond.*

ÉLÉONORE. Marguerite!.. et l'empereur!.. (*Elle disparaît par la porte de droite, qui est sur le second plan.*)

SCÈNE VII.

CHARLES-QUINT, *entrant par le fond, donnant le bras à Marguerite.*

CHARLES-QUINT, *à Marguerite.* Pourquoi, Madame, ce trouble et cette émotion?.. Qu'avez-vous encore à craindre, quand tout est d'accord entre nous?

MARGUERITE. Je ne sais comment reconnaître votre générosité, sire; mon frère libre... la paix avec la France...

CHARLES-QUINT. Ce sera la dot de Marguerite.

MARGUERITE. Vous m'avez promis aussi qu'Éléonore, votre sœur, ne serait pas le prix de la trahison, et qu'elle n'épouserait pas le connétable?

CHARLES-QUINT. Vous lui annoncerez cette bonne nouvelle, ce matin, en allant au sermon du révérend Texada, où elle doit se rendre avec nous. Votre Altesse a-t-elle encore autre chose à me demander?

MARGUERITE. Plus qu'un mot, sire!.. Dans le traité dont vous m'avez fait l'honneur de me communiquer les bases, il y a un point... un seul qui reste indécis. (*Charles-Quint l'invite à s'asseoir à gauche du théâtre et s'assied près d'elle.*)

CHARLES-QUINT. Voyons! j'aime beaucoup à causer politique avec vous.

MARGUERITE. Il y a entre les deux royaumes, entre la France et l'Espagne, un petit pays, la Navarre, qui ne saurait appartenir à la France.

CHARLES-QUINT, *vivement.* C'est vrai... très-vrai!..

MARGUERITE. Il ne serait pas juste, non plus, qu'il appartînt à l'Espagne.

CHARLES-QUINT, *hésitant.* C'est... moins vrai!.. mais cependant c'est vrai!

MARGUERITE. Il me semble qu'on ferait disparaître à l'avenir tout prétexte de discorde, en créant un État indépendant, protégé des deux côtés des Pyrénées par deux grandes puissances.

CHARLES-QUINT. D'accord... mais cet État indépendant, la difficulté serait de lui donner un maître!

MARGUERITE. Des maîtres, on en trouve toujours! Il y a un descendant des anciens comtes de Béarn et de Navarre, Henri d'Albret, qui a fait ses preuves à Pavie...

CHARLES-QUINT. Contre nous!

MARGUERITE. J'ai tant de confiance en votre générosité, que j'ai pensé que ce serait là une des raisons qui vous décideraient! Ai-je eu tort, sire?

CHARLES-QUINT. Non, la valeur est un titre qui a parfois suffi pour faire souche royale, et si tel est votre avis...

MARGUERITE, *s'incline en guise d'assentiment, et dit, à part.* Pauvre Henri!.. ne pouvant le faire heureux... je l'aurai fait roi...

CHARLES-QUINT, *cherchant ses tablettes.* Voulez-vous que nous rédigions ensemble cet article?

MARGUERITE, *prenant les tablettes.* Vous dicterez, sire, et j'écrirai.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE ET CHARLES-QUINT, *assis près l'un de l'autre à la gauche du théâtre,* GUATTINARA, *entrant par le fond.*

GUATTINARA, *stupéfait.* Ciel!.. l'empereur, en tête-à-tête avec Marguerite!

CHARLES-QUINT, *se retournant au bruit.* Ah! c'est toi, Guattinara? Entre et attends. (*Marguerite et Charles-Quint, assis à gauche du théâtre, causent à voix basse en ayant l'air de se faire mutuellement quelques observations.*)

GUATTINARA, *loin d'eux, debout, à droite du théâtre.* Et ne pouvoir deviner ce qu'ils se disent!.. c'est à en perdre la tête... et ma charge, peut-être... car c'est ma ruine que l'on médite!.. Hier favori, aujourd'hui disgracié!.. Il n'a fallu pour cela qu'un mot d'une femme!.. Ah! je trouverai moyen de me réconcilier avec la reine!.. Puisqu'elle me redemande ses lettres... tantôt, à l'heure ordinaire, elle me verra... Je presserai, je prierai, je pleurerai même s'il le faut!..

CHARLES-QUINT. Holà! quelqu'un! (*Babiéça sort du cabinet, à gauche.*) Que l'on voie à nous trouver M. le comte d'Albret, et qu'on le prie de vouloir bien venir. (*Babiéça s'incline, sort par la porte à droite, et rentre quelques instants après.*)

CHARLES-QUINT, *s'adressant à Guattinara.* Toi, Guattinara, approche, et surtout pas un mot, pas

une réflexion sur les ordres que je vais te donner. Je ne te permets rien... que de les exécuter avec zèle et discrétion. Tu feras préparer, en sortant d'ici, le plus bel appartement du palais pour notre frère et allié le roi de France.

GUATTINARA, *à part*. O ciel!.. Marguerite l'emporte!

CHARLES-QUINT. De plus, tu vas à l'instant même, et sous mes yeux, écrire au roi de Portugal que les impérieuses nécessités de ma politique ne me permettent pas, à mon grand regret, de donner suite à notre projet d'alliance entre nos deux maisons.

GUATTINARA, *vivement*. Comment, sire, il serait possible!..

CHARLES-QUINT, *gravement*. J'ai défendu, Guattinara, la moindre réflexion. Nous ne sommes pas ici au conseil; je ne discute pas, je commande.

GUATTINARA, *à part*. Quels regards sévères!.. Est-ce qu'il se douterait de quelque chose?.. est-ce que Marguerite... toujours Marguerite... aurait découvert cet amour-là comme celui de Sanchette? (*Sur un geste du roi, il s'assied devant la table, à droite, et écrit.*)

CHARLES-QUINT, *à Babiéça, qui rentre en ce moment par la porte à droite*. Tu te tiendras prêt, Babiéça, à partir à l'instant pour Lisbonne.

BABIÉÇA, *étonné*. Moi, sire!..

CHARLES-QUINT. Cela te contrarie?.:

BABIÉÇA. Non, sire... parce que maintenant je n'ai plus d'inquiétudes.. Sanchette m'a expliqué la chose d'une manière si simple...

CHARLES-QUINT, *riant*. Ah! ah!

BABIÉÇA. Votre Majesté avait décidé qu'elle porterait désormais les couleurs de la nouvelle reine...

CHARLES-QUINT. C'est vrai!

BABIÉÇA. Et alors on l'avait chargée de mettre un nouveau nœud de rubans au chapeau de Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. C'est l'exacte vérité!

BABIÉÇA, *vivement*. J'en étais sûr... et malgré cela, cela me fait plaisir que le roi me l'ait dit... (*Se retournant vers Guattinara, qui écrit à la table, à droite, et parlant à haute voix.*) Le roi, au moins, est rassurant...

CHARLES-QUINT, *lui faisant signe de la main de se taire*. C'est bon, cela suffit!.. (*Il se remet à causer bas avec Marguerite, et pendant ce temps, Babiéça s'adresse à demi-voix à Guattinara.*)

BABIÉÇA. Le roi est rassurant!.. ce n'est pas comme vous, seigneur Guattinara, qui êtes toujours à m'effrayer et à me dire : Prenez garde!.. Encore hier, M. Henri d'Albret, dont vous me disiez de me défier...

GUATTINARA, *à part, haussant les épaules*. Parbleu!

BABIÉÇA, *à demi-voix, et avec satisfaction*. Il songe bien à ma femme! il en aime une autre! le brave jeune homme! une autre bien plus belle, madame Marguerite!

GUATTINARA. Que dis-tu?

BABIÉÇA. Sanchette en est sûre, et moi aussi...

GUATTINARA, *vivement*. Sanchette...

BABIÉÇA. Oui!

GUATTINARA, *se levant, et à part*. Quand la disgrâce est certaine, on peut tout risquer... (*A voix basse, à Babiéça, avec un geste impératif.*) Quoi que tu entendes, sur ta tête et sur celle de ta femme, tais-toi!

BABIÉÇA, *effrayé, et à voix haute*. Moi!..

CHARLES-QUINT, *se retournant*. Qu'y a-t-il?

GUATTINARA. Une bien terrible nouvelle, sire, que m'annonce Babiéça; on dit que, par désespoir, le jeune comte d'Albret vient de se donner la mort.

MARGUERITE, *se levant, et se soutenant à peine*. Ah!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI D'ALBRET.

HENRI, *entrant par la porte de droite*. Sire!..

MARGUERITE, *l'aperçoit, et jette un cri perçant*. Henri!.... (*Elle passe devant le roi et Guattinara, et s'élance vers d'Albret.*) Henri!.. (*Puis elle s'arrête et reste immobile au milieu du théâtre. Henri, qui, en entendant son cri de terreur, avait couru à elle, s'arrête également. Les acteurs sont dans l'ordre suivant, à commencer par la gauche :* Guattinara, le roi, Henri, Marguerite, Babiéça.)

CHARLES-QUINT, *s'approchant de Guattinara, et fronçant le sourcil en montrant Henri*. Eh! le voici!.. Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur?

GUATTINARA, *à demi-voix*. Votre Majesté avait défendu à son fidèle serviteur la moindre objection, il a essayé, sans parler, d'éclairer son roi. Que le roi... observe et juge!

CHARLES-QUINT, *fait un geste de surprise et de colère. Puis il prend sur lui, se contient, passe entre Marguerite et Henri, qu'il observe quelques instants en silence, et enfin, s'adressant à d'Albret :* Monsieur d'Albret, vous descendez des anciens comtes de Béarn et de Navarre. Nous avons quelque intention d'ériger cette province en royaume et de vous en donner l'investiture...

GUATTINARA, *à part*. Serait-ce possible!..

CHARLES-QUINT. Que dites-vous de cette idée?

HENRI. Je remercie Votre Majesté d'un tel honneur... mais je n'ai ni assez d'ambition pour le désirer, ni assez de mérite pour l'accepter.

CHARLES-QUINT. Ah!.. vous n'avez pas d'ambition... vous!.. (*A Marguerite.*) Cela fait supposer alors qu'une autre passion l'absorbe tout entier... passion profonde!..

MARGUERITE, *avec trouble*. Je pense comme Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *la regardant attentivement*. Dans ce cas, il est rare qu'on dévoue ainsi toute son existence... à une recherche ingrate et stérile... qui ne serait couronnée d'aucun succès... Ne le pensez-vous pas, Madame?.... (*Marguerite veut répondre, mais, sous le regard du roi qui l'observe, elle se trouble, et garde le silence. Charles, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur Marguerite et sur Henri, s'adresse froidement à son ministre.*) Guattinara, le roi de France ne quittera pas sa prison, et tu n'écriras pas au roi de Portugal!

GUATTINARA, *à part*. Enfin, et non sans peine, je l'emporte!

CHARLES-QUINT, *s'approchant de Marguerite, et à demi-voix*. Charles-Quint ne se plaindra pas! Où d'autres verraient peut-être un sujet de reproches, il ne verra qu'un nouveau sujet d'admiration! Vous vous immoliez pour votre frère, Madame, c'est beau, c'est magnanime! mais je n'accepte point de sacrifices. De tout ce qui est arrivé depuis hier, je ne conserverai ni trace, ni souvenir; ce n'est pas même du passé! c'est un songe, et chacun de nous, au réveil, reprend son rôle et ses droits.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLÉONORE, *tenant un missel à la main.*

ÉLÉONORE. Mon frère, je venais annoncer à Votre Majesté et à Son Altesse que voici l'heure du sermon.

CHARLES-QUINT, *lui donnant la main*. Je vous suis. (*Éléonore, montrant à Babiéça le missel qu'elle-même tient à la main, lui fait signe de porter à Marguerite celui qui est sur la table, à droite. Babiéça va le prendre, le présente avec respect à Marguerite, qui le reçoit sans le regarder, et remercie d'un signe de tête Babiéça.*)

ÉLÉONORE. Venez-vous, Madame?

MARGUERITE. Oui, (*A part, et joignant ses mains, dont l'une tient le missel.*) elle a raison!.. Allons remercier le ciel, car, grâce à lui, je ne suis plus reine d'Espagne! (*Elle baisse ses mains en ouvrant le missel à l'endroit où est placée la lettre.*) Grand Dieu! (*Éléonore, qui a vu le mouvement, fait un geste de joie, présente sa main à Charles-Quint, et sort avec lui, suivie de Guattinara et de Babiéça.*)

SCÈNE XI.

MARGUERITE, D'ALBRET.

MARGUERITE, *remonte le théâtre, s'assure que l'empereur est disparu et redescend vers Henri.* Henri, savez-vous ce qui vient de s'offrir à mes yeux?.. là... dans ce missel... une lettre... de mon frère.

HENRI. Du roi de France!

MARGUERITE. Voyez plutôt!.. (*Regardant autour d'elle si on ne vient pas les surprendre.*) Lisez...

HENRI, *lisant*. « Je viens de faire une importante découverte, qui peut servir à ma délivrance. Le tableau de saint Pacôme, qui décore ma prison, communique avec l'oratoire de l'empereur. Le difficile était de te l'apprendre. Mon bon ange, ma belle inconnue, qui venait, disait-elle, me faire d'éternels adieux, ne peut deviner la pensée qui m'occupe, mais elle voit ma peine, et me promet de te faire parvenir cette lettre; tâche alors, à tout prix, de savoir qui elle est... »

MARGUERITE, *à demi-voix*. Eh! oui vraiment!.. si on la connaissait...

HENRI, *de même*. Tout serait sauvé!

MARGUERITE. On s'entendrait avec elle!

HENRI. On parviendrait par elle à cet oratoire... et de là à la prison du roi.

MARGUERITE. Et une fois en communication avec lui...

HENRI. On aurait mille moyens de le faire évader!

MARGUERITE. Ce qui vaudrait mieux qu'une abdication!..

HENRI. Et surtout qu'un mariage avec le roi d'Espagne!

MARGUERITE. Oh! oui... Henri, oui... mais le messager est invisible, et l'on dirait de la sorcellerie...

HENRI, *souriant*. Si le message n'était pas venu dans un missel... un missel à vous!

MARGUERITE. Non, il n'est plus à moi; c'est celui dont j'ai fait présent hier à l'infante Isabelle, la fiancée du roi.

HENRI, *cherchant*. L'infante Isabelle!.. En effet.

nous sommes ici dans ses petits appartements.

MARGUERITE. Eh bien !..

HENRI, *de même*. Est-ce que par hasard?..

MARGUERITE. Allons donc!.. quelle idée!.. Attendez...

HENRI. Eh! quoi donc?

MARGUERITE, *vivement*. Hier, quand cet acte d'abdication est tombé entre les mains de l'empereur... Dieu sait quelle était son émotion... mais celle de l'infante était plus forte encore... elle s'est trouvée mal!

HENRI. En vérité! (*Regardant vers le fond.*) C'est elle! Voyez donc quel air triste et préoccupé!.. quelle pâleur!

MARGUERITE. Comment faire pour savoir?.. Ma foi, je n'y tiens plus... arrivera ce qu'il pourra... je tenterai l'aventure. (*Elle fait signe à Henri de sortir. — Henri salue respectueusement l'infante, et sort.*)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, ISABELLE, DAMES D'HONNEUR.

MARGUERITE, *s'approchant d'Isabelle*. Votre Altesse Royale est bien inquiète... (*A demi-voix.*) Un grand secret la préoccupe...

ISABELLE, *troublée*. Moi, Madame!..

MARGUERITE, *à part, avec joie*. Elle se trouble!.. (*A voix basse, à Isabelle.*) Je sais ce dont il s'agit... je sais tout.

ISABELLE, *avec effroi*. Ah! grand Dieu!

MARGUERITE, *de même*. Ne tremblez pas ainsi, ne craignez rien; je ne veux pas vous perdre... au contraire... Renvoyez vos femmes...

ISABELLE, *se retournant vers ses femmes*. Voici l'heure de la sieste, Mesdames... laissez-nous!.. et que personne ne pénètre ici. (*Toutes les dames sortent par les portes du fond, que l'on referme.*)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, ISABELLE.

MARGUERITE. Nous sommes seules!..

ISABELLE. Vous m'avez dit que vous ne vouliez pas me perdre...

MARGUERITE. Quelle idée!.. ne suis-je pas une amie... une sœur... votre sœur... entendez-vous bien?.. Tout ce que je veux, c'est de vous sauver... et lui aussi.

ISABELLE. Merci, merci, Madame.

MARGUERITE. Je viens de sa part...

ISABELLE. De sa part?..

MARGUERITE. Oui.

ISABELLE. Et... pourquoi ne vient-il pas lui-même?..

MARGUERITE, *étonnée*. Lui-même!..

ISABELLE. D'autant que je lui avais dit formellement hier... Je veux demain mes lettres...

MARGUERITE, *vivement*. Vos lettres!.. (*A part.*) J'ai fait fausse route. Il s'agit d'un autre... (*Haut.*) Vos lettres!.. (*Cherchant.*) Justement... je viens vous dire qu'il n'a pas encore pu vous les apporter... mais plus tard..

ISABELLE, *vivement*. J'entends!.. à l'heure ordinaire... à l'heure de la sieste...

MARGUERITE. Précisément.

ISABELLE. Il ne peut tarder... très-bien... N'en parlons plus.

MARGUERITE, *à part*. Mais si vraiment... (*Haut.*) Je conçois, en effet, qu'un cavalier, tel que celui-là... si jeune... si élégant... si bien...

ISABELLE. Pas tant.

MARGUERITE, *à part*. Aïe!.. n'avançons pas de ce côté-là...

ISABELLE. La vérité est qu'il m'imposait... qu'il me faisait peur... Il n'était question alors ni d'autre mariage, ni d'alliance royale... Et puis, j'étais seule... sans guide... sans conseil... mais vous voilà, Madame, vous ne m'abandonnerez pas.

MARGUERITE. Non, sans doute, pauvre jeune fille!.. Qui m'aurait dit que j'étais venue pour cela?.. N'importe, de la morale, chemin faisant, cela ne peut jamais faire de mal. Vous êtes fiancée... pour ainsi dire mariée; vous avez pour mari, un roi, un empereur... Ce n'est pas amusant tous les jours... mais, faute de mieux... il faut s'y tenir... d'autant que les amants, vous le voyez, sont légers.

ISABELLE. Ah!..

MARGUERITE. Perfides...

ISABELLE, *se récriant*. Ah!..

MARGUERITE. Volages, manquant à la foi des traités, ni plus ni moins que s'ils étaient monarques, et que pas un seul ne vaut le repos, le bonheur, la réputation que l'on compromet pour eux... vous surtout, qui risquez plus que nous encore... vous, reine d'Espagne... Jugez donc!..

ISABELLE. Ah! Madame...

MARGUERITE. Rien n'est désespéré, il est temps encore de tout rompre... il va venir.

ISABELLE. Et voilà justement ce qui m'effraie... Je préférerais maintenant ne pas le voir...

MARGUERITE. Très-bien!

ISABELLE. Ne plus le voir jamais!..

MARGUERITE. Encore mieux !

ISABELLE. Voulez vous le recevoir à ma place ?..

MARGUERITE. Moi !..

ISABELLE. Reprendre mes lettres ?..

MARGUERITE. Volontiers... (*A part.*) Je le connaîtrai, du moins.

ISABELLE. Ah ! que vous êtes bonne !

MARGUERITE. Mais un instant !.. Vous devez avoir aussi de lui... des lettres... qu'il faut à votre tour lui rendre.

ISABELLE, *les prenant sur elle.* Oh ! certainement... Les voici... les voici... mais, écoutez... On vient... on monte par le petit escalier...

MARGUERITE, *à part.* Ah ! c'est par là qu'il vient d'ordinaire...

ISABELLE. Dites-lui bien que tout est fini... que je renonce à lui... que je ne veux suivre que vos conseils...

MARGUERITE. Partez... prudence !.. discrétion !..

ISABELLE. Et dévouement à toute épreuve !.. (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, *puis* GUATTINARA, *entrant par la porte à droite.*

MARGUERITE, *avec impatience et curiosité.* Qui donc... qui donc ?.. quel est cet Amadis, ce beau ténébreux, ce rival heureux de l'empereur Charles-Quint ?..

GUATTINARA, *entrant le dos tourné.* Elle est seule... avançons...

MARGUERITE. Guattinara !!!..

GUATTINARA. Marguerite !!.. (*Tous les deux restent un instant immobiles d'étonnement.*)

MARGUERITE. Ah !..

GUATTINARA, *cherchant à se remettre de son trouble.* Vous... ici... Madame... et comment ?..

MARGUERITE. Je vous attendais !

GUATTINARA. Je ne comprends pas !

MARGUERITE. Je vais m'expliquer !.. vous veniez à un galant rendez-vous !

GUATTINARA. Moi !..

MARGUERITE. Ah ! vous y perdez, car on m'a priée de vous recevoir...

GUATTINARA, *avec indignation.* Par tous les saints de l'Espagne !..

MARGUERITE. Vous aviez fait provision de serments, je le sais, mais pas de dénégations, ni de détours diplomatiques ; nous n'avons pas de temps à perdre en protocoles. C'est moi qui me suis chargée des intérêts de la reine, pensant que ma présence vous serait plus agréable qu'une autre. On attend de vous des lettres !.. (*Tendant la main.*) Il me les faut !

GUATTINARA. Comment... Madame ?.. que signifie ?..

MARGUERITE. Que j'ai en échange vos lettres à vous !.. mais je ne vous les remettrai...

GUATTINARA, *tremblant.* Madame !..

MARGUERITE. Que quand la signature du ministre aura été vue et approuvée par l'empereur.

GUATTINARA, *épouvanté.* Grâce ! grâce, Madame !..

MARGUERITE, *riant.* Ah ! ah ! seigneur Guattinara, vous voilà plus mort que vif, vous qui, ce matin, immoliez si lestement les amoureux qui se portaient bien !.. Les lettres de l'infante... je les veux !

GUATTINARA, *après les avoir tendues.* Je suis perdu !

MARGUERITE. Non !.. vous ne l'êtes point !..

GUATTINARA. Je comprends... vous voulez, à votre tour, vous défaire d'une rivale...

MARGUERITE. Non !

GUATTINARA. Vous voulez que je vous aide à remonter les marches du trône...

MARGUERITE. Non... je ne veux déplacer personne... pas même vous... je veux qu'on puisse dire que Marguerite a tenu dans sa main tous les secrets de la cour d'Espagne, et n'en a trahi aucun ! peu m'importe donc que vous restiez à Charles-Quint... pourvu qu'en même temps vous m'obéissiez.

GUATTINARA. Moi, Madame... servir à la fois...

MARGUERITE. Deux pouvoirs ? est-ce là ce qui vous effraie ?

GUATTINARA. Mais...

MARGUERITE. Il faut pourtant vous persuader que vous appartenez maintenant à deux maîtres : l'un, qui serait sans pitié...

GUATTINARA. S'il savait !..

MARGUERITE. L'autre...

GUATTINARA. Qui sait tout.

MARGUERITE. Et qui promet pardon et oubli... à une condition...

GUATTINARA. Laquelle ?..

MARGUERITE. Je vous le dirai... votre bras ?

GUATTINARA. Comment ?

MARGUERITE. Votre bras... et maintenant, Monseigneur, marchons ! (*Elle se dirige vers la porte de gauche, Guattinara la suit en se courbant. La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(Même décor.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI D'ALBRET, BABIÉÇA.

BABIÉÇA. Oui, monsieur le comte, j'ignore pourquoi Son Excellence m'avait mêlé à votre prétendue mort... moi qui aurais été désolé de vous tuer!..

HENRI, *souriant*. Je puis vous attester, du reste, que la nouvelle est fausse.

BABIÉÇA. Grâce au ciel!..

HENRI. Et vous dites, seigneur Babiéça que l'empereur désire me parler... à moi?..

BABIÉÇA. Il vous prie de l'attendre ici, dans les petits appartements de la reine...

HENRI. Je croyais qu'il y avait ce soir réception?

BABIÉÇA. Il vous verra avant la réception... à sa sortie du conseil, qu'il a fait assembler extraordinairement... et qu'il préside en ce moment.

HENRI, *saluant*. Je vous remercie, Monsieur.

BABIÉÇA. Heureux de vous prouver mon dévouement...

HENRI. Eh bien! pourriez-vous me dire, vous qui savez tout... et qui voyez tout... ce qui se passe au palais... ce qu'est devenue madame la princesse Marguerite... que je ne retrouve plus, et qui est comme disparue?..

BABIÉÇA. Il y a près de deux heures... que je lui ai vu traverser la galerie... appuyée sur le bras de Son Excellence M. le comte de Guattinara, qui, malgré cela, avait l'air d'assez mauvaise humeur... Mais j'aperçois madame la princesse... (*Avec finesse.*) Je pense, monsieur le comte, que je ferais bien de me retirer...

HENRI. Vous êtes un homme charmant, seigneur Babiéça!..

BABIÉÇA. L'habitude de la cour! voilà tout. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE II.

HENRI, MARGUERITE.

HENRI. J'étais inquiet de vous, Madame.

MARGUERITE, *riant*. Que voulez-vous? Je ne puis y suffire... la cour d'Espagne me donne tant d'occupations!..

HENRI, *à demi-voix*. Eh bien!.. la dame mystérieuse!..

MARGUERITE. Nous nous étions trompés!

HENRI. Quoi! nos idées sur l'infante... sur la future reine...

MARGUERITE. Complétement fausses!.. Gardez-vous de la soupçonner!.. je vous le défends, entendez-vous? Mais l'appui qui me manquait de ce côté... je l'ai trouvé d'un autre... J'ai maintenant à mes ordres une puissance qui est mon esclave!

HENRI. Comment cela?

MARGUERITE. Ecoutez, Henri, je vous dirai tout, excepté ce qui n'est pas mon secret, et ce que l'honneur me défend de trahir... Qu'il vous suffise donc de savoir que, tenant la baguette, je n'avais qu'à commander, et que mon premier souhait fut d'être transportée auprès de mon frère.

HENRI. Vous plaisantez!..

MARGUERITE. Du tout! J'ai ordonné à mon serviteur de me faire entrer dans l'oratoire de l'empereur... Et pourquoi? s'est-il écrié, tout stupéfait... Eh! mais, ai-je répondu, pour prier, sans doute, et vous m'y conduirez!.. ce qu'il a fait.

HENRI. Par quel moyen?

MARGUERITE. En ouvrant la porte dont il avait la clé... Voilà toute la magie!

HENRI. Et le tableau de saint Pacôme, le ressort secret... vous l'avez trouvé?..

MARGUERITE. Très-aisément... quand on sait d'avance!.. Mais voici une rencontre que je ne cherchais pas! Au moment où je venais de m'élancer bravement dans le couloir étroit et obscur, qui conduit de l'oratoire à la tourelle... ma robe se froisse contre une autre robe... une visite qui sortait!.. (*Riant.*) Il y avait ce soir-là réception chez le roi. Moins intrépide que moi... la belle visiteuse... l'inconnue... (c'était elle!) s'arrête, tremblante, et comme si elle sentait ses genoux fléchir, s'appuie un instant contre la muraille. Je me rappelle mon conte du Muletier, je détache de mon corsage un nœud, une agrafe de rubans bleus, que j'accroche à son épaule, témoin mystérieux, indice révélateur, qui peut, tout à l'heure, à la cour, me la faire reconnaître.

HENRI. J'en doute.

MARGUERITE, *gaiement*. A tout hasard!.. Je n'aurai perdu qu'un ruban, et je risque de gagner un secret, espoir que j'ai fait partager au roi, et un autre espoir encore... Maintenant que je puis à toute heure, et sans que personne s'en doute, me rendre auprès de lui, il sera facile de combiner avec adresse et prudence quelque nouveau moyen d'évasion

HENRI. Quoi!.. vous y pensez encore?..

MARGUERITE. Toujours!.. et grâce aux nouveaux alliés qui me viendront en aide...

HENRI. Et où les prendrez-vous?

MARGUERITE. Dans le camp ennemi.

HENRI. Ce n'est pas possible!

MARGUERITE. Silence!.. on vient!.. C'est l'infante!..

SCÈNE III.

HENRI, *se retirant à l'écart*, MARGUERITE, ISABELLE.

ISABELLE, *venant du fond, et s'avançant mystérieusement près de Marguerite.* Eh bien! quelles nouvelles?..

MARGUERITE, *à demi-voix et rapidement.* Tout est rompu, vous êtes libre... Voici vos lettres... A vous de commander... à lui d'obéir!

ISABELLE. Merci! j'en userai... A mon tour, je viens vous dire... (*Apercevant d'Albret, elle s'arrête et fait un geste de surprise.*) Ah!..

MARGUERITE. Vous pouvez parler devant M. d'Albret, il est de notre conseil intime!

ISABELLE. Je viens vous dire de prendre bien garde... car l'empereur est d'une humeur terrible!..

MARGUERITE. Contre qui?

ISABELLE. Contre tout le monde; il vient de réunir là... dans son cabinet, ses principaux conseillers. Le comte Guattinara a été appelé; pour quel sujet, je ne puis vous le dire.

MARGUERITE. Je le saurai

ISABELLE. Ah! et puis, avant le conseil... l'empereur a causé avec l'ambassadeur d'Angleterre... devant moi, sans gène aucune.

MARGUERITE. Comme marque de confiance...

ISABELLE. Non... comme si je n'avais pas compris...

MARGUERITE, *vivement.* C'est précieux!..

ISABELLE, *avec malice.* Et je comprenais...

MARGUERITE, *gaiement.* Vraiment!..

ISABELLE. Je comprenais : que le roi d'Angleterre se plaignait des projets d'agrandissement de l'Espagne, et que, comme il est allié de la France, il ne veut pas qu'on vous prenne la Bourgogne.

MARGUERITE. A merveille!

ISABELLE. Que l'empereur lui a alors écrit à ce sujet, et qu'il attend aujourd'hui sa réponse.

MARGUERITE. Merci... merci... Isabelle... (*S'approchant de Henri pendant qu'Isabelle va s'asseoir à la table, à droite.*)

HENRI. Je n'en reviens pas...

MARGUERITE, *bas, à Henri.* Nous sommes très-bien ensemble...

HENRI, *bas.* Guattinara!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, GUATTINARA.

(*Isabelle est assise à droite du théâtre, près de la table. Henri a remonté le théâtre. Marguerite est assise à gauche, et Guattinara, qui sort en ce moment du cabinet du roi, parle debout et à voix basse à Marguerite.*)

GUATTINARA, *bas, à Marguerite et rapidement.* Je sors du conseil. Il y a été décidé que, pour couper court à toutes les intrigues qui se trament à Madrid, et pour déjouer toutes les tentatives d'évasion...

MARGUERITE. Eh bien...

GUATTINARA. Le roi François Ier serait, cette nuit, à neuf heures, transféré secrètement dans la citadelle de Valladolid.

MARGUERITE. O ciel!.. (*Bas, à Henri, qui s'est approché d'elle de l'autre côté.*) Le roi est emmené de Madrid cette nuit à neuf heures.

HENRI, *de même.* Tout est perdu!

MARGUERITE. Peut-être! si on le délivrait à huit...

HENRI, *de même.* Comment? (*Guattinara, pendant le dialogue précédent, s'est approché d'Isabelle, qui est assise à droite; il l'a saluée respectueusement et lui adresse quelques paroles d'un air soumis et à voix basse.*)

ISABELLE, *à voix haute et n'ayant pas l'air de comprendre.* Qu'est-ce, seigneur Guattinara? que voulez-vous dire?..

MARGUERITE. Seigneur Guattinara... un mot...

ISABELLE, *à Guattinara.* La princesse vous appelle. (*Guattinara se retourne, aperçoit Marguerite qui lui fait le geste de venir à elle... geste que lui montre la reine. Guattinara et Marguerite sont à côté l'un de l'autre, debout, sur le devant du théâtre.*)

MARGUERITE, *bas.* A moi... qui suis très-curieuse... dites-moi, de grâce, d'où vous vient... cette clé... vous savez... cette clé de l'oratoire...

GUATTINARA, *de même.* De l'empereur!.. c'était celle, m'a-t-il dit, de Philippe d'Autriche, son père...

MARGUERITE. Comment cela?

GUATTINARA, *à demi-voix et en riant.* Pour échapper à la jalousie de Jeanne de Castille... qui, de son côté, ayant des soupçons, en avait fait faire, dit-on, une seconde...

MARGUERITE. Où est-elle?..

GUATTINARA. L'empereur ne l'a pas retrouvée...

MARGUERITE. Il n'y a donc que celle-là... pour ouvrir l'oratoire...

GUATTINARA. Pas d'autres.

MARGUERITE. Vous allez me la confier?

GUATTINARA. Comment?

MARGUERITE. Jusqu'à demain!

GUATTINARA, *épouvanté.* Moi, Madame!.. (*Se retournant.*) Dieu, l'empereur! (*Marguerite se retire d'un pas en arrière, Guattinara s'avance au-devant du roi et reste près de lui.*)

SCÈNE V.

CHARLES-QUINT, *sortant du cabinet, à gauche,* GUATTINARA, MARGUERITE, HENRI, ISABELLE.

CHARLES-QUINT, *se retournant vers la porte de son cabinet avec impatience.* Eh oui, Babiéça, montez à l'appartement de ma sœur, et qu'elle descende ici à l'instant. Il faut en finir avec ces révoltes de femmes! (*Il aperçoit Marguerite, Henri, Isabelle, qui le saluent. Il s'arrête, rend aux deux femmes leur salut, et dit en regardant Marguerite.*) En l'honneur de mon mariage avec l'infante Isabelle, nous accordons à notre ministre, M. le comte de Guattinara, notre ordre de la Toison d'Or.

GUATTINARA. Ah! sire...

CHARLES-QUINT. En récompense de ses bons et loyaux services. (*Marguerite, sans rien dire, regarde en souriant Guattinara, qui détourne les yeux.*)

CHARLES-QUINT, *continuant.* En l'honneur de cette alliance, monsieur Henri d'Albret, et c'est pour cela que je vous ai fait venir, vous pouvez dire à M. le connétable de Montmorency, à Son Éminence le cardinal Urbain, et à tous les seigneurs français, prisonniers à Madrid, que Charles-Quint leur accorde leur liberté, sans rançon, et leur permet, (*Appuyant sur le mot.*) dès demain, de quitter Madrid; j'entends que vous les suiviez.

HENRI, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Votre Majesté me permettra-t-elle du moins de voir une dernière fois mon souverain, avant mon départ, et de lui faire mes adieux?..

CHARLES-QUINT. Soit!.. en présence du président de l'audience de Castille. Je prie monsieur d'Albret de répéter à Sa Majesté qu'il ne tient qu'à elle de partir dès demain, avec ses fidèles serviteurs... elle sait à quelles conditions... (*Il va s'asseoir à droite.*) Guattinara, la clé de mon oratoire...

MARGUERITE, *à part.* O ciel! (*Elle fait signe à Guattinara de ne pas la donner, et celui-ci lui fait signe qu'il ne peut faire autrement.*)

CHARLES-QUINT. Eh bien!

GUATTINARA, *remettant la clé au roi.* La voici!..

MARGUERITE, *bas, à d'Albret.* Ah! maintenant plus d'espoir!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLÉONORE, *entrant par la porte du fond.*

ÉLÉONORE. Je me rends à vos ordres, mon frère...

CHARLES-QUINT. Je suis à vous. (*Éléonore, qui était descendue au milieu du théâtre, et à qui Charles-Quint fait signe de venir à lui, tourne le dos à Marguerite, passe devant Guattinara, et va se placer près de Charles-Quint.*)

HENRI, *bas, à Marguerite.* Pour nous, cette fois, tout est perdu!..

MARGUERITE, *apercevant sur l'épaule d'Eléonore son nœud de rubans bleus et poussant un cri.* Ah!.. pas encore!.. pas encore!..

HENRI. Quoi donc?

MARGUERITE, *à voix basse.* Regardez... sur l'épaule d'Eléonore...

HENRI, *de même.* Ce ruban bleu...

MARGUERITE, *de même.* C'est le mien!..

HENRI, *de même.* Il serait possible... c'est elle l'inconnue?..

MARGUERITE, *de même.* Eh oui... c'est elle... Prenez congé de l'empereur... Je vous rejoins!

HENRI, *saluant respectueusement le roi.* Sire, je vais me mettre aux ordres de M. le président de l'audience de Castille. (*Il sort par la porte du fond, reconduit de quelques pas par Guattinara, qui revient se placer à l'extrême gauche du théâtre.*)

SCÈNE VII.

GUATTINARA, CHARLES-QUINT, ÉLÉONORE, MARGUERITE, ISABELLE.

MARGUERITE, *pendant le temps de cette sortie*

n'a cessé de regarder Éléonore. Pauvre et généreuse enfant... Ah! je n'y tiens plus!.. (*Allant à elle.*) Eléonore... que je vous embrasse... laissez-moi vous embrasser... (*En embrassant Éléonore, Marguerite détache de son épaule le nœud de rubans.*)

CHARLES-QUINT. Eh! pourquoi donc?..

MARGUERITE. Pour qu'elle sache, au moment où tout l'accable... qu'il y a encore une amie qui lui est dévouée... et je n'entends pas qu'elle ignore, sire, ce que j'ai voulu et ce que je veux encore faire pour son bonheur!.. Adieu!.. adieu!..

CHARLES-QUINT, *qui, pendant ce temps, a contemplé Marguerite.* Princesse... vous avez une idée en ce moment?..

MARGUERITE, *gaiement.* Moi!

CHARLES-QUINT. Une idée que je ne puis pas deviner... Mais vous méditez quelque chose!

MARGUERITE. Que je vais vous avouer, sire. La reine donne aujourd'hui une soirée dont l'heure approche, et je vais m'occuper de ma toilette, (*Faisant une profonde révérence*) si Votre Majesté veut bien me le permettre. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

GUATTINARA, CHARLES-QUINT, ÉLÉONORE, ISABELLE.

CHARLES-QUINT, *la regardant sortir et se levant.* C'est à confondre!.. Cet air joyeux et triomphant quand je la croyais accablée... quand la captivité de ce frère qu'elle adore est plus étroite que jamais!.. songer à quoi!.. à sa toilette... Cette femme-là est inexplicable...

ÉLÉONORE, *qui voit que son frère ne lui parle pas.* Votre Majesté m'a fait demander!..

CHARLES-QUINT, *avec impatience.* Pour la dernière fois, Eléonore, voulez-vous obéir à votre frère, à votre roi, servir ses desseins et épouser le connétable de Bourbon?..

ÉLÉONORE, *timidement.* J'avais dit à Votre Majesté que je préférais le couvent.

CHARLES-QUINT. Et maintenant que vous avez réfléchi?..

ÉLÉONORE. Ma vocation est la même.

CHARLES-QUINT. Soit!

ISABELLE, *intercédant pour elle.* Ah!.. sire!..

CHARLES-QUINT. Guattinara, tu préviendras la duchesse d'Ossone, qu'elle aura à accompagner ma sœur au couvent de Saint-Ildefonse.... C'est Babiéça qui y conduira ces dames dès ce soir!

ISABELLE. Dès ce soir?

CHARLES-QUINT. Il est inutile que cette future religieuse assiste à votre soirée... et puis... il y a entre elle et Marguerite quelques intelligences... quelques intrigues de femmes... que je sens... que je ne puis deviner... et contre lesquelles je suis las de lutter. Nœud gordien que je n'ai pas le temps de dénouer et que je trancherai. (*A Isabelle.*) Madame, vous direz ce soir à la princesse Marguerite qu'elle ait à quitter Madrid dès demain.

ISABELLE, *avec effroi.* O ciel!.. elle croirait que c'est moi qui suis la cause de ce départ... et pourrait bien alors ne pas me le pardonner!..

CHARLES-QUINT. Le grand mal! Eh bien, toi, Guattinara, tu te chargeras de lui intimer ce conseil... ou plutôt cet ordre.

GUATTINARA, *tremblant.* Que Votre Majesté m'en dispense! Rien ne pourrait l'empêcher de croire que c'est moi qui l'ai desservie auprès de vous... et dans son ressentiment...

CHARLES-QUINT. Ah çà... tout le monde, à ma cour, tremble donc devant elle et n'ose affronter son courroux?.. Elle est donc plus reine à Madrid, que je ne suis roi?.. Je l'ai dit: (*A Isabelle, à voix haute.*) Ma sœur à Saint-Ildefonse... (*A demi-voix, à Guatinara.*) Le roi de France à Valladolid... et quant à Marguerite... c'est moi qui me charge de son départ, et nous verrons dès demain qui gouverne ma cour, d'elle ou de moi! Viens, Guattinara... (*Il sort par la gauche avec Guattinara.*)

SCÈNE IX.

ISABELLE, ÉLÉONORE, *puis* MARGUERITE.

ISABELLE, *à Éléonore.* Oh! comme il est en colère... Vouloir vous enfermer dès ce soir dans un couvent... Que je vous plains, Eléonore!..

ÉLÉONORE. Il y en a de plus à plaindre que moi... Je quitte un frère qui ne m'aime pas, et cette pauvre Marguerite est séparée pour jamais, peut-être, d'un frère qui l'aime tant... et qui est si malheureux!.

MARGUERITE, *qui s'est approchée à pas de loup et qui passe entre elles deux.* Pas tant que vous croyez... puisqu'on pense à lui et qu'on le plaint...

ÉLÉONORE. Ah! vous voilà, princesse!..

ISABELLE. Arrivez donc vite...

ÉLÉONORE. De nouveaux complots se trament contre vous!

ISABELLE. On veut que demain vous quittiez Madrid.

ÉLÉONORE. Nous vous en prévenons...

MARGUERITE, *leur prenant la main*. Bien... bien... mes amies!.. mais j'ai mon plan, et je réponds de tout, si vous voulez me venir en aide.

ISABELLE. Nous le voulons.

ÉLÉONORE. Mais moi, je pars!

MARGUERITE, *effrayée*. Vous partez?..

ÉLÉONORE. Dès ce soir.

ISABELLE. Pour le couvent... Est-ce ennuyeux!..

MARGUERITE. Et qui l'y oblige?..

ISABELLE. L'empereur, qui le veut...

MARGUERITE. Et si nous ne le voulons pas?..

ISABELLE ET ÉLÉONORE. Comment cela?

MARGUERITE. Trois femmes qui ont mis une chose là... (*Montrant son front.*) peuvent tout braver, tout défier; rien ne leur résiste... quand elles s'entendent!.. Par malheur... elles ne s'entendent presque jamais!..

ISABELLE. Ici cependant... même en étant d'accord, je ne vois pas de moyen...

MARGUERITE. C'est ce qui vous trompe... Ce serait plus facile encore à vaincre (*A demi-voix.*) que les dangers de ce matin.

ISABELLE, *de même*. Notre secret à nous deux!

MARGUERITE. Si je pouvais seulement dire quelques mots à Éléonore, sans crainte d'être interrompue ou surprise... par l'empereur...

ISABELLE. N'est-ce que cela?.. Parlez vite... je veille pour vous!

MARGUERITE. Bien! très-bien!

ISABELLE. Après le service que vous m'avez rendu ce matin...

MARGUERITE, *gaiement et montrant Isabelle*. Ah!.. Un bienfait n'est jamais perdu! (*Isabelle s'est rapprochée de la porte de gauche, regarde et écoute si personne ne vient. Pendant ce temps-là, Marguerite est sur le devant du théâtre, à droite, près d'Éléonore.*)

MARGUERITE, *à voix basse, à Éléonore*. Éléonore... protectrice invisible!.. ange gardien qui avez sauvé mon frère...

ÉLÉONORE, *poussant un cri et se cachant la tête dans ses mains*. Ah!.. je suis perdue!..

ISABELLE, *vivement et de la porte*. Qu'est-ce donc?..

MARGUERITE, *à Isabelle*. Rien... ça commence... (*S'adressant vivement à Eléonore.*) Ne tremblez pas!.. ne rougissez pas devant moi, sa sœur, comme vous malheureuse, et dévouée comme vous!.. devant moi, qui ne rêve que votre bonheur à tous deux.

ÉLÉONORE, *vivement*. Que dites-vous?

ISABELLE, *près de la porte*. Qu'y a-t-il?

MARGUERITE, *à Isabelle*. Cela va déjà mieux! (*A Éléonore.*) Oui, si pour me venger de vos dissimulations et de vos mystères, cet amour, qui naquit dans l'ombre, pouvait, grâce à moi, apparaître au grand jour. Si vous aviez le droit de l'avouer et d'en être fière!..

ÉLÉONORE. Moi?.. Ah! tout mon sang pour un sort pareil!

ISABELLE, *de même*. Eh bien?.. eh bien?..

MARGUERITE, *à Isabelle*. C'est fini!..

ISABELLE, *descendant vivement en scène*. Est-il possible?

MARGUERITE. C'est convenu!.. Elle n'ira pas au couvent!

ÉLÉONORE, *avec exaltation*. Plutôt mourir!..

MARGUERITE. Vous l'entendez!

ISABELLE. C'est admirable!.. Eh bien! maintenant... votre projet, votre plan?... Pour qu'il réussisse, nous voilà toutes les trois!

MARGUERITE. Au contraire!.. pour qu'il réussisse, il est important qu'Eléonore disparaisse pendant une demi-heure au moins!..

ISABELLE. C'est singulier!.. et où la cacher?..

MARGUERITE. Un seul endroit est sûr.

ISABELLE. Lequel?

MARGUERITE. L'oratoire de l'empereur.

ISABELLE. C'est juste... il n'y va jamais!

ÉLÉONORE, *à demi-voix*. Ah! Marguerite... que me proposez-vous là?..

MARGUERITE, *de même*. Le seul asile... le seul refuge où vous soyez sous la protection de Dieu... et de l'honneur... Mais pour cela... (*La regardant avec inquiétude.*) il faudrait pouvoir pénétrer dans cet oratoire!..

ÉLÉONORE, *vivement*. Je le puis...

MARGUERITE, *de même*. En avoir la clé?..

ÉLÉONORE, *de même*. Je l'ai!

MARGUERITE. Laquelle?

ÉLÉONORE. Celle de ma mère!

MARGUERITE, *se dirigeant vers la porte du fond*. Je m'en doutais! courons...

ISABELLE. Un instant!.. Si vous sortez par le grand escalier... la duchesse d'Ossone... Babiéça ou d'autres vous verront monter.

ÉLÉONORE. C'est vrai!..

MARGUERITE. Comment faire?..

ISABELLE. Par ma chambre à moi, celle de Jeanne de Castille...

MARGUERITE. Qui conduisait aussi à l'oratoire...

ÉLÉONORE. O bonne petite reine... merci!

MARGUERITE, *passant entre elles deux, et les tenant chacune sous le bras*. Vous voyez bien que quand on s'entend pour l'amitié... et la défense commune... (*A Éléonore, la faisant passer par la petite porte, à droite.*) Venez, venez. Enfermez-

vous bien dans l'oratoire, et n'ouvrez qu'à ceux du dehors qui diront ces mots : *Le roi et la France!..* Partez. (*Éléonore sort. A Guattinara qui entre.*) Qu'y a-t-il?

SCÈNE X.

PLUSIEURS DAMES ET SEIGNEURS, *commençant à entrer par le fond*, GUATTINARA, *sortant du cabinet du roi, à gauche*, MARGUERITE, ISABELLE.

GUATTINARA, *s'approchant de Marguerite, lui dit à voix basse*. Un courrier d'Angleterre vient d'arriver.

MARGUERITE. Enfin!

GUATTINARA. Porteur d'une lettre de la main même du roi Henri VIII.

MARGUERITE. Qui est furieux de la captivité de François Ier.

GUATTINARA. Non!

MARGUERITE, *étonnée*. Il prend au moins sa défense?

GUATTINARA, *toujours à voix basse*. Il prend autre chose!

MARGUERITE. Quoi donc?

GUATTINARA, *de même*. La Picardie, qu'il accepte pour lui, et, à cette condition, il nous laisse prendre la Bourgogne.

MARGUERITE, *à part, avec dépit*. O les bons alliés! si on ne comptait que sur eux!..

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LES SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, CHARLES-QUINT, *puis* HENRI D'ALBRET.

HENRI, *s'approchant de Marguerite, pendant que Charles-Quint reçoit les hommages des seigneurs et des dames*. J'ai prévenu le connétable de Montmorency, le cardinal Urbain, et tous ceux qui avaient eu l'honneur d'être invités par vous.

MARGUERITE, *à voix basse*. A merveille!..

HENRI. Quand neuf heures sonneront... tout sera terminé.

MARGUERITE. C'est un quart d'heure qu'il nous faut. Nous l'avons et au delà! (*Elle passe à gauche, et s'assied près d'Isabelle. Dans ce moment, Charles-Quint aperçoit Henri d'Albret. Il quitte le groupe de seigneurs avec lesquels il causait, et s'avance vers Henri.*)

CHARLES-QUINT. Eh bien... monsieur d'Albret... vous venez de voir mon frère François Ier. Quelle est sa réponse?

HENRI. Celle que je pressentais, sire. Dût-on changer sa prison en un cachot, il ne cédera sur rien de ce qui touche à l'honneur de la France!

CHARLES-QUINT, *bas, à Guattinara, en souriant*. Je comprends!.. Il se croit sûr de l'appui du roi d'Angleterre... de là sa fierté!.. Elle tomberait bien vite, s'il voyait de ses propres yeux cette lettre d'Henri VIII... dont je ne puis me dessaisir... Mais... (*Après un instant de réflexion.*) Si j'allais la lui montrer!

GUATTINARA, *à demi-voix*. Vous, sire!

CHARLES-QUINT, *de même*. Moi-même... avant ce départ auquel j'aimerais mieux ne pas avoir recours.

GUATTINARA, *de même*. Accompagnerai-je Votre Majesté?

CHARLES-QUINT. Oui... Dis à un officier de prendre un flambeau. (*Pendant cette conversation, qui s'est faite à demi-voix sur le devant du théâtre, à droite, les seigneurs et dames sont assis dans le salon, et forment différents groupes. Marguerite et Isabelle sont assises l'une près de l'autre, sur le devant du théâtre, à gauche. D'Albret, debout derrière Marguerite. Charles-Quint va causer avec une dame à l'extrême droite. Guattinara traverse le théâtre, donne à un officier l'ordre d'allumer un flambeau, et se trouve placé debout, à la droite du fauteuil de Marguerite.*)

MARGUERITE, *bas, à Guattinara*. Qu'y a-t-il?..

GUATTINARA, *à voix basse*. Il va monter lui-même chez le prisonnier.

MARGUERITE. Dans ce moment! ô ciel! comment l'empêcher? faire naufrage au port!..

HENRI. Quand il ne nous fallait plus que quelques instants!

MARGUERITE. Quelques instants, mon Dieu!.. comment les gagner... ah! (*Elle voit l'officier qui s'est approché de l'empereur, portant un flambeau. L'empereur se dispose à sortir. A voix haute, à Isabelle.*) Puisque Votre Altesse le veut absolument...

ISABELLE, *à demi-voix*. Je ne veux rien!

MARGUERITE, *de même*. Si vraiment! (*A voix haute.*) puisqu'elle l'exige...

ISABELLE, *à voix haute*. Oh! certainement... je l'exige. (*Charles-Quint fait signe à l'officier de le précéder, et se met en marche.*)

MARGUERITE. Je vais lui dire ce vieux fabliau... (*Charles-Quint s'arrête.*) ce conte pour lequel elle a eu la bonté de réclamer ma promesse...

CHARLES-QUINT. Ah! le conte de ce matin... *Ce qui plaît aux dames*. (*Il fait signe à l'officier de partir.*)

MARGUERITE. Non, sire, car celui-là vous le connaissez, et je préfère en raconter un autre, qui plaira peut-être mieux à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. A moi!.. (*A l'officier, lui faisant signe de la main de poser le flambeau sur la table, à droite.*) Tout à l'heure!..

ISABELLE. C'est un conte nouveau?

MARGUERITE. Tout nouveau... car il est à peine fini...

CHARLES-QUINT, *toujours debout.* Ah!.. il n'est pas entièrement terminé...

MARGUERITE. Il s'en faut de bien peu! et si ces dames, et surtout Sa Majesté, daignent m'aider pour le dénoûment...

CHARLES-QUINT. Ah! cette fois, c'est le dénoûment qui vous embarrasse...

MARGUERITE. Beaucoup, sire!..

CHARLES-QUINT. Vous êtes si habile!.. et avec votre esprit, Madame... enfin voyons! (*On avance un fauteuil à Charles-Quint au milieu du théâtre, mais il ne s'y assied pas encore.*)

MARGUERITE. Je vais vous dire l'histoire d'un roi, brave, vaillant et malheureux... Ce roi, ou plutôt ce héros, se nommait...

CHARLES-QUINT, *faisant signe à l'officier qui reprend son flambeau.* Je pourrais vous dire son nom...

MARGUERITE. Il se nommait Richard à la cour d'Angleterre; (*Charles-Quint s'arrête.*) mais sur les champs de bataille on l'avait surnommé *Cœur de lion.*

CHARLES-QUINT. Ah!.. (*A l'officier.*) Prévenez Sa Majesté le roi de France de ma visite... (*L'officier sort par la gauche, Charles-Quint s'assied et fait signe à Guattinara de s'asseoir, puis se retournant vers Marguerite:*) Ah! il s'agit de Richard Cœur de lion...

MARGUERITE. Prisonnier dans une forteresse par ordre de l'empereur Léopold. Et ses sujets et ses amis se disaient : Comment délivrer notre vaillant roi Richard?

CHARLES-QUINT. C'était là le difficile!..

MARGUERITE. Par la force, il ne fallait pas y songer... la forteresse était inexpugnable... On ne pouvait avoir d'espoir que dans la ruse.

CHARLES-QUINT. Et laquelle employa-t-on? voilà ce que je ne serais pas fâché de savoir.

MARGUERITE, *s'arrêtant.* Quand je disais que cela piquerait la curiosité de Votre Majesté...

CHARLES-QUINT, *avec impatience.* Mais enfin?.. voyons!

MARGUERITE. Attendez donc, sire... Il faut laisser à la personne qui conte le temps de préparer ses moyens, et de graduer l'intérêt.

ISABELLE. C'est juste!..

MARGUERITE. Il y avait à la cour de Richard une personne qui l'aimait tendrement...

CHARLES-QUINT, *souriant avec malice.* Sa sœur, peut-être!

MARGUERITE. Oui, sire! Elle avait déjà tenté plusieurs moyens d'évasion qui avaient tous échoué.

CHARLES-QUINT, *souriant.* C'est que peut-être l'empereur Léopold était plus fin et plus adroit qu'elle!

MARGUERITE, *avec un sourire.* Probablement!

HENRI, *bas, à Marguerite.* L'heure est expirée!

MARGUERITE, *à part, avec joie.* Grand Dieu!.. (*Haut, à l'empereur, avec embarras.*) Alors, sire...

CHARLES-QUINT. Alors... (*Se levant, avec impatience.*) Eh bien!.. comment finit l'histoire?..

MARGUERITE, *qui s'est levée aussi, et qui est debout près de l'empereur, lui dit à voix basse:* Elle s'achève en ce moment!.. (*Geste d'étonnement de l'empereur, et Marguerite poursuit rapidement, et à voix basse.*) Mais je ne puis la raconter qu'à l'empereur!.. à lui seul!.. car lui seul doit l'entendre!.. (*L'empereur fait éloigner tout le monde, et se rapproche de Marguerite.*)

CHARLES-QUINT, *à Marguerite.* Qu'est-ce que cela signifie?

MARGUERITE, *lentement.* Que le roi François I[er] est, en ce moment...

CHARLES-QUINT, *vivement, avec colère, et à voix basse.* Evadé?..

MARGUERITE. Non, sire, mieux que cela.

CHARLES-QUINT. Eh! quoi donc?

MARGUERITE. Marié!.. dans votre oratoire, à votre sœur!..

CHARLES-QUINT. Mariage nul!..

MARGUERITE. Célébré par le cardinal Urbain; en présence du connétable de Montmorency, du comte de Comminges et des principaux seigneurs de France.

CHARLES-QUINT. Sans mon aveu!

MARGUERITE. Éléonore était veuve, maîtresse de sa main... et au lieu de porter plainte devant le pape et devant la chrétienté, de ce que votre sœur devient reine de France, je voudrais qu'une union qui termine de si grandes querelles eût été contractée, non pas à l'insu de Charles-Quint, non pas malgré lui, mais par un calcul de sa haute politique. (*Le roi fait un mouvement, mais ne répond pas, Marguerite le regarde et continue.*) Et s'il regarde dès ce jour cette union comme son œuvre, il sentira qu'au mari de sa sœur, à celui dont l'honneur devient le sien, on peut encore, au nom de l'Espagne, imposer des conditions rigoureuses... mais non déshonorantes!.. Je m'ar-

rête... Le conte que j'ai osé rêver eût été trop téméraire et trop invraisemblable, si je ne m'étais fiée, pour qu'il devînt de l'histoire, à la générosité et au génie d'un grand homme! (*Charles-Quint, après un instant de silence et de combat intérieur, ne regarde point Marguerite, mais se retourne vers les personnes de sa cour qui sont restées à l'écart, leur faisant signe d'avancer.*)

CHARLES-QUINT, *gravement.* J'ai voulu annoncer ce soir à ma cour que mon mariage avec Son Altesse Royale l'infante de Portugal devait se célébrer demain; et je suis charmé en même temps d'avoir à lui faire part d'une autre nouvelle, sur laquelle j'attends ses félicitations : tous nos différends avec la France et avec son roi sont enfin heureusement terminés, par le mariage d'Éléonore d'Autriche, ma sœur, avec le roi François Ier. (*Mouvement général de surprise.*)

HENRI, GUATTINARA, ISABELLE. O ciel!

ISABELLE, *à Charles-Quint, qu'elle félicite.* Ah! sire! une nouvelle aussi heureuse...

MARGUERITE, *jouant aussi l'étonnement.* Aussi inattendue!..

GUATTINARA. Un projet aussi habilement, aussi secrètement conçu! vous êtes, sire, notre maître à tous...

CHARLES-QUINT, *avec impatience.* C'est bien!

GUATTINARA. Car moi-même je ne m'en doutais pas!

CHARLES-QUINT. C'est bien, vous dis-je?.. (*A Marguerite.*) Je donne pour dot à ma sœur, la Bourgogne; et dans notre traité avec François Ier, nous n'oublions pas le petit royaume de Navarre, que l'Espagne et la France doivent protéger...

HENRI, *à part, avec joie et regardant Marguerite.* Roi de Navarre!..

MARGUERITE, *avec reconnaissance.* Ah!.. voilà ce que l'Europe appellera un acte de bonne politique... et moi, sire, un acte de grandeur d'âme!..

CHARLES-QUINT, *à demi-voix.* Et mes espérances et mes promesses, Marguerite, comment les appellerez-vous?

MARGUERITE, *souriant.* Les contes (*Regardant Henri.*) de la reine de Navarre.

FIN DE LES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

APR 8 - 1929

